This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 07138211 7

ŒUVRES

DE

M. LE COMTE DE SÉGUR

MÉMOIRES

OU

SOUVENIRS ET ANECDOTES

—

TOME II.

ASTOIN NEW-YORK

DUPLICATE

Imprimerie de Ducessois, 55, quai des Augustins.

MÉMOIRES

OU

SOUVENIRS ET ANECDOTES

PAR

M. LE COMTE DE SÉGUR

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

CINQUIÈME ÉDITION

TOME II.

PARIS

DIDIER, LIBRAIRE-EDITEUR

35, QUAI DES AUGUSTINS.

1844.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
92300
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
1897.

LENOX LIBRARY
NEW YORK

DUPLICATE

MÉMOIRES

OU

SOUVENIRS ET ANECDOTES.

De tous les ministres, celui dont il m'aurait été le plus utile de me rapprocher, c'était le prince Potemkin : par malheur il paraissait de tous le plus difficile à guérir de ses préventions contre la France.

Entièrement opposé au système du comte Panin, partageant et enflammant les désirs ambitieux de Catherine II, il nous regardait comme un obstacle à ses vues, et nous haïssait comme les protecteurs des Turcs, des Polonais et des Suédois.

Il ne négligeait aucun des moyens qui pouvaient, à nos dépens et à ceux de la Prusse, lui concilier la confiance, l'affection et l'appui des cabinets de Vienne et de Londres. Aussi toutes les froideurs étaient pour nous, et toutes les faveurs pour le comte Cobentzel et M. Fitz-Herbert, de même que pour les voyageurs et les négociants de leurs nations.

Ces obstacles ne me découragèrent point : on m'avait fait connaître à fond le caractère, les qualités et les défauts de ce ministre; j'essayai de mettre ces connaissances à profit, et ce fut avec succès, quoique mes premières démarches près de lui semblassent devoir produire un effet tout contraire.

Ce prince, ministre de la guerre, chef de l'armée,

gouverneur des nouvelles provinces méridionales conquises par les armes russes, supérieur en crédit à tous ses collègues, enfin tout-puissant par la confiance presque illimitée que lui accordait l'impératrice, était courtisé et flatté par toute la noblesse et même par les plus grands seigneurs, avec des formes qui ne se rencontrent que dans un pays soumis à un gouvernement absolu, où l'obéissance est passive et la déférence sans dignité.

Aussi, quoique le prince Potemkin affectât, en quelques occasions solennelles et les jours de fête, de se montrer richement paré, couvert de décorations, et de prendre le langage, le maintien, les manières d'un grand seigneur de la cour de Louis XIV, dans sa vie intérieure et habituelle, dépouillant tout masque, toute gêne, en véritable enfant gâté de la fortune, il recevait sans distinction tous ceux qui, venant le voir, le trouvaient avec une tenue et des formes asiatiques qu'on attribuait faussement à une hauteur excessive.

En le voyant les cheveux épars, vêtu d'une robe de chambre ou d'une fourrure et d'un pantalon, n'ayant pour chaussure que des pantoufles, enfin montrant son large cou tout nu, et restant indolemment étendu sur un sofa, on aurait cru être admis à l'audience d'un pacha de Perse ou de Turquie; mais, chacun le considérant comme le dispensateur de toutes les graces, tous s'étaient accoutumés à se prêter à ses plus bizarres fantaisies.

La plupart des ministres étrangers, découragés par sa froideur, et le croyant inabordable, ne le voyaient que les jours où il se montrait en public, Fitz-Herbert et Cobentzel seuls étaient admis dans son intimité.

Le ministre anglais, accoutumé par les usages de son pays à ne jamais s'étonner de l'originalité, ne contrariait point les habitudes du prince; mais en même temps il savait, avec un tact sûr et un esprit fin, se

rendre familier sans inconvenance, et conserver sa dignité là où elle semblait étrangère.

Il n'en était pas de même du comte de Cobentzel : quoique spirituel, et, malgré le caractère dont il était revêtu, croyant en politique tout moyen convenable, pourvu qu'il réussit, il surpassait en complaisance et en déférence les courtisans les plus dociles et les plus dévoués.

Il m'aurait été difficile de l'imiter ; et d'ailleurs, plus nous étions loin d'être considérés comme amis, plus il me semblait nécessaire de nous faire traiter avec de justes égards ; car c'est des personnes dont on n'est point aimé qu'il importe le plus de se faire respecter : l'absence de toute gêne est ridicule, quand elle n'est pas justifiée par l'intimité.

J'avais écrit au prince de Potemkin, pour lui demander une audience : le jour fixé, j'arrive à l'heure prescrite ; je me fais annoncer, et je m'assieds dans un salon où se tenaient comme moi plusieurs seigneurs russes, et le comte de Cobentzel.

J'attendais avec quelque impatience ; mais au bout d'un quart d'heure, ne voyant point la porte s'ouvrir, je me fis annoncer de nouveau : comme on me dit que le prince ne pouvait pas encore me recevoir, je répondis que je n'avais pas le temps d'attendre ; en même temps je sortis, à la grande surprise des personnes qui m'entouraient, et je rentrai tranquillement chez moi.

Le lendemain je reçus un billet du prince Potemkin, qui s'excusait de son inexactitude, et me priait d'accepter un autre rendez-vous. Je retournai donc chez lui, et cette fois, j'étais à peine arrivé, que je vis le prince, paré, poudré et revêtu d'un habit brodé sur toutes les tailles, venir au devant de moi ; il me conduisit dans son cabinet. Là, après les compliments d'usage et quelques questions insignifiantes qui décélaient assez sa gêne habituelle, comme je voulais me retirer, il me pria de res-

ter. Ayant cherché quelque temps un sujet d'entretien, comme il était grand interrogateur, il me demanda, avec un intérêt assez vif, des détails sur la guerre d'Amérique, sur les principaux évènements de cette grande lutte, et sur ce qu'on devait penser des destinées futures de la nouvelle république des Etats-Unis.

Je vis qu'il ne croyait pas que des institutions républicaines pussent avoir une longue durée dans un pays si vaste; son esprit, accoutumé à la domination absolue, ne pouvait admettre la possibilité de l'union de l'ordre et de la liberté.

Son imagination mobile passait promptement des affaires les plus importantes aux objets du plus faible intérêt : aussi, comme il aimait beaucoup les décorations, ayant pris, regardé et retourné plusieurs fois celle de Cincinnatus que je portais, il voulut savoir si c'était un ordre, une association, une confrérie; par qui elle avait été fondée; quels étaient ses règlements; et alors, se trouvant sur le terrain qu'il aimait, il me parla, je crois, pendant une heure à peu près, des différents ordres de Russie, et d'une partie de ceux de l'Europe.

Cet entretien n'avait assurément rien d'important; mais la longueur de cette première audience était si contraire à ses habitudes, qu'on en parla beaucoup dans la ville, et surtout parmi les membres du corps diplomatique, dont la coutume est partout, à la moindre nouveauté, de s'épuiser en conjectures qui les trompent plus souvent qu'elles ne les éclairent. Au reste, ils ne tardèrent pas à trouver l'occasion d'en faire de plus justes et de mieux fondées.

Il existait alors dans Pétersbourg une maison qui certes ne ressemblait à aucune autre; c'était celle du grand-écuyer Narischkin, homme très riche, portant un nom illustré par des alliances avec la famille impériale. La nature l'avait doué d'un esprit médiocre, d'une

très grande gaité, d'une bonhomie sans égale, d'une santé ferme, et d'une incomparable originalité.

Il était, non pas en crédit, mais plutôt en grande faveur près de Catherine II : elle s'amusait de ses bizarreries, riait de ses bouffonnes plaisanteries et du décousu de sa vie ; comme il ne gênait personne et divertissait tout le monde, on lui passait tout, et il avait le droit de faire et de dire ce qui n'aurait jamais été permis à aucun autre.

Du matin au soir, on entendait dans sa maison les accents de la joie, les rires de la folie, les sons des instruments, le bruit des festins ; on y mangeait, on y riait, on y chantait, on y dansait toute la journée ; on y accourait sans invitation, on en sortait sans compliment ; toute contrainte en était bannie. C'était le foyer de tous les plaisirs, et l'on pouvait même presque dire le rendez-vous de tous les amants ; car là, au milieu de la confusion d'une foule joyeuse et bruyante, les *a parte*, les entretiens secrets étaient cent fois plus faciles que dans les cercles et les bals, où régnait l'étiquette. Partout ailleurs, chacun voyait l'attention des autres fixée sur lui ; mais chez M. de Narischkin le bruit étourdissait la curiosité, endormait la critique, et la foule servait de voile au mystère.

J'allais très souvent dans cet amusant panorama, ainsi que les autres membres du corps diplomatique. Le prince Potemkin, qu'on ne voyait presque nulle part ailleurs, venait fréquemment chez le grand-écuyer, parce que c'était le seul endroit où il n'éprouvait point de gêne et n'en causait pas.

Un motif de plus l'y conduisait : il était épris de l'une des filles de M. Narischkin ; sa singulière et familière assiduité ne permettait à personne d'en douter ; car, au milieu de tout le monde, lui seul semblait toujours être en tête à tête. La publicité de cette liaison prouvait qu'il

n'existait plus de sentiment de la même nature entre Catherine et lui.

De son côté, cette princesse dissimulait peu son penchant pour un nouveau favori, M. Yermoloff; et, comme cependant le prince conservait le même crédit, et on pouvait presque dire le même empire sur l'esprit de sa souveraine, on croyait assez généralement qu'un lien secret d'un autre genre et plus indissoluble l'unissait à elle.

La table où s'asseyaient pour souper les convives très nombreux du grand-écuyer, ne pouvait convenir au prince Potemkin; aussi se faisait-il servir à part, dans un cabinet, un souper auquel il invitait cinq ou six personnes habituellement admises dans son intimité.

Je ne tardai pas à être de ce nombre; mais ce ne fut qu'au moment où nous nous fûmes dégagés tous deux des obstacles qu'opposaient à ce rapprochement, d'une part son habitude de manquer aux formes d'usage, et de l'autre le parti bien décidé que j'avais pris d'exiger tous les égards convenables au caractère dont j'étais revêtu.

Un jour, par exemple, il m'avait invité à un grand dîner : tous les convives s'y rendirent, ainsi que moi, en habit paré, tandis que lui, sans se gêner, nous reçut n'ayant pour vêtement qu'une redingote fourrée. Je ne parus pas m'en apercevoir, parce qu'à ma grande surprise, personne ne s'en montra étonné. Mais peu de jours après, l'ayant à mon tour invité à dîner chez moi, je lui rendis la pareille, après avoir fait comprendre à mes convives bien choisis, la cause de ce manque de formalité.

Le prince jugea facilement le motif qui me dictait cette conduite; aussi, depuis, il prit toujours avec moi le ton que je désirais. Son caractère m'était connu : la condescendance à ses caprices, tout en lui plaisant, excitait ses superbes dédains, tandis que, tout en le gênant, une résistance décente attirait son estime.

Avant un mois, la froideur que prolongeait entre nous cette nécessité d'égards réciproques se dissipa, et cette glace se fondit tout à coup. Un soir, se promenant avec moi dans les appartements de M. Narischkin, je fis tomber la conversation sur deux sujets d'un genre très opposé, mais que je savais plus propres que tous autres à fixer son attention.

Je lui parlai d'abord des nouvelles conquêtes de l'impératrice, des provinces méridionales dont le gouvernement lui était confié, de la prospérité dont elles me semblaient susceptibles, et du noble dessein qu'on lui attribuait de rendre un jour le commerce du sud de l'empire aussi florissant que celui du nord. Comme c'était en effet alors un des principaux objets de son ambition, il se livra avec tant de feu à cet entretien qu'il le prolongea plus que je ne l'espérais.

Ensuite, venant naturellement à parler de la mer Noire, de l'Archipel, de la Grèce, il ne me fut pas difficile, en évitant toute question politique, de l'amener à son sujet favori, c'est à dire à la discussion des causes de la séparation des Eglises grecque et latine; et alors, m'entraînant dans un cabinet où il s'assit avec moi, il se complut à me déployer sa vaste érudition sur les antiques et fameux débats des papes et des patriarches, des conciles partiels et des conciles œcuméniques, enfin sur toutes ces querelles tantôt graves, tantôt ridicules, et trop souvent sanglantes, auxquelles l'aveugle esprit des peuples s'était livré avec un tel fanatisme, que la chute même de l'empire grec et l'embrasement de Constantinople par les Turcs n'avaient pu les en distraire, et qu'elles éclataient encore au milieu du carnage et au bruit des murs écroulés de la capitale.

Cette conversation fut si longue, qu'elle nous occupa une grande partie de la nuit. Dès cet instant le prince, dont j'avais saisi le faible, sembla ne pouvoir presque plus se passer de moi. Fréquemment il m'invitait à ve-

nir conférer avec lui sur divers objets, et le plus souvent sur des mémoires que lui adressaient quelques négociants français, relativement aux communications commerciales possibles et utiles à établir entre Kerson et Marseille.

Résolu de bannir toute contrainte de nos entretiens, il m'écrivit un jour qu'il désirait me parler de quelques affaires, mais qu'il en était empêché par des douleurs qui ne lui permettaient ni de se lever ni de s'habiller. Je lui répondis que, sans tarder, j'irais chez lui, et que je le priais de ne se gêner en aucune manière pour cette entrevue.

En effet, je le trouvai couché sur son lit, vêtu seulement d'une robe de chambre et d'un pantalon. Après m'avoir adressé quelques excuses, il me dit, sans préambule : « Mon cher comte, je me sens une vraie amitié « pour vous ; et, si vous en avez un peu pour moi, mettons de côté toute gêne, toute cérémonie, et vivons « tous deux en amis. »

Alors je m'assis familièrement sur le pied de son lit, et je lui pris la main en lui disant : « J'y consens de « tout mon cœur, mon cher prin[illegible]. Une nouvelle connaissance exige des formes ; mais, une fois le mot d'amitié prononcé, il ne peut plus rien exister en particulier de ce qui gêne et de ce qui ennuie. »

L'intimité, la familiarité, si imprévues, qui s'établissaient soudainement entre le principal ministre de Catherine et l'envoyé d'une cour contre laquelle ses préventions étaient connues, surprirent étrangement tout le monde.

Le corps diplomatique surtout ne savait que penser d'un tel rapprochement. L'inquiet et ardent comte de Goërtz s'efforçait vainement d'en deviner la cause et le but. En vain je lui dis franchement la vérité ; il ne voulait pas me croire, ne pouvait se persuader que le schisme grec, et quelques affaires de marchands, pussent être

les objets réels de conférences si longues et si fréquentes; enfin il s'obstinait à penser qu'il était question de quelques négociations importantes, et contraires aux intérêts de la Prusse, entre l'Autriche, la France et la Russie.

La surprise et les conjectures de tous ceux qui cherchaient un mystère là où il n'en existait pas, s'accrurent bientôt rapidement.

Le prince Potemkin avait probablement communiqué à l'impératrice l'opinion favorable qu'il s'était faite de moi. De jour en jour l'accueil que je reçus de cette princesse devint plus gracieux, plus aimable. La froideur de ses ministres à mon égard cessa; les courtisans les imitèrent; et, quoique au fond l'éloignement politique du cabinet de Pétersbourg pour le nôtre restât le même, il était difficile que la société ne s'y trompât point, en voyant le ministre de France recherché, vanté, fêté autant que l'avaient été exclusivement, les représentants des cours amies, MM. de Cobentzel et Fitz-Herbert.

Je ne tardai pas à éprouver l'effet de ce changement de dispositions, d'abord pour quelques petites affaires, et ensuite pour de beaucoup plus importantes. Quelque temps avant mon arrivée en Russie, trois Français en avaient été brusquement chassés sans que le ministère en informât M. de La Colinière, alors chargé d'affaires; il s'était plaint, comme il le devait, de ce manque d'égards, mais cependant avec ménagement, parce qu'il n'ignorait pas les justes motifs qui avaient dicté cet acte de rigueur. La réponse des ministres avait été vague et peu satisfaisante; car alors, dans toutes les occasions, il semblait qu'on se fît un plaisir de nous désobliger.

Il est vrai que depuis très longtemps on voyait abonder en Russie un grand nombre de Français peu recommandables, parmi lesquels se trouvaient même des

femmes galantes, des aventuriers, des femmes de chambre, des domestiques, déguisant leur ancien état avec adresse, et leur ignorance sous les formes d'un langage assez poli ; mais on ne pouvait en accuser notre gouvernement : tous ces gens-là, n'étant point recommandés, n'avaient d'autres papiers que des passeports, que nulle part on ne refuse aux personnes des classes les plus inférieures, quand elles ne sont accusées d'aucun délit, et que, sous prétexte de se livrer à quelques petites branches de commerce, elles ne sortent de leur pays que pour chercher ailleurs, par leur travail, des moyens d'existence.

Les Russes auraient du plutôt s'accuser eux-mêmes de la facilité inconcevable avec laquelle ils accueillaient, dans leurs maisons, des individus dont aucune attestation recommandable ne leur garantissait les talents et la probité, et leur donnaient même des places de confiance.

C'était surtout une chose curieuse et souvent plaisante, que de voir quels étranges personnages, dans plusieurs maisons à Pétersbourg, et principalement dans les provinces, on acceptait comme *outchitel*, c'est à dire gouverneurs et gouvernantes d'enfants.

Lorsque parfois on apercevait de ces méprises, et qu'ils étaient renvoyés, emprisonnés ou bannis, ils se seraient en vain adressés au ministre français, qui ne prenait ou ne devait prendre aucun intérêt à eux.

Mais il n'en était pas de même des trois Français qui venaient d'être récemment expulsés ; tous trois étaient des hommes connus, recommandés, et l'un d'eux même, neveu du duc de G...., avait été présenté à la cour.

Un de ces Français, fort vif et fort étourdi, avait, dans un mouvement de colère, insulté et frappé un de ses compatriotes, qui s'en était bassement vengé par une délation tout à fait étrangère à la querelle, délation

que l'homme de qualité dont je viens de parler, avait eu la coupable faiblesse de signer.

L'impératrice, informée, par le maître de police, de la violence de l'un de ces étrangers et de la fausseté de la dénonciation signée par les deux autres, avait ordonné qu'on les renvoyât tous trois hors de la Russie.

Ce décision sévère était juste, et je n'aurais rien trouvé à dire si on n'eût pas refusé hautainement à M. de La Colinière de lui en expliquer les motifs. Je crus donc convenable de représenter aux ministres de Catherine l'inconvenance d'un pareil procédé, contraire aux égards réciproques que se devaient nos deux cours pour maintenir l'harmonie qui existait entre elles, et j'exigeai que la note qui contenait ma plainte, fût mise sous les yeux de l'impératrice.

Peu de jours après, cette princesse, me donnant une pleine satisfaction, ordonna au vice-chancelier de m'expliquer les raisons qui justifiaient sa rigueur, et de m'assurer que dorénavant on ne donnerait aucun ordre semblable sans m'en prévenir. En effet, depuis ce moment, je n'eus qu'à me louer de l'exactitude avec laquelle l'assurance que je venais de recevoir fut réalisée.

A ce propos, pour donner une idée de l'imprudence avec laquelle les habitants de Pétersbourg, les plus hospitaliers du monde, recevaient sans examen les étrangers, je vais raconter une anecdote relative à un aventurier aussi adroit qu'effronté.

Ce hardi fripon avait pris, si ma mémoire ne me trompe pas, le nom de *comte de Verneuil*. Il paraissait assez riche, et voyageait depuis quelques années. N'ayant point eu d'abord, disait-il, le projet de venir en Russie, il n'était muni d'aucune lettre pour notre légation; il n'en montrait que d'insignifiantes, supposées ou écrites à lui par quelques dames allemandes ou polonaises.

. Comme il s'exprimait bien, avait de la grâce, racontait avec gaîté, chantait et s'accompagnait agréablement, il trouva moyen à Pétersbourg, ainsi qu'on me l'a raconté, d'être admis dans plusieurs brillantes sociétés.

Pendant quelque temps tout lui réussit; ses succès allaient croissant; mais bientôt on s'aperçut, dans une maison, de la disparition de quelques couverts; dans d'autres, de plusieurs montres; ailleurs, de tabatières et de bijoux précieux.

Comme c'était précisément dans toutes les maisons où le galant escroc venait habituellement, que ces différents objets disparaissaient successivement, les soupçons s'éveillèrent, se communiquèrent; notre homme fut dénoncé; on voulut l'arrêter, mais il était parti.

Or, il faut savoir qu'en Russie, dans ce pays soumis à un pouvoir absolu, on jouissait cependant d'une liberté refusée à beaucoup de nations libres: on n'y exigeait de passeports qu'aux frontières, pour entrer dans l'empire ou en sortir; mais, tant qu'on restait sur cet immense territoire moscovite, chacun pouvait à son gré, sans être retardé ou arrêté, voyager librement depuis les bords de la mer Baltique jusqu'à ceux de la mer Noire, et depuis le Borysthène et la Dwina jusqu'au fleuve Amour, qui sépare la Chine de la Russie, et jusqu'au Kamtschatka. Seulement, lorsqu'on voulait se rendre de Pétersbourg dans un pays étranger, il fallait demander huit jours d'avance un passeport, afin que la demande de ce passe-port, étant affichée, avertît les créanciers pour les garantir de toute surprise.

On conçoit bien qu'il était impossible au prétendu comte de remplir ces formalités. Aussi s'en passa-t-il; et, sans trop savoir comment il se tirerait d'affaire, il arriva sans aucun papier à la frontière. Là, il se fait descendre dans une auberge, sort à pied, se promène dans la ville, et se rend intrépidement chez le gouverneur. Il se nomme et demande à lui parler.

Un valet de chambre lui dit que son excellence se lève, s'habille, et le prie d'attendre. Au bout de quelques minutes, le comte feint l'impatience et la colère, crie jure, tempête contre l'impolitesse du gouverneur, et dit, dans les termes les plus injurieux, qu'il n'aurait pas quitté la Pologne s'il avait cru ne trouver en Russie qu'un peuple barbare, des valets insolents, et des gouverneurs de province sans éducation.

Le valet de chambre rentre précipitamment chez son excellence, l'informe de l'emportement de l'étranger, des injures qu'il lui prodigue. Le gouverneur, irrité, ordonne à ses gens de saisir l'insolent voyageur, de l'embarquer sur le champ dans un kibitka et de le jeter hors de la frontière sur ce territoire polonais qu'il regrettait tant.

L'ordre est exécuté; mais, trois heures après, arrive, par un courrier, une dépêche de Pétersbourg qui ordonnait trop tard au gouverneur d'arrêter le subtil escroc.

Revenons à la politique. Je cherchais activement, comme on me l'avait ordonné, à m'assurer des vues réelles du gouvernement russe relativement aux affaires qui alors intéressaient le plus notre cour.

Tout ce que m'avait dit M. de Stackelberg à Varsovie se confirmait de point en point, et ce qui me revenait par les voies les plus sûres de différents côtés, me prouvait que l'impératrice, malgré l'intérêt apparent qu'elle avait paru prendre à l'échange proposé de la Bavière, était loin de désirer pour l'Autriche un agrandissement qui l'empêcherait elle-même d'obtenir dans l'empire germanique l'influence qu'elle souhaitait.

Il n'en était pas de même de la querelle existante entre Joseph II et la Hollande: le prince Potemkin désirait sa prolongation, parce qu'il espérait qu'elle lui donnerait les moyens de réaliser ses projets de conquêtes en Turquie, prévoyant avec raison que la France, une

fois en guerre avec l'empereur, ne pourrait plus s'opposer aux vues ambitieuses de Catherine sur l'Orient.

Bientôt on apprit que par ses ordres, on armait, dans les ports de la mer Noire, cinq vaisseaux de ligne et dix-huit frégates. Cette princesse commençait à prendre quelque humeur contre les Anglais; le cabinet britanique n'entrait pas dans son système politique, comme elle l'avait espéré; M. Pitt montrait personnellement de fortes préventions contre elle; il n'était point disposé à souffrir la domination d'une grande puissance maritime dans le Levant; et d'ailleurs l'impératrice, par sa proclamation des principes de la neutralité armée, avait jeté des semences de discorde entre l'Angleterre et la Russie.

Déjà les Anglais manifestaient la crainte de ne pas conserver les privilèges de commerce dont ils jouissaient exclusivement dans l'empire russe. Pour éloigner ce danger, le ministre d'Angleterre redoublait d'activité; les nombreux négociants de cette nation, prodiguant d'un côté les présents, les actes de complaisance, trouvaient le moyen de faire grossir à Pétersbourg les tableaux d'exportation et d'atténuer ceux d'importation; d'un autre côté, ils menaçaient les ministres et les négociants russes, dans le cas où on prolongerait leurs inquiétudes, de ralentir leurs opérations, et de laisser ainsi sans débouchés les productions russes.

Le commerce anglais était véritablement devenu à Pétersbourg une colonie redoutable; les commerçants de cette nation, prodigieusement enrichis par les spéculations, et secondés par la sagesse constante de leur gouvernement qui, loin d'être aveuglé par des intérêts privés, ne prend jamais pour guide et pour but que l'intérêt général, avaient tellement multiplié leurs établissements et leurs maisons, qu'ils occupaient à Pétersbourg tout un quartier qu'on nommait *la ligne anglaise*.

Unis par un intérêt commun, ils avaient des assemblées régulières, des syndics, de sages règlements, et en toute occasion se secouraient mutuellement; ils réglaient d'accord les opérations générales de l'année, fixaient le prix des marchandises et presque le cours du change; de plus ils accordaient aux Russes dix-huit mois de crédit pour tout ce qu'ils leur vendaient, et leur payaient comptant les chanvres, les mâtures, les suifs, les cires et les cuirs qu'ils leur achetaient.

Telle était la puissance que je devais combattre dans un pays où nous n'avions que quelques négociants isolés et une seule forte maison, celle de Raimbert, dont l'habileté laborieuse résistait péniblement à des attaques et à des entraves de tout genre.

Les Russes croyaient ne pouvoir se passer des Anglais pour consommer leurs productions, et trouvaient peu d'avantages dans les relations commerciales avec la France qui, leur achetant peu, leur vendait beaucoup et cher.

Voulant profiter de la suspension des achats de chanvres de nos rivaux, suspension qu'ils annonçaient dans le dessein d'effrayer la Russie, j'écrivis à nos ministres pour les engager à faire des demandes un peu considérables d'approvisionnements; mais on ne suivit ce conseil que faiblement et tardivement.

Les négociants de la ligne anglaise nous attaquaient chez nous-mêmes : leurs offres officieuses séduisaient des maisons de Nantes et de Bordeaux, qui, effrayées des difficultés de la navigation et de celle des douanes, chargeaient les Anglais et les Hollandais de porter nos denrées en Russie sur leurs vaisseaux.

Nous fournissions presque seuls cet empire de café, de sucre et de vins; mais, par un effet de notre insouciance, les étrangers, nous enlevant une partie de ce gain que nous pouvions faire nous-mêmes et en entier, alimentaient ainsi une foule de matelots employés après

contre nous. Ce commerce leur occupait annuellement deux mille navires, tandis que les ports de la Russie ne voyaient habituellement entrer dans leur enceinte qu'une vingtaine de navires français.

Les avantages de cette position rendaient l'Angleterre souvent si exigeante, que le comte Woronzoff en montrait quelque humeur, plusieurs propos qui lui échappèrent me l'indiquaient ; mais trop de liens l'arrêtaient encore ; j'attendis d'autres circonstances pour l'attaquer sur ce point.

Il m'était plus facile d'aborder à cet égard le prince Potemkin, dont les Anglais contrariaient ouvertement les vues relativement au commerce qu'il voulait établir entre Kerson et Marseille.

Chaque jour l'impératrice me traitait de mieux en mieux : dans un grand bal chez le maréchal Razoumowki, après m'avoir admis à sa partie, elle me parla longtemps et me montra une bienveillance particulière.

Ainsi encouragé et marchant avec plus d'assurance, je me plaignis vivement aux comtes Bezborodko et Osterman du retard inconvenant de la satisfaction due au pavillon français et aux négociants de Marseille ; je développai de nouveau nos griefs en démontrant la justice de nos réclamations, et je m'attachai surtout à leur faire sentir que le refus d'une juste réparation, ou la prolongation d'un retard qui équivaudrait à un refus, démentirait les nobles principes proclamés par l'impératrice à l'époque de la neutralité armée.

Les ministres me répondirent par des excuses vagues sur la distance des lieux, sur la difficulté d'obtenir des éclaircissements exacts, des évaluations précises, et sur les obstacles suscités par des généraux négligents : ils finissaient cependant par des promesses d'un jugement prompt; promesses faites cent fois à mes prédécesseurs, et sans qu'aucun effet les eût suivies.

J'écrivis à M. de Vergennes et proposai, pour faire

cesser ce déni de justice, de prendre des mesures vigoureuses et de menacer même de représailles, à moins que, pour compenser une si longue injustice, on ne consentît à nous dédommager par les avantages que pourrait nous offrir un traité de commerce.

J'eus même soin de faire entrevoir aux ministres russes à cet égard mon opinion personnelle, et depuis je sus que la fermeté de mon langage, loin de choquer l'impératrice, lui avait plu, ainsi que la connaissance du caractère de cette princesse me l'avait fait espérer.

Les rapports plus fréquents que ma nouvelle position me permettait d'établir entre les ministres russes et moi, ainsi que quelques liaisons formées avec des personnes qui jouissaient de leur confiance, me mirent à portée de connaître leurs sentiments, qu'ils prenaient grand soin de déguiser.

Ils ne partageaient pas les vues politiques du prince Potemkin, qu'ils n'aimaient point. Leurs vœux secrets étaient pour la paix; la guerre et les conquêtes ne leur offraient aucun avantage personnel; ils y voyaient chacun, au contraire, des embarras pour leurs départements et des chances funestes pour l'empire.

Woronzoff craignait la stagnation du commerce, qui devait en être la suite; Bezborodko, de nombreux obstacles dans sa marche diplomatique; tous, un accroissement de pouvoir pour le prince Potemkin. La noblesse, peu tentée de la conquête de quelques déserts, redoutait les nouvelles charges que l'augmentation nécessaire de l'armée ferait peser sur elle. Quelques généraux et les jeunes militaires désiraient seuls une guerre qui leur promettait de la gloire et de l'avancement.

Cependant, hors ceux-ci, tous dissimulaient leurs opinions, dans la crainte de perdre la bienveillance de l'impératrice. Ce motif empêchait les conseillers de cette princesse de lui parler franchement sur les dangers où

pouvait la précipiter le projet, chimérique alors, du rétablissement d'un empire grec.

Aussi je m'aperçus promptement que, tout en montrant extérieurement beaucoup plus de bienveillance à MM. de Cobentzel et Fitz-Herbert qu'à moi, les ministres voyaient sans peine mon intimité avec le prince Potemkin, étant persuadés que, suivant le système politique de ma cour, je ne profiterais de cette liaison que pour calmer son ardeur et le ramener, autant que je le pourrais, à des vues plus pacifiques, en ouvrant ses yeux sur les efforts réunis que plusieurs grandes puissances opposeraient à des desseins d'agrandissement, qui compromettraient la tranquillité générale de l'Europe.

Le ministre de Prusse aurait dû me seconder, sinon par des démarches que sa position ne lui permettait pas, du moins par de sages conseils et d'utiles informations; mais son caractère me le rendait plus nuisible qu'utile : vérifiant par son ardeur et ses inquiétudes tout ce que Frédéric m'en avait dit, il adoptait sans examen les plus fausses nouvelles que lui débitaient les frondeurs et les mécontents; et, loin de voir avec plaisir mon intimité avec le prince Potemkin, il en concevait d'injustes soupçons, et se persuadait que nous allions sacrifier la Hollande à l'empereur, les Turcs à Catherine; enfin il attendait à chaque instant le signal d'une guerre générale.

D'un autre côté, le prince Potemkin, interprétant trop favorablement pour ses desseins politiques le désir que je lui montrais d'un rapprochement entre la France et la Russie, concevait l'espoir de nous entraîner dans son système, et m'insinuait de temps à autre quelques idées de partage des vastes contrées possédées ou plutôt dévastées par les musulmans.

Un tel plan était trop contraire aux vues pacifiques du roi pour que j'y prêtasse l'oreille; et, au lieu de lui

répondre sérieusement, je feignis de regarder ces demi-ouvertures comme des plaisanteries. Je détournai, mais sans le choquer, son attention et notre entretien sur un autre objet qui ne l'intéressait pas moins vivement, c'est à dire sur les moyens de donner la vie au commerce méridional de la Russie; car, devenu pour ainsi dire maître du sud de l'empire, il se montrait jaloux du nord, et ne se dissimulait pas une vérité incontestable : c'est que seuls nous pouvions ouvrir des débouchés aux productions de ce territoire immense, mais à peu près désert, que sa souveraine le chargeait de peupler, de civiliser, d'enrichir et d'administrer.

De jour en jour, il m'en parlait avec plus de feu, de confiance et d'abandon; enfin il me mit même bientôt à portée de conclure, si je l'avais voulu, une convention séparée relativement au commerce des provinces méridionales de la Russie et des nôtres.

Plus il me paraissait disposé, plus je persistais à refuser toute idée d'un traité partiel. M. de Vergennes était trop habile pour y consentir; car, si nous avions donné dans ce piège, nous nous serions ôté l'espoir d'un traité général..

Le prince, satisfait sur les intérêts de ses provinces, se serait peu soucié de celles du nord, m'aurait froidement secondé; et, privé de cet appui, il me serait devenu impossible de triompher des obstacles presque insurmontables que m'opposaient l'adresse de M. Fitz-Herbert et l'activité de la ligne anglaise. La France serait restée dans une très fausse position, écartée des mers du nord par les privilèges exclusifs des Anglais, et accueillie seulement dans la sud où tout était encore à naître.

Mais, en faisant au contraire dépendre de l'accomplissement des vœux du prince pour ses gouvernements, d'un rapprochement entier avec nous et d'un traité de commerce complet, j'étais certain qu'à la première cir-

constance favorable il nous aiderait de tout son crédit.

« Puisque vous reconnaissez, lui disais-je, les avanta-
« ges d'une concurrence universelle et les abus des
« privilèges exclusifs, ne souffrez pas plus longtemps
« que d'autres nations conservent un monopole qui force
« la Russie, ainsi que nous, d'acheter de la seconde
« main ce que nous pouvons échanger directement.

« Nous ne souhaitons que l'établissement, par une
« convention formelle et générale, d'une égalité de
« droits et traitements qui encourage nos commerçants,
« en leur garantissant l'impartialité des jugements, la
« punition des fraudes, la liberté de payer les droits en
« monnaie du pays, et qui les délivre des entraves que
« leur oppose la supériorité funeste d'une nation ex-
« clusivement favorisée. »

« Mais, comment voulez-vous, répondit le prince,
« que nous résistions aux représentations nombreuses
« et constantes de nos négociants et de nos propriétai-
« res? Les immenses consommations des Anglais et la
« rareté des vôtres leur font croire qu'un traité avec la
« France est pour eux plus onéreux qu'utile, et
« qu'ils ne trouveraient plus de débouchés pour leurs
« productions, si nous rompions les nœuds qui nous
« unissent à l'Angleterre.

« Le gouvernement britannique protège, favorise,
« vivifie son commerce et le notre; votre cabinet, à cet
« égard, se montre inactif, insouciant; vos négociants
« sont timides, ils ne hasardent rien; vous n'avez ici
« qu'une maison un peu solide; notre peuple connaît à
« peine vos commerçants. »

Je m'efforçai alors de lui prouver que cette prétendue nullité de notre commerce en Russie n'était que l'effet inévitable de la défaveur avec laquelle il y était traité. « Il
« faudrait, ajoutai-je, que nos négociants fussent fous
« pour hasarder des opérations dans un pays, dont le
« gouvernement assure à leurs rivaux, sur toutes les

« marchandises, dans ses tarifs, un avantage de douze « et demi pour cent.

« Par cette injuste faveur qui vous nuit autant qu'à « nous, vous imitez le Portugal, et vous vous placez « vous-même, vis à vis de l'Angleterre, dans la posi- « tion d'une colonie à l'égard de sa métropole. Les pri- « vilèges que vous lui accordez vous mettent tellement « dans sa dépendance, que déjà vous convenez que vos « propriétaires et vos négociants ne croient plus pouvoir « se passer d'elle.

« Mais osez lever cette fatale barrière, et vous verrez « bientôt quels avantages vous donnera la concurrence « de tous les peuples qui viendront acheter vos produc- « tions. Notre commerce, que vous croyez à tort si in- « dolent, se montre actif et florissant dans l'Inde, dans « l'Amérique, dans l'Afrique, dans tous les ports de « l'Europe, excepté dans les votres, où il ne languit « que par l'effet de votre législation commerciale qui « l'en écarte. »

Le prince parut piqué de cette réponse : il était ébranlé, mais non pas encore convaincu ; cependant nous convînmes de conférer sur cet objet plus amplement et secrètement, car les circonstances n'étaient pas encore mûres ; d'un autre côté, je ne devais pas hasarder des démarches officielles qui auraient pu, en se trouvant mal accueillies, compromettre la dignité du roi.

A tout évènement, j'écrivis à M. de Vergennes les détails de ces entretiens, et, pour éviter, en cas de succès, de me voir pris au dépourvu, je lui demandai provisoirement de me faire connaître, si, en supposant qu'on eût l'intention de faire un traité, le roi voudrait accéder à la neutralité armée, diminuer les droits sur les cuirs de Russie, affranchir le pavillon russe à Marseille du droit de vingt pour cent, faire annuellement un achat considérable de mâtures, de chanvres et de

salaisons pour la marine royale, si nos fermiers-généraux consentiraient à prendre une certaine quantité de tabac d'Ukraine avec sûreté contre les fraudes; enfin si la stipulation entre les Russes et les Français de se traiter réciproquement comme les nations les plus favorisées, paraîtrait, à sa majesté, suffisante pour m'autoriser à conclure une convention, qui n'était pas encore tout à fait probable, mais que je croyais pouvoir cesser de regarder comme impossible.

Vers la fin du mois d'avril 1785, je demandai à l'impératrice une audience pour lui présenter une lettre du roi qui lui faisait part de la naissance du duc de Normandie, enfant infortuné qui, né sur le second degré du trône, ne monta au premier, après la mort de son frère, que pour se voir promptement précipité dans une infame prison, où la mort moissonna cette fleur à peine éclose. L'impératrice, dans cette audience, me donna de nouvelles marques de sa bonté, et m'honora d'un assez long entretien.

Peu de temps après, le vice-chancelier me dit de sa part qu'elle voulait que, dans son empire, les Français fussent traités comme ses propres sujets; que c'était à regret qu'elle en avait puni trois avec rigueur, et que dorénavant, dans le cas où une si triste nécessité se représenterait, j'en serais immédiatement prévenu.

Dans le même temps, on apprit que les Turcs venaient de faire du côté de Silistrie, et aussi vers l'Ukraine, quelques mouvements qui inquiétaient les Russes, et excitaient les justes plaintes de l'Autriche.

Le comte Ostermann m'en parla avec un peu d'humeur, et me dit que l'activité de ces Barbares ne laissait que trop voir comment le ministère ottoman était *conseillé et aiguillonné*. Je l'assurai que la politique de notre gouvernement, loyale et modératrice, loin de vouloir *aiguillonner* personne, n'avait pour but que

d'arrêter dans leur marche ceux qui voulaient s'agrandir et troubler par là le repos de l'Europe.

« Je veux le croire, répondit le chancelier; car nous « ne pourrions comprendre pourquoi la France vou- « drait instruire, discipliner et rendre redoutables, « en Europe, des Barbares qui en ont été si long- « temps l'effroi. »

Je répliquai en riant que, dans leur état de faiblesse, nos vœux pour eux se bornaient à leur garantir un repos, qu'on ne pourrait troubler sans exciter parmi les puissances européennes de fâcheuses discordes.

Les paroles du comte Ostermann n'avaient à la vérité pas plus de poids que son crédit; mais bientôt le prince Potemkin me tint le même langage : « Comment, me « dit-il, vous autres Français si brillants, si polis, si al- « mables, persistez-vous à vous déclarer les protecteurs « de la barbarie et de la peste? Qu'en pensez-vous vous- « même? Si vous aviez de pareils voisins qui chaque « année vous menaçassent de leurs excursions, de « leur contagion, de leurs pillages et de l'enlèvement « de quelques centaines de chrétiens qu'ils font esclaves, « trouveriez-vous bon que notre gouvernement vous « empêchât de les chasser. »

Cherchant alors à concilier mes devoirs et mon opinion personnelle, je lui répondis qu'il serait certainement désirable qu'on pût, sur tout le globe, dissiper les ténèbres, anéantir la barbarie et répandre la civilisation. « Mais l'ignorance et la peste, ajoutai-je, ne « sont pas les seuls fléaux du monde; j'en connais deux « non moins dangereux, c'est l'ambition et la soif des « conquêtes. Si toutes les grandes puissances euro- « péennes voulaient d'un commun accord, et sans « qu'aucune tendît à s'agrandir, marcher à un but mo- « ral et rendre à l'ancienne civilisation les côtes d'A- « frique, les repaires de Tunis et d'Alger, les contrées,

« si florissantes autrefois, que dévastent et stérilisent « aujourd'hui, en Asie et en Europe, les farouches Ma- « hométans, rien assurément ne serait plus digne d'é- « loges; mais il n'en est pas ainsi : la paix perpétuelle « de l'abbé de Saint-Pierre n'est pas plus chimérique « qu'un tel accord, et ce n'est que pour ne pas exposer « l'équilibre européen aux plus funestes commotions « que mon gouvernement travaille à garantir le repos « des Turcs. »

« Qu'ils se tiennent donc tranquilles, reprit le prince; « mon système à moi, quand je vois des voisins inquiets « faire des préparatifs menaçants, c'est de les prévenir, « de les attaquer et de les affaiblir au moins pour vingt « ans. »

La réplique m'aurait paru bonne si elle eût été sincère; mais n'oublions pas qu'à cette époque, non contents d'être maîtres de la Crimée, les Russes, franchissant le Caucase et paraissant vouloir tourner l'empire turc par la Géorgie, donnaient des inquiétudes très fondées au ministère ottoman.

Au reste, comme on reçut bientôt par Vienne la nouvelle des conférences tenues à Paris pour conclure la paix entre la Hollande et l'Autriche, la probabilité de la guerre cessant d'exister, d'un côté les inquiétudes du roi de Prusse se calmèrent, et de l'autre l'espérance que pouvait concevoir Catherine d'exécuter sans obstacles ses vues de conquêtes sur les Turcs, se dissipa ou s'éloigna.

Depuis ce moment, dans nos entretiens qui se répétaient fréquemment, le prince Potemkin me montrait plus de crainte que de désir de la guerre. Il m'avait dit que l'armée russe s'élevait à deux cent trente mille hommes de troupes régulières et à trois cent mille d'irrégulières; mais je savais par des voies assez sûres que cette armée se trouvait loin d'être complète; la discipline et l'instruction y étaient négligées; l'indo-

lence du prince permettait aux colonels de s'enrichir : ceux-ci ne prenaient même pas grand soin de s'en cacher, et le chef d'un régiment de cavalerie trouvait très naturel et très légitime un gain annuel de vingt ou vingt-cinq mille roubles.

Un autre obstacle semblait devoir calmer l'ambition de Catherine : le commerce et l'agriculture n'étant pas encore en grande activité, les revenus de l'impératrice se trouvaient peu considérables, et cette année même la Russie ouvrit en Hollande un emprunt qui ne fut pas rempli.

Sur ces entrefaites, M. le maréchal de Castries m'annonça l'arrivée prochaine à Cronstadt d'une frégate et de plusieurs gabarres royales chargées d'acheter en Russie et de transporter en France des approvisionnements maritimes.

C'était pour moi un nouveau sujet de discussions et de difficultés ; car l'année précédente d'autres gabarres étant venues à Riga, avaient refusé d'acquitter les droits exigés, et étaient parties fièrement sans les payer ; mais, malgré la résistance du consul, on avait contraint les négociants français à solder cette dette.

Les autres nations ne chargent des marchandises que sur des vaisseaux marchands. Nous prétendions à tort que nos gabarres, qui en portaient, pussent jouir des exemptions qui n'appartiennent réellement qu'aux bâtiments de guerre.

M. de Vergennes, par des motifs qui tenaient aux circonstances, me recommandait d'éviter, autant que je le pourrais, d'avoir avec le prince Potemkin des entretiens relatifs à la politique ; il désirait qu'ils n'eussent pour objet que les intérêts de commerce ; mais il était impossible de m'arrêter dans cette étroite limite : un de ces sujets me conduisait inévitablement à l'autre.

En effet, me plaignant un jour au prince de la froideur que les autres ministres me montraient relative-

ment à nos affaires de commerce : « Cette froideur, me dit-il, vient de leur incertitude sur la sincérité de votre « désir d'un rapprochement avec nous ; car ils prétendent savoir positivement que vous excitez les Turcs à « la guerre. »

« Nous ne les excitons pas, répondis-je ; mais nous « perdrions toute influence si, connaissant vos mouvements du côté du Caucase et de la Géorgie, ainsi que « l'activité de vos armements et le langage hostile de « vos consuls dans l'Archipel, nous conseillions à la « Porte de ne point songer à sa défense et de s'en reposer aveuglément sur vos assurances pacifiques. »

« Les projets qu'on nous suppose, reprit le prince, « sont des chimères ; je sais qu'on répand de faux bruits « sur un nouvel empire grec, sur le nom et la destinée « future du jeune Constantin. On me croit affamé de « conquêtes, instigateur continuel de guerre, enfin un « vrai boutefeu ; il n'en est rien.

« Je n'ignore pas qu'une révolution, telle que la destruction de l'empire ottoman, ébranlerait l'Europe « et serait insensée. D'ailleurs, si nous la projetions, « ne chercherions-nous pas à nous entendre sur ce « point avec la France ? Mais soyez-en certain, nous ne « voulons à présent que la paix. Pouvez-vous en dire « autant, vous qui donnez des secours aux Turcs avant « qu'on les attaque ? N'avez-vous pas récemment envoyé à Constantinople un ingénieur et des officiers « français, dont le langage ne respire que la guerre ? »

« Les alarmes, répliquai-je, que répandent vos établissements en Crimée, et l'armement d'une escadre, « qui, en trente-six heures, pourrait paraître devant « Constantinople, ainsi que vos entreprises en Asie, « placent naturellement un roi allié des Turcs dans la « nécessité de leur conseiller des mesures qui les mettent sur un pied défensif et respectable. »

« Eh bien, me dit le prince, je suis prêt à vous signer,

« si vous le voulez, que nous n'attaquerons pas les « Turcs; mais, songez-y bien, s'ils nous attaquent, « nous pousserons la guerre et nos armes aussi loin que « possible. »

« Alors, repris-je, si la paix est votre seul but, vous « avez un moyen certain de l'assurer en vous rapprochant de nous; car le poids de nos deux empires serait suffisant pour maintenir constamment l'Europe en « repos. »

Tandis que je m'efforçais, suivant mes instructions, de faire entrevoir aux ministres de Catherine les obstacles insurmontables que cette princesse rencontrerait avant de s'emparer de Constantinople, le prince Potemkin, tout en m'assurant que sa souveraine ne désirait pas la guerre, cherchait à me prouver que si elle était contrainte à la faire, ses succès seraient aussi rapides que faciles.

« Vous voulez, me disait-il, protéger un empire à « l'agonie, un faible colosse qui tombe en ruines. Les « Turcs, corrompus, amollis, peuvent assassiner, piller, mais ils ne savent plus combattre; nous n'avons « plus besoin d'art pour les vaincre; depuis quarante « ans, dans chaque guerre, ils répètent les mêmes « fautes suivies des mêmes revers. Le passé n'a point « de lumières pour eux; leur superstitieux orgueil attribue constamment nos victoires au démon, dont « nous recevons, disent-ils, notre science, nos inventions, notre tactique, et Allah seul, qui punit « leurs péchés, est, à leur avis, la cause de leurs défaites.

« Au signal de la guerre, nous les voyons accourir « en foule d'Asie, marchant sans ordre et consommant « en un mois les subsistances et approvisionnements « amassés pour six. Couvrant la terre de cinq cent mille « combattants, ils s'avancent comme un torrent débordé; nous marchons contre eux avec une armée de

« quarante ou cinquante mille soldats partagés en trois « ou quatre carrés hérissés de canons, et dont notre « cavalerie remplit les intervalles.

« Ces Barbares font retentir l'air de leurs cris ; ils « fondent sur nous, en formant une espèce de triangle « dont la pointe se compose des plus braves d'entre eux « enivrés d'opium ; les autres rangs, jusqu'à la base, « sont garnis par les moins intrépides et graduellement « par les plus pusillanimes.

« Nous les laissons approcher à portée de fusil; alors « quelques décharges à mitraille portent le désordre et « la terreur dans cette masse informe; leurs preneurs « d'opium, fanatiques dévoués à la mort, viennent « seuls sabrer nos canons et périr sous nos baïonnettes.

« Dès qu'ils sont tombés, le reste fuit et se disperse. « Notre cavalerie s'élance, les poursuit, en fait un « affreux carnage, entre pêle-mêle avec eux dans leur « camp et s'en empare. Leurs débris épouvantés se « sauvent derrière les murs de leurs villes, où la peste « les attend et souvent les décime avant que nous pre- « nions d'assaut ces forteresses.

« Le tableau d'une seule campagne suffit pour les « décrire toutes ; car dans toutes ils montrent la même « pusillanimité, la même ignorance, et nous en triom- « phons par les mêmes manœuvres. Ils ne sont réellement « braves qu'à l'abri de leurs remparts; mais encore, que « de sottises ne commettent-ils pas pendant la durée « d'un siège ! Ils font de fréquentes sorties ; et, au lieu « de chercher les moyens de nous tromper, leur stupi- « dité nous sert d'espion et nous instruit de tous leurs « projets.

« D'abord nous sommes certains que, suivant leur « routine, ils nous attaqueront à minuit; de plus, pen- « dant le jour, ils ont grand soin de placer sur la mu- « raille, du côté de la porte par laquelle ils doivent « sortir, autant de queues de cheval qu'il y aura de dé-

« tachements commandés pour la sortie. Ainsi nous sa-
« vons d'avance l'heure de leur attaque, le nombre de
« leurs combattants, la porte par laquelle ils passeront,
« le chemin qu'ils doivent suivre pour nous attaquer et
« pour nous surprendre. »

Il y avait sans doute quelque exagération dans ce récit dénigrant; mais le fond en était vrai. L'ingénieur Laffitte, envoyé à Constantinople par mon père pour donner quelque instruction et quelques moyens de défense aux Turcs, racontait, en m'écrivant, des traits fort étranges de leur imbécilité.

Envoyé par les ministres de la Porte sur les bords de la mer Noire pour les mettre à l'abri d'un débarquement sur les points où ce débarquement aurait été le plus facile, M. Laffite voulait avec raison placer convenablement ses batteries au sommet d'une pente qui s'étendait jusqu'au rivage, jamais il ne put y faire consentir le pacha qui commandait dans ce poste.

Ce pacha, ignorant et entêté, devant, suivant l'usage des Turcs, faire sur ses propres fonds la dépense de ces travaux, et voulant économiser le plus possible les frais de transport, ordonna impérieusement à M. Laffitte de construire ses redoutes et de placer ses batteries fort loin de la mer, sur un terrain plat où l'on ne découvrait rien.

Vainement l'officier français lui fit remarquer que les ennemis débarqueraient sans être aperçus, et marcheraient contre lui à l'abri de toute atteinte, garantis par le rideau qui les couvrait. « Allez toujours, lui dit le
« pacha fataliste; placez vos canons comme je vous le
« prescris; tout dépend d'Allah, et, s'il le veut, votre
« artillerie tuera tout aussi bien l'ennemi d'ici que d'un
« autre endroit. »

L'impératrice encouragée par la faiblesse stupide de tels ennemis, n'était retenue dans ses projets de conquête que par la crainte d'attirer sur elle les armes de

la Prusse, de la Suède, les escadres de la France et probablement celles de l'Angleterre; ainsi je la crus de bonne foi, au moins pour le moment, dans ses démonstrations pacifiques.

Ce fut à cette époque, dans le mois de mai 1785, qu'elle publia sa fameuse ordonnance sur la noblesse. Je ralentirais trop ma marche, si je plaçais ici l'analyse de cette loi; ce que j'y trouvai de plus extraordinaire, c'est que, l'ukase divisant cet ordre en six classes, la noblesse ancienne se trouvait rangée dans la sixième; celle des provinces conquises, dans la quatrième; la noblesse donnée par diplôme, dans la première et la seconde classe, pour prouver apparemment que l'illustration acquise par des actions était préféré à l'ancienneté des titres.

La même ordonnance permettait aux nobles de commencer, d'établir des fabriques, elle les autorisait à se former en assemblées et à adresser des représentations au souverain.

Vers ce même temps, je reçus de l'impératrice une marque de faveur à laquelle j'étais loin de m'attendre: elle me proposa de l'accompagner dans un voyage qu'elle voulait faire immédiatement dans l'intérieur de l'empire, pour visiter les travaux ordonnés par elle, afin de surmonter les obstacles que des cataractes opposaient à la navigation d'un canal, qui joint la mer Caspienne à la mer Baltique par le lac Ladoga, le Wolchoff, le lac Ilmen, la Mista, la Tuerza et le Wolga.

Sa majesté me dit que toute étiquette serait proscrite dans ce voyage, où peu de personnes devaient être admises à l'honneur de la suivre.

Je chargeai M. de La Colinière, qui restait à Pétersbourg, de me remplacer près des ministres, et d'envoyer régulièrement ses dépêches à notre cabinet.

Avant de partir, je reçus de M. de Vergennes une lettre d'autant plus satisfaisante qu'elle me prescrivait

exactement les mêmes réponses que j'avais cru devoir faire au prince Potemkin, relativement aux Turcs, à notre commerce et à notre système politique.

Je m'aperçus promptement du changement de langage que dictait aux ministres russes la bienveillance marquée de l'impératrice pour moi; et, dans leurs entretiens, ils commencèrent à me parler les premiers de l'utilité d'un rapprochement plus intime entre nos cours.

Je me rendis à Czarskozelo, Catherine II eut l'extrême bonté de me montrer elle-même toutes les beautés de cette magnifique maison de plaisance, dont les eaux limpides, les frais bocages, les pavillons élégants, la noble architecture, les meubles précieux, les cabinets lambrissés en porphyre, en lapis-lazuli, en malaquite, avaient un air de féerie, et rappelaient aux voyageurs qui les admiraient, le palais et les jardins d'Armide.

L'impératrice me dit qu'ayant appris que M. de La Peyrouse était chargé par notre gouvernement de compléter les observations commencées par le célèbre Cook sur les côtes russes de l'océan Pacifique, et prévoyant qu'en s'élevant vers le nord il pourrait y rencontrer un capitaine de la marine russe auquel elle avait ordonné de chercher à doubler le cap Tschuski, et de mieux reconnaître les côtes septentrionales de l'Amérique, elle venait de prescrire à celui-ci de traiter les bâtiments du roi, s'il les rencontrait, avec tous les égards que se doivent deux souverains amis.

Je l'assurai de la réciprocité des ordres que recevrait certainement M. de La Peyrouse, relativement aux bâtiments impériaux. « Il est heureux et facile, madame, « lui dis-je, de prévoir combien l'union de deux souve- « rains si puissants pourra contribuer à la gloire de « leur siècle. Il me paraît désormais impossible que, « voyant tous deux du même œil les objets qui intéres-

« sent le bonheur de l'humanité, il n'existe pas de jour « en jour le plus grand rapprochement entre eux, ainsi « que dans leur système politique. »

La liberté complète, la gaité de la conversation, l'absence de tout ennui et de toute gêne, auraient pu me faire croire, en détournant mes regards de la majesté imposante du palais de Czarskozelo, que j'étais à la campagne chez la particulière la plus aimable.

M. de Cobentzel y montrait la plus intarissable gaité; M. Fitz-Herbert, un esprit fin et orné; le prince Potemkin, une originalité qui le rendait toujours nouveau, même dans ses fréquents moments d'humeur et de rêverie.

L'impératrice causait familièrement sur toutes sortes de sujets, hors la politique; elle aimait à entendre des contes, se plaisait elle-même à en faire; et si par hasard la conversation languissait un peu, le grand-écuyer Nariskin, par des folies un peu bouffonnes, rappelait inévitablement le rire et la saillie.

Catherine travaillait presque toute la matinée, et chacun de nous était libre alors d'écrire, de lire, de se promener et de faire enfin tout ce qui lui convenait. Le dîner, peu nombreux en mets et en convives, était bon, simple, sans faste; l'après-dînée était employée à jouer, à causer; le soir, l'impératrice se retirait de bonne heure, et nous nous réunissions alors, Cobentzel, Fitz-Herbert et moi, ou chez l'un de nous, ou dans l'appartement du prince Potemkin.

Je me rappelle qu'un jour l'impératrice m'ayant dit qu'elle avait perdu une petite levrette nommée Zémire et qu'elle aimait beaucoup, me pria de faire son épitaphe. Je lui répondis qu'il m'était impossible de chanter Zémire sans connaître son origine, son caractère, ses qualités et ses défauts.

« Il vous suffira, j'espère, reprit cette princesse, de « savoir qu'elle était fille de deux chiens anglais dont

« voici les noms, qu'elle avait toutes sortes de graces,
« un peu gâtées seulement quelquefois par la colère. »

Je n'en demandai pas davantage; j'obéis et j'écrivis ces vers, qu'elle loua bien plus sans doute qu'ils ne le méritaient.

ÉPITAPHE DE ZÉMIRE.

Ici mourut Zémire, et les Graces en deuil
Doivent jeter des fleurs sur son cercueil.
Comme Tom, son aïeul, comme Lady, sa mère,
Constante dans ses goûts, à la course légère,
Son seul défaut était un peu d'humeur;
Mais ce défaut venait d'un si bon cœur!
Quand on aime, on craint tant! Zémire aimait tant celle
Que tout le monde aime comme elle!
Voulez-vous qu'on vive en repos,
Ayant cent peuples pour rivaux?
Les dieux, témoins de sa tendresse,
Devaient à sa fidélité
Le don de l'immortalité,
Pour qu'elle fût toujours auprès de sa maîtresse.

L'impératrice fit graver cette épitaphe sur une pierre qu'elle plaça dans les jardins de Czarskozelo.

Le 3 juin nous nous mîmes en voyage : une vingtaine de voitures composaient le cortège de Catherine; alternativement elle admettait dans la sienne le prince Potemkin et le comte Cobentzel, ou M. Fitz-Herbert et moi. Les personnes qui jouissaient constamment de cet honneur, étaient mademoiselle Protasoff, sa compagne fidèle, tante de la comtesse Rostopsin, dont on a pu apprécier à Paris l'instruction, l'esprit et la vertu, et M. Yermoloff, aide de camp et favori de sa souveraine; souvent on y appelait aussi le grand écuyer.

L'impératrice, ayant été plusieurs fois trompée par la légèreté ou la rivalité de quelques grandes dames honorées de sa confiance, n'en admettaient plus d'au-

tres dans son intimité que mademoiselle Protasoff, chargée de la surveillance des demoiselles d'honneur. Elle appelait encore près d'elle de temps en temps une nièce du prince Potemkin, la comtesse Skawronski.

Catherine n'était escortée par aucune garde, rappelant ainsi ce vers de Voltaire, en parlant de Laïus :

Comme il était sans crainte, il marchait sans défense.

Nous partions le matin à huit heures; vers les deux heures on s'arrêtait pour dîner dans une ville ou dans un bourg, où tout était préparé d'avance pour que l'impératrice s'y trouvât aussi bien servie et presque aussi commodément logée qu'à Pétersbourg. Nous dînions toujours avec elle. Notre course se terminait à huit heures du soir, et l'impératrice employait sa soirée, suivant sa coutume, aux amusements du jeu et de la conversation. Chaque matin, après une heure de travail et avant de partir, Catherine recevait les hommages des magistrats, des nobles et des marchands du lieu où elle se trouvait; elle donnait à tous sa main à baiser et embrassait toutes les femmes, ce qui l'obligeait après à une sorte de seconde toilette, car à la fin de ses audiences, comme l'usage du fard était universel dans les provinces chez toutes les femmes, même celles des bourgeois et des paysans, le visage de l'impératrice se trouvait couvert de rouge et de blanc.

Son premier soin, en arrivant dans chaque ville, était de descendre dans l'église et d'y remplir ses devoirs religieux, dont la négligence aurait éloigné d'elle l'affection d'un peuple non seulement croyant, mais ardent et superstitieux à tel point, qu'il adore saint Nicolas presque autant que Dieu lui-même : ce n'était que dans les lieux où l'impératrice s'arrêtait qu'une garde établie annonçait la présence du souverain.

En quatre ou cinq jours nous arrivâmes, par une pente insensible, à Wischney-Wolotschok, point le plus

élevé de ce vaste territoire, qui s'étend de la mer du Nord au Pont-Euxin, et que ne coupe aucune montagne transversale.

Là, sur ce point culminant, nous vîmes les fameuses écluses qui retiennent les eaux de plusieurs rivières réunies, et les rejettent soit dans le canal de la Tuerza, soit dans celui de la Mista, pour naviguer dans la mer Caspienne par le Wolga, ou pour transporter à Pétersbourg les productions du sud; navigation qui féconde et enrichit d'immenses contrées.

Les travaux entrepris pour établir ces écluses paraissent dignes de l'ingénieur le plus habile; cependant ils ont été conçus et exécutés sous le règne de Pierre Ier, par un simple paysan nommé Surtikoff, qui n'avait jamais voyagé ni rien appris; il savait à peine lire et écrire : l'esprit est en grande partie un don de l'éducation; mais le génie est inné.

Les successeurs de Pierre le Grand avaient négligé de perfectionner ce grand et utile ouvrage; l'impératrice s'en occupait activement : elle fit revêtir en pierre ce qui était en bois, réunit au canal les eaux de plusieurs nouvelles sources, et conçut le projet de faire creuser deux autres canaux qui joindront un jour la mer Caspienne à la mer Noire, et celle-ci à la mer Baltique par le Borysthène, dont on établirait la communication avec la Dwnina.

Sur notre route, nous voyions partout d'antiques marais desséchés, des villages naissants, des villes fondées ou repeuplées : aussi, partout, le peuple, jouissant de ces conquêtes sur la nature, les seules qui ne coûtent point de sang ni de larmes, s'empressait de donner à sa souveraine les éclatants témoignages d'une sincère affection.

Les paysans en foule, agenouillés d'abord comme serfs, malgré les ordres de leur souveraine, se relevaient promptement pour approcher de Catherine qu'ils

appelaient matouchka (leur mère), et causaient familièrement avec elle ; la crainte du maître disparaissait ; ils semblaient ne plus voir dans l'impératrice que leur protectrice et leur appui.

Après un court séjour, nous croyions partir pour longer les cataractes qui gênent le cours de la Mista jusqu'à Borowitz, où nous devions nous embarquer ; mais Catherine nous avait ménagé une surprise : sans avoir prévenu personne ni donné d'avance aucun ordre, nous changeâmes de route et nous fîmes une course jusqu'à Moscou. Le gouverneur n'en fut instruit que quelques heures avant notre arrivée.

L'aspect de cette grande ville, la vaste plaine au milieu de laquelle elle est située, son immense enceinte, ses milliers de clochers dorés, la variété des couleurs de ses dômes, qui éblouissent les regards en réfléchissant, comme un prisme, les rayons du soleil, ce mélange des cabanes du peuple, des riches maisons des marchands, des magnifiques palais d'une noblesse aussi nombreuse que fière, cette tourbillante population représentant à la fois des mœurs opposées, des siècles différents, des peuples sauvages et des peuples civilisés, des sociétés européennes, des bazars asiatiques, nous frappaient d'étonnement et d'admiration ; cependant je ne pus, dans ce premier voyage : qu'entrevoir cette antique capitale ; nous n'y restâmes que trois jours.

Catherine nous fit voir son palais de Petroski, ses maisons de plaisance de Kolominski et de Tzarizina, les jardins publics de Moscou, le bel aqueduc qu'elle avait ordonné de construire ; nous repartîmes ensuite pour Borowitz, en traversant Twer, Tarjowest et Wischney-Wolotschok.

L'impératrice, voulant laisser quelques traces généreuses de sa courte apparition, fit don à la ville de Moscou d'une rente de cinquante mille francs et d'une

somme considérable destinée à remplacer, par un bel hôpital, ce redoutable bâtiment où se tenait, sous les règnes d'Anne et d'Élisabeth, la sanguinaire inquisition d'État.

La ville de Twer eut aussi part aux bienfaits de sa présence. Cette ville est très jolie; les bonnets de perles, les longs voiles blancs, galonnés d'or, des femmes qui habitaient cette ville ou les fertiles campagnes qui l'entourent, leurs riches ceintures, leurs anneaux et leurs boucles dorées, auraient pu faire croire, en voyant leur foule réunie, qu'on se trouvait présent à quelque ancienne fête de l'Asie.

Nous nous embarquâmes à Borowitz, sur de jolies galères. L'impératrice en montait une magnifique. Celle qui était destinée à M. de Cobentzel, à M. Fitz-Herbert et à moi, contenait trois chambres élégamment meublées, et portaient des musiciens qui nous éveillaient et nous endormaient au son d'une douce harmonie.

Avant cet embarquement, et lorsque nos voitures longeaient encore la rivière, le prince Potemkin et moi, sans en demander la permission à l'impératrice, nous hasardâmes par curiosité de traverser et de descendre quelques cataractes sur un petit bateau. On disait ce passage dangereux; plusieurs bateaux y avait été submergés. L'impératrice nous gronda un peu sévèrement de notre imprudence, et cependant cette étourderie plut à Catherine.

Entrés dans le lac Ilmen que nous devions traverser pour arriver à Novogorod, nous jouîmes d'un spectacle nouveau pour nous. Cette espèce de mer calme et limpide était couverte d'une immense quantité de bateaux de toute grandeur, ornés de voiles coloriées et de guirlandes de fleurs.

Les nombreuses troupes de mariniers, de paysans et de paysannes qui les montaient, cherchaient à l'envi à s'approcher de notre flottille brillante; en faisant re-

tentir les airs du son de leurs instruments, de leurs vives acclamations, et lorsque le jour finissait, de leurs chants mélodieux, mais agrestes et un peu mélancoliques.

Ce fut pendant le cours de cette navigation que, profitant d'une circonstance imprévue, je hasardai une démarche qui devint décisive pour moi, et qui réalisa le léger espoir que jusque-là j'avais à peine conçu, celui de faire avec la Russie un avantageux traité de commerce, traité vingt fois inutilement projeté par nous depuis quarante ans.

Un jour, en sortant de la galère sur laquelle nous venions de dîner avec l'impératrice, et un peu surpris de l'humeur sombre et silencieuse que cette princesse, contre sa coutume, nous avait montrée pendant le repas, je suivis le prince Potemkin, qui paraissait non moins taciturne, et j'entrai avec lui dans la galère particulière qu'il occupait.

Après quelques minutes d'entretien mal suivi, durant lequel ses sourcils froncés, son ton sec et bref, marquaient assez son agitation intérieure, je lui dis : « Mon « cher prince, vous êtes bien moins aimable qu'à votre « ordinaire ; vous rêvez ; vous êtes distrait ; je crois « réellement que vous me boudez. Ne puis-je savoir « la cause de ce changement que j'ai remarqué aussi « dans le maintien froid de l'impératrice? N'y a-t-il pas « là dessous quelques tracasseries de cour ? »

« Il est vrai, me répondit-il, que l'impératrice a beau« coup d'humeur aujourd'hui et que je la partage ; mais « ce n'est pas vous, ni votre gouvernement qui nous la « donnez : c'est le ministère anglais, dont l'égoïsme et « la conduite démentent toutes les protestations amica« les et contrarient toutes nos vues. Je l'ai dit, il y a « longtemps, à l'impératrice ; elle ne voulait pas me « croire : M. Pitt ne l'aime pas ; il s'attache personnel« lement à lui susciter des ennemis, des obstacles en « Allemagne, en Pologne et en Turquie.

« Le roi de Prusse, à qui tout fait ombrage, et qui « ne nous pardonne pas d'avoir quitté son incommode « alliance pour l'alliance beaucoup plus utile de Jo- « seph II, s'inquiète, s'agite et forme avec d'autres « électeurs une confédération assez menaçante contre « l'Autriche. Il prépare ainsi une nouvelle guerre au « centre de l'Europe, qu'il est de notre intérêt de main- « tenir en paix.

« Agissant de concert avec l'empereur, notre allié, « cette agitation prussienne ne nous causait qu'une lé- « gère inquiétude ; mais nous apprenons dans ce mo- « ment, par une voie très sûre, que le roi d'Angleterre, « sur lequel l'impératrice et l'empereur croyaient pou- « voir compter, vient, sans aucun motif excusable, de « se montrer hostile contre nous, et que, en sa qualité « d'électeur de Hanovre, entrant dans le système poli- « tique de Frédéric, il donne son accession à la ligue « électorale. Ce contretemps dérange toutes nos com- « binaisons.

« C'est un tour perfide que les Anglais nous jouent ; « pour ma part, j'en suis furieux, et je ne sais ce que je « ne donnerais pas pour leur rendre la pareille et pour « nous venger d'eux. »

Voyant que son irritation le portait à me montrer ainsi sans voile le fond de sa pensée, je saisis la balle au bond, et je lui dis : « Si vous voulez vous venger il « est un moyen prompt et facile autant que juste : ne « leur laissez pas plus longtemps en Russie des privi- « lèges exclusifs qui réellement blessent les autres na- « tions et nuisent à vos propres intérêts. »

« Je vous entends, reprit-il aussitôt, en se déridant « et en souriant ; tenez, je vais vous parler en véritable « ami : votre cour désire depuis longtemps faire avec « nous un traité de commerce ; le moment est favorable ; « saisissez-le ; vous trouverez l'impératrice distraite de « ses vieilles préventions contre la France ; son hu-

« meur se jette à présent contre l'Angleterre; ne perdez pas une occasion précieuse; faites-lui une proposition de rapprochement et de traité bien motivée, et je vous jure sur ma parole que je vous seconderai de tout mon pouvoir. »

« Je suivrais volontiers, répliquai-je, votre conseil; mais il existe, et depuis longtemps, une telle froideur entre nos cabinets, qu'on n'a pas cru devoir m'autoriser à faire officiellement une telle démarche, dont le succès plairait sans doute, mais que, dans l'incertitude de ce succès, je me garderais bien de hasarder; je craindrais trop, par une avance faite ainsi au nom du roi, de compromettre sa dignité. »

Le prince se tut alors quelques instants; puis il me dit « Votre crainte est mal fondée; cependant, pour ménager vos scrupules, suivez mon avis : nous avons souvent parlé ensemble de commerce; supposez que j'aie peu de mémoire; écrivez-moi ce que vous m'avez souvent dit, comme votre opinion personnelle; rédigez seulement cet écrit en forme de note confidentielle; ne la signez même pas; vous ne risquez rien; vous pouvez compter sur l'usage discret que j'en ferai, et vous devez être sûr qu'elle ne sera connue des autres ministres que lorsque vous aurez acquis la certitude d'une réponse telle que vous pourrez, sans aucun inconvénient, la leur présenter officiellement, revêtue de toutes les formes usitées : par là, vous êtes certain que vous aurez connu la réponse avant d'avoir fait la demande; mais, je vous le répète, battez le fer pendant qu'il est chaud; allez vite vous mettre à l'ouvrage; je voudrais déjà que cela fût fait. »

Je sortis sans lui répondre, et je regagnai promptement ma galère, pensant qu'il était urgent de profiter d'un épanchement d'amitié, dont je ne devais probablement la vivacité qu'à la colère, et qu'il fallait ne pas laisser refroidir.

J'entre dans ma chambre ; je cherche mon écritoire ; mais elle était enfermée dans une commode dont mon valet de chambre, qui faisait alors une promenade en bateau, avait emporté la clef.

Impatienté de ce contretemps, j'entrai dans la chambre de M. Fitz-Herbert, où M. de Cobentzel jouait, je crois, au trictrac avec lui. Je leur dis qu'ayant l'intention de profiter du moment où notre flottille était à l'ancre pour écrire quelques lettres, je me trouvais, par l'absence de mon valet de chambre, sans plumes ni papier ; alors M. Fitz-Herbert m'offrit obligeamment son écritoire, que j'emportai chez moi.

Je ne sais pourquoi quelques personnes, à qui j'avais raconté les détails de mon voyage, ont, depuis, rendu publique cette anecdote assez insignifiante, attribuant à une sorte d'espièglerie ce qui n'était que l'effet d'un pur hasard.

J'aurais été véritablement contrarié si la publicité de cette anecdote avait pu déplaire un moment à M. Fitz-Herbert, dont j'ai toujours fait profession d'admirer l'esprit, les talents, et qui m'honorait d'une amitié que j'ai payée de retour, et que je lui conserverai toute ma vie.

Le fait est que des esprits légers ont trouvé piquant de dire que j'avais signé mon traité de commerce avec la plume du ministre d'Angleterre, tandis qu'elle ne m'a servi qu'à écrire une simple note.

En deux heures de temps, je rédigeai la note suivante et la portai au prince Potemkin. Je crois devoir faire connaître ici cette pièce improvisée, puisque, par un heureux hasard, elle eut une si grande influence sur le succès de mes négociations.

NOTE CONFIDENTIELLE.

« Si deux Etats ont jamais dû s'unir par un traité de « commerce, ce sont la Russie et la France : leur posi-

« tion le prouve ; leurs productions le demandent, leurs « intérêts l'exigent. Elles se trouvent placées trop loin « l'une de l'autre pour se nuire, et pour qu'ils puissent « naître entre elles aucun sujet de guerre ou d'inimitié. « Leur population et leurs richesses les rendraient les « arbitres de l'Europe, si elles unissaient leurs vues « politiques.

« Tandis que les pays immenses qui les séparent leur « ôtent la possibilité de s'inquiéter, la mer Méditerra- « née, la mer Noire, l'Océan et la Baltique, en les rap- « prochant pour le commerce, les invitent à ouvrir de « nouveaux débouchés à leurs productions.

« Cependant, par des obstacles trop longs à détailler, « ce commerce a toujours été languissant, et a pris jus- « qu'à présent une route détournée, au lieu de suivre la « route naturelle qui était si clairement indiquée par la « position et tracée par l'intérêt des deux empires.

« Les Français ont été obligés de recevoir les mar- « chandises des Russes, et de leur envoyer celles de la « France, par des intermédiaires plus favorisés, qui « faisaient un double profit aux dépens des deux na- « tions, et qui s'assuraient de plus en plus les avanta- « ges dont ils jouissaient en paraissant consommateurs « nécessaires ; ils devaient même paraître consomma- « teurs presque uniques, puisque la différence dans le « paiement des droits, ajoutée à quelques autres privi- « lèges, écartait nécessairement toute concurrence.

« L'impératrice actuelle, dont le règne est l'époque « mémorable des progrès des lumières en tout genre et « de la destruction de tous les préjugés nuisibles, pa- « raît vouloir rendre la vie au commerce en le livrant à « la concurrence, en supprimant les privilèges exclu- « sifs, en reconnaissant que la base d'un commerce « avantageux est la liberté et l'égalité.

« Les principes du roi sont trop conformes à ceux de « sa majesté impériale pour ne pas croire que le mo-

« ment est enfin arrivé, où les obstacles qui s'oppo-
« saient à un traité de commerce doivent être levés. Il
« devient doublement nécessaire aux deux puissances,
« depuis que l'impératrice a des ports sur la mer Noire.

« Nous sommes dans la position la plus favorable
« pour ouvrir des débouchés à ses provinces du sud,
« dont les productions avaient pris jusqu'à présent un
« cours lent et forcé vers les ports de la Baltique.

« Les ports que la France possède dans l'Océan reste-
« ront liés par leur situation avec Riga, Archangel et
« Pétersbourg; les ports qu'elle a dans la mer Méditer-
« ranée peuvent former avec celui de Kherson le com-
« merce le plus florissant.

« La Russie aura toujours la plus grande part à la
« consommation des vins de France, du sucre et du
« café de ses colonies.

« La France, ayant à entretenir une marine nom-
« breuse, aimera toujours mieux recevoir ses mâtures
« de la Russie que de les faire venir de l'Amérique sep-
« tentrionale. Elle consommera toujours une grande
« partie de son chanvre, quoiqu'elle en produise elle-
« même. Les viandes salées qu'elle tirerait des pro-
« vinces du sud lui conviendraient mieux que celles de
« l'Irlande.

« Les cuirs verts, les suifs, les cires, le salpêtre, que
« la nature a prodigués à l'Ukraine et à plusieurs con-
« trées du midi, mille autres productions qu'offre un si
« vaste empire et qu'il serait trop long de détailler,
« viendraient augmenter ses riches exportations, et lui
« assureraient une balance avantageuse qui ne le serait
« pas moins pour cela à la France, parce qu'elle ferait
« passer directement, et par conséquent avec avantage,
« à la Russie, les sommes considérables qu'elle paie
« aux autres nations pour les productions de cet empire.

« L'échange de ces productions réciproques est si
« nécessaire à la France et à la Russie, que leurs ports

« seront remplis des vaisseaux de leurs négociants « respectifs, dès qu'on lèvera les obstacles qui empê- « chent les capitalistes prudents d'embrasser un com- « merce dans lequel ils auraient à craindre des concur- « rents plus favorisés. La cessation même de ces « préférences et l'établissement d'une concurrence gé- « nérale ne suffiraient pas aux négociants, sans un « traité entre les deux nations, pour donner l'essor à « leur commerce.

« Que leur motif soit réel ou d'opinion, il est certain « qu'un traité de commerce, en leur assurant la protec- « tion du gouvernement, peut seul exciter en eux cette « confiance qui porte aux spéculations les plus étendues.

« Tant que ces motifs d'encouragement manquent à « nos négociants, ils dirigent leurs vue vers le commerce « de nos colonies, celui des Indes, du Levant et des « puissances avec lesquelles nous avons des traités. Ils « tirent les productions de la Russie par des mains « tierces qui en augmentent le prix et en diminuent par « là la consommation, au désavantage de son commerce « et du nôtre.

« Quelques marchands français, sans fortune et sans « crédit, s'établissent à Pétersbourg, et, loin de res- « serrer les liaisons de commerce des deux puissances, « les affaiblissent par leurs malheurs ou leur inconduite.

« Mais, dès qu'un traité de commerce aurait établi « la concurrence, l'égalité, et rassuré les esprits, on « verrait des négociants solides s'établir ici, des com- « pagnies respectables se former, et les profits res- « pectifs du commerce s'accroître avec les consomma- « tions.

« C'est dans le moment où l'on a pensé que ces vérités « étaient senties à Pétersbourg comme à Versailles, « qu'il paraît opportun de faire à ce sujet des ouver- « tures plus formelles au ministère de l'impératrice, « avec l'espoir fondé qu'un arrangement aussi désirable

« rencontrera peu d'obstacles, et que les deux cours, « pour hâter son succès, se feront part de leurs disposi- « tions sur un point si important. Ce que je puis d'a- « vance affirmer, c'est que les principes du roi, dans « tous ses traités de commerce sont de n'accorder ni de « demander aucun privilège exclusif.

« Pour qu'un traité entre la Russie et la France soit « durable, il est nécessaire de lui donner pour base « l'égalité : ainsi, en partant de ce principe, les Russes « seraient traités en France pour le présent et à l'avenir « comme la nation la plus favorisée; leurs causes se- « raient jugées aux mêmes tribunaux, chacune de leurs « productions taxée aux mêmes droits, et ces droits « acquittés avec la même monnaie que la nation qui « jouit en France de la plus grande faveur.

« Telles sont en général les intentions que sa ma- « jesté m'a permis de manifester, si des circonstances « heureuses me donnaient l'occasion de les développer. »

Comme la disposition du prince Potemkin n'était pas changée, après avoir lu cette note, il la loua avec enthousiasme, et ne voulut pas me la rendre. Je l'en priai vainement. « Je l'emporte, dit-il en riant; je ne la mon- « trerai qu'à une seule personne, à l'impératrice, et je « vous jure de vous la rendre immédiatement après. »

En effet, le lendemain, dès qu'il me vit, il me la remit. « Je suis chargé, dit-il, d'une réponse qui vous sera « sûrement agréable; sa majesté vous la répètera bien- « tôt elle-même; elle m'ordonne de vous dire qu'elle a « lu avec plaisir votre note, qu'elle trouve vos obser- « vations justes, que votre confiance lui plaît et la touche, « qu'elle est très disposée à former le lien que vous « souhaitez, qu'en arrivant à Pétersbourg elle donnera « à ses ministres de tels ordres que vous pourrez agir « officiellement et en toute sûreté, puisque déjà elle « vous garantit que votre proposition sera parfaitement « accueillie. »

Le prince avait été sincère et exact en tout point ; car, lorsque je me trouvai chez l'impératrice, cette princesse, me prenant à part, me dit : Vous savez déjà ma « réponse ; les témoignages récents d'amitié que j'ai re- « çus du roi votre maître, me portent à former volon- « tiers un lien qui me rapproche de lui : votre confiance « m'a touchée, je vous vois avec un grand plaisir près « de moi, et je serai fort aise qu'une négociation si im- « portante pour les deux Etats soit suivie et terminée « par votre entremise. »

Il est facile de concevoir la vive satisfaction que j'éprouvai en voyant ma démarche, un peu hasardeuse, couronnée par un succès si complet.

Peu de jours après, étant entrés dans le canal de Ladoga, nous arrivâmes à Pétersbourg le 28 juin, ayant ainsi terminé en moins d'un mois le voyage le plus curieux et le plus agréable.

Je reçus des lettres de M. de Vergennes qui me prescrivait de profiter de la confiance que me témoignait le comte de Goërtz, pour calmer l'inquiétude de son cabinet, et lui prouver que la ligue électorale et les mouvements du roi de Prusse pour la fortifier, n'auraient d'autre effet que de resserrer les liens déjà existants entre la Russie et l'Autriche.

L'impératrice, qui me permettait alors souvent de lui faire ma cour à Czarskozélo, me parla vivement et avec chaleur des fausses nouvelles répandues en Europe sur son ambition, des épigrammes dont elle était l'objet, des contes ridicules que l'on faisait sur la pénurie de ses finances, et même sur le dépérissement de sa santé.

« Je n'accuse point votre cour, me dit-elle, de pro- « pager toutes ces impostures, elles viennent du roi de « Prusse qui me hait; mais je vous reproche d'en croire « une partie. Vous autres Français, malgré mes pro- « testations pacifiques, vous me supposez toujours des « projets d'envahissements, tandis que j'ai renoncé de

« de bonne foi, et pour de puissantes raisons, à tout « agrandissement. Je ne veux que la paix, et je ne re- « prendrai les armes que si l'on m'y force. Le repos de « l'Europe n'est menacé que par la turbulence des « Turcs et des Prussiens ; cependant c'est moi dont on « se méfie, et ce sont eux que l'on protège. »

Je lui répondis avec plus de politesse que de conviction ; car, bien que le prince Potemkin me tînt le même langage, de temps en temps il me laissait entrevoir que ses desseins ambitieux étaient plutôt ajournés qu'abandonnés.

Un jour, entre autres, comme il me parlait avec irritation des pillages commis par les Tartares du Kuban et des cruautés exercées par le grand visir, il me dit : « Convenez que l'existence des musulmans est un véri- « table fléau pour l'humanité. Cependant, si trois ou « quatre grandes puissances voulaient se concerter, « rien ne serait plus facile que de rejeter ces féroces « Turcs en Asie, et de délivrer ainsi de cette peste l'E- « gypte, l'Archipel, la Grèce et toute l'Europe.

« N'est-il pas vrai qu'une telle entreprise serait à la « fois juste, religieuse, morale et héroïque? Et puis, « ajouta-t-il en souriant, si vous pouviez contribuer « personnellement à un si désirable accord, et que la « France, pour son lot, eût Candie ou l'Egypte, n'en « seriez-vous pas honorablement récompensé, s'il ar- « rivait que vous fussiez nommé gouverneur de l'un ou « l'autre de ces pays conquis? »

Je lui répliquai que cet appât offert à ma vanité me touchait peu. La vérité est que cette insinuation peu adroite, qui me choqua, me rendit quelque fermeté pour mieux remplir, dans ce moment, un devoir qui était en contradiction avec mes sentiments et mon opinion personnelle.

En effet, je n'ai jamais compris et je ne conçois pas encore cet étrange et immoral système politique qui

s'opiniâtre à soutenir des barbares, des brigands, des fanatiques, dépeuplant, dévastant, inondant de sang les vastes contrées qu'ils possèdent en Asie et en Europe.

Est-il croyable que tous les princes de la chrétienté prodiguent leurs secours, leurs présents, et, pour ainsi dire, leurs hommages à un gouvernement barbare, stupide, orgueilleux, qui méprise nous, notre religion, nos lois, nos mœurs, nos rois, et qui journellement, nous appelant *chiens de chrétiens*, nous accable d'humiliations et d'outrages? Mais j'étais ministre; je devais obéir à mes instructions, et je m'y conformai ponctuellement.

Feignant de regarder les paroles du prince comme une boutade qu'il était impossible de concilier avec les assurances pacifiques qu'il me donnait si fréquemment, je lui dis : « Mon cher prince, je ne vous répondrai « pas sérieusement; car tout ceci n'est qu'un jeu de « votre imagination. Vous êtes trop sage et trop éclairé « pour ne pas sentir que, ne pouvant renverser un em- « pire tel que l'empire ottoman, sans le partager, nous « froisserions tous les intérêts commerciaux, nous dé- « truirions tout l'équilibre de l'Europe; la discorde « remplacerait une harmonie si lentement établie après « des guerres longues et cruelles qu'excitèrent et nour- « rirent si longtemps le fanatisme des guerres religieu- « ses, la domination intolérable de Charles-Quint, ses « invasions en Italie, la rivalité de la France et de l'An- « gleterre, les conquêtes de Louis XIV, et l'ambition « permanente de la maison d'Autriche en Allemagne. « Il est aussi impossible de s'entendre pour un tel par- « tage, que de trouver la pierre philosophale.

« Constantinople seul est un point qui suffirait pour « diviser toutes ces puissances que vous voudriez faire « agir de concert; et, croyez-moi, votre plus cher allié, « l'empereur Joseph, ne consentirait jamais à vous voir

« maître de la Turquie d'Europe ; je crois même qu'il a « dit en propres termes, « *que, ne pouvant oublier « les périls que plusieurs fois les turbans venus de « Constantinople ont fait éprouver à Vienne, il « craindrait encore plus d'avoir pour voisins des « guerriers en casqués et en chapeaux.* »

Le prince ne put s'empêcher de s'écrier : « Vous « avez raison, mais c'est notre faute à tous ; nous sa- « vons trop constamment nous entendre pour faire le « mal, et jamais pour faire le bien de l'humanité. »

Sans donner tous ces détails à ma cour, j'instruisis M. de Vergennes de mes entretiens sur ce sujet avec le prince et les autres ministres de Catherine. Il m'approuva complètement d'avoir réussi à prouver aux Russes combien d'obstacles rencontrerait la destruction des Turcs, en même temps d'être parvenu à dissiper les préventions de Catherine, qui ne nous croyait occupés qu'à fomenter chez elle des troubles intérieurs, et lui susciter des ennemis.

Les occasions où l'Impératrice me permettait de me rapprocher d'elle se multipliaient de jour en jour : je la vis à la campagne chez le grand échanson et chez le grand écuyer. Là, elle me proposa de la suivre dans une course qu'elle voulait faire pour visiter la manufacture d'armes de Sisterbeck.

Je me rappelle que, pendant cette promenade, elle me fit beaucoup de plaisanteries sur ce qu'on lui avait raconté des dépenses excessives de notre cour, et du désordre qui régnait dans les comptes de la maison du roi.

Voulant un peu défendre cette cause, quoique au vrai elle ne fût pas trop bonne à plaider, et préférant la riposte à la défense, je lui répondis « que tel était le « sort des grands monarques qui s'occupaient plus des « affaires de l'Etat que des leurs, et n'étaient pas dans « la nécessité d'imiter Charlemagne, qu'on admirait,

« parce qu'il comptait lui-même le produit de ses fermes, les gerbes de ses champs, les foins de ses prés, « enfin jusqu'aux légumes de son potager et aux œufs « de sa basse-cour ; mais, n'ayant pas d'autres revenus « que ceux de ses domaines, ce prince ne pouvait payer « ses dépenses sur des impôts qu'alors la France ne « connaissait pas. Nos monarques, il est vrai, sont tous « trompés ; mais vous-même, madame, ajoutai-je, permettez-moi de vous le dire, vous êtes quelquefois, si « je m'en rapporte à ce qu'on m'a dit, assez fréquemment volée : ce qui ne m'étonne pas ; car les détails « de cuisine, d'écurie et d'office, sont de trop petits objets pour que votre majesté puisse les apercevoir et « les surveiller. »

« Vous avez tort et raison tout à la fois, monsieur le « comte, reprit-elle ; je suis volée comme une autre, « j'en conviens ; je m'en suis quelquefois convaincue « moi-même par mes propres yeux, en voyant de ma « fenêtre, au point du jour ou le soir, sortir furtivement « de mon palais d'énormes paniers qui certes n'étaient « pas vides.

« Je me rappelle aussi, il y a quelques années, ayant « été faire un petit voyage sur les bords du Wolga, je « demandais aux habitants qui bordaient ses rives s'ils « étaient contents de leur sort. La plupart étaient pêcheurs. *Nous serions,* me répondirent-ils, *très satisfaits du fruit de nos travaux, et surtout de la « pêche du sterlet*[1], *si l'on ne nous obligeait pas à « perdre une partie de notre gain, en envoyant annuellement à vos écuries une assez grande provision de ces sterlets, qui se vendent très cher : c'est « un lourd tribut qui nous coûte à peu près deux « mille roubles par an.*

[1] Sorte d'esturgeon très recherché en Russie ; à Pétersbourg il coûtait depuis dix louis jusqu'à vingt-cinq.

« — *Vous faites fort bien de m'en avertir*, leur « dis-je en riant; *je ne savais pas que mes chevaux « mangeassent du sterlet.* Ce ridicule abus fut sup- « primé. Mais, ce que je prétends vous prouver, c'est « la différence qui existe entre ce désordre apparent « qui vous frappe ici, et le désordre réel et bien plus « dangereux qui règne chez vous.

« Le roi de France ne sait jamais au juste ce qu'il « dépense; rien n'est réglé ni fixé d'avance; voici au « contraire ce que je fais : je fixe une somme annuelle, « et toujours la même, pour la dépense de ma table, de « mon ameublement, pour celle de mes spectacles, de « mes écuries, enfin de toute ma maison; j'ordonne « que les différentes tables de mon palais soient servies « de telle qualité de vins, de tel nombre de plats. Il en « est de même dans toutes les autres branches de cette « administration.

« Tant qu'on me fournit exactement, en quantité et « qualité, ce que j'ai ordonné, et que personne ne se « plaint de négligence à cet égard, je suis contente, il « m'est fort égal que sur la somme fixée on me vole « avec plus ou moins de ruse ou d'économie; ce qui « m'importe, c'est que jamais cette somme ne soit « dépassée : ainsi, je suis toujours certaine de ce que je « dépense; c'est un avantage dont peu de princes et « même de riches particuliers puissent se vanter. »

Un autre jour, comme elle me demandait ce qui m'avait le plus frappé depuis que j'étais à sa cour, je profitai de la familière bonté dont elle m'honorait, et je hasardai de lui dire : « Ce qui me surprend le plus, « madame, c'est l'imperturbable repos dont votre ma- « jesté jouit depuis tant d'années, sur un trône qu'on « avait toujours vu entouré d'orages. Il est difficile de « concevoir par quel secret, par quel moyen, arrivée « jeune, étrangère et femme, dans un empire si fécond « en complots et en révolutions, vous régnez si paisi-

« blement sans rencontrer jamais de mutins à réprimer,
« d'ennemis intérieurs à combattre, et d'obstacles à
« surmonter. »

« Ce moyen, me répondit-elle, est bien simple. Je
« me suis fait des principes, un plan de gouvernement
« et de conduite dont je ne m'écarte jamais ; ma volonté
« une fois émise ne varie pas. Ici, tout est constant,
« chaque jour ressemble à ceux qui l'ont précédé.
« Comme on sait sur quoi compter, personne ne s'in-
« quiète. Dès que j'ai donné une place à quelqu'un, il
« est sûr, à moins de commettre un crime, de la con-
« server. Par là j'ôte tout aliment aux tracasseries, aux
« délations, aux querelles, aux rivalités ; aussi, vous ne
« voyez point d'intrigues chez moi ; comme le but des
« intrigants ne pourrait être que de faire chasser des
« hommes revêtus d'emplois, pour se mettre eux-mêmes
« à leur place, sous mon gouvernement ces tracasseries
« seraient sans objet. »

« Je conviens, madame, lui répliquai-je, qu'un sys-
« tème si sage doit être suivi des plus heureux résul-
« tats ; cependant, permettez-moi une simple observa-
« tion : il est impossible, quelque génie qu'on ait, de ne
« pas se tromper quelquefois dans ses choix. Que ferait
« votre majesté, si par hasard elle s'apercevait, je le
« suppose, qu'elle a nommé un ministre qui se trouve
« inhabile en administration et incapable de répondre à
« sa confiance ? »

« Eh bien, monsieur, reprit cette princesse, je le
« garderais ; ce serait ma faute et non la sienne, puis-
« que c'est moi qui l'aurais choisi ; seulement je travail-
« lerais avec un de ses agents secondaires ; mais pour
« lui, il garderait son titre et sa place.

« Tenez, en voici un exemple, : j'avais nommé un
« ministre qui ne manquait pas d'esprit, mais qui était
« dépourvu de la science et du caractère nécessaires
« pour bien régir une grande administration ; enfin on

« aurait trouvé difficilement dans quelque cour que ce « fût un ministre moins habile. Qu'est-il arrivé? Il a « conservé sa place. Il est vrai que je ne lui ai laissé « que les plus minutieux détails de son département; « j'avais confié tout ce qui était important à l'un de ses « subordonnés.

« Je me souviens qu'une nuit recevant un courrier « qui m'annonçait la fameuse victoire de Tchesmé et « l'incendie de la flotte turque, je pensai qu'il ne serait « pas convenable que le ministre en question n'apprît « que par le public ce grand évènement : à quatre heures « du matin je l'envoie chercher, il arrive. Or, vous « saurez que le pauvre homme, étant alors uniquement « occupé et tourmenté par une petite querelle inté- « rieure de bureaux, dans laquelle il s'était laissé aller « à un injuste emportement, s'imaginait que je l'avais « mandé pour le gronder.

« Aussi, en ouvrant ma porte et avant de me laisser « dire un mot, il s'écrie : *Madame, je vous conjure « de me croire, il n'y a point ici de ma faute, et je « ne suis pour rien dans cette affaire. — Je ne le « sais que trop, monsieur,* lui répondis-je en riant, « et je lui appris alors la nouvelle de l'éclatant succès « qui couronnait le plan hardi que j'avais conçu avec « le prince Orloff, pour faire partir de Cronstadt « mon armée navale, qui, après avoir fait le tour de « l'Europe et traversé la Méditerranée, était parvenue « à détruire, au fond de l'Archipel, la flotte musul- « mane. »

« Cet exemple, madame, lui dis-je en riant, ne pour- « rait servir qu'à un bien petit nombre de princes; car « il en est bien peu qui sachent assez se gouverner eux- « mêmes pour faire de grandes choses avec de médio- « cres ou de mauvais ministres. »

M. de Vergennes n'ignorait point les progrès que j'avais faits dans la bienveillance et dans la confiance

de l'impératrice; cependant, ayant reçu la dépêche dans laquelle je lui mandais que trouvant le moment favorable et connaissant d'avance la réponse que je recevrais, j'allais remettre au ministère russe une note officielle pour lui proposer d'entrer en négociation relativement à un traité de commerce, M. de Vergennes regarda ma démarche comme hasardée, et me reprocha assez vivement d'avoir trop légèrement cru à la possibilité d'un rapprochement politique si imprévu; il pensait que trop flatté des marques d'une faveur qui ne m'était que personnelle, je m'aventurais trop présomptueusement en risquant une ouverture officielle et des avances qui pouvaient compromettre ma cour.

Mais ce qu'il y eut de plus singulier, c'est que d'un autre côté le vice-chancelier, comte Ostermann, que l'impératrice, fidèle à sa promesse, avait laissé dans une complète ignorance sur ce qui s'était passé pendant le voyage relativement à cet objet, me marqua une inexprimable surprise lorsque je lui remis officiellement la note qui jusque-là n'avait été montrée qu'au prince Potemkin, à l'impératrice, et uniquement comme l'expression de mon opinion personnelle.

Ce ministre, pris ainsi au dépourvu, me dit gravement : « Je mettrai, monsieur le comte, votre proposi-« tion sous les yeux de sa majesté, car je ne puis la « prendre qu'*ad referendum;* je ne vous cache même « pas qu'elle m'étonne un peu; aucune des ouvertures « qui précèdent ordinairement de si importantes négo-« ciations ne m'y a préparé, et permettez-moi, comme « ami, de vous faire une observation : avez-vous bien « médité cette démarche? êtes-vous bien convaincu « de l'opportunité du moment que vous avez choisi « pour la faire? »

Je lui répondis « que la proposition d'un lien si ho-« norable et si utile pour nos deux cours était, à mon « avis, de nature à se voir accueillie par l'impératrice

« avec une cordialité égale à celle qui l'avait dictée au « roi, et que la conformité de leurs sentiments et de « leurs principes me donnaient un juste espoir de « succès. »

Cependant le silence que les ministres gardèrent avec moi pendant plus d'une semaine, sur un objet si important, ne me laissait pas sans inquiétude. Je savais que l'impératrice concevait, projetait, ordonnait rapidement; mais qu'étant souvent mal secondée, l'exécution de ses desseins éprouvait quelquefois des lenteurs infinies.

J'étais parti pour Petershoff, où j'assistai à de brillantes fêtes et à un bal masqué. Pendant ce bal, le comte Bezborodko vint me dire à l'oreille qu'il avait reçu l'ordre d'entrer promptement en négociation avec moi.

En effet, dès que je fus revenu à Pétersbourg, le comte Ostermann m'ayant invité à me rendre chez lui, me félicita du prompt succès qu'il était chargé de m'annoncer. « Sa majesté, ajouta-t-il, m'a ordonné de vous « dire qu'elle a lu votre note avec plaisir; que ne vou- « lant pas attendre le retour du comte de Woronzoff, « qui fait en ce moment une tournée pour visiter les « douanes, elle vient de lui envoyer votre note pour le « mettre à portée de commencer le plus tôt possible une « négociation dont elle souhaite sincèrement l'heureuse « issue. »

Je reçus ensuite la réponse officielle des ministres à ma note, et l'exposé des principes que l'impératrice s'était fait une règle de suivre dans tous ses traités de commerce; de plus on m'annonça que cette princesse nommerait des plénipotentiaires dès que j'aurais reçu mes pleins pouvoirs.

J'envoyai à Versailles par un courrier ces différentes pièces qui furent de véritables pièces justificatives pour moi; car après avoir pris les ordres du roi, M. le comte de Vergennes me dédommagea amplement, par

ses éloges, de la réprimande un peu sévère que j'avais si récemment reçue de lui.

En lui adressant mes remerciements, je le prévins que, malgré l'intention bien prononcée de l'impératrice, et quoiqu'il fût convaincue des suites funestes des privilèges, ainsi que des avantages de la concurrence, le long attachement des ministres aux maximes fiscales entraînerait nécessairement une grande perte de temps en discussions sur la modération des tarifs.

Je prévoyais que M. de Woronzoff, surtout, tiendrait opiniâtrément à ce système de prohibition ou de droits exagérés, ne voulant pas voir que cette prohibition et ces droits prolongeaient l'engourdissement de l'industrie, et n'avaient d'autre résultat que celui de rendre la contrebande plus lucrative.

De plus j'étais persuadé que, pour compenser une diminution sur nos vins et l'avantage qu'on nous accorderait de payer les droits en monnaie du pays, on exigerait de nous les plus fortes diminutions sur les droits que paient chez nous les productions de la Russie.

Déjà l'esprit de fiscalité avait paralysé la volonté de Catherine II et celle du prince Potemkin, qui, dans le dessein de favoriser les provinces du sud, avaient voulu diminuer d'un quart, pour toutes les nations, les droits exigés dans les douanes et dans les ports de ces provinces. L'empereur même, quoique allié de l'impératrice, se voyait obligé, pour conclure un traité avec elle, de lui faire de grandes concessions.

Ainsi, la Russie prétendait se faire payer les nouveaux débouchés qu'il lui était si nécessaire de s'ouvrir; elle voulait surtout obtenir de grands avantages pour sa marine marchande, prétentions, au reste, assez peu importantes; car, tandis que cette puissance armait vingt-cinq vaisseaux de guerre, elle ne pouvait compter sur la mer qu'environ cinquante navires marchands:

ce qui faisait dire assez plaisamment au chevalier Harris, depuis lord Malmesbury, que de toutes les marines marchandes du monde, celle des Russes était incontestablement la mieux protégée, puisqu'ils avaient toujours un vaisseau de guerre pour servir d'escorte à deux vaisseaux marchands.

Ma prévoyance ne fut que trop justifiée ; car il se passa plus de dix-huit mois avant que je pusse terminer, par un traité, une négociation si promptement résolue, et commencée sous de si favorables auspices. J'envoyai aussi à M. de Vergennes mes observations sur la note qui contenait les principes fondamentaux adoptés et suivis par Catherine II dans ses traités de commerce.

Ces Mémoires deviendraient trop volumineux et en même temps trop arides, si je voulais y insérer tous les projets et contreprojets que je reçus et que je donnai pendant dix-huit mois, ou même si j'essayais de faire connaître avec détail les difficultés de tout genre qui retardèrent ma marche, et qui, plusieurs fois, faillirent l'arrêter complètement.

Ceux de mes lecteurs destinés à la diplomatie, et pour lesquels la connaissance de tous ces faits peut être utile, doivent les chercher dans nos archives. Les autres m'abandonneraient bientôt si je prétendais les entraîner pesamment dans l'examen de ces chicanes politiques; ils aimeront mieux me suivre sur une route plus variée, moins hérissée d'écueils, en passant d'un objet à un autre avec rapidité, des fêtes de Pétersbourg aux rochers du Caucase, du sérail des khans tartares et des ports de Crimée aux plaines de l'Ukraine, du récit des intrigues de cour à celui des combats que les Russes livrèrent tour à tour aux musulmans, aux Suédois, enfin à la vue du tableau de la chevaleresque Pologne, hasardant un dernier effort pour recouvrer son indépendance et sa gloire.

A cette époque, la tranquillité de l'impératrice fut légèrement troublée par la nouvelle qu'elle reçut d'un échec éprouvé sur le Caucase par ses troupes, à la suite de quelques combats que les Russes avaient soutenus contre les Tschetchins et contre les Gabardiens. Le colonel Pierry, ayant brûlé les habitations de ces montagnards, fut, à son retour, cerné par eux, et périt avec sa troupe.

D'un autre côté, on apprit que le roi de Prusse, interceptant les communications commerciales de Dantzick, par un canal qui conduit l'eau de la Vistule dans la Neiss, ainsi que par des forts et des douanes établis sur ces débouchés, attirait ainsi dans ses États tout le commerce de cette ville libre, et, de plus, l'inquiétait par des menaces et des démonstrations hostiles.

Catherine protégeait les Dantzickois, et s'était rendue garante de leur tranquillité; elle écrivit une lettre pressante à Frédéric II, pour l'inviter à ne point troubler, par de telles mesures, l'harmonie et la bonne intelligence qui existaient entre elle et lui, et à ne plus porter atteinte à la sécurité dont les Dantzickois et la Pologne jouissaient sous leur commune protection.

Le comte Bezborodko, chargé par elle de me faire part de cette démarche, me dit qu'une communication si confidentielle devait prouver au roi de France combien elle désirait sincèrement s'entendre avec lui pour maintenir la paix en Europe.

La conduite franche de Catherine, dans cette circonstance, acheva de me prouver que, trouvant pour le moment trop d'obstacles à ses projets de conquêtes, elle commençait à se dépouiller de ses préventions, et qu'elle était disposée à se rapprocher de nous en entrant dans notre système pacifique.

Tous ces témoignages de confiance que me donnait cette princesse, produisirent sur quelques personnes des effets très opposés : les ministres redoublèrent de

prévenances pour moi ; le comte de Gertz ne déguisa plus sa méfiance. Le grand-duc m'avait montré un penchant qui allait jusqu'à l'engouement, il ne me parla plus ; enfin le comte de Cobentzel se rapprocha de moi, plus comme courtisan que comme ambassadeur.

Je sus par lui qu'une discussion de préséance retardait la conclusion de son traité de commerce, parce que l'empereur prétendait signer cet acte le premier, et que l'impératrice ne voulait pas signer la seconde. On me dit que tout s'arrangerait en faisant à Vienne un édit en allemand, à Pétersbourg un ukase en russe, et en réunissant ces deux pièces où chacun des deux souverains apposerait le premier sa signature au bas de l'acte écrit dans sa langue.

Les gabarres françaises arrivèrent à Cronstadt, ainsi qu'on me l'avait annoncé. La discussion relative aux droits exigés se renouvela. Dans d'autres circonstances cette contestation aurait pu exciter de l'aigreur ; mais, les dispositions étant changées, on me promit de tout terminer à l'amiable, et j'obtins de l'impératrice le plus obligeant accueil pour les officiers de la marine royale ; ils furent fêtés dans la ville, et Catherine les invita tous au spectacle de Czarskozelo.

Tandis que je recevais à Pétersbourg tant de démonstrations amicales, M. le comte de Choiseul m'écrivait de Constantinople que la conduite du ministre russe près de la Porte, semblait démentir l'amitié qu'on me témoignait et les assurances pacifiques qui m'étaient données.

« M. de Bulgakoff, me disait-il, s'attache à inspirer « aux Turcs une injuste méfiance contre nous ; il les « empêche d'accorder l'entrée de la mer Noire à notre « pavillon, et donne une nouvelle activité aux intrigues « des agents russes dans l'Archipel. » Ainsi l'impératrice, d'un côté, paraissait se rapprocher de nous et ajourner ses projets de conquête, tandis que de l'autre

elle préparait tout à Constantinople et dans la Grèce pour assurer le succès de ses desseins, dans le cas d'une rupture avec la Porte, qui pourrait n'être pas éloignée.

Cependant le prince Potemkin semblait toujours ne s'occuper que de paix et de commerce. L'impératrice lui accorda, par un ukase, dix-huit millions pour accélérer les établissements qu'il formait dans le midi, et une exemption d'impôts pendant cinq ans, pour les étrangers qui se fixeraient ou se naturaliseraient dans ces pays.

Sur ces entrefaites, le roi de Prusse déclara officiellement à Catherine II la formation de la ligne électorale, définitivement réunie dans le dessein de maintenir et de défendre la constitution germanique contre les vues ambitieuses de Joseph II.

Cette déclaration fut reçue avec aigreur, et nous rendit plus actif le désir de se rapprocher de nous, afin d'éviter, par notre intervention, une guerre dont l'Allemagne semblait alors menacée.

Je crus devoir profiter de ces dispositions, en renouvelant mes plaintes sur le retard qu'éprouvait la satisfaction qu'on m'avait promise, relativement aux pertes éprouvées dans la dernière guerre par les négociants de Marseille.

Peu de jours après, le 6 septembre 1785, le comte Bezborodko m'écrivit que cette affaire venait d'être terminée, et qu'à la première conférence, le vice-chancelier me communiquerait, conformément aux ordres de l'impératrice, la décision prise, le jugement rendu et les ordres donnés au collège des affaires étrangères pour leur exécution

L'indemnité fut faible; nos négociants ne reçurent qu'une partie de ce qu'ils avaient justement réclamé; mais, plusieurs de ces réclamations n'ayant pu être accompagnées de preuves suffisantes, ils se trouvèrent encore heureux de recouvrer cette portion d'une for-

tune que, pendant tant d'années, ils avaient crue perdue sans retour.

Dans ce même temps, Catherine, plus magnifique dans ses dons que son ministère dans ses restitutions, donna une marque éclatante de son estime au célèbre naturaliste Pallas, en entrant dans le détail de ses affaires personnelles, avec autant de grace que de générosité.

Pallas, voulant donner une dot à sa fille, cherchait à vendre son cabinet : l'impératrice, l'ayant su, lui fit demander combien il l'estimait; il en porta l'estimation à quinze mille roubles. Catherine, ayant examiné son estimation, écrivit au savant académicien « qu'il s'entendait à merveille en histoire naturelle, mais très mal « en dot. Je prends, ajouta-t-elle, votre cabinet pour « cent mille francs, et je vous en laisse la jouissance « pendant toute votre vie. »

Peu de grands évènements remplirent la fin de cette année, si l'on en excepte la conclusion de la paix entre l'empereur et la Hollande par la médiation de notre cour.

La nouvelle de la signature des préliminaires fut reçue par l'impératrice et par ses ministres, avec une satisfaction à laquelle précédemment je ne m'étais pas attendu, et qui cependant alors me parut sincère.

La guerre du Caucase continuait. Les Circassiens, défaits dans un combat assez vif, y perdirent mille hommes.

L'ambassadeur d'Autriche me communiqua son traité de commerce rédigé, comme on en était convenu, en deux déclarations. Par ce traité l'empereur et l'impératrice s'accordaient mutuellement une diminution d'un quart sur tous les droits perçus dans leurs Etats respectifs.

On lança dans le port de Cronstadt deux vaisseaux, un de cent canons et un de soixante-quatorze. J'assistai

à ce spectacle avec l'impératrice. Jusque-là sa bienveillance pour moi ne s'était pas ralentie; mais bientôt un incident, que j'étais loin de prévoir, inspira au gouvernement russe une assez forte humeur et une vive inquiétude sur la sincérité de nos protestations amicales.

Un agent, envoyé par Catherine en Perse, s'était vu insulté et dépouillé des présents dont il était chargé. Le khan qui gouvernait alors la Perse protégeait, contre les Russes, les peuples du Caucase et du Daghestan. Un autre envoyé russe, plus heureux, se fit accueillir par ce khan avec faveur; par l'entremise de quelques Anglais, il intercepta et saisit la correspondance de M. de M. Ferrières Sauvebœuf, émissaire français, qui se disait chargé d'armer la Perse contre la Russie.

Le prince Potemkin, violemment irrité, se plaignit hautement à moi d'une conduite si opposée aux démonstrations pacifiques de notre gouvernement. La discussion fut vive; vainement je voulus lui démontrer que des émissaires, sans titres diplomatiques et chargés seulement de donner des informations sur la situation du pays où ils se trouvaient, ne méritaient pas beaucoup de croyance, lorsque, pour se donner quelque importance et sans être avoués, ils se hasardaient à sortir des bornes de leurs missions. « Nous pourrions, lui dis-je « avec bien plus de fondement, nous plaindre des in- « trigues perpétuelles, non seulement de vos agents « secrets, mais de vos consuls dans l'Archipel; car ce « sont de vrais boutefeux. »

« Ah! vous voilà, reprit-il en se déridant un peu, « vous voilà revenu à votre tendresse pour les musul- « mans. Vous conviendrez que ce n'est pas sans raison « que je vous appelle quelquefois Ségur-Effendi. Au « reste, je vais vous remettre ces lettres saisies, et nous « verrons bien comment votre ministère les expli- « quera. »

Malgré le ton de plaisanterie qui termina cette con-

versation, il en résulta une froideur momentanée qui retardait la marche de mes négociations. J'envoyai à M. le comte de Vergennes les dépêches interceptées qui m'avaient été remises, et j'en prévins M. de Choiseul. Tous deux virent, par cet accident, la nécessité de réprimer l'ardeur inquiet de leurs agents secrets, et de mieux veiller à la sûreté de leur correspondance.

Au reste, ces imprudences d'un émissaire qui avait voulu sortir de son rôle d'observateur, furent bientôt démenties et oubliées. Un nouveau khan mieux disposé pour la Russie monta sur le trône.

Enfin je reçus mes pleins pouvoirs. L'impératrice nomma de son côté, pour plénipotentiaires, les comtes Ostermann, Bezborodko, Woronzoff, et M. Bacounin. Nos conférences s'ouvrirent; mais, dans la première, nous fûmes très loin de nous accorder sur les conditions principales du traité. La plus forte difficulté portait sur nos vins qu'on refusait de mettre aux taux de ceux d'Espagne et de Portugal. Nous ne tombâmes d'accord que sur le paiement en monnaie du pays et sur les jugements des tribunaux; mais nous ne pûmes nous concilier sur les tarifs.

Je reçus des ministres la promesse de me donner le plus tôt possible leur projet de traité. En attendant, j'envoyai à Versailles une note contenant les propositions des plénipotentiaires russes, avec mes observations en marge.

L'impératrice m'annonça le dessein qu'elle avait formé de faire un voyage en Crimée; elle ajouta avec sa grace ordinaire que, si ce voyage tentait ma curiosité, elle me permettrait, avec un vrai plaisir, de l'accompagner. Quelques jours après elle me donna un exemplaire de la *Flora Russica* pour la bibliothèque royale.

Si cette princesse avait appris avec satisfaction la paix conclue entre Joseph II et les Provinces-Unies, il n'en

fut pas de même lorsqu'on lui fit part du traité d'alliance que le roi de France venait de conclure avec cette république. Ce lien inspirait quelque jalousie à Catherine qui, par là, perdait l'espoir d'acquérir de l'influence en Hollande; il parut même que de ce moment son refroidissement pour l'Angleterre diminuait.

M. Fitz-Herbert profita de cette circonstance pour demander aux ministres russes d'ouvrir des conférences dans le but de renouveler le traité de commerce de l'Angleterre et de la Russie, traité dont les obligations réciproques devaient expirer à la fin de 1786.

Un nouvel ukase occupait alors vivement à Pétersbourg tous les négociants et marchands qui s'y trouvaient. Cet ukase contraignait les commerçants à se mettre en corporations et à déclarer au gouvernement russe leurs capitaux.

Ce décret arbitraire excita un mécontentement très fondé, et les négociants adressèrent une foule de réclamations à l'impératrice. A cette occasion plusieurs Français éprouvèrent de la part de la police quelques vexations dont j'obtins une prompte satisfaction.

Des nuages assez sombres s'élevaient à l'orient, ainsi qu'au sud de l'empire; ils grossissaient peu à peu et répandaient en Europe, comme en Asie, la crainte d'une guerre prochaine: le pacha d'Achalzik attaquait les Géorgiens. Un nouveau prophète nommé Mansoura appelait aux armes les tribus du Caucase; les Tartares du Kuban se joignaient aux Lesghis et aux Turcs pour envahir les Etats du roi d'Imerette; enfin la garnison musulmane d'Oczakoff se livrait à des brigandages sur le territoire de l'empire.

Le prince Potemkin, retombant dans ses méfiances accoutumées, nous reprochait de fomenter secrètement ces orages. Bientôt, éclatant en menaces, il ordonna aux officiers de rejoindre leurs corps, renforça les troupes de la ligne du Caucase, et déclara publique-

ment qu'il voulait, sous peu de mois, se mettre à la tête d'une armée, et faire une invasion dans le Kuban.

Tels étaient les présages sinistres qui, vers la fin de l'année 1785, annonçaient une rupture prochaine et presque inévitable avec la Porte ottomane.

Dans ces circonstances, je trouvai le moyen de me faire donner un mémoire très détaillé et très curieux sur les différentes tribus qui habitaient le Caucase, sur la force, les mœurs, les lois de ces diverses et nombreuses peuplades, parlant presque toutes des langues différentes, et parmi lesquelles se trouvaient encore les coutumes ainsi que les noms de plusieurs peuples antiques, tels que les Osses, les Avares, autrefois puissants, et dont les roches du Caucase conservent encore quelques débris échappés aux invasions successives de ces flots de Huns et de Tartares, qui dévastèrent les plaines de la Scythie avant de porter la terreur en Europe, et d'étendre leurs ravages jusqu'au sein du double empire des Césars.

Si ce mémoire très important sur une contrée presque totalement inconnue dans l'Occident, n'eût pas été trop long, j'aurais cru devoir l'insérer en entier dans ce livre; mais il ralentirait trop ma marche. Il suffira peut-être à mes lecteurs d'en extraire quelques pages pour présenter à leur curiosité une esquisse des mœurs assez singulières des Cabardiens, tribu circassienne.

Ce mémoire me parut d'autant plus important qu'il était secret et rédigé par le général Paul Potemkin, avec des notes en marge, du général Apraxin.

Le Caucase, antique théâtre du supplice de Prométhée, est formé par une chaîne de montagnes qui sépare l'Europe de l'Asie. Ses bornes sont: à l'orient, la mer Caspienne; à l'ouest, la mer Noire; au nord, deux rivières, le Terek et le Kuban; au midi, le fleuve Kur, qui borde sa haute chaîne dans toute sa longueur.

Les défilés qui traversent ces montagnes étaient au-

trefois fortifiés. On voit encore quelques ruines de ces murailles et de leurs portes qu'on appelait jadis *portes Caspiennes*. Un fort moderne, bâti par les Russes, a reçu le nom de Grégoriopolis, pour rappeler celui du prince Potemkin.

Les nations qui habitent le Caucase sont presque généralement soumises aux puissances musulmanes et russes, mais cette soumission existait plus de nom que de fait: la plupart étaient souvent en rebellion, et recouvraient fréquemment leur liberté par les armes.

Les Tartares du Kuban et les Lesghis défendaient presque constamment leur indépendance. Les Abgas se montraient plus fidèles aux Turcs par haine pour les Russes. Les Tschetchins combattaient aussi fréquemment les Moscovites; mais, de toutes ces peuplades connues généralement sous le nom de Circassiens ou Tcherkès, les tribus des deux Cabardas sont peut-être les plus remarquables par l'étendue de leur population, par leurs mœurs, par la forme de leur gouvernement et par leur intrépidité, enfin par la fertilité de leurs pâturages et de leurs champs.

Leurs troupeaux sont nombreux; ils fournissent des grains aux tribus des Osses et des Avares. Leur pays produit une race excellente de chevaux qu'on vend à Pétersbourg depuis trois cents jusqu'à mille roubles, malgré la petitesse de leur taille, qui est compensée par une singulière agilité et par une incroyable vigueur. Ils sont si souples que j'ai vu à Pétersbourg des princes cabardiens les faire tourner sur eux-mêmes dans un cercle dont le diamètre n'avait pas la moitié de la longeur de leur corps.

La principale force des Cabardiens consiste en cavalerie. Ces guerriers portent des cottes de maille artistement faites, dont quelques unes leur couvrent la tête et descendent jusqu'aux genoux. Ils se servent quelque-

fois d'armes à feu, mais plus souvent de l'arc, dont ils tirent avec une adresse merveilleuse.

Le général Apraxin racontait que dans un combat qui fut très rude, les Cabardiens firent plus de mal à ses troupes par leurs flèches que par leurs fusils; ces flèches, lancées d'assez loin, s'enfonçaient dans le corps des hommes et des chevaux jusqu'à la plume. A leur première décharge, sur quatre cents cavaliers russes, ils en tuèrent ou démontèrent soixante-dix.

En général tous les Circassiens ne se montraient soumis à l'impératrice que pour en recevoir des présents. Leur reconnaissance durait peu; on était avec eux dans un état de guerre presque perpétuel. Cependant Catherine II, décidée à subjuguer toutes ces tribus et à consolider son autorité sur elles pour garantir la Géorgie contre leurs attaques, ainsi que contre celles des Lesghis, venait, lorsque j'arrivai en Russie, de former un nouveau gouvernement sous le nom de gouvernement du Caucase, dont la capitale a été nommée Ecatherinengrad.

Ce gouvernement doit, dit-on, s'étendre depuis le Don jusqu'aux frontières de l'Arménie, et du Kuban jusqu'à l'Oural. Deux royaumes et un grand nombre de peuples seront soumis à sa juridiction.

Les Cabardiens forment trois tribus circassiennes de la même race, issue, disait-on, d'un prince nommé Kess, qui venu jadis d'Arabie, avait soumis toutes les nations du Caucase.

La dynastie de ce prince devint nombreuse; toutes les branches qui la composaient restèrent longtemps sous la domination du chef de leur famille; mais vers la fin du siècle dernier, le chef qui régnait alors devint odieux aux autres princes, ils se révoltèrent contre lui et le tuèrent ainsi que ses enfants.

Ces princes se multipliant avec une incroyable fécondité, se trouvèrent bientôt si pauvres qu'ils n'eurent

plus de ressource que le brigandage, ce brigandage devint promptement une coutume générale, et l'on pourrait presque dire un droit reconnu.

Dès qu'un prince devient père d'un enfant mâle, il le confie à un *ouader* ou noble circassien, qui entretient cet enfant à ses frais, le forme aux exercices militaires et aux vols hardis qui doivent un jour fonder sa fortune et sa renommée.

A son tour, le belliqueux élève, quand il devient homme, donne à son gouverneur pour prix de ses soins, la plus grande partie du butin qu'il peut faire, ne s'en réservant pour lui-même que la dixième part.

Autrefois la volonté du chef de la nation tenait lieu de loi; c'était un gouvernement militaire et absolu; depuis ce gouvernement présenta l'aspect d'une sorte de république divisée d'abord en deux classes, celle des princes et celle des nobles; enfin, pour apaiser les mécontentements du peuple, on admit dans le grand conseil national des vieillards choisis par ce peuple dans son ordre.

Les décisions de cette assemblée font loi; mais ces lois sont peu durables. L'engagement le plus sacré pour les Cabardiens est le serment sur l'Alcoran, et rarement ils tiennent ces serments plus d'une année.

Ces Circassiens, jadis idolatres, depuis chrétiens, et récemment devenus mahométans, respectent peu ces différents cultes, et en observent encore moins la morale. Dernièrement les princes, les nobles et les députés du peuple étaient unanimement convenus d'interdire aux Arméniens l'entrée dans la Cabarda; peu de mois après ils les y appelèrent.

Cependant leur assemblée offre un coup d'œil grave et imposant; chaque ordre s'y place séparément, et chaque individu selon son rang,

Toute proposition doit émaner des princes; quand ils sont d'accord, les nobles l'examinent, et presque

toujours ils adoptent l'avis de ces princes, parce qu'ils dépendent d'eux immédiatement. On communique ensuite la proposition aux anciens du peuple; mais quoique ceux-ci soient nommés sujets par les autres, ils usent librement du droit d'accepter ou de refuser, et leur consentement est indispensable pour donner force de loi aux décisions des deux premiers ordres.

Les princes font exécuter les lois par l'entremise des nobles. Dans les anciens temps, ces nobles, compagnons du premier conquérant, dédaignaient le soin de cultiver la terre, et abandonnait ce travail aux peuples conquis et aux esclaves. Ainsi les vaincus devinrent bientôt les seuls propriétaires.

Mais il en résulta que les princes et les nobles ne vivant que de brigandages, prirent à discrétion chez les cultivateurs tout ce qui leur était nécessaire; de sorte que, ne s'étant réservé en droit aucune propriété, dans le fait ils pillent tout ce qui leur convient de s'approprier.

Chaque prince se dit le patron, le protecteur d'un certain nombre d'habitants qui dépendent de lui et qu'il nomme ses sujets. Ceux-ci regardant leur prince comme un être sacré, n'oseraient lui refuser ni leurs biens ni leurs services. Le prince a le pouvoir d'ôter à son sujet ses esclaves et de les vendre; il peut même lui enlever sa fille ou sa femme; mais il n'a aucun droit sur sa vie.

Cependant les vieillards des anciennes familles du peuple sont tellement respectés, que dans les assemblées de la nation, leur avis a souvent plus de poids que ceux des princes.

Depuis quelque temps le peuple trop opprimé commençait à se soulever et à implorer l'appui de l'impératrice, dont la protection leur a rendu le courage et l'espoir de se venger. Les causes de ces excès et de cette animosité étaient assez récentes, et peut-être amenées

par de trop fréquentes communications avec les Turcs et les Russes.

Jusque-là, des mœurs simples et dans lesquelles on retrouvait quelques traces des antiques coutumes lacédémoniennes, remplaçaient chez ces peuples les avantages d'une législation régulière; ils ne commettaient de brigandages qu'au dehors, n'étant pas resserrés comme ils le sont aujourd'hui dans leurs propres limites par de puissants voisins.

Les princes et les nobles pouvaient bien demander à leurs sujets ce qu'ils trouvaient chez eux à leur convenance; mais aussi chaque sujet, sans crainte de refus, pouvait s'asseoir quand il le voulait à la table du prince son patron, et obtenir de lui en présent tout ce qui paraissait lui être utile ou même agréable; c'étaient le plus souvent des armes et des chevaux, seuls objets de leur ambition; car ces peuples font peu de cas de l'or et de l'argent.

Les princes et les nobles n'ont pas plus de luxe à leur table que les hommes du peuple; s'ils n'ont point de repas publics comme les Spartiates, du moins tous les membres de la même famille vivent en commun à la même *marmitte*, aussi l'usage était établi de faire les dénombrements de la nation par *marmittes* et non par maisons et par familles.

Dès qu'un enfant vient de naître, on l'expose sans précaution à l'air; à trois ans on lui présente des armes mêlées avec quelques autres bagatelles qui plaisent à l'enfance; s'il préfère les armes, sa famille s'en réjouit; à sept ans il apprend à monter à cheval, à tirer de l'arc, à se servir des armes à feu. Bientôt, éloigné de la maison paternelle, où l'on craint que l'indulgence de sa mère ne l'amollisse, il n'y revient que lorsqu'il est homme fait et déjà connu par quelques exploits.

Les jeunes gens des deux sexes peuvent se voir librement les jours de fêtes et de danse. Lorsqu'un jeune

homme se marie, il paie une espèce de dot nommée *kalim*, en donnant à son beau-père ou des cuirasses, ou des cottes de maille, ou des fusils. Le nouvel époux ne peut voir sa femme que sous le voile du mystère : il lui ferait tort et se perdrait lui-même dans l'opinion de sa tribu, s'il se laissait surprendre avec elle.

Chez ce peuple, tout vol est permis comme à Sparte, pourvu qu'on n'en découvre aucune trace. Un jeune Circassien aimerait mieux mourir que de se laisser convaincre de son larcin.

Ces peuples guerriers, loin d'admirer la magnificence des villes, les regardent comme des prisons. « Je ne « changerais pas, disait un prince cabardien, ma petite « cabane pour le plus riche palais. Dans ce palais les « murs sont ornés, mais les cœurs sont cachés. Ces « gros murs emprisonnent les idées et les sentiments ; « pour moi, je respire un air libre, et je peux à mon « gré transporter ma cabane sur toute l'étendue de « ce pays où ma nation est puissante. »

Quoique mahométans, ces peuples conservent encore, par habitude, une vénération singulière pour un lieu nommé *Tatarlouff*, où l'on voit encore les ruines d'une antique église chrétienne; ces ruines sont un asyle sacré, et, malgré leur légèreté ordinaire, ils ne violent presque jamais le serment juré par le nom de *Tatarlouff*.

La nourriture de ces montagnards consiste habituellement en quelques morceaux de mouton bouilli et du gruau cuit à l'eau. Le général Paul Potemkin prétend qu'il s'élève quelquefois entre deux princes cabardiens, pour un morceau de mouton, des querelles aussi sérieuses que celles d'Agamemnon et d'Achille, si poétiquement ennoblis par le génie d'Homère.

La boisson ordinaire des Cabardiens est une espèce de bière faite avec du millet; les riches boivent un hydromel non fermenté.

Dans les fêtes, la jeunesse danse au son du tambourin et de quelques flûtes percées de trois trous et nommées *balaleka*.

Les hommes se montrent à ces bals, revêtus de leurs armures, et les femmes parées de leurs plus belles robes ou *surbifs*. Avant d'ouvrir le bal, les jeunes Cabardiens se livrent à des exercices militaires. Les plus adroits peuvent choisir la danseuse qui leur plaît; mais les maladroits perdent ce privilège. Les jeunes filles apprennent à coudre, à broder, font elles-mêmes les habillements de leurs maris et soignent leurs armures.

Quoique mariée, une cabardienne conserve la coiffure destinée aux vierges, et ne reçoit de ses parents la permission de porter la coiffure des femmes que lorsqu'elle est devenu mère d'un garçon.

Les femmes, non moins belliqueuses que leurs maris, excitent, soutiennent, enflamment leur courage. Le général Apraxin les a vues, après une défaite, insulter ces guerriers vaincus, en leur reprochant d'avoir perdu tout à la fois leur vaillance et leur droit à l'affection de leur famille.

A la mort de son mari, la femme doit se déchirer jusqu'au sang le visage et le sein. On juge de sa sensibilité par le plus ou moins de gravité des blessures qu'elle se fait. Le guerrier devenu veuf, doit se meurtrir la tête à coups de fouet: ces coutumes commençaient à tomber en désuétude.

On retrouve les mêmes mœurs chez les Tschetchins, les Avares, les Karakalpakes, les Andes, les Alagins, les Grébentchoukoffes, les Ingoutches, les Osses, les Sigores, et plusieurs autres peuplades du Caucase.

Une seule tribu, celle des Coumoniques, tirant son origine des Ogres ou Hongrois de Madjar, vit sous d'autres formes de gouvernement. Les ruines de Madjar existent encore dans le désert qu'on traverse en allant

de Tcherkask à Mosdock ; leur étendue indique assez que Madjar fut autrefois une ville considérable.

La guerre des Russes contre les Circassiens, d'abord commencée pour les punir de quelques brigandages, avait, jusqu'à l'époque de mon arrivée à Pétersbourg, paru peu importante. Plusieurs princes du Caucase s'étaient même établis en Russie et avaient servi dans les armées impériales.

Je vis à la cour de Catherine et je reçus chez moi des princes cabardiens, envoyés par leurs tribus pour implorer la clémence de l'impératrice. Ils me montrèrent leurs armures et me rendirent témoin de leurs exercices militaires.

Je les ai vus, au galop le plus rapide, abattre avec des flèches et à une grande distance un chapeau posé sur une perche. Je conserve encore des dessins où ils sont représentés avec leur cotte de maille et leur habit de guerre.

Tandis que, dans la capitale, ils parlaient de soumission, leur nation combattait les Russes, et cette guerre prenait de jour en jour un caractère plus grave par la réunion de tous les peuples du Caucase, qui grossissaient leurs forces, et par les secours que leur donnaient les Lesghis, ainsi que les Turcs, qui, sous les ordres du pacha d'Achalzik, envahissaient les États des rois d'Imirette et de Géorgie.

Dans ce même temps, à l'extrémité de l'Asie, une rupture avait éclaté entre les Russes et les Chinois. Ceux-ci s'étaient emparés d'une île située au milieu du fleuve Amour, et y construisaient un fort. L'empereur de la Chine avait écrit des lettres très hautaines à Catherine II, et cette princesse se voyait obligée d'envoyer à grands frais au fond de la Sibérie des troupes et du canon.

J'étais peut-être alors le seul Européen qu'une semblable querelle pût occuper et contrarier. Le comte de

Woronzoff, ministre du commerce, annonçait l'intention de faire un voyage aux frontières de la Chine, et son départ aurait paralysé nos négociations commerciales, peut-être pour une année.

Depuis longtemps l'orgueil du souverain de la Chine avait blessé la fierté de l'impératrice, peu accoutumée aux humiliations. Au commencement de son règne, une nombreuse tribu de Kalmoulks, qui habitait les vastes plaines situées au nord-est de la mer Caspienne, se trouvant lasse des taxes que les gouverneurs russes lui imposaient, et ne pouvant supporter le joug des lois, que leur farouche liberté leur faisait regarder comme une tyrannie, résolut de s'en affranchir.

Tout à coup, le même jour, à la même heure, cent cinquante mille familles de Kalmouks plient leurs tentes, les placent sur des chariots, sellent leurs chevaux, emmènent leurs troupeaux, disparaissent, se dirigent vers l'Orient, et, après deux ans de marche, arrivent sur les frontières de la Chine; là, ils écrivirent au souverain de ce vaste empire et lui demandent un asyle.

Cette visite inattendue de deux ou trois cent mille hôtes, loin d'alarmer l'empereur, lui causa une orgueilleuse satisfaction; il accorda des terres à ces Kalmouks, et, au milieu de leurs établissements, il érigea une pyramide avec une inscription dans laquelle il se vantait d'être au dessus de tous les monarques de l'univers.

« Ceux-ci, disait-il, prodiguent l'or et le sang; ils « épuisent leurs forces pour conquérir à grands frais et « avec de longs travaux quelques villes, quelques bour- « gades, tandis que nous, puissants et respectés, par la « sagesse de nos lois, par la prospérité de nos sujets, « nous voyons des nations entières accourir des ex- « trémités du monde pour se soumettre à notre domi- « nation. »

Bien que l'impératrice voulût quelquefois tourner en

ridicule cette forfanterie asiatique, on voyait à l'amertume de ses railleries qu'elle en conservait un vif et secret dépit.

Cependant, au milieu de toutes ces tracasseries politiques, les ministres russes, conformément aux ordres de leur souveraine, continuaient leurs conférences avec M. Fitz-Herbert et moi; et quoique le renouvellement d'un traité parût plus facile à faire qu'un traité nouveau, la négociation anglaise n'avançait pas plus que la mienne.

D'un côté les plénipotentiaires de Catherine se montraient extrêmement difficultueux, on peut même dire pointilleux, et de l'autre ils nous accusaient d'opiniâtreté et de susceptibilité; accoutumés à voir tout plier à leurs caprices, ils se formalisaient de la juste fermeté avec laquelle nous leur résistions.

Lorsque je me rendis à leur première conférence, je vis avec surprise que, loin de se conformer à cette règle de politesse qui veut qu'on fasse les honneurs de chez soi aux étrangers, ils s'asseyaient autour d'une table longue dont ils occupaient le haut bout et les côtés, en ne me laissant qu'une place à l'extrémité de cette table.

Pour éviter toute aigreur, je feignis de ne pas m'en apercevoir; mais, à la seconde conférence, entrant rapidement et avec eux dans le cabinet, je m'assis sur le canapé devant lequel se trouvait le haut bout de la table.

Les plénipotentiaires parurent fort étonnés, mais ils se turent et s'assirent; leur humeur ne se montra que dans la discussion : je les trouvai récalcitrants sur tous les points que nous avions à traiter, et il en résulta la rédaction faite par eux d'un traité qu'ils me remirent, et dans lequel ils nous refusaient nettement toute diminution sur nos vins.

La leçon que je m'étais permis de leur donner réussit complétement; car depuis, à toutes les conférences,

je ne trouvai plus dans le cabinet qu'une table ronde, autour de laquelle il n'y avait ni première ni dernière place.

Ce qui rendait surtout ma position difficile, c'étaient les caractères des quatre plénipotentiaires avec lesquels j'avais à traiter. Le comte Ostermann, homme probe, mais assez médiocre, ne pouvait perdre le souvenir des avantages remportés sur lui, en Suède, par M. de Vergennes, lorsqu'ils s'y trouvaient tous deux ministres, et ce souvenir le disposait mal pour nous.

Le comte de Woronzoff, habile, mais fiscal et opiniâtre, se montrait austère, ennemi du luxe; il aurait voulu que les Russes ne bussent que de l'hydromel et ne s'habillassent que des étoffes de leur pays. Le prince Potemkin le haïssait; ses collègues le craignaient. L'impératrice l'aimait peu, mais elle l'estimait et lui laissait un crédit presque absolu, relativement aux affaires commerciales. Son frère, bien accueilli en Angleterre, y jouissait d'une haute considération, ce qui le rendait plus porté à favoriser la Grande-Bretagne que la France.

Quant à M. Bacounin, il était tout dévoué aux Anglais; les autres ministres lui accordaient peu d'estime; il s'était conduit autrefois avec une telle ingratitude pour le comte Panin, que le grand duc ne le recevait plus dans sa cour.

Mon seul espoir portait donc sur le comte Bezborodko; spirituel, adroit et conciliant, mais faible, il favorisait un peu mes négociations, depuis que sa souveraine lui en avait paru désirer le succès. Mais il ne pouvait résister, ni aux artifices de Bacounin, ni au caractère tranchant de Woronzoff, dont la volonté constante tendait sans cesse à diminuer, par des prohibitions et par des taxes, les importations en Russie des produits de toute industrie étrangère.

Enfin, pour lutter contre tant d'obstacles, mon plus

ferme appui était le prince Potemkin; ennemi de la fiscalité, et voyant le commerce en grand, il se déclarait hautement pour moi contre le comte de Woronzoff, dont le crédit le blessait et le choquait.

Mais cet homme singulier montrait parfois le génie d'un aigle, et plus souvent l'inconstance d'un enfant. Les grands objets le mettaient en mouvement, les petits détails le rebutaient; nul ne concevait un plan avec plus de rapidité, ne l'exécutait avec plus de lenteur, et ne l'abandonnait avec plus de facilité.

Prompt à établir des manufactures, il ne tardait pas à les négliger; on le voyait toujours prêt à vendre ce qu'il venait d'acheter, à renverser ce qu'il avait bâti. Un ouvrage en musique ou en poésie le détournait d'un mémoire sur la politique ou sur le commerce, et trop fréquemment, par sa légèreté, il perdait son crédit dans les affaires qui exigent de la constance et du travail.

C'était ainsi que l'activité de ses rivaux et sa paresse rendaient inutile, en mainte occasion, son ascendant sur une femme habile et pénétrante, qui savait également apprécier ses qualités et ses défauts.

Pour mieux peindre tout à la fois la vivacité de l'intelligence de ce ministre, la sûreté de sa mémoire et sa légèreté, j'en citerai un trait qui me donna dans le temps beaucoup d'humeur, et qui faillit me brouiller avec lui.

Un jour, ayant demandé à le voir pour l'entretenir d'un nouvel établissement qu'au gré de ses désirs, M. Anthoine, de Marseille, aujourd'hui baron de Saint-Joseph, formait près de Kherson, il me reçut et me pria de lui lire un volumineux mémoire tout rempli de détails et de calculs, que je venais de recevoir de ce négociant, renommé par son crédit, par sa richesse, par ses connaissances et par sa probité.

Ce mémoire contenait de nombreuses plaintes sur

les difficultés de tout genre que lui suscitaient les autorités du pays, et sur les différents moyens qu'il désirait qu'on prît pour le délivrer des obstacles qui embarrassaient sa marche.

Tandis que je faisais cette lecture, qui certes méritait une sérieuse attention, on peut juger de ma surprise lorsque je vis le prince faire entrer successivement chez lui un pope, un brodeur, un secrétaire, une marchande de modes, auxquels il donnait successivement des ordres.

Je voulais m'arrêter, mais il me pressait avec instance de poursuivre. Impatienté de cette étrange inconvenance, je me hâtai d'achever ma lecture; et, dès qu'elle fut finie, comme il voulait prendre le mémoire, je le serrai en lui disant un peu sèchement que n'étant point accoutumé à me voir si mal écouté et à traiter si légèrement les affaires graves, je prendrais le parti de n'en plus conférer qu'avec le comte de Woronzoff. Il sourit en me disant qu'il m'avait fort bien entendu. Je n'en crus rien ; je sortis, et je restai assez longtemps sans lui parler d'affaires.

A peine s'était-il passé trois semaines, lorsqu'un courrier m'apporta une nouvelle lettre de M. Anthoine, qui me remerciait de l'avoir si promptement servi. Le prince Potemkin, me disait-il, venait de répondre en détail à tous les articles du mémoire qu'il m'avait adressé, accompagnant sa réponse de tous les ordres nécessaires pour le débarrasser de toutes entraves, et pour assurer complètement le succès de son entreprise.

Aussitôt je me hâtai de me rendre chez le prince. Dès qu'il me vit, ouvrant les bras et venant à moi, il me dit : « Eh bien ! ***batushka*** (petit père), vous ai-je écouté? « vous ai-je entendu ? vous ai-je compris ? enfin croyez- « vous que je ne puis pas faire plusieurs affaires à la « fois, et me bouderez-vous encore ? » Je l'embrassai

et je le remerciai, demeurant fort surpris d'une telle aptitude jointe à tant de mobilité.

Plus les dispositions de ce ministre m'étaient favorables, plus je redoutais son absence. Il se montrait toujours déterminé à partir pour prendre le commandement de l'armée du Caucase. Heureusement il reçut une nouvelle qui le fit renoncer à ce dessein : les Cabardiens et les autres peuples de la Circassie, ralliés au nom de Mahomet par le fanatique Mansoura, qui se disait prophète, entrèrent en foule sur le territoire russe avec un enthousiasme qui doublait leur vaillance naturelle.

Ces montagnards comptaient sur un triomphe certain : l'imposteur leur avait juré par Allah que l'artillerie des chrétiens tonnerait contre eux sans effet. Cependant, à la première rencontre, le canon, qui respecte peu les prophètes, démentit la prophétie ; un assez grand nombre de Musulmans périrent.

Alors Mansoura s'avisa de placer devant chaque colonne, et sur un train à quatre roues, un parapet portatif, composé de deux larges madriers, dont l'intervalle était rempli de fascines.

Les Circassiens, séduits de nouveau par cette bizarre invention, s'avancent et croient, à l'abri de ce frêle rempart, marcher sans péril à la victoire ; mais bientôt, l'artillerie russe ayant écrasé ces étranges boulevarts, les colonnes circassiennes furent enfoncées, dispersées, taillées en pièces. On s'empara du drapeau prophétique couvert d'inscriptions tirées de l'Alcoran, et le prophète périt ou disparut.

Je me hâtai de communiquer cette nouvelle au comte de Choiseul, que les Turcs trompaient alors par de fausses relations, remplies de prétendues victoires remportées par eux dans le Caucase et dans la Géorgie.

A la même époque, M. le comte de Vergennes me mit à portée de dissiper les soupçons que les dépêches

interceptées de notre émissaire en Perse avait inspirés au prince Potemkin. Cet émissaire, dépassant ses instructions, avait été réprimandé, et il me fut facile de prouver que nos plaintes contre les intrigues des consuls russes dans l'Archipel, étaient bien mieux fondées.

Ainsi disparut cette cause légère de méfiance que l'impératrice avait montrée contre nous. De son côté, le prince Potemkin s'efforça de justifier la conduite des consuls russes, en m'alléguant la nécessité de se préparer à une guerre, qui deviendrait inévitable, si les Turcs continuaient à fournir de l'argent et des armes aux Lesghis, ainsi qu'aux tribus du Caucase.

Catherine II continuait toujours à me donner de fréquentes marques de sa bienveillance : un jour, je vis arriver de bonne heure chez moi le grand-écuyer Narischkin avec un énorme paquet de lettres, de journaux, de brochures et de pamphlets. « Sa majesté, me dit-il, « me charge de vous remettre ce ballot qu'on vous en« voie de Paris sous son adresse. Cette princesse vous « prévient que, s'il lui en arrive encore de pareils, elle « veut que j'achète un petit mulet pour vous les por« ter. » Je le remerciai en lui montrant ma surprise; et, sans autre explication, il sortit en riant aux éclats.

J'ouvris promptement mes lettres, dont l'une, écrite par ma femme, m'expliqua le mot de cette énigme. « Vous trouverez, me dit-elle, mon apparente étourde« rie assez étrange, et vous ne concevrez pas la hasar« deuse liberté que j'ai prise de mettre sous l'adresse de « l'impératrice, le volumineux paquet que je vous en« voie; mais accusez-en le baron de Grimm, c'est lui « qui l'a voulu; il connaît la bienveillance de sa ma« jesté pour vous, et il m'a positivement assuré que cette « princesse ne me désapprouverait pas. »

Malgré cette assurance, me trouvant le soir au théâtre de l'Ermitage, je m'approchai de l'impératrice avec un embarras dont elle s'aperçut, et je commençais

à peine à lui adresser quelques excuses assez gauches, lorsqu'elle m'interrompit et me dit en riant : « Ecrivez « de ma part à madame de Ségur qu'elle peut continuer « à vous envoyer sous mon adresse les paquets qu'elle « voudra ; vous devez être au moins bien sûr que ceux- « là ne seront pas décachetés. »

Catherine disait vrai : dans son empire, comme ailleurs, les agents du gouvernement amollissaient les cachets ; aucunes dépêches ou lettres n'en étaient exemptes ; usage non seulement immoral, mais dangereux par l'abus que la haine peut en faire au moyen d'extraits infidèles, et d'un autre côté assez inutile la plupart du temps ; car, tout le monde en étant averti, la prudence rend circonspects ceux qui écrivent, et leur donne même souvent le moyen de plaire par des flatteries trompeuses.

Mais l'impératrice, qui ne voulait pas que les ministres pussent empêcher les plaintes de ses sujets et la vérité d'arriver jusqu'à elle, aurait puni avec la plus grande sévérité le ministre qui se serait avisé d'intercepter et de faire ouvrir une lettre ou un papier quelconque qui lui aurait été personnellement adressé.

Cette princesse, se montrant populaire dans tous ses actes, abolit en 1786 un vieil usage qui voulait que toute personne, adressant une pétition ou un mémoire au souverain, employât cette formule : *L'esclave de votre majesté, le front prosterné contre terre, la supplie,* etc. Le nouvel ukase défendit de se servir des mots *prosterné contre terre,* ordonnant en même temps de substituer le mot *sujet* à celui d'*esclave*.

En tout, Catherine se montrait beaucoup moins arbitraire que ses ministres ; le prince Potemkin particulièrement, dans ses faveurs comme dans ses rigueurs, se mettait sans scrupule au dessus des lois, même de celles dont l'intérêt général exigeait la plus stricte exécution. Je n'en citerai qu'un faible trait : M. de Ju-

milhac, présenté par moi, était accueilli à Pétersbourg avec distinction, et le prince Potemkin, qui l'avait vivement pris en gré, apprenant qu'il voulait faire un court voyage à Constantinople et revenir ensuite en Russie, lui promit de le dispenser à son retour de toute *quarantaine*.

A cette époque les Français étaient, comme on le voit, très favorisés, et cependant on se montrait alors assez jaloux des succès militaires et politiques de la France, ainsi que des progrès de son influence. Lorsque le cabinet de Pétersbourg sut que la Suède venait d'accéder à notre alliance avec la Hollande, il fit éclater son humeur au point de défendre aux Suédois d'acheter des grains et des chevaux en Russie. Pour la même cause, les ministres russes ne déguisèrent pas au ministre d'Espagne leur mécontentement: mais celui-ci soutint avec dignité notre ligue pacifique, qui réellement inspirait au gouvernement de Catherine plus de jalousie que d'inquiétude.

L'impératrice publia, cette même année, trois ordonnances importantes. Deux de ces ukases satisfirent pleinement les commerçants et les nobles; l'autre affligea le clergé de l'Ukraine et de la Petite-Russie, car il fut assimilé au clergé des autres parties de l'empire. Par là, il perdit ses propriétés et deux cent mille paysans qui enrichirent le domaine de la couronne.

Relativement au commerce, on nomma une commission de cinq négociants russes et de cinq étrangers pour examiner et redresser les griefs dont le commerce s'était plaint.

L'ukase relatif aux nobles, créait trente-trois millions de billet de banque, dont vingt-deux devaient être prêtés à la noblesse pendant vingt années, et à huit pour cent, de sorte qu'au bout de ce terme, la dette devait se trouver éteinte.

On réunit à cette caisse de vingt-deux millions les

quatre millions qui composaient le fonds d'une ancienne banque d'emprunt de la noblesse ; les onze autres millions devaient être prêtés à sept pour cent aux marchands, comme aux nobles, avec hypothèque sur les terres de la noblesse et sur les maisons de la bourgeoisie.

La banque peut faire battre une monnaie de cuivre à son profit. Elle est autorisée à vendre son cuivre à l'étranger, afin d'attirer en Russie des espèces d'or et d'argent. Elle doit toujours avoir dans sa caisse une somme considérable de ces espèces, pour influer sur le change en faveur de la Russie et faire baisser l'agiot entre les billets et les espèces. La circulation des billets ne pourra pas dépasser cent millions.

Le prince Wezenski s'était, dit-on, vivement opposé à ce nouvel établissement, contre lequel il avait rédigé un long mémoire que l'impératrice accueillit assez mal. On m'assura que l'objet de ce mémoire était de prouver l'inconvénient d'augmenter ainsi la masse des papiers, qui inspiraient déjà peu de confiance, et dont la trop grande quantité amènerait promptement le discrédit. Déjà, dans plusieurs provinces, les billets de l'ancienne banque étaient refusés, ou bien on ne les acceptait qu'à perte.

Le prince Wezenski représentait aussi le danger d'augmenter les facilités que la noblesse ne trouvait déjà que trop pour se ruiner ; enfin il annonçait qu'en amortissant en vingt ans avec un si faible intérêt le capital prêté, on favoriserait des spéculateurs qui enlèveraient ces billets pour les placer ailleurs avec avantage en rentes perpétuelles.

Cette opposition fut sans effet, parce que la plupart des membres du conseil de l'impératrice avaient tous un grand intérêt à voir réussir la création de cette banque qui les aidait momentanément à payer leurs dettes.

Mais, en général, cette opération fut désapprouvée

par tous les négociants étrangers, qui regardèrent cet ukase comme contraire aux principes d'une bonne administration. Ils en trouvaient la rédaction obscure et l'exécution presque impraticable.

Bientôt l'impératrice fut distraite de ses occupations administratives par de nouvelles apparences de guerre. M. de Choiseul la croyait inévitable. Le ministère britannique, dans le dessein de faire échouer nos négociations de commerce, encourageait les Turcs à protéger les mouvements hostiles des Tartares, des Lesghis et du pacha d'Achalzik. En amenant une rupture, l'Angleterre espérait arrêter les progrès de notre influence à Pétersbourg, ou bien anéantir celle que nous conservions à Constantinople.

Déjà tous ces mouvements renouvelaient dans l'esprit de Catherine II d'anciennes méfiances contre nous, et j'obtenais plus rarement des conférences. Cependant cette princesse me montrait toujours personnellement le même bonté; elle me permit de dîner avec elle dans un nouveau palais construit par le prince Potemkin.

On y voyait une galerie entourée de colonnes, et d'une telle étendue qu'une table de cinquante couverts, placée à l'extrémité de cette galerie, était à peine aperçue de ceux qui entraient par l'autre extrémité.

Hors de cette galerie, on trouvait un jardin d'hiver si grand qu'un temple placé au centre de ce jardin n'y paraissait pas disproportionné, bien que dans sa rotonde cinquante personnes pussent être assises sans se gêner.

Là, ce prince nous fit entendre le concert le plus étrange: c'était une musique uniquement composée de cors, et dont chacun ne faisait jamais qu'une note; ce qui n'empêchait pas ces singuliers musiciens de jouer avec précision et rapidité des morceaux d'harmonie de la plus difficile exécution.

Le vice-chancelier donna aussi un grand souper à

l'impératrice. Je désirais qu'il y invitât M. le comte de Custines, qui venait d'arriver à Pétersbourg; mais comme il n'avait pas encore été présenté, le comte Ostermann n'osait pas le prier. Je montrai à l'impératrice quelque regret de ce refus, et par ses ordres l'invitation fut faite.

Vers ce temps, après avoir célébré avec magnificence à Petershoff les fêtes de la Saint-Pierre, Catherine qui choisissait ordinairement ces jours solennels pour faire éclater sa générosité, donna au comte Bezborodko quatre mille paysans, au comte de Woronzoff une plaque de diamants et cinquante mille roubles. Elle nomma six sénateurs, et accorda à d'autres seigneurs plusieurs gouvernements et un grand nombre de décorations.

A la grande surprise de la cour, on vit le favori Yermoloff attaquer le prince Potemkin dans l'esprit de sa souveraine, et miner visiblement son crédit. Le khan de Crimée, Sahim-Gheray, en perdant sa souveraineté, avait obtenu de l'impératrice la promesse d'une indemnité avec un traitement annuel et considérable; je ne sais par quelle raison les paiements de cette pension se trouvèrent retardés.

Le khan, soupçonnant le prince Potemkin de détourner pour quelque autre emploi les sommes qui lui étaient destinées, se plaignit vivement de cette négligence ou de cette infidélité; et pour faire parvenir sûrement ses plaintes à Catherine II, il s'adressa au favori Yermoloff, qui saisit cette occasion favorable pour irriter sa souveraine contre le ministre puissant qu'il se flattait un peu trop légèrement de renverser.

Tous ceux qui étaient mécontents de la hauteur du prince Potemkin se rallièrent à M. Yermoloff; et bientôt, de tous côtés, Catherine fut assaillie de délations contre l'administration du prince, qu'ils accusaient même de déprédations.

L'impératrice en conçut et en montra une humeur

assez vive. Au lieu d'expliquer sa conduite et de se justifier, le prince fier et audacieux lui oppose des dénégations brusques, un maintien froid, la plupart du temps un silence presque dédaigneux ; enfin non seulement il cesse toute assiduité près de sa souveraine, mais il s'en éloigne, quitte Czarskozelo et passe à Pétersbourg ses journées chez le grand écuyer, ne paraissant occupé que de festins, de plaisir et d'amour.

Le dépit de Catherine se manifestait à tous les yeux; le crédit d'Yermoloff semblait croître rapidement; la cour, étonnée d'un tel changement, se tournait, suivant l'usage, vers le soleil levant.

Les parents et les amis du prince sont consternés et disent qu'il se perd par un orgueil déplacé. Sa disgrace paraît certaine ; chacun s'éloigne de lui ; la plupart des ministres étrangers imitent eux-mêmes cet exemple. M. Fitz-Herbert se conduisit plus noblement, quoique dans le fond il ne vît pas avec peine la chute d'un ministre qui se montrait alors plus favorable à nos intérêts qu'à ceux de l'Angleterre.

Pour moi, je crus devoir dans cette circonstance redoubler mon assiduité près du prince. Je le vis tous les jours, et je lui dis franchement qu'il courait imprudemment à sa perte, en osant braver ainsi sa souveraine et blesser sa fierté.

« Eh quoi ! vous aussi, me dit-il, vous voulez que je « plie honteusement, après tant de services rendus, sous « le caprice d'une injustice offensante ? On dit que je me « perds, je le sais ; mais on se trompe. Rassurez-vous, « ce ne sera pas un *enfant* qui me renversera, et je ne « sais qui *l'oserait*. »

« Prenez-y garde, repris-je ; avant vous et dans d'au- « tres contrées, plusieurs célèbres favoris ont prononcé « ce mot si fier *on n'oserait*, et ils n'ont pas tardé à « s'en repentir. »

« Votre amitié me touche, reprit le prince ; mais je

« dédaigne trop mes ennemis pour les craindre. Par-
« lons plutôt de vos affaires : où en êtes-vous pour votre
« traité de commerce ? »

« Il marche bien lentement, lui répliquai-je, et les
« plénipotentiaires de sa majesté me refusent avec opi-
« niâtreté toute diminution de droits sur nos vins. »

« C'est donc là, dit-il, le point principal d'achoppe-
« ment ? eh bien, prenez patience ; cet obstacle ne tar-
« dera pas à être levé. »

Nous nous séparâmes, et je restai, je l'avoue, fort surpris de sa tranquille confiance, qui me paraissait un véritable aveuglement. En effet, l'orage semblait grossir chaque jour : M. Yermoloff prit part ostensiblement aux affaires ; il fut placé dans l'administration de la banque avec les comtes Schouwaloff, Bezborodko, Woronzoff et Zavadoski.

Enfin, on apprit le départ soudain du prince Potemkim pour Narva : ses parents perdirent toute espérance ; ses ennemis chantaient victoire ; les politiques expérimentés spéculaient ; les courtisans changeaient de livrées.

Ainsi privé de mon plus ferme appui, et sachant que M. Yermaloff, me regardant comme l'intime ami du prince, était plus disposé à me nuire qu'à m'obliger, je craignais d'échouer dans une négociation qui n'éprouvait déjà que trop d'obstacles.

Cependant les ministres m'invitent à une conférence ; leur accueil me semble plus amical, et à ma grande surprise, après une assez courte discussion et quelques objections de peu d'importance, ils m'accordent une diminution de droits sur nos vins fins de luxe, en me laissant même l'espoir d'obtenir de plus fortes concessions.

Je ne pouvais concilier cette réalisation des promesses du prince avec sa disgrace, dont personne ne doutait plus. Peu de jours après, tout m'est expliqué : un

courrier de Czarskozelo m'apprend que le prince Potemkin est revenu triomphant, qu'il m'invite à dîner, qu'il est plus en crédit que jamais, et que M. Yermoloff vient d'obtenir une somme de cent trente mille roubles, quatre mille paysans, un congé de cinq ans et la permission de voyager.

Dans un empire absolu, la faveur et la disgrace se succèdent rapidement, et, sur ce théâtre mobile de la cour, la scène semble changer par un coup de baguette. Catherine II venait de choisir un nouvel aide de camp, M. Momonoff, jeune officier de la garde impériale, très distingué par les agréments de sa figure et de son esprit.

Dès que j'arrivai chez le prince, il m'embrassa en me disant : « Vous ai-je trompé en rien, *batushka ?* « l'enfant m'a-t-il renversé ? me suis-je perdu par mon « audace ? et vos plénipotentiaires se sont-ils montrés « aussi récalcitrants que vous le croyiez ? Au moins, « pour cette fois, convenez, monsieur le diplomate, « qu'en politique mes prédictions sont encore plus sûres « que les vôtres. »

Le nouvel aide de camp de Catherine, protégé par le prince Potemkin, montrait des sentiments conformes aux siens. Il ne tarda pas à m'exprimer le désir de se lier avec moi. Ceux qui se trouvaient dans la même position que lui restaient toujours au palais et ne dînaient chez personne. Mais l'impératrice lui permit d'accepter une invitation que je lui avais adressée ; et, pour mieux me marquer sa bienveillance, au moment où nous étions sortis de table, nous vîmes cette princesse dans sa voiture passer lentement devant le balcon de mes appartements et nous saluer avec bonté.

Ce fut dans ce temps que le prince de Nassau m'écrivit de Varsovie, et me demanda s'il ne serait pas possible d'obtenir pour lui la permission de faire porter le pavillon russe aux bâtiments sur lesquels il désirait

faire transporter dans l'Archipel et en France, par la mer Noire, les productions de ses terres.

J'en parlai au prince Potemkin; celui-ci m'assura que la chose était impossible : « Premièrement, me dit-« il, on n'accorde point le pavillon russe aux étrangers; « pour l'obtenir, il faut être naturalisé en Russie et y « posséder quelques terres. De plus, je vous dirai que « l'impératrice a des préventions assez fondées contre « M. de Nassau, parce qu'il est allé dernièrement à « Constantinople, et s'y est montré très disposé à com-« battre avec les Turcs contre nous. »

Malgré cette réponse, comme j'insistais assez vivement, ce prince, surpris de la chaleur de mes instances, me demanda par quel motif je me montrais si pressant dans mes démarches en faveur d'une personne qui n'avait avec moi aucun lien de famille. « M. de Nassau « n'est pas même, ajouta-t-il, véritablement votre com-« patriote; par sa naissance il n'est point Français; il « s'est marié en Pologne, qui devient aujourd'hui sa « patrie adoptive. »

Alors, pour lui expliquer le commencement de notre liaison, je lui racontai notre querelle, notre singulier duel, et le serment de fraternité d'armes que nous nous étions réciproquement fait après ce combat.

Il ne me répondit rien; mais, peu de jours après, il m'apprit que l'impératrice, voulant me donner une nouvelle preuve de sa bienveillance, m'autorisait à écrire au prince de Nassau qu'elle lui faisait présent d'une terre en Crimée, et lui accordait le pavillon russe pour ses bâtiments.

On jugera facilement de la surprise et de la satisfaction de M. de Nassau, en recevant cette nouvelle si imprévue. D'après mon conseil, il écrivit au prince Potemkin, et le pria d'obtenir une autre faveur pour lui, celle d'être admis à présenter à l'impératrice l'hommage de sa respectueuse reconnaissance.

Cette princesse annonçait déjà publiquement son prochain voyage en Crimée; je devais l'y accompagner, et ce fut à Kieff que le prince de Nassau vint nous rejoindre.

Le prince de Ligne, qui devait aussi faire partie de notre impériale caravane, était arrivé à Pétersbourg: connu et fêté dans toutes les cours de l'Europe, il s'y faisait aimer par la douceur et la facilité de son caractère, par l'originalité de son esprit, par la vivacité de son imagination; il aurait animé la société la plus froide.

Brillant à la guerre par une bravoure chevaleresque, remarquable par l'étendue de ses connaissances militaires, historiques et littéraires, il écoutait et flattait la vieillesse, surpassait la jeunesse en légèreté, prenait sa part dans toutes les folies de son temps, dans toutes les guerres, dans toutes les fêtes. A cinquante ans il conservait encore une beauté noble; quant à son esprit, il s'était arrêté à vingt ans.

Affectueux avec ses égaux, populaire avec les classes inférieures, familier avec les princes et même avec les souverains, il mettait chacun à son aise, ne se gênait avec personne, faisait des vers pour toutes les femmes; adoré dans sa famille, il vivait avec ses enfants plutôt en compagnon qu'en père, semblait n'avoir jamais de secret pour personne, et jamais ne compromettait ceux qu'on lui confiait. Sa frivolité eût déparé ridiculeusement la vieillesse de tout autre; mais cette frivolité était si variée, si aimable, si piquante et si exempte de toute malignité, qu'on aimait en lui jusqu'à ses défauts.

Il était en grande faveur auprès de l'impératrice; et, dès qu'il arriva, elle lui apprit qu'elle lui faisait don d'une terre en Crimée et située sur les bords de la mer Noire, au lieu même où l'on assurait que le temple desservi en Tauride par la princesse et prêtresse Iphigénie avait existé.

Depuis plusieurs années j'étais intimement lié avec le prince de Ligne; aussi je jouis plus que personne du plaisir que me promettait un tel compagnon de voyage.

Plus ce voyage approchait, plus il me devenait nécessaire de hâter la conclusion des affaires dont j'étais chargé; car, une fois parti, tout aurait été suspendu; et, comme le baromètre politique est presque toujours au variable, un long délai, dans les circonstances où je me trouvais, pouvait facilement se convertir en véritable échec.

La marche triomphale de Catherine dans le midi, les troupes nombreuses rassemblées le long du Borysthène jusqu'aux bords du Pont-Euxin, devaient probablement réveiller les inquiétudes de la Porte ottomane, exciter ses alarmes, et ranimer les éléments de discorde que nous nous efforcions alors d'apaiser.

Je redoublai donc d'activité; M. le comte de Vergennes me seconda parfaitement, M. de Bulgakoff reçut l'ordre de s'entendre franchement avec M. de Choiseul, et tous deux parvinrent, au moins momentanément, à terminer les différents relatifs à la Géorgie.

Le divan promit de ne plus favoriser les Lesghis et les Circassiens; il défendit au pacha d'Achalzik d'encourager les brigandages des Tartares du Kuban; et d'envahir les États du roi de Géorgie, Héraclius, vassal de l'impératrice.

Ces ordres furent effectivement donnés, mais mal exécutés; car le pacha d'Achalzik, autrefois chrétien, souvent rebelle, ne s'était depuis peu soumis qu'à la condition de garder héréditairement son pachalick; ce qui rendait son obéissance douteuse et sa destitution très difficile.

La contestation qui existait à Pétersbourg relativement aux droits à payer par les gabarres françaises durait toujours; l'opiniâtreté du comte de Woronzoff la

prolongeait. M. de La Galissonnière, commandant de notre escadre, se conduisit dans cette affaire avec une sagesse et une fermeté qui lui méritèrent les éloges de la personne même la plus prévenue contre nous, l'amiral anglais Greig, qui commandait alors l'armée navale de Russie.

Enfin j'obtins une convention qui fixait avec modération les droits qu'on devait payer pour les marchandises chargées sur nos gabarres ; et relativement à notre frégate, il fut décidé qu'elle serait traitée sur tous les points, dans les ports russes, comme l'avait été précédemment la frégate anglaise sur laquelle était arrivé lord Cathcart, ambassadeur de la Grande-Bretagne en Russie.

Malgré cet accord, il s'éleva soudain une violente dispute entre les douaniers de Cronstad et nos marins : M. Dahl, directeur de la douane, homme grossier dans ses procédés, prétendit faire visiter d'autorité nos gabarres.

Instruit de cet incident, et craignant les lenteurs accoutumées du comte de Woronzoff ou sa partialité, je pris le parti d'adresser directement mes plaintes à l'impératrice. Cette princesse me répondit sur le champ qu'elle était très mécontente de la conduite du directeur, et qu'elle allait lui envoyer des ordres les plus précis pour nous donner une pleine satisfaction. Tout obstacle étant alors levé, notre escadre mit à la voile et retourna en France.

Ce prompt et heureux dénouement fut pour moi, dans ce moment, une preuve marquante de crédit, et ne contribua pas faiblement à rendre plus faciles mes négociations avec les ministres de Catherine.

Cette princesse me permit, peu de jours après, de dîner avec elle chez le prince Potemkin, de la suivre dans une course qu'elle fit pour visiter sa fabrique de poudre d'Octa, et de l'accompagner à Pella, nouvelle maison de plaisance qu'elle se faisait construire.

Dans le même temps nous reçûmes, le comte de Cobentzel et moi, l'ordre de nous montrer réciproquement une pleine confiance. L'empereur voulait agir alors de concert avec nous pour maintenir la paix entre la Russie et les Turcs.

De ce moment nous eûmes pour adversaires actifs et constants les ministres d'Angleterre, de Prusse et de Portugal. Le Danemarck et la Suède même montraient une méfiance qui n'était au vrai que trop justifiée par des souvenirs récents et par l'ambition des deux cours impériales.

Notre rapprochement avec elles, bien que pacifique, leur inspirait des craintes ; ils se rappelaient que le gouvernement de Catherine avait prodigué des témoignages d'amitié au prince royal dans le moment où elle abandonnait la Prusse pour l'Autriche, au roi de Pologne, en lui promettant de défendre ses États qu'elle allait partager ; enfin, au grand-seigneur, en signant avec lui un traité de commerce à l'instant même où elle s'emparait de la Crimée.

Ces souvenirs me laissaient aussi quelques inquiétudes. Cependant M. Choiseul m'écrivit une dépêche tranquillisante, et d'un autre côté je sus, par M. le comte de Cobentzel, que l'empereur Joseph II, réellement piqué d'avoir facilité à l'impératrice l'acquisition de la Crimée, et de n'avoir, en retour, reçu de cette princesse aucun appui dans les contestations relatives à la Hollande et à la Bavière, était fort éloigné de vouloir désormais seconder ses vues d'agrandissement.

Le prince de Ligne avait annoncé à l'impératrice que l'empereur la rejoindrait dans sa route sur les rives du Borysthène, et le comte Komagerski, envoyé par le roi de Pologne, lui demanda pour ce monarque une entrevue près de Kieff ; ce qui lui fut accordé.

Sur ces entrefaites, un courrier arriva de Turquie. Aussitôt le ministre d'Angleterre fut mandé au palais,

où il resta enfermé plus d'une heure avec l'impératrice et le prince Potemkin, ce qui mit tout le corps diplomatique aux champs.

Moi, comme un autre, je m'épuisais en conjectures. Dieu sait combien de dépêches chiffrées portèrent dans les cabinets européens d'hypothèses et de prévisions chimériques! Heureusement le soir même je vis l'impératrice à l'Ermitage, et je sus par elle que le seul objet de cette conférence avait été l'examen d'une collection curieuses de dessins, nouvellement rapportée d'Égypte par le chevalier Worsley.

Notre départ devenait prochain : les conférences s'éloignaient, enfin j'en obtins une; mais j'éprouvai la même résistance sur la diminution des tarifs. On m'objecta le tort que la diminution de nos vins ferait au commerce des Espagnols et des Portugais, qui versaient beaucoup d'argent en Russie et en tiraient peu, tandis que nos marchandises de luxe, fort à la mode dans l'empire, en feraient exporter une grande quantité d'or dès que notre traité serait conclu.

Enfin, pour justifier les lenteurs dont je me plaignais, les ministres m'alléguèrent le grand nombre d'affaires dont ils étaient chargés. De plus, ils m'assurèrent que les traités de l'Angleterre, de Naples et de Portugal, se trouvaient moins avancés que le mien. M. de Woronzoff termina la conférence en me promettant son *ultimatum*, mais en même temps il me déclara que nos vins de Champagne jouiraient seuls de quelque diminution de droits.

Que ne devais-je pas craindre dans un pays où tout se commençait, et où rien ne s'achevait! M. de Woronzoff d'ailleurs se disposait à faire un voyage en Finlande, et je regardais toutes ces tergiversations comme des ruses employées par les ministres qui m'étaient opposés, et dans le but de ne rien finir avant notre départ pour la Crimée.

J'en parlai vivement au prince Potemkin, il trouva comme moi ces délais indécents, mais obligé lui-même de partir pour Kieff, il ne lui fut plus possible de m'aider à vaincre les difficultés de tout genre qu'on m'opposait.

Alors, ne voyant plus d'autre ressources, je résolus de me servir d'un nouvel intermédiaire pour faire parvenir par un moyen secret mes justes plaintes à l'impératrice; M.Momonoff s'était depuis peu lié intimement avec moi, et me montrait un grand désir de voir ma négociation heureusement terminée. Je lui écrivis que j'éprouvais de singulières contrariétés.

« Tandis, lui disais-je, que l'impératrice veut que « l'on hâte la conclusion d'un traité de commerce entre « la France et la Russie, elle ignore à quel point ses « ordres sont mal exécutés. Ses ministres, soit par « prédilection pour l'Angleterre, soit par prévention « contre la France, soit enfin par tout autre motif, « m'opposent obstacles sur obstacles, difficultés sur « difficultés. »

« On dirait qu'ils ne cherchent qu'à gagner du temps; « celui de notre départ pour la Crimée approche, et si « rien ne se termine avant cette époque, la volonté de « l'impératrice sera sans effet; enfin les ministres au- « ront fait échouer une négociation dont le résultat « devait être si utile à nos deux pays.

« J'en éprouve un vif chagrin; il serait bien important « que l'impératrice sût la vérité et combien peu elle est « obéie. Vous regarderez, j'espère, cet épanchement « de ma confiance comme une vraie preuve de mon « amitié. »

M. Momonoff me répondit « que tous ces délais le « contrariaient autant que moi, mais que sa position ne « lui laissait malheureusement nul moyen de me se- « conder comme il l'aurait voulu, parce qu'il déplairait « certainement à sa majesté s'il lui parlait des affaires « dont elle ne lui avait pas permis de se mêler. »

Je le savais comme lui, et je n'attendais pas d'autre réponse ; mais en même temps j'étais bien sûr que pour se faire honneur de cette réserve, il montrerait à sa souveraine ma lettre et la sienne, or, c'était tout ce qu'il me fallait ; le succès ne tarda pas à justifier mon attente.

M. de Vergennes venait de m'envoyer un contre-projet de traité dont toutes les dispositions étaient sages, conciliantes et motivées avec une grande habileté. Je demandai une conférence aux ministres, et contre leur coutume, ils me l'accordèrent dès le lendemain.

Il ne me fut pas difficile de voir que quelque impulsion secrète et puissante avait changé les dispositions des plénipotentiaires ; M. de Woronzoff se montrait moins opiniâtre, le comte Bezborodko plus pressé de conclure, le comte Ostermann moins froid, N. de Markoff seul, qui remplaçait depuis peu M. Bacounin, m'opposait quelque résistance.

On discuta le projet de M. de Vergennes article par article et avec un évident désir de conciliation. Enfin j'obtins presque tous les changements que désirait ma cour. Il ne resta plus à lever que deux ou trois difficultés de peu d'importance, et relatives à quelques compensations demandées par les Russes en faveur de la diminution des droits sur nos vins, qu'ils consentaient à m'accorder.

J'envoyai cet *ultimatum* à M. de Vergennes, en le priant de remarquer combien il était nécessaire de ne pas perdre, par trop d'insistance sur des points peu essentiels, les avantages immenses et réels que nous obtenions par cet *ultimatum*.

En effet, on nous donnait l'avantage de payer les droits en monnaie du pays ; ce qui faisait disparaître l'infériorité où jusque-là nous nous étions trouvés relativement à l'Angleterre et aux autres puissances qui,

ayant des traités avec la Russie, payaient sur toutes leurs productions un droit inférieur de douze et demi pour cent à celui auquel étaient assujetties les nôtres.

Ce traité, tel qu'on nous l'offrait, nous assurait la jouissance de toutes les prérogatives, exemptions et droits accordés aux nations les plus favorisées, enfin la diminution d'un quart sur nos vins dans le sud de l'empire, et d'un cinquième dans le nord. De plus, on accordait l'égalité pour nos savons avec ceux de Venise et de Turquie, et généralement la diminution d'un quart de droits sur toutes nos productions.

Il est vrai qu'on en exceptait les sels et les eaux-de-vie, mais cette exception était générale pour toutes les autres nations, parce que les sels sont une branche principale du commerce de Crimée, et que les eaux-de-vie étant fabriquées en Russie et affermées rapportaient à la couronne un revenu annuel de cinquante millions.

« Nous devons, je crois, dis-je au ministre, nous « contenter de telles concessions et de la diminution « proposée sur nos vins; car malgré leur cherté, « leur débit s'accroît, tandis que celui des vins d'Es- « pagne et de Portugal diminue. Songez d'ailleurs que « le mois de novembre s'avance, que l'impératrice doit « partir les premiers jours de janvier, et que si votre « réponse définitive ne m'arrive pas avec une extrême « diligence, nos adversaires auront atteint le but où « tendaient leurs lenteurs, la négociation sera inter- « rompue par un long voyage, et probablement man- « quée, car malgré les succès que viennent d'obtenir « MM. de Choiseul et de Bulgakoff par un accord « conclu avec la Porte, l'horizon est encore très ora- « geux. »

« On continue à me faire les protestations les plus « pacifiques; cependant, sous prétexte d'entourer de « magnificence la marche triomphale de l'impératrice, « une armée nombreuse se rassemble dans le midi.

« Les ministres prussiens et suédois prétendent que « Catherine II, bien qu'elle ajourne son plan d'invasion « de la Turquie, veut pourtant poser la première pierre « d'un nouvel empire, et que possédant déjà quelques « parties de l'ancien empire grec, telles que la Tauride, « la Géorgie, le Bosphore cimmérien et l'Ibérie, elle « doit faire couronner à Kherson, empereur des Grecs, « son petit-fils Constantin, avec l'espoir que cette pro- « clamation rallumant dans toute la Grèce le désir de « secouer le joug ottoman, le colosse turc se trouvera « tôt ou tard miné et ruiné par les désastres d'une « longue guerre civile. »

Ce projet me semblait alors chimérique; mais il ne devait pas le paraître aux Turcs, et leur inquiétude suffisait pour amener une rupture. Alors la méfiance contre nous se réveillerait en Russie, et ne nous laisserait plus aucun espoir de renouer nos négociations commerciales.

Le traité de M. Fitz-Herbert s'avançait rapidement; mais, lorsqu'il se croyait au moment de le conclure, il rencontra subitement un obstacle inattendu, qu'il ne lui fut pas possible de surmonter.

Il faut savoir que, dans le temps où les plénipotentiaires russes me proposèrent d'insérer dans notre traité une stipulation, par laquelle le roi déclarerait reconnaître les principes de la neutralité armée, je refusai en son nom d'y consentir, à moins que l'impératrice ne s'engageât solennellement à ne faire ni renouveler de traités avec aucun autre gouvernement, sans exiger de lui la même reconnaissance.

Lorsqu'on en vint avec M. Fitz-Herbert à cette disposition, il se récria, ainsi que je l'avais prévu, contre une disposition si nouvelle, et voulut exiger qu'on la supprimât, parce que jamais, disait-il, son gouvernement n'y acquiescerait.

Les plénipotentiaires lui répondirent qu'il était im-

possible d'obtempérer à sa demande, parce qu'à cet égard l'impératrice avait contracté avec plusieurs grandes puissances des engagements irrévocables.

De ce moment les conférences cessèrent, la négociation échoua, et on convint seulement de trois mois l'existence de l'ancien traité qui expirait, afin de donner au gouvernement anglais le temps nécessaire pour faire connaître sa résolution définitive.

A cette époque, Catherine II éprouva, dans son intérieur, d'assez vives contrariétés. Elle voulait emmener avec elle dans le midi ses petits-fils Alexandre et Constantin. Le grand-duc et la grande-duchesse, qui ne devaient pas être du voyage, se plaignirent vivement de cette séparation. La contestation devint vive; mais une petite vérole volante, dont les jeunes princes furent atteints, força l'impératrice à les laisser près de leurs parents.

Dans le même temps, une scène assez scandaleuse surprit et affligea la cour : après le spectacle de l'Ermitage, la princesse de Wurtemberg, belle-sœur de la grande duchesse, au lieu de la suivre selon sa coutume, courut dans l'appartement de l'impératrice, se jeta à ses pieds, implora sa protection contre son mari, qui lui faisait subir, dit-elle, les traitements les plus durs; elle déclara qu'il lui était désormais impossible de supporter des outrages et une tyrannie qui redoubleraient probablement de violence dès que l'impératrice serait partie.

Il fallait que ses plaintes eussent été accompagnées de circonstances et de détails bien graves, car le même soir, après cet entretien, Catherine écrivit une lettre sévère au prince de Wurtemberg, en lui ordonnant de quitter son service, de s'éloigner de ses états et de partir pour l'Allemagne.

La princesse resta à l'Ermitage, où sa majesté lui fit préparer un appartement. Le grand duc et la grande

duchesse se montrèrent profondément affligés de la méfiance injuste que leur avait montrée, dans une circonstance si importante, la duchesse de Wurtemberg, leur sœur.

Le mois de décembre s'était écoulé; je ne recevais aucune nouvelle. Les Anglais et leurs partisans, qui désiraient que ma négociation échouât, triomphaient; mais enfin, le 6 janvier 1787, un courrier de M. de Vergennes arrive; je rédige sur le champ les articles dont ce ministre proposait le changement ou l'addition; le 7, je demande une conférence; le 8, elle a lieu.

Je lis aux plénipotentiaires une note destinée à leur prouver la justice et la modération des propositions nouvelles que j'étais chargé de leur présenter. Leurs objections furent légères et courtes. Ils semblaient avoir reçu l'ordre secret de terminer. Cependant ils insistaient pour obtenir que leurs fers fussent traités plus favorablement que ceux des autres nations, condition sans laquelle, à leur avis, nous devions perdre la forte diminution de droits qu'ils nous avaient accordée sur nos vins et sur nos savons.

M. de Vergennes m'avait précédemment autorisé à céder sur ce point important, mais seulement à la dernière extrémité. Or, voyant que les plénipotentiaires se montraient pressés de conclure, je résolus de profiter de ces dispositions; et, au lieu de faire connaître l'autorisation que j'avais reçue, je persistai à refuser toute faveur exclusive pour les fers russes, au détriment des fers des autres nations, ce qui nuirait trop gravement aux fers de la Suède, notre alliée; je pris même sur moi de déclarer que cette difficulté suffirait pour m'empêcher de signer.

Cette hardiesse me réussit; les plénipotentiaires, ne voulant pas rompre, se contentèrent de la stipulation qui traitait leurs fers comme ceux de la nation la plus favorisée. En faveur de cette égalité, ils confirmèrent la

diminution des drois sur nos vins et sur nos savons, telle que nous l'avions obtenue.

Ainsi, nous trouvant tous animés du même désir de conclure, après deux heures de conférence, nous nous accordâmes sur tous les points. Le 9, on rédigea les actes; enfin le jeudi 11 janvier 1787, nous étant réunis, nous signâmes le traité, que j'envoyai le 14 par un courrier à M. de Vergennes.

Le 17 janvier je me rendis à Czarskozelo, d'où je partis avec l'impératrice le 18, pour la Crimée : heureux d'avoir contribué à former un lien avantageux et solide entre le roi et une souveraine qui, professant une vive amitié pour lui, me comblait de bontés.

Il était difficile de commencer un plus curieux et plus grand voyage sous de meilleurs auspices, et de voir ainsi régner un plus parfait accord entre mes devoirs et ma reconnaissance.

A peine parvenu à terminer une longue, importante, difficile négociation, et à vaincre les obstacles que m'avaient suscités, d'une part l'activité jalouse des négociants anglais, et de l'autre la disposition peu bienveillante des ministres russes, une nouvelle carrière s'offrait à moi.

Destiné par le sort à me trouver sans cesse dans les positions les plus variées, je devais, à la suite du char de triomphe de Catherine, traverser avec elle son vaste empire, visiter cette Tauride fameuse dans la fable, dans l'histoire, et que l'audace d'une femme venait d'enlever aux farouches enfants de Mahomet.

Je devais être témoin des hommages que lui prodigueraient sur la route une foule d'étrangers attirés, comme ils le sont toujours, par l'éclat d'une grande puissance et d'une haute fortune; un roi de Pologne jadis aimé et couronné, puis récemment dépouillé d'une partie de ses Etats par cette impérieuse souveraine; enfin l'héritier des Césars, l'empereur d'Occident, qui,

abaissant son diadème, et déposant momentanément la pourpre, venait se mêler aux courtisans de la victorieuse impératrice, pour resserrer avec elle les liens d'une alliance également redoutable à la liberté polonaise, à la sécurité prussienne et au repos de l'Europe.

A la fois courtisan et négociateur, il m'était prescrit de cultiver de plus en plus la faveur de Catherine, et de surveiller en même temps avec activité les desseins et les actions de cette princesse ambitieuse, qui, couvrant alors de troupes nombreuses les rives du Borysthène et les bords de la mer Noire, semblait, de concert avec son allié Joseph II, menacer d'une prochaine et totale destruction l'empire ottoman.

Pour remplir cette curieuse et singulière mission, je partais sans légation, sans bureaux, sans secrétaire. Là, j'allais me voir au milieu d'une suite non interrompue de courses, de fêtes, d'audiences publiques, de cercles et de jeux, sans pouvoir jouir ni de quelque liberté pour observer, ni de quelques moments de solitude pour méditer et pour me rendre compte de ce qui aurait pu frapper mes regards et mon esprit.

Rien ne ressemble moins aux voyages ordinaires que ceux d'une cour: voyageant seul, on voit les hommes, les pays, les usages, les établissements, tels qu'ils sont; mais en accompagnant un monarque, on voit tout apprêté, déguisé, fardé; rien n'est naturel, tout est officiel; on ne rencontre guère ainsi dans les paroles et dans les actions plus de vérité que l'on en trouve dans les manifestes dictés par la politique.

Vainement on annonce que toute étiquette sera bannie de ces majestueuses parties de plaisir; la gêne existe toujours là où règne une si grande inégalité; on ne peut s'arrêter où l'on veut, s'occuper de ce qui attache, approfondir ce qu'on vous force d'effleurer.

Tout pour un voyageur libre est objet d'amusement, d'instruction et de curiosité; mais, lorsqu'on suit une

cour, elle seule devient l'objet de la curiosité générale ; c'est elle et non le pays qui est le vrai spectacle ; elle ne va pas voir les hommes et les peuples, ce sont eux qui accourent en foule sur son passage, et le bruit perpétuel des acclamations volontaires ou commandées laisse peu de place aux doux charme des entretiens et des réflexions.

Aussi, dans ce voyage de huit cents lieues, je ne m'attendais pas plus à voir dans leur état naturel les lieux et les hommes, qu'un habitant de nos villes ne pourrait se flatter de connaître les mœurs de nos villages, s'il ne les avait jamais observées qu'à l'Opéra.

Au reste, presque toujours l'illusion est plus attrayante que la réalité, et certainement le tableau magique qu'on offrait à chaque pas à Catherine II, et que je vais essayer d'esquisser, sera, pour beaucoup d'esprits, plus curieux par sa nouveauté que les relations bien plus utiles, à d'autres égards, de quelques savants qui ont parcouru et observé philosophiquement cette vaste Russie, sorti si récemment des ténèbres et devenue tout à coup si puissante et si colossale dès son premier essor vers la civilisation.

Un mois avant notre départ pour la Crimée, j'avais vu, à mon grand regret, le prince de Ligne s'éloigner de nous pour aller porter à l'empereur Joseph II l'itinéraire de l'impératrice. Il ne nous rejoignit qu'à Kieff, nous ramenant ses compagnes ordinaires, la gaité franche et piquante, la grace noble et naturelle, cette facilité d'humeur qui n'appartient qu'aux hommes spirituels et bienveillants, et cette variété féconde dans l'imagination, qui ne permet jamais à la conversation de languir, et qui, dans une cour même, en dépit de l'étiquette ne laisse pas la plus petite place à l'ennui.

Le 17 janvier 1787, M. Fitz-Herbert, le comte Cobentzel et moi, après avoir dîné à Pétersbourg, chez le consul de l'empereur, nous partîmes pour Czarskozelo,

où nous trouvâmes l'impératrice assez silencieuse et rêveuse, contre sa coutume.

Elle était contrariée de ne pouvoir emmener avec elle les grands-ducs Alexandre et Constantin ; de plus son aide de camp favori, le comte Momonoff, avait un peu de fièvre, et Catherine éprouvait ce qui arrive à toutes les personnes trop constamment favorisées par la fortune: les plus légères contrariétés sont pour elle des chagrins et même des surprises.

Elle nous reçut bien, mais parla peu, et nous fit jouer avec elle au loto ; ce qui, je crois, lui était bien rarement arrivé. Sa majesté s'aperçut promptement de l'ennui que me causait cet insipide jeu ; je m'endormais malgré moi : elle m'en fit quelques plaisanteries ; et, pour me tirer d'embarras, je lui dis ces vers que j'avais composés à Paris pour madame la maréchale de Luxembourg, femme célèbre par son esprit, et qui montrait une singulière passion pour ce triste amusement :

Le loto, quoi que l'on en dise,
Sera fort longtemps en crédit ;
C'est l'excuse de la bêtise
Et le repos des gens d'esprit.

Ce jeu vraiment philosophique
Met tout le monde de niveau ;
L'amour propre, si despotique,
Dépose son sceptre au loto.

Esprit, bon goût, grace et saillie,
Seront nuls tant qu'on y jouera.
Luxembourg, quelle modestie !
Quoi ! vous jouez à ce jeu là ?

Le cercle fut court ; à huit heures on nous congédia. Nous nous réunîmes dans l'appartement de M. le comte de Cobentzel, et là nous ne fûmes pas plus gais. Ce grand voyage, dont l'annonce et l'espoir avait si vivement excité notre curiosité, semblait nous peser au

moment où nous allions l'entreprendre; on eût dit que c'était un pressentiment des longs orages et des terribles révolutions qui ne tardèrent pas à le suivre.

Cependant, aucun de nous ne prévoyait que cette marche triomphale de la Cléopâtre du Nord serait à peu près l'époque d'un aussi grand bouleversement que l'avait été le voyage de la Cléopâtre d'Egypte, après lequel on vit la chute de la république romaine, la naissance de l'empire, une guerre civile qui ébranla le monde, et l'établissement d'une longue et sanglante tyrannie.

A ces deux époques si éloignées, les catastrophes furent pareilles, quoique les causes fussent très diverses et le sang inonda également la terre, pendant la première, pour l'avertissement des peuples, et durant la seconde, pour leur émancipation.

Au reste, ce grand et terrible avenir était encore couvert pour nous d'un voile épais, et notre tristesse momentanée s'expliquait par des motifs très naturels, très vulgaires, et fort étrangers à ces hautes prévisions.

Fitz-Herbert, dont le caractère mélancolique et indépendant se trouvait gêné à la cour, quittait avec peine Pétersbourg, et s'éloignait à regret d'une dame russe qu'il aimait tendrement, ainsi que d'un ami intime, M. Elis, l'un des plus aimables hommes de l'Angleterre.

Moi, j'étais fort préoccupé de quelques lettres qui m'étaient récemment arrivées de France: le bandeau des illusions, jetés sur nos yeux par M. de Calonne, commençait à tomber; tout annonçait en France une grande crise, que ce ministre audacieux et léger accélérait par la témérité des mesures qu'il proposait pour l'éloigner.

D'ailleurs, en commençant un voyage de quatre cents lieues pour aller en Crimée, et de quatre cents autres

lieues pour revenir à Pétersbourg, toute correspondance cessait presque pour moi, et je ne devais recevoir que rarement et à de longs intervalles des nouvelles de ma femme, de mes enfants, de mon père, de mon gouvernement, et de tous les objets de mes affections; c'était enfin un redoublement d'absence.

Le comte de Cobentzel était le seul de nous trois qui conservât son inaltérable gaité; la cour semblait son élément, et tous ses assujettissements étaient autant d'attraits pour lui.

Au reste, nous étions jeunes: dans le printemps de la vie, les soucis ne laissent pas plus de traces dans le cœur que de rides sur le front, et notre mélancolie ne fut qu'un léger nuage, qui, à notre réveil, avait disparu comme les songes de la nuit.

Le 18 janvier 1787, nous nous mîmes en route: l'impératrice fit monter dans sa voiture mademoiselle Protasoff et le comte Momonoff, qui ne la quittaient jamais, le comte Cobentzel, le grand écuyer Narischkin et le grand chambellan Schouwaloff. Dans le second carrosse, on plaça Fitz-Herbert et moi avec les comtes Tchernicheff et d'Anhalt.

Le cortège était composé de quatorze voitures, de cent vingt quatre traîneaux et de quarante supplémentaires. Cinq cent soixante chevaux nous attendaient à chaque poste.

Le froid s'élevait à dix-sept degrés; la route était superbe; le traînage rendait notre course rapide, nos voitures, montées sur de hauts patins, semblaient voler.

Pour nous garantir du froid, nous étions tous enveloppés dans de vastes fourrures de peau d'ours, que nous portions par dessus des pelisses plus fines et plus précieuses; nous avions sur nos têtes des bonnets de martre. Avec ces précautions nous ne nous apercevions point du froid, lors même qu'il montait à vingt ou vingt-

cinq degrés. Dans les maisons où l'on nous logeait, les poêles nous donnaient plutôt lieu de craindre l'excès de la chaleur que celui du froid.

A cette époque des jours les plus courts de l'année, le soleil commençait bien tard à nous éclairer, et, au bout de six ou sept heures, il disparaissait, et faisait place à la plus obscure nuit. Mais, pour dissiper ces ténèbres, le luxe oriental ne nous laissait pas manquer de clartés : à de très courtes distances et des deux côtés de la route, on avait élevé d'énormes bûchers de sapins, de cyprès, de bouleaux, de pins, qu'on livrait aux flammes ; de sorte que nous parcourions une route de feux plus brillants que les rayons du jour : c'était ainsi que la fière autocratrice du Nord, au milieu des plus sombres nuits, voulait et commandait *que la lumière se fît.*

A soixante-douze verstes de Pétersbourg, nous nous arrêtâmes pour dîner dans une petite ville neuve et jolie, nommée Rojestwensk. Là, sa majesté, revenue tout à fait à sa gaîté naturelle, daigna me parler avec une extrême obligeance de la satisfaction que lui donnait la conclusion du traité de commerce, signé, peu de jours avant, par ses ministres et par moi.

Cette relation deviendrait monotone, si, voyageur trop scrupuleux, je parlais de toutes les villes et bourgs que nous traversions, et où nous nous arrêtions pendant le cours d'une si longue route ; je ne citerai que celles dont la grandeur, l'antiquité, la richesse et l'histoire, peuvent être dignes de quelque attention.

La première partie de ce voyage, commencé au milieu d'un rigoureux hiver, ne doit pas faire craindre au lecteur l'abus des descriptions. Une seule suffira : nous traversions de vastes plaines couvertes de neige, des forêts de sapins, dont les branches, hérissées de glaçons, offraient quelquefois, au reflet des rayons du soleil, l'éclat du cristal et du diamant.

Dans cette saison, toute la Russie différait peu de la froide Sibérie; chaque animal restait dans son étable, chaque habitant dans ses foyers, près de son poêle. De rapides traîneaux sillonnaient seuls en tous sens ces plaines solitaires et glacées pour porter dans toutes les villes, de l'est à l'ouest et du sud au nord, les productions diverses de l'agriculture et de l'industrie. Ces innombrables traîneaux, semblables à des flottes de barques légères, traversaient avec une incroyable célérité ces plaines immenses, qui n'offraient alors que l'aspect d'une mer glacée.

On peut juger facilement du contraste étrange que présentait, au milieu de cette mer de neige, une route embrasée de mille feux, que parcourait majestueusement le cortège nombreux de l'illustre souveraine du Nord, avec tout le luxe de la cour la plus magnifique.

A peu de distance des bourgs et des villes, cette route solitaire se peuplait d'une foule innombrable de citadins et de villageois, dont la curiosité bravait la rigueur du froid, et qui saluaient leur souveraine par les plus vives acclamations.

L'ordre constant que l'impératrice avait établi dans sa vie habituelle, pour l'emploi de ses journées, variait le moins possible dans ses voyages : à six heures elle se levait et travaillait avec ses ministres; elle déjeunait ensuite et nous recevait. On partait à neuf heures, et on s'arrêtait à deux pour dîner. Nous remontions ensuite en voiture et nous nous arrêtions à sept heures.

Partout elle trouvait un palais ou une élégante maison préparée pour la recevoir. Nous dînions avec elle tous les jours. Après quelques moments employés à la toilette, sa majesté venait nous retrouver dans son salon, causait, jouait avec nous, et à neuf heures se retirait pour travailler jusqu'à onze.

Dans toutes les villes, on nous assignait quelques logements commodes chez de riches habitants; mais,

dans les bourgs, je fus obligé de coucher chez des paysans, où la chaleur de leurs maisons étroites et closes était si excessive, qu'on ne pouvait y dormir. Une petite lucarne étroite éclaire faiblement une chambre basse, que remplit presque totalement un énorme poêle, entouré de bancs de bois placés près des cloisons; c'est sur ce poêle que couchent le paysan, sa femme et ses enfants, privés d'air et n'ayant pour lumière qu'une branche de bois résineux enflammé.

Le second jour de notre route, j'étais placé avec M. Fitz-Herbert dans la voiture de l'impératrice. La conversation fut vive, gaie, variée, et ne tarit pas. Sa majesté nous raconta « qu'ayant appris qu'on la blâmait » généralement d'avoir permis à un capitaine de vaisseau de se marier avec une négresse, elle avait répondu : *Vous voyez bien que c'est un effet de mes vues ambitieuses contre les Turcs, puisque j'ai fait célébrer avec éclat le mariage de la marine russe avec la mer Noire.* »

Elle se plaisait beaucoup à nous parler souvent de la barbarie, de la mollesse, de l'ignorance des musulmans, et de la stupide existence de leurs sultans, dont l'horizon ne s'étendait pas plus loin que les murs de leur harem. « Ces despotes imbécilles, disait-elle, exténués » par les voluptés du sérail, dominés par leurs ulémas, » et captifs de leurs janissaires, ne savent ni penser, ni » parler, ni administrer, ni combattre; leur enfance est » éternelle. »

Elle prétendait que des eunuques, qui veillaient constamment la nuit auprès du grand seigneur, poussaient leur vigilante, servile et sotte attention, jusqu'à le réveiller lorsqu'on croyait s'apercevoir qu'il faisait quelques mauvais rêves : attention moins dangereuse, mais tout aussi spirituelle que celle de l'ours pour son ami, si plaisamment racontée par La Fontaine.

L'entretien étant, quelques moments après, tombé

sur l'étendue de l'empire, sur la variété des peuples qui l'habitaient, et sur les obstacles nombreux que Pierre le Grand et ses successeurs avaient du rencontrer pour civiliser tant d'hommes de mœurs diverses, Catherine nous raconta avec détail un voyage qu'elle avait fait le long des rives du Wolga.

« Il règne, disait-elle, une telle abondance dans ces « contrées, que les progrès de l'industrie y devaient « être nécessairement très lents ; car on n'y sent pres- « que jamais l'aiguillon du besoin, et cet aiguillon seul « peut exciter le peuple au travail. Quand même, ajou- « tait-elle, les habitants voisins de ce grand fleuve né- « gligeraient leurs champs fertiles et leurs troupeaux « nombreux, la pêche seule les empêcherait de mourir « de faim, et j'ai vu cent vingt personnes suffisamment « nourries par une assez grande quantité de sterlets, « dont la totalité ne revenait pas à plus de trente-cinq « sous. »

Tout cela pouvait être vrai ; mais la cause réelle de cette lenteur de la civilisation, est l'esclavage du peuple : l'homme serf, qu'aucune fierté ne soutient, qu'aucun amour-propre n'excite, abaissé presque au rang des animaux, ne connaît que des besoins physiques et bornés ; il n'élève pas ses désirs au-delà de ce qui est strictement nécessaire pour soutenir sa triste existence et pour payer à son maître le tribut qui lui est imposé.

Le pays que nous traversions, au commencement de ce voyage, offrait à notre attention peu d'aspects variés ; ce n'étaient que forêts et marais glacés. Le seul gouvernement de Pétersbourg contenait soixante-douze mille arpents de bois. Mais la consommation, que le climat rend indispensable, s'était si considérablement élevée, qu'on commençait à s'apercevoir de la diminution de ces bois, et l'impératrice avait défendu par un ukase qu'on en coupât annuellement plus de la trentième partie.

Hors les sujets politiques, tous ceux qui peuvent animer une conversation furent successivement traités et soutenus par l'impératrice avec beaucoup de naturel, de raison et de gaité, de sorte que la journée parut très courte, et que, sans l'avoir mesurée, nous arrivâmes à Porkhoff, ville remarquable, dont le prince Repnin, gouverneur de la province, nous fit les honneurs avec un faste assez vaniteux.

Ce prince, qui avait mérité quelque renom à la guerre, s'était fait haïr en Pologne par un orgueil également injurieux pour les Polonais et pour le roi. Un trait suffira pour peindre sa hauteur insultante : Un jour, à Varsovie, le roi Stanislas assistait à la représentation d'une pièce de théâtre ; le premier acte était joué lorsque l'ambassadeur russe arriva dans sa loge : choqué de voir qu'on ne l'avait pas attendu, il fait baisser la toile et ordonne de recommencer la pièce.

Par de pareilles injures, une haine profonde contre la Russie s'était enracinée dans les cœurs polonais. Un peuple fier peut se résigner à être vaincu, mais jamais à se voir humilié. On est conquis par la force, mais on n'est subjugué que par la douceur, la justice et la générosité.

Les Russes étaient tellement habitués à ces manières outrageantes et humiliantes en Pologne, que M. de Stackelberg, qui était cependant plus affable et beaucoup moins orgueilleux que le prince Repnin, déployait encore à Varsovie des formes plus royales que diplomatiques. On m'a raconté que le baron de Thugut, voyageant en Pologne et voulant présenter ses hommages au roi Stanislas, vit, lorsqu'il entra dans la salle d'audience, un homme richement décoré, qu'entouraient les plus grands personnages de la cour ; il le prit pour le monarque, et s'avança en lui faisant les trois grandes révérences d'usage. Chacun, s'apercevant de son erreur, l'avertit qu'il se méprenait, et lui montra dans un

coin de la salle le véritable roi, causant familièrement avec deux ou trois personnes. M. de Thugut, un peu piqué des plaisanteries répétées qu'on lui faisait sur sa méprise, s'en vengea assez plaisamment : étant admis le soir à jouer avec le monarque et avec l'ambassadeur, il affecta de se tromper, et jeta deux fois sur la table un valet, tandis qu'il fallait jeter un roi ; son partnaire le lui ayant reproché, il s'écria : « Pardonnez-moi ; « je ne sais ce qui m'arrive aujourd'hui : voilà trois fois « que je prends un valet pour un roi. »

Porkhoff est une ancienne ville, située sur la Schelonia : au commencement du quatorzième siècle, elle fut rançonnée par les Lithuaniens. Dans le quinzième, les Novogorodiens l'avaient entourée de fortes murailles ; ils y construisirent pour sa défense une forte citadelle. Les Suédois s'en emparèrent en 1606, et la rendirent peu de temps après aux Russes. Cette ville contenait près de six mille habitants et quatre cents marchands, qui envoyaient à Pétersbourg du lin et du blé par la Schelonia et par l'Ilmen.

Comme je n'ai pas le dessein de faire ici un ennuyeux cours de géographie, je me hâterai d'arriver à Smolensk, n'ayant pas la présomption de croire qu'on veuille me suivre dans les villages et bourgs où nous nous arrêtions deux fois par jour, et qui devenaient, à leur grande surprise le séjour momentané d'une cour pompeuse.

Leurs pauvres et rustiques habitants, rassemblés en foule malgré la rigueur du froid, restaient patiemment, avec leur barbe hérissée de glace, autour du petit palais bâti au milieu de leurs murs par une sorte de féerie, et dans lequel le cortège joyeux de l'impératrice, assis à une table somptueuse ou sur les coussins de vastes et commodes divans, ne s'apercevait ni de la dureté du climat ni de la pauvreté du pays, trouvant partout une douce chaleur, des vins exquis, des fruits rares et des mets recherchés ; enfin, échappant même à ce vieux en-

fant de l'uniformité, à l'ennui, par tous les plaisirs variés que sait donner à un cercle nombreux une femme aimable, *quand même* elle est reine et despote.

Je ne crois pas inutile de rapporter ici un fait en apparence assez peu curieux, mais qui doit cependant donner une assez juste idée de l'esprit de Catherine : Un jour, comme j'étais assis vis à vis d'elle dans sa voiture, elle me montra le désir d'entendre quelques morceaux de poésies légères que j'avais composées.

La douce familiarité qu'elle permettait aux personnes qui voyageaient avec elle, la présence de son jeune favori, le souvenir de ceux qui l'avaient précédé, sa philosophie, sa gaité, ses correspondances avec le prince de Ligne, Voltaire et Diderot, ne pouvant me faire penser qu'elle dût être choquée de la liberté d'un conte galant, je lui en récitai un qui était à la vérité un peu libre et gai, mais cependant assez décent dans ses expressions pour s'être bien vu bien accueilli à Paris par le duc de Nivernais, par le prince de Beauvau, et par des dames dont la vertu égalait l'amabilité.

A ma grande surprise, je vis soudain la riante voyageuse reprendre la physionomie d'une majestueuse souveraine, m'interrompre par une question tout à fait hors de propos, et changer ainsi le sujet de la conversation.

Quelques minutes après, pour lui faire sentir que j'avais compris la leçon, je la priai d'entendre une autre pièce de vers d'un genre très différent, et à laquelle elle prêta la plus obligeante attention : comme elle voulait qu'on respectât ses faiblesses, elle prenait soin de les couvrir d'un voile de décence et de dignitié.

Cette anecdote me rappela ce que mon frère avait dit, avec tant de justesse et d'originalité, en parlant de l'indulgence des femmes tout à fait vertueuses, et de la sévérité apparente de celles qui l'étaient moins. « Là, « disait-il, où la vertu règne la bienséance est inutile. »

Nous nous amusions quelquefois dans nos soirées à jouer au secrétaire, à faire des énigmes, des charades, des bouts rimés. Un jour M. Fitz-Herbert me proposa ceux-ci : *amour*, *frotte*, *tambour*, *note*. Je les remplis ainsi :

De vingt peuples nombreux Catherine est l'*amour* :
Craignez de l'attaquer ; malheur à qui s'y *frotte* !
La renommée est son *tambour*,
Et l'histoire son garde-*note*.

Cette bagatelle eut beaucoup de succès, et peut-être reçut plus d'éloges que n'en aurait recueillis une belle ode : à la cour et en voyage, on n'est pas difficile.

La gloire acquise et une fortune constante devraient rendre insensible aux traits de l'envie, et aux sarcasmes que lance perpétuellement la malignité des petits esprits contre les grandes renommées. Cependant l'impératrice était, sur ce point, semblable à Voltaire ; les plus légers coups d'aiguillon blessaient sa vanité : comme elle avait de l'esprit, elle affectait d'en rire ; mais on voyait bien que ce rire était un peu forcé.

Elle savait qu'alors beaucoup de gens, surtout en France et à Paris, regardaient encore la Russie comme un pays asiatique, pauvre, plongé dans l'ignorance, les ténèbres et la barbarie ; que l'on y affectait de confondre la nouvelle et européenne Russie avec l'asiatique et rustique Moscovie.

L'ouvrage de l'abbé Chappe, qu'elle croyait composé par les ordres du duc de Choiseuil, lui pesait encore sur le cœur, et son amour-propre était sans cesse tourmenté par la causticité de Frédéric II, qui se plaisait à parler avec une amère ironie des finances de Catherine, de sa politique, de la mauvaise tactique de ses troupes, de la servitude de ses peuples et du peu de solidité de sa puissance.

Aussi très souvent cette princesse, faisant allusion à

ces traits satyriques, ne nous parlait de son vaste empire qu'en l'appelant *son petit ménage* : « Comment « trouvez-vous, disait-elle, *mon petit ménage ?* N'est-« il pas vrai qu'il se meuble et s'agrandit peu à peu ? « Je n'ai pas beaucoup d'argent, mais il me semble qu'il « n'est pas mal employé. »

D'autres fois, m'adressant la parole : « Je parie, « monsieur le comte, que dans ce moment-ci vos belles « dames, vos élégants et vos savants de Paris, vous « plaignent beaucoup de voyager dans le pays des ours, « chez des Barbares, avec une ennuyeuse czarine. Je « respecte vos savants, mais j'aime mieux les ignorants; « moi, je ne veux tout bonnement savoir que ce qui est « nécessaire pour la conduite de *mon petit ménage*. »

« Votre majesté se divertit à nos dépens, lui répli-« quai-je, vous savez mieux que personne ce que pense « de vous la France. Voltaire est pour votre majesté un « assez brillant et clair interprète de notre opinion et « de nos sentiments. Vous pourriez plutôt être quelque-« fois mécontente de l'espèce de crainte et de jalousie « que donne aux plus grandes puissances l'accroisse-« ment prodigieux de *votre petit ménage*. »

« Oui, me disait-elle parfois en riant, vous ne voulez « pas que je chasse de mon voisinage vos enfants les « Turcs : vous avez là, en vérité, de jolis élèves ; ce « sont des disciples qui vous font honneur. Si vous aviez « de pareils voisins, en Piémont ou en Espagne, qui « vous portassent annuellement la peste, la famine, et « s'ils vous tuaient ou vous enlevaient tous les ans une « vingtaine de mille hommes, trouveriez-vous bon que « je les prisse sous ma protection ? Je crois que c'est « bien alors que vous me traiteriez de Barbare. »

Mes réponses sur ce point étaient assez difficiles ; je m'en tirais de mon mieux par les lieux communs du maintien de la paix et de la conservation de l'équilibre de l'Europe.

Au reste, comme c'étaient des propos interrompus, des plaisanteries, et non des conférences politiques, mon embarras à cet égard durait peu, et quelques saillies gaies suffisaient pour me délivrer du pénible soin de couvrir de belles phrases une ineffaçable tache; car, à mon avis, c'en était une imprimée sur les grandes couronnes que cette aveugle et fausse politique qui les rend amies et presque tributaires de ces féroces et stupides Maures, Tunisiens, Algériens, Arabes ou Turcs, tour à tour l'opprobre ou l'effroi du monde civilisé.

Avant d'arriver à Smolensk, nos journées furent ainsi partagées : la première à Sélogorodetz, la seconde à Porkhoff, la troisième à Bejanitsi, la quatrième à Veliki-Louki, la cinquième à Vélijé, la sixième à Smolensk. Indépendamment d'un grand nombre de villages, dans cet espace de cent soixante-douze lieues, nous ne traversâmes qu'un petit nombre de villes, Sophie, Rojestwensk, Louga, Porkhoff, Veliki-Louki et Vélijé.

Les plus remarquables étaient Porkhoff, dont nous venons de parler; Veliki-Louki, dont le nom signifie *grand arc*, et qui lui fut donné à cause des sinuosités de la rivière Lova, qui passe près de ses murs. Son existence est connue depuis le douzième siècle : dévastée tour à tour par les Novogorodiens, par les princes russes qui se livrèrent si longtemps des combats acharnés, brûlée par eux, ravagée par les Lithuaniens, elle tomba, dans le seizième siècle, sous le joug du féroce czar Ivan Vasiliéwitz.

Conquise depuis par le roi de Pologne, Battori, elle ne fut rendue à la Russie qu'en 1582. Plus tard le faux Démétrius la livra aux flammes; elle resta neuf ans déserte, et fut repeuplée par des Cosaques du Jaïck et du Don, sous le règne du czar Michel Féodorowitz. Elle est fortifiée; la rivière Lova la traverse. Elle con-

tient trois églises. Le commerce des cuirs l'enrichit; on y compte vingt-sept tanneries.

Vélijé contient six cents maisons et cinq mille habitants : longtemps polonaise, elle fut réunie à l'empire avec la Russie-Blanche. Son territoire est fertile en chanvre, en lin et en blé. Elle a un grand commerce avec Riga par la Dwina. On y voyait quatre églises grecques, une catholique, et quatre autres consacrées au culte de diverses sectes.

Enfin Porechié, qui n'a été érigée en ville qu'en 1775. En peu d'années sa prospérité s'accrut tellement qu'on y comptait, à l'époque de notre passage, cinq cents maisons, trois églises de pierre, et plus de trois mille habitants. La rivière Casplia, qui coule sous ses murs, tombe dans la Dwina. Cette communication avec Riga doit l'enrichir rapidement.

Le nom de Smolensk est imprimé dans le souvenir des Français par de glorieuses victoires et par de grands malheurs. Les flammes auxquelles ses propres habitants vaincus la livrèrent, éclairèrent le triomphe du plus célèbre guerrier des temps modernes, et, à son retour, les ruines de cette cité en cendres furent le sinistre monument qui marqua l'époque de la destruction de ses armées et de la ruine de l'empire fondé par cet homme extraordinaire, dont la vie héroïque et courte retrace dans un seul tableau, et en peu d'années, les triomphes des consuls de Rome, la gloire des législateurs de l'antiquité, les conquêtes d'Alexandre, de César, de Trajan, de Charlemagne, les désastres de Cambyse, les revers de Charles II et la triste fin de Prométhée.

Smolensk, capitale du gouvernement, ne le cède en ancienneté à aucune ville de Russie; comme Novogorod, elle était déjà florissante avant l'arrivée de Rurik.

En 862, Oskold la trouva riche et très peuplée; long

temps indépendante de Kioff et de Novogorod, elle fut soumise à cette dernière ville par Oleg, et se vit depuis réunie au grand-duché de Kioff, lorsque les grands-ducs transférèrent leur trône dans cette dernière cité.

En 996, le grand Wladimir la donna à son fils, et dès lors elle eut ses princes particuliers. Dans le douzième siècle elle fut érigée en évêché. Longtemps victime des guerres civiles, les Tartares, en 1339, l'assiégèrent de concert avec le grand-duc de Moscou ; ils ne purent la prendre, mais ils dévastèrent son territoire.

Peu d'années après, la peste la dépeupla totalement; elle devint la proie de plusieurs princes et grands ducs, qui se l'enlevèrent tour à tour. Les Lithuaniens la conquirent dans le seizième siècle, à la fin duquel on la fortifia. Dans le dix-septième siècle, le roi de Pologne, Sigismond, s'en rendit maître ; mais elle fut reprise par le czar Alexis Michaélowitz, et réunie pour toujours à la Russie.

Smolensk est située sur la pente de la rive gauche du Dniéper ou Borysthène, et divisée en deux parties ; elle est entourée par une forte muraille et défendue par une citadelle. Ses murs ont près de deux lieues de circonférence.

On y remarquait d'assez beaux bâtiments occupés par les tribunaux, par l'archevêque, par le gouverneur; un couvent d'hommes et deux monastères de filles ; sept églises en pierre, cinq en bois ; une très belle cathédrale.

On me dit que sa population s'élevait à douze mille ames. Hors de la ville, on voyait d'assez grands faubourgs, contenant plus de six cents maisons. Le commerce de Smolensk avec Riga et avec la Pologne était, à l'époque où je la vis, dans une grande activité, qui a du prendre un prompt développement par les progrès de la culture et de la civilisation des provinces méridionales de l'empire.

Smolensk se trouve à six cent quatre-vingt-neuf verstes de Pétersbourg et à trois cent cinquante de Moscou (quatre verstes font à peu près une lieue). Les deux parties de cette grande ville communiquaient entre elles par un pont flottant.

Le gouvernement de Smolensk est compté au nombre des plus riches provinces de l'empire. Sa richesse, due à l'agriculture, est moins sujette que toute autre aux vicissitudes qu'éprouve la richesse industrielle dans les empires despotiques.

Les fruits et les grains de toute espèce, que produit cette contrée, ne peuvent manquer de débouchés, puisque Smolensk est le point central de la communication établie entre la mer Noire et la mer Baltique.

Une noblesse nombreuse habite Smolensk, et y remplit les principales charges de l'administration. La partie qui ne se trouve ni noble, ni esclave, est marchande. Sous le règne de Catherine, les limites de la servitude ont été peu à peu resserrées, et celles de la liberté se sont progressivement étendues.

La position de cette ville est très pittoresque : la beauté du Dniéper, la rapidité de ses eaux, qui annoncent presque dès sa source la majesté qu'il déploie à Kioff, et qui s'accroît jusqu'à sa chute dans le Pont-Euxin, l'escarpement de son rivage, les bâtiments en amphithéâtre qui le décorent, les ravins inégaux que la nature a placés dans les flancs de cette montagne, les maisons, les jardins, les vergers dont ils sont ornés, offrent le point de vue le plus singulier au voyageur qui, franchissant les voûtes hardies de ses ponts, aperçoit au dessous de lui, au fond d'un abîme, cette ville artistement dessinée.

La neige qui couvrait encore la terre ne nous permit de voir ce tableau piquant qu'à travers un voile ; cependant, malgré cette enveloppe uniforme et triste, il était impossible de ne pas être frappé du changement de

sol, dès qu'on quitte le gouvernement de Pétersbourg, et surtout depuis une chaîne de hauteurs qui s'élève après Porkhoff, et qui offre un point d'autant plus remarquable, que c'est du sein de cette chaîne que prennent leur source la Dwina, le Wolga et le Borysthène, versant leurs eaux, l'une dans la mer du Nord, les deux autres dans la mer Caspienne et dans la mer Noire.

Néanmoins, comme on y arrive de tous côtés par une longue pente presque insensible, ces hauteurs ne paraissent à l'œil que des collines, quoique ce soit peut-être un des points les plus élevés de l'Europe.

Nous avions parcouru près de deux cents lieues en six jours : l'impératrice était fatiguée. Cependant il était difficile de voyager, dans une saison plus rigoureuse, avec plus de commodité, de promptitude, de magnificence et de plaisirs : le froid avait disparu sous la multitude des précautions; la distance avait été absorbée par la légèreté des traîneaux, et la longueur des nuits effacée par la clarté des immenses bûchers allumés de trente en trente toises.

Mais comme il fallait partout tenir une cour, être en représentation, examiner les établissements, donner des audiences, recevoir des plaintes, remédier à des abus, donner des leçons utiles et des récompenses encourageantes, il restait peu de moments pour se délasser.

En voiture même, l'impératrice, qui ne se reposait de régner que pour travailler à plaire, faisait une dépense continuelle de grace, d'esprit et de gaité, genre d'occupation très aimable, mais qui ne peut se soutenir si longtemps sans quelque fatigue.

Catherine résolut donc de s'arrêter trois jours à Smolensk; ce qui retarda notre arrivée à Kioff, où une foule de voyageurs de toutes les parties de l'Europe l'attendaient.

Sa majesté, après avoir rempli se devoirs religieux à

la cathédrale, se renferma dans son palais ; mais le lendemain elle reçut la noblesse, les autorités, la corporation des marchands, le clergé, et donna le soir un grand bal, où trois cents dames, richement parées, nous prouvèrent les progrès qu'avait faits déjà, dans les provinces de l'empire, l'imitation du luxe, des modes et des graces qu'on admire dans les brillantes cours de l'Europe. La superficie en tout offrait l'image de la civilisation ; mais, sous cette écorce légère, l'observateur attentif retrouvait encore facilement la vieille Moscovie.

L'archevêque de Mohiloff vint faire sa cour à l'impératrice. Je fus surpris de sa tournure plus martiale qu'ecclésiastique. « Ne vous en étonnez pas, me dit Cathe- « rine : il a été longtemps capitaine de dragons ; en « cette qualité, je vous conseille de vous confesser à « lui. »

Le bon prélat nous prouva qu'il se ressouvenait encore de son ancien métier ; car il nous accompagna à cheval jusqu'à Kioff, en faisant au galop ses trente-cinq lieues par jour, sans se plaindre ni de la fatigue ni de la glace.

Je vis avec plaisir la fin de ces trois journées, qu'il plaisait à l'impératrice d'appeler jour de repos, et qui, étant sans relâche employée aux audiences et à la représentation, me semblaient bien plus fatigantes que les jours de voyage.

Ne valait-il pas bien mieux, en effet, se voir traîné rapidement sur la glace dans une douce et large voiture, étant bien assis, vêtu commodément, et avec une société aimable, instruite et gaie, que de rester debout et en grand habit pendant toute une matinée et une partie de l'après-midi, au milieu de vastes salons, à recevoir des corporations, à écouter de longues et flagorneuses adresses, et de plus à entendre dans une église grecque la monotone mélodie du plainchant ?

Remaquez que dans ces églises l'usage des messes basses et courtes n'existe pas, et qu'il est défendu de s'asseoir; ce qui au reste serait impossible, parce qu'on n'y trouve ni bancs ni chaises. Il faut avouer que les Latins prennent un peu plus leurs aises que les Grecs pour suivre la voie du salut. Les offices du rit grec sont bien plus longs que les nôtres; enfin nous n'avons qu'un carême, et ils en observent quatre chaque année.

Nous nous remîmes en route, et après dix jours de marche, nous arrivâmes, le 8 février 1787, à Kioff, ancienne capitale des premiers czars de Russie. Cette ville est située sur le Borysthène, à près de quatre cents lieues de Pétersbourg. C'était le terme de la première partie de notre voyage, et nous devions y séjourner jusqu'au moment où la fonte des glaces laisserait libre la navigation du fleuve; ce qui probablement ne pouvait pas arriver avant la fin d'avril.

De Smolensk à Kioff, malgré l'uniformité des aspects qu'une neige épaisse offrait à nos regards, il était facile de s'apercevoir que les villages étaient plus nombreux et plus peuplés, à mesure que nous descendions vers le midi. Avant d'arriver à Kioff, nous traversâmes dix villes : Mscislaff, Tscherikoff, Novomest, Starodoub, Novogorod-Severski, Soznitsa, Betzna, Tschernigoff, Péjin, Kozélits.

Nous vîmes à Mscislaff deux couvents catholiques et une grande école de jésuites. Cet ordre, exilé de tous les royaumes de l'Europe, avait conservé un asyle en Russie; on ne croyait point que les intrigues de ces moines pussent y être dangereuses, puisqu'ils ne pouvaient sortir des deux ou trois villes qu'on leur avait assignées pour leurs résidences.

D'ailleurs, comment aurait-on pensé que leur influence politique ou religieuse pût s'étendre dans un pays où le souverain, la cour, la noblesse et le peuple,

étaient si fortement attachés à une Eglise séparée depuis tant de siècles de l'Eglise romaine?

Mais, après la mort de Catherine, on n'imita point sa prudence prévoyante : les jésuites, à force de souplesse et d'intrigues, obtinrent l'autorisation de filtrer dans l'intérieur de l'empire ; il s'en établit même à Pétersbourg et à Moscou ; et comme rien ne peut arrêter l'ambition de cette milice turbulente, si funeste à tous les gouvernements qui l'ont protégée, elle a trouvé le moyen, par ses sourdes menées et par son mystérieux prosélytisme, de semer la désunion dans plusieurs familles, et de donner au gouvernement des inquiétudes fondées. Enfin la patience de l'empereur Alexandre s'est lassée, et ce monarque, peu d'années avant sa mort, a chassé de ses Etats cette pernicieuse et incorrigible congrégation.

Mscislaff, comme toutes les autres villes que nous avions parcourues, n'offrirait, à celui qui voudrait en connaître l'histoire, qu'une suite non interrompue de calamités causées par les rivalités des Lithuaniens, des Tartares, des Polonais, des princes russes qui les conquéraient, les perdaient et les ravageaient tour à tour.

Dans le dix-huitième siècle, le territoire de Mscislaff devint le théâtre de la guerre entre les Russes et les Suédois ; enfin, en 1772, elle rentra avec la Russie-Blanche sous la domination des Russes.

Nous vîmes encore à Kritscheff une école tenue par des jésuites. En 1708, près de cette ville, Charles XII traversa la rivière de Soja pour se rendre à Pultawa, où la fortune, jusque là toujours favorable, devait si cruellement détruire ses illusions, renverser sa puissance et ternir sa gloire.

A Tcherikoff, l'impératrice a permis aux juifs de tenir une école et d'avoir une synagogue.

Novogorod-Severski, bâtie par le grand-duc Jaroslaff dans le onzième siècle, est située sur la Desna. Elle fut

appelée Severski, c'est à dire *septentrionale,* parce que les Sarmates, peuples du Nord, étaient venus habiter dans son voisinage sur les bords de la Desna. Elle est riche, peuplée et commerçante.

Partout l'impératrice, loin de se borner à des phrases banales, questionnait avec soin les autorités, les évêques, les propriétaires, les marchands, sur leur situation, leurs moyens, leurs vœux et leurs besoins ; c'était ainsi qu'elle se faisait aimer et qu'elle laissait à la vérité quelque issue pour arriver près d'elle, pour lui découvrir les énormes abus que tant de gens étaient intéressés à lui cacher.

« On en apprend plus, me disait-elle un jour, en « parlant à des ignorants de leurs propres affaires, « qu'en s'adressant aux savants qui n'ont que des théo- « ries, et qui seraient honteux de ne pas vous répondre « avec de ridicules assertions sur des choses dont ils « n'ont aucune connaissance positive. Que je les plains « ces pauvres savants ! ils n'osent jamais prononcer ces « quatre mots : *je ne sais pas*, qui sont si commodes « pour nous autres ignorants, et qui nous empechent « parfois de prendre de dangereuses décisions ; car « dans le doute il vaut mieux ne rien faire que de mal « faire. »

A ce propos elle me raconta un trait fort singulier de M. Mercier de La Rivière, écrivain d'un talent distingué. M. de La Rivière, ancien intendant à la Martinique, avait publié à Paris un ouvrage qu'on estime encore aujourd'hui ; il était intitulé : *de l'Ordre naturel et essentiel des sociétés politiques*. Ce livre obtint un brillant succès par sa conformité aux principes des économistes, qui étaient alors fort en vogue.

Comme Catherine II désirait connaître leur système, elle avait fait inviter ce publiciste à faire un voyage en Russie, en l'assurant qu'il y recevrait une juste indemnité pour sa complaisance. C'était à l'époque où Cathe-

rine devait faire son entrée solennelle à Moscou; elle lui fit dire de l'attendre dans cette capitale.

« M. de La Rivière, me dit l'impératrice, se mit en « route avec promptitude, et dès qu'il fut arrivé, son « premier soin fut de louer trois maisons contiguës « dont il changea précipitamment toutes les distribu- « tions, convertissant les salons en salles d'audiences, « et les chambres en bureaux.

« Le philosophe s'était mis dans la tête que je l'avais « appelé pour m'aider à gouverner l'empire, et pour « nous tirer des ténèbres de la barbarie par l'expansion « de ses lumières. Il avait écrit en gros caractères sur « les portes de ses nombreux appartements : *départe- « ment de l'intérieur, département du commerce, « département de la justice, département des fi- « nances, bureaux des impositions, etc.;* et en même « temps il adressait à plusieurs habitants russes ou « étrangers qu'on lui indiquait comme doués de quelque « instruction, l'invitation de lui apporter leurs titres « pour obtenir les emplois dont il les croirait capables.

« Tout ceci faisait un grand bruit dans Moscou, et « comme on savait que c'était d'après mes ordres qu'il « avait été mandé, il ne manqua pas de trouver bon « nombre de gens crédules, qui d'avance lui faisaient « leur cour.

« Sur ces entrefaites j'arrivai, et cette comédie finit. « Je tirai ce législateur de ses rêves; je m'entretins « deux ou trois fois avec lui de son ouvrage, sur lequel « j'avoue qu'il me parla fort bien; car ce n'était pas l'es- « prit qui lui manquait, la vanité seule avait momenta- « nément troublé son cerveau. Je le dédommageai con- « venablement de ses dépenses. Nous nous séparâmes « contents; il oublia ses songes de premier ministre, et « retourna dans son pays en auteur satisfait, mais en « philosophe un peu honteux du faux pas que son or- « gueil lui avait fait faire. »

Ce fut en faisant allusion à cette anecdote que l'impératrice écrivait à Voltaire : « M. de La Rivière est venu « ici pour nous législater. Il nous supposait marcher à « quatre pattes, et très poliment il s'était donné la peine « de venir de la Martinique pour nous dresser sur nos « pieds de derrière. »

C'était le célèbre Diderot qui avait inspiré à cette princesse le désir de connaître M. de La Rivière. Diderot lui-même vint à Pétersbourg. Il plut beaucoup à Catherine par la vivacité de son esprit, par l'originalité de son génie et de son style, par sa véhémente et rapide éloquence.

Ce philosophe, qui ne méritait peut-être guère ce beau nom, puisqu'il était intolérant dans son incrédulité et presque ridiculement fanatique du néant, aurait dû pourtant moins qu'un autre, avec son ame de feu, croire que cette ame n'est que matière.

Au reste, son nom semble avoir survécu à la plus grande partie de ses écrits. On les vante plus qu'on ne les lit. Il parlait bien mieux qu'il n'écrivait : le travail refroidissait son inspiration ; dans ses livres il est fort au dessous de nos grands écrivains ; mais dans sa conversation il était doué d'une chaleur qui entrainait ; la force des expressions qu'il trouvait sans les chercher, ne laissaient pas le temps d'apprécier la justesse ou la fausseté de sa pensée ; on la croyait grande parce qu'elle était éclatante et revêtue d'images, c'était le génie du paradoxe et le prophète du matérialisme.

« Je m'entretins longtemps et souvent avec lui, me « disait Catherine, mais avec plus de curiosité que de « profit. Si je l'avais cru, tout aurait été bouleversé dans « mon empire ; législation, administration, politique, « finances, j'aurais tout renversé pour y substituer « d'impraticables théories.

« Cependant, comme je l'écoutais plus que je ne par- « lais, un témoin qui serait survenu nous aurait pris

« tous deux, lui pour un sévère pédagogue, et moi pour « son humble écolière. Probablement il le crut lui-« même, car au bout de quelque temps, voyant qu'il ne « s'opérait dans mon gouvernement aucune des grandes « innovations qu'il m'avait conseillées, il m'en montra « sa surprise avec une sorte de fierté mécontente.

« Alors, lui parlant franchement, je lui dis : *Mon-« sieur Diderot, j'ai entendu avec le plus grand « plaisir tout ce que votre brillant esprit vous a in-« spiré; mais avec tous vos grands principes, que je « comprends très bien, on ferait de beaux livres et « de mauvaise besogne. Vous oubliez dans tous vos « plans de réforme la différence de nos deux posi-« tions : vous, vous ne travaillez que sur le papier, qui « souffre tout; il est tout uni, souple, et n'oppose « d'obstacles ni à votre imagination ni à votre plume; « tandis que moi, pauvre impératrice, je travaille « sur la peau humaine, qui est bien autrement irri-« table et chatouilleuse.*

« Je me suis persuadée que dès lors il me prit en « pitié, me regardant comme un esprit étroit et vul-« gaire. Dès ce moment il ne me parla plus que de « littérature, et la politique disparut de nos entre-« tiens. »

Malgré ce peu de succès, l'auteur du *Père de famille*, de la *Vie de Sénèque*, et l'un des fondateurs d'un grand monument, l'*Encyclopédie*, eut plus à se louer de la Russie que de la France; car dans son pays il fut jeté en prison, tandis que l'impératrice acheta cinquante mille francs sa bibliothèque qu'elle lui laissa, et fit pour lui l'acquisition d'une maison à Paris.

Je ne crois pas hors de propos de donner ici, à l'appui de cette anecdote, les extraits de deux lettres de Catherine à Voltaire, et de la réponse de celui-ci :

« Monsieur, ma tête est aussi dure que mon nom est « peu harmonieux. Je répondrai par de la mauvaise

« prose à vos jolis vers. Je n'en ai jamais fait, mais je « n'en admire pas moins pour cela les vôtres. Ils m'ont « si bien gâtée, que je ne puis presque en souffrir d'au- « tres. Je me renferme dans ma grande ruche : on ne « saurait faire différents métiers à la fois.

« Jamais je n'aurais cru que l'achat d'une biblio- « thèque m'attirerait tant de compliments. Tout le « monde m'en fait sur celle de M. Diderot. Mais avouez, « vous à qui l'humanité en doit pour le soutien que « vous avez donné à l'innocence et à la vertu dans la « personne des Calas, qu'il aurait été cruel et injuste de « séparer un savant d'avec ses livres. »

AUTRE LETTRE DE CATHERINE.

« La lueur de l'étoile du Nord n'est qu'une aurore « boréale. Les bienfaits répandus à quelques cen- « taines de lieues et dont il vous plait de faire men- « tion ne m'appartiennent pas. Les Calas doivent ce « qu'ils ont reçu à leurs amis, M. Diderot la vente de sa « bibliothèque, au sien ; mais les Calas et les Sirven « vous doivent tout. Ce n'est rien que de donner un « peu à son prochain de ce dont on a un grand superflu ; « mais c'est s'immortaliser que d'être l'avocat du genre « humain, le défenseur de l'innocence opprimée. »

RÉPONSE DE VOLTAIRE.

« Que votre majesté impériale me pardonne. Non « vous n'êtes point l'*aurore boréale;* vous êtes assu- « rément l'astre le plus brillant du Nord, et il n'y en a « jamais eu d'aussi bienfaisant que vous. Andromède, « Persée et Calisto ne vous valent pas. Tous ces astres- « là auraient laissé Diderot mourir de faim. Il a été « persécuté dans sa patrie et vos bienfaits viennent l'y « chercher. »

Tous les souverains de ce temps voyaient nos parle-

ments accuser et condamner les ouvrages hardis des philosophes, et cependant ils courtisaient ces mêmes philosophes qu'ils regardaient comme les dispensateurs de la renommée. Catherine et Frédéric surtout étaient insatiables de célébrité, et comme les dieux de l'Olympe, ils aimaient à s'enivrer d'encens; c'était pour en obtenir qu'ils le prodiguaient eux-mêmes à Voltaire, à Rousseau, à Raynal, à D'Alembert et à Diderot.

On a beau faire, on vit dans l'atmosphère de son siècle, on est entraîné par son tourbillon; et ceux mêmes qui se sont tant affligés de sa marche ont été les premiers à l'accélérer.

Toute la noblesse suivait leur exemple, et ce n'est qu'après avoir ainsi consolidé les fondations de l'édifice d'un nouvel ordre social, qu'ils ont conçu le projet chimérique de le renverser, oubliant que l'esprit humain, comme le temps, marche toujours en avant et ne recule jamais.

On peut arranger le présent, embellir l'avenir, tout dans la nature peut se modifier, hors le passé qui ne ne doit jamais renaître; c'est pour nous le véritable néant, une ombre qui n'a d'existence que dans nos souvenirs.

La crainte très raisonnable que montrait Catherine II pour tout ce qui pouvait l'entraîner dans la route périlleuse des innovations me rappelle la colère qu'elle m'exprima contre un pauvre médecin de son empire, M. Samoïloff, qui venait de s'aviser, me dit-elle, de traiter la peste comme la petite vérole, et de l'inoculer dans l'espoir de l'affaiblir graduellement: il en avait fait l'essai sur lui-même et se l'était donnée plusieurs fois; il demandait la permission de généraliser cette dangereuse expérience; le bon docteur, au lieu de pension et de brevet d'invention, reçut la semonce que méritait sa charitable folie.

Ce fut le maréchal Romanzoff, gouverneur de la pro-

vince, qui reçut à ses limites l'impératrice. Ce vieux et célèbre guerrier portait sur ses traits l'empreinte de son caractère: on y voyait ce mélange de modestie et de fierté qui annonce toujours le vrai mérite; mais il y perçait aussi une teinte d'amertume et de mécontentement excités en lui par les préférences et par l'immense crédit accordés au prince Potemkin.

La rivalité de commandement divisait ces deux généraux; c'était une lutte constante entre la gloire et la faveur, et comme il n'arrive que trop souvent, la faveur triomphait toujours.

Le maréchal n'obtenait rien pour son gouvernement; ses travaux languissaient; ses troupes n'avaient que de vieux habits, ses officiers sollicitaient en vain de l'avancement: toutes les grâces, tous les encouragements pleuvaient sur les armées que commandait, sur les provinces que gouvernait le favori premier ministre.

L'impératrice trompée attribuait à l'indolence du maréchal le triste état où elle trouvait ses troupes, ses ouvrages et son administration, tandis qu'elle louait avec enthousiasme la situation florissante des gouvernements du prince et la rapidité magique de ses créations.

D'ailleurs Catherine était reine et femme: l'ancien favori la louait, la remerciait perpétuellement; le vieux gagneur de batailles se plaignait toujours: aussi elle attendait le retour de l'un avec impatience et n'écoutait l'autre qu'avec humeur.

En approchant de Kioff, on éprouve cette sorte de respect qu'inspirent toujours les débris des temps antiques. La situation pittoresque de cette vieille cité ajoutait à cette impression: en la voyant, on se rappelait qu'elle avait été le fragile berceau d'un empire immense, longtemps plongé dans les ténèbres, et qui, depuis un siècle, en est sorti si colossal et si formidable.

Ce fut des murs de Kioff que partirent les premières armées qui ébranlèrent le trône des empereurs d'Orient, et les princes qui enfoncèrent leurs lances dans les portes dorées de la ville de Constantin. Ce fut à Kioff qu'une princesse grecque porta le flambeau de l'Evangile, qui se répandit avec rapidité jusqu'aux contrées glacées du pole. Ce sera peut être enfin de Kioff que s'élanceront les armées vengeresses qui chasseront d'Europe les féroces musulmans, et qui par là favoriseront les efforts de l'héroïque Grèce, trop longtemps abandonnée au joug intolérable et à la féroce cruauté de ses oppresseurs.

Le nom de Kioff, suivant M. Tatischeff, vient du mot sarmate *kivi* qui veut dire *montagne*. Elle est effectivement bâtie sur des hauteurs assez escarpées. Suivant d'autres auteurs, un prince slave, Kii, lui donna son nom. On fait remonter sa fondation à l'an 430. Tributaire des Kozars, elle secoua leur joug sous le règne d'Oskold et de son successeur Oleg: depuis, elle resta sous la domination des princes russes.

A la fin du dixieme siècle, son territoire fut ravagé par les Petschenegues. Peu d'années après, un usurpateur s'en empara; mais il en fut chassé définitivement en 1037, par le grand duc Jaroslaff Wladimirowitz, qui la déclara capitale de l'empire de Russie.

Cet empire fut, plus longtemps que tous les autres Etats de l'Europe, en proie à l'anarchie causée par la discorde perpétuelle des grands. Plusieurs princes se disputèrent la possession de Kioff, la pillèrent, la brûlèrent, la perdirent et la reprirent tour à tour.

En 1239, le khan des Tartares, Batti, s'empara de cette capitale. Les musulmans en restèrent les maîtres pendant quatre-vingts années. Elle fut momentanément reprise par les Lithuaniens; mais le khan de Crimée, Menguireï, la prit, démolit ses fortifications, et emmena tous ses habitants en esclavage.

Dans le dix-septième siècle, elle tomba sous le pouvoir des Polonais. Le czar Alexis Michaelowitz l'enleva au roi de Pologne, Casimir; enfin, par le traité de 1686, elle fut rendue définitivement à l'empire de Russie.

Kioff est situé au bord du Dniéper, sur une colline qui s'élève perpendiculairement, en quelques endroits, à quarante sagènes ou toises au dessus du niveau de l'eau; ce qui lui donne un aspect très imposant lorsqu'on la voit de la rive opposée; et lui conserve une apparence de son ancienne majesté.

On peut juger de cette antique splendeur par la description qu'en fait un auteur du onzième siècle : elle contenait déjà trois cents églises; on y tenait trois foires par an, et sa population, dit cet écrivain, nommé Eggard, était innombrable. Cent ans après, un incendie la dévasta et y détruisit six cents églises.

Elle occupait encore, lorsque je la vis, un vaste terrain, mais qui n'offrait à nos regards qu'un bizarre mélange de ruines majestueuses, de misérables baraques, de quelques vastes couvents, de plusieurs églises à clochers dorés, et de nombreux palais ou bâtiments en pierre commencés, mais dont la plupart étaient loin d'être achevés.

Le terrain sur lequel Kioff est bâtie; la divise naturellement en trois parties: l'une est composée de la forteresse de Petschersky et de ses faubourgs; la seconde contient l'ancienne ville; et la troisième, les nouvelles maisons construites dans les fonds qui se trouvent près du Borysthène : on appelle ce dernier quartier Podol; quelques uns le nomme Kioff inférieure; chacune de ces parties est entourée de remparts qui communiquent entre eux par des retranchements.

Petschersky est défendue par de bons ouvrages: on voit dans cette forteresse un magnifique couvent de moines, fondé en 1160; son antiquité et les restes mortels de plusieurs martyrs conservés dans ses vastes ca-

tacombes, l'ont rendue un objet de dévotion : il y vient de nombreux pèlerins.

L'ancienne Kioff est située sur la montagne du côté du nord, et séparée de la forteresse par un profond fossé. C'est là qu'on voit la cathédrale dédiée à la sainte Sophie, et près de cette église le monastère de Saint-Michel.

Au pied de la montagne, sur un terrain uni et au bord du fleuve, le quartier de Podol, ou Kioff inférieure, est habité par les bourgeois et vivifié par les marchands. Nous y avons remarqué le monastère de Bratski, dans lequel est une école où l'on enseigne le grec, le latin, le français et l'allemand, ainsi que les éléments des sciences.

Les environs de Kioff sont parsemés de plusieurs ermitages et monastères, dont les situations sont agréables et variées ; on y distingue entre autres le monastère de Vonidoubets, dont le nom rappelle une antique tradition. Le prince Wladimir, disent les vieilles chroniques, ayant reçu le baptême, résolut de détruire les temples païens et les idoles ; il ordonna donc de traîner l'idole principale, qui se nommait *Péroun*, jusqu'au bord du Dniéper, et de la jeter dans ce fleuve.

Le peuple, attaché par son ancienne superstition au culte de cette idole ; éclatant en sanglots et suivant en foule sur la rive l'idole, que le courant emportait, lui criait : *Péroun, Péroun, vouidouboy*, c'est à dire *Péroun, Péroun, sors de l'eau.*

Or, par l'effet du hasard, l'idole s'arrêta près du rivage, à l'endroit où l'on bâtit le monastère dont nous parlons ; ce qui depuis rendit toujours ce lieu sacré pour le peuple crédule : les moines favorisèrent cette superstition en donnant le nom de Vouidoubets à l'église et au couvent fondés sur la plage où l'idole Péroun s'était arrêtée.

Lorsque nous eûmes visité cette vieille capitale et

tous les sites de ses environs, l'impératrice voulut savoir quelle impression leur aspect avait produite sur M. de Cobentzel, sur M. Fitz-Herbert et sur moi; et depuis elle répéta plusieurs fois, en riant, que la diversité de nos réponses pouvait donner une assez juste idée du genre d'esprit des trois nations que nous représentions près d'elle.

« Comment trouvez-vous la ville de Kioff? » dit-elle au comte de Cobentzel. « Madame, répliqua le comte « avec le ton de l'enthousiasme, c'est la plus belle, la « plus imposante et la plus magnifique ville que j'aie « vue. » M. Fitz-Herbert répondit à la même question: « En vérité, c'est un triste lieu; on n'y voit que des « ruines et des masures. » Interrogé à mon tour, je lui dis: « Madame, Kioff nous offre le souvenir et l'espoir « d'une grande ville. »

On avait construit pour l'impératrice un palais vaste, élégant; il était richement meublé. Cette princesse y reçut les hommages du clergé, des autorités, du corps de la noblesse, de celui des marchands, et des étrangers qui s'étaient rendus à Kioff en grand nombre, attirés par la magnificence et la nouveauté du spectacle qui devait y frapper leurs regards.

En effet, l'œil étonné y voyait à la fois une cour somptueuse, une impératrice conquérante, une riche et belliqueuse noblesse, des princes et des grands fiers et fastueux, des marchands en longues robes, avec de grandes barbes, des officiers de toutes les armes; ces fameux Cosaques du Don richement vêtus à l'asiatique, et dont l'Europe n'a que trop connu récemment les longues lances, la bravoure et l'indiscipline; des Tartares, autrefois dominateurs de la Russie, et maintenant humblement soumis au joug d'une femme et d'une chrétienne; un prince de Georgie portant au pied du trône de Catherine les tributs du Phase et de la colchide; plusieurs envoyés de ces nombreuses tribus de

Kirghis, peuple nomade, guerrier, souvent vaincu, jamais dompté ; enfin ces sauvages Kalmoucks, véritable image de ces Huns dont jadis la difformité inspirait autant d'effroi à l'Europe que le redoutable glaive de leur féroce monarque Attila.

C'était tout l'Orient accouru pour voir la moderne Sémiramis recevant les hommages de tous les monarques de l'Occident. C'était comme un théâtre magique où semblaient se mêler et se confondre l'antiquité et les temps modernes, la civilisation et la barbarie, enfin le contraste le plus piquant des mœurs, des figures, des costumes les plus divers et les plus opposés.

L'impératrice, toujours régulière dans ses habitudes, donna, comme partout où elle s'était arrêtée, un magnifique bal aux habitants de Kioff. J'avais espéré pendant ce long voyage que je pourrais visiter en détail, à la suite de cette princesse, les établissements et les sites des différentes contrées que nous traversions. Impatienté d'être déçu dans cette espérance, il m'échappa de dire avec humeur qu'il était bien contrariant de faire tant de chemin pour ne voir jamais qu'une cour, pour n'entendre jamais que des messes grecques, et pour n'assister qu'à des bals.

Catherine le sut et me dit ; « On m'assure que vous « me blâmez de traverser mon empire pour ne donner « dans toutes les villes que des audiences et des fêtes ; « mais voici mes raisons : je ne voyage point pour voir « les lieux, mais bien pour voir les hommes ; je connais « assez, par des plans, par des descriptions, tout ce ma- « tériel qu'une course rapide ne me laisserait pas le « temps d'examiner. Ce qui m'est nécessaire, c'est de « donner aux peuples le moyen de s'approcher de moi, « d'ouvrir accès à leurs plaintes, et de faire craindre à « ceux qui peuvent abuser de mon autorité que je ne « découvre leurs erreurs, leurs négligences ou leurs in- « justices. Voilà le profit que je prétends tirer de mes

« voyages; leur seule annonce fait du bien : ma maxime « à moi est que *l'œil du maître engraisse les che-* « *vaux.* »

Comme nous avions prévu que nous pourrions être forcés de séjourner un ou deux mois à Kioff, nous avions ordonné, Cobentzel, Fitz-Herbert et moi, à nos gens de venir nous y rejoindre pour nous donner la possibilité de représenter convenablement, de tenir maison et de recevoir les personnes distinguées du pays, ainsi que les étrangers. Mais nos précautions et nos préparatifs furent inutiles, et nous nous vîmes obligés de renvoyer tout notre monde : l'impératrice avait absolument voulu que pendant tout le cours de ce voyage nous fussions défrayés par elle.

En arrivant dans une très belle maison qui m'était assignée, je la vis remplie de provisions de toute espèce : l'impératrice y avait envoyé maître d'hôtel, valets de chambre, cuisiniers, officiers, valets de pied, cochers, voitures, postillons, une belle argenterie, de superbe linge, plusieurs services de porcelaine, des vins exquis; de sorte que rien ne manquait pour tenir l'état le plus splendide. Elle avait défendu qu'on nous laissât rien payer. Ainsi, tant que ce grand voyage dura, il ne nous fut permis de faire d'autres dépenses que celles des présents qu'il nous semblait convenable d'offrir aux propriétaires des maisons où on nous logeait, et qui devaient être proportionnés au rang et à la qualité de nos hôtes.

Nous nous conformâmes aux intentions de Catherine; et, de même que j'avais pendant quelques jours, dans la Pologne, vécu en palatin polonais, je tins à Kioff ma petite cour plénière comme un boyard russe ou comme l'un des descendants de Rurik et de Wladimir.

Les jours où l'impératrice ne nous invitait pas à sa table, c'est à dire à peu près deux fois par semaine, nous donnions chez nous de grands dîners; mais, au

bout de quelque temps, la contrariété de vivre ainsi séparés nous fit prendre une autre résolution : nous convînmes de nous réunir tous les trois dans la maison du comte de Cobentzel, qui était vaste et très commode, pour inviter à la fois un grand nombre de convives ; ce qui fut beaucoup plus agréable pour nous. L'ennui de faire les honneurs de Kioff à tant d'étrangers nous sembla moins lourd à supporter en commun que séparés. D'après cet arrangement, je ne dînais plus chez moi que lorsque j'étais incommodé, ou quand je voulais recevoir un petit nombre d'amis.

Je revis avec un vif plaisir mêlé de reconnaissance le comte Stackelberg, arrivant de Varsovie, et qui se montra charmé de mes succès, dont il pouvait, en vérité, s'attribuer une grande partie. Mais quelle différence je trouvai en lui ! c'était une autre personne : le fier et somptueux vice-roi de Pologne était devenu en Russie un courtisan presque confondu dans la foule ; il me semblait voir un prince détrôné.

Cependant, quoique le prince Potemkin et les autres ministres fussent parvenus à le faire traiter froidement par l'impératrice, il se tirait avec assez de dignité de cette fausse position. L'habitude de dominer lui avait fait contracter une gravité dans le maintien et une lenteur dans ses récits qui semblaient assez étranges à la cour, mais qui indiquaient suffisamment un homme puissant, longtemps accoutumé à inspirer le respect et à commander le silence.

Les Polonais arrivaient en foule, plus certainement par crainte que par affection pour la domination du Nord. On voyait briller parmi eux les comtes Branitski, Potocki, Mnicheck, le prince Sapiéha, la princesse Lubomirska.

A cette époque, le bruit s'était répandu que dix régiments russes devaient entrer prochainement dans l'Ukaine polonaise, ce qui jetait l'alarme en Pologne,

Des étourderies commises assez récemment par plusieurs jeunes Français en Russie, et la crainte de voir leur légèreté contrarier le dessein que j'avais formé de rapprocher la Russie de la France, et de détruire les vieux préjugés enracinés dans l'esprit de l'impératrice contre nous, m'avait déterminé à prier M. de Vergennes et mon père de donner difficilement et avec circonspection à la jeunesse de notre cour la permission de voyager en Russie.

Ils me comprirent ; aussi je ne vis arriver à Kieff que deux Français, tous deux distingués : c'était le chevalier Alexandre de Lameth et le comte Edouard Dillon. M. de La Fayette avait aussi annoncé l'intention de venir à la cour de Catherine ; mais comme il fut nommé membre de l'assemblée des notables, il ne put exécuter son projet. L'impératrice m'en montra un vif regret : elle avait un grand désir de le connaître ; car alors l'enthousiasme pour l'affranchissement de l'Amérique avait gagné tout le monde, jusqu'aux têtes couronnées.

M. de La Fayette leur paraissait un héros, parce qu'il n'avait combattu pour la cause de la liberté que dans un autre hémisphère ; mais dès qu'il voulut soutenir la même cause en Europe, tous les souverains le traitèrent en coupable et en rebelle.

L'intérêt change rapidement les opinions : lorsque j'étais en Russie, l'Océan séparait encore la divinité nouvelle (la liberté) de la vieille divinité (le pouvoir absolu), et je me souviens que la décoration de Cincinnatus, que je portais, et qui aujourd'hui semblerait presque un signe de démagogie aux yeux de beaucoup de gens, excitait alors l'envie de tous les jeunes courtisans des rois.

L'impératrice reçut avec une bienveillante distinction Edouard Dillon, et particulièrement M. Alexandre de Lameth. Son esprit, comme son ambition, aimait à

faire des conquêtes, surtout celle des personnes qui lui paraissaient dignes d'être conquises ; elle n'ignorait pas que tous les hommes distingués par leur nom, par leur mérite, par leurs actions, par leur talent, par leurs écrits, ou par leurs succès dans le monde, sont de fort bons instruments pour étendre la renommée des souverains qui ont flatté leur amour-propre.

Elle fit cependant une assez plaisante méprise en causant avec M. de Lameth : un jour, comme elle lui parlait de son oncle, M. le maréchal de Broglie, après avoir payé un juste tribut d'éloges aux exploits et à la capacité de cet illustre maréchal, elle lui dit : « En vérité, j'ai « toujours vu avec peine, pour la nation française, qu'un « si grand capitaine, qui en fait la gloire et l'ornement, « n'eût aucun enfant qui pût perpétuer son nom et bril- « ler encore dans les camps. »

« Madame, lui répondit M. de Lameth, ce regret « serait bien honorable pour lui, mais heureusement « il n'est pas fondé. Votre majesté est mal informée : « mon oncle a été aussi heureux en mariage que dans « sa carrière militaire ; car sa famille est très nom- « breuse, et il est père de vingt-deux enfants. »

Je vis à Kioff beaucoup de généraux que j'avais peu connus à Pétersbourg, parce qu'ils étaient habituellement employés, ou résidaient dans leurs terres, loin de la cour. Deux surtout me frappèrent, l'un par la violence de son caractère, l'autre par des bizarreries et par une originalité qu'il affectait, et dont il se plaisait à masquer des talents et un génie qui offusquaient ses rivaux.

Le premier, le général Kamenski, était un homme vif, dur, pétulant, et emporté. Un Français, tout effrayé de sa colère et redoutant l'effet de ses menaces, vint chercher un asyle dans ma maison ; il me dit « qu'étant « entré au service du général Kamenski, tant qu'il avait « été avec lui à Pétersbourg, il n'avait eu qu'à se louer

« de la manière dont il se voyait traité ; mais que bien-
« tôt, le général l'ayant emmené dans une de ses terres,
« la scène changea totalement : loin de la capitale, le
« Russe moderne disparaît, le Moscovite se montre
« tout entier ; il traite ses gens comme des esclaves, les
« gronde sans cesse, ne leur paie point de gages, et les
« accable de coups pour la moindre faute, ou même
« souvent sans sujet. »

Excédé d'un joug si tyrannique, le Français se sauva et vint à Kioff, où les émissaires du général le poursuivaient. L'un d'eux, plus humain, le fit avertir que son maître avait juré, s'il pouvait le reprendre, de lui faire subir un châtiment exemplaire.

Indigné de cette conduite, j'allai trouver son persécuteur pour le prévenir que je ne souffrirais pas qu'un Français fût ainsi opprimé. La scène fut vive ; Kamenski me dit : « qu'il trouvait fort étrange que je me
« mêlasse de ses affaires domestiques, et que je prisse
« la défense d'un mauvais sujet, qu'il saurait bien châ-
« tier malgré moi. »

« Eh bien ! général, lui dis-je, j'ai deux titres pour
« protéger votre victime ; je suis ministre et Français.
« Si vous ne me promettez par formellement de cesser
« toute poursuite contre un homme libre par les lois
« de mon pays, et que rien ne vous autorise à traiter en
« esclave, comme ministre, je vais sur le champ chez
« l'impératrice pour me plaindre de votre conduite ; et
« ensuite, comme militaire français, je vous demande-
« rai raison des insultes faites à l'un de mes compa-
« triotes, insultes que dès ce moment je regarderai
« comme personnelles, puisque je l'ai pris sous ma pro-
« tection. »

Une affaire particulière n'aurait point effrayé le général, mais la crainte du courroux de l'impératrice l'intimida ; il me fit la promesse que j'exigeais, et nous nous séparâmes.

Longtemps après, le même général me donna d'inconvenantes preuves de son souvenir et de son ressentiment : dans la première guerre des Français contre les Russes, guerre que termina glorieusement la paix de Tilsitt, mon fils, le général Philippe de Ségur, après une charge brillante, ayant poursuivi avec trop d'ardeur l'ennemi qui se retirait, fut entouré, blessé et pris; on l'amena devant le général Kamenski.

Celui-ci, après lui avoir demandé son nom, voulut qu'il lui donnât quelques notions sur la position et les forces de l'armée française. D'après son refus, il le traita avec la rigueur la plus indécente : malgré ses blessures, il voulut le contraindre à faire dans la neige, où l'on s'enfonçait jusqu'aux genoux, près de vingt lieues à pied, sans lui donner le loisir d'être soigné ni pansé. Mais ses propres officiers, indignés de cette dureté, donnèrent à mon fils un kibitki, et peu de jours après il arriva au quartier du général Apraxin, qui le dédommagea par son urbanité, par sa courtoisie, des mauvais traitements que lui avait fait éprouver le vindicatif Moscovite.

On m'a conté depuis que ce même Kamenski, dont l'âge ne calmait point les violences, en périt victime, et qu'un de ses paysans, dans un accès de désespoir, lui fendit la tête d'un coup de hache.

Le général Souwaroff était bien autrement digne d'exciter la curiosité : par son bouillant courage, par son habileté, par la confiance qu'il inspirait aux soldats, il avait trouvé le moyen, dans une monarchie absolue, où tout se donnait à la faveur, de s'avancer rapidement, quoiqu'il fût sans fortune, sans appui, et né au sein d'une famille qui n'était pas en crédit.

Il avait emporté chaque grade à la pointe de l'épée; toutes les fois qu'il y avait quelques périls à courir, quelque ordre difficile à exécuter, quelques succès auda-

cieux à tenter, le nom de Souwaroff était le premier qui vînt à la pensée de ses chefs.

Mais comme, dès les premiers pas de sa glorieuse carrière, il s'était vu l'objet de la jalousie active de plusieurs courtisans et favoris qui auraient été assez puissants pour s'opposer à son avancement, il forma l'étrange dessein de couvrir son mérite transcendant des formes bizarres de la folie.

Rien n'était plus lumineux que ses plans, plus profond que ses conceptions, plus rapide que son action; mais dans la vie ordinaire et en public, sa contenance, ses gestes, ses paroles, portaient une telle empreinte d'originalité, et même on peut dire d'extravagance, que les ambitieux cessaient de le craindre, le regardaient comme un instrument utile pour agir, pour frapper, mais incapable de leur nuire et de leur disputer la jouissance des honneurs, du crédit et du pouvoir.

Par un singulier rapprochement, ce héros du despotisme emprunta, pour s'élever et pour parvenir à la gloire, le même masque dont le héros de la liberté, Brutus, s'était couvert sous le règne de Tarquin.

Souwaroff, respectueux pour ses chefs, affable pour ses soldats, se montrait avec ses égaux impoli, hautain et sans formes; il étonnait ceux qui ne le connaissaient pas, par la multiplicité et la rapide concision des questions qu'il leur adressait, comme s'il avait eu le droit de leur faire subir une sorte d'interrogatoire : c'était sa manière de connaître un homme en un clin d'œil; il ne faisait aucun cas de ceux qu'il embarrassait, et concevait une prompte estime pour celui qui lui répondait nettement et sans hésitation.

J'en avais fait l'épreuve à Pétersbourg; mes réponses laconiques lui avaient plu, et pendant son court séjour il était venu souvent dîner chez moi.

Je me souviens que, lui ayant demandé une fois s'il était vrai qu'à l'armée il ne dormait presque jamais,

domptant la nature, même sans nécessité, couchant toujours sur la paille, et ne quittant jamais ni ses bottes ni ses armes : « Oui, me dit-il, je hais la paresse; et, « dans la crainte de m'endormir, j'ai toujours dans ma « tente un coq très exact à me réveiller fréquemment; « lorsque parfois je veux céder à la mollesse, et me « reposer commodément, j'ôte un de mes éperons. »

Lorsqu'il fut nommé maréchal de l'empire, il voulut faire lui-même sa réception en présence de ses soldats, de la manière la plus bizarre : ayant fait placer dans une église, des deux côtés de la nef et en colonnes, autant de chaises qu'il existait d'officiers généraux plus anciens que lui, il entre en veste dans le temple, franchit en sautant chaque chaise, comme les écoliers lorsqu'ils sautent l'un pardessus l'autre, et, après avoir ainsi lestement rappelé comment il avait dépassé tous ses rivaux, il se revêt du grand uniforme de maréchal, se couvre des nombreuses décorations qu'on lui avait prodiguées, et invite ainsi gravement les prêtres à terminer cette cérémonie par un *Te Deum*.

On dit que lorsque l'empereur d'Autriche lui envoya le plus honorable de ses ordres, il se reçut lui-même chevalier, et se décora publiquement, en face d'un grand miroir, avec les cérémonies les plus bizarres.

On sait qu'en Suisse, forcé par les fautes de Korsakoff à reculer devant le général Masséna, il fit creuser une fosse et s'y plaça, criant à ses soldats qu'ils devaient le fouler aux pieds et le couvrir de terre, s'ils voulaient fuir au lieu de faire face à l'ennemi.

Souwaroff n'était pas encore parvenu aux suprêmes honneurs militaires à l'époque où j'étais en Russie. Nous ne pouvions voir en lui qu'un brave soldat, qu'un officier général audacieux à l'armée, mais très bizarre à la cour.

Le premier jour qu'il rencontra M. Alexandre de Lameth, dont le défaut ne fut jamais d'avoir un carac-

tère trop flexible, leur entretien me parut assez original pour être ici rapporté.

« De quel pays êtes-vous? lui dis brusquement le gé-
« néral. — Français. — Quel état? — Militaire. — Quel
« grade? — Colonel. — Votre nom? — Alexandre de
« Lameth. — C'est bon. »

M. de Lameth, un peu piqué de ce bref interrogatoire, l'interpellant à son tour et le regardant fixement, lui dit : « De quel pays êtes-vous? — Russe apparem-
« ment. — Quel état? — Militaire. — Quel grade? —
« Général. — Quel nom? — Souwaroff. — C'est bon. »
Alors tous deux se prirent à rire, et depuis furent très bien ensemble.

Le prince Potemkin était toujours absent, occupé à faire tous les préparatifs du brillant spectacle qu'il se proposait d'offrir aux regards de sa souveraine, dès qu'elle entrerait dans ses gouvernements.

Pendant son éloignement, on n'osait point le blâmer ouvertement; l'envie, au lieu de l'attaquer avec force, le minait sourdement de tous côtés, et à chaque occasion on insinuait à l'impératrice quelques légers murmures, quelques plaintes indirectes contre l'administration capricieuse, contre l'orgueil et les injustices du puissant favori. Le maréchal Romanzoff exprimait seul avec noblesse, et hautement, son opinion, ses griefs et son mécontentement.

Bientôt le prince arriva : dès lors on n'entendit plus que des éloges, on ne vit plus que des hommages rendus avec la plus obséquieuse adulation.

Le prince de Nassau était venu avec lui; je le reçus en fidèle frère d'armes. Je le présentai à l'impératrice, qu'il remercia du don qu'elle lui avait fait d'une terre en Crimée, et de la permission de porter le pavillon russe sur ses bâtiments.

Sa majesté l'invita à la suivre dans son voyage; et, en attendant les ordres de ma cour, je l'autorisai pro-

visoirement à prendre l'uniforme que portaient les propriétaires de terres dans chacun des gouvernements de Russie.

Enfin le prince de Ligne revint de Vienne : sa présence ranima tout ce qui languissait, dissipa toute ombre d'ennui et rendit la chaleur à tous les plaisirs. De ce moment nous crûmes sentir que les rigueurs d'un sombre hiver allaient s'adoucir, et que le joyeux printemps ne tarderait pas à renaître.

L'impératrice, une ou deux fois par semaine, tenait cour plénière, et donnait alternativement de grands bals et de beaux concerts. Les autres jours sa table n'était que de huit ou dix couverts ; les trois ambassadeurs qui la suivaient y étaient constamment admis, ainsi que le prince de Ligne, et souvent le prince de Nassau.

Nous passions toutes les soirées près d'elle : là, elle ne souffrait plus ni gêne ni étiquette ; l'impératrice disparaissait, et on ne voyait plus que la femme aimable ; on y faisait des contes, on y jouait au billard, on y parlait littérature.

Cette princesse eut la fantaisie d'apprendre à faire des vers : pendant huit jours je lui fis connaître les règles de la poésie ; mais dès que nous en fûmes à l'application, nous reconnûmes elle et moi que jamais temps ne pouvait être plus mal employé, et je crois qu'il était difficile de rencontrer une oreille moins sensible à l'harmonie des vers.

Son cerveau, tout rempli de raison et de politique, ne trouvait point d'images pour enrichir ses pensées ; son esprit semblait succomber à la fatigue de la recherche pénible de la mesure et de la rime. Aussi elle convint que ses essais en ce genre ne seraient pas plus heureux que celui du célèbre Malebranche, qui après de vains efforts, disait-il, ne put jamais parvenir à faire d'autres vers que ces deux-ci :

Il fait le plus beau temps du monde
Pour aller à cheval sur la terre et sur l'onde.

Catherine paraissait dépitée de l'inutilité de ses efforts; M. Fitz-Herbert lui dit : « C'est bien fait, ma-
« dame; on ne peut viser à la fois à tous les genres de
« gloire, et vous auriez dû vous en tenir à ces deux
« beaux vers que vous aviez composés pour votre
« chienne et pour votre médecin :

« Ci-gît la duchesse Anderson,
« Qui mordit monsieur Rogerson. »

Je renonçai donc à cette éducation poétique, en déclarant à mon auguste écolière, qu'il était de toute nécessité qu'elle se résignât désormais à ne faire des lois et des conquêtes qu'en prose.

Le prince de Ligne ne laissait pas la moindre langueur pénétrer dans notre petit cercle; il racontait cent histoires plaisantes, et faisait à tous propos des madrigaux, des chansons : usant seul du droit de dire tout ce qui lui passait par la tête, il mêlait un peu de politique aux charades, aux portraits; et, quoiqu'il poussât quelquefois la gaîté jusqu'à la folie, il faisait passer de temps en temps, au bruit de ses grelots, quelques utiles et piquantes moralités. Il était courtisan par habitude, flatteur par système, bon par caractère, et philosophe par goût; ses plaisanteries faisaient rire et ne blessaient jamais.

Un jour il mystifia le comte Cobentzel et moi d'une manière assez originale. Nous étions depuis quelque temps atteints, ainsi que lui d'une petite fièvre qui nous revenait par accès. Bientôt il nous reproche notre insouciance, notre refus de suivre aucun traitement, exagère notre changement, nous montre une vive inquiétude, et nous assure enfin qu'il est décidé à nous donner l'exemple, à se soigner, et à prendre tous les

moyens de se guérir pour avoir la possibilité de continuer son voyage.

Cédant à ses importunités, Cobentzel, qui souffrait d'un assez vif mal de gorge, se fait faire une copieuse saignée; moi, je prends une ou deux médecines. Peu de jours après, nous retrouvant réunis chez l'impératrice, elle dit au prince : « Vous avez bien bonne mine « aujourd'hui; je vous croyais indisposé; mon médecin « vous a-t-il vu? Oh! non, madame, répondit-il; mes « maux ne durent pas long-temps; j'ai une manière par- « ticulière de me traiter : dès que je suis malade, j'ap- « pelle mes deux amis; je fais saigner Cobentzel et « purger Ségur, et je suis guéri. » L'impératrice le félicita sur cette recette, qu'elle était, disait-elle, tentée d'essayer, et elle ne nous épargna pas les railleries sur notre docilité.

Les réunions de Kioff offraient trois tableaux très divers : chez l'impératrice, on voyait alternativement ou la cour la plus splendide, ou la société la plus resserrée et la plus joyeuse.

Dans la maison où Cobentzel, Fitz-Herbert et moi, nous nous étions chargés de faire les honneurs de la ville aux Russes et aux étrangers, on aurait pu dire que c'était le café de l'Europe; il ne désemplissait pas : on y trouvait des hommes de toutes les nations; on y entendait les langages de tous les pays; on s'y nourrissait des mets, des fruits et des vins de toutes les contrées : on y jouait à toutes les sortes de jeux; enfin le temps s'y passait en conversations générales ou en entretiens privés de tous les genres, depuis les plus sérieux jusqu'aux plus familiers.

D'un autre côté, si l'on montait au vaste monastère de Petscherski pour rendre visite au prince Potemkin, qui s'y était établi, il semblait qu'on y assistât à l'audience d'un visir de Constantinople, de Bagdad ou du Caire. Le silence et une sorte de crainte y régnaient.

Soit par indolence naturelle, soit par une hauteur affectée qu'il croyait utile et politique, ce puissant et capricieux favori de Catherine, après avoir paru quelquefois en grand uniforme de maréchal, couvert de décorations en diamants, bardé de broderies et de dentelles, coiffé, bouclé, poudré comme le plus ancien de nos courtisans, se tenait le plus habituellement couvert d'une pelisse, le cou décolleté, les jambes demi-nues, les pieds dans de larges pantoufles, les cheveux plats et mal peignés; il restait mollement étendu sur un large divan, entouré d'une foule d'officiers et des plus grands personnages de l'empire, invitant rarement quelques uns d'eux à s'asseoir, et presque toujours feignant d'être trop occupé d'une partie d'échecs pour apercevoir les Russes ou les étrangers qui arrivaient dans son salon.

Je connaissais toutes ses singularités; mais, comme presque aucun des assistants n'était instruit de la familiarité intime qui s'était établie entre ce bizarre ministre et moi, j'avoue que mon amour-propre éprouvait quelque embarras, en pensant que tant d'étrangers verraient le ministre du roi de France exposé à subir, comme un autre, sa hauteur et ses caprices.

Aussi, pour qu'on ne s'y trompât point, voici le parti que je pris: lorsque je fus arrivé au monastère, et qu'on m'eut annoncé, voyant que le prince ne se dérangeait point, et ne levait seulement pas les yeux de dessus son échiquier, j'allai droit à lui, je pris sa tête avec mes deux mains, je l'embrassai cordialement, et je m'assis sans façon à côté de lui, sur son divan. Cette familiarité étonna bien un peu les spectateurs; mais, comme elle lui parut très naturelle; elle expliqua tout.

Au reste, soit par égard pour moi, soit par considération pour MM. Lameth et Dillon, dont on lui avait fait l'éloge, il les accueillit avec assez de politesse et de distinction.

Je vis, peu de temps après arriver à Kioff un Espagnol dont le nom mêlé à nos évènements politiques, parvint depuis à une assez triste célébrité; il s'appelait Miranda : c'était un homme instruit, spirituel, intrigant et audacieux. Né en Amérique, il se trouvait uni par des liens de parenté à la famille Aristeguitta, que j'avais connue à Caracas, et dont j'ai parlé au commencement de ces Mémoires.

Pendant le cours de la guerre, le gouvernement espagnol découvrit que Miranda, manquant à ses devoirs, avait livré aux amiraux anglais des plans et des cartes de Cuba et d'autres colonies espagnoles.

On voulait l'arrêter; il s'évada, fut destitué de ses grades, et poursuivi par tous les agents de l'Espagne. Étant pensionné par l'Angleterre, il promenait en Europe son ambition mécontente et son ressentiment, en attendant la possibilité de retourner à Caracas, dès que les circonstances lui offriraient la possibilité d'y opérer une grande révolution que depuis longtemps il méditait.

Je ne connaissais pas alors tous ces faits; mais il n'était muni d'aucunes lettres de recommandation lorsqu'il s'adressa à moi, je refusai de le présenter à l'impératrice. Miranda ne se découragea pas; il avait connu le prince de Nassau à Constantinople, celui-ci l'introduisit chez le prince Potemkin; son esprit les charma, et ils obtinrent de Catherine, pour lui, une audience secrète.

Là, il trouva le moyen de persuader à cette princesse qu'il était un martyr de la philosophie, une victime de l'inquisition; enfin elle le prit en gré; et, lorsqu'il la quitta pour aller à Pétersbourg, elle ordonna au vice-chancelier de l'y recevoir avec distinction, et comme un homme qu'elle honorait de son estime. On verra par la suite quels furent les embarras que me causa sa présence, quand je retournai dans cette capitale.

Les jours où le prince Potemkin, dans son monastère, ne donnait pas d'audiences publiques, ou, pour mieux dire, ne tenait pas sa cour asiatique, je le voyais avec plus de plaisir dans l'intimité, entouré de ses aimables nièces et d'un petit nombre d'amis. C'était alors un tout autre homme, toujours original à la vérité, mais spirituel et capable de répandre un intérêt piquant dans tous les genres d'entretiens les plus variés.

Le régime des douanes russes était alors très fiscal, très dur, et suivi avec beaucoup de rigueur. Les ministres étrangers eux-mêmes se voyaient astreints à ne donner à leurs courriers que des sacs d'une dimension convenue, de manière à ne point laisser aucune possibilité d'y mêler aux dépêches quelques objets de contrebande; mais, dans les pays despotiques, ce sont ceux qui ont fait la loi, et dont le devoir est d'en maintenir l'exécution, qui la violent le plus souvent. En voici une preuve qui me paraît assez singulière pour être rapportée.

Lorsque mon valet de chambre Evrard, que j'avais envoyé en courrier à Versailles avec le traité de commerce signé, revint à Kioff portant les ratifications de ma cour, comme on savait qu'il était aussi chargé des présents destinés par le roi aux ministres de l'impératrice, on avait ordonné aux douanes de la frontière de le laisser passer sans le fouiller; il le savait, en profita, et, à mon insu, arriva dans Kioff avec une voiture remplie de dentelles, de bijoux et de toutes sortes d'effets de contrebande.

Or un jour, me trouvant à déjeûner chez le prince Potemkin avec ses nièces, plusieurs dames et une douzaine d'autres personnes, je m'aperçus qu'à tous moments, et tour à tour, on quittait le salon pour entrer dans une autre pièce dont la porte était refermée avec soin.

Toutes les fois que j'étais tenté de m'y rendre aussi, une des nièces du prince m'en empêchait, et me retenait

par les plus aimables cajoleries. Enfin, cet obstacle irritant de plus en plus ma curiosité, je m'échappai, je courus, j'ouvris la discrète porte, et je vis sur une grande table, entourée de curieux et d'acheteurs, une grande et large quantité de bijoux et d'autres marchandises prohibées, que mon joyeux valet de chambre étalait avec complaisance, en vantant la beauté et déclarant leur prix.

A mon aspect, la surprise éclate dans tous les yeux: prince, curieux, acheteurs, tous semblent des coupables pris sur le fait. Mon marchand consterné replie précipitamment sa boutique. Une colère feinte brille dans mes regards; je gronde sérieusement le contrebandier, et je lui déclare que dès ce moment il n'est plus à mon service.

En vain les dames veulent m'attendrir, en vain on me presse de lui pardonner, je résiste pendant une heure à toutes les instances, et je ne me rends enfin qu'au moment où le prince, premier ministre, me supplie de faire grace au criminel. « Il le faut bien, lui « dis-je, puisque, par un étrange hasard vous vous « trouvez être son recéleur et son complice. »

Au milieu de toutes ces réunions de plaisir, de ces festins, de ces bals, de ces jeux, de ces fêtes, la sévère politique ne restait pas inactive, et bientôt il s'éleva du côté de Constantinople un orage précurseur de tous ceux qui depuis n'ont pas cessé, pendant près de trente ans, d'agiter et d'ébranler l'Europe.

Tous les politiques craignaient alors qu'une rupture entre la Russie et la Porte réveillant la rivalité des grandes puissances, une guerre générale n'en fût le résultat. Il semblait en effet évident que, si l'empereur et l'impératrice cherchaient à rompre l'équilibre en ajoutant à leurs Etats les vastes possessions des Turcs en Europe, la France, la Prusse et la Suède s'opposeraient de toutes leurs forces à cet agrandissement, quand même l'Angleterre s'unirait aux cours impé-

riales, dans l'espoir de profiter de cette révolution en s'emparant des îles de l'Archipel.

Il est si peu donné à l'esprit humain de prévoir d'avance les évènements les plus prochains, que personne dans ce moment ne songeait aux suites que devaient avoir les légers troubles qui agitaient la France. On croyait, au contraire, que ses embarras intérieurs, produits par l'état alarmant de ses finances, lui laisseraient peu de poids dans les affaires européennes, de sorte qu'à cette époque toutes les inquiétudes se portaient sur l'Orient.

La cour de Catherine devenait le foyer de la politique et le point sur lequel se fixaient tous les regards des hommes d'Etat. Catherine II, dont l'esprit se montrait de coutume si pénétrant, se trompait tellement, dans ces circonstances, sur la situation du gouvernement français, qu'elle ne prévoyait pour lui que sécurité, gloire et bonheur.

Ce fut à Kioff que je reçus la dernière lettre de M. de Vergennes. Ce ministre me chargeait de communiquer à l'impératrice la résolution prise par le roi, de réunir autour de lui tous les notables de son royaume.

Cette princesse me montra à ce sujet la plus vive satisfaction; elle en parlait avec enthousiasme, et voyait déjà dans cette réunion le gage certain du rétablissement de nos finances, et de l'affermissement de l'ordre public. « Je ne saurais, me dit-elle, donner trop d'é-« loges à un jeune roi qui devient, dans le cœur des « Français, le digne rival de Henri IV. »

Tous les étrangers qui se trouvaient à Kioff, de quelque nation qu'ils fussent, me félicitaient sur cet évènement; tant il est vrai que partout alors, et sans qu'on s'en doutât, les sentiments libéraux, les nobles pensées, le désir de voir réformer les abus, tomber les préjugés, affaiblir le pouvoir arbitraire et marcher vers la liberté, (qui, pour parler avec précision, n'est au fond que la justice),

agitaient secrètement toutes les ames, élevaient tous les esprits, et fermentaient dans tous les cœurs. Les intérêts privés ne craignant point encore les blessures qu'ils devaient en recevoir, l'intérêt général seul était écouté et compris.

Heureux jours, qui ne sont plus revenus! Que d'illusions vertueuses nous environnaient dans ce temps d'inexpérience! Et pourquoi le souffle des passions et la fureur de l'esprit de parti ont-ils depuis desséché les ames, empoisonné les sentiments les plus naturels, et reculé pour longtemps le bonheur vers lequel on semblait marcher, d'un commun accord, à la lueur des flambeaux de la raison et de la vérité, flambeaux trop tôt changés en torches de discorde!

Je partageais alors sincèrement les brillantes espérances de la plupart des hommes de mon temps, et j'avais peine à comprendre les sombres pressentiments que cette fameuse assemblée de notables paraissait inspirer à mon père. Il ne me parlait dans ses lettres que de malheurs à craindre, que de bouleversements rendus presque inévitables.

« Le roi, m'écrivait-il, m'ayant demandé mon avis « sur le conseil qu'on lui avait donné de rassembler les « notables, je l'ai prié de bien peser les conséquences « d'une telle décision; car dans les circonstances pré« sentes, où tous les esprits sont en fermentation, les « notables pourraient bien n'être que *de la graine d'é« tats-généraux*: et qui pourraient aujourd'hui en cal« culer tous les résultats? »

L'événement a justifié cette prédiction d'un vieux ministre; mais elle ne me paraissait alors dictée que par un esprit de routine et de préjugés qui redoutait toute innovation, même la plus utile.

J'appris, peu de jours après, la mort de M. le comte de Vergennes: ce fut un malheur pour la France, et l'on pourrait même presque dire une perte pour l'Europe,

sur laquelle son esprit conciliant, prévoyant et sage, était parvenu à exercer une salutaire influence.

M. le comte de Montmorin, qui le remplaça, m'exprima dans les termes les plus honorables, la satisfaction que le roi lui avait montrée de ma conduite en Russie. Sa majesté lui avait ordonné de me dire qu'elle était contente de moi sous tous les rapports ; mais, en même temps, il me prescrivait d'approfondir avec le plus grand soin les causes d'une mésintelligence fâcheuse et très prononcée, qui venait de se manifester à Constantinople entre M. de Choiseul, ambassadeur du roi, et M. de Bulgakoff, ministre de Russie, au sujet de nouvelles contestations qui pourraient amener la guerre, malgré les soins que nous avions pris pour l'éviter.

A la même époque, M. le comte de Choiseul m'écrivait que M. le comte de Bulgakoff, éclatant tout à coup en menaces contre le ministère ottoman, renouvelait imprudemment une querelle terminée par notre médiation, et de plus aggravait ses torts en ne communiquant aucune de ses démarches à l'ambassadeur de France.

Je savais que M. de Choiseul était habitué à voir tout en noir, qu'il se livrait souvent à des inquiétudes exagérées ; mais dans ce moment ses griefs étaient réels, ses craintes fondées. Il se conduisit dans cette circonstance difficile avec dignité, habileté et prudence. Son langage fut noble et modéré ; il donna au divan des avis à la fois fermes et sages. Par cette conduite, dans le cas où l'on serait sincère, il écartait tout obstacle à la paix ; et si la Russie voulait la guerre, il enlevait à l'injustice tout prétexte plausible, et forçait la mauvaise foi à se montrer au grand jour, dans la plus honteuse nudité.

Ma position devenait délicate : d'une part il ne fallait point, me trouvant à la suite de l'impératrice et dans son intimité, au moment où je venais de conclure avec ses ministres un traité de commerce, qu'on pût me

soupçonner d'une injuste partialité pour la Russie, qui me ferait sacrifier mes devoirs à la reconnaissance.

D'un autre côté, je devais éviter, en m'exprimant avec trop de vivacité, d'aigrir l'orgueil, et d'échouer complètement dans le rôle de conciliateur dont j'étais chargé. Enfin, je n'avais point de temps à perdre, je ne pouvais attendre d'instruction ; l'affaire était pressante, le silence et même la tergiversation me semblaient inconvenants.

Forcé de prendre un parti décisif, au risque de ce qui pourrait en résulter, je choisis celui qui me parut le plus conforme à la dignité du roi et de mon pays. En conséquence, ayant demandé une conférence au comte Bezborodko, ministre des affaires étrangères, je lui déclarai formellement que le roi ne pourrait pas voir avec indifférence qu'après avoir demandé sa médiation et obtenu par ses bons offices le redressement des griefs dont la cour de Russie se plaignait, on fît tout d'un coup, et sans nous en informer, revivre la même querelle, en paraissant regarder comme nulle une convention si formelle et si récente, conclue par les mains de sa majesté.

Entre autres griefs, je me plaignis de ce qu'on oubliait l'assurance positive qui m'avait été donnée que le gouvernement russe n'exigerait point de la Porte la reconnaissance en forme des droits de l'impératrice sur la Géorgie.

J'ajoutai qu'exiger aujourd'hui, sans nouveau motif et à notre insu, cette reconnaissance, c'était une démarche si peu conforme à l'amitié subsistante entre les deux souverains, que j'attribuais cette démarche uniquement à l'imprudente ardeur de M. de Bulgakoff, qui probablement avait dépassé ou mal entendu ses instructions. Enfin, je terminai en disant que j'attendais une réponse positive pour me mettre à portée d'éclaircir les doutes du roi sur un évènement si imprévu.

Le ministre russe me répondit « que l'impératrice « était prête à renouveler au roi l'assurance de son amitié. Cette princesse, ajouta-t-il, n'a qu'à se louer de « la convention réglée à Constantinople sous la médiation de sa majesté très chrétienne ; elle n'en demande « que l'exécution, mais cette exécution est fort loin de « s'effectuer. La Porte, au lieu d'adresser au pacha « d'Achalzig un firman tel qu'elle l'avait promis, l'a « chargé d'entamer une négociation avec le czar de « Géorgie Héraclius, qu'elle appelle toujours son vassal. « Elle assure ce prince de sa protection contre les Lesghis, et ne lui permet de recevoir dans ses États « qu'un faible corps de troupes russes, qu'on lui propose « même de débaucher pour le service de la Porte ottomane.

« Héraclius, continue le ministre, indigné de cette « clause, a rompu cette négociation, et nous l'a mandé. « Ce fut d'après ces faits que M. de Bulgakoff reçut « l'ordre, non d'adresser une note officielle au divan, « mais de se plaindre verbalement, et de presser l'envoi « du firman au pacha, conformément à la convention ; « car l'impératrice n'abandonnera jamais ses droits « sur la Géorgie, quoiqu'elle ait défendu à M. de Bulgakoff d'exiger la reconnaissance en forme de cette suzeraineté.

« Quant à ce qui concerne les Tartares du Kuban, « comme ils font chaque jour des incursions sur le territoire russe, nous nous bornons à dire amicalement « aux Turcs : *Si ce sont vos sujets, punissez-les ; s'ils « ne le sont pas, laissez-nous les punir.*

« La Porte a obtenu l'autorisation de prendre en « Crimée du sel pour la consommation de cent mille « hommes ; elle en enlève pour un million. Les Cosaques zaporaviens, réfugiés dans les États du grand-« seigneur, devaient être retenus par ses ordres au-delà « du Bug ; il leur a permis de s'établir près d'Oczakoff.

« Mais ces deux derniers motifs de plainte sont de petits détails de police que des pays voisins règlent ensemble, sans qu'ils puissent devenir le sujet de différents sérieux. Enfin, M. de Bulgakoff avait ordre de montrer à l'ambassadeur de France la confiance la plus entière, et je lui ferai connaître le mécontentement de l'impératrice, s'il a négligé ce devoir. »

Je ne tardai pas à m'assurer des véritables causes de cette mésintelligence non moins alarmante qu'inopinée, des deux côtés la conduite avait été peu sincère. Les Turcs avaient effectivement cherché à éluder l'exécution de la promesse faite par eux à l'égard du firman.

Le ministère russe, sage dans ses instructions, n'avait ordonné à M. de Bulgakoff que d'adresser à la Porte des plaintes verbales et modérées; mais dans le même temps, ce ministre recevait des instructions d'un genre bien différent que lui envoyait le prince Potemkin, dont les vœux secrets appelaient la guerre dans l'espoir de commander une armée, et pour trouver l'occasion d'obtenir le grand cordon de Saint-George, le seul qui manquât à sa vanité.

Soit que M. de Bulgakoff craignît de déplaire à ce puissant ministre, soit qu'il le crût mieux informé que les autres membres du conseil des vues secrètes de l'impératrice, il céda à ses inspirations, s'emporta, prit un langage hautain et menaçant; enfin, redoutant l'opposition de notre ambassadeur et lui cachant ses démarches, il parvint à faire d'une discussion peu importante une querelle très grave, qui s'aigrit encore par les intrigues actives de l'Angleterre et de la Prusse.

Ces deux puissances, mécontentes du traité de commerce que je venais de conclure entre la France et la Russie, le firent envisager au ministère ottoman comme un traité d'alliance hostile contre la Porte.

Mais ce qui porta surtout l'irritation au comble, ce fut l'immense rassemblement de troupes que le prince

Potemkin réunissait alors près du Pont-Euxin, sous prétexte de rendre plus imposant et plus magnifique le spectacle offert à l'Europe par le voyage pompeux de l'impératrice; et le sultan ne pouvait pas en effet voir sans une vive inquiétude les provinces russes, voisines de ses Etats, remplies d'infanterie, de cavalerie, hérissées d'artillerie, avec une organisation si complète et une telle abondance d'argent et de munitions, que tout s'y trouvait prêt pour commencer la guerre, et pour investir Oczakoff à l'instant même où Catherine II consentirait à en donner le signal.

Cependant ma démarche un peu vive avait produit son effet: on cherchait à se justifier; de plus, l'empereur ne paraissait pas approuver une rupture. La Prusse et l'Angleterre manifestaient assez clairement leur opposition aux vues ambitieuses de la Russie, et tout me donnait lieu de croire que l'impératrice, plus prudente que son ministre favori, voulait dans ce moment éviter la guerre, et qu'elle avait résolu de remettre à un autre temps l'exécution de son véritable et vaste projet, dont le but était, non de s'emparer de Constantinople, mais de former avec toutes ses récentes conquêtes, et en y ajoutant la Moldavie et la Valachie, un nouvel empire grec dont la couronne aurait été posée sur la tête du jeune Constantin.

Quoi qu'il en soit, Catherine, dès que le prince Potemkin fut revenu près d'elle, lui fit de si sérieux reproches sur sa précipitation, qu'il se crut obligé de s'en disculper avec moi. « Je conviens, me dit-il, qu'au mo-
« ment où j'appris la négociation entamée avec Héra-
« clius, et une nouvelle irruption des Tartares qui
« nous avaient tué trois cents Cosaques, me laissant
« aller à un mouvement de colère peu réfléchi, j'ai in-
« duit M. de Bulgakoff en erreur, en lui donnant des
« instructions trop menaçantes; mais cependant je vous
« assure que ce ministre, en gardant un silence incon-

« venant avec M. de Choiseul, a mal compris mes in-
« tentions, et je viens de lui écrire qu'il devait réparer
« promptement cette faute, et tout communiquer doré-
« navant sans réserve à votre ambassadeur. »

J'informai sans tarder M. le comte de Choiseul de toutes ces explications ; je l'avertissais en même temps de l'activité avec laquelle se pressaient les armements russes, à Kherson et à Sevastopol.

« Malgré les dispositions pacifiques dont on me
« donne l'assurance, lui disais-je, les périls qui menacent
« l'empire ottoman grossissent ; on ne peut probable-
« ment lui prédire plus d'un an de tranquillité. De part
« et d'autre les griefs s'amassent, et les matériaux des
« manifestes s'accumulent. La politique et la bonne foi
« veulent que, pour ne point donner de réalité aux sou-
« pçons inspirés aux Turcs contre nous par la malveil-
« lance, loin de les endormir au moment où les Russes,
« dans leur voisinage, font des armements si formida-
« bles sur la mer Noire, nous leur conseillions de se
« mettre à leur tour sur un pied de défense respectable
« et imposant. »

Depuis peu de temps, à la vérité, le système politique de l'empereur semblait subir un notable changement : loin de paraître seconder toutes les vues de Catherine II, son alliée, il avait ordonné au comte Cobentzel de ne plus user d'aucune réserve envers moi, et d'appuyer, autant qu'il le pourrait, mes démarches, dans le but de faire renoncer le gouvernement russe à l'idée dangereuse du bouleversement de l'empire ottoman.

Ce langage, au fond, était sincère ; cependant beaucoup de motifs me portaient à croire que, si l'empereur avait résolu de s'opposer à l'expulsion totale des Turcs et à la conquête de Constantinople, il n'était pas si éloigné de laisser Catherine s'emparer d'Oczakoff et d'Akerman, afin qu'elle pût rester par là, sans rivaux,

maîtresse du commerce de la mer Noire, ainsi que des débouchés du Borysthène et du Dniester.

Sur ce point, l'opinion de M. de Choiseul se trouvant à tous égards conforme à la mienne, il tira peu à peu les Turcs de leur léthargie, leur persuada d'armer leurs vaisseaux, de fortifier leurs garnisons, d'envoyer des troupes sur le bord du Danube, enfin il leur conseilla de répondre aux menaces de M. de Bulgakoff par un langage juste, ferme et modéré.

Les discussions continuèrent relativement au firman, aux Tartares et aux Zaporaviens. L'impératrice, en me faisant communiquer les nouveaux griefs qu'elle prétendait avoir contre la Porte, m'assura que, voulant tout sacrifier à l'amour de la paix, elle fermerait les yeux sur la négociation entamée avec Héraclius, et qu'elle attendrait patiemment que la Porte reconnût elle-même l'indécence et l'injustice de son refus d'exécuter une convention faite et jurée sous la médiation de la France.

De telles démonstrations, et la conduite de l'Autriche, auraient pu me rassurer dans toute autre circonstance; mais avec quelle certitude pouvait-on prévoir les événements dans un pays où je voyais un ministre assez puissant et assez hardi pour envoyer de son chef des ordres hostiles à un ambassadeur, et pour faire entrer des régiments en Pologne ou les en retirer, sans attendre l'autorisation de sa souveraine, et sans en informer les autres ministres.

Sur ces entrefaites, je reçus de ma cour une dépêche qui me prescrivait précisément la même conduite et le même langage que j'avais pris sur moi de suivre et de tenir à l'occasion des affaires de Turquie; et peu de jours après, M. de Montmorin, par l'ordre du roi, me félicita obligeamment d'avoir ainsi, dans une circonstance délicate, deviné les instructions que je devais recevoir.

Le prince Potemkin, irrité de voir ses vues contra-

riées par mes démarches et par celles du comte de Cobentzel, ne put longtemps se contenir, et bientôt il exhala son mécontentement.

« Il est donc décidé, me dit-il, que votre nation, la « plus éclairée de tout l'univers, voudra éternellement « protéger le fanatisme et l'ignorance ; et sous quel pré- « texte ? sous celui de ne pas perdre un commerce dont « la possession pourrait vous être garantie par des ac- « quisitions brillantes et solides dans l'Archipel. L'Eu- « rope tout entière a le droit d'accuser la France, qui « s'obstine seule à vouloir conserver dans son sein la « peste et la barbarie. »

Il m'était toujours pénible de combattre une opinion que je ne pouvais désapprouver. Cependant pour remplir mes devoirs, je lui répondis « qu'un homme aussi « éclairé que lui devait mieux comprendre et apprécier « les motifs du roi de France, qui, satisfait de voir son « royaume florissant, tranquille et respecté, ne pouvait « former d'autres vœux que celui du maintien du repos « général.

« L'espoir d'un agrandissement plus illusoire que « réel, disais-je, ne le décidera point à troubler le bon- « heur de ses sujets, à compromettre la tranquillité « publique, à dépouiller de ses possessions un ancien « allié, enfin à renouveler le temps des croisades pour « effectuer un partage qui enflammerait l'ambition, la « cupidité, la jalousie de toutes les puissances de l'Eu- « rope, et la rendrait le théâtre d'une guerre générale, « aussi longue, aussi ruineuse, aussi difficile à terminer « que la guerre de trente ans. »

A peu près à la même époque, M. Fitz-Herbert reçut des dépêches du cabinet britannique, qui refusait de souscrire à l'ultimatum envoyé par le ministère russe. Dès ce moment, toute négociation relative au renouvellement du traité de commerce entre l'Angleterre et la Russie, fut définitivement rompue.

Les ratifications du traité que j'avais conclu venaient d'être échangées. Chacun des quatre plénipotentiaires russes reçut du roi quarante mille francs et le portrait de sa majesté, entouré de diamants, dont le prix montait à la même valeur. Les chancelleries russe et française reçurent chacune mille ducats.

L'impératrice me donna son portrait enrichi de diamants, ainsi que de très belles fourrures et quarante mille francs. Peu de jours après, comme elle se faisait peindre en costume de voyage, je reçus d'elle un autre portrait bien plus ressemblant.

Conformément aux ordres qu'on m'avait envoyés, j'exprimai à cette princesse la satisfaction que le roi avait éprouvée en formant un lien d'amitié avec elle. « Son désir, lui dis-je, est d'étendre et de fortifier la « confiance dont ce traité est le gage, et de resserrer de « plus en plus une union si utile au repos de l'Europe, « dont l'équilibre ne peut être mieux maintenu que par « deux grandes puissances qui ne doivent avoir, dans « leur position actuelle, que des intérêts communs. » Sa réponse fut très amicale, très obligeante, et aussi pacifique que je pouvais l'espérer.

Ce n'était pas assez d'avoir signé un traité de commerce, il fallait qu'il eût des résultats réels. J'invitai M. le comte de Montmorin à se concerter avec le contrôleur général sur les moyens les plus propres à encourager l'établissement de maisons françaises dans les ports de Russie, établissement d'une nécessité urgente, et sans lequel notre traité ne serait qu'illusoire.

Je rappelai à cet égard tous les sages éléments de la factorerie anglaise; et, pour favoriser notre navigation dans le Nord, je proposai une grande diminution sur les droits d'ancrage, de lestage, de délestage, dont on grève nos bâtiments, tandis qu'ils ne devraient être supportés que par les bâtiments étrangers.

Je demandais aussi qu'on établît dans nos ports des écoles de langues allemande et anglaise, afin que nos négociants ne se vissent plus forcés de préférer des armateurs anglais, hollandais ou hambourgeois, aux nôtres.

Ces prévisions et ces remontrances furent inutiles; les esprits étaient déjà trop agités en France, pour que nos ministres pussent se livrer à d'autres occupations que celle de se défendre d'une crise politique, dont ils pressentaient l'approche.

Plus on avait à craindre des troubles intérieurs, plus on redoutait tout évènement qui aurait pu amener la guerre; aussi le ministre me pressait de nouveau de chercher activement à pénétrer les véritables desseins des deux cours impériales.

Beaucoup d'obstacles rendaient à cet égard mon succès difficile. Les personnes qui pouvaient me servir, les membres subalternes de l'administration dont j'avais tiré parti, étaient absents. Je vivais au milieu d'une cour qu'on n'instruisait de rien. Les secrets politiques, s'il en existait, restaient renfermés entre Catherine, le prince Potemkin et le comte Bezborodko. Jamais je ne m'étais trouvé plus près du souverain et plus loin des affaires.

Cependant, comme, en observant la nouvelle et oblique marche de l'Autriche, il était facile de juger que l'empereur, s'il affectait extérieurement la plus vive amitié pour l'impératrice et une animosité presque égale à la sienne contre les musulmans, voulait secrètement seconder nos démarches pour empêcher une rupture avec la Porte, j'espérai que le comte Cobentzel, dès que l'empereur serait arrivé, pourrait me donner quelques lumières plus certaines, puisque l'intimité politique qui existait entre son souverain et l'impératrice, le mettrait probablement à portée de recevoir des confidences qu'on était fort éloigné de me faire.

L'imagination de Catherine ne pouvait rester en repos : aussi ses plans étaient plus précipités que mûris ; on s'apercevait que cette précipitation étouffait dans leur germe une partie des créations de son génie.

Elle voulait en même temps former un tiers-état, attirer le commerce étranger, établir des manufactures, étendre l'agriculture, fonder le crédit, multiplier le papier-monnaie, faire hausser le change, baisser l'intérêt de l'argent, bâtir des villes, créer des académies, peupler des déserts, couvrir la mer Noire d'escadres nombreuses, anéantir les Tartares, envahir la Perse, continuer progressivement ses conquêtes sur les Turcs, enchaîner la Pologne et étendre son influence sur toute l'Europe.

C'était beaucoup entreprendre ; et, quoiqu'il y eût plus à faire dans un pays aussi neuf en civilisation, il est certain qu'on aurait obtenu plus de succès si on eût embrassé moins d'objets à la fois, ou si on eût voulu au moins, renonçant aux projets de conquêtes, ne s'occuper que de la prospérité intérieure, seule et vraie gloire pour les souverains.

Au reste, Catherine jouissait déjà de quelques fruits de ses travaux : la douceur de son règne favorisait l'accroissement rapide de la population ; plusieurs manufactures avaient fait des progrès ; la culture s'étendait de jour en jour ; des écoles fondées adoucissaient par degrés les mœurs, et répandaient peu à peu les lumières ; les tribunaux commençaient à juger avec équité, et conformément aux lois, toutes les affaires qui ne concernaient pas des hommes trop puissants ; l'esclavage était adouci ; les droits concédés à la noblesse de s'assembler, d'élire ses syndics, ses juges, et d'adresser ses plaintes au trône, donnaient quelque activité aux propriétaires, les accoutumaient à connaître les affaires, préparaient aux gouvernements des instruments utiles, et empêchaient les deux capitales de la Russie d'éner-

ver l'empire, en concentrant dans ces deux grandes villes toute l'industrie, toute la richesse et toutes les consommations.

Malgré le désir qu'on me montrait de conserver la paix, je voyais régner une inquiétude et une méfiance qui s'accordaient peu avec ces dispositions pacifiques. On refusait des chevaux et des passeports à tous les étrangers qui désiraient d'aller à Kherson, en Crimée, ou dans toute autre partie des gouvernements du prince Potemkin.

M. de Lameth venait d'annoncer le dessein de se rendre à Constantinople par Kherson. On ne lui répondit point par un refus formel, mais le prince me pria de l'engager à renoncer à ce projet.

« Dans les circonstances actuelles, me dit-il, cette « démarche serait vue de mauvais œil par l'impératrice, « elle nourrirait les injustes préventions qu'on lui in- « spire contre les Français, et me nuirait dans le dessein « que j'ai formé, de concert avec vous, d'amener cette « princesse à la confiance qu'elle doit aux dispositions « amicales de votre cour. Il n'existe pas, à la vérité, de « rupture entre la Porte et nous ; mais comme on arme « des deux côtés, il serait désagréable à l'impératrice « qu'un colonel français, traité par elle avec distinction, « traversât tous les postes russes pour passer dans le « camp des Turcs. Cependant, ajouta-t-il, comme mi- « nistre, je suis prêt à vous délivrer les passeports si « vous persistez à les demander ; mais, comme ami, je « dois vous engager à éviter tout ce qui pourrait nuire « à un arrangement si récent. »

Je lui répondis « que c'était attacher bien de l'impor- « tance au voyage d'un jeune Français dont le seul but « était de s'instruire et de s'amuser ; » je l'assurai que, « dans le temps où la guerre entre l'Angleterre et nous « était près d'éclater, si lui ou tout autre général russe « se fût trouvé en France, nous l'aurions laissé partir

« de Brest pour se rendre à Portsmouth, sans en con-
« cevoir la moindre inquiétude. »

Cependant je fis ce qu'il désirait; car mon rôle était de concilier et non d'aigrir. M. de Lameth, quoiqu'il fût justement étonné d'une telle méfiance, consentit obligeamment, et par amitié pour moi, à subir cette contrariété.

M. de Choiseul me surprenait toujours par la vivacité de ses inquiétudes, par la continuité de ses plaintes, par l'activité avec laquelle il pressait les armements des Turcs. Je lui avais cependant adressé des dépêches propres à le calmer; mais le comte de Bezborodko m'expliqua tout : il m'apprit qu'un courrier expédié par lui dans le mois précédent, et qui portait ses dépêches à M. de Bulgakoff, ainsi que les miennes pour M. de Choiseul, avait été attaqué et volé sur les frontières par des brigands. On verra que cet incident ne contribua pas faiblement à déjouer toutes les mesures que nous avions prises pour rassurer la Porte et prévenir une rupture.

Quelques jours après, le prince Potemkin me fit une insinuation relative à un traité d'alliance qu'il était, selon lui, désirable et possible de conclure entre la France et la Russie. Profitant de cette circonstance, je lui dis « qu'avant tout, il faudrait connaître parfaitement
« les vues de sa cour, et savoir si elle renonçait sincère-
« ment à la destruction d'un empire dont la conserva-
« tion intéressait plusieurs grandes puissances. »

« Il le faut bien, dit-il, puisque vous voulez conser-
« ver la peste, et que vous refusez de croire qu'un gou-
« vernement chrétien ou des républiques grecques ga-
« rantiraient mieux votre commerce, que ne peut le
« faire l'orgueil capricieux et dédaigneux des musul-
« mans. Mais au moins devriez-vous consentir à laisser
« resserrer les Turcs dans des frontières plus naturel-

« les, plus convenables, pour éviter des guerres dont « on est à chaque instant menacé. »

« J'entends, lui répondis-je, vous voulez Oczakoff et « Akerman : c'est à peu près demander Constantino- « ple ; c'est déclarer la guerre pour prouver le désir de « conserver la paix. »

« Non, répliqua-t-il ; mais si on nous attaque, nous « prendrons les indemnités qui nous conviendront. Il « serait cependant possible, si vous le vouliez, et sans « combattre, de rendre indépendants les princes de « Moldavie et de Valachie, et de délivrer ainsi ces pro- « vinces chrétiennes du glaive des bourreaux et du pil- « lage des brigands. »

« Sans combattre ! lui dis-je ; vous ne croyez pas : « jamais les Turcs ne souscriront à une telle conces- « sion sans avoir été vaincus. »

Cet entretien finit et me prouva qu'avec de telles idées empreintes dans la tête d'un ministre si puissant, il serait bien difficile que le comte Bezborodko pût maintenir longtemps l'impératrice dans les dispositions pacifiques qu'elle manifestait, et qui, pour le moment, me paraissaient sincères.

Un courrier de Constantinople apporta au prince Potemkin des nouvelles qui irritèrent Catherine : M. de Bulgakoff lui mandait que plusieurs officiers français, déguisés en marchands, s'étaient rendus par terre à Oczakoff.

Je dis au prince « qu'il devait bien s'attendre, au mo- « ment où les frontières des Turcs se trouvaient me- « nacées, à voir la France, leur alliée, employer, pour « les mettre en défense, des officiers que notre cour « avait envoyés dans ce dessein à Constantinople. » J'a- joutai « que leur déguisement seul me semblait inex- « plicable, parce que nous agissions sans feinte et ou- « vertement ».

Les Anglais saisirent cette circonstance pour aigrir

les soupçons de l'impératrice, et pendant quelque temps, la bienveillance de cette princesse pour moi se changea en froideur marquée.

Le parti de l'opposition en Pologne s'efforçait alors de profiter du séjour de Catherine à Kioff, pour nuire dans son esprit au roi Stanislas. Le maréchal Potocki par son adresse, et le général Brunitzki par le crédit de sa femme, nièce du prince Potemkin, persuadèrent à ce prince que le roi s'opposait aux acquisitions qu'il voulait faire en Pologne; mais le prince de Nassau et le comte Stackelberg, déjouant cette intrigue, réconcilièrent le premier ministre et le roi.

« Savez-vous ce que font ici ces nobles de la grande « et petite Pologne? disait le prince de Ligne; ils se « trompent, on les trompe, et ils en trompent d'autres. « Leurs femmes flattent l'impératrice, et se persuadent « qu'elle ne sait pas qu'ils l'ont insultée dans les aboie- « ments de la dernière diète. Tous cherchent un regard « du prince Potemkin, et ce regard est difficile à ren- « contrer; car le prince tient du borgne et du louche. « Ces belles Polonaises sollicitent le ruban de Sainte- « Catherine pour l'arranger avec coquetterie, et pour « exciter la jalousie de leurs amies et de leurs parentes.

« L'impératrice se plaint des ministres d'Angleterre « et de Prusse, qui aiguillonnent l'humeur des Turcs, « tandis qu'elle agace continuellement ces enfants de « Mahomet. On désire et on craint la guerre; Ségur fait « ce qu'il peut pour l'éloigner; moi, qui n'ai rien à ris- « quer, et qui ai peut être quelque gloire à acquérir, je « souhaite la guerre de tout mon cœur, et puis mon ami « me reproche de souhaiter ce qui doit causer tant de « malheurs. Alors je ne la désire plus; mais souvent « un reste de fermentation dans le sang m'y ramène. »

On voit par là combien un tel ami, jouissant de toute la confiance de Catherine, était loin de me seconder pour la maintenir dans ses dispositions pacifiques.

Stanislas proposa à l'impératrice de lui prêter des troupes; elle refusa cette offre. Les circonstances étaient favorables pour Stanislas, mais ce prince était incapable d'en profiter. Portant au milieu d'une nation turbulente un esprit léger, doux et brillant, lorsqu'il aurait fallu développer du caractère et du génie, ce monarque, accablé sous le poids de sa faible couronne, restait toujours tyrannisé par ses voisins et bravé par ses sujets.

L'hiver venait de disparaître : les eaux du Borysthène n'étaient plus enchaînées par les glaces; la nature, quittant son voile de deuil et se colorant des feux du printemps, donnait à Catherine le signal du départ. On célébra sa fête.

Cette princesse, après avoir visité religieusement le monastère de Petschersky, distribua beaucoup de graces et de cordons, de diamants et de perles. « La Cléopâtre de Kioff, dit à ce propos le prince de Ligne, n'avale point de perles, mais elle en donne beaucoup. »

Enfin l'impératrice s'embarqua, le 1^er^ mai 1787, sur sa galère, suivie de la flotte la plus pompeuse qu'un grand fleuve eût jamais portée. Elle était composée de plus de quatre-vingts bâtiments avec trois mille hommes d'équipage et de garnison; à leur tête marchaient sept galères d'une forme élégante, d'une grandeur majestueuse, peintes avec art, garnies d'équipages nombreux, lestes, uniformément vêtus. L'or et la soie étincelaient dans les riches appartements construits sur les tillacs.

L'une de ces galères qui suivaient celle de l'impératrice, reçut à son bord MM. de Cobentzel et Fitz-Herbert; une seconde fut assignée au prince de Ligne et à moi; les autres étaient destinées au prince Potemkin, à ses nièces, au grand chambellan, au grand-écuyer, aux ministres et aux grands que Catherine avait admis à l'honneur de l'accompagner. Le reste de la flotte portait les officiers inférieurs, les bagages, les munitions.

Mademoiselle Protasoff et le comte Momonoff étaient logés dans la galère de sa majesté.

Nous trouvâmes chacun sur les nôtres une chambre et un cabinet dont le luxe égalait l'élégance, un divan commode, un excellent lit en taffetas chiné, et un secrétaire en acajou.

Chaque galère avait sa musique. Une foule de chaloupes et de canots voltigeaient sans cesse à la tête et sur les flancs de cette escadre, qui ressemblait aux créations de la féerie.

Notre marche était lente; nous nous arrêtions souvent, et nous profitions de ces moments de repos pour monter sur de rapides esquifs, et pour nous promener sur les rives du fleuve ou dans les îles fraîches et verdoyantes dont son cours était parsemé.

Une affluence immense de peuple salua l'impératrice par de bruyantes acclamations, à l'instant où l'on vit, au bruit du canon, les matelots de sa majestueuse escadre frapper en cadence, avec leurs rames peintes et brillantes, les eaux du Borysthène.

Sur les bords du fleuve une foule de curieux, qui se renouvelaient sans cesse, venaient de tous les points de l'empire admirer la marche de notre cortège, et offrir en tribut à leur souveraine les productions de leurs climats divers.

Souvent on voyait des corps légers de Cosaques manœuvrer dans les plaines que baigne le Dniéper. Les villes, les villages, les maisons de campagne, et quelquefois de rustiques cabanes, étaient tellement ornés et déguisés par des arcs de triomphe, par des guirlandes de fleurs, par d'élégantes décorations d'architecture, que leur aspect complétait l'illusion au point de les transformer à nos yeux en cités superbes, en palais soudainement construits, en jardins magiquement créés.

La neige avait disparu; une riante verdure couvrait

la terre ; les prés étaient émaillés de fleurs ; un soleil brillant animait, vivifiait, colorait tous les objets. L'air retentissant des sons de la musique harmonieuse de nos galères, les costumes divers des spectateurs qui bordaient le rivage, variaient sans cesse ce riche et mouvant tableau.

Enfin plus tard, lorsque nous approchâmes de quelques grandes villes, nous vîmes rangés à leurs postes des escadrons de troupes d'élite, éclatantes par la beauté de leurs armes et par la richesse de leurs uniformes. Le contraste de leur magnifique tenue avec le dénuement des régiments du maréchal Romanzoff, annonçait assez que nous quittions le gouvernement de ce vieux et illustre guerrier, et que nous allions entrer dans ceux que la fortune avait soumis au prince Potemkin.

Les éléments, la saison, la nature et l'art, tout semblait conspirer pour assurer le triomphe de ce favori puissant. Il espérait, en entourant sa souveraine de tant prestiges, au moment où elle parcourait les contrées récemment conquises par ses armes, enflammer son ambition et lui inspirer le désir de tenter audacieusement de nouvelles conquêtes.

Nos matinées seules étaient libres. Nous les employions agréablement en lectures, en conversations, en visites d'une galère à l'autre, en promenades sur les bords du fleuve.

A une heure nous nous rendions tous les jours sur la galère de l'impératrice, et nous dînions avec elle. Sa table, suivant sa coutume, ne passait point dix couverts. Une fois par semaine seulement elle invitait toutes les personnes qui avaient l'honneur de l'accompagner. Alors son dîner était servi sur un très grand bâtiment où soixante couverts pouvaient être facilement placés.

Cinq jours après notre départ, nous nous arrêtâmes

devant la ville de Kanief, où le roi de Pologne avec sa cour nous attendait.

C'était là que devait avoir lieu l'entrevue de Stanislas et de Catherine, tous deux remarquables, vingt-cinq ans auparavant, par leur grace, par leur beauté, tous deux autrefois unis par un amour réciproque, et tous deux, depuis tant de lustres, non moins changés dans leurs formes que dans leurs sentiments.

Au moment où nous allions être témoins, le prince de Ligne et moi, de cette reconnaissance théâtrale, où la politique avait plus de part que l'amitié, nous ne pouvions nous empêcher de sourire en voyant la tristesse et la jalousie que le jeune favori éprouvait, ou feignait d'éprouver à l'approche d'un tête à tête devenu si étranger à l'amour; car il était évident que Stanislas, dont la couronne flottait incertaine sur sa tête, n'avait sollicité que par crainte et par intérêt, de son altière protectrice, la faveur d'une réunion passagère; et ce rendez-vous, plus diplomatique que sentimental, ne lui était accordé que par une froide bienséance.

Je ne vis jamais l'impératrice plus aimable que le premier jour de notre navigation : le dîner fut très gai; nous étions tous charmés de sortir de la triste ville de Kioff, où les glaces nous avaient bloqués trois mois.

Le printemps rajeunissait nos idées; la beauté du temps, la magnificence de notre flotte, la majesté du fleuve, le mouvement, la joie de la multitude des spectateurs qui accouraient sur les bords, le mélange militaire ou asiatique que nous présentaient les costumes variés de trente nations différentes, enfin la certitude de voir chaque jour des objets curieux et nouveaux, réveillaient, aiguillonnaient notre imagination : elle semblait voyager encore plus rapidement que nous.

Sans nous appesantir sur rien, nous passions continuellement d'un sujet de conversation à l'autre. Nous comparions les temps anciens aux modernes, la France

à l'Attique, l'Angleterre à Carthage, la Prusse à la Macédoine, l'empire de Catherine à celui de Cyrus. On racontait des anecdotes anciennes et nouvelles. L'impératrice nous en fit connaître plusieurs relatives à Pierre le Grand et à Elisabeth.

Comme nous la félicitions d'avoir en si peu de temps adouci des mœurs naguère encore si rudes et si âpres, elle répondit : « Il est vrai que les vieillards russes doivent trouver quelque différence entre leur temps et le nôtre. Je ne puis penser sans horreur au sort du peuple sous le règne de l'impératrice Anne, ou plutôt sous celui de son ministre Biren; cet homme cruel qui la dominait, fit tuer, mutiler ou exiler plus de soixante-dix mille personnes. »

Nous parlâmes des tribus sauvages qui peuplaient encore les parties reculées de son empire. « Le temps, dit-elle, n'a point encore marché pour ces tribus nomades; depuis leur origine, elles ont toujours conservé la même simplicité de mœurs : vivant sous la tente, se nourrissant de la chair et du lait de leurs troupeaux, soumises à des chefs qui sont plutôt des pères de famille que des maîtres, on peut les croire heureuses; car elles n'ont qu'un petit nombre de besoins et de désirs, toujours aisés à satisfaire. Je ne sais pas si en les civilisant, comme je l'ai voulu, je ne les aurais pas gâtées; les légers tributs de fourrures qu'elles me paient les contrarient peu, puisque la chasse est leur habitude et leur passion. »

Un seul grand changement s'est opéré pour ces antiques hordes de Huns, de Kirghis, de Tartares, connues jadis sous mille noms différents : elles furent longtemps, par leur vie errante, par leurs invasions et par leurs ravages, l'effroi du monde; mais, ce monde, aujourd'hui civilisé, peuplé, armé, éclairé, leur ayant ôté toute possibilité de conquête, ces hordes ont cessé

d'être belliqueuses, à tel point qu'elles ne se battent même que très rarement entre elles.

Nous parlâmes de leur religion, de leurs shamans ou sorciers, de leurs idoles. « L'impératrice nous dit : « qu'une de ces tribus avait un culte assez difficile à « connaître; leurs prêtres ont gardé de toute antiquité « un recueil de prières, de maximes ou de cantiques « écrits dans une langue dont l'intelligence est perdue « depuis bien longtemps, et qu'ils récitent par tradition « sans les comprendre.

« Ce fait, ajouta-t-elle, excita ma curiosité; je consultai des *savants* qui, sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, ne *savaient* rien. J'ordonnai de continuer des recherches; enfin depuis peu on a cru reconnaître que ces prières étaient écrites dans la langue antique et sacrée des Indes, le sanskrit. »

Comme dans la suite de cet entretien cette princesse passait en revue assez rapidement les systèmes des législateurs de la Grèce, de l'Asie, de Rome et de l'Arabie, je lui dis qu'elle paraissait avoir perdu tout à fait le droit de dire du mal des savants, selon son habitude.

« Oui, ajouta le prince de Ligne; car songez-y bien, « madame, après ce que nous venons d'entendre, « nous allons être obligés, en conscience, de vous inscrire sur la liste de ces savants que vous ménagez si « peu. »

« Ah! je le sais, dit-elle, mon ensemble vous plaît; « vous me louez en gros; mais je parie que, dans les « détails, vous trouvez en moi bien des sujets de critique. Je fais à tous moments des fautes de langue et « d'orthographe. M. de Ségur conviendra que j'ai par- « fois la tête bien dure, puisqu'il n'a pu parvenir à me « faire composer seulement six vers; et en vérité je « crois, malgré ses éloges, que si j'étais particulière en « France, ses charmantes dames de Paris ne me

« trouveraient pas assez aimable pour m'inviter à « souper. »

« Songez, je vous prie, madame, m'écriai-je alors, « que je représente ici près de vous la France, et que « je ne dois pas souffrir qu'on la calomnie ainsi. »

Comme l'impératrice était en train, continuant sur ce ton, elle nous dit : « Allons, que croyez-vous que j'au- « rais été dans le monde si j'y fusse née homme et par- « ticulier ? »

M. Fitz-Herbert répondit qu'elle aurait été un profond législateur; Cobentzel, un grand ministre ou un ambassadeur; moi, je l'assurai qu'elle serait devenue un général très renommé.

« Ah! pour le coup, reprit-elle, vous vous trompez; « car je connais ma tête, elle est ardente; j'aurais tout « risqué pour chercher la gloire, et n'étant que sous- « lieutenant, dès la première campagne je me serais « fait casser la tête. »

Un autre jour, nous parlions de toutes les conjectures qu'on allait faire en Europe sur son voyage. A cet égard nous étions tous du même avis, et nous prétendions que partout on allait se figurer qu'elle et l'empereur voulaient conquérir la Turquie, la Perse, peut-être même l'Inde et le Japon; enfin qu'en ce moment le cabinet voyageur de Catherine occupait et inquiétait tous les autres.

« Ce cabinet de Pétersbourg, dit-elle, qui flotte au- « jourd'hui sur le Dniéper, paraît donc bien grand, « puisqu'il donne aux autres tant d'occupation? »

« Oui, madame, dit alors le prince de Ligne, et je « n'en connais cependant pas un plus petit, car il n'a « quelques pouces de dimension : il s'étend depuis une « tempe à l'autre, et depuis la racine du nez jusqu'à celle « des cheveux. »

Notre navigation devait durer pendant l'espace de quatre cent quarante-six verstes, qui séparent Kioff de

Kaydak. A Kaydak les cataractes commencent, et de là il fallait reprendre nos voitures pour nous rendre à Kherson.

Le Borysthène ou Dniéper, dont les sources se trouvent près du village de Dniéproff, à cent cinquante verstes de Smolensk, se grossit rapidement. Son cours entier est de quinze cents verstes ou environ quatre cents lieues.

Avant d'arriver à son embouchure, entre Kinburn et Oczakoff, il forme un golfe dont la longueur est de quinze lieues et la largeur de quatre. Son lit, depuis Kaydak, est embarrassé par treize cataractes qui occupent un espace de soixante verstes. Plusieurs de ces roches sont couvertes d'eau, d'autres s'élèvent à une assez grande hauteur au-dessus de sa surface.

Ce fleuve est rapide ; plusieurs bancs de sable y rendent quelquefois le navigation assez dangereuse. Il reçoit plusieurs rivières : du côté de la Pologne, l'Ingoultz, le Bug et le Liman ; du côté de la Russie la Sola, la Dezna, la Soula, la Ptia, la Vorskla et la Samara.

Indépendamment des villages dont ses bords sont parsemés, on y rencontre Tripolié, ville bâtie par Wladimir pour défendre les frontières de ses États. Elle fut, comme toutes les autres, souvent en proie aux guerres civiles, et momentanément détruite dans le douzième siècle par les Tartares.

A peu de distance est un village nommé Staiki, sur un ruisseau qui marque la frontière de la Pologne, et depuis lequel toute la rive droite appartient aux Polonais.

Ensuite on voit la ville de Péréiaslaff, jadis habitée par les Kosars, et à droite la ville de Trekémiroff, qui fournit des meules aux contrées voisines russes et polonaises.

A vingt verstes plus loin, on aperçoit Kanieff, précédemment ville, aujourd'hui bourg. Ce fut là que se rendit le roi de Pologne pour nous recevoir.

Autrefois une tribu de Tartares nommés Baskâs s'empara de cette ville ; plus tard Achmet-Baska, un de leurs chefs, les divisa en slobodes, et les nomma Cosaques. Ils se rendirent maîtres de cette contrée.

Depuis, accrus en nombre par des troupes de déserteurs russes et polonais, ils y construisirent un fort qu'ils nommèrent Tcherkasse. Bientôt des hommes sans aveu et de toutes les nations les rejoignirent ; ils fondèrent une ville située dans une île du Borysthène et qui devint assez fameuse sous le nom de Kortitz.

Ce fut alors qu'on les appela Zaporaviens, pour les distinguer d'autres tribus ou slobodes établies au-dessus des cataractes. Ces brigands amphibies, occupés sans cesse à guerroyer et à piller, se voyant chassés peu à peu de leurs premiers établissements, se retirèrent et habitèrent différentes îles du Dniéper, d'où ils sortaient en foule pour faire des incursions en Pologne et en Russie.

Catherine II ayant enfin détruit cette étrange république, établit sur son territoire des régiments de Cosaques réguliers, auquels on assigna pour leur subsistance et leur entretien des terres et des villes.

Nous vîmes plusieurs de ces villes qui n'ont plus aujourd'hui la même destination : l'une est Daubrowka, située au confluent de la Soula et du Dniéper ; Krementchuck, plus remarquable, était un bourg appartenant au régiment de Mirgorod ; ensuite elle fut érigée en ville. C'est actuellement le chef lieu de district du gouvernement d'Ekaterinoslaff. Elle est assez grande, mais ne se distingue par aucun monument. Un pont flottant, de la longueur d'un quart de lieue, lui sert de communication avec la ville de Krioukoff, bâtie sur la rive opposée.

En descendant le fleuve, on rencontre les petites villes de Kliberda et de Pérévolochno, autrefois ruinées par les Tartares ; enfin Ortik et Kaydak. C'est près de cette

dernière ville que l'impératrice devait poser la première pierre de la ville d'Ekaterinoslaff.

Chacune des cataractes a un nom particulier : la première s'appelle Kaydak ; la plus dangereuse de toutes est la huitième, nommée Ninajétinski : elle a sept cents toises de longueur, et dans cet espace, six pieds et un quart de chute.

De Kaydak jusqu'à Kherson, on traversait une plaine alors presque déserte. Kherson est située à l'embouchure du Dniéper, à vingt-deux lieues de la mer.

Il était nécessaire de retracer ici en peu de mots cette partie de notre itinéraire pour n'y plus revenir. A présent, retournons à notre flotte, que nous avons laissée au moment où toute pavoisée, elle se rangeait en ligne devant les murs de Kanieff, dont les hauteurs et les plaines resplendissaient de l'éclat des armes d'une multitude d'escadrons polonais magnifiquement vêtus.

L'artillerie de la flotte et de la ville annonçait l'approche des deux monarques. Catherine envoya sur une chaloupe élégante plusieurs de ses grands officiers, qui vinrent saluer le roi de Pologne.

Ce prince, accompagné par eux, et croyant devoir pour éviter toute étiquette embarrassante, garder un *incognito* peu compatible avec tant d'éclat, leur dit : « Messieurs, le roi de Pologne m'a chargé de vous re- « commander le comte Poniatowski. »

Lorsqu'il fut monté sur la galère impériale, nous nous pressâmes en cercle autour de lui, curieux de voir les premières émotions et d'entendre les premières paroles de ces augustes personnages, dans une circonstance si différente de celle où ils s'étaient vus autrefois, unis par l'amour, séparé par la jalousie, et poursuivis par la haine.

Mais notre attente fut presque totalement déçue, car après un salut réciproque, grave, majestueux et froid, Catherine ayant présenté sa main à Stanislas, ils entrè-

rent dans un cabinet, et y restèrent enfermés une demi-heure.

Dès que ce tête à tête fut fini, leurs majestés vinrent nous rejoindre, et comme nous n'avions pas pu les entendre, nos regards curieux cherchaient à lire leurs pensées sur leurs traits; mais quelques légers nuages répandus sur leurs fronts rendaient cette lecture assez difficile : c'était, du côté de l'impératrice, un nuage d'embarras et de contrainte inaccoutumés, et dans les yeux du roi, une certaine empreinte de tristesse, qu'un sourire affecté ne pouvait entièrement déguiser.

Ce prince vint obligeamment parler à tous ceux d'entre nous qu'il connaissait; l'impératrice lui présenta les autres. Je reçus de lui un accueil très gracieux.

Tout avait été calculé pour ne point laisser de vide dans une journée que, de part et d'autre, on désirait peut-être également abréger. Bientôt on s'embarqua dans de belles chaloupes pour se rendre sur la galère du festin. Il était difficile d'en voir un plus somptueux, plus délicat et plus recherché.

L'impératrice avait à sa droite le roi, et à sa gauche l'ambassadeur Cobentzel; le prince Potemkin, M. Fitz-Herbert et moi, nous étions placés vis à vis de leurs majestés.

On parla peu, on mangea peu, on se regarda beaucoup; on écouta une belle musique, et on but à la santé du roi, au bruit d'une grande salve d'artillerie.

En sortant de table, le roi prit de la main d'un page les gants et l'éventail de l'impératrice et les lui présenta. Ce prince ensuite cherchait et ne pouvait trouver son chapeau; l'impératrice qui l'avait aperçu, se le fit apporter et le lui donna. « Ah! madame, lui dit Stanislas » en le recevant, vous m'en avez donné autrefois un » bien plus beau. »

On revint à la galère impériale; le cercle fut court et

n'offrit rien de remarquable. Le roi se rembarqua à huit heures et retourna à Kanieff.

Dès que le soleil eut fait place à l'ombre, la montagne de Kanieff étincela de feux; ses flancs étaient sillonnés d'un fossé serpentant rempli de matières combustibles. Lorsqu'elles furent enflammées, elles présentèrent l'image de la lave d'un volcan, image d'autant plus parfaite que dans le même moment, au sommet de la montagne une éruption de cent mille fusées embrasait les airs et multipliait ses clartés en se réfléchissant dans les eaux du Borysthène.

Notre flotte était aussi magnifiquement illuminée, de sorte que cette fois, dans notre horizon, il n'y eut point de nuit.

Le roi nous avait tous invités : nous nous rendîmes chez lui; il nous donna un bal superbe, mais l'impératrice n'y voulut point aller. Stanislas l'avait inutilement conjurée de prolonger son séjour de vingt-quatre heures; le temps des faveurs était passé pour lui. Catherine lui dit qu'elle craindrait par ce retard de faire attendre l'empereur, qui devait la rejoindre à Kherson.

Nous continuâmes donc notre route le lendemain, et ce fut ainsi que se termina cette entrevue, qui, malgré sa magnificence théâtrale, occupera mieux sa place dans l'histoire que dans le roman; car ce ne fut certainement point par des sentiments trop tendres qu'elle fut embellie et animée.

Cependant si le voyage du roi de Pologne et son entrevue ne purent ranimer dans le cœur de l'impératrice une affection depuis longtemps éteinte, il n'en tira pas moins quelque avantage de sa conférence; les intrigues tramées contre lui par le parti de l'opposition furent déjouées. Le prince Potemkin essaya même de réconcilier avec ce prince le grand général Branitsky, son neveu; celui-ci s'y prêta de si mauvaise grace, et s'exprima

avec une hauteur si déplacée, qu'ils se séparèrent plus brouillés que jamais.

Comme le roi, dans cette occasion, avait montré beaucoup de condescendance pour l'impératrice, cette princesse, touchée de ses procédés, résolut de le soutenir contre les attaques de ses ennemis. Elle lui donna la décoration de l'ordre de Saint-André, et, avec son autorisation, le roi revêtit de l'ordre de l'Aigle-Blanc le général Engelhard, neveu du prince Potemkin.

En partant de Kanieff, Stanislas-Auguste courut promptement à la rencontre de l'empereur Joseph II, dans l'espoir de se concilier sa bienveillance, et de détourner les périls que lui faisaient redouter la puissance et l'ambition de ce formidable voisin, qui venait déjà de manifester quelque désir d'étendre les frontières de la Galicie.

L'empereur le reçut bien, et l'assura que, loin de projeter quelque nouveau démembrement de la Pologne, il s'opposerait à tous ceux que d'autres puissances voudraient effectuer. Vaine promesse! aux yeux des souverains les plus sévères dans leur conduite privée, la politique se croit rarement obligée à se soumettre aux règles de la morale; l'intérêt dicte et rompt leurs serments.

Stanislas, momentanément rassuré, s'aveuglait sur le vrai danger de sa position. La force seule garantit l'indépendance; elle est déjà perdue dès qu'on se croit assez faible pour ne lui donner d'autres garanties qu'une protection étrangère; c'est en se montrant prêt à combattre qu'on inspire le respect, et qu'au lieu de protecteurs on trouve des alliés.

Notre navigation continuait d'être heureuse. Elle fut seulement quelquefois ralentie par des vents contraires, et nous arrivâmes sans accident, le 10 mai, à Krementchuk.

La tristesse du séjour de Kioff, la rigueur de la sai-

son, et surtout l'humeur du maréchal Romanzoff, avaient obscurci de quelques nuages la gaîté naturelle de Catherine. En débarquant à Krementchuk, un spectacle tout différent frappa ses regards : le printemps, ranimant la nature, donnait aux objets un air de fête, et le charme de la première verdure embellissait tout, jusqu'aux marais.

Une maison vaste, élégante, bâtie et distribuée conformément au goût de l'impératrice ; un jardin anglais où la magie du prince Potemkin avait fait transporter à grands frais des arbres d'une grosseur singulière ; une vue charmante dont l'ombrage, les fleurs et les eaux variaient agréablement les perspectives ; douze mille hommes de troupes habillées et équipées à neuf ; toute la noblesse du gouvernement rassemblée et richement vêtue ; la réunion des marchands accourus de toutes les contrées de l'empire ; enfin le plaisir d'être en mouvement, après trois mois d'immobilité, et celui de voir s'avancer vers son but cet extraordinaire voyage, qui fixait l'attention de l'Europe : tels furent les préludes des scènes nouvelles dont j'allais être témoin.

La satisfaction de Catherine, nourrie chaque jour par des objets nouveaux et piquants, se manifestait à tous les yeux. Le prince Potemkin, extraordinaire en tout et toujours, se montrait aussi actif dans ses gouvernements qu'il paraissait indolent à Pétersbourg.

Tout ce que sa vive imagination, son pouvoir illimité et la connaissance profonde qu'il avait du caractère de sa souveraine, pouvaient lui fournir de moyens pour exalter sa tête, pour flatter son amour-propre, était employé avec un art inconcevable.

Il savait, par une espèce de prodige, lutter contre tous les obstacles, vaincre la nature, abréger les distances, parer la misère, tromper l'œil sur l'uniformité des plaines sablonneuses, l'esprit sur l'ennui d'une lon-

gue marche, et donner un air de vie aux déserts les plus stériles.

Toutes les stations étaient mesurées de façon à éviter la plus légère lassitude ; il avait soin de ne faire arrêter la flotte qu'en face des bourgs ou villes situés dans des positions pittoresques. D'immenses troupeaux animaient les prairies ; des groupes de paysans vivifiaient les plages ; une foule innombrable de bateaux portant des jeunes garçons et des jeunes filles, qui chantaient des airs rustiques de leur pays, nous environnaient sans cesse ; rien n'était oublié.

Il faut convenir que, si ce premier ministre, médiocre général, politique capricieux, se montrait fort loin d'être un grand homme d'État, il était au moins le plus grand et le plus habile des hommes de cour.

Cependant, en retranchant tout ce qu'il y avait d'artifice dans ses créations, on y reconnaissait aussi quelques réalités : lorsqu'il avait pris possession de son immense gouvernement, on n'y comptait que deux cent quatre mille habitants ; et sous son administration la population, en très peu d'années, s'était élevée à huit cent mille, nombre encore faible pour une province longue de deux cents lieues et large de cent.

Cet accroissement se composait de colons grecs, allemands, polonais, d'invalides, de soldats et de matelots congédiés. Un Français, établi depuis trois ans dans cette contrée, me dit qu'en la parcourant chaque année, il trouvait de nouveaux villages établis et florissants, dans les lieux qu'un an auparavant il avait laissés déserts.

Le prince nous fit jouir, à Krementchuk, du spectacle d'une grande manœuvre, où se déployèrent quarante-cinq escadrons et une nombreuse infanterie. J'ai vu peu de troupes plus belles et en plus brillante tenue. Leurs mouvements purent nous donner une idée de cette tactique russe si effrayante pour les Turcs, quoi-

qu'elle dût être sans doute insuffisante contre d'autres troupes. Depuis, nous leur avons donné de savantes leçons, dont ils n'ont que trop bien profité.

Toutes leurs manœuvres, à l'époque où je les vis, consistaient à marcher sur quatre colonnes, en se couvrant d'un rideau de tirailleurs, précédés d'un corps de Cosaques. Supposant ensuite que l'ennemi s'avançait en forces, les quatre colonnes formaient quatre bataillons carrés, à centre vide, sur trois de hauteur. Les Cosaques se retiraient derrière elles, et se formaient sur un rang dans leurs intervalles, de sorte que la ligne de bataille offrait l'apparence de quatre bastions et de deux courtines; l'artillerie se plaçait aux angles des carrés.

Dans ce moment, comme il fallait supposer qu'on était entouré, parce que c'est le genre d'attaque des Turcs, on exécutait un feu très vif, après lequel, supposant encore que l'ennemi avait été mis en désordre, les carrés marchaient en avant, les tirailleurs sortaient de leurs rangs, et les Cosaques, la lance à la main, et jetant de grands cris, volaient à la poursuite des vaincus, pour compléter leur défaite.

Après cette brillante revue militaire, l'impératrice, témoignant sa satisfaction au prince, lui dit, avec une joie qui partait du cœur : « Depuis Pétersbourg jusqu'à « Kioff, j'ai cru voir le ressort de mon empire détendu « et usé; ici je le retrouve dans toute son activité et « dans toute sa vigueur. »

Cette princesse, ayant ensuite, conformément à ses habitudes, qu'elle ne variait jamais, donné audience au clergé, aux autorités, aux marchands, invita toute la noblesse à un cercle suivi d'un bal magnifique, et remonta sur sa galère.

Le fleuve devenait plus large, et cependant notre navigation devenait plus difficile : à chaque instant des vents trop faibles ou des vents contraires nous faisaient échouer sur des îles ou sur des bancs de sable ; quel-

quefois ils nous forçaient de rester à l'ancre vingt-quatre heures de suite.

Mais l'aspect de ces rives inconnues, le plaisir de traverser un pays naguère habité par des Cosaques zaporaviens, brigands destructeurs, ennemis de tout travail agricole ou industriel, pays aujourd'hui peuplé de citoyens soumis et laborieux, enfin la commodité et l'agrément de nos galères, ainsi que le charme des lectures et des entretiens, abrégeaient le temps pour nous, et transformaient presque en plaisirs, par leur variété, ces légers accidents d'un si long voyage.

L'impératrice même paraissait si contente d'elle et de nous, qu'elle aurait vu avec peine, disait-elle, s'approcher le terme de cette navigation, si elle n'avait pas craint de faire attendre longtemps l'empereur, qu'on savait arrivé à Kherson.

Le prince de Ligne, plus âgé que moi de vingt ans, m'étonnait sans cesse par la vivacité de son imagination et par la jeunesse de son esprit : dès le matin, frappant contre la faible cloison qui séparait son lit et le mien, il me réveillait pour me réciter des impromptus en vers et en chansons, qu'il venait de composer, et, peu de temps après, son chasseur m'apportait une lettre de quatre ou six pages, où la sagesse, la folie, la politique, la galanterie, les anecdotes militaires et les épigrammes philosophiques, étaient mêlées de la manière la plus originale.

Il exigeait une prompte réponse : aussi rien ne fut jamais plus suivi et plus exact que cette étrange correspondance quotidienne, entre un général autrichien et un ambassadeur français, couchés l'un à côté de l'autre sur la même galère, non loin de l'impératrice du Nord, et naviguant sur le Borysthène, à travers le pays des Cosaques, pour aller visiter celui des Tartares.

Mille amusements divers, les récits curieux et piquants que nous faisait Catherine, les réflexions spiri-

tuelles, bien qu'un peu mélancoliques, de M. Fitz-Herbert, les folies du grand écuyer, et la gaité intarissable de Cobentzel, qui nous faisait jouer avec lui des proverbes dans la chambre à coucher de l'impératrice (genre de talent où il excellait), variaient agréablement nos journées.

Néanmoins, les écueils et les retards se multipliant de plus en plus, l'inquiétude de l'impératrice allait peut-être se changer en humeur, lorsque nous apprîmes que l'empereur, le lendemain de son arrivée à Kherson, en était parti, et s'était rendu en toute diligence à Kaydak, dont nous n'étions éloignés que de six lieues.

Le dessein de ce monarque avait été de venir à la rencontre de la galère de l'impératrice ; mais, le prince Potemkin, qui s'était rendu d'avance à Kaydak, ayant prévenu à temps sa souveraine, elle se fit descendre à terre, nous laissa presque tous sur sa flotte, monta précipitamment en voiture, et courut au devant de l'empereur, qu'elle rencontra près de la maison isolée d'un Cosaque, où ils s'arrêtèrent peu d'heures, et d'où ils partirent ensuite ensemble pour Kaydak, où nous les rejoignîmes le lendemain matin, le 19 mai.

Comme l'impératrice s'était pressée au point de ne prendre avec elle aucun de ses gens, l'embarras pour faire dîner les deux grands souverains ne fut pas médiocre. Le prince Potemkin, le grand général Branitski, ainsi que le prince de Nassau, que ce dernier avait mené dans sa voiture à Kaydak, leur firent, comme ils le purent, un repas qui fut très gai, mais aussi détestable qu'on pouvait l'attendre de si nobles cuisiniers.

Nous restâmes à Kaydak toute la journée du 19 pour attendre, non pas notre flotte entière, car plusieurs de nos bâtiments étaient restés échoués, mais au moins ceux qui portaient les hommes et les effets les plus indispensables pour la continuation du voyage.

Le 20, on alla camper sous des tentes à deux lieues

de là, à l'endroit où l'impératrice voulait bâtir Ekaterinoslaff. On entendit la messe dans la tente impériale, et leurs majestés posèrent, en présence de l'archevêque, la première pierre de l'église de cette nouvelle capitale, dont la position est extrêmement riante. Elle est placée sur une hauteur d'où l'on aperçoit les longues sinuosités du Borysthène, et les îles boisées qui embellissent cette partie de son cours.

Nous allâmes dîner ensuite dans la maison de campagne du gouverneur de la province; elle était située sur le bord du fleuve, vis à vis de la plus fameuse des cataractes qui longtemps ont fait regarder ce passage comme absolument impraticable pour le commerce.

En effet, le Borysthène est barré en cet endroit dans toute sa largeur par des chaînes de rochers, dont les uns à fleur d'eau et les autres très élevés forment plusieurs chutes et plusieurs cascades; leur bruit nous empêchait presque de nous entendre. L'eau s'y brise et y écume avec furie.

On ne croirait pas possible, au premier coup d'œil, que l'esquif le plus léger et les rameurs les plus hardis pussent franchir un pareil obstacle. Cependant un canot et un assez gros bâtiment étaient mouillés à quelque distance, avec l'ordre de franchir cette barrière. Nous voulûmes, le prince Potemkin, M. de Nassau et moi, nous y embarquer; mais l'impératrice nous le défendit formellement.

Les bâtiments, se dirigeant de notre côté, franchirent fort heureusement ce périlleux passage avec la rapidité d'une flèche, mais aussi avec des mouvements violents qui faisaient croire à chaque instant qu'ils allaient être brisés, ou remplis par les vagues et submergés; le canot surtout disparaissait presqu'à tous moments.

On nous dit cependant que, lorsque les eaux étaient plus hautes, le passage s'exécutait avec plus de facilité,

en y employant l'adresse de quelques anciens Zaporaviens accoutumés à cette dangereuse navigation ; et le prince Potemkin comptait tellement sur leur expérience et sur leurs promesses, qu'il avait formé le dessein de faire descendre jusqu'à Kherson toute la flotte de galères sur laquelle nous étions venus de Kioff à Kaydak.

En sortant d'Ekaterinoslaff, nous entrâmes dans ce qu'on appelle en Russie les *steppes,* vastes et solitaires prairies, totalement dépourvues d'arbres, et coupées seulement en longs intervalles par quelques coteaux tout nus, au pied desquels serpentaient de faibles ruisseaux. On parcourt souvent sept à huit lieues sans y rencontrer un homme, une maison, un arbuste.

L'Afrique a ses déserts de sable : ceux de l'Orient sont moins arides, ce sont des déserts de verdure. Des troupeaux immenses de moutons, des haras nombreux de chevaux, animent seuls ces profondes solitudes où on les laisse errer toute l'année.

Au premier coup d'œil, cet immense et verdoyant horizon, où rien n'arrête la vue, produit sur l'esprit la même impression que l'Océan : il semble donner plus de grandeur aux idées, plus de profondeur aux réflexions ; mais, à mesure qu'on s'avance, cette uniformité inspire la tristesse, et bientôt on se fatigue péniblement en ne voyant, au dessus et autour de soi, que le ciel et des prés qui n'ont point de bornes.

On n'y aperçoit d'autres variétés que de nombreuses éminences qui paraissent élevées par la main des hommes, et relativement auxquelles les opinions ont été longtemps partagées : les uns croyaient que c'étaient d'anciens tombeaux, et d'autres assuraient que ces tertres avaient été formés par les Scythes et par les Tartares, afin de découvrir de plus loin les ennemis qui pourraient vouloir les surprendre. La vérité de la première de ces deux opinions a été depuis définitivement prouvée.

Toute l'étendue de pays qui se prolonge en Europe, depuis le Bug jusqu'à Azoff, et en Asie, depuis le Caucase jusqu'aux frontières de la Chine, n'est qu'une immense mer de verdure.

La partie de ces steppes où nous nous trouvions, et sur laquelle la civilisation cherche à étendre ses conquêtes et ses travaux, ressemblait à une toile unie dont un peintre commence à faire un grand tableau, en y plaçant quelques hameaux, quelques bocages, quelques champs cultivés ; mais cet ouvrage, avançant avec lenteur, lui laissera encore pendant plus d'un siècle toute l'apparence d'un désert.

La veille de notre arrivée à Kherson, nous passâmes sur un pont la rivière de Kaminka, qui servait autrefois de limites entre les Tartares nogais et les Cosaques.

Ce désert de cent lieues que nous venions de traverser, rendit peut-être plus grande et plus agréable la surprise que nous causa la vue de Kherson. Je crois cependant qu'indépendamment de la disposition où notre esprit se trouvait, nous n'aurions pu nous défendre d'un juste étonnement, en voyant tant de nouvelles et imposantes créations : une forteresse presque achevée, des casernes pour quatre-vingt mille hommes, une amirauté avec tous ses magasins, un arsenal garni de six cents pièces de canon, deux vaisseaux de guerre et une frégate prêts à lancer, des édifices publics qui s'élevaient partout à la fois, plusieurs églises d'une noble architecture, enfin une ville déjà commerçante, qui contenait deux mille maisons, des boutiques remplies des marchandises venues de la Grèce, de Constantinople et de France, et environ deux cents vaisseaux de commerce qui mouillaient ou arrivaient dans le port.

Si on ajoute l'activité de dix-huit mille travailleurs, une grande pompe militaire, le concours de plusieurs ministres et consuls étrangers, ou de voyageurs, on comprendra facilement combien un tel spectacle, dans

une contrée que la Russie n'a conquise qu'à la paix de Kainardgi, dont on ne s'était occupé activement que depuis six années, et qui n'était débarrassée que depuis trois ans du voisinage des Tartares, devait exalter l'amour-propre de l'impératrice, justifier la surprise de ceux qui la suivaient, et les éloges qu'ils donnaient au talent comme à l'activité du prince Potemkin.

Il est vrai que ce premier moment d'étonnement fut bientôt mêlé de réflexions qui rendirent notre admiration plus modérée; en voyant Kherson de plus près et plus en détail, on nous fit remarquer que sa position était mal choisie : les vaisseaux ne peuvent remonter le Dniéper que déchargés; ceux de guerre qu'on y construit sont obligés, pour descendre ce fleuve, de se faire alléger par le secours de chameaux [1].

On n'avait point construit de quais ni de magasins pour le commerce; les tribunaux, mal organisés, rendaient mal et lentement la justice; enfin l'infection des marais et des îles remplies de roseaux qui entouraient la ville en faisaient un séjour malsain et souvent mortel pour ses habitants.

Je ne laissai point ignorer au prince Potemkin ces observations, que je tenais de plusieurs négociants. Il avait senti et reconnu tous ces inconvénients. Pour y remédier, son projet était de former trente verstes plus bas un port marchand, d'y bien régler la quarantaine, d'y construire des quais et des magasins, d'établir une justice plus consulaire, enfin de dessécher les marais les plus voisins.

Déjà il avait demandé et obtenu l'argent nécessaire pour la plupart de ces opérations; mais celle du dessé-

[1] On appelle *chameaux* de grands bâtiments longs, carrés et à plates varangues, qui, assujettis deux à deux avec des câbles, servent à faire passer un vaisseau dans les endroits où il n'y a pas assez d'eau.

chement me semblait impossible : d'ailleurs on ne pouvait l'effectuer sans détruire et perdre les roseaux, seul chauffage et seule couverture de presque toutes les maisons dans un endroit où, à cent lieues à la ronde, on ne trouvait point de bois.

Les premiers moments de notre séjour à Kherson furent employés en courses dans la ville, en grandes audiences, en repas de cent vingt couverts, en concerts et en bals. L'impératrice nous mena dîner dans une maison de campagne à quatre lieues de Kherson. Le lendemain nous vîmes lancer, en sa présence, un vaisseau de cent vingt canons, un de soixante-six et une frégate. Le jour suivant il y eut un bal paré à la cour, dans un palais construit pour elle avec plus d'élégance que de solidité.

L'impératrice avait formé le projet de se rendre à Kilbourn, vis à vis d'Oczakoff; mais cette reconnaissance militaire du territoire turc, et qui ressemblait un peu trop à une bravade, ne put avoir lieu. L'arrivée d'une escadre ottomane, composée de quatre vaisseaux et de dix frégates et qui vint mouiller dans le Liman près d'Oczakoff, contraria le dessein de Catherine; elle n'y renonça qu'avec une humeur très visible. Ainsi, n'ayant plus rien qui pût nous retarder davantage, nous partîmes pour la Crimée, à la suite des deux augustes chefs de notre caravane.

Avant de quitter Kherson, il est à propos de parler des nouvelles que nous y reçumes de la marche des affaires importantes qui se traitaient alors à Constantinople : l'arrivée imprévue de l'escadre turque à l'embouchure du Borysthène, et celle de plusieurs militaires français à Oczakoff, avaient produit, dans l'esprit des ministres de Catherine et de toute sa cour, un mécontentement qui allait jusqu'à l'indignation.

« Comment concevoir, disaient-ils, qu'au moment où « nous venons de signer un traité d'amitié, et à l'instant

« même où l'impératrice se fait accompagner du mi-
« nistre de France, en le comblant de distinctions et
« de marques de confiance, on voie des ingénieurs
« français occupés à diriger les travaux, les canons,
« les vaisseaux et les préparatifs hostiles de ses enne-
« mis? »

Le prince Potemkin me parla plusieurs fois de ces prétendus griefs avec amertume et vivacité, me reprochant d'avoir, par de vaines alarmes, excité les Turcs à des mesures menaçantes qui pourraient provoquer la guerre.

Si j'avais voulu user de finesse, feindre d'ignorer ce que je savais, et blâmer ce que j'avais conseillé, je n'aurais point, par là, calmé l'humeur qu'on me montrait, et j'aurais seulement perdu cette considération qui ne peut se conserver que par une noble franchise.

Je répondis donc, non en courtisan, mais en ministre, « que les Turcs avaient raison d'être inquiets; que la « conduite de M. Bulgakoff avec M. de Choiseul nous « avait ôté toute possibilité de les rassurer. » J'ajoutai même « que nous avions dû conseiller, approuver et se-« conder les dispositions défensives de la Porte.

« Notre marche, disais-je, est franche et constante; « nous vous avons toujours déclaré que plus le roi se « montrait empressé à faire redresser les griefs dont « la Russie pouvait avoir à se plaindre, plus sa majesté, « mue par de grands intérêts, était décidée à veiller, « autant qu'il dépendrait d'elle, à la conservation de « l'empire ottoman.

« Malgré vos protestations pacifiques, continuai-je, « que j'aime à croire sincères, peut-on s'étonner des « précautions que la prudence dicte à la Porte? Mettez-« vous à sa place : si le grand seigneur venait à Ocza-« koff avec ses visirs, un puissant allié, une flotte formi-« dable et une armée de cent cinquante mille hommes, « pourrait-on s'étonner et vous blâmer en vous voyant

« montrer alors quelque alarme, vous tenir sur vos « gardes et prendre le parti sage de fortifier Kherson « et de rassembler vos troupes? »

L'argument était irréfutable, le prince n'y répliqua point; la franchise de mon langage eut un succès que n'aurait pu m'obtenir une maladroite dissimulation. La froideur que l'impératrice me montrait depuis quelques jours disparut peu à peu.

Le résultat de la fermeté des Turcs fut heureux; on cessa de mépriser leur faiblesse, et, pour le moment au moins, on négocia plus amicalement.

J'avais vu à Kanieff un roi, sans force et sans autorité, entouré de la magnificence et de l'éclat des plus grands monarques; par un contraste remarquable, je voyais à Kherson un empereur puissant, simple dans ses formes, modeste dans ses manières, familier dans son accueil, ennemi de toute étiquette, permettant et provoquant la conversation sur tous les sujets, et ne voulant briller d'aucun autre éclat que de celui que lui donnaient une instruction étendue, un jugement solide, un esprit orné.

Lorsque Catherine II voulut à Kaydak me présenter à lui, il lui dit : « Madame, je ne suis ici que le comte « de Falkenstein, et c'est moi qui dois être présenté au « ministre de France. »

Ce prince était arrivé en Russie dans une simple calèche, accompagné d'un officier général et de deux domestiques. Le strict *incognito* qu'il gardait, lui était aussi commode qu'utile pour mieux voir et pour mieux entendre; aussi il voulait absolument qu'on le traitât comme un voyageur, et non comme un monarque.

Tous les matins il venait au lever de l'impératrice, se mêlant avec nous, et attendant comme nous que cette princesse parût. Dans la journée, il parcourait tous les environs du lieu où nous étions arrêtés; et, comme le hasard fit que mon entretien lui plut, il faisait souvent

de longues promenades seul avec moi, en me donnant familièrement le bras.

Ce prince, dans ses conversations, me montra qu'il était peu disposé à seconder l'ambition de Catherine. La politique du roi, à cet égard, lui semblait fort sage. « Constantinople, disait-il, serait un objet de jalousie « et un sujet de discorde qui rendra toujours impossible « l'accord des grandes puissances pour un partage de la « Turquie. »

Je le trouvai très peu frappé du progrès des établissements russes : « J'y vois, disait-il, plus d'éclat que de « réalité. Le prince Potemkin est actif, mais plus pro- « pre à commencer de grands travaux qu'à les finir. Au « reste, tout paraît facile quand on prodigue l'argent et « la vie des hommes. Nous ne pourrions tenter en Alle- « magne ni en France ce qu'on hasarde ici sans ob- « stacle. Le maître ordonne, des milices d'esclaves tra- « vaillent. On les paie peu ou point ; on les nourrit mal; « ils n'osent laisser échapper un murmure, et je sais que « depuis trois ans, dans ces nouveaux gouvernements, la « fatigue et l'insalubrité des marais ont fait périr cin- « quante mille hommes sans qu'on les plaignît, et même « sans qu'on en parlât. »

Un autre jour l'entretien étant tombé sur le prince Potemkin : « Je comprends, me dit-il, que, malgré ses « bizarreries, cet homme singulier ait pris et conservé « un grand ascendant sur l'impératrice : il a une vo- « lonté forte, une imagination vive; par là, il lui est non « seulement utile, mais nécessaire; car vous connais- « sez les Russes, et vous conviendrez qu'il serait difficile « de trouver parmi eux un autre homme capable de « contenir et de comprimer un peuple encore si âpre, « si récemment en contact avec la civilisation, et une « cour trop longtemps accoutumée aux conjurations. »

Plus M. de Cobentzel me voyait honoré de la bienveillance de l'empereur, plus la confiance qu'il me mon

trait devenait intime; mais, tout en m'assurant de la sincérité des démarches qui lui étaient prescrites pour seconder les miennes relativement à la paix, il me parut craindre que l'empereur ne se laissât entraîner à la guerre, si l'impératrice, bornant ses prétentions à la prise d'Oczakoff et d'Aherman, le rassurait pleinement sur toute autre idée d'agrandissement.

« Cependant, ajouta-t-il, ce serait avec une extrême « répugnance que ce prince s'y prêterait, dans la crainte « qu'une rupture avec la Prusse et un refroidissement « avec la France ne fussent les résultats de cette con- « descendance pour son alliée. »

Sur ces entrefaites, M. de Bulgakoff, ministre de l'impératrice, et M. de Herbert, internonce de l'empereur, étant arrivés de Constantinople, quelques conférences s'ouvrirent entre eux, M. le comte Bezborodko et moi.

Ils me dirent « que les affaires s'embrouillaient de « plus en plus; la populace de Candie s'était livrée à de « violents excès contre le consul russe à la Canée, et, « après avoir arraché son pavillon, l'avait contraint d'a- « bandonner sa maison, et de se réfugier dans celle du « consul de France. Le bruit s'était aussi répandu qu'à « Rhodes, à la suite d'une émeute, le consul russe avait « perdu la vie. »

Il fut convenu entre nous, d'après le consentement de l'impératrice, que l'on rédigerait par écrit des propositions dont nous arrêtâmes les bases.

M. de Bulgakoff devait, après nous avoir suivis jusqu'à Sevastopol, s'embarquer et présenter ces propositions à la Porte, en les communiquant auparavant à notre ambassadeur, ainsi qu'elles l'étaient déjà à l'internonce, et en agissant de concert avec eux.

Le comte Bezborodko m'assura qu'il avait vivement reproché à M. de Bulgakoff sa conduite à l'égard de M. de Choiseul, conduite que l'on pouvait regarder

comme la source de toutes les alarmes inspirées aux Turcs. Comme ce ministre tint le même langage à M. le comte de Cobentzel, je ne pus douter de sa sincérité.

Les bases de ces propositions arrêtées entre nous, et conformes aux traités précédents, furent celles-ci: *Que la Porte enverrait le firman convenu: qu'on garderait réciproquement le silence sur la suzeraineté de la Géorgie; que la Porte forcerait les Algériens à restituer des navires russes pris par eux; qu'elle permettrait qu'on châtiât les Tartares du Kuban, qui venaient de faire prisonniers près de mille Russes; qu'elle contiendrait au delà du Bug les Zaporaviens retirés chez elle; qu'elle ne prendrait désormais en Crimée que la quantité de sel convenue; qu'elle n'insisterait plus sur la demande faite de lui livrer l'hospodar Maurocordato, réfugié en Russie; enfin, qu'elle punirait les séditieux qui venaient d'outrager les consuls de l'impératrice dans les îles de Rhodes et de Candie.*

Ces propositions étaient toutes raisonnables; et cependant, dans le cas où l'on ne serait pas sincère, rien n'était si facile que de s'attirer un refus; il ne fallait que les présenter d'un ton hautain et menaçant. Le prince Potemkin pouvait en être tenté, se voyant à la tête d'une armée effective, formée de cent cinquante-trois mille hommes complets, cantonnés à Krementchuk, à Kherson, à Elisabethgorod, à Pultawa et dans les villes de Crimée.

Un nouvel incident vint fortifier l'espoir de conserver la paix: l'empereur reçut quelques nouvelles inquiétantes des Pays-Bas, où se manifestait une assez grande fermentation. Ces nouveaux troubles devaient naturellement le détourner de toute idée de coopération avec l'impératrice, si elle voulait attaquer les Turcs.

Un envoyé de Naples vint dans ce temps à Kherson,

sous le prétexte de porter à l'impératrice les assurances amicales de sa cour ; l'objet réel de la mission de M. de Gallo était d'examiner les établissements de Kherson, afin de s'assurer des moyens qu'on pourrait prendre pour tirer parti du nouveau traité de commerce que le roi de Naples venait de conclure avec la Russie.

Nous partîmes de Kherson le 29 mai, pour nous rendre à Kisikerman, située sur la rive droite du Borysthène, à soixante-quinze verstes au nord-est de Kherson. Cette petite ville appartenait autrefois aux Tartares nogais, et fait à présent partie de la nouvelle Russie. Les Grecs qui la fondèrent, l'appelèrent d'abord Olviopol ; les czars lui donnèrent le nom de Béalaiavéja, depuis Bérislaff, et les Tartares celui de Kisikerman, ce qui voulait dire dans leur langue *ville des filles*. Elle fut tour à tour la proie des Kozars, des Petschenèques et des Tartares.

Les marais salants et les pétrifications qu'on trouve en abondance dans la plaine qui l'entoure, donnent lieu de croire que jadis son territoire était couvert par les eaux.

Nous passâmes en cet endroit le Borysthène ; en débarquant sur la rive opposée, l'impératrice trouva une troupe de Tartares des familles les plus distinguées, qui étaient venus au devant de cette princesse, pour lui rendre hommage et pour lui servir d'escorte ; de là, pour arriver à Pérékop, nous traversâmes le grand désert des Nogais. On n'aperçoit dans cette immense prairie dénuée d'arbres, qu'un seul vestige du travail des hommes : c'est un antique pont de pierres blanches construit sur la petite rivière Kalentchak.

Les Tartares, comme les Arabes, étaient partagés en tribus, dont les unes habitaient les villes de la Crimée, et les autres, toujours errantes, parcouraient les steppes avec leurs nombreux troupeaux.

Lorsque leur pays fut conquis par l'impératrice, la

plus grande partie de ces peuples nomades abandonnèrent leur patrie, et se réfugièrent dans le Kuban; nous n'en vîmes donc qu'un petit nombre dont les tentes, les chevaux, les troupeaux et quelques chameaux donnaient encore un peu de vie à cet uniforme paysage.

De plus, comme le prince Potemkin voulait sans cesse lutter contre les obstacles, varier les grands tableaux qu'il offrait aux regards de Catherine, et animer la solitude même, il eut soin, autour d'un camp formé de tentes très élégantes et richement meublées, qu'il avait fait préparer pour sa souveraine, de faire paraître inopinément à ses yeux cinquante escadrons de Cosaques du Don.

Leurs costumes asiatiques et pittoresques, la célérité de leurs manœuvres, l'agilité de leurs chevaux, leurs courses, leurs cris, leurs lances, firent oublier momentanément les steppes, passer agréablement des heures qu'il eût été difficile autrement de ne pas trouver un peu longues et tristes.

Ce fut dans ce lieu que l'impératrice, de nouveau aigrie contre moi, et qui ne me parlait pas depuis quelques jours, recommença à me traiter avec sa bienveillance ordinaire : quelques obligeants courtisans l'avaient assurée que, trop pressé de m'éloigner d'elle, il me tardait de retourner en France, et de profiter d'un congé que M. de Montmorin venait de m'envoyer.

Aussi, en montant en voiture à Kisikerman, elle m'avait dit, sans attendre ma réponse : « Pourquoi vous « gêner, monsieur le comte? Si vous craignez l'ennui « des déserts, qui vous empêche de partir pour Paris, « où tant de plaisirs vous appellent? »

On comprend facilement que j'étais pressé d'obtenir quelques explications sur une interpellation si étrange et si peu attendue : aussi, dès qu'elle fut établie dans son camp, et que nous pûmes la voir, je m'approchai d'elle

et lui demandai le sens d'une plaisanterie que je n'avais pas comprise.

« Ce n'est point une plaisanterie, me répondit-elle. « Je vous l'ai déjà dit plusieurs fois; j'étais sûre que vos « belles dames de Paris vous plaignaient de faire quinze « cents lieues, dans un pays barbare, et au milieu d'un « désert, avec une ennuyeuse czarine. Or, apprenant « que vous aviez demandé un congé, j'ai voulu, quelque « contrariété que votre départ pût me causer, vous met- « tre tout à fait à l'aise à cet égard. »

Je me récriai alors vivement sur l'étrange idée qu'elle avait de moi et de mes sentiments pour elle. « C'est en « même temps, lui dis-je, madame, me juger aveugle, « ingrat, sans discernement et sans goût. J'ose même « ajouter que j'y vois avec peine un reste de prévention « contre les Français, qui ne méritent pas une opinion « si peu fondée. Nulle part vous n'êtes plus appréciée « et admirée qu'en France, et sur ce point je représente « bien fidèlement près de vous mon pays. Ce sera avec « un véritable chagrin qu'après le retour de votre ma- « jesté à Pétersbourg, je m'éloignerai momentanément « de sa cour. Il faudrait, pour que mon départ eût lieu « plus tôt, qu'elle m'exilât. »

« Je n'en ai, dit-elle en riant, nulle envie. Je voudrais « que vous puissiez toujours rester près de moi, et vous « le savez bien. Si je vous en ai un peu voulu de la vi- « site que m'ont faite récemment vos Turcs barbus, « vos spirituels disciples, cette bouderie est tout à fait « passée. »

Elle me parla ensuite des propositions qu'en ferait à la Porte. « Le roi verra par ma condescendance, dit- « elle, que mes dispositions pour la paix sont sincères, « et que je ne suis point aussi ambitieuse qu'on se plaît « à le supposer. » De ce moment elle reprit avec moi toute sa grace et son enjouement.

Le soir, dès qu'elle eut congédié son cercle, l'empe-

reur, voulant profiter de la beauté de la soirée, me prit par le bras, s'éloigna du camp, et se promena assez longtemps sur cette vaste prairie où l'œil ne voyait pas de bornes.

A l'aspect de plusieurs chameaux et de quelques pasteurs tartares errants dans la plaine : « Quel singulier « voyage ! me dit ce prince : et qui aurait pu s'attendre « à me voir avec Catherine II, et les ministres de « France et d'Angleterre, errant dans le désert des Tar- « tares ! C'est une page toute neuve d'histoire. »

« Il me semble plutôt, lui répondis-je, que c'est une « page des *Mille et une Nuits*, que je m'appelle Giafar, « et que je me promène avec le calife Haroun-al-Ras- « child déguisé selon sa coutume. »

Quelques moments après, l'empereur s'arrête subitement et se frotte les yeux. « En vérité, me dit-il, je « ne sais si je veille, ou si votre mot des *Mille et une* « *Nuits* me fait illusion ; regardez de ce côté. »

Je tournai la tête, et le même objet qui excitait sa surprise me causa le plus vif étonnement. En effet, à deux cents pas de nous, nous voyions une grande, haute et immense tente, qui marchait toute seule sur l'herbe et s'avançait de notre côté.

Malgré la hauteur des herbes, nous courûmes assez vite tous deux pour mieux distinguer ce phénomène singulier. Bientôt la tente s'arrêta, et nous vîmes une trentaine de Kalmouks qui en sortaient.

L'empereur me dit d'y entrer ; et comme il avait fait apparemment, et en riant, quelques signes aux Kalmouks, ils me suivirent et baissèrent la couverture qui fermait l'entrée de la tente, de sorte que je me trouvai, pour ainsi dire, leur prisonnier.

Alors tout me fut expliqué ; voici la structure de ces tentes : on fait avec des lattes une espèce de treillage, dont on compose une sorte de parc circulaire de quatre pieds de haut, couronné par un cercle en bois, qui fait

une espèce de lambris à hauteur d'appui. Sur ce lambris on pose et on élève de grandes lattes hautes d'une trentaine de pieds; à leur sommet un petit cercle en bois les empêche de se rejoindre ; toutes ces lattes sont fixées pas des chevilles en cuir.

Sur le tout on jette une immense couverture faite de poil de chameau, et qui descend jusqu'à terre. On relève des pans de cette couverture du côté où l'on ne craint ni le vent ni le soleil. D'autres couvertures du même feutre servent, dans la tente, de lits et de divans. On laisse en haut une ouverture pour donner passage à la fumée. Trente hommes peuvent habiter commodément chacune de ces tentes, autour desquelles couchent leurs troupeaux.

Lorsqu'ils décampent, ils enlèvent la couverture, ôtent les chevilles, ploient toutes les lattes en faisceaux, et mettent le tout sur un chariot. Mais, lorsqu'ils ne veulent que changer de place pour chercher d'autres pâturages à peu de distance, alors, sans rien déranger à la tente, les Kalmouks, qui sont dedans, se tournent tous dans la même direction, soulèvent le treillage et, marchent ainsi en portant leur légère maison.

C'est précisément cette manœuvre qui avait été la cause de notre grande surprise, lorsque nous voyions cette tente se mouvoir, sans qu'elle parût tirée ni poussée par aucun homme ni par aucun animal.

Quand ils m'eurent ainsi fait faire avec eux une petite promenade de quelques toises, je recouvrai ma liberté et je retrouvai l'empereur, qui riait beaucoup de mon emprisonnement. Il entra lui-même dans la tente, et convint avec moi qu'un pareil logement, pour ceux qui en avaient l'habitude, devait être assez commode et très propre à les mettre à l'abri des rigueurs de toutes les saisons.

Le lendemain nous arrivâmes à Pérékop, isthme étroit qui sépare la mer Noire de la mer d'Azoff. Une

muraille et un fossé s'étendent de l'une à l'autre mer. On y voit un fort carré et en pierres, et un bourg composé de quelques baraques. Pérékop est l'entrée, la porte et la clef de la presqu'île de Crimée, à laquelle l'impératrice conquérante venait de rendre l'antique nom de Tauride.

La presqu'île de Crimée est entourée à l'est par la mer d'Azoff, au sud et à l'ouest par la mer Noire, et bornée au nord par les plaines désertes de l'ancienne Scythie. Elle s'étend du 51° au 53° degré de longitude, et du 44° au 46° degré de latitude.

La partie plate de cette presqu'île, malgré la fertilité de son terrain, était, lorsque je la vis, presque aussi déserte que les steppes des Nogais. Le nord était coupé de lacs salés, riche branche de commerce. De nombreux troupeaux paissaient dans ces vastes pâturages; le long de la route, de loin en loin, on apercevait quelques hameaux et quelques champs qui commençaient à être cultivés.

La partie montagneuse et méridionale, où l'on entre après avoir passé la rivière nommée Salguire, offre un coup d'œil tout différent: l'air y est sain; le ciel pur; la nature féconde; la majesté de ces monts, dont quelques uns s'élèvent à dix-huit cents pieds de hauteur, est imposante.

Les nombreuses vallées qui les séparent sont riches de fleurs, de fruits, de bois, de ruisseaux, de cascades et de culture. Des arbres touffus de toute espèce, de riants bocages, des lauriers, des vignes qui se marient aux troncs des arbustes, des maisons de plaisance entourées de jolis jardins, présentent aux voyageurs mille aspects variés et délicieux.

Au revers des montagnes, on éprouve la chaleur du climat de Naples et de Venise, tandis qu'au nord, dans la plaine, aucune hauteur n'arrêtant la course des vents depuis la mer Baltique jusqu'au Pont-Euxin, c'est à dire

pendant l'espace de huit cents lieues, on y ressent la rigueur du froid des zônes glacées. L'embouchure du Borysthène même est quelquefois prise par les glaces, de sorte que jusqu'aux montagnes on reste sous le climat de la Russie, pour passer en peu d'heures sous celui de l'Italie.

Toutes les côtes offrent aux navigateurs de bons ports, des rades sures; et, en considérant l'étendue de la Tauride, la variété de ses productions, et tous les moyens de défense que la nature lui a prodigués, on trouve très simple que tant de peuples s'en soient disputé pendant tant de siècles la possession.

Les plus anciens peuples qui l'ont habitée et dont la mémoire soit parvenue jusqu'à nous, sont les Kimères ou les Kimbres, qui ont donné leur nom au Bosphore Kimérien ou Cimmérien.

Depuis, les Scythes s'emparèrent des plaines; mais ils ne purent parvenir à se rendre maîtres des montagnes. Les Kimériens s'y maintinrent longtemps sous le nom de Taures, ce qui fit appeler Tauride la presqu'île.

Le commerce y attira les Grecs, et, six cents ans avant Jésus-Christ, les Milésiens établirent sur les côtes orientales la colonie de Panticapée, dans les lieux où se trouvent actuellement Kertch et Théodosie.

Les Héracliens du Pont fondèrent sur la côte occidentale l'antique Kherson ou Eupatorie. Les Grecs de Mitylène fondèrent au nord-est dans le Bosphore, et près de l'embouchure de Kuban, un royaume qu'un prince nommé Spartake fit fleurir. Allié des Athéniens, il chassa de la presqu'île les Scythes.

Quatre cents ans avant Jésus-Christ, les Taures, restés dans le pays, s'accrurent, combattirent les Grecs et les chassèrent d'une grande partie de leurs possessions. Mais, cent douze ans avant l'ère chrétienne, le fameux Mithridate, roi de Pont, subjugua toutes ces nations et conquit la Tauride.

Ce héros, vaincu par les Romains, laissa les débris de son trône à son lâche successeur Pharnace, qui ne put ni résister à ses ennemis, ni gouverner ses peuples, ni conserver ses Etats que lui avaient rendus les Romains. Ceux-ci parurent alors pour la première fois en Tauride.

Les Alaniens ou Alains, peuple barbare, s'en emparèrent et chassèrent totalement les Taures.

Dans le deuxième siècle de l'ère chrétienne, les Goths envahirent ce pays et furent eux-mêmes subjugués par les Ongres ou Huns, qui achevèrent de détruire le royaume du Bosphore.

Au septième siècle, les Kozars à leur tour expulsèrent les Grecs. En 640, l'empereur grec Théophile réunit à son empire la Chernonèse, ainsi que toutes les villes et colonies grecques dont les débris se trouvaient en Tauride; mais elles furent obligées de payer un tribut aux Kozars.

Plus tard, divers peuples barbares, les Comans, les Petschenèques, les Polotzvisiens, désolèrent cette contrée par leurs invasions; enfin les Tartares, dans le treizième siècle, devinrent les souverains de la Tauride qu'ils appelèrent Krim ou *forteresse*.

Leurs tribus errantes occupèrent le grand désert, tandis que Menguely-Guerray, à la tête des tribus sédentaires, jeta les fondements du royaume des khans de Crimée; ils résidaient dans une ville nommée aujourd'hui Star-Kim, ou *la vieille forteresse*.

Les Grecs et les Goths, établis dans la Crimée, y restèrent tributaires des Tartares. Eux et les Vénitiens y faisaient un grand commerce; mais les Génois, favorisés par l'empereur Michel Paléologue, le leur enlevèrent, et, après plusieurs victoires sanglantes, se virent si puissants qu'ils s'affranchirent du tribut payé aux Tartares.

Caffa, Soudak et Balaclava étaient les centres et les

dépôts de leurs immenses richesses. Caffa ou Théodosie surtout fut fameuse dans l'Orient par sa population et son opulence ; mais à la fin du quinzième siècle, les Tartares, longtemps affaiblis par leurs divisions, se réunirent, et avec le secours des Turcs, anéantirent la puissance des Génois.

Les Turcs ne tardèrent pas à se rendre les maîtres de toute la Crimée ; et là, comme partout, leur domination couvrit la contrée de ruines, en exila le commerce, anéantit l'agriculture, et plongea ce malheureux pays dans des ténèbres plus épaisses que celles qui l'enveloppaient du temps des Scythes et des Taures.

En 1478, Mahomet II avait nommé khan de Crimée Manguely-Guerray, descendant de Gengis. Les princes ou khans de cette race, presque indépendants de fait, restèrent cependant toujours vassaux du grand seigneur.

Selim-Guerray, dix-neuvième khan, fut célèbre par sa vaillance ; il battit les Autrichiens, les Polonais et les Russes, et sauva l'étendard de Mahomet. Les janissaires voulaient le faire monter sur le trône de Constantinople ; il le refusa.

Ce fut en 1736, pour la première fois, que les Russes, conduits par le maréchal Munich, entrèrent en Crimée et la dévastèrent.

En 1757, Alym-Guerray, haï de ses sujets, fut renversé du trône par les Nogais ; ils nommèrent pour khan Krim-Guerray, remarquable par ses vertus et par ses talents.

En 1764, Krim-Guerray conduisit cinquante mille Tartares contre les Russes, et ravagea la Nouvelle-Servie ; un médecin perfide l'empoisonna à Bender.

En 1771, le prince Dolgorouki et les Russes, après avoir envahi la Crimée, donnèrent le titre de khan à Saheb-Guerray. Celui-ci céda à l'impératrice les villes

de Kertch et Kilbourn, et bientôt les Turcs rétablirent le dernier khan déposé.

Après plusieurs combats, le frère de Saheb, soutenu par les Russes, reconquit la presqu'île, qui cependant resta, depuis, livrée aux guerres civiles: les Russes les prolongèrent en s'y mêlant.

En 1779, la France obtint l'évacuation de la Crimée par l'armée russe, et le khan fut obligé de faire confirmer son élection par le grand seigneur.

Mais, les dissensions intérieures continuant toujours, le khan Sahim-Guerray, dont les ports étaient bloqués par les vaisseaux russes, se trouvant sans défense et menacé par l'armée que commandait le prince Potemkin, descendit du trône, et céda à Catherine II la Crimée, le Kuban et l'île de Taman. La Porte, abandonnée par l'empereur d'Autriche et par le roi de France, se vit forcée d'y consentir.

Cette importante révolution, qui, en renversant le dernier souverain de la race de Gengiskhan, donnait à la Russie la possession de la mer Noire, et qui la faisait pour ainsi dire planer sur la capitale de l'empire ottoman, ne produisit alors qu'une légère impression en Europe.

Ainsi Catherine, victorieuse sans obstacles, put, au gré de ses désirs, entrer triomphalement dans l'antique Tauride, et s'asseoir sur le trône de ces princes tartares, dont les ancêtres avaient si souvent forcé les czars de Russie à venir présenter leurs serviles hommages aux chefs insolents de la *horde dorée*.

Le 30 juin, nous passâmes les fameuses lignes de Pérékop, qui, malgré la force de leur position et la profondeur de leurs fossés, n'ayant jamais pu arrêter la marche d'aucun ennemi, ne sont plus aujourd'hui qu'un simple objet de curiosité; nous visitâmes ensuite la forteresse d'Or qui les défend.

Comme nous en sortions, nous vîmes un corps assez

nombreux de cavalerie tartare, richement vêtue et armée, qui venait au devant de l'impératrice, pour lui servir de garde d'honneur. Cette princesse, dont les idées étaient toutes grandes, élevées et hardies, avait voulu n'être escortée, pendant son séjour en Crimée, que par ces mêmes Tartares, si dédaigneux pour son sexe, si constamment ennemis des chrétiens, et si récemment subjugués par elle. Une preuve de confiance si peu attendue réussit, comme presque tout ce qui est audacieux.

« Convenez, mon cher Ségur, me disait le prince de « Ligne en riant, que ce serait un étrange évènement « qui ferait un beau bruit en Europe, si les douze cents « Tartares qui nous enveloppent, s'avisaient de nous « entraîner à toute bride vers un petit port voisin, d'y « embarquer l'auguste Catherine, ainsi que le puissant « empereur des Romains, Joseph II, et de les conduire « à Constantinople pour l'amusement et la satisfaction « de sa hautesse Abdul-Hamet, le souverain comman- « deur des croyants : et ce tour d'adresse n'aurait « rien d'absolument immoral ; car ils pourraient bien, « sans aucun scrupule, escamoter deux souverains « qui viennent, au mépris du droit des gens et de tous « les traités, d'escamoter leur pays, de détrôner leur « prince et d'enchaîner leur indépendance. » Heureusement cette folie n'entra point dans la tête des loyaux enfants de Mahomet.

Nous continuâmes fort tranquillement notre marche sous leur conduite, et nous nous arrêtâmes pour passer la nuit dans un lieu nommé Aïbar, où l'on avait établi un camp pour nous, et construit une maison assez élégante pour l'impératrice.

Là, on avait logé M. Fitz-Herbert et moi dans une de ces tentes tartares dont j'ai fait précédemment la description. Les Russes voyaient avec surprise un ministre d'Angleterre et un ministre de France, malgré la riva-

lité de leurs intérêts, unis par la plus franche amitié; on n'aurait pas pu dire du mal de l'un sans que l'autre le défendît.

L'impératrice se divertissait d'une intimité si rare, et elle trouvait sans doute piquant de nous faire, en cette occasion, coucher dans la même tente, et écrire sur la même table des dépêches rédigées certainement dans deux sens bien opposés.

Le 31, ayant traversé le Salguire et quittant enfin les plaines désertes, nous nous approchâmes de la chaîne des montagnes, et nous joutmes délicieusement, dans leurs vallées, du plaisir de revoir des ombrages épais, des coteaux pittoresques, des champs cultivés, de jolies maisons, des paysans actifs, laborieux, enfin tout le mouvement de la vie, dont nous avions presque perdu la trace en traversant les steppes incultes et solitaires.

Le soir nous arrivâmes dans la ville de Bachtchi-Saraï, et toute la cour s'établit dans le palais des anciens khans.

Bachtchi-Saraï est située dans un vallon très étroit ou plutôt dans une gorge sur la rivière Tschourouk. Fondée dans le seizième siècle par les Tartares, ses maisons, assez mesquinement bâties, s'étendent en amphithéâtre sur la pente des montagnes très hautes qui l'entourent, qui la pressent, et dont les immenses rochers semblent à tous moments près de l'écraser. C'est un des plus singuliers points de vue qui puissent exciter la curiosité des voyageurs.

Il arrive quelquefois d'échouer à l'entrée du port, et c'est précisément ce que faillit éprouver l'impératrice, à l'instant où, apercevant les minarets de Bachtchi-Saraï, elle atteignait son but, et jouissait d'avance du plaisir de s'asseoir sur un trône musulman conquis par ses armes.

On arrive ou plutôt on descend dans Bachtchi-Saraï,

par une pente extrêmement rapide, et des deux côtés hérissée de rochers. La voiture de Catherine était pesante; les chevaux qui la conduisaient, ardents et indociles: ces animaux fougueux, pressés par un poids inaccoutumé, s'emportent, prennent le mors aux dents, et se précipitent entre les rochers avec une telle impétuosité, que nous croyions à tout moment voir le carrosse verser et se briser en éclats.

Les efforts des Tartares pour les arrêter furent vains: l'effroi avait saisi tous les voyageurs; Catherine seule (me dit ensuite l'empereur) ne laissa pas voir sur ses traits le moindre signe de crainte. Enfin le sort voulut qu'après avoir passé, on ne sait comment, par dessus quelques rochers et sans accident, les chevaux à l'entrée d'une rue s'arrêtèrent d'eux-mêmes tout à coup, et si brusquement que plusieurs d'entre eux tombèrent. La voiture, dans cette dernière secousse, monta sur leurs corps, et aurait alors versé, sans les secours des cavaliers tartares qui la soutinrent de toutes leurs forces.

Bachtchi-Saraï, fort dépeuplée depuis la conquête, contenait cependant encore neuf mille habitants, presque tous musulmans. La politique de Catherine ne gênait ni leur commerce ni leur culte; elle les laissait suivre en tout leurs anciens usages, de sorte que nous pouvions nous croire transportés dans une ville de Turquie ou de Perse, avec cette seule différence que nous avions le loisir d'y tout examiner, sans avoir à craindre aucune des humiliations que les chrétiens sont forcés de subir dans tout l'Orient.

Ce qui m'étonna le plus dans ces premiers moments, ce furent le flegme, l'orgueil et l'indifférence apathique ou affectée des marchands turcs et tartares: vieux ou jeunes, ces Turcs, ces Tartares, assis tranquillement devant la porte de leurs maisons, ou dans l'intérieur de leurs boutiques, loin de montrer aucune surprise, aucune curiosité, aucun mouvement expressif de joie ou

de colère à la vue du cortège, si nouveau et si imposant pour eux, qui s'offrait avec tant de pompe à leurs regards, restaient immobiles, sans se lever, sans diriger leurs yeux de notre côté; quelquefois même ils nous tournaient le dos.

Ces fanatiques, se croyant toujours une grande supériorité sur nous qu'ils traitent d'*infidèles* et de *chiens*, conservent leur orgueil stupide, même lorsqu'ils sont vaincus; et loin de s'humilier, jamais ils n'attribuent la honte de leurs revers à leur ignorance : ils n'en accusent que la fatalité.

On nous dit que le palais du khan, devenu le nôtre, avait été construit, sur des dimensions plus petites, d'après le modèle du sérail de Constantinople. Ce palais est près de la rivière, sur le bord de laquelle les Tartares ont construit un quai; on y arrive par un petit pont de pierres, et on entre dans une grande cour.

Vers la gauche se trouve la grande mosquée du khan; plus loin, les écuries; à droite, le palais du sérail; il n'a qu'un étage, et est composé de plusieurs corps de bâtiments et d'inégale hauteur; un jardin divisé en quatre terrasses l'environne.

Près de la mosquée on aperçoit le cimetière où l'on enterrait les khans, les mirzas ou grands, et les prêtres. Ces lieux consacrés aux morts sont très pittoresques, dans l'Orient, par la forme variée des tombeaux, et par la beauté des arbres qui les ombragent.

Leurs majestés impériales occupaient les appartements du sultan. Fitz-Herbert, Cobentzel, le prince de Ligne et moi, nous étions logés dans les chambres des sultanes qui donnaient sur de jolis jardins, entourés à la vérité de murailles très élevées.

Chaque appartement n'avait pour tout meuble qu'un large et commode divan qui en faisait le tour. Le milieu de la pièce était entièrement occupé par un grand bassin carré, de marbre blanc, au centre duquel des tuyaux

faisaient jaillir sans cesse des gerbes d'une eau fraîche et limpide.

Un jour faible éclairait l'appartement : les cristaux des fenêtres étaient chargés de peintures; lors même qu'on les ouvrait, le soleil trouvait à peine passage à travers les branches nombreuses de rosiers, de lauriers, de jasmins, de grenadiers et d'orangers, qui couvraient ces fenêtres de leurs feuillages et leur servaient, pour ainsi dire, de jalousies.

Je me souviens qu'étant couché sur mon divan, accablé par l'extrême chaleur, et jouissant cependant avec délice du murmure de l'eau, de la fraîcheur de l'ombrage et du parfum des fleurs, je m'abandonnais à la mollesse orientale, rêvant et végétant en vrai pacha ; tout à coup je vis devant moi un petit vieillard à longue robe, à barbe blanche, et portant sur sa tête chauve une calotte rouge.

Son aspect, son humble attitude, son salut asiatique, rendirent mon illusion complète, et je pus me croire quelques instants un véritable prince musulman, dont quelque aga ou bostangi venait prendre les ordres sacrés.

Comme cet esclave parlait un peu la langue franque, c'est à dire un mauvais italien, je sus par lui qu'il avait été autrefois jardinier du khan Sahim-Guerray. Je le pris pour mon guide ; il me fit parcourir toutes les parties intérieures de ce palais oriental, dont les nombreux détours et l'irrégularité rendraient la description très difficile.

Les mahométans soumis ne pouvaient rien nous refuser : ainsi nous entrâmes dans la mosquée pendant les prières. Nous y vîmes un de ces spectacles qui attristent la raison humaine : trente ou quarante derviches fanatiques, qu'on appelait en arabe des *tourneurs,* pirouettaient sur eux-mêmes avec la rapidité d'une toupie, et en criant de toutes leurs forces *allah-hou*, *allah-*

hou, allah-hou, avec une telle violence, qu'à la fin ils tombaient la poitrine sur la terre, exténués et presque sans respiration.

On a eu raison de dire que, si Dieu a fait l'homme à son image, l'homme le lui a bien rendu, puisque, presque partout, les hommes ont cru la Divinité ou les dieux assez bizarres, assez injustes, assez cruels, pour que tant de momeries ridicules, tant de mortifications extravagantes, et, ce qui est plus horrible encore, tant de sacrifices de victimes humaines, pussent être pour eux d'agréables offrandes.

A un quart de lieue de la ville, on aperçoit sur une montagne un bourg exclusivement peuplé de juifs karaïtes, qui sont comptés au nombre des plus anciens habitants de cette presqu'île. Ces karaïtes étaient les seuls juifs qui, s'en tenant à la loi de Moïse, ne croyaient pas au Talmud.

A cinq verstes plus loin on aperçoit une autre montagne isolée et très haute ; elle a la forme d'un cône, et se nomme Tiape-Kaïrmen. Le roc vif dont elle est formée contient trois rangs de cavernes. Les environs de Bachtchi-Saraï sont parsemés de jolies maisons de campagne, qui appartenaient autrefois aux princes tartares et à leurs femmes.

L'impératrice ne s'arrêta que cinq jours à Bachtchi-Saraï : la satisfaction de cette princesse brillait sur tous ses traits ; elle jouissait, avec l'orgueil d'une souveraine, d'une femme et d'une chrétienne, de se voir assise sur le trône des Tartares, jadis conquérants de la Russie, et qui, peu d'années avant leur défaite, venaient encore ravager ses provinces, troubler son commerce, dévaster ses nouvelles conquêtes et en rendre la possession incertaine.

Nous jouissions presque comme elle d'un spectacle si nouveau, qui nous avait permis de voir sans obstacles, et avec détail, l'intérieur de ces fameux harems

dont nul chrétien ailleurs ne peut seulement connaître la distribution.

Dans les premiers moments qui suivirent la conquête, l'émigration des Tartares fut considérable ; mais la douce tolérance du gouvernement de Catherine désarma bientôt la haine de ces musulmans si fiers, et excita leur confiance. Non seulement cinquante mille d'entre eux s'étaient décidés à rester dans leur patrie ; mais on en voyait même plusieurs, déjà partis, solliciter la permission de revenir, permission qu'on leur accordait difficilement, parce que l'expérience du passé faisait croire qu'ils ne deviendraient jamais de bons cultivateurs.

En sortant de Bachtchi-Saraï, nous parcourûmes d'agréables vallées, et nous traversâmes la Cabarta, dont les rives sont si pittoresques, qu'on peut comparer toutes les campagnes qu'elle arrose, aux jardins les plus délicieux. Nous arrivâmes pour dîner à Inkerman, précédemment nommée Théodora par les Grecs et Actiar par les Tartares : là, de hautes montagnes, s'étendant en demi-cercle, forment un golfe large et profond sur les bords duquel étaient jadis bâties l'antique Kherson et la ville d'Eupatorie. Ce port et cette rade célèbre de la Chersonèse Taurique, plus tard appelée Héracléotique, avaient reçu de l'impératrice le nom de Sevastopol.

La vue de ces côtes de la Tauride, consacrées à Hercule, à Diane, réveillait en nous les souvenirs fabuleux de la Grèce, ainsi que la mémoire plus historique des rois du Bosphore et des exploits de Mithridate.

Pendant le repas de leurs majestés impériales, aux accords d'une musique harmonieuse, on ouvrit tout à coup les fenêtres d'un grand balcon. Alors le plus magnifique spectacle frappa nos regards : à travers une ligne de Tartares à cheval qui se séparèrent, nous apercûmes derrière eux une baie profonde de douze

verstes et large de quatre. Au milieu de cette rade terminée par l'aspect d'une vaste mer, une flotte formidable, construite, armée, équipée en deux années, était rangée en bataille en face de l'appartement où nous dînions avec l'impératrice.

Cette armée salua sa souveraine du feu de tous ses canons, dont le bruit éclatant semblait annoncer au Pont-Euxin qu'il avait une dominatrice, et que ses armes pouvaient en trente heures faire briller son pavillon et planter ses drapeaux sur les murs de Constantinople.

Nous nous embarquâmes au fond du golfe. Catherine passa en revue les vaisseaux de son armée navale, admirant de larges et de profondes anses que la nature semblait avoir creusées dans les deux flancs de cette rade, pour en faire le plus beau port du monde connu.

Après avoir ainsi parcouru l'espace de deux lieues, nous débarquâmes au pied d'une montagne sur laquelle s'élevait en amphithéâtre la nouvelle Sevastopol, fondée par Catherine. Déjà plusieurs magasins, une amirauté, des retranchements, quatre cents bâtiments qui s'élevaient, une foule d'ouvriers, une forte garnison, deux hôpitaux, plusieurs ports pour le carénage, pour le commerce et pour la quarantaine, donnaient à cette naissante création l'apparence d'une ville imposante.

Il nous semblait inconcevable qu'à huit cents lieues de la capitale, dans une contrée si nouvellement conquise, le prince Potemkin eût trouvé la possibilité de former en deux ans un pareil établissement, bâtir une ville, construire une flotte, élever des forts, et réunir un si grand nombre d'habitants : c'était réellement un prodige d'activité.

Les trois vaisseaux lancés en notre présence à Kherson, et d'autres à Taganrok, devaient incessamment arriver. Mais, en les attendant, nous voyions une escadre de vingt-cinq bâtiments de guerre, qui garnissaient la rade, complètement armés et équipés, et prêts, dès

que Catherine le voudrait, à déployer leurs voiles au premier signal.

L'entrée du golfe est sûre, commode, à l'abri de tous les vents, et assez étroite pour que les feux des batteries placées sur les deux rivages, puissent non seulement se croiser, mais encore porter à mitraille d'une côte à l'autre.

Il était naturel de croire que la vue de tant de forces sur terre et sur mer exalterait l'imagination de l'impératrice et enflammerait son ambition. Les hommages adulateurs des grands de sa cour, l'orgueil de se voir si près de Byzance, les inspirations et les discours belliqueux du ministre favori et des princes de Ligne et de Nassau, pouvaient éloigner Catherine des dispositions pacifiques qu'elle avait manifestées.

Cependant elle parut y persister. Les instructions données à l'issue des conférences de Kherson ne furent point changées, et M. de Bulgakoff s'embarqua pour Constantinople, avec ordre de présenter à la Porte les propositions conciliantes qui avaient été convenues.

L'impératrice voulait savoir ce que je pensais de ses nouveaux établissements maritimes. Je lui dis : « Votre « majesté a effacé le triste souvenir de la paix du Pruth. « Elle a changé les brigands zaporaviens en sujets uti- « les, et soumis les Tartares, anciens oppresseurs de « la Russie. Enfin, madame, par la création de Sevas- « topol, vous avez achevé dans le midi ce que Pierre le « Grand avait commencé dans le nord. Il ne vous reste « plus d'autre gloire à conquérir que celle de vaincre « la nature, en peuplant et en vivifiant toutes ces nou- « velles conquêtes, et ces vastes steppes que nous ve- « nons de traverser. »

En effet, rien ne pouvait plus empêcher Catherine de jouir paisiblement d'une telle gloire, à moins qu'au lieu de s'occuper de ces travaux utiles, elle ne voulût tenter d'autres conquêtes, et par là peut-être compro-

mettre sa fortune; car souvent des revers inattendus dérangent les combinaisons les plus habiles, et ternissent en un instant les règnes les plus glorieux.

Les revers de Louis XIV dans sa vieillesse, les désastres de Charles XII, la position critique de Pierre le Grand sur le Pruth, la destruction des armées de Napoléon, sont de grandes leçons que le sort des armes, dans tous les siècles, donne au génie, mais que le génie, toujours trop confiant dans sa force et dans sa fortune, n'accepte malheureusement presque jamais pour lui-même.

C'étaient sans doute de pareilles réflexions qui rendaient Catherine incertaine, et qui luttaient dans son esprit contre les suggestions de son ambition, de ses ministres et de ses courtisans.

Théodora, bâtie sur une montagne escarpée, fut, dit-on, fondée par Doras, l'un des capitaines de Mithridate. Cette ville devint l'apanage du dernier empereur des Grecs, Constantin Paléologue. A la fin du quinzième siècle, les Turcs la prirent et la donnèrent aux Tartares.

Sur la côte au nord, entre la rade et Sevastopol et l'isthme de Pérékop, existait l'ancienne Eupatorie, nommée Kosloff par les Tartares.

Les roches des montagnes, dont l'imposante enceinte forme le vaste golfe de Sevastopol, et que les Grecs nommaient le Cténus, sont criblées de cavernes qui attirent justement la curiosité des voyageurs.

Ces immenses catacombes furent jadis les retraites des Taures, de ces pirates qui en sortaient comme des oiseaux de proie pour exercer sur la mer Noire leurs brigandages. Plus tard, ces cavernes devinrent le refuge des Grecs proscrits et des chrétiens persécutés.

On y voit encore des chapelles, des débris d'autel; les regards y sont frappés par un escalier de cinquante toises, taillé intérieurement dans le roc.

A une lieue environ au sud-ouest de Sevastopol, nous aperçûmes les ruines de l'antique Kherson; vaste débris d'édifices autrefois magnifiques. Cette ville, bâtie six cents ans avant Jésus-Christ, et l'une des principales cités des rois du Bosphore, fut sans doute, depuis, sous le règne du fameux et infortuné Mithridate, témoin de ses triomphes sanglants et des cruautés qui ternirent sa gloire.

Constantin le Grand l'affranchit de tout tribut en 322. Son indépendance accrut à tel point sa richesse, qu'elle dominait sur toutes les villes méridionales de la presqu'île.

Plus loin, à l'extrémité d'un promontoire qui s'élève à pic sur les flots d'une mer féconde en tempêtes, l'imagination cherche à retrouver l'ancien temple consacré à Diane de Tauride.

Iphigénie, Oreste, Pylade, semblaient reparaître à nos yeux, et embellir pour nous l'histoire de ces temps barbares par les riantes couleurs de la fable.

Les Grecs appelaient encore ce lieu Parthénion, et disaient que là avait été un temple consacré à la *déesse vierge*. Aujourd'hui il existe un monastère dédié à Saint Georges, près duquel est un sentier taillé dans le roc, qui, depuis le sommet de la montagne, conduit à la porte d'un ermitage construit sur la pointe d'une jetée. Cette jetée s'avance directement de quinze toises en se détachant de la côte et au dessus de la mer.

On y a construit plusieurs cellules et une église taillée dans le roc, qui n'est éclairée que par l'ouverture de la porte et par deux fenêtres étroites.

C'était dans les environs de ce lieu si riche en souvenirs et en illusions, que l'impératrice avait donné une terre au prince de Ligne; elle ne pouvait rien choisir de plus conforme au goût de ce prince aimable et brillant, dont l'héroïsme tenait plus à l'héroïsme de la fable et du roman qu'à celui de l'histoire.

Nassau et moi nous fîmes une course en prolongeant la côte vers le midi. Nous vîmes le port des Symboles. Là, comme près de tous les ports de la Chersonèse Héracléotique, on trouve un immense nombre de cavernes contenant des chambres, des chapelles, des cellules, des sépulcres, des cercueils, avec des inscriptions grecques.

L'aspect de ces rochers, de ces montagnes escarpées, de ces grottes profondes et de ces horribles précipices, attriste l'esprit; c'étaient des lieux de plaisance vraiment dignes des Taures et de leur bon roi Thoas.

Trop préoccupés sans doute de ces sombres idées, Balaclava, autrefois Symbolon, ne put nous en distraire. Cette ville était assez commerçante, et presque encore toute peuplée de Grecs, d'Arméniens et de juifs, conservant en pleine liberté, sous la domination des Russes comme sous celle des Tartares, leurs cultes, leurs usages et leurs mœurs.

Ainsi que dans toutes les anciennes villes grecques ou asiatiques, les rues sont étroites, les maisons basses, et les pavés composés de pierres de diverses couleurs.

Les habitants actifs et industrieux de cette ville s'efforcent, pour embellir ce triste séjour, de construire, sur la pente des noires et hautes montagnes qui les environnent, une grande quantité de petits jardins en terrasses.

Ayant rejoint la cour, nous partîmes de Sevastopol pour retourner à Bachtchi-Saraï, en traversant l'Alma, et cette route ne nous offrit d'autre objet remarquable qu'une haute montagne nommée Biaklia-Kauba, qui, depuis son sommet jusqu'à sa base, est toute criblée de cavernes: quand la tyrannie régnait sur la terre, ce n'était que dans les profondeurs de son sein que les hommes pouvaient trouver refuge et sécurité.

A Bachtchi-Saraï le prince de Ligne vint, en riant,

me dire: « Savez-vous de quoi s'occupent à présent nos « deux grands souverains voyageurs, le puissant empereur des Romains et l'illustre autocratrice de toutes « les Russies? Je viens de surprendre quelques mots « de la conversation de ces deux grands despotes. Eh « bien! mon cher, qui l'aurait cru? ils s'entretenaient « amicalement d'un très beau projet, celui du rétablissement des républiques grecques.

« Vous ne m'étonnez pas autant que vous le croyez, « lui répondis-je: on voudrait en vain éloigner de soi « l'air de son siècle; chacun forcément le respire et en « est imprégné. L'air du nôtre est celui de la philosophie et de la liberté; il s'étend partout doucement, « entre dans les palais comme dans les cabanes. On ne « peut le comprimer; et, si la force le tentait, comme « l'Angleterre vient de l'essayer en Amérique, elle ne « ferait que le transformer en vent furieux. » Le prince de Ligne se moqua de cette rêverie philosophique. Nous ne nous doutions pas alors que c'était une prophétie.

De retour dans le sérail du khan, il était assez naturel que la vue et que l'air de ces cabinets voluptueux réveillassent quelques idées de galanterie: la curiosité du prince de Ligne, qui restait plus jeune à cinquante ans que je ne l'étais à trente, m'entraîna dans une étourderie qui heureusement n'eut pas les suites auxquelles nous aurions pu nous attendre, mais qui nous attira une juste et sévère leçon.

On ne peut faire d'injure plus grave aux musulmans, que celle de s'approcher de leurs femmes; à cet égard tout plaisir, même celui des yeux, est interdit à tout autre homme qu'à leurs époux.

Cette contrainte irritait les désirs curieux du prince. « A quoi sert, me disait-il, de parcourir un vaste jardin « dont il ne nous est pas permis d'examiner les fleurs? « Il faut au moins, avant de quitter la Tauride, que

« j'entrevoie une femme tartare sans voile, et j'y suis « très décidé. Voulez-vous m'accompagner dans cette « entreprise! »

Je ne résistai point à cette tentation, et nous parcourûmes plusieurs vallons avec un espoir qui fut longtemps trompé. Enfin, non loin d'une maison isolée, nous aperçûmes, sur la lisière d'un petit bois, trois femmes assises et qui baignaient leurs pieds dans un limpide ruisseau.

Nous nous glissâmes derrière les arbres, en évitant de faire le bruit le plus léger, et nous arrivâmes heureusement en face d'elles et masqués par un buisson.

Comme les voiles de ces femmes étaient à terre près d'elles, nous pûmes les regarder tout à notre aise. Mais, hélas! quel désappointement! aucune n'était jolie, ni jeune, ni même passable. « Ma foi, s'écria inconsidéré- « ment mon compagnon, Mahomet n'a pas tant de tort « en voulant qu'elles se cachent. »

Soit qu'on l'eût entendu, soit que le froissement des feuilles nous eût trahis, nos trois musulmanes se levèrent brusquement et s'enfuirent en jetant de grands cris.

Nous les suivions pour les apaiser, lorsque nous vîmes accourir de la montagne quelques Tartares qui criant plus fort qu'elles, nous menaçaient de leurs poignards et nous lançaient des pierres.

Comme nous n'étions point venus pour guerroyer, nous n'eûmes pas de garde de les attendre, une rapide course et l'épaisseur des bois nous mirent bientôt à l'abri de leur poursuite.

Jusque-là le mal n'était pas grand, suivant la morale relâchée qui dit que *tout péché caché est à moitié pardonné*; mais mon imprudent ami ne s'en tint pas là.

Le lendemain, au dîner de l'impératrice, nous trouvâmes cette princesse mélancolique et silencieuse, l'empereur absorbé dans ses réflexions, le prince Po-

temkin sombre et distrait : la conversation était nulle, ou languissait.

Or ne voilà-t-il pas que, pour dérider sa majesté et pour égayer ses convives, le prince de Ligne, qui ne pouvait supporter l'apparence de l'ennui, s'avise de raconter nos prouesses et nos aventures de la veille? J'avais beau le pincer, il continua intrépidement sa narration.

On commençait à rire selon son attente, lorsque Catherine, nous regardant d'un œil fixe et sévère, nous dit : « Messieurs, cette plaisanterie est d'un très mau-« vais genre et d'un très mauvais exemple. Vous êtes « au milieu d'un peuple conquis par mes armes ; je « veux qu'on respecte ses lois, son culte, ses mœurs « et ses préjugés. Si l'on m'avait raconté cette aven-« ture sans m'en nommer les héros, loin de porter « mes soupçons sur vous, j'en aurais plutôt cru coupa-« bles quelques uns de mes pages, et je les aurais sé-« vèrement punis. »

Nous n'avions rien à répliquer. Le prince de Ligne resta muet comme moi, et de plus un peu confus de son indiscrète loquacité. Notre résignation satisfit l'impératrice qui reprit son aimable gaité ; même quelques jours après, ayant accordé une audience à une princesse musulmane, nièce de Sahim-Guerray, elle nous permit de nous cacher de manière à tout voir sans être vus.

La princesse était plus belle que nos trois femmes tartares ; cependant ses sourcils peints et le fard luisant qui la couvrait, en faisaient, malgré ses beaux yeux, une vraie figure de porcelaine.

Notre repos fut court : nous quittâmes les roches escarpées de Bachtchi-Saraï, le palais du khan et son sérail, et nous arrivâmes sur les bords du Salguire, dans la ville d'Achmetschet, nommée Symphéropol par Catherine. C'est aujourd'hui la capitale de la presqu'île ; elle est située au milieu d'une plaine unie, entourée à quelque distance de collines dont les vallées sont peu-

plées de bocages frais, de jardins riants, de peupliers majestueux à forme pyramidale.

Les riches Tartares, habitants de ces vallées, choisissent les plus beaux arbres dont les branches s'étendent circulairement, et au centre de cette corbeille de feuillage, ils construisent de jolis kiosques; les couleurs vives et variées de ces légers pavillons élevés en l'air, offrent aux voyageurs un coup d'œil inattendu et attrayant.

Achmetschet était la résidence des sultans Kalgas, premiers officiers des khans de Crimée, et chefs de leurs troupes. Dans cette ville, ainsi que dans toutes celles où nous séjournâmes pendant la durée de notre voyage, on avait préparé pour l'impératrice une maison commode, élégante et spacieuse.

Nous ne nous arrêtâmes qu'un jour à Symphéropol, et de là nous nous rendîmes à Karasou-Bazar, que les Grecs nommaient Mavron-Kastron. Cette ville, située dans une large vallée, sur le bord du Karasou, était une des plus grandes de la Tauride. On ne pouvait y admirer que la beauté de sa position : elle ne contenait aucun édifice remarquable, aucune ruine antique. Ses maisons étaient, comme toutes les maisons tartares, bâties irrégulièrement, très basses et rangées sans aucune symétrie; avant la conquête, elle appartenait ainsi que Symphéropol au sultan Kalga.

Les montagnes de Crimée, qui commencent à s'élever au rives du Salguire, ne forment point de groupes réguliers jusqu'à Karasou-Bazar. C'est seulement à partir de cette ville qu'elles composent une chaîne qui s'étend d'un côté jusqu'à Bachtchi-Saraï, et de l'autre jusqu'à Star-Krim.

Si la nature ne présentait point dans ce lieu à leurs majestés impériales d'objets propres à intéresser leur curiosité, l'activité infatigable du prince Potemkin y suppléa. Indépendamment de la belle et large route

qu'il avait fait tracer et aplanir par ses soldats, il les avait employés à créer, sur la rivière de Karasou, un vaste jardin anglais, au centre duquel s'élevait le palais le plus élégant. Ce n'était plus Armide qui voulait séduire Renaud; c'était au contraire le Renaud Russe qui créait des merveilles pour son Armide.

Lorsque Catherine descendit le soir de son palais pour jouir de la fraîcheur de l'ombre, de la limpidité des eaux et du parfum des fleurs, elle vit tout à coup, au moment où le soleil disparaissait au fond des sombres vallées, toutes les collines, dans un horizon de cinq lieues de diamètre, illuminées par trois cordons de feu de diverses couleurs, et, au milieu de ce brillant horizon, une montagne conique dont le centre étincelant formait en traits lumineux le chiffre de l'impératrice; du sommet de ce mont partit un magnifique feu d'artifice, couronné par un bouquet de trois cent mille fusées.

Le lendemain de cette fête, dont la pompe parut tirer momentanément les musulmans de leur froideur orgueilleuse et de leur apathique indifférence, Catherine ayant passé en revue un corps nombreux de troupes russes, partit escortée, comme à l'ordinaire, par un escadrons de Tartares, rentra dans les montagnes, et se dirigea vers Soudak. Avant d'y arriver, nous traversâmes la bourgade grecque de Toplie et un village Tartare nommé Elbouzi.

Soudak offre aux navigateurs un assez bon port. Cette ville, située à cinquante-cinq verstes de Karasou-Bazar, est assise sur un rocher élevé et isolé à peu de distance de la mer. Ce rocher est environné de trois côtés par des montagnes et par des précipices très profonds, dont l'aspect me parut aussi imposant que varié.

Les Grecs la nommaient Sidagios, les Italiens Soldai, les Tartares Soudak. Depuis 1204, elle jouit jus-

qu'à la fin du quatorzième siècle d'une entière indépendance; plus tard elle devint tributaire des Ongres et des Tartares. Les Génois s'en emparèrent, mais bientôt ils en furent chassés par les Turcs. On n'y voyait plus que quelques ruines de plusieurs tours et de trois forts qui attestaient, ainsi que sa vaste enceinte, son antique grandeur.

Les vignes de Soudak étaient préférées à toutes celles de la presqu'île; elles occupent une vallée de près de trois lieues. Leurs ceps féconds, mêlés confusément à un nombre immense d'arbres fruitiers de toutes les espèces, y forment un vaste jardin naturel, qui frappe agréablement les regards, surtout par le contraste de cette riante perspective avec celle des hautes montagnes, des cascades bruyantes et des sombres forêts qui l'environnent.

Nous continuâmes notre marche vers la partie orientale de la Tauride, et nous arrivâmes à Star-Krim, à vingt verstes de Soudak et à la même distance de Théodosie.

Star-Krim, connue dès le sixième siècle, devint, dans le treizième, une des principales cités de la Tauride. Son commerce très étendu tomba en décadence à l'époque de l'invasion des Tartares; cependant quelques uns de leurs khans y établirent leur résidence.

Les Grecs la nommaient Karca ou Karkoupol; les Tartares, Star-Krim, qui signifie *vieille forteresse*. L'impératrice lui donna le nom de Levkopol.

Nous parcourûmes sa vallée très étendue et entourée de montagnes, dont les pentes, les sinuosités, fixent l'attention par la variété des objets qu'elles présentent. On y rencontre un mont élevé, d'où l'on peut voir à la fois la mer Noire, celle d'Azoff ou le Sivache, ou mer *putride*.

Nous nous y arrêtâmes peu, et nous arrivâmes en

quelques heures dans les murs ou plutôt sur les ruines de l'infortunée et célèbre Théodosie.

Elle portait ce nom harmonieux dans le temps de sa grandeur. Les Tartares, frappés de sa magnificence, l'appelèrent Kérim-Stambouly, c'est à dire Constantinople de Crimée. Depuis sa destruction on l'appelait Caffa. Catherine lui rendit son nom antique, mais sans espoir probable de ressusciter son ancienne splendeur.

Théodosie, fondée par les Milésiens, est située sur un coteau pierreux et sablonneux, près du rivage de la mer. Sa vaste enceinte était entourée de hautes murailles garnies de tours; lorsque nous les vîmes, elles commençaient à tomber en ruines.

Sa position, favorable au commerce, l'éleva promptement au rang des principales cités de l'Orient. Son port était rempli d'un grand nombre de vaisseaux qui lui apportaient les productions des rives du Don, du Volga et des côtes de la Colchide; les fourrures du Nord, les cuirs dorés de Russie, le caviar, les esturgeons, se vendaient avec profit en Grèce et en Italie. Caffa était, pour les musulmans, un grand marché d'esclaves qu'ils tiraient de la Circassie, du Caucase et de la Géorgie. Sa population s'accrut rapidement par les habitants du royaume du Bosphore, qui venaient en foule s'y établir.

Dans le premier siècle de l'ère chrétienne, les Alains la détruisirent; depuis, les Bosphoriens relevèrent ses ruines, que leur disputèrent les Chersonèses.

A la fin du treizième siècle, les Génois, sous les ordres de Valdo Doria, y fondèrent une nouvelle ville, qui ne tarda pas à devenir riche, commerçante, grande, peuplée et célèbre.

Quelques auteurs prétendent qu'on y comptait quarante mille maisons. On y établit un évêque catholique, dont la juridiction s'étendait depuis Saraïa, sur le

Wolga, jusqu'à Varna en Bulgarie. Les Arméniens y eurent aussi un évêque et y fondèrent une grande école.

Dans le quatorzième siècle, les Tartares l'investirent sans pouvoir s'en emparer. Le pape Clément VI voulut lever une armée de croisés pour sa délivrance. Ce fut à cette époque que ses vastes fortifications furent construites.

Plus l'empire d'Orient s'approchait de sa décadence, plus Théodosie voyait croître sa puissance par la foule des Grecs qui venaient chercher dans ses murs un abri contre les armées ottomanes. Mais à son tour enfin elle succomba, et, douze ans après la prise de Constantinople par Mahomet II, Théodosie perdit son indépendance ainsi que la plus grande partie de ses richesses. Elle fut cédée aux Tartares; longtemps la domination de ceux-ci fut douce et tolérante.

Caffa pouvait espérer, par son riche commerce qui se relevait, de conserver encore quelque prospérité; mais, d'une part, dans le dix-huitième siècle, l'établissement du port de Taganrok par les Russes, qui ouvrait un nouveau débouché aux négociants et aux navigateurs, de l'autre, les dissensions sanglantes des princes tartares, enfin l'invasion de la Crimée par les Russes sous les ordres du prince Dolgorouki, consommèrent la ruine de la presqu'île et celle de Caffa.

Lorsque Catherine monta sur le trône, il n'existait plus que l'ombre de cette ville célèbre. Nous n'y trouvâmes pas deux mille habitants, errants au milieu de tous ces débris d'églises, de palais, d'édifices somptueux; le silence de la destruction y régnait.

A la vue de ce sombre spectacle qui formait un si affligeant contraste avec celui des magiques créations dont les regards de l'impératrice avaient été jusque-là frappés, cette princesse ne put se défendre de verser quelques larmes : il semblait que le destin eût voulu, au

terme de son voyage triomphal, en tempérer l'orgueil par le triste aspect de ces témoins solennels des vicissitudes humaines, et de la destruction que doivent subir tour à tour les cités les plus florissantes, destruction à laquelle n'échapperont même pas les plus grands empires.

Pour nous distraire des impressions produites par ces débris et par cette solitude, nous parcourûmes la presqu'île de Kertch. C'est une plaine coupée par plusieurs ruisseaux et par quelques bouquets de bois. On y trouve des lacs salés. Le terrain s'élève en approchant de la mer d'Azoff et du détroit de Yénicalé.

Kertch était appelée par les Grecs Panticapée, et plus tard Bosphore. Elle est située au pied d'une montagne et sur le bord du détroit jadis Cimmérien, aujourd'hui détroit de Yénicalé. Sa rade est vaste et sûre.

Ce fut, dit-on, à Panticapée que mourut Mithridate. A quatre verstes de Kertch, on voit sur le sable quelques tertres assez élevés. Les habitants de ce pays disent, d'après une tradition vulgaire, que l'un de ces tertres fut le tombeau de Mithridate. Cependant presque tous les historiens s'accordent pour affirmer que le fils de ce grand roi, l'infame Pharnace, envoya le cadavre de son père à son vainqueur Pompée, qui était alors en Asie, et que ce Romain, digne de sa renommée, ayant répandu de nobles larmes sur les restes mortels d'un héros infortuné, leur fit rendre avec pompe à Sinope les honneurs funèbres. Kertch ne contient plus qu'une église, une forteresse et un petit nombre de maisons habitées par des pêcheurs grecs. Aucun débris de monuments, aucun reste de colonnes, ne rappellent le souvenir de son ancienne grandeur.

A cinq lieues plus loin, et à l'angle de la presqu'île, se trouvent la forteresse de Yénicalé et quelques cabanes dont les possesseurs ne s'occupent que de la pêche

de l'esturgeon. La longueur de toute cette presqu'île, de Caffa jusqu'à Yénicalé, est de cent vingt verstes, et sa plus grande largeur de cinquante.

L'impératrice avait d'abord formé le projet de suivre la côte en s'élevant vers le nord, afin de voir les villes d'Arabat, de Marioupol, de Taganrok, de Tcherskak, chef-lieu des Cosaques du Don, et enfin Azoff. Mais la saison avancée, l'insalubrité de la côte, et l'importance des affaires qui rappelaient Catherine dans sa capitale, la décidèrent à changer sa marche. Théodosie fut donc le terme de ce grand voyage.

Au moment de quitter ces déplorables ruines, il m'arriva une aventure assez singulière, et que cependant je n'aurais pas cru devoir raconter, si elle ne m'avait pas paru propre à donner une juste idée des mœurs d'un pays où la servitude existe, et en même temps de l'originalité qui caractérisait le prince Potemkin.

Nous allions nous mettre en route; l'impératrice était déjà montée dans sa voiture, et, pour la rejoindre, je descendais précipitamment les marches extérieures de son palais. Soudain s'offre à mes yeux une jeune femme, vêtue à l'asiatique; sa taille, sa démarche, ses yeux, son front, sa bouche, tous ses traits enfin me présentaient, avec une inconcevable ressemblance, l'image parfaite de ma femme.

La surprise me rend immobile; je doute si je veille; je crois un moment que madame de Ségur est venue de France me retrouver, et qu'on s'est plu à me le cacher et à me ménager cette rencontre inopinée : l'imagination va vite, et j'étais dans le pays des prestiges.

Cependant le prince Potemkin, me voyant immobile comme une statue, m'appelle inutilement, et accourt pour m'avertir que l'impératrice m'attend. La jeune femme s'éloignait; mon rêve trop court se dissipe; en peu de mots je le raconte au prince.

« La ressemblance est-elle donc si parfaite? » me dit-il.

« Complète et incroyable, lui répliquai-je. « Eh bien! « *batushka* (mon petit père), reprit-il en riant, cette « jeune Circassienne appartient à un homme qui m'en « laissera disposer; et, dès que vous serez à Pétersbourg, « je vous en ferai présent. » — « Je vous remercie, dis-je « à mon tour ; je ne l'accepte point, et je crois qu'une « telle preuve de sentiment paraîtrait fort étrange à « madame de Ségur.

Nous nous séparâmes, et je croyais tout fini; mais, quelque temps après, le prince me laissa voir que mon refus l'avait piqué; il l'attribuait à une fausse délicatesse qui m'empêchait de recevoir un présent de lui. « Je vous « prouverai votre erreur, lui dis-je, en acceptant toute « autre offre qu'il vous plaira de me faire. »

Il me prit au mot, et, à son retour dans la capitale, après la prise d'Oczakoff, il me donna un jeune enfant kalmouk, nommé Nagun : c'était la plus originale petite figure chinoise qu'on pût voir. J'en pris soin quelque temps; je lui fis apprendre à lire; mais, au moment où je revins en France, la comtesse de Cobentzel, qu'il divertissait beaucoup, me pressa si vivement de le lui laisser, que j'y consentis. J'ai encore chez moi le portrait de ce petit Tartare.

Nous partîmes de Caffa pour retourner directement à Pétersbourg; et, après avoir traversé de nouveau les steppes de la Crimée, l'isthme de Pérécop, et le désert des Nogais, nous arrivâmes à Kisikerman, où Joseph II et Catherine se séparèrent, en se renouvelant mutuellement les assurances d'une amitié dont ce long voyage avait dû resserrer les nœuds.

De là nous nous rendîmes à Krementchuk, où l'impératrice se reposa. L'empereur me dit au moment de son départ, qu'après avoir visité Kilbourn, parcouru la Galicie et revu sa capitale, il rassemblerait deux camps pour faire exécuter de grandes manœuvres, et qu'il m'invitait à l'y rejoindre, lorsque je quitterais Péters-

bourg pour profiter du congé qui m'avait été accordé.

Pendant la dernière partie de notre voyage, et lorsque nous renouvelâmes, au milieu des steppes, nos promenades accoutumées, ce prince, me mettant à portée de l'entretenir sur les affaires de Constantinople, me parla assez ouvertement de ses vues politiques et de celles de Catherine.

Je ne crois pas inutile de rappeler en peu de mots cette conversation, pour faire connaître l'idée qu'il s'était formée du caractère de l'impératrice, de ses établissements, de son ambition et de ses moyens.

« Vous voilà content, je l'espère, me disait-il un jour : « M. de Bulgakoff et M. de Herbert vont présenter à la « Porte des propositions convenues avec vous : ne « croyez-vous pas à présent la paix probable? »

« Monsieur le comte, lui répondis-je (car il se fâchait « sérieusement lorsqu'il m'arrivait par distraction de « l'appeler *sire*, ou *votre majesté*), tout dépend de la « manière dont l'impératrice elle-même considère ces « propositions, et du ton avec lequel elles seront pré- « sentées; peut-être ne les regarde-t-elle que comme « de bons matériaux préparés pour un manifeste. Je « crains que la vue de ses forces, rassemblées sur mer « et sur terre, n'ait dissipé dans son esprit la crainte « des obstacles que pourraient rencontrer ses vues d'a- « grandissement.

« Tout est prêt; et, dès qu'elle le voudra, sous pré- « texte que les Turcs tardent à la satisfaire sur les « griefs dont elle se plaint, une partie de ses troupes « peut attaquer Oczakoff et Akerman. Ces places sont « incapables de résister longtemps, et on les prendra « facilement. En même temps, une autre partie de son « armée, embarquée sur la flotte de Sébastopol, peut « opérer une descente sur la côte située entre Constan- « tinople et Varna, insulter ainsi la capitale de l'empire « ottoman, et peut-être même s'en emparer, si la ter-

« reur saisissait l'esprit superstitieux des musulmans.

« Les Turcs, au contraire, ne possédant plus la Crimée, devraient, avant de pouvoir attaquer les Russes, « traverser la Bulgarie, la Bessarabie, la Moldavie, la « Valachie, la Nouvelle-Servie, où une armée disciplinée subsiste avec peine. D'ailleurs cinquante mille « Russes suffiraient pour les arrêter soit au Bug, soit au « Dniester. Je ne vois qu'un obstacle politique qui « puisse faire hésiter cette princesse, et vous savez « mieux que moi jusqu'à quel point elle peut redouter « cet obstacle. »

« Je vous entends fort bien, répliqua l'empereur; ma « condescendance à l'époque de la conquête de Crimée, « vous fait craindre que je ne seconde encore de nou- « velles vues d'agrandissement. Vous vous trompez, et « je désire sincèrement conserver la paix. La possession « de la Crimée par les Russes n'avait nul inconvénient « pour moi; son seul résultat était de rendre les Turcs « plus pacifiques, en leur ôtant tout moyen de commencer une guerre offensive.

« D'ailleurs j'y trouvais d'immenses avantages : d'a- « bord celui de mettre mes propres Etats à l'abri de « toute attaque des Turcs, par la crainte que leur don- « neraient les troupes et les vaisseaux russes de la « Crimée, prêts à les prendre à revers; de plus, la cer- « titude de détacher la cour de Pétersbourg de celle de « Berlin, et d'ôter à celle-ci un allié puissant.

« Voilà réellement ce qui m'a déterminé à faire céder « à Catherine la Tauride par la Porte; mais aujourd'hui « tout est bien différent : je ne souffrirai point que les « Russes s'établissent à Constantinople. Le voisinage « des turbans sera toujours moins dangereux pour « Vienne que celui des chapeaux.

« Au reste ce dessein, formé par l'imagination exal- « tée de l'impératrice, ne peut se réaliser, et ne lui fal- « lût-il même qu'un ukase pour se rendre maîtresse de

« Constantinople, et pour y faire couronner son petit-
« fils Constantin, elle ne saurait s'y maintenir contre
« toutes les forces des Ottomans relégués dans l'Asie-
« Mineure, et contre plusieurs grandes puissances qui
« embrasseraient leur cause; d'ailleurs il lui faudrait,
« dans ce cas, dégarnir de troupes tout son empire, en
« abandonner la moitié et en changer la capitale.

« Je crois en effet, repris-je, qu'on peut se tranquil-
« liser sur l'existence de Constantinople, dont la con-
« servation importe autant à la cour de Vienne qu'à
« celle de France; mais il est difficile en même temps,
« d'après les préppratifs immenses dont nous sommes
« témoins, de ne pas être alarmé sur un autre projet
« beaucoup plus vraisemblable, celui d'étendre les li-
« mites russes jusqu'au Dniester. Si ce dessein s'exé-
« cutait, il entraînerait inévitablement une guerre très
« nuisible à nos intérêts.

« Ce que j'espère, ajoutai-je, c'est que la sagesse de
« l'empereur et son amitié pour le roi l'engageront à
« continuer ses négociations pacifiques, et à prendre
« tous les moyens nécessaires pour prévenir une rup-
« ture. Il me semble que le roi a le droit d'y compter;
« car, dans le temps de l'invasion de la Crimée, il n'a
« engagé les Turcs à céder cette presqu'île à la Russie,
« que dans le dessein de faire une chose utile à la tran-
« quillité et aux intérêts politiques de son beau-frère et
« de son allié. »

« J'y fais ce que je puis, me dit l'empereur; mais,
« vous le voyez vous-même, cette femme est exaltée;
« il faut que les Turcs cèdent sur les points en contes-
« tation. Comment, s'ils provoquent Catherine par un
« refus, empêcher qu'elle ne se dédommage par la prise
« de quelques villes! Elle a des troupes nombreuses,
« sobres, infatigables. On les mène où l'on veut.

« Vous voyez le peu de cas qu'on fait ici de la vie et
« de la peine des hommes : à huit cents lieues de la ca-

« pitale, ils tracent des routes, creusent des ports, bâ-
« tissent sur des marais, construisent des palais, et
« plantent des jardins anglais au milieu des déserts;
« tout cela sans paye, sans lit, parfois sans vivres, et
« toujours sans murmures.

« L'impératrice est le seul souverain de l'Europe qui
« soit réellement riche : elle dépense beaucoup, partout,
« et ne doit rien ; son papier vaut ce qu'elle veut ; si la
« fantaisie lui en prenait, elle ferait de la monnaie avec
« du cuir. L'Angleterre est écrasée sous une montagne
« de papiers. La France vient de faire la confession pu-
« blique du malheureux état de ses finances ; et moi je
« puis à peine être au pair des dépenses que viennent
« de me coûter mes colonies en Galicie et les nouvelles
« forteresses que j'y ai fait construire. »

Je lui répliquai « que tous ces embarras trop réels
« étaient des raisons de plus pour redoubler d'efforts,
« afin d'éviter de se voir entraîné dans une guerre dis-
« pendieuse. »

Comme nous revînmes à différentes reprises sur le même sujet de conversation, je m'attachai à lui démontrer que la puissance colossale des Russes avait encore plus d'élévation que de bases solides.

« Voyez, lui disais-je, tout ici a plus d'éclat que de réa-
« lité : tout s'y commence, rien ne s'y achève. Le prince
« Potemkin abandonne avec promptitude ce qu'il entre-
« prend avec ardeur ; aucun de ses projets n'est mûri
« ni suivi. Il vous a fait poser, à Ekaterinoslaff, la pre-
« mière pierre d'une capitale qu'on n'habitera point,
« d'une église grande comme Saint-Pierre de Rome, et
« où l'on ne dira peut être jamais la messe. Il a choisi,
« pour fonder cette nouvelle cité de Catherine, une
« montagne d'où l'on a une très belle vue, mais qui est
« totalement privée d'eau.

« Kherson, mal placée, a coûté vingt mille hommes ;

« elle est entourée de marais pestilentiels. Les vais-
« seaux ne peuvent y entrer chargés.

« Depuis six ans les steppes sont plus déserts qu'ils
« ne l'étaient. La Crimée a perdu les deux tiers de sa
« population. Caffa est ruinée et ne se relèvera pas. Se-
« vastopol seule est déjà un établissement imposant ;
« mais il faudra encore beaucoup de temps pour qu'on
« y voie une véritable ville.

« On s'est efforcé de tout parer, de tout embellir, de
« tout vivifier momentanément aux yeux de l'impéra-
« trice ; mais, Catherine étant une fois partie, tous les
« prestiges disparaîtront avec elle de ces immenses
« contrées.

« Je connais le prince Potemkin : son coup de théâ-
« tre a eu lieu, la toile est baissée ; il va s'occuper d'au-
« tres scènes, soit en Pologne, soit en Turquie. L'ad-
« ministration, et tout ce qui exige de la suite, est in-
« compatible avec son caractère : la guerre même, s'il
« la commençait, lui pèserait bientôt ; et s'il avait une
« fois gagné le grand cordon de Saint-Georges, nous
« le verrions aussi prompt à rechercher la paix qu'il
« montre d'ardeur pour la rompre. »

« Je conviens de tout cela, me disait l'empereur ; on
« nous a menés d'illusions en illusions. Ce qui est inté-
« rieur ici a de grands défauts ; mais l'extérieur a au-
« tant de réalité que d'éclat. Le soldat, le paysan es-
« clave, sont des outils dont on se sert pour abattre ce
« qu'on veut. La noblesse asservie ne connaît d'autre
« loi que la volonté de sa souveraine, d'autre but que
« sa faveur. Elle commande : les troupes se lèvent, les
« vaisseaux sont lancés. Il n'existe en Russie aucun in-
« tervalle entre l'ordre, quelque capricieux qu'il soit, et
« son exécution. Si un Charles XII était à la tête de
« cette nation, il porterait, avec six cent mille hommes,
« la terreur jusqu'aux extrémités de l'Europe. »

Il était facile de juger que l'empereur, avec de pa-

reilles idées, n'opposerait pas une bien opiniâtre résistance aux volontés de Catherine, et qu'il se laisserait entraîner malgré lui à la guerre, si elle le plaçait dans l'alternative de la seconder, ou de perdre une alliée si puissante.

Il n'en est cependant pas moins vrai qu'à cette époque, ainsi que le disait l'emphatique Diderot, la Russie n'était encore qu'*un colosse aux pieds d'argile ;* mais on a laissé durcir cette argile, et elle s'est changée en bronze.

L'empereur, tout en se moquant des défauts du prince Potemkin, comprenait très bien l'ascendant qu'il avait pris sur Catherine. « Mais ce que je ne conçois « pas, me disait-il un jour, c'est qu'une femme si fière, « et si soigneuse de sa gloire, montre une si étrange « faiblesse pour les caprices de son jeune aide de camp « Momonoff, qui n'est réellement qu'un enfant gâté.

« Je ne saurais vous dire combien j'ai été choqué « d'une inconvenance que vous avez dû remarquer « comme moi : plusieurs fois, et à Kherson particuliè- « rement, en présence d'un cercle nombreux, c'est à « dire en public, elle l'admettait toujours à sa partie « de whist avec les personnes les plus graves ; de plus « elle souffrait patiemment que ce jeune homme, indé- « cemment distrait, prît le blanc d'Espagne avec lequel « en Russie on marque les points, qu'il s'en servît pour « dessiner sur le tapis des figures ou des paysages, et « qu'enfin chacun, immobile et baissant les yeux, at- « tendît pour reprendre ses cartes, que cet amusement « puéril fût terminé. »

L'observation était juste : Catherine, d'un caractère beaucoup plus doux et facile que ne le croyaient ceux qui n'étaient pas dans son intimité, poussait peut-être à l'extrême son indulgente bonté pour les travers du prince Potemkin, pour les folies de son grand écuyer et pour les distractions de Momonoff : mais cette ré-

flexion un peu satyrique perdait beaucoup de sa force dans la bouche de celui qui la faisait; car lui-même, trop empressé de plaire à Catherine, il prodiguait au jeune favori de fréquentes preuves de considération, de bienveillance; et même, tolérant les bizarres hauteurs de Potemkin, il souffrait quelquefois que cet orgueilleux ministre le fît attendre assez longtemps dans son salon, comme les autres courtisans de l'impératrice.

Que prouvent de telles inconséquences? C'est que les princes sont des hommes, et que, si leur vanité l'oublie quelquefois, leurs faiblesses le rappellent trop souvent à leurs sujets et même à leurs plus obséquieux adulateurs.

L'impératrice, après avoir reçu les adieux de l'empereur à Kisikerman, se remit en route, et arriva à Krementchuk le 16 juin. Cette princesse se montrait extrêmement satisfaite d'avoir ainsi achevé sans accident la partie la plus intéressante de ce grand voyage.

« On avait fait, me disait-elle, tout ce qu'il était possible pour m'en détourner. De tous côtés on m'assurait que ma marche serait hérissée d'obstacles et de désagréments; on voulait m'effrayer des fatigues de la route, de l'aridité des déserts, de l'insalubrité du climat. Ces gens-là me connaissaient bien mal; ils ne savent pas que me contrarier, c'est m'exciter, et que chaque difficulté qu'on m'oppose, est un élan qu'on me donne. »

Nous ne nous arrêtâmes à Krementchuk que deux jours, et nous en repartîmes le 18 pour nous rendre à Pultawa, où nous attendaient cinquante mille Russes campés sur ce même terrain où la fortune, trahissant Charles XII et couronnant Pierre le Grand, avait changé les destinées du Nord et de l'Orient de l'Europe.

Ce fut à Krementchuk que Chaterine II me prouva que, malgré mes derniers efforts pour mettre les Turcs en état de se défendre, elle m'avait franchement rendu

toute sa bienveillance : au moment où j'étais occupé à parcourir les environs de la ville, on vint me dire que l'impératrice me demandait. Je me rendis à ses ordres, et je la trouvai seule dans son cabinet avec le prince de Ligne.

« Je vous ai vu de ma fenêtre, me dit-elle, vous promenant avec l'air d'un homme qui rêve tristement « ou qui s'ennuie ; j'ai pensé que je ne vous ferais aucune peine en cherchant à vous distraire d'idées qui « ne me semblaient pas trop gaies. »

« Oui, ajouta le prince de Ligne en riant, vous aviez « la marche lente et la grave tristesse du vice chancelier de sa majesté ; mais ne vous abusez cependant « pas sur l'obligeante attention dont vous venez de recevoir une preuve ; car, dans cet instant même, moi « qui suis sincère, je vous avouerai que nous disions « beaucoup de mal de vous. »

« Il a raison, reprit l'impératrice ; car je prétendais « que, quelque désir que je vous montrasse de vous retenir près de moi, vous me quitteriez bientôt, pour « ne plus revenir. Au reste, le prince de Ligne s'amuse « à vos dépens, car il ne vous dit pas un mot de vérité : « le fait est qu'il me faisait le plus grand éloge de votre « caractère et de vos talents, et que je ne le démentais « pas ; j'ai même ajouté que, jugeant des autres d'après « moi-même, je croyais qu'on ne vous reverrait plus en « Russie, parce qu'il était probable qu'avant peu de « temps le roi vous appellerait dans ses conseils. »

On peut bien croire que je me confondis en remercîments. « J'imiterai, madame, ajoutais-je, l'exemple que « je reçois, et j'oserai dire aussi un peu de mal de votre « majesté : elle a un défaut évident qui tient de la supériorité ; c'est celui d'être trop bonne, trop indulgente, trop partiale pour ceux qu'elle honore de sa « bienveillance. Au reste, je puis assurer votre majesté, « qu'un suffrage comme le sien me paraît le plus haut

« prix auquel la plus noble ambition puisse désirer d'at-
« teindre. »

Cette princesse, ayant prolongé avec sa grace ordinaire cet entretien, m'apprit qu'elle avait envoyé, dans tous les ports du nord et du sud de son empire, les ordres nécessaires pour nous faire jouir des avantages stipulés par notre traité de commerce.

Ce fut aussi à Krementchuk que le prince de Nassau se sépara de nous pour retourner en France. Je le chargeai de mes dépêches, en prévenant M. de Montmorin qu'il pourrait mieux que personne lui faire connaître en détail les moyens militaires de la Russie et les dispositions du prince Potemkin, avec lequel il avait vécu plusieurs mois dans la plus grande intimité, avant de nous rejoindre à Kioff.

L'impératrice ne s'étant point arrêtée à Constantinograd, arriva à Pultawa, où son séjour ne devait pas être une des époques les moins brillantes et les moins intéressantes de son voyage.

Pultawa, petite ville, mal fortifiée, très peu peuplée, n'offrant aux regards aucun édifice, aucun monument digne de fixer l'attention, n'aurait été connue que des érudits; mais, en 1709, une éclatante victoire et un grand désastre, fixant sur elle l'attention de l'Europe, la rendirent immortelle.

La plaine qui l'entoure, transformée en champ de bataille, vit décider le sort de la Suède, de la Pologne et de la Russie. Là, un héros dévastateur tomba de son char de triomphe; là, enfin, s'affermit le trône du législateur de la Moscovie. Si Pierre eût succombé, ce vaste empire serait rentré peut-être pour toujours dans les ténèbres de la barbarie; il vainquit, et, bientôt après, la Russie s'éleva au premier rang des plus grandes puissances du monde.

Dans cette journée célèbre, les deux héroïques souverains du Nord combattirent à la fois en généraux et

en soldats. Pierre le Grand, selon sa coutume, pour apprendre à ses guerriers qu'il fallait obéir avant de commander, et gagner chaque grade à la pointe de son épée, avait donné le commandement de son armée à Bauer. Ses ailes étaient commandées par Menzikoff et Schérémetoff; le czar servait sous eux comme général-major : s'enfonçant avec ardeur dans la mêlée, il vit son habit percé de plusieurs balles.

Charles, blessé au commencement de l'action, s'était fait porter sur un brancard qu'un boulet de canon brisa; quelques lances lui formèrent un nouveau brancard, sur lequel il continua longtemps à braver les feux et les glaives ennemis : de tels exemples inspirent le courage et la constance aux guerriers les plus timides.

Le roi de Suède avait investi Pultawa avec vingt-sept mille hommes. Pierre, qui s'occupait à fortifier Taganrok, accourt pour le combattre à la tête de soixante mille soldats.

La rivière Worskla séparait les Russes des assiégeants, dont le camp était fortifié par des redoutes. L'empereur, par une manœuvre habile, feint de s'éloigner, passe la rivière, se retranche et fond à l'improviste sur les Suédois. Ceux-ci courent aux armes, repoussent l'ennemi, et attaquent avec leur impétuosité ordinaire les retranchements russes.

Ce fut alors que des deux côtés, par des prodiges de valeur, on rendit quelques heures la victoire incertaine. Enfin, le nombre l'emporta; Charles fut tourné; sa cavalerie repoussée se jeta sur son infanterie, et la mit en désordre.

Le héros de la Suède fut forcé de se retirer devant le rival qu'il avait si longtemps vaincu et dédaigné. La retraite se changea en déroute; le carnage fut affreux; le désastre complet. Charles, ayant perdu la plus grande partie de son armée, ses ministres, ses gé-

néraux, ses meilleurs officiers, son artillerie, ses bagages, fut réduit à fuir et à chercher un refuge en Turquie.

Ce récit que je viens d'esquisser devint à Pultawa, pour nous, un tableau animé, mouvant, vivant, enfin, presque une réalité. Nous vîmes l'armée russe partagée en deux corps, dont l'un occupait les retranchements russes, et l'autre les redoutes suédoises. Sous les yeux de l'impératrice, le prince Potemkin fit exécuter, avec beaucoup d'ensemble, de précision et de célérité, tous les mouvements qui pouvaient nous retracer cette fameuse bataille dont on lui présentait l'image.

Le déploiement des quatre colonnes de cavalerie, leur charge impétueuse, le feu vif et soutenu de l'infanterie, tandis que l'aile gauche simulait l'attaque d'un bois et tournait la droite des ennemis, ne laissèrent rien à désirer pour la fidélité du tableau.

La joie et la gloire brillaient dans les yeux de Catherine; on aurait pu croire que le sang de Pierre le Grand coulait dans ses veines. Ce grand et magnifique spectacle couronnait dignement son voyage aussi romanesque qu'historique.

Le prince Potemkin lui fit hommage d'un magnifique collier de perles; elle le combla de présents, et fut prodigue en grades et décorations pour les généraux et pour les officiers. L'administration civile eut aussi une grande part à sa munificence.

Rien n'arrêtant plus cette princesse, elle partit de Pultawa pour se rendre à Karkoff. Là, le prince Potemkin prit congé d'elle, et retourna à Kremenchuk, chargé d'accélérer toutes les dispositions nécessaires pour combattre, si la paix ne pouvait se conserver.

Karkoff est située sur un coteau élevé, près des rivières Karkoff et Lopani, à trois cent soixante lieues de Pétersbourg. Elle fut fondée au milieu du dix-septième siècle par les Cosaques, dans le dessein d'en faire une

barrière contre les incursions des Tartares de Crimée. On y comptait douze mille habitants; son commerce assez actif consistait en suif, beurre, cire et miel. La plupart de ses maisons étaient encore en bois.

Nous traversâmes ensuite les riches et fertiles provinces de Kursk et d'Orel. Avant d'arriver à Kursk, nous vîmes les villes de Belgorod et d'Oboïan, dans lesquelles on remarquait les progrès rapides de la civilisation. Précédemment, au milieu de leurs maisons mal bâties et mal distribuées, les regards ne pouvaient s'arrêter que sur quelques églises et quelques couvents; depuis, l'impératrice y avait établi des hospices, des tribunaux et des écoles. Je n'y remarquai d'autres ruines que celles d'une forteresse, devenue inutile depuis que les armes de Catherine avaient étendu les limites de son empire.

Kursk, capitale d'un gouvernement, était riche et peuplée. On l'avait rebâtie sur un nouveau plan. Ses habitants nous montrèrent le couvent de Zuamensk ou des Miracles, appelé ainsi en mémoire de la fuite d'une armée étrangère qui jadis avait assiégé la ville, fuite que la crédulité russe regarda comme miraculeuse.

On y comptait deux mille maisons, deux écoles, l'une pour les jeunes nobles, l'autre pour les enfants des marchands et des bourgeois, plusieurs tanneries et quelques fabriques. Elle est renommée pour la beauté de ses cuirs; elle envoie diverses productions de son sol en Pologne, et jusqu'à Breslaw; enfin elle reçoit de la Sibérie, et même de Kiakta, frontière de la Chine, un grand nombre de pelleteries. Les Tartares, autrefois dominateurs de la Russie, attaquèrent encore Kursk dans le dix-septième siècle; et perdirent sous ses murs deux grandes batailles.

Après avoir quitté cette ville, l'impératrice se rendit à Orel, où nous séjournâmes. Là, nous étions encore à deux cent soixante-dix lieues de Pétersbourg, et à

quatre-vingt-douze de Moscou. Orel est placée dans une plaine riante, entre l'Oka et l'Orlik ; c'est une jolie ville, capitale du gouvernement qui porte son nom. Autrefois elle était fortifiée.

Cette province était très riche en blé et en chanvre ; elle recevait des vins de la Moldavie, de la Tauride et d'Astracan. On y comptait dix-sept paroisses et trois mille maisons, tant en bois qu'en pierres. Catherine l'avait embellie par de nobles édifices destinés aux tribunaux et à l'administration. La rivière Oka, après un cours très étendu, se joint au Wolga, près de Nijni-Novogorod.

La jeunesse d'Orel offrit un spectacle très agréable à l'impératrice : les enfants des familles les plus distinguées de la ville jouèrent devant sa majesté, avec autant d'ensemble que d'intelligence, une comédie qui parut assez piquante ; quoiqu'elle fût de circonstance, la louange n'y était pas gâtée par la flatterie.

Dans les provinces de l'intérieur et du centre de l'empire, la fertilité du terrain, l'activité du commerce et la douceur du gouvernement de Catherine, accroissaient annuellement leur prospérité : aussi, là, les hommages n'avaient pas besoin d'être commandés ; on recevait l'impératrice comme une mère, et le peuple, protégé par elle contre les abus de pouvoir des seigneurs, faisait éclater un enthousiasme qui n'était inspiré que par la reconnaissance.

En continuant notre route jusque à Moscou, nous ne trouvâmes rien de bien remarquable que la ville de Toula ; on pouvait presque la compter parmi les créations de Catherine, tant elle l'avait embellie. Déjà une grande partie des maisons de bois avaient fait place à de beaux bâtiments en pierres. Indépendamment des autres établissements, on y devait à la générosité de l'impératrice une maison pour les enfants trouvés, et une retraite pour les invalides.

La position de Toula, bâtie en partie sur une hauteur, en partie dans une plaine que traverse l'Oupa, est riante et pittoresque. Retracer l'histoire de cette ville, ce serait presque répéter celle de toutes les autres cités de la Russie. On ne verrait dans ce récit que des tableaux de discordes, de guerres civiles et de tous les maux causés par une longue anarchie.

Ce fut près de Toula, dans le dix-septième siècle, que se livra une grande bataille entre le faux Démétrius, dont le vrai nom était Otrépieff, et les Russes commandés par Shouisky : l'imposteur y fut vaincu.

Cette ville était depuis longtemps connue par sa manufacture d'armes; elle en fournit pour toute l'armée russe. On y fait aussi des ouvrages en acier, et cette branche d'industrie, encouragée par Catherine, était arrivée à un tel point de perfection, qu'elle pouvait prétendre à rivaliser avec les fabriques anglaises.

Sa majesté fit présent à chacun de nous de quelques productions dans ce genre, très habilement travaillées. Le premier médecin de l'impératrice, M. Rogerson, reçut d'elle une très brillante épée; comme il s'empressait de me la montrer: « Docteur, lui dis-je, je vous en « félicite; vous avez là une nouvelle recette sûre et « expéditive. » Mon compliment ne fut pas aussi cordialement reçu que j'aurais pu l'attendre d'un homme si célèbre par sa science, et par conséquent si fort au dessus de l'atteinte de toute maligne plaisanterie.

Avant d'arriver à Moscou, nous traversâmes les villes peu remarquables de Serpoukoff et de Podol. Enfin, nous arrivâmes le 4 juillet à Kolumensky, élégante maison de plaisance impériale, située à deux lieues de Moscou.

L'impératrice s'y reposa trois jours, s'établit ensuite dans sa capitale au Kremlin, et, avant de partir pour Pétersbourg, se reposa encore à Pétrowsky, autre maison de plaisance à une lieue de Moscou.

Pendant cette dernière partie de notre route, j'eus avec Catherine un court entretien, que je crois devoir rappeler, parce qu'en peu de traits il peint le caractère ardent de cette femme extraordinaire.

Je me trouvais dans sa voiture avec M. Fitz-Herbert: l'extrême chaleur rendait la conversation languissante; Catherine s'était endormie, ou du moins semblait l'être. Fitz-Herbert causait avec moi. Après avoir traité différents objets, l'entretien tomba sur la guerre d'Amérique, et sur la révolution qui avait enlevé à l'Angleterre treize florissantes provinces.

M. Fitz-Herbert prétendait que cette perte deviendrait plus avantageuse que nuisible à son pays. Un tel paradoxe m'étonnait; mais il soutenait son opinion avec autant de persistance que d'esprit, s'efforçant de me prouver qu'avant peu de temps, l'Angleterre, délivrée de la dépense très considérable que lui coûtait l'administration de ses colonies, retirerait de son commerce avec elles, sans aucuns frais, d'immenses avantages qui la dédommageraient suffisamment de la perte d'une domination illusoire.

La discussion se prolongea, et l'impératrice n'ouvrit les yeux qu'au moment où il fallut descendre de voiture. Le lendemain, me retrouvant chez cette princesse avec le prince de Ligne, elle me dit: « Vous avez eu hier « avec M. Fitz-Herbert la plus inconcevable conversa- « tion, et je ne conçois pas qu'ayant autant d'esprit, « il ait pu soutenir une opinion si singulière. »

« Comment, madame, lui répondis-je, vous nous avez « entendus, et cependant vous paraissiez si bien dor- « mir! — Je n'avais garde, répliqua-t-elle d'ouvrir les « yeux; j'étais trop curieuse d'entendre la suite de « votre entretien. J'ignore si le roi Georges III est du « même avis que son ministre; mais, pour moi, je sais « bien que si j'avais comme lui perdu, sans pouvoir la « reprendre, une des treize provinces qu'on lui a en-

« levées, je me serais brûlé la cervelle d'un coup de « pistolet. »

« Il me paraît, madame, repris-je, que votre majesté « a fait un pacte secret avec la fortune. — Je l'ignore, « s'écria le prince de Ligne; mais ce qui est certain, « c'est qu'avec une telle fermeté de caractère, que le « vulgaire appellerait mauvaise tête, on enlève des pro- « vinces aux autres, et on garde les siennes. »

Je parlerai peu de Moscou : ce nom rappelle de trop sombres souvenirs. D'ailleurs on a fait cent fois la description de cette grande et belle capitale : il est peu de nos familles dans lesquelles il ne se trouve un guerrier couvert de gloire et de blessures, dont les récits ne leur aient fait connaître les palais, les jardins, les temples, les baraques, les masures, les champs, le Kremlin, le quartier chinois, les clochers dorés, qui présentaient à nos yeux, dans Moscou, l'image bizarre de plusieurs groupes de palais ou de châteaux environnés chacun de leurs villages.

Les flammes en ont dévoré la plus grande partie. Depuis elle est sortie de ses cendres, et ce sera dorénavant une nouvelle ville que nos voyageurs auront à visiter et à peindre.

Il est facile d'imaginer quelle fut la magnificence des fêtes qu'une noblesse nombreuse, fière et riche, s'empressa de donner à l'impératrice, mais s'il était un peu fatigant d'y assister, il serait encore plus ennuyeux de les décrire.

Ces grandes fêtes se ressemblent toutes : de grands bals sans gaîté, de grands spectacles sans intérêt, des vers de circonstance sans esprit, d'éclatants feux d'artifice qui ne laissent après eux que de la fumée: beaucoup d'argent, de temps et de fatigues perdus : voilà ce qu'on en sait, ce qu'on en dit, ce qu'on en dira toujours; ce qui n'empêchera jamais ni de les recommencer, ni d'y courir.

Au reste, ces solennités de Moscou furent, à cette époque, des fêtes très réelles pour les marchands et pour le peuple; car l'impératrice, dans le dessein de célébrer dignement la vingt-cinquième année de son règne, leur remit une partie des impôts qu'ils devaient lui payer.

Cette princesse me donna, ainsi qu'à toutes les personnes qui avaient eu l'honneur de l'accompagner, une médaille qu'elle venait de faire frapper. On en trouvera la gravure à la tête de ce livre. D'un côté on voit le profil de Catherine, et de l'autre la carte de son voyage en Crimée; l'inscription russe rappelle que cette époque était celle de la vingt-cinquième année de son règne, et que le grand voyage auquel elle la consacrait avait été entrepris pour l'utilité publique.

Malgré mon peu de penchant pour les fêtes, je ne passerai point sous silence celle qui fut donnée à l'impératrice par le comte Schérémétoff, dans une de ses terres située à une lieue de Moscou.

Nous trouvâmes la route brillamment éclairée. L'immense parc du comte, dessiné avec art, était illuminé en transparents de toutes les couleurs. On joua sur un très beau théâtre un grand opéra russe; tous ceux qui comprenaient le poème le trouvaient intéressant et bien écrit. Je ne pouvais juger que la musique et les ballets; l'une m'étonna par son harmonieuse mélodie; les autres par l'élégante richesse des costumes, la grace des danseuses et la légèreté des danseurs.

Ce qui me parut presque inconcevable, c'est que le poète et le musicien auteurs de l'opéra, l'architecte qui avait construit la salle, le peintre qui l'avait décorée, les acteurs et les actrices de la pièce, les figurants et les figurantes des ballets, ainsi que les musiciens de l'orchestre, étaient tous des serfs du comte Schérémétoff.

Ce seigneur, l'un des plus riches de la Russie, les avait fait élever et instruire avec le plus grand soin; ils

lui devaient leurs talents : que ne pouvaient-ils aussi lui devoir leur liberté ! Donner des lumières à ceux qu'on retient dans la servitude, c'est les éclairer sur leur malheur.

Le souper fut au moins aussi somptueux que le spectacle ; jamais je ne vis plus de vases d'or et d'argent, plus de porcelaine, d'albâtre et de porphyre. Enfin, ce que l'on aura peine à croire, c'est que les immenses cristaux qui couvraient une table de cent couverts, étaient ornés et enrichis de pierres précieuses et fines, de toutes les couleurs, de tous les genres et du plus grand prix.

Ainsi les seigneurs russes, si récemment entrés dans la civilisation, imitaient déjà les patriciens de Rome au faîte d'une grandeur que suivit de trop près sa décadence, et l'on pouvait trouver alors à Moscou plus d'un Lucullus.

Catherine, à son tour, voulait donner au Kremlin des bals et des fêtes dont la pompe devait être proportionnée à sa puissance ; mais tout fut décommandé parce qu'elle apprit soudainement que les gouverneurs de plusieurs provinces ayant négligé l'exécution de ses ordres et laissé dégarnir les greniers d'abondance qu'elle avait établis, une disette de grains, aussi réelle qu'imprévue, désolait ses peuples.

« Il serait indécent, dit cette princesse, qu'on me vît « au milieu des jeux et des fêtes, lorsque mes sujets « gémissent d'un fléau dont j'aurais dû les garantir. »

J'étais près d'elle lorsqu'on lui annonça un de ces gouverneurs coupables de négligence. « J'espère, dit le « comte Bezborodko, que votre majesté lui adressera « publiquement la sévère réprimande qu'il mérite. — « Non, répondit Catherine, ce serait trop l'humilier : « j'attendrai qu'il soit seul avec moi ; car *j'aime à « louer, à récompenser tout haut, et à gronder « tout bas.* »

L'impératrice s'étant retirée et reposée quelques jours à Pétrowsky, repartit pour Pétersbourg, et nous arrivâmes à Czarskozélo le 22 juillet, après avoir revu pour la seconde fois, avec elle, la jolie ville de Twer, Wischney-Wolotschok, Waldaï, et cette grande Novogorod, fameuse autrefois comme république, longtemps dominatrice du Nord, illustre par ses victoires et heureuse par son indépendance.

Ses ennemis la respectèrent, mais la discorde l'ébranla. Elle appela dans ses dissensions intestines des princes étrangers, ils devinrent ses maîtres; Rurik se servit de ses forces pour faire des conquêtes et pour fonder un nouvel empire. Novogorod, quelquefois relevée, mais souvent vaincue, succomba; lorsque nous la vîmes, il n'en restait plus que des ruines, une vaste enceinte, une belle cathédrale, cinquante-huit églises, un palais impérial, trois couvents, quinze cents maisons de bois, quarante en pierres, quelques vieux murs et de grands souvenirs.

Ce long et singulier voyage, qui venait de nous offrir successivement l'image d'une immense galerie ornée des tableaux les plus variés, les plus nouveaux, étant enfin terminé, je pris congé de l'impératrice, et je revins à Pétersbourg reprendre le cours d'une vie diplomatique, qui me parut, dans les premiers moments, un peu monotone et sérieuse : c'était en effet quitter l'action rapide et variée du roman, pour revenir à la marche lente et grave de l'histoire.

Sorti du cercle de la féerie, je ne devais plus voir à chaque instant, comme dans notre marche triomphale et romanesque, de nouveaux objets de surprise : des flottes créées soudainement, des escadrons de Cosaques et de Tartares accourant du fond de l'Asie, des routes illuminées, des montagnes en feu, des palais enchantés, des jardins créés en une nuit, des cavernes sauvages, des temples de Diane, des harems délicieux, des tribus

nomades, des chameaux et des dromadaires errants dans le désert, des hospodars de Valachie, des princes du Caucase détrônés, des rois de Géorgie persécutés, offrant, tous, leurs hommages, et adressant leurs prières à la reine du Nord.

Il fallait en revenir aux calculs secs de la politique, à ces débats de la diplomatie, où l'on ne pèse souvent qu'avec de bien petites et peu justes balances les plus grands intérêts du monde, le sort des nations et le sang des peuples.

Mais si l'Orient ne présentait plus à mes regards que le cours assez commun des affaires ordinaires, de grandes négociations traversées par de petites intrigues et des guerres méthodiques pareilles à celles qui, depuis deux siècles, agitaient le monde sans en changer la face, je devais en même temps recevoir de l'Occident des nouvelles annonçant trop visiblement l'époque de l'un de ces grands bouleversements politiques qui opèrent une révolution totale dans l'esprit, dans les lois, dans les mœurs, dans la force des sociétés humaines : sujet de réflexions, d'espérances et de craintes, bien autrement graves et profondes que les sentiments inspirés par ce rêve court et brillant de la Tauride, par ce chapitre des *Mille et une Nuits*, dont l'illusion venait de disparaître.

Catherine, non moins désenchantée, s'occupait dans les premiers moments de son séjour à Czarskozélo, des mesures nécessaires pour venir au secours de ses peuples épuisés par une affreuse disette. Les plus riches provinces de l'empire manquaient totalement de grains, et la plupart des seigneurs russes, loin de retirer aucun revenu de leurs terres, se voyaient obligés de nourrir à leurs frais leurs malheureux paysans.

Cette calamité, et la nécessité où Joseph II se trouvait d'envoyer des troupes dans les Pays-Bas alors en fermentation, refroidissaient les désirs ambitieux que

le prince Potemkin avait inspirées à l'impératrice, par la vue de sa belle armée et par le spectacle pompeux des forces navales réunies dans le port de Sevastopol.

Un courrier de l'empereur apportait des dépêches par lesquelles ce prince communiquait à Catherine la résolution qu'il avait prise de rappeler des Pays-Bas leurs gouverneurs et son ministre, d'ordonner aux états de se soumettre et de lui envoyer des députés, les menaçant d'employer contre eux la force de ses armes, s'ils n'adoptaient pas tous ses projets d'innovations administratives, dont il espérait leur démontrer la justice et l'utilité.

L'effet de ces nouvelles fut de rendre le ministère russe plus décidé à éviter la guerre. Le comte de Bezborodko s'ouvrit avec moi, à cet égard, plus qu'il ne l'avait encore fait. Pour me donner une preuve évidente de l'intimité qu'il désirait établir entre nos deux cours, il me dit que le cabinet de Londres, voulant se venger de la Hollande et de nous, avait envoyé, par le chevalier Harris, des sommes très considérables au stathouder pour soutenir son parti. M. de Woronzoff écrivait de Londres, qu'une aussi forte sortie d'argent ayant influé sur le change, on cherchait avec beaucoup d'adresse à déguiser la cause de cette baisse subite.

D'après cette information plus ou moins fondée, et quelques communications analogues de M. de Cobentzel, on voyait clairement que l'impératrice et l'empereur voulaient nous aigrir contre l'Angleterre, et nous amener à faire cause commune avec les deux cours impériales.

Profitant de cette circonstance, je m'efforçai de faire sentir aux ministres de Catherine la nécessité de modifier les dispositions du dernier traité, relatives à la Moldavie et à la Valachie.

« Vous serez toujours à la veille d'une guerre, leur « disais-je, si vous laissez subsister le vague qui existe

« à l'égard du double droit de protection de la Porte et « de la Russie sur ces deux provinces ; il faut fixer dé- « finitivement la nature, la différence et les limites de « cette protection, ou plutôt de cette sorte de suzerai- « neté. »

De plus, je demandais « qu'on n'augmentât pas les « difficultés des négociations, en disputant avec trop « d'opiniâtreté sur le protocole oriental du sultan, dans « la rédaction du firman qu'il devait envoyer au pacha « d'Achalzig ; on devait surtout cesser, si l'on agissait « sincèrement, de paraître craindre une invasion de la « part des Turcs. »

« Vos succès politiques et militaires, ajoutais-je, ont « rendu ces musulmans totalement nuls pour l'offen- « sive ; mais, si vous voulez les resserrer dans d'étroi- « tes limites, vous devez vous attendre à trouver leur « défensive d'autant plus formidable qu'elle sera plus « concentrée. »

Tous ces entretiens finirent par des protestations pacifiques, par des démonstrations de reconnaissance des bons offices du roi, et je pus me convaincre que, dans ce moment, le cabinet de Pétersbourg désirait sincèrement et espérait un plein succès de la négocia- tion entamée à Constantinople par MM. de Choiseul, de Bulgakoff et de Herbert.

Je trouvai à Pétersbourg M. de Miranda ; il avait eu une altercation assez vive avec le chargé d'affaires d'Es- pagne : celui-ci voulait le contraindre à quitter l'uni- forme de colonel, ou à produire les titres qui l'autori- saient à le porter. L'impératrice désirait beaucoup qu'on arrangeât cette contestation.

Le chargé d'affaires espagnol m'ayant fait lire une lettre assez sèche qu'il avait écrite à cet officier, me montra aussi la réponse de M. de Miranda ; celle-ci était non seulement déplacée, mais insultante, et rédi- gée dans les termes les plus injurieux. Je lui fis enten-

dre que, cette affaire devenant personnelle, je n'avais aucun conseil à lui donner, et que je ne pouvais plus m'en mêler. Mais, quelques jours après, il me communiqua l'ordre formel que lui avait envoyé sa cour, d'engager l'impératrice à lui livrer M. de Miranda, comme fugitif et comme accusé de crime d'État et de trahison.

Je refusai de l'appuyer dans ses démarches, parce que, selon mon opinion, en pareilles circonstances l'extradition n'était ni juste ni politique. Je lui promis seulement de rompre dorénavant toutes liaisons avec Miranda, que j'avais fréquemment vu pendant mon séjour à Kioff.

Cependant comme les ministres, pour plaire à l'impératrice, traitaient cet Espagnol avec une grande considération, l'invitaient à leurs grands dîners, et le recevaient avec le corps diplomatique, je leur déclarai, de concert avec le duc de Serra Capriola, ministre de Naples, qu'une telle conduite envers un homme qui avait insulté le chargé d'affaires d'Espagne, était un manque d'égards pour les cours de Madrid, de Naples et de Versailles, et que, si elle continuait, nous cesserions toute communication avec eux.

Ce langage ferme irrita d'abord l'impératrice : son aide de camp, M. de Momonoff, s'était fort lié avec Miranda; cette princesse elle-même le voyait souvent. Mais enfin, au bout de quelques jours, elle se calma, conseilla à Miranda de s'éloigner, et le renvoya comblé de ses bienfaits. Il partit.

Depuis je le retrouvai en France ; il commandait l'aile gauche de notre armée à Nerwinde, et le général comte de Valence, blessé à cette bataille, lui attribua publiquement notre défaite dans cette action, où le courage de notre aile droite, l'intrépidité de Valence, et la valeur brillante de M. le duc de Chartres, aujourd'hui duc d'Orléans, nous avaient, pendant quelques heures assuré la victoire.

En 1806, Miranda, réalisant les projets qu'il avait depuis si longtemps formés, descendit sur la côte de Caracas à la tête de cinq cents colons espagnols réfugiés dans les États-Unis. Plusieurs brillants exploits l'élevèrent même momentanément au rang de dictateur de Venezuela. Il fut un des premiers acteurs de cette grande révolution qui affranchit tant de colonies du joug espagnol, et fonda la république de Colombie. Mais la fin de ce général fut malheureuse : après une capitulation peu honorable, livré à ses ennemis par ses compatriotes, il fut transporté en Espagne, et mourut en 1816 dans les prisons de Cadix.

Les affaires commençaient à se compliquer : pour rendre cette complication, moins obscure, il est nécessaire de remonter un peu plus haut.

Après plusieurs abolitions et restaurations du stathoudérat en Hollande, cette dignité avait été rendue héréditaire en 1748, dans la personne du prince d'Orange Guillaume IV ; mais on oublia de tracer des limites sûres entre le pouvoir et la liberté : l'un conservait des privilèges indéfinis ; l'autre n'était exprimée qu'en formules trop vagues pour assurer l'indépendance nationale, et pour satisfaire l'ambition du prince.

Guillaume V, marié à la sœur de Frédéric Guillaume II, roi de Prusse, n'était doué ni de cette modération qui concilie les différents intérêts, ni de cette force de caractère qui maîtrise les esprits. On remarquait en lui cette demi-énergie qui provoque les soulèvements, cette faiblesse qui les fait réussir, et cette disposition au ressentiment, qui ne laisse nuls moyens de transaction et d'accommodement.

Cependant, en lisant avec quelque attention l'histoire des pays qu'il gouvernait, ce prince aurait trouvé sa marche, ses devoirs et ses vrais intérêts clairement tracés. Ailleurs, l'origine de l'élévation du premier chef de l'État peut avoir été obscure et douteuse ; mais, en

Hollande, le stathouder devait savoir qu'on n'avait confié l'autorité à ses prédécesseurs que pour sortir des chaînes de l'Espagne, et pour conquérir l'indépendance.

Ainsi, à la tête d'une nation républicaine et jalouse de sa liberté, il fallait que le prince n'eût qu'un seul but, celui d'assurer la tranquillité de la nation, d'augmenter la prospérité commerciale de la république, et de faire respecter ses armes ; car c'était l'unique objet de la création du stathoudérat.

Guillaume V perdit de vue cet objet capital : l'ambition de la gloire aurait fait chérir son pouvoir ; le désir trop ardent d'accroître son autorité lui fit perdre l'affection générale.

Les circonstances lui étaient cependant favorables : placé entre la France et l'Angleterre, le stathouder aurait dû suivre le système d'une sage neutralité, et ne s'armer que contre celle de ces deux puissances qui aurait voulu attaquer l'indépendance ou les intérêts commerciaux de la république.

Or, l'Angleterre aspirait alors ouvertement à la domination maritime. La France, au contraire, gouvernée par un roi pacifique, ne pouvait inspirer aucun sujet d'inquiétude aux Hollandais. Ainsi, leur armée de terre ne devenait pour eux qu'un objet secondaire, tandis qu'il paraissait de plus en plus nécessaire d'accroître leurs forces navales, afin de pouvoir lutter contre l'ambition maritime des Anglais.

A cet égard, dans toute la république, l'opinion était presque unanime. Le stathouder ne l'écouta point. L'armée de terre offrait au prince les moyens d'augmenter son pouvoir ; il s'en occupa uniquement, et il négligea l'armée navale. Cette erreur, utile à la politique de l'Angleterre, fut encouragée par elle ; dès lors Guillaume V se livra entièrement au cabinet de Londres, et se montra l'ennemi passionné de celui de Versailles.

Les Hollandais, au contraire, s'aigrirent de plus en plus contre l'Angleterre, et sentirent le besoin de se rapprocher de la France, qui, loin de menacer comme autrefois leur territoire, désirait sincèrement leur repos et l'accroissement de leurs forces défensives contre l'Angleterre.

Sur ces entrefaites, la guerre s'étant déclarée entre la France et la Grande-Bretagne, les états-généraux se décidèrent à garder une sage neutralité; mais le gouvernement anglais, au mépris du droit des gens, s'empara de plusieurs vaisseaux hollandais. Il comptait assez sur la faiblesse partiale du stathouder pour ne craindre de lui aucunes représailles : son espoir ne fut pas trompé.

Alors les états-généraux irrités résolurent de s'adresser à Catherine II et d'employer son appui. Cette princesse venait de se mettre à la tête d'une ligne maritime du Nord, dans le but de faire respecter les pavillons neutres par les puissances belligérantes.

Le stathouder n'osa s'y opposer; et à son regret, ainsi qu'à celui de l'Angleterre, l'accession à la neutralitée armée fut signée.

Aussitôt le cabinet de Londres déclara la guerre à la république : ainsi Guillaume se vit contraint de s'unir à la France, qu'il haïssait, et de combattre l'Angleterre, qu'il regardait comme l'appui de son pouvoir.

Dès ce moment, un injuste dépit lui faisant oublier les maximes sages et glorieuses de ses prédécesseurs, il se tint dans une inaction que ses ennemis regardèrent ou feignirent de regarder comme trahison.

Les hommes ardents, les esprits factieux, qui dans tous pays, comme les orages, sont prêts à briser un vaisseau mal gouverné, s'efforcèrent de changer en haine la méfiance publique; ils accusèrent le stathouder de s'opposer à la réunion des forces navales de la république.

Cependant, malgré son inactivité, deux amiraux hollandais, Zoutemann et Kinsberg, dépassant noblement leurs instructions, se réunirent et battirent les Anglais à Doggersbank. Guillaume accueillit mal les vainqueurs : ce fut, pendant toute cette guerre, le seul exploit des républicains; les Anglais leur enlevèrent plusieurs colonies que les armes victorieuses du roi de France leur firent restituer.

Au lieu de calmer la fermentation des esprits, Guillaume l'accrut en employant, depuis la paix tous les moyens qui étaient en son pouvoir, afin d'influencer les élections des députés et des magistrats. Il espérait par là réunir en lui la puissance législative et le pouvoir exécutif.

Ces intrigues portèrent au comble l'exaspération des partisans zélés de la liberté : un léger incident, une frivole dispute de préséance fit enfin éclater une rupture à laquelle, de part et d'autre, on n'était que trop disposé.

Bientôt on se prépara à courir aux armes, et des émeutes aux combats le passage fut court; toute transaction était devenue presque impossible entre deux partis, dont l'un semblait vouloir anéantir la liberté, et l'autre le stathoudérat.

Le prince avait pour lui les troupes réglées; les états-généraux ne pouvaient lui opposer que des milices bourgeoises. Dans cette position embarrassante, ils réclamèrent l'appui de Louis XVI, qui les avait soutenus précédemment contre l'empereur Joseph II, et qui récemment venait de conclure un traité d'alliance avec la république.

L'intérêt de notre cour était évidemment de soutenir les états-généraux contre le stathouder, dont le dévouement à l'Angleterre était connu. Aussi notre cabinet promit son assistance; mais malheureusement, comme on le verra bientôt, les embarras intérieurs qui

l'occupaient, et le triste état de nos finances, nous empêchèrent de réaliser nos promesses.

Un secours prompt aurait infailliblement tout apaisé; nos irrésolutions fatales assurèrent le triomphe de nos rivaux, trahirent le secret de notre faiblesse, et furent les premiers signes d'une décadence politique, dont nous ne nous relevâmes plus tard que par les efforts et les éruptions volcaniques d'une révolution.

L'Angleterre, humiliée par le traité qui lui avait enlevé l'Amérique, s'irritait de voir notre influence remplacer la sienne en Hollande, en Russie, en Autriche, et la balancer à Berlin comme à Constantinople.

Alors la position de la France était brillante et glorieuse; mais Louis XVI ne put jouir qu'un moment de cet éclat : le cabinet de Londres, prompt à saisir l'instant favorable, trouva le moyen, par une habile intrigue, d'irriter contre les Hollandais le nouveau roi de Prusse Frédéric-Guillaume, et de le déterminer à venger sa sœur, la princesse d'Orange, qu'on avait fait insulter par la populace.

Frédéric se déclara pour le stathouder; et après quelques hésitations, s'étant assuré que la France n'avait point encore rassemblé de forces pour l'arrêter, il envahit rapidement le territoire de la république, la soumit au pouvoir du stathouder, et la rendit ainsi à l'influence des Anglais.

Après avoir rappelé en peu de mots l'origine et la marche de cette soudaine révolution, il ne me restera plus, à mesure que l'occasion s'en présentera, que quelques détails à donner sur les très petites causes qui produisirent un si grand changement, et sur l'influence qu'il eut relativement à notre situation politique.

A l'époque de notre retour de Crimée, les troubles excités dans la Hollande commençaient seulement à éclater; mais personne ne pouvait encore en prévoir l'étrange dénouement.

L'activité et la fermeté déployées par le ministère français pendant la guerre d'Amérique, sa récente et noble conduite pour arrêter l'ambition de Joseph II, ne permettaient pas de croire qu'un gouvernement pût, en si peu de temps, passer de l'extrême force à l'extrême faiblesse, et perdre ainsi en un instant la considération acquise par tant de brillants succès.

Aussi, le seul objet qui eût alors paru susceptible d'inspirer quelque inquiétude, était celui qui concernait la contestation élevée entre la Russie et la Porte; et même sur ce point j'avais de justes motifs pour me tranquilliser : les embarras personnels de l'empereur dans le Brabant, la disette qui affligeait la Russie, les protestations pacifiques des ministres de l'impératrice, enfin les dépêches rassurantes de M. le comte de Choiseul, postérieures à l'arrivée de M. de Bulgakoff à Constantinople, se réunissaient pour faire espérer la durée de la paix.

Cependant je savais que le grand-visir, suivant les impulsions des ministres d'Angleterre et de Prusse, avait mal accueilli M. de Bulgakoff, et répondu avec hauteur à ses premières démarches. Mais M. de Choiseul se flattait que cet obstacle pourrait être vaincu, et qu'on obtiendrait l'éloignement d'un visir dont l'aveuglement pouvait entraîner l'empire ottoman à sa perte.

Dans ces circonstances, ne voyant aucune raison impérieuse qui exigeât la prolongation de mon séjour en Russie, je me décidai à profiter du congé qui m'avait été accordé; et l'arrivée à Pétersbourg de M. le chevalier de Sainte-Croix, que M. de Montmorin y envoyait pour remplir en mon absence les fonctions de chargé d'affaires, me confirma dans cette résolution.

En conséquence, je pris, le 5 septembre 1787, congé de l'impératrice, et je laissai à M. de Sainte-Croix un mémoire instructif pour le mettre au fait de l'état précédent et actuel des affaires du roi en Russie.

La fin de ce mémoire était une sorte de compte rendu, à sa majesté et à son conseil, de ce qui s'était passé pendant le temps de ma mission, des efforts employés pour rendre notre médiation nécessaire à l'impératrice, utile à la Porte, enfin un tableau rapide qui rassemblait, en peu de pages, les détails de nos différents et de nos liaisons politiques avec la Russie depuis l'avènement de Catherine au trône.

J'étais au moment de monter en voiture pour retourner en France, avec cette agitation de plaisir que fait éprouver un retour dans sa patrie et dans sa famille, après une longue absence, lorsque je reçus un message de l'impératrice : cette princesse m'invitait à dîner, quoique j'eusse déjà pris congé d'elle, et elle me priait de retarder mon départ de quelques jours.

Je me rendis à ses ordres : en sortant de table, je la suivis au théâtre de l'Ermitage; et, lorsque le spectacle fut fini, cette princesse, me prenant à part, me dit : « Savez-vous, monsieur le comte, que je suis peut-être « au moment de me voir entraînée, malgré moi, dans « une guerre contre les Turcs? Ils ont menacé mon mi- « nistre de l'envoyer aux Sept-Tours, suivant l'usage « plein d'urbanité de ces barbares, lorsqu'ils veulent « déclarer la guerre. »

« J'ai su, madame, lui répondis-je, qu'en effet quelques « ministres étrangers avaient donné des conseils hos- « tiles à la Porte. Cependant, M. de Choiseul croit que « cette effervescence momentanée se dissipera bientôt « par la fermeté, par la sage modération de votre ma- « jesté, et par la justice des propositions conciliatrices « qu'elle fait au grand-seigneur, propositions que sou- « tiennent avec chaleur l'internonce de l'empereur et « l'ambassadeur du roi.

« Il est vrai, reprit Catherine, que M. de Choiseul « montre beaucoup de zèle dans cette affaire. On me « mande qu'il est sérieusement irrité contre les Turcs,

« qu'il les croit frappés de folie, et qu'il ne néglige rien « pour leur faire entendre raison. »

Je saisis cette occasion pour assurer l'impératrice de la sincérité des sentiments du roi, qui emploierait toujours son crédit à la Porte pour y être utile aux vues conciliantes de sa majesté impériale, pour faire redresser les griefs dont elle aurait à se plaindre, et pour conserver la paix entre les deux empires.

« Dans ce moment, madame, ajoutai-je, les têtes mu-« sulmanes sont vivement agitées par les dangereuses « instigations des ministres anglais et prussien, qui se « sont emparés de l'esprit du grand visir, et, tant que « ce visir restera en place, le succès des négociations de « MM. de Bulgakoff, de Choiseul et de Herbert, sera « douteux. »

« J'en conviens, dit l'impératrice; mais, quand nous « parviendrons à renverser le grand visir, cela ne suf-« firait pas. Le reis-effendi est tout aussi animé et mal « disposé que lui. Ils ont fait tant de dépenses en ar-« mements, qu'ils redoutent la fureur du peuple, qui « croira cet argent perdu si la paix se prolonge. Aussi, « je ne serais pas étonnée d'apprendre, par le premier « courrier, qu'ils m'ont déclaré la guerre. Au reste, je « ne la veux point; mais je ne la crains pas. »

« On ne peut pas, il est vrai, madame, lui répondis-« je, prévoir avec certitude les résolutions d'un gou-« vernement tel que celui des Turcs. Cependant, la « saison étant si avancée, leur donnera peut-être le temps « de changer d'avis, de ministres, et de sentir combien « il serait insensé de doubler leurs dépenses pour en « justifier l'emploi. S'ils avaient vu, comme moi, les « troupes et les flottes de votre majesté, ils seraient « moins pressés de la combattre. »

Je vis le lendemain les ministres de Catherine; ils ne croyaient pas autant qu'elle à la guerre. « Il faudrait, « disaient-ils, que le divan, qui tout à l'heure paraissait

« tant craindre d'être attaqué par nous, eût perdu la « tête, si, passant subitement de la peur à la témérité, « il nous déclarait brusquement la guerre : ce qui est « probable, c'est que l'hiver se passera en négocia- « tions. »

Enfin, pour me prouver la sincérité de l'impératrice, ils ajoutèrent « que Catherine II, décidée à faire con- « naître au roi et à l'Europe son désir de conserver la « paix, fermerait les yeux sur la hauteur peu convena- « ble du langage de la Porte, et sur l'insolence avec la- « quelle elle avait fixé une époque pour le redressement « des prétendus griefs dont elle se plaignait. En consé- « quence, on venait d'autoriser M. de Bulgakoff à se « relâcher dans cette négociation, sur tous les points « compatibles avec la dignité de sa majesté impériale, « et à accepter les expédients proposés par M. de Choi- « seul, dans l'intérêt des Turcs, pour aplanir toutes « les difficultés. »

C'était ainsi que nous nous occupions à Pétersbourg des moyens de détourner un orage qui grondait depuis quatre années; mais un courrier, qui nous arriva le 12 septembre, dissipant tout à coup nos illusions, nous apprit que la tempête venait enfin d'éclater du côté où jusque-là on l'aurait certainement le moins attendu. Ce n'était pas la Russie qui menaçait l'empire ottoman, c'était l'empire ottoman qui attaquait la Russie. Les conseils de l'Angleterre et de la Prusse triomphaient. Le grand seigneur avait fait enfermer le ministre russe aux Sept-Tours, et déclarer la guerre à Catherine.

Dès que je fus instruit de ce grand évènement, je renonçai à mon départ, et j'expédiai un courrier à M. de Montmorin pour lui demander de nouvelles instructions. « La position des affaires, lui disais-je, est devenue « plus critique que nous ne l'avions prévu. La Prusse « et l'Angleterre ont fait partir la première étincelle « d'un feu qui peut de proche en proche embraser

« l'Europe. Quelque nécessaire que m'eût paru le congé « que j'avais demandé et reçu, je n'en profite pas; je « le regarde comme nul; je reste à mon poste, et je dé- « sire vivement que le roi veuille agréer cet hommage « de mon zèle. »

Je sus bientôt, par les lettres de M. de Choiseul et par les dépêches de l'internonce autrichien au comte de Cobentzel, les détails de cette soudaine révolution dans le système du divan. Jamais on n'avait dû se croire plus sûr de conserver la paix qu'au moment où les Turcs résolurent de déclarer la guerre.

Fidèle à ses promesses, l'impératrice avait autorisé M. de Bulgakoff à adopter tous les expédients proposés par notre ambassadeur : on transigeait sur la rédaction du firman adressé au pacha d'Achalzig; la Russie se contentait des promesses faites par la Porte, de contenir les Tartares du Kuban. On fermait les yeux sur les infractions relatives au sel de Crimée et aux Zaporaviens.

A la vérité on refusait de livrer Maurocordato, mais on renonçait à demander aux Turcs l'extradition des transfuges russes. La Porte obtenait le redressement des abus commis par les consuls dans l'Archipel, à condition de restituer les vaisseaux russes pris par les puissances barbaresques.

Voilà ce que M. de Cobentzel et moi nous avions obtenu de Catherine. Des courriers allaient partir pour porter cette convention satisfaisante à Constantinople, à Versailles et à Vienne, lorsque le courrier expédié par M. de Herbert nous informa des mesures violentes prises par le grand-seigneur contre le ministre russe, malgré les instances de l'ambassadeur de France et de l'internonce impérial, qui conjuraient le ministère ottoman d'attendre les réponses que l'on devait recevoir de Pétersbourg.

Le vice-chancelier, en me communiquant, par ordre

de l'impératrice, ces étranges nouvelles, m'exprima, de sa part, sa vive reconnaissance des bons offices du roi dans ces circonstances.

Catherine espérait que ce prince rendrait justice aux efforts qu'elle avait faits pour conserver la paix, ainsi qu'à la complaisance avec laquelle elle s'était prêtée à tous les moyens que notre cour jugeait propre à prévenir une rupture.

Cette princesse se voyait avec peine obligée d'opposer la force à la force; mais au moins elle se flattait d'avoir démontré évidemment au roi que l'agression ne pouvait lui être attribuée.

Le comte Bezborodko, m'ayant invité à venir chez lui, me répéta les mêmes protestations. « Tandis, me « dit-il, que, de concert avec vous, nous employions « tous les moyens que la sagesse pouvait suggérer pour « conserver la paix, les ministres de Prusse et d'An- « gleterre déjouaient nos efforts par leurs intrigues, « effrayaient le grand-visir et le reis-effendi sur leur « position personnelle; ils faisaient envisager notre « traité de commerce avec la France, comme une al- « liance offensive, nos armements dans le midi, comme « un signe d'invasion prochaine : enfin ils enflammaient « toutes leurs passions pour les entraîner à la guerre, « et les rassuraient en même temps sur l'issue de cette « guerre, en exagérant les embarras de l'empereur, « causés par les troubles du Brabant, et ceux que la « disette nous occasionnait à nous-mêmes.

« Aussi, à notre grande surprise, dès que M. de Bul- « gakoff fut arrivé de Sevastopol à Constantinople, la « Porte, au lieu de continuer les négociations sur les « points précédemment contestés, demanda arrogam- « ment la restitution de la Crimée, en menaçant notre « ministre de le jeter en prison, si, dans le plus court « délai, elle ne recevait pas à cet égard une réponse « satisfaisante.

« Vous voyez, ajouta-t-il, que jamais agression ne « fut plus évidente, et cependant, dans le moment « même, je puis vous donner ma parole que l'impéra- « trice, quoique offensée, ne forme point le projet de « renverser l'empire ottoman; qu'elle veut seulement « obtenir une juste satisfaction de l'injure qui vient de « lui être faite; que, pour y parvenir, elle compte sur « l'amitié du roi; et que, si par ses bons offices la « Porte, revenant à la raison, cessait d'écouter des con- « seils funestes, rendait la liberté à M. de Bulgakoff, « et réparait son offense, sa majesté consentirait à re- « nouer les négociations sur les mêmes bases qu'elle « leur avait données avant la rupture. »

Ignorant quelles seraient les vues du roi dans des circonstances si nouvelles, je me bornai à répondre que j'allais transmettre à sa majesté les communications que je recevais, ainsi que les assurances des dispositions pacifiques dans lesquelles sa majesté impériale persistait si noblement.

Je lui appris que je restais à Pétersbourg pour attendre les instructions de ma cour. « Je puis seulement, « dis-je, assurer d'avance l'impératrice que le roi ap- « prendra avec beaucoup de sensibilité la nouvelle rup- « ture qu'il avait désiré si vivement de prévenir, et qu'on « le trouverait toujours disposé à employer ses efforts « pour ramener le calme et mettre fin, le plus tôt pos- « sible, à une guerre qui pourrait devenir si funeste au « repos de l'Europe. »

Il était certain que le ministère ottoman, trompé par des conseils dangereux, commettait une folie inexplicable, et s'exposait sans aucune nécessité à des malheurs, à des pertes qu'il aurait pu éviter.

Mais il faut aussi convenir de bonne foi que les Anglais et les Prussiens n'auraient jamais trouvé les moyens d'entraîner l'ignorance et l'orgueil des musulmans dans un tel égarement, si le prince Potemkin

n'eût point effrayé d'abord, et ensuite irrité la Porte par le langage menaçant qu'il avait précédemment dicté à M. de Bulgakoff, et par le développement fastueux et inutile des forces militaires réunies pour embellir le cortège triomphal de Catherine.

Au reste, on devait commencer à voir clairement que l'Angleterre, informée de la crise où se trouvaient nos affaires intérieures, croyait cet instant favorable pour nous abaisser et pour reprendre sa prépondérance en Europe. En conséquence, elle cherchait à nous susciter partout des embarras et des ennemis. Elle était sûre de triompher si la pénurie de nos finances nous rendait timides, ou d'accroître notre détresse en nous entraînant dans une guerre générale.

A cet effet, étant parvenu à lier à son système le nouveau roi de Prusse, elle nous mettait dans l'alternative de nous brouiller avec la Porte, si nous ne la soutenions pas, ou de rompre nos nouveaux liens avec la Russie, si nous continuions à protéger les Turcs.

En même temps elle nous plaçait dans la nécessité de combattre les Prussiens qu'elle défendrait, ou d'abandonner la Hollande à leur domination; enfin elle nous attirait le ressentiment de l'empereur, si nous cessions de faire cause commune avec lui, au moment où les cabinets de Londres et de Berlin étaient gravement soupçonnés de fomenter les troubles du Brabant.

Notre situation devenait critique : c'était le moment où notre cour aurait dû prendre un grand parti; une conduite vigoureuse et décidée aurait alors probablement déconcerté nos ennemis, rassuré la Hollande, contenu la Prusse, ramené la Porte à la raison, et porté ainsi au dehors cette active fermentation des esprits qui agitait alors la France, et qui demandait impérieusement occupation extérieure ou explosion au dedans.

Une quadruple alliance était facile à conclure entre

nous, l'Espagne et les deux cours impériales; leur intérêt les y disposait. Le roi, ainsi que mon père et M. de Castries en conçurent la pensée, mais ces deux ministres ne purent garder leur crédit.

L'influence nouvelle de l'archevêque de Toulouse dans le conseil, en bannit les grandes vues, et réduisit la politique à l'intrigue; les volontés ne furent plus que des velléités. On oublia que la bonne foi et la fermeté constituent seules l'habileté d'un gouvernement.

Au dedans comme au dehors on résista mollement, on céda de mauvaise grace et sans dignité; des plans aussitôt rompus que formés n'eurent aucune suite; dès lors les passions sentirent qu'elles n'avaient plus de frein. Les pilotes gouvernant sans art et sans prévoyance, le vaisseau de l'État fut livré aux caprices des vents et des flots.

En Europe, nous rivaux cessèrent de nous craindre; nos amis de compter sur nous et même de nous compter. En France, les anciens préjugés, les nouveaux principes, les classes, les ordres, les corps, les intérêts, les opinions, s'entrechoquèrent. Nous tombâmes sur les écueils qui nous brisèrent.

Enfin, dans le gouffre où le courant nous entraînait, nous ne trouvâmes notre salut et notre régénération que par une révolution devenue inévitable, révolution que tous provoquèrent, dont presque tous se plaignirent, et qui, semblable à Médée, ne put nous rajeunir qu'après nous avoir déchirés et inondés de sang.

Un court récit développera la triste série de ces événements précurseurs des terribles secousses qui bouleversèrent l'Europe, et dont les vibrations se feront encore sentir longtemps.

La guerre entre les Russes et les Turcs étant déclarée, ce qu'il importait de savoir, c'était le parti que prendrait dans cette circonstance chacune des grandes puissances européennes.

La conduite de l'empereur ne semblait pas difficile à prévoir; elle était dictée par l'agression des Turcs et par les stipulations de son traité d'alliance avec Catherine : il devait donc joindre ses forces à celles de la Russie.

L'Angleterre n'avait excité la Porte à la guerre que dans l'espoir de faire désirer sa médiation pour obtenir la paix; par-là son influence détruirait la nôtre à Constantinople comme à Pétersbourg.

Les intentions de la Prusse étaient plus problématiques : elle avait perdu le grand roi dont le génie créa sa force et sa gloire; Frédéric était mort l'année précédente : son neveu, Frédéric-Guillaume II, laissait encore ignorer s'il était capable de soutenir dignement le plus lourd des fardeaux, le nom et l'héritage d'un grand homme.

On pouvait seulement s'apercevoir que déjà l'influence des conseils du cabinet de Londres prévalait dans son esprit sur toute autre. Ses ministres reçurent l'ordre d'agir partout de concert avec ceux de l'Angleterre. En conséquence, ils intriguèrent comme eux à Constantinople pour déjouer nos négociations pacifiques, et désavouèrent ces mêmes intrigues à Pétersbourg.

Le baron de Keller renouvela au nom de son souverain les protestations d'un intérêt sincère pour le succès des armes de l'impératrice. Cette princesse lui répondit ironiquement « qu'il était très facile au roi de Prusse « de lui prouver cet intérêt, en remplissant loyalement « les engagements stipulés dans l'ancien traité d'aillance « non encore expiré.

On savait d'avance que l'Espagne, Naples, le Danemarck et le roi de Sardaigne, garderaient une neutralité conforme à leur position et à leurs moyens.

La Suède inquiétait peu; on ne prévoyait pas que Gustave III, avec une armée de trente mille hommes, oserait bientôt attaquer le colosse russe.

Ce qui intéressait principalement le cabinet de Pétersbourg, c'était de savoir si le nôtre se montrerait ami ou ennemi, ou s'il resterait neutre. On aurait désiré notre alliance; on craignait nos anciennes liaisons avec la Porte ; l'illusion n'était pas détruite; le souvenir de nos succès en Amérique faisait encore attribuer un grand poids à notre puissance.

Mais déjà l'incertitude de nos conseils annonçait leur faiblesse; aucune instruction ne me mettait à portée d'inspirer quelques craintes au ministère russe, ou d'entretenir son espérance. Nous ne nous prononcions même pas pour la neutralité, quoiqu'il fût évident que c'était une mesure nécessaire, si nous voulions conserver l'honneur de la médiation, garder notre influence, et empêcher tout rapprochement entre l'Angleterre et la Russie.

Je fus donc contraint, dans cette fausse position, d'user d'une grande réserve et de ne prononcer que des paroles vagues : mon activité se bornait à bien remplir l'ordre qui m'était donné d'observer avec soin les dispositions de l'impératrice, ainsi que l'impression produite sur sa politique par la marche audacieuse de l'Angleterre et de la Prusse, par les conseils modérés de l'empereur, qui se voyait entraîné à la guerre contre son gré et par la temporisation de notre cour, temporisation difficile à caractériser.

J'appris que les Anglais invitaient le ministère russe à soutenir le stathouder en Hollande; en revanche ils offraient leur médiation pour contraindre les Turcs à une paix dont ils nous attribuaient assez ridiculement la rupture.

L'impératrice était trop irritée de leurs artifices pour bien accueillir leurs insinuations. Cependant elles produisirent un certain effet; car, peu de jours après, le comte Bezborodko et M. de Marcoff me reprochèrent assez amèrement d'avoir conseillé aux Turcs de s'ar-

mer, orsque nous étions à Kioff. « De là, disaient-ils, « sont venues toutes les difficultés qui, en aigrissant les « esprits, ont amené la rupture. »

« Ces armements, leur répondis-je, n'étaient que « défensifs ; les vôtres les avaient motivés ; et, s'il n'é- « tait pas inutile de revenir sur le passé, il serait « bien plus naturel d'attribuer les hostilités des Turcs à « leurs craintes, au rassemblement de votre armée sur « le Pont-Euxin, au voyage triomphal de l'impératrice, « au spectacle belliqueux de Sevastopol, au langage un « peu vif de Bulgakoff, et à cette inscription mena- « çante qu'on nous montrait sur une porte de Kherson : « *Ici est le chemin qui conduit à Byzance.* Seule- « ment, ce que je ne conçois pas, ajoutais-je, c'est « que les conseils anglais et prussiens aient pu, en si « peu de temps, opérer une si soudaine révolution à la « Porte, et changer sa terreur en témérité. »

« Je sus bientôt, par les ministres et par les dépêches de M. de Herbert, les détails de ce changement inopiné. Le grand-seigneur paraissait d'abord décidé à la paix; il avait voulu prendre le timon des affaires ; il assistait au conseil et pressait la marche des négociations. Tout à coup le grand-visir réveille dans son cœur deux passions auxquelles les Turcs ne résistent guère : le fanatisme qui égare, et la peur qui précipite dans le danger qu'on veut éviter.

Un grand conseil, ou *mouschavert*, est convoqué le 13 août. Le grand-seigneur recommande à ses membres le plus grand secret. Ceux qui le trahiraient sont menacés d'excommunication.

A la suite d'une délibération dont l'orgueil, le courroux et l'ignorance bannissent la raison, on invite M. de Bulgakoff à une conférence.

Cette invitation inattendue inquiétait l'internonce ; il en demanda l'objet. On lui répondit avec arrogance que cette affaire ne le regardait pas. « N'oubliez point, ré-

« pliqua M. de Herbert, que M. de Bulgakoff est le minis-
« tre de l'alliée de l'empereur, et que les intérêts de ces
« deux souverains sont communs. — *Olsun* (ou soit),
« reprit l'officier musulman avec un geste dédaigneux;
« mais le grand-visir seul peut expliquer ses inten-
« tions. »

Alors l'internonce s'adressa directement au grand-visir Youssouf-Pacha, et se rendit chez lui; mais il ne put pénétrer dans sa maison; on le renvoya au reis-effendi.

Les démarches de M. de Choiseul furent conformes à celles de l'internonce; ils écrivirent énergiquement au reis-effendi, qui ne daigna pas leur répondre, et ils furent réduits à protester contre ces étranges procédés, en annonçant les suites funestes qui pourraient en être le résultat.

M. de Bulgakoff se rendit seul à l'audience; le grand-visir, après lui avoir adressé de vifs reproches, lui proposa de consentir sur le champ à la restitution de la Crimée. Pour lui donner le temps de rédiger sa réponse, au lieu de le laisser retourner chez lui, on le fit passer dans un autre appartement.

Le ministre russe, ayant refusé, comme il le devait, d'accueillir une si extravagante proposition, voulait se retirer; mais le grand-visir, lui ayant rappelé qu'il avait menacé, l'hiver précédent, de faire entrer sur le territoire ottoman soixante mille hommes rassemblés par le prince Potemkin, lui déclara que dès ce moment tout traité était rompu, et lui annonça la résolution prise par le grand-seigneur de le faire transférer aux Sept-Tours, avec les personnes de sa suite qu'il désignerait.

M. de Bulgakoff désigna un secrétaire, trois drogmans et deux domestiques; le reste de son cortège revint à Péra.

La Porte assigna au ministre prisonnier un traitement

pour son entretien, un officier pour son service, la permission de faire venir ses meubles et ses effets; enfin on lui construisit un kiosque élégant, afin qu'il pût y prendre l'air.

MM. de Choiseul et de Herbert renouvelèrent en vain leurs réclamations contre cette violation du droit des gens; leurs démarches, leurs instances et leurs menaces furent inutiles.

M. de Bulgakoff fut conduit aux Sept-Tours sur un cheval richement enharnaché, précédé et suivi d'une garde nombreuse.

Peu de temps après, l'ancien khan de Crimée, Sahim-Guerray, fut étranglé à Rhodes, pour le punir de ses anciennes concessions à la Russie. Les Turcs gardèrent à Constantinople son frère Arslan : c'était un fantôme de khan destiné à réveiller l'espoir et le courage des Tartares.

Les Turcs, sourds aux conseils de notre ambassadeur, n'omirent rien de tout ce qui pouvait mettre évidemment tous les torts de leur côté. Leur manifeste fut extravagant : au lieu de prendre pour prétexte de justes motifs d'inquiétude, ils n'en alléguèrent d'autres qu'une prétendue demande faite par la Russie pour obtenir la cession de la Crimée et celle de la Bessarabie : or, la première était consommée depuis plusieurs années par un traité, et il n'avait jamais été question de la seconde.

Enfin le divan, pour rendre son agression plus incontestable, après avoir jeté en prison le ministre de Russie, fit attaquer par la flotte turque dans le Liman la frégate russe *la Scorey* ou *la Rapide*.

Cette frégate, secondée par un brick, repoussa vivement l'attaque des Turcs, traversa leur flotte, dégréa plusieurs bâtiments et entra sans perte à Sevastopol.

D'un autre côté, les grands rassemblements de troupes formés depuis huit mois par les Russes, et de l'au-

tre, la violence du fanatisme turc, devaient faire présager de promptes opérations et des évènements rapides.

Il en fut tout autrement : les Turcs perdirent un temps considérable à rassembler leurs forces asiatiques dispersées, et le prince Potemkin, toujours bizarre, se montra aussi indolent pour combattre, qu'il avait été prompt à menacer.

Quarante mille hommes furent envoyés contre les Tartares du Kuban et contre les peuples du Caucase. Trente mille autres veillèrent à la défense de la Crimée; quarante mille se cantonnèrent depuis Kherson jusqu'au Bug.

Le prince, qui les commandait, établit son quartier-général à Élisabeth ; il y attendit la réserve qu'on devait lui envoyer.

Romanzoff réunit, près de Kioff, soixante-dix mille hommes. Enfin, à ma grande surprise, j'entendis l'impératrice annoncer qu'elle serait obligée de se tenir tout l'hiver sur la défensive, étant informée que trois cent quatre-vingt mille Turcs devaient s'avancer vers la Bessarabie.

Le quartier du grand-visir était déjà à Andrinople. La Porte avait chargé Mansour d'appeler aux armes et de réunir sous les drapeaux toutes les nations tartares.

Dans ces circonstances, le maréchal Romanzoff et le prince Potemkin, oubliant, comme ils le devaient, leurs dissentiments, se réconcilièrent. Le prince fit les avances; il écrivit au maréchal que, se regardant comme son élève, il lui demandait des conseils ou plutôt des ordres.

L'impératrice fit paraître son manifeste ; il était rédigé avec une noble dignité et une sage modération : l'ineptie des Turcs avait rendu cet ouvrage facile.

Catherine désirait avec impatience apprendre quelque nouvelles qui l'éclairassent sur les intentions de la France. Enfin, le 2 octobre, un courrier de Versailles

m'arriva ; il avait cru me trouver à Vienne, et m'y portait l'ordre de revenir sur le champ à Pétersbourg. On peut juger si je me félicitai de n'être point parti, et d'avoir ainsi pressenti la pensée de mon gouvernement.

Cet empressement du ministère français produisit sur le cabinet russe une plus vive sensation que je ne l'aurais voulu. On crut ce qu'on désirait ; on espéra que nous nous déclarerions contre les Turcs, qui venaient de mépriser nos conseils, et de suivre aveuglément ceux de l'Angleterre. Malheureusement, il n'en était rien : notre ministère persistait dans ses irrésolutions et continuait à me prescrire une réserve qui lui paraissait prudence, et qui au fond n'était que faiblesse.

Pressé de questions, je déclarai que le courrier étant parti au moment où le roi apprenait la détention de M. de Bulgakoff, M. de Montmorin n'avait eu le temps de me donner d'autre ordre que celui de faire connaître aux ministres de Catherine la vive impression produite sur l'esprit du roi par cet étrange évènement, et de les assurer qu'il avait envoyé à M. de Choiseul les ordres les plus pressants pour obtenir l'élargissement de M. de Bulgakoff.

Une communication si froide étonna l'impératrice ; cependant elle espérait encore que les intrigues de l'Angleterre en Turquie, en Hollande et en Russie même, concertées avec la Prusse, pour nous enlever toute influence, lasseraient notre patience, et nous détermineraient à opposer de puissantes alliances à la ligue déjà menaçante qui commençait à se former contre nous.

Au reste, comme on ne peut parler longtemps aux gens qui paraissent décidés à garder le silence, les ministres russes cessèrent de me provoquer à sortir d'une réserve qui m'était prescrite : ainsi, pendant quelque temps, je ne m'occupai que du soin d'entretenir, par mes assuidités, la faveur dont l'impératrice daignait m'honorer.

Cette princesse m'admettait plus que jamais dans sa société intime; elle m'invitait souvent à dîner, et presque tous les jours me permettait d'assister avec elle à un spectacle qui avait lieu dans son palais de l'Ermitage.

La vue de cet Ermitage répondait assez mal à son nom; car, en y arrivant, on était frappé de la grandeur des pièces et des galeries qui le composaient, de la magnificence de son ameublement, du grand nombre de tableaux des plus grands maîtres, qui l'ornaient, et d'un agréable jardin d'hiver, où la verdure, les fleurs et le chant des oiseaux semblaient transporter le printemps de l'Italie au milieu des glaces du pole.

La bibliothèque la mieux choisie annonçait assez que l'ermite de ce lieu avait plus de penchant pour les lumières de la philosophie que pour les pratiques monacales.

On y voyait aussi une sorte de cours d'histoire presque animée; c'était la collection la plus complète des médailles de tous les pays et de tous les siècles.

Enfin, à l'extrémité de ce palais, on entrait dans une salle de spectacle élégamment construite, et copiée en petit d'après le modèle antique du théâtre de Vicence; elle était demi-circulaire, n'avait point de loges, et n'offrait aux regards qu'un amphithéâtre de gradins.

Une fois seulement tous les quinze jours, pendant l'hiver, l'impératrice invitait au spectacle le corps diplomatique et toutes les personnes présentées à la cour. Le reste du temps, le nombre des spectateurs se réduisait à une douzaine de personnes : c'étaient ordinairement le grand duc et la grande duchesse, l'aide de camp Momonoff, le grand écuyer, le grand chambellan, le comte Strogonoff, le vice-chancelier, le comte Bezborodko, le prince Potemkin, la comtesse Skawronski sa nièce, mademoiselle Protasoff, l'ambassadeur Cobentzel, le prince de Ligne et moi.

M. Fitz-Herbert était parti : politiquement parlant, je ne pouvais que m'en féliciter ; car dans la position actuelle des affaires, j'aurais trouvé en lui un adversaire redoutable par son esprit, par son adresse, et par l'affection qu'il avait inspirée à l'impératrice ; mais cependant son absence m'était pénible, car je lui avais voué une tendre et sincère amitié.

Le grand duc et la grande duchesse profitaient rarement de la permission qu'ils avaient de venir à l'Ermitage ; plus rarement encore on y voyait la princesse d'Arshkoff : son caractère tranchant et impérieux convenait mal à celui de Catherine.

Cette femme hautaine avait l'air d'une méprise de la nature ; elle tenait plus de notre sexe que du sien. Exagérant la part qu'elle avait prise à l'avènement de l'impératrice au trône, elle s'attribuait exclusivement le triste honneur de cette révolution, qu'elle racontait à toute l'Europe dans ses voyages.

Aussi, dans les premiers jours du règne de sa souveraine, montrant une ambition sans mesure, elle avait demandé le commandement d'un régiment des gardes, et peut-être même espéré un ministère. Mais Catherine II, qui n'était pas d'humeur à lui laisser gouverner l'empire, accueillit ironiquement, me dit le prince Potemkin, ses importunes sollicitations, et la ramenant ensuite à des prétentions plus conformes à son genre d'esprit, la nomma directrice de l'académie qu'elle venait de fonder.

On s'était occupé, par les ordres de l'impératrice, à faire venir de France une bonne troupe de comédie. Celle que j'y vis nous offrait une réunion de talents fort distingués ; on y remarquait le célèbre acteur Aufrène : quelques fameux compositeurs et virtuoses, Paesiello d'abord, plus tard Cimarosa, Sarti, le chanteur Marchesi et madame Todi, faisaient les délices, non de l'impératrice, dont l'oreille était insensible à l'harmo-

nie, mais du prince Potemkin et de plusieurs amateurs éclairés.

Catherine II voulut faire un cours complet de notre théâtre : tous les soirs on représentait devant elle quelque pièce de Molière ou de Régnard. Mais il serait difficile d'exprimer quel fut, dans les premiers jours, l'embarras de nos pauvres acteurs, obligés de jouer sur un grand théâtre, voyant en face d'eux une salle magnifique bien éclairée, mais presque déserte, et dont dix ou douze spectateurs peuplaient seuls la solitude. Là, les applaudissements, même unanimes, ne faisaient pas un bruit fort encourageant, et c'était bien certainement le cas de peser les suffrages au lieu de les compter.

L'impératrice m'avait demandé de lui lire une tragédie de *Coriolan* que j'avais composée sur le vaisseau qui me ramenait d'Amérique. Son indulgence jugea cet ouvrage avec une prévention si favorable, qu'elle voulut absolument le faire représenter.

J'eus beau m'en défendre, elle l'exigea ; j'obtins seulement que cette représentation n'aurait lieu qu'en présence du petit cercle de l'impératrice.

On me le promit, et mon *Coriolan* fut en effet joué deux ou trois fois devant un public de douze spectateurs, parmi lesquels je n'avais à craindre aucune cabale. Aussi le bravo fut universel, et l'auteur demandé.

Mais on sait que les promesses des cours sont légères, et le sage doit y peu compter : au reste, en me trompant, on me garda le plus inviolable secret ; et quoique ce fût le secret de la comédie, rien n'en transpira pour le moment.

Un certain jeudi, je suis invité au grand spectacle de l'Ermitage avec le corps diplomatique et toute la cour. J'arrive ; l'impératrice m'appelle ; elle me fait asseoir à ses pieds sur le gradin qui était au dessous du sien. La toile se lève ; les acteurs paraissent ; et, à mon grand étonnement, je vois que c'est ma tragédie qu'on joue.

Jamais de ma vie, je n'éprouvai d'embarras pareil : les acteurs jouaient à merveille, et le public, pour imiter l'impératrice, applaudissait vivement.

Ma contenance était assez gauche ; je me tenais en silence, immobile et les yeux baissés comme une statue. Mais tout à coup l'impératrice, qui était derrière et au dessus de moi, prend ma main droite dans la sienne, ma main gauche dans l'autre, et me force ensuite à m'applaudir moi-même.

Après cette obligeante plaisanterie, il fallut bien prendre courage et soutenir de mon mieux, à la fin de la pièce, les nombreux compliments dont la courtoisie ne permettait guère à personne de se dispenser.

Le jour suivant, l'impératrice, se moquant de ma peur, voulut, après, s'étendre en éloges sur ma tragédie ; alors je pris le seul parti qui me semblait convenable, c'était celui de faire moi-même la critique de mon drame et d'en rappeler les nombreux défauts.

« Je vais vous donner une preuve, me dit sa majesté « avec cette grace qui savait si bien attacher ceux à qui « elle daignait vouloir plaire, je vais vous donner une « preuve que vous avez mérité mon suffrage, sinon par « la beauté des vers, dont je suis un mauvais juge, mais « au moins par la noblesse des sentiments et des pen- « sées. Cette preuve, la voici : vous savez que j'ai l'o- « reille peu poétique ; cependant voilà un passage de « votre tragédie que j'ai retenu. » Et elle me dit les vers suivants :

Une honteuse paix n'est qu'un affront sanglant
Que le peuple vaincu supporte en frémissant :
Elle aigrit son courroux ; jamais il ne l'endure
Que le temps qu'il lui faut pour guérir sa blessure ;
Il l'accepte par crainte, il la rompt sans remords,
Et les dieux qu'il parjure approuvent ses efforts.
Alors, des deux côtés, une fureur cruelle
Rend la guerre sanglante et la haine immortelle,

Porte l'épuisement, l'effroi, l'oppression,
L'esclavage, l'opprobre et la destruction.
Voilà les tristes fruits de toute paix honteuse,
Loi toujours sans effet, trève toujours trompeuse.

On voit que ces pensées politiques, qui pouvaient être du goût de l'impératrice, l'avaient, autant que sa bienveillance, un peu aveuglée sur le mérite médiocre du poète diplomate.

Cette princesse me demandait de temps en temps, avec un sourire un peu ironique, si j'avais reçu des nouvelles de France; enfin, un jour, elle m'apprit la nouvelle de l'entrée des troupes prussiennes en Hollande, et parut craindre vivement que nos troupes ne pussent pas arriver à temps pour prévenir les suites de cette invasion.

Sa crainte n'était que trop fondée : après de longues délibérations dans le conseil du roi, la fermeté des ministres de la guerre et de la marine avait paru l'emporter sur la circonspection timide de l'archevêque de Toulouse, nommé récemment chef du conseil des finances; et Louis XVI, naturellement courageux, quoique pacifique, s'était décidé à promettre l'appui de ses forces aux Hollandais.

En conséquence, il avait ordonné à mon père de prendre les mesures nécessaires pour le rassemblement d'une armée qui devait se réunir à Givet, et de lui présenter l'état des fonds qu'exigeait une prompte entrée en campagne.

Ce travail fut bientôt fait; mais inutilement mon père en présentait le tableau à chaque séance du conseil; et, malgré tous ses efforts secondés par ceux de M. le maréchal de Castries, on différait chaque jour l'importante décision qui seule devait tout mettre en mouvement.

On ne parlait alors en France, et dans les pays voisins que du rassemblement de l'armée française; mais cependant Givet ne voyait arriver aucun drapeau près de ses murs.

J'appris dans la suite, par mon père, une anecdote qui peut servir à expliquer cette inconcevable tergiversation, et à apprendre en même temps à ceux qui veulent écrire l'histoire des grandes scènes qui se passent sur le théâtre du monde, sans en avoir connu les acteurs, et sans les avoir vus dans l'intérieur des coulisses, quelles sont souvent les causes légères, et presque puériles, qui influent sur les affaires de la plus haute importance.

M. de Brienne, archevêque de Toulouse, dénué des grandes qualités qui constituent un bon évêque et un habile homme d'état, était doué de cet esprit fin, léger et facile, qui donne dans la société des succès certains.

Or malheureusement, à cette époque, c'était une société brillante et choisie, s'intitulant exclusivement *la bonne compagnie*, qui faisait les réputations et distribuait les grandes places.

Trop légère pour distinguer le fond de la superficie, et l'intrigue de la politique, elle se laissait facilement tromper par de vaines apparences, et prenait presque toujours ce qu'on appelait l'amabilité pour le vrai mérite.

M. l'archevêque de Toulouse, lié dans sa jeunesse avec M. Turgot et quelques partisans du système des économistes, avait montré aux états de Languedoc une élocution facile, une douce gravité, un esprit conciliant. A Paris, dans les salons, il parlait à merveille d'affaires aux personnes qui ne les entendaient pas, et qui croyaient les entendre.

Quelques femmes de beaucoup d'esprit, telles que mesdames de Tessé, de Beauvau, de Montesson, firent la réputation politique de ce prélat. Les amis de Necker opposèrent l'archevêque à M. de Calonne. Dans l'assemblée des notables, il se concilia l'appui du clergé en soutenant ses privilèges, et, en même temps, il s'attira

momentanément, par sa résistance aux plans du ministre, la confiance de quelques patriotes, même celle de M. de La Fayette qu'il trompa.

D'un autre côté, malgré la répugnance connue du roi pour les premiers ministres, et surtout pour les prêtres qui s'occupaient d'affaires temporelles, il espérait arriver à son but par le crédit d'un ami subalterne, l'abbé Vermont.

Précédemment, il avait persuadé au duc de Choiseul d'envoyer cet abbé à Vienne, en le chargeant d'enseigner les principes de la langue française à l'archiduchesse Marie-Antoinette.

Cette princesse, montée au trône, continuait à donner une partie de sa confiance à l'abbé. L'archevêque employa utilement son crédit, et cet agent fidèle le vantait sans cesse dans ses entretiens particuliers avec la reine.

Ce fut par ces moyens qu'ayant aplani tous les obstacles qui auraient pu arrrêter son ambition, il fut porté au ministère, lorsque M. de Calonne, vaincu par les parlements et par les notables, vit briser sa baguette magique, et disparut.

Il ne s'agissait plus d'intriguer, mais de gouverner : M. de Brienne, au timon de l'état, ne sut employer que les petits moyens dont il s'était servi pour y parvenir. Il ne pouvait rien vaincre, et voulait tout éluder. Toute grande mesure épouvantait sa faiblesse, et s'il ne pouvait éviter qu'on en prît une, il employait toute sa prétendue habileté à en retarder, à en paralyser l'exécution. C'était donc avec un vif regret qu'il voyait le roi déterminé à soutenir par les armes la Hollande, son alliée, contre les Anglais et les Prussiens.

Les embarras que devait causer au ministre des finances une nouvelle guerre, lui semblaient insurmontables ; et, sans songer au rôle humiliant qu'il allait faire jouer à notre cour, il ne s'occupa plus qu'à retar-

der, autant que possible, l'heure des dépenses et celle des hostilités.

Voici l'étrange et presque ridicule moyen qu'il tenta et qui lui réussit : le roi, par sympathie de vertu et de bonté, aimait personnellement M. de Malesherbes, ministre d'état qu'il venait de rappeler au conseil. M. de Malesherbes, comme la plupart des grands hommes, avait son faible, c'était celui de se plaire à raconter les nombreuses anecdotes dont sa riche mémoire était meublée ; et il faut convenir que personne ne racontait mieux que lui. Il attachait dans ses récits par la philosophie de sa raison, par la bonhomie de son caractère et par la finesse doucement maligne de son esprit. Quand il avait une fois commencé, il s'arrêtait difficilement, et aucun de ses auditeurs n'était tenté de mettre le signet.

J'ai dit plus haut que mon père, impatient d'obtenir la décision et la signature qu'il demandait, soumettait à chaque séance cet objet à la délibération du conseil : alors l'archevêque interpellant avec adresse M. de Malesherbes sur quelque évènement passé, analogue aux circonstances présentes, celui-ci commençait à raconter. Vainement les deux maréchaux voulaient mettre fin à cet épisode, le roi se plaisait à écouter. Le récit se prolongeait, l'heure s'écoulait ; il était tard lorsqu'on commençait à discuter, et l'affaire principale était renvoyée à un autre conseil.

On aura peine à croire que quatre séances, c'est à dire quinze jours, se perdirent ainsi. La discussion des mesures à prendre ne venait que d'être terminée, lorsqu'on apprit la prompte invasion du duc de Brunswick, la terreur des Hollandais, la défection du prince de Salm qui les commandait, la prise de leurs villes et l'achèvement complet d'une révolution qui livrait cette république au stathouder et à l'Angleterre.

On jugera sans peine à quel point les craintes de l'ar-

chevêque avaient trompé son jugement, si on se rappelle les paroles que, peu de temps après, le duc de Brunswick prononça assez publiquement. « Le roi de « Prusse, dit-il, hésitait encore à s'engager dans une « guerre avec la France, qui pouvait attirer sur lui les « armes de l'Autriche son allié. En conséquence, la « plus grande circonspection m'était prescrite. J'en- « voyai deux officiers de mon état-major pour recon- « naître Givet : s'ils y avaient trouvé un camp, je me se- « rais arrêté ; mais, comme ils n'y virent pas un seul « drapeau, une seule tente, j'accélérai ma marche, et « la Hollande fut conquise. »

On ne peut que déplorer le sort des états compromis par de telles fautes. Le prélat qui nous avait valu cette humiliation fut élevé au rang de principal ministre, et les deux maréchaux qui avaient voulu conserver notre gloire intacte, donnèrent leur démission, ne pouvant se résoudre à servir sous les ordres de l'archevêque.

Il faut avouer cependant qu'au moment où l'on apprit la conquête de la Hollande et les funestes suites de notre inexcusable lenteur, l'honneur français se fit entendre : le cri *aux armes* sortit du palais de nos rois. Vainement les Anglais déclarèrent qu'ils combattraient pour soutenir le stathouder ; on arma nos vaisseaux, et M. de Montmorin s'occupa des moyens nécessaires pour opposer à la ligue anglo-prussienne une contre-alliance formidable.

Le moment était encore favorable ; tout pouvait se réparer : la guerre eût été à cette époque une diversion utile, qui aurait à la fois relevé notre influence, et porté au dehors l'ardeur d'une jeunesse lasse du repos, et qui, par sa chaleur active, accroissait sans cesse la fermentation intérieure des esprits.

J'appris confidentiellement, par une personne dévouée à la cause française et fort initiée dans la con-

fiance de l'impératrice, que cette princesse se montrait de plus en plus irritée contre les Anglais.

« Il ne me paraît pas possible, lui disait-elle, que la « France évite une guerre provoquée par l'Angleterre « et par la Prusse. Ces deux puissances ont fomenté des « troubles en Brabant et une rupture à Constantinople, « pour occuper l'empereur et pour priver Louis XVI « de son appui ; mais il ne tient qu'au roi de déjouer « leurs intrigues par sa fermeté ; et, s'il ne commet pas « la faute d'aigrir la Russie en protégeant les Turcs, il « peut compter sur mon amitié, ainsi que sur les secours « de l'empereur, comme sur ceux du roi d'Espagne. »

« Mais, madame, lui répondit la personne à laquelle « elle s'adressait, vous n'ignorez pas que la France « croirait blesser ses intérêts commerciaux en souffrant « la ruine de l'empire ottoman. »

« Eh ! je ne projette point cette ruine, reprit Cathe- « rine ; si je la voulais, ce ne seraient pas les demi-se- « cours de vaisseaux, d'artilleurs et d'ingénieurs fran- « çais qui m'en empêcheraient. D'ailleurs, qu'on y « prenne garde ; car je serais certaine de recouvrer « l'amitié de l'Angleterre, dès que j'en montrerais le « moindre désir. »

J'informai M. de Montmorin de tous ces faits, ainsi que du langage tranchant tenu par le chargé d'affaires d'Angleterre. Il venait de déclarer aux ministres russes que sa cour ferait la guerre à la France, dès que celle-ci voudrait troubler les Prussiens dans leur invasion, et que si l'impératrice, croyant trop facilement à nos fausses allégations contre la conduite de l'ambassadeur anglais à Constantinople, continuait à se rapprocher ainsi des Français, anciens amis des Turcs, et à aigrir par là l'Angleterre, depuis vingt ans son alliée, celle-ci trouverait facilement en Suède toutes les ressources que son commerce alors perdrait sans regret en Russie.

Comme à cette occasion Catherine me dit un jour que

les Anglais persistaient à soutenir qu'ils n'avaient donné aucun conseil hostile à la Porte, je rappelai à cette princesse que c'étaient ses propres ministres à Kioff, et M. de Bulgakoff à Kherson, qui m'avaient donné les preuves et les détails des intrigues anglo-prussiennes ourdies pour déjouer les négociations pacifiques de M. de Choiseul et de l'internonce de l'empereur.

J'espérais que ces informations multipliées pourraient rendre à notre ministère quelque énergie. Cet espoir parut un moment se réaliser; on sembla sortir d'engourdissement. Je reçus un courrier qui m'apportait enfin des instructions si longtemps attendues.

Cependant elles avaient encore un certain cachet de doute et de faiblesse peu convenable à la gravité des circonstances. M. de Montmorin, après avoir rappelé les vieilles préventions de l'impératrice contre la France et son ancien penchant pour l'Angleterre, me disait qu'il était peu probable que cette princesse voulût sincèrement former avec nous des liens intimes; qu'ainsi il ne conviendrait pas à la dignité du roi de s'attirer un refus qui accroîtrait encore les embarras de notre position et l'audace de nos ennemis.

Néanmoins il me prescrivait de faire adroitement, et sans compromettre le roi, des insinuations tendantes à conclure, contre la ligue anglo-prussienne, un traité de quadruple alliance entre la Russie, l'empereur, l'Espagne et la France.

Pour me conformer à cette timide politique d'un gouvernement qui craignait visiblement de trop s'engager, je saisis le prétexte de communiquer au ministère russe des nouvelles de M. de Choiseul, qui venait de reprocher vivement aux Turcs leur agression.

J'allai trouver le comte Bezborodko, celui des ministres de l'impératrice qui jouissait le plus de sa confiance intime; et, après m'être entretenu avec lui des négociations de Constantinople, de l'invasion du duc de

Brunswick en Hollande, et des troubles fomentés en Brabant par la Prusse, je hasardai mon opinion personnelle sur la nécessité de se mettre en garde contre la turbulente activité des cabinets de Londres et de Berlin, qui s'efforçaient d'étendre la discorde au midi et au nord de l'Europe.

« Leurs efforts, disais-je, se dirigent évidemment « contre les intérêts de la France en Hollande, contre « ceux de l'Autriche dans les Pays-Bas, et contre la « tranquillité de l'impératrice, dont l'influence les « gêne, et à laquelle ils voudraient faire perdre la Cri- « mée. Ne serait-ce pas le moment de nous entendre, « de nous rapprocher, pour maintenir par notre union « le repos de l'Europe, que deux puissances ambitieu- « ses veulent troubler? »

« Je le pense comme vous, reprit le ministre; mais « avez-vous quelques raisons de croire que votre gou- « vernement partage votre opinion? C'est surtout ce « qu'il nous serait nécessaire de savoir, avant d'en faire « quelque ouverture à l'impératrice. »

« Les dépêches que j'ai reçues, lui répondis-je, sans « me rien dire de positif, me montrent le désir de con- « naître à cet égard, autant qu'il serait possible, les « dispositions de sa majesté impériale. Mais, comme « ceci est encore bien vague, il importe, je crois, « pour la dignité de nos deux souverains, de n'entamer « une aussi importante affaire que dans le plus grand « secret. C'est ce qui fait que je n'en ai point parlé « à M. le vice-chancelier, et que je n'ai voulu commu- « niquer mes idées qu'à vous, parce que je connais vo- « tre prudence, votre tact et la juste confiance dont « l'impératrice vous honore. »

La finesse et la circonspection ne sont pas des moyens qu'on puisse employer longtemps avec les princes d'un caractère élevé, ferme et décidé. Le lendemain de ma conférence avec le ministre, comme je me trouvais à

l'Ermitage, l'impératrice, me prenant à part, me conduisit au bout de sa galerie. Ses yeux brillaient d'une satisfaction qu'on pouvait lire sur tous ses traits.

« Vous vous êtes entretenu hier, me dit-elle, avec le « prince Bezborodko. Ce qu'il m'a dit me fait plaisir. Je « vois que le roi ouvre les yeux sur les vrais moyens de « déconcerter les intrigues de ceux qui veulent troubler « son repos comme le mien. Je suis très disposée à « conclure une utile alliance avec lui : il doit, j'espère, « compter sur l'assentiment de l'Espagne, et je n'ai « point de motif pour former aucun doute sur celui de « l'empereur.

« Nous avons déjà éprouvé, en 1756, l'utilité d'une « pareille alliance : l'ancien traité indiquera suffisam- « ment les bases de celui qu'on pourrait conclure. Ainsi « vous voyez que tout ne dépend plus que de votre ca- « binet, et que je le verrai de bon cœur affermir sa puis- « sance contre celle de ses rivaux. »

Cette princesse m'apprit ensuite que les Russes venaient de remporter une victoire à Kilbourn contre les Turcs, que ceux-ci avaient perdu cinq mille hommes dans cette affaire, et qu'elle attendait une dépêche du prince Potemkin qui lui en donnerait les détails. « L'em- « pereur, ajouta-t-elle, a rassemblé son armée, et j'es- « père qu'il assiègera bientôt Belgrade. »

Le jour suivant, le comte Bezborodko, m'ayant invité à venir chez lui, se montra très satisfait des dispositions de sa souveraine. « Elle me paraît, me dit-il, voir « avec un grand plaisir qu'un tel lien puisse se former « par votre entremise. Elle a manifesté si clairement « son désir de terminer promptement cette grande af- « faire, qu'il me paraîtrait à présent convenable que « vous en dissiez quelques mots au vice-chancelier. « Vous pouvez être sûr que le plus religieux secret lui « sera recommandé. L'empereur, sans doute, est déjà « instruit des dispositions de votre cabinet? »

« Je l'ignore, lui répondis-je; ce n'était qu'une pre-
« mière idée, et il est très possible qu'avant d'en parler
« à son allié, le roi ait voulu connaître à cet égard la
« pensée de l'impératrice. »

Cependant comme il m'était ordonné récemment de montrer la plus entière confiance au comte de Cobentzel, je lui communiquai sous le secret tout ce qui venait de se passer; et, quoiqu'il n'eût point reçu d'instruction à ce sujet, je le trouvai plus ardent peut-être que moi pour le succès de cette importante négociation.

Enfin, je me rendis chez le vice-chancelier, comte Ostermann; il n'était au fait de rien. Cette ouverture le surprit étrangement; il me répondit en termes vagues, « qu'il rendrait incessamment compte à sa majesté de
« notre entretien; » et, peu de jours après, avec un étonnement encore plus marqué, il me dit « que l'im-
« pératrice, sensible au désir d'une union intime que le
« roi lui montrait, donnerait les ordres nécessaires pour
« suivre cette négociation, et qu'elle désirait que notre
« gouvernement m'envoyât, avec des pleins pouvoirs, un
« projet de traité. »

Je lui répliquai « qu'il me paraissait plutôt nécessaire,
« pour le prompt succès de cette affaire, que le minis-
« tère russe me fît connaître les dispositions qu'il vou-
« lait insérer dans cet acte; qu'au reste, j'allais faire
« part de sa proposition à ma cour. »

J'expédiai donc un courrier à Versailles, m'estimant fort heureux d'avoir, dans un espace de temps si court, réussi au delà des espérances du roi, et d'avoir ainsi dissipé les inquiétudes de notre ministère, relativement à une alliance que la Russie semblait souhaiter au moins aussi vivement que lui.

Tout devait me faire croire qu'une négociation si heureusement entamée, et dont les principales parties contractantes souhaitaient également le succès, éprouverait peu d'obstacles, et serait terminée avant qu'aucune

puissance rivale pût en devenir l'objet et la traverser.

Cependant, à ma grande surprise, j'appris que M. le baron de Keller, ministre de Prusse, et le chargé d'affaires d'Angleterre, venaient d'expédier chacun un courrier à leur cour, et dans un moment où aucun évènement, aucune affaire urgente ne paraissait motiver cette expédition.

Je ne restai pas longtemps dans le doute : le vieux résident de Hollande, qui sous une prudente réserve cachait des sentiments très républicains et par conséquent fort opposés aux vues politiques du stathouder, de l'Angleterre et de la Prusse, vint me trouver en grand secret. « Vous projetez, me dit-il, la formation d'une « quadruple alliance dont je désirerais fort le succès, et « qui certainement troublerait étrangement le triomphe « de ceux qui viennent de faire une révolution si sou- « daine dans mon pays. »

Je traitai d'abord de fable la nouvelle qu'on lui avait donnée. « Peine perdue, répondit-il; le secret est « éventé. Je sais tout; voici le fait : l'infidélité d'un « commis du comte Ostermann vous a trahi; le baron « de Keller a su par lui, et en détail, où vous en « étiez; il en donné sur le champ avis au chargé d'af- « faires d'Angleterre, Frazer : tous deux se sont hâ- « tés d'en prévenir leurs gouvernements, et je puis « même vous dire le contenu de la dépêche de Frazer; « car c'est le ministre prussien qui la lui a dictée, et « qui, ne connaissant pas mes opinions, me l'a mon- « trée. »

J'informai promptement l'impératrice de ce contre temps. Elle en montra une vive colère; le commis fut chassé et puni. Mais notre secret n'en était pas moins découvert, et, au bout de trois semaines, il devint public.

J'en fus d'abord peu contrarié; j'espérais que par cette publicité notre ministère, compromis, se croirait trop

engagé ponr reculer. On verra combien je jugeais mal les esprits irrésolus qui présidaient alors à nos destinées.

La fortune continuait à seconder les armes de Catherine II. Elle me dit que les Turcs venaient d'éprouver une nouvelle défaite au Caucase; mais qu'elle apprenait avec autant de peine que de surprise qu'on avait trouvé, dans la foule des musulmans morts aux combats livrés précédemment à Kilbourn, les corps de trois ingénieurs français.

« Vous savez, madame, lui dis-je, qu'ils avaient été « envoyés à Oczakoff dans le temps où l'on redoutait plu- « tôt une attaque du côté des Russes, que l'agression « imprévue des Ottomans. Les dates suffisent pour « prouver qu'ils n'avaient pas eu le temps de recevoir « les contr'ordres qu'on a dû leur envoyer. Votre ma- « jesté n'ignore pas que, depuis, toutes les positions « ont changé, et qu'aujourd'hui nous vous souhaitons « avec sincérité des succès qui rétablissent prompte- « ment la paix. »

Sa réponse fut obligeante : elle la prononça assez haut pour qu'elle fût entendue de certaines personnes qui avaient saisi l'occasion de la présence de nos officiers français parmi les Turcs, pour l'aigrir contre nous. « Je suis persuadée, me dit-elle, monsieur le comte, de « votre intérêt pour moi : vous ne pouvez pas souhai- « ter du bien à des Barbares et à mes ennemis; je suis « même bien convaincue qu'en faisant actuellement des « vœux pour moi, vous suivez les ordres du roi autant « que votre inclination. »

Cette princesse me parla ensuite de la surprise que lui causait la résistance de nos parlements, qui refusaient d'enregistrer la plupart des édits que leur adressaient les ministres du roi.

« Je ne puis m'expliquer, ajouta-t-elle, comment, au « milieu de circonstances si critiques pour l'honneur de

« la France, une nation généreuse et éclairée peut ainsi « contrarier les intentions d'un monarque qui n'est « animé que de l'amour du bien public, qui récemment « a terminé une guerre glorieuse par une paix honora- « ble, et qui aujourd'hui, par affection pour ses sujets, « offre de leur faire des sacrifices si touchants, et de « prescrire à sa cour des réformes si courageuses. »

Je lui répondis « que cette effervescence était l'effet « inévitable de la réunion d'activité et de lumières qu'on « trouvait dans notre pays; que souvent, lorsqu'on se « hâte trop d'éclairer le peuple, on éblouit son juge- « ment et on enflamme ses passions. Cependant j'es- « père, ajoutai-je, que la sagesse du roi saura, non seu- « lement calmer cette effervescence, mais encore en « tirer parti, pour triompher des intrigues de ceux qui « croiraient pouvoir profiter de nos troubles intérieurs. »

« Ah! croyez-moi, réprit-elle, une guerre seule peut « changer la direction des esprits, les réunir, donner un « but plus utile aux passions, et réveiller le vrai pa- « triotisme. Cette guerre, diversion nécessaire, est en- « core problématique. Je ne crois cependant pas pos- « sible que vous l'évitiez. Les Anglais et les Prussiens « vous y provoquent, et j'ai reçu des avis qui m'appren- « nent que le roi de Suède se rapproche d'eux visible- « ment. »

Je ne tardai pas éprouver personnellement l'influence du changement opéré dans notre ministère : je sus qu'à la nouvelle de la rupture des Turcs et des Russes, le prince de Nassau était parti de Paris, et qu'autorisé par l'archevêque de Toulouse, il s'était rendu à l'armée du prince Potemkin, et avait entamé avec lui quelques négociations secrètes.

Aussitôt je lui écrivis, et je me plaignis vivement de cette démarche. Il ne tarda pas à venir lui-même à Pétersbourg m'apporter sa réponse. « Je vous avoue fran- « chement mes torts, me dit-il; je n'entends rien aux

« intrigues, et vous m'avez ouvert les yeux. Je croyais « bonnement vous rendre service, en appuyant auprès « du prince Potemkin les tentatives que vous êtes chargé « de faire pour conclure une alliance avec la Russie. « J'aurais dû m'apercevoir que l'archevêque de Tou- « louse, brouillé avec votre père, espérait se servir de « moi pour partager ou pour vous enlever les honneurs de « cette négociation ; mais un mot de vous à votre frère « d'armes a suffi : me voici à vos ordres; je ne ferai point « un pas, je ne dirai pas une parole sans votre aveu. » A ce langage, je le reconnus et je l'embrassai.

Alors je lui dis que l'impératrice lui parlerait probablement des affaires de la France, de la situation dans laquelle il les avait laissées, et lui indiquai ce qu'il devait taire ou répondre. Depuis ce moment je n'eus qu'à me louer de sa loyale et scrupuleuse fidélité.

Catherine, comme je l'avais prévu, lui parla de notre projet d'alliance, et lui dit « que, malgré son désir de la « conclure, elle ne pouvait aller plus loin qu'elle ne l'a- « vait fait, avant de connaître positivement nos inten- « tions. Croyez-vous, lui dit-elle, que le gouvernement « français persiste dans la fermeté qu'il annonce? »

Sa réponse ne fut pas douteuse ; car c'était l'homme le moins capable de deviner ou même de comprendre l'irrésolution et la timidité. Il assura donc l'impératrice que nous étions décidés à soutenir notre alliée la Hollande, si injustement attaquée par la Prusse et par l'Angleterre; et, comme je le lui avais conseillé, il ajouta ce peu de mots : « Je sais ce qu'on désire surtout en France, c'est que votre majesté consente à fermer ses ports aux Anglais. »

« Je ne dis non sur rien, répliqua l'impératrice. Mais « il faut, avant de prendre à cet égard une décision, « que mon armée navale, qui doit mettre bientôt à la « voile, soit entrée dans la Méditerranée. »

J'instruisis le conseil du roi de tous ces détails ; et

sans me plaindre de la mission secrète donnée au prince de Nassau, je fis suffisamment connaître à M. l'archevêque de Toulouse que sa petite intrigue n'avait pas eu de succès.

A peu près dans ce temps, le prince et la princesse d'Orange écrivirent à l'impératrice, pour l'informer de l'heureuse et prompte révolution qui avait rétabli leur autorité. La réponse de Catherine II fut, me dit-on, froide et légèrement ironique.

Ainsi, sur tous les points, les dispositions de cette souveraine ne pouvaient qu'accroître mes espérances et ma satisfaction. Il me tardait seulement de recevoir de ma cour des ordres plus clairs et plus positifs; ils n'arrivèrent que trop tôt.

Un courrier m'apporta des dépêches qui me jetèrent dans le plus grand étonnement, et ne me permirent plus une ombre d'espoir raisonnable. M. de Montmorin, au lieu de me féliciter d'avoir réussi par delà ses désirs et ses conjectures, me reprochait sévèrement d'avoir marché trop vite et de m'être trop avancé.

Cependant, loin de m'écarter de mes instructions, je m'étais borné à montrer le désir d'une union intime, comme j'en avais l'ordre littéral, et, en vérité, ce n'était pas ma faute si cette insinuation, faite à propos, au moment où les Anglais hasardaient ouvertement les démarches les plus hardies et les plus menaçantes, avait été accueillie avec transport par l'impératrice, et regardée par elle comme une proposition formelle d'alliance.

Loin de me permettre aucune ouverture, je les avais attendues et non faites. De plus, à six cents lieues de moi, le prince de Nassau, confidentiellement autorisé, avait tenu au prince Potemkin un langage conforme au mien. Fallait-il d'autres preuves pour démontrer que je n'avais pas dépassé mes instructions?

Au reste, tout s'expliqua bientôt : la crise de nos fi-

nances, les obstacles opposés par les parlements à presque toutes les mesures proposées par le ministère pour sortir de cet embarras, refroidirent la velléité belliqueuse qu'on avait un instant montrée; la peur l'emporta sur le ressentiment, et nous conclûmes avec l'Angleterre une convention dont notre désarmement fut le déplorable résultat. On ne suivit plus la négociation du projet de quadruple alliance qu'avec lenteur et pour la forme; ce qui devint très inutile à notre considération.

Le comte de Woronzoff écrivit de Londres aux ministres de l'impératrice, que l'Angleterre avait joué l'archevêque de Toulouse, en faisant espérer à ce principal ministre, qu'au prix de l'abandon de la Hollande, elle nous laisserait libres de soutenir la Porte contre la Russie, c'est à dire qu'après avoir détruit notre influence à Vienne, à la Haye, à Berlin et à Pétersbourg, elle nous permettrait de tenter des efforts inutiles pour protéger les Turcs qu'il était impossible de défendre.

Cet acte de faiblesse et le triomphe de nos rivaux me consternèrent; toutes mes illusions s'évanouirent, et dès ce moment j'entrevis l'abîme où des conseils sans force et des passions sans frein devaient entraîner ma patrie et mon roi.

Obligé de dissimuler ces pénibles sentiments et ces sombres présages, j'affectais diplomatiquement une tranquillité que j'étais bien loin d'éprouver. Un jour, ayant été invité au spectacle de l'Ermitage, je m'efforçai, tant que le cercle dura, de ne rien laisser lire sur mes traits qui pût augmenter la satisfaction que je voyais briller dans les yeux des ministres prussien, hollandais, portugais, suédois même, et dans ceux de leurs partisans; mais, lorsque le spectacle fut commencé, me livrant à mes rêveries, mon esprit se plongea peu à peu dans les plus décourageantes réflexions.

J'étais ainsi absorbé, lorsque tout à coup j'entendis

une voix très près de mon oreille; c'était celle de l'impératrice, qui, s'étant penchée vers moi, me disait tout bas : « Pourquoi vous attrister? à quoi servent ces noi- « res idées? que faites-vous? Songez que dans tout ceci « vous n'avez rien à vous reprocher. » Ainsi cette princesse habile, aimable et pénétrante, avait lu dans mes plus secrètes pensées.

Au reste, comme son esprit avait autant d'élévation que son caractère de fermeté, elle persista longtemps à croire que la faiblesse de notre gouvernement ne serait pas un mal incurable.

Le langage de l'ambassadeur de l'empereur la confirmait dans cette idée : il avait reçu des instructions de sa cour pour empêcher, autant qu'il le pourrait, tout rapprochement entre l'Angleterre et la Russie, et pour accélérer la marche des négociations relatives à la quadruple alliance. Il était naturel de penser que Joseph II n'agissait ainsi qu'avec une connaissance intime des intentions de sa sœur et du roi de France, son beau-frère et son allié.

Puisque les troubles intérieurs qui nous agitaient exercèrent tant d'influence alors sur la politique européenne, il ne sera pas hors de propos de jeter en arrière un coup d'œil rapide, et de rappeler en peu de mots l'origine, les causes et les progrès de ces troubles.

Le désordre introduit dans nos finances par la faiblesse de Louis XV, par le luxe de sa cour, par les caprices de ses maîtresses, par la guerre de sept ans entreprise sans motifs légitimes, conduite sans habileté et terminée sans succès, s'était maintenu sous le règne de Louis XVI.

Ce prince ne manquait certainement pas des vertus nécessaires pour substituer l'ordre au désordre; il était difficile d'espérer dans un roi des intentions plus pures, des goûts plus sages, des sentiments plus vertueux; mais il était jeune et les abus étaient vieux.

Une cour est souvent plus difficile à réformer qu'un peuple. Les vœux de celui-ci viennent de loin; la résistance de l'autre entoure le prince, et les plaintes de ceux qui vivent des abus, font, quand on les attaque, plus de bruit aux oreilles du monarque, que les soupirs de ceux qui gémissent dans les campagnes sous le poids des tributs.

Aussi le seul effet des efforts du roi, conseillé d'abord par Turgot et Malesherbes, et depuis par M. Necker, fut de pallier, d'adoucir le mal, et non de le guérir. Dès qu'on voulut, par des réformes nécessaires, en couper la racine, la cour retentit des plaintes; la bonté du roi s'alarma; M. de Necker fut renvoyé.

D'un autre côté, une jeunesse ennuyée de la paix, avide de nouveautés et de combats, impatiente de venger l'honneur national des affronts de 1763, entraîna les ministres à la guerre. Louis s'y vit engagé, malgré son amour pour la paix. L'Amérique devint libre; l'Angleterre fut vaincue; mais cette gloire coûta près d'un milliard à la France.

Ainsi l'abîme des finances s'élargit; mais les lauriers qui l'ombrageaient permirent à peine à notre orgueil d'entrevoir sa profondeur. Cependant la pente était rapide; l'Etat s'y précipitait. Il aurait fallu, pour arrêter sa chute, employer la force d'un génie prudent et vigoureux; un homme d'un esprit fin et léger se présenta; le timon des affaires fut confié à M. de Calonne.

En se trompant lui-même, ce ministre, confiant et téméraire, trompa quelques instants l'opinion publique : les promesses de réforme dissipèrent les craintes; les emprunts furent remplis, des espérances brillantes parurent des réalités; les prodigalités continuèrent; la cour fut satisfaite; enfin la convocation des notables fit croire au peuple qu'il allait être soulagé, que ses vœux seraient entendus, et que l'effrayante disproportion qui

existait entre ses moyens et ses charges, entre nos revenus et nos dépenses, allait disparaître.

J'ai déjà dit que, dans toute l'Europe, la convocation de cette assemblée nationale avait produit la même illusion. On croyait partout que la générosité d'un prince qui s'annonçait, dès son début, comme un émule de Henri IV, secondée par un ministère qui appelait autour de lui les lumières des hommes les plus éclairés de la France, verrait ses intentions bienfaisantes couronnées d'un plein succès.

L'évènement ne justifia pas cette attente; on n'avait pas assez examiné les remarquables changements survenus dans nos esprits, dans nos opinions, dans nos mœurs. La France n'était plus la même : un règne efféminé; des revers honteux; une administration mobile, tantôt arbitraire et audacieuse, tantôt faible et craintive; des vérités et des erreurs répandues par une nouvelle philosophie; l'enthousiasme pour une liberté que nous avions longtemps enviée à l'Angleterre; et que nous venions d'affermir en Amérique; le mécontentement des peuples trop grevés d'impôts; la popularité acquise par les parlements lorsqu'ils résistaient au ministère; leurs exils, leurs rappels, enfin un désir presque général d'innovations et de réformes, produisaient, au milieu d'une monarchie presque absolue, une sorte de fermentation républicaine.

On aimait le roi, on le respectait; mais on haïssait la cour. La cour elle-même était divisée : une partie des grands personnages qui la composaient, séduits par les prestiges de M. de Calonne, soutenaient avec chaleur ses plans; l'autre, plus nombreuse, se montrait parlementaire, soit par principe, soit par esprit d'opposition, soit enfin par le désir de renverser les ministres et de les remplacer.

M. de Calonne, toujours présomptueux et imprudent, appela précisément dans les rangs des notables les

personnes dont il aurait du le plus craindre les opinions et la rivalité ; mais ce qui devait surtout lui ravir toute possibilité de succès, c'était le peu de confiance qu'inspirait son caractère personnel, et les anciens ressentiments des corps judiciaires contre lui.

Peut-être plusieurs de ses projets, conçus et présentés par un autre ministre, auraient pu réussir, et je crois qu'alors les violentes secousses qui depuis ébranlèrent l'Etat jusque dans ses fondements, auraient été évitées ou du moins fort retardées, mais le sort en avait décidé autrement.

Le 22 février 1787, le roi fit l'ouverture de l'assemblée des notables. Alors, au lieu de l'enthousiasme que cette sorte d'appel au vœu national devait exciter, on vit partout se manifester l'esprit de méfiance, de critique, d'opposition, de censure et même de raillerie.

La liberté fut portée jusqu'à la licence : les épigrammes, les pamphlets, les pasquinades, pleuvaient sur les ministres et sur les notables. On donnait à leurs assemblées, par allusion à certaines pièces de théâtre, les noms de *fausses confidences* et de *consentement forcé*. Une seule de ces déplorables plaisanteries, si peu convenables à la gravité des circonstances, présentait une idée d'un grand sens. L'auteur, personnifiant l'économie, la faisait apparaître en présence des notables, et ceux-ci, tous joyeux, s'écriaient : « Ah ! si l'économie « est admise ici, nous n'avons plus rien à y faire. »

C'était dire en riant une grande vérité ; car si un gouvernement ferme se fût armé de la force nécessaire pour supprimer les dépenses inutiles, que de malheurs il nous eût épargnés ! Il nous aurait probablement sauvés d'une révolution. Or, il faut le dire, quelque heureux que puissent être ses résultats, une révolution est d'abord un bouleversement ; elle ne peut opérer l'amélioration du sort des générations futures que par le sacrifice de la génération présente.

M. de Calonne, à l'ouverture de l'assemblée, prononça un discours où brillaient son esprit facile et son imperturbable confiance. Cependant son éloquence séduisante ne pouvait détourner les esprits des graves réflexions produites par le tableau de la triste position de nos finances, qu'il était forcé de présenter dans sa réalité.

Le déficit annuel, malgré la différence des calculs de M. Necker et de M. de Calonne, était toujours énorme; les uns le portaient à cinquante-six, les autres à quatre-vingts, d'autres enfin à cent qurante millions.

Le ministre déclarait que, pour le combler, les économies se trouvaient insuffisantes, les augmentations d'impôts impraticables, et que les emprunts n'étaient qu'une ressource momentanée, pire que le mal qui les avait rendus nécessaires.

« Le seul remède, disait-il, dans de telles circon-« stances, est la réforme des abus. » En conséquence, il demandait la suppression de la taille, la libre exportation des grains, le reculement des douanes, l'allègement de la gabelle, l'aliénation d'une partie des domaines royaux, la suppression des vingtièmes remplacés par un impôt territorial, l'annulation des privilèges du clergé et de la noblesse, relativement au paiement des impôts, enfin l'établissement des assemblées provinciales, dans le but de rendre les contributions moins pesantes et mieux réparties.

On parlait même aussi de restituer l'état civil aux protestants, dont la proscription nous avait enlevé tant de branches d'industrie, et avait enrichi à nos dépens tant de contrées étrangères.

Déjà, en 1752, le maréchal de Richelieu avait sollicité pour eux cet acte de justice sans l'obtenir. M. de Malesherbes venait de publier pour eux un éloquent écrit; enfin, en 1778 et en 1787, le parlement s'était intéressé hautement en leur faveur.

Toutes ces propositions, exposées avec clarté dans le discours de M. de Calonne et dans ses divers écrits, étaient justes, prudentes, et semblaient devoir porter jusqu'à l'enthousiasme l'affection du peuple pour le roi qui les avait adoptées. Si quelques unes n'avaient pas été mûries, une assemblée aussi éclairée que celle des notables pouvait facilement les modifier et les amender.

Enfin, ne devait-il pas légitimement compter sur quelques preuves de zèle et de confiance, ce prince dont le ministre, autorisé par lui, avait proféré publiquement ces paroles : « Jusqu'à présent la maxime du gouvernement était, *si veut le roi, si veut la loi ;* aujourd'hui celle de Louis XVI est : *si veut le bonheur du peuple, si veut le roi* ? »

Mais, au lieu de songer à perfectionner l'ouvrage du ministre, on ne parut occupé que du désir de le renverser. Personne ne prévoyait une révolution : plusieurs, par esprit de corps ou par intérêt personnel, redoutaient la réforme des abus ; quelques uns souhaitaient des innovations plus grandes, plus fortes, plus hardies ; tous se méfiaient de la légèreté du contrôleur général, et croyaient que les ressources qui lui seraient données, ne serviraient qu'à multiplier les prodigalités de la cour.

Déjà les parlements de Dijon et de Besançon, adressant au roi des remontrances très vives, avaient déclaré illégales quelques nouvelles contributions, quoiqu'elles eussent été établies pour remplacer la corvée.

De vives réclamations s'étaient élevées sur l'ébranlement du crédit de la caisse d'escompte, comme sur l'indécent agiotage dont les eaux de Paris et la banque de Saint-Charles étaient l'objet.

Avec de telles dispositions, quel résultat satisfaisant pouvait-on espérer, puisque le gouvernement, qui sollicitait des appuis, ne rencontrait que des obstacles ? Un commun effort était nécessaire pour relever nos fi-

nances ; on avait espéré l'exciter, et l'on ne trouva qu'une divergence de volontés et d'opinions, qui nécessairement devait tout paralyser.

Dès les premières séances des notables, une nombreuse et forte opposition se montra. L'archevêque de Narbonne défendit hautement les prérogatives du clergé. L'archevêque de Toulouse, soutenant la justesse des calculs de M. Necker, les opposa à ceux de M. de Calonne.

Un grand nombre de membres s'efforcèrent de prouver que les assemblées provinciales seraient dangereuses ou inutiles, que l'impôt territorial était inexécutable en nature, et que, pour l'établir en argent, il fallait préalablement mieux approfondir son étendue, son résultat, et mieux connaître la situation réelle des besoins et des ressources de l'état.

Mais ce qui prouva surtout l'aigreur et l'irritation des esprits, ce furent les violents reproches adressés par l'archevêque de Narbonne, au nom du clergé, et par plusieurs bureaux de l'assemblée, au contrôleur général, relativement à un passage de l'un de ses discours, dans lequel ce ministre, toujours porté à croire ce qu'il désirait, s'était hasardé à dire que les notables étaient d'accord avec lui, quant au fond, sur presque toutes les parties de ses plans et de ses projets.

Les princes de Conti, de Beauvau, et les plus influents personnages, joignaient leurs reproches à ceux de l'archevêque. Les séances devenaient orageuses ; rien n'avançait ; le mécontentement du peuple se réveillait, le clergé s'indignait; les parlements s'irritaient ; des pamphlets licencieux, n'épargnant pas même la personne du monarque, disaient : « Le roi est endormi; « le contrôleur général, convulsionnaire ; la noblesse, « apathique; le clergé, attaqué de la fièvre continue; « le peuple, à l'agonie. »

Aux éclaircissements multipliés fournis par M. de

Calonne, on opposait les réponses les plus ironiques et les propositions les plus diverses. Les évêques demandaient l'assemblée du clergé. M. de La Fayette osa imiter l'exemple donné par M. de Malesherbes quelques années auparavant, et demanda la convocation des états-généraux; sa proposition ne causa qu'un grand étonnement : on était loin de penser que la réalisation de ce vœu hardi serait si prochaine.

Une correspondance très aigre entre M. Necker et M. de Calonne devint publique, et leurs accusations réciproques accrurent la fermentation des esprits.

Le contrôleur général soutint ainsi une pénible lutte qui dura deux mois; mais enfin le roi, étant assailli perpétuellement de plaintes qui s'élevaient de tous côtés, et venant d'être privé, par la mort de M. de Vergennes, d'un conseiller sage et ferme, céda, non sans regret, au vœu public.

Le 8 avril 1787, M. de Calonne et le garde des sceaux Miromenil furent renvoyés; on donna les finances à M. de Fourqueux, et les sceaux à M. de Lamoignon. M. de Calonne, quoique regretté par le roi, fut exilé en Lorraine, et M. Necker, à vingt lieues de Paris.

Le nouveau ministre des finances, trop faible pour tenir le gouvernail dans un temps si orageux, se vit promptement remplacé par M. de Villedeuil, qui n'obtint pas plus de succès; enfin le crédit de la reine fit donner à l'archevêque de Toulouse, depuis archevêque de Sens, la place de chef du conseil des finances, titre créé pour ne pas blesser l'amour-propre des autres ministres.

L'assemblée des notables se sépara le 28 mai. Son opposition constante laissait le gouvernement dans une situation bien plus critique que celle qui l'avait déterminé à la convoquer. La suppression des corvées, un nouvel impôt sur le timbre, et la création des assemblées

provinciales, étaient la seule partie des projets du ministère que les notables eussent adoptée.

Le jour de sa dernière séance, M. de Lamoignon s'efforça vainement de ranimer la confiance publique par une exposition vraie des sentiments du roi. « Avant « le règne de ce prince, disait-il, on pouvait justement « reprocher au pouvoir royal de grands empiétements, « tels que l'abolition des états généraux et des assem- « blées de notables. Aujourd'hui, quelle différence! « L'amour du roi pour son peuple l'élève au dessus d'un « vain orgueil ; c'est le monarque lui-même qui vient au « devant de ce peuple, et qui veut rassembler, consulter « les assemblées provinciales pour connaître le vœu na- « tional, afin de pouvoir, avec son appui, remplir tous ses « engagements et réformer tous les abus. »

Inutiles paroles ! l'esprit de résistance était devenu universel ; le clergé refusait constamment d'aliéner une partie de ses biens pour payer ses propres dettes ; l'impôt du timbre, présenté au parlement, éprouva la plus forte opposition, et provoqua les plus vives remontrances.

Ce corps demanda les mêmes communications qui avaient été faites aux notables. « S'il est vrai, disaient ces « magistrats, que les peuples doivent être convaincus « de la justice d'une loi dès qu'elle est enregistrée, il « n'est pas moins indispensable que le parlement soit « frappé auparavant de cette conviction, qui ne doit pas « seulement suivre la vérification, mais la déterminer. »

Le roi exigeait l'enregistrement ; le parlement persistait dans son refus. Tout à coup, le 25 juillet, il fut investi de troupes. Les frères de sa majesté s'y rendirent et signifièrent aux magistrats la volonté expresse du monarque.

Le parlement décréta de nouvelles remontrances qui furent rédigées par M. Ferrand, depuis pair de France, et imprimées. Ces remontrances produisirent sur le pu-

blic une profonde impression. On y représentait, sous de fortes couleurs, la consternation où la nation était plongée, l'accroissement graduel et intolérable des charges publiques, qui s'étaient augmentées de cent trente millions depuis la conclusion de la paix.

« On ferme, disaient-elles, toute issue à la vérité « pour l'empêcher de parvenir jusqu'au roi. Les choix « de ses ministres avaient été désavoués par l'opi- « nion universelle. Le roi était supplié de s'armer « contre sa propre bonté. Si, ajoutait-on, les courti- « sans ne lui avaient point déguisé la situation de l'État, « il n'aurait pas permis tant d'acquisitions, de dons et « d'échanges ruineux. Le nouvel impôt, contraire à la « bonne foi, était menaçant pour la tranquillité publi- « que. Enfin, le monarque était conjuré de retirer sa « déclaration, et d'assembler les états-généraux. »

Louis XVI, irrité, ordonna d'enregistrer sans délai; sur le refus du parlement, sa majesté l'exila à Troyes. Alors la cour des aides déclara que tout enregistrement forcé était nul; elle rappela en même temps ces paroles d'Henri IV : « Les voies irrégulières prises par un gou- « vernement sont des violences qui ne prouvent que la « force et non le droit. »

Le public, dans Paris, prenait hautement le parti des magistrats exilés. Le lieutenant de police fit fermer le club nommé *club du salon;* ordre arbitraire et inutile : ce club alors était composé de personnes distinguées de la noblesse ou de la haute bourgeoisie, ainsi que des artistes et des hommes de lettres les plus considérés.

Cette réunion offrait, pour la première fois, l'image d'une égalité qui devint bientôt, plus que la liberté même, le vœu le plus ardent de la plus grande partie de la nation. Aussi le mécontentement produit par la clôture de ce club fut si vif, que l'autorité se crut obligée de le rouvrir.

Tandis que le gouvernement manifestait cette crainte des réunions particulières, les assemblées provinciales inspiraient encore plus d'ombrage aux grands corps de la magistrature. Le parlement de Bordeaux défendit à ces assemblées de tenir leurs séances ; celui de Bretagne demanda le rappel du parlement de Paris. Le parlement de Besançon, plus violent que les autres, pria le roi de ne plus lui envoyer d'édits relatifs à de nouveaux impôts ; il se déclarait incompétent pour les sanctionner et réclamait la convocation des états généraux.

Ce fut à cette époque que le roi nomma principal ministre l'archevêque de Toulouse. Les maréchaux de Ségur et de Castries donnèrent leur démission ; mais le garde des sceaux, le baron de Breteuil et M. de Montmorin conservèrent leurs portefeuilles. M. de Brienne fut nommé ministre de la guerre ; M. de la Luzerne, ministre de la marine.

L'exil du parlement de Bordeaux à Libourne donna un nouvel aliment au mécontentement public : toutes les cours souveraines se déclarèrent hautement en faveur des exilés ; d'une extrémité de la France à l'autre, la clameur devint universelle.

Le principal ministre dut sentir alors qu'il était bien plus facile de briller dans une opposition que de se soutenir à la tête d'un gouvernement, au milieu de tant d'orages. Je crois même que, s'il eût été doué du génie dont il manquait, il se serait encore tiré difficilement d'une pareille crise.

En effet, tout semblait désorganisé : le roi, bon, mais faible, tourmenté par des conseils contradictoires, restait indécis entre eux ; il n'était animé que d'un unique sentiment, celui de l'amour du bien public ; mais, pour l'opérer, chaque intérêt privé le lui présentait sous des faces différentes. Il ne possédait pas la force nécessaire pour persister dans une détermination, pour suivre un système et pour soutenir un ministre.

La cour défendait à grands cris les abus. La noblesse, autrefois rivale du trône, n'avait plus d'autre désir que celui de conserver ses privilèges pécuniaires et honorifiques, de s'élever rapidement aux grades qui pouvaient faire espérer la gloire, et d'obtenir des pensions ou des sinécures nécessaires pour soutenir son rang et son luxe.

Le clergé, fondant le maintien de sa puissance sur son accord avec l'autorité, se serait montré prêt à la seconder, si cette autorité n'eût pas été forcée d'exiger de lui d'indispensables sacrifices d'argent. Enfin les parlements, dont l'assistance avait fortifié le trône pour détruire la puissance seigneuriale, prétendaient succéder aux états généraux et protéger les intérêts du peuple contre le pouvoir ministériel. Ainsi c'était pour maintenir leur indépendance, et pour devenir la seule digue opposée à l'autorité du monarque devenue absolue, qu'ils se montraient récalcitrants contre le surcroît des charges publiques.

Ce concours de circonstances réunissait en apparence et pour le moment, contre la cour, toutes ces volontés diverses, tous ces intérêts différents.

Le gouvernement ne pouvait payer ni ses dettes ni même ses dépenses annuelles : il demanda des sacrifices, la noblesse et le clergé les refusèrent ; il proposa des emprunts, les prodigalités de M. de Calonne avaient anéanti le crédit fondé par M. Necker ; on créait des assemblées provinciales pour ramener la confiance, les grands corps de magistrature regardait cet établissement comme funeste à leur autorité ; enfin on établit des impôts, les parlements s'y opposèrent pour acquérir une plus grande popularité. Quel homme d'État aurait pu triompher de tant d'obstacles ?

Nous avons vu précédemment qu'un seul moyen s'offrait alors au premier ministre pour réveiller l'honneur français, et pour donner une autre direction aux pas-

sions qui agitaient et égaraient les esprits : ce moyen était la guerre : une guerre juste, provoquée par des affronts récents ; une guerre dans laquelle trois puissants alliés se montraient disposés à nous soutenir, une guerre indispensable pour le maintien de notre influence, de notre considération, de nos intérêts commerciaux et de notre repos intérieur.

Cependant ce moyen fut le seul que l'archevêque ministre n'osa pas tenter. Il lui fut offert, même commandé : il effraya sa faiblesse. Timide contre nos ennemis naturels, audacieux contre la nation, il n'osa risquer d'employer nos armes pour combattre des puissances rivales, et hasarda des coups d'état contre le peuple et contre les parlements, qui, provoquant alors, par une sorte d'appel à la nation, la convocation des états généraux, sonnèrent l'heure de la révolution.

Au reste, cette révolution, ainsi appelée par tant de fautes, n'éclata que deux ans après, et ne s'annonça, pendant le cours de l'année 1787 et de la suivante, que par ces hostilités qui précèdent toujours les actions générales.

A la fin de 1787, le roi retira plusieurs de ses édits. Le parlement de Paris, offrant quelques concessions, obtint son rappel ; cet acte de soumission passagère affaiblit sa popularité sans satisfaire le pouvoir. M. d'Espréménil, conseiller dans cette cour, et alors fort ardent, dit « que le parlement était parti couvert de gloire, « et qu'il rentrait couvert de boue. »

La haine contre M. de Calonne survivait à sa disgrace : M. Duport, devenu célèbre dans l'assemblée constituante par la force de sa dialectique, après avoir, dans le parlement, attribué tous nos maux à ce qu'il appelait le *visirat* de nos ministres, déclara que M. de Calonne était accusé par la voix publique et par le cri unanime de toute la France. Le parlement ordonna d'informer contre cet ex-ministre, mais le roi s'y opposa.

Enfin, ce prince voulut faire lui-même enregistrer, en sa présence, deux édits, celui du rappel des protestants et celui d'un emprunt de quarante millions. Le parlement protesta contre les formes de cette séance.

M. le duc d'Orléans se leva et déclara au roi que la délibération était illégale ; il fut exilé à Villers-Coterets. Deux conseillers qui prononcèrent de violents discours contre cet enregistrement forcé, MM. Freteau et Sabbatier, furent arrêtés et conduits dans des prisons d'État.

A la même époque, les pairs de France se plaignirent vivement, dans un mémoire, de la défense qui leur avait été faite d'assister aux séances du parlement.

Telle était la situation déplorable du royaume, lorsque je reçus, en Russie, des reproches ministériels pour avoir trop accéléré la formation d'une quadruple alliance, qui aurait pu rendre à notre gouvernement quelque force, quelque dignité au dehors, et le repos au dedans, en tournant vers la guerre les esprits d'une ardente jeunesse, qui ne combattait les abus du pouvoir et ce pouvoir lui-même, qu'à défaut d'autres occupations et d'autres adversaires.

Toute la France était travaillée par une secrète fermentation ; il fallait nécessairement aux esprits désireux d'honneur et de renommée, une lutte quelconque : des ministres habiles auraient saisi l'occasion d'en changer l'objet.

Nos troubles, cependant, n'avaient point encore affaibli en Europe, et surtout en Russie, le souvenir de nos succès et l'idée de notre puissance. Les souverains seuls commençaient à concevoir de légères alarmes ; mais les peuples apprenaient avec une joie d'espérance qu'il était un pays où l'on s'occupait d'atténuer les fardeaux qui pesaient sur eux.

La noblesse, se rappelant son ancienne existence détruite par les gouvernements, voyait avec quelque

satisfaction le pouvoir arbitraire et ministériel attaqué, et, ne présageant point jusque là de péril pour elle dans les innovations, elle leur était en secret plus favorable que contraire.

Le clergé seul redoutait cet esprit philosophique, son ennemi naturel; mais il était fier de la profondeur de ses racines, et ne pensait pas qu'aucune force pût le renverser.

Catherine II, jugeant des autres par elle-même, trouvait de l'élévation dans la bonté du roi Louis XVI; elle espérait que ce prince, joignant quelque force à ses vertus, triompherait des obstacles qu'opposaient à son amour pour son peuple et à ses loyales intentions, d'une part les passions des courtisans, ennemis de la réforme des abûs, et de l'autre l'ambition des parlements, ainsi que l'ardeur immodérée des innovateurs, qui, au lieu de tout réparer, risquaient de tout renverser.

Enfin cette princesse, bien qu'étonnée de la faiblesse politique de notre cabinet, la regardait comme l'effet d'un embarras passager, et ne pouvait croire qu'elle fût durable. C'était dans cette persuasion qu'elle pressait de tous ses vœux la conclusion d'une alliance avec nous, l'empereur et le roi d'Espagne.

Telles étaient ses dispositions, auxquelles précédemment notre ministère n'osait pas espérer de la ramener; et pourtant, lorsqu'on y avait réussi, elles devenaient pour le principal ministre qui, par malheur, présidait à nos destinées, plutôt un sujet de contrariété que de contentement.

La crainte des Anglais l'ayant d'abord porté à proposer cette quadruple alliance, il était inconvenant et presque ridicule de la décliner. D'un autre côté, la même crainte des Anglais l'empêchait de conclure un traité qui serait probablement suivi de la guerre, comme le présageaient les menaces que faisait artificieusement le cabinet britannique; et M. de Brienne, ainsi que tous

les hommes faibles, ne sachant ni terminer ni rompre, prenait le plus mauvais parti, celui d'éluder et de gagner du temps.

M. de Montmorin, s'il en eût été le maître, aurait marché avec plus de franchise; mais, obligé de suivre un système dilatoire qui n'était pas le sien, il m'écrivait qu'avant de se décider à conclure, il fallait connaître les véritables desseins de Catherine relativement aux Turcs, et quelles limites sa prudence imposerait à son ambition.

Il m'était non seulement difficile, mais impossible de le satisfaire sur ce point. L'impératrice, à cet égard, n'avait pas encore de projets fixes. Comme les indemnités dépendent des succès ou des revers, ce n'est pas au commencement d'une guerre qu'on peut savoir à quelles conditions on fera la paix.

D'ailleurs, ce qui semblera extraordinaire, quoique ce fût une vérité, c'est qu'il n'existait pas même encore de plan de campagne déterminé. L'empereur avait pressé le prince Potemkin de lui communiquer le sien; celui-ci en promettait toujours et n'en envoyait jamais.

On l'avait vu, pendant la paix, roulant dans sa tête les plus vastes desseins de conquêtes, et il semblait pris au dépourvu par la guerre. Au moment où cette guerre avait été déclarée, il s'était montré, pendant quinze jours, silencieux, indécis, consterné, ne sachant où prendre des vivres, ni quels ordres donner aux différents corps de son armée.

Lorsqu'il se fut enfin rassuré et que les préparatifs furent achevés, on ne put obtenir de lui des renseignements exacts pour concerter un plan de campagne entre les deux cours impériales. On convint seulement que les Russes assiégeraient Oczakoff, et les Autrichiens Belgrade.

Ainsi les Turcs purent à loisir rassembler leurs forces et prendre l'offensive. La conquête de la Crimée

était leur but principal; ils l'entreprirent, et commencèrent par débarquer huit mille hommes d'élite au nord-ouest de la presqu'île, dans le dessein de s'emparer de Kilbourn.

Le général Souwaroff commandait les Russes. Le combat fut opiniâtre et sanglant : deux fois les musulmans firent plier et reculer leurs ennemis. Souwaroff, donnant l'ordre comme chef et l'exemple comme soldat, rallia ses troupes. Atteint d'une blessure, il continua à se battre, décida de la victoire, mit les Turcs en déroute, et fut une seconde fois blessé en les poursuivant. Il leur tua quatre mille hommes, en perdit peu, et fit un grand nombre de prisonniers. L'impératrice célébra ce succès par un *Te Deum*.

Cette princesse apprit avec peine qu'on voulait transférer à Paris la négociation de la quadruple alliance. Le comte de Cobentzel, par ordre de l'empereur, en pressait toujours la marche.

Ma position devenait fausse : les ministres russes, étonnés d'une réserve et d'un langage qui m'étaient dictés, m'attribuaient et me reprochaient les moyens dilatoires que j'étais contraint d'employer, insistant toujours sur la nécessité de savoir préalablement quelles étaient les indemnités que les cours impériales voudraient exiger comme conditions de la paix.

Je ne pus obtenir que cette réponse vague : « Les « évènements décideront ces indemnités; nous ne pou- « vons les connaître d'avance. Vous pouvez seulement « assurer le roi que notre dessein n'est point de détruire « l'empire ottoman, mais d'obtenir, par une juste satis- « faction, une paix honorable. »

Tandis que nos lenteurs inspiraient au cabinet russe quelque méfiance, les Prussiens augmentaient cette défiance en répandant le bruit d'un prétendu rapprochement entre la France et la Prusse. De plus, les Anglais informaient l'impératrice des secours que donnaient

aux Turcs plusieurs officiers français, qui dirigeaient constamment les travaux de l'arsenal de Constantinople.

Le prince Potemkin m'écrivit et me reprocha vivement cette assistance, peu conforme à nos démonstrations amicales.

L'Angleterre, enhardie par nos irrésolutions, adressa au ministère russe des plaintes rédigées en termes peu convenables, au sujet de l'alliance projetée entre la France et la Russie.

Catherine répondit avec dignité, et se montra justement surprise de pareilles alarmes. Elle dit qu'elle était libre de former des alliances qui lui paraissaient nécessaires. « Je ne me mêle point, ajouta-t-elle, des liens « contractés par le cabinet de Londres avec la Prusse et « la Hollande. Au reste, je règlerai ma conduite sur « celle que les autres tiendront avec moi. »

En communiquant ces nouvelles à M. de Montmorin, j'insistais sur la nécessité de sortir de ces incertitudes, qui rendaient nos ennemis plus audacieux et nos amis plus froids. Je demandais surtout des réponses satisfaisantes, relativement aux secours qu'on nous reprochait de donner aux musulmans.

Il fallait en effet profiter à temps des avances qu'on nous faisait. Jusqu'à ce moment l'impératrice paraissait modérée dans ses vues; mais, si elle n'était point retenue par quelques liens utiles formés avec nous, un succès éclatant pourrait bientôt ranimer son ambition et étendre ses projets jusqu'à la conquête de Constantinople.

Dans de pareilles circonstances, je me félicitais de l'absence de M. Fitz-Herbert; ses talents m'auraient bien plus embarrassé que la singulière candeur de M. Frazer, chargé des affaires de sa cour.

Celui-ci, interrogé par les ministres russes sur les motifs qui portaient son cabinet à se montrer si hostile,

et à souffler en Turquie, ainsi qu'en Suède, l'esprit de haine et de guerre contre la Russie, répondait ingénuement : « Que voulez-vous? nous avons l'ordre de faire, « en tout point, le contraire de ce que souhaite la France: « elle désirait la paix entre vous et la Porte, nous ex- « citons les Turcs à la guerre; si la France avait excité « la guerre, nous aurions conseillé la paix. »

L'impératrice s'amusa beaucoup d'un langage si peu diplomatique, et cependant ce loyal anglais n'avait d'autre tort que de dire tout crument la vérité.

Malgré cette franchise, l'Angleterre et la Prusse offrirent à la Russie leur médiation pour accélérer la paix. Catherine accueillit assez mal une offre qu'elle ne croyait pas faite avec sincérité.

J'avais inutilement rempli un pénible devoir, en appuyant par tous les arguments que je pouvais trouver, la proposition faite par ma cour de transférer la négociation d'alliance à Paris; mais, quoique le comte de Cobentzel m'eût secondé, Catherine envoya l'ordre à M. de Simolin de représenter à notre ministère tous les inconvénients et toutes les lenteurs qu'entraînerait cette translation.

Le départ du courrier russe fut retardé quelque temps par la désunion qui venait de s'établir dans le ministère : MM. de Marcoff et d'Ostermann s'étaient brouillés; et, à la suite de ce différent, il y eut entre eux des scènes assez vives. Au reste, la lenteur était un mal d'habitude dans le cabinet russe : le comte de Cobentzel attendait depuis six semaines les papiers nécessaires pour expédier un courrier à l'empereur; et à l'époque du partage de la Pologne, sous le ministère du comte Panin, l'ambassadeur russe à Varsovie avait écrit dix-sept dépêches urgentes sans recevoir de réponses.

Les affaires du Nord, au lieu de s'éclaircir, continuaient à s'embrouiller : l'impératrice, informée secrètement des intentions du roi de Prusse, qui voulait

ajouter Dantzick à ses possessions, déclara hautement qu'elle protègerait cette ville.

La modération de Catherine n'était, au dire de plusieurs personnes, que momentanée; et, lorsque les dépêches de ses généraux lui présageaient quelques grands succès, elle projetait des établissements dans la Morée et dans l'Archipel.

Cependant le courrier qu'elle avait ordonné d'expédier en France, partit. On me communiqua le contenu des dépêches qu'il portait : la réponse de l'impératrice au roi était amicale et confiante; elle lui montrait le désir de s'allier avec nous; et, quoiqu'elle ne pût encore prévoir les évènements d'après lesquels elle devrait mesurer les indemnités que la justice de sa cause lui permettrait d'exiger, elle provoquait des ouvertures de notre part, annonçant d'ailleurs assez clairement qu'elle ne nous demanderait que de rester neutres entre elle et les Turcs, comme elle le serait aussi entre nous et les Anglais, si la guerre maritime se déclarait.

Ainsi tout ce que j'avais annoncé se vérifiait et me justifiait pleinement, en prouvant que je m'étais strictement renfermé dans le cercle de mes instructions.

Mon espoir se ranima; les conférences se multiplièrent. La Russie voulait faire entrer le Danemarck dans notre alliance; mais nos anciennes liaisons avec la Suède rendaient cette accession difficile.

Dans ce temps, le secrétaire de légation qui avait remplacé près de moi M. Charrette de La Colinière, étant obligé de s'éloigner, la reine obtint qu'on m'enverrait un jeune homme qu'elle honorait de sa protection : c'était M. Genet, frère de madame Campan.

Je le trouvai spirituel, instruit, possédant plusieurs langues et doué de quelques talents agréables; mais sa tête était fort vive. Depuis on le vit entraîné par le char de la révolution, et nommé par les girondins ministre de la république aux Etats-Unis; là, sa bouillante ac-

tivité échoua dans une tentative qu'il fit pour attaquer le crédit de l'illustre Washington, et pour rendre le gouvernement américain plus démocratique.

L'indolence du prince Potemkim contrariait excessivement l'impératrice; et, tandis qu'il n'entreprenait rien, il accusait les Autrichiens de ne rien faire. Son seul désir, son seul but était la prise d'Oczakoff; et, pour ne pas la manquer, il faisait d'aussi grands préparatifs contre cette faible ville, que s'il avait dû attaquer Luxembourg.

Cependant l'ingénieur Lafitte m'avait écrit qu'elle n'était pas en état de résister à une brusque attaque; mais le temps perdu par le prince fut mis à profit par les Turcs, qui renforcèrent la garnison, accélérèrent les travaux et complétèrent l'état défensif de la place.

Si les musulmans eussent été moins ignorants en tactique et en discipline, ils auraient tiré de grands avantages des tergiversations de leur ennemi; mais je connaissais leur aveugle fanatisme, leur obstination à faire la guerre sans règles, et, dès le 14 mars 1788, j'annonçai au ministère français qu'Oczakoff, Belgrade, Choczim, seraient pris, et que les armées impériales, marchant toujours de succès en succès, forceraient la Porte à se soumettre aux conditions que leur dicteraient ces deux puissances.

Néanmoins Potemkin, immobile à Elisabeth, rongé d'inquiétudes, tourmenté de craintes chimériques, fatiguait constamment Catherine par ses plaintes, sans indiquer les maux dont il se plaignait, et les remèdes qu'il voulait qu'on y apportât.

Romanzoff, au contraire, paisible en Ukraine, mais actif dans la conception de ses plans et dans leur exécution, faisait avancer avec ordre et promptement ses troupes en Pologne; il se montrait tranquille sur les évènements, certain du succès, et envoyait exactement

toutes les semaines, à l'impératrice, les rapports les plus complets et les plus satisfaisants.

Ce contraste dans le caractère et dans la conduite des deux généraux frappait certainement Catherine; mais il ne changeait rien à ses sentiments, et la même différence existait toujours dans le crédit accordé par elle à ces deux rivaux : l'un arrachait son estime, et obtenait sa reconnaissance; l'autre conservait son affection.

Potemkin était, pour ainsi dire, créé par cette princesse; elle avait prédit qu'il serait un grand homme, tenait par amour propre à sa prédiction, et voulait, bon gré mal gré, qu'elle s'accomplît.

On peut juger de l'inaction du prince Potemkin par le fait suivant : le prince de Ligne avait commencé pour moi, dans le courant de décembre 1787, au fort Elisabeth, une lettre qu'il ne finit que le 15 février 1788. « Point de nouvelles, me disait-il, depuis le commencement de mon épître que j'envoie enfin; car il ne me « paraît pas que les Tartares, que l'on annonce toujours, « arrivent jamais. Mais, en revanche, il nous est arrivé « de Paris un prince de Nassau qui vous a *détartarisés*, en engageant votre M. de Montmorin à retirer « M. de Laffite et à changer le système protecteur de la « France pour les Turcs.

« Sa tenacité en négociations, comme aux coups de « fusil, lui vaudra toujours du succès; sa réputation et « la logique qu'il sait, sans avoir eu le temps de l'étu- « dier, ont bien servi vos désirs dans cette occasion « importante.

« Ne l'ai-je pas vu avant-hier, sabre en main, me « sauver la vie ! Il n'est jamais deux jours comme un « autre; voici le fait : je me remettais de quelques accès « de fièvre; car heureusement ici nous n'avons point de « médecins. On me dit qu'il y avait du soleil; c'était lui « que j'attendais pour ma guérison. Nassau guide mes

« pas hors de la triste forteresse, grande comme la « main; mes gens me portent sur leurs bras et me cou- « chent sur l'herbe. Je m'endors au premier rayon du « soleil; un gros et horrible serpent, à qui ces mêmes « rayons redonnaient la vie aussi bien qu'à moi, veut « me l'ôter, ou tout au moins m'entortiller dans ses an- « neaux. J'entends du bruit : c'était le prince de Nassau « qui frappait sur ce serpent tant qu'il pouvait, et le « coupait en vingt parties qui toutes remuaient encore, « quoique séparées les unes des autres.

« On nous a amené aujourd'hui quelques prisonniers « turcs; ils sont aussi ennuyeux que ceux du bal de « l'Opéra. J'ai eu bien de la peine à me mettre dans la « tête que ce n'étaient point des masques, et que nous « étions réellement en guerre avec eux. »

On doit pourtant, avec quelque sévérité qu'on juge le prince Potemkim, convenir que cet homme extraordinaire mêlait à ses bizarreries de nobles et rares qualités. Le prince de Ligne me retraçait son portrait avec fidélité, lorsqu'il m'écrivait du camp d'Oczakoff : « Je « vois ici un commandant d'armée qui a l'air paresseux « et qui travaille sans cesse, qui n'a d'autres bureaux « que ses genoux, d'autre peigne que ses doigts, tou- « jours couché et ne dormant ni jour ni nuit, parce que « son zèle pour sa souveraine, qu'il adore, l'agite tou- « jours, et qu'un coup de canon qu'il n'essuie pas l'in- « quiète par l'idée qu'il coûte la vie à quelques uns de « ses soldats. Peureux pour les autres, brave pour lui, « s'arrêtant sous le grand feu d'une batterie pour y « donner tranquillement ses ordres: cependant plus « Ulysse qu'Achille; inquiet avant tous les dangers, gai « quand il y est; triste dans les plaisirs, malheureux à « force d'être heureux, blasé sur tout, se dégoûtant ai- « sément, morose, inconstant; philosophe grave, mi- « nistre habile, ou enfant de dix ans; point vindicatif, « demandant pardon d'un chagrin qu'il a causé, répa-

« rant vite une injustice ; croyant aimer Dieu, craignant « le diable, qu'il s'imagine être encore plus grand et « plus gros qu'un prince Potemkin : d'une main il fait « des signes aux femmes qui lui plaisent, et de l'autre « des signes de croix. » Je m'arrête ; car ce portrait très original était trop prolongé dans la lettre du prince de Ligne, qui savait rarement s'arrêter quand sa vive imagination l'entraînait.

La diplomatie se montrait alors plus active que les armées : la Porte même, sortant de son apathie ordinaire, avait trouvé le moyen, par l'entremise secrète des Prussiens, de déterminer le roi de Suède à armer ses vaisseaux, dans le dessein d'empêcher ceux de Catherine de s'éloigner et de porter une seconde fois le pavillon russe dans l'Archipel.

Frédéric-Guillaume était parvenu à se faire un parti dans la ville de Dantzick. Quelques corps de troupes prussiennes s'en approchaient, et les agents de ce prince, réveillant en Pologne l'amour de la liberté, présentaient aux esprits ardents de ce pays, trop opprimé, l'espoir de secouer le joug de la Russie.

Tous ces éclairs, précurseurs des orages, agitaient Catherine sans l'ébranler, et la nouvelle qu'elle reçut de la signature d'un traité d'alliance entre l'Angleterre, la Hollande et la Prusse, lui faisait désirer plus vivement la conclusion d'une quadruple alliance dont la nécessité devenait plus évidente de jour en jour.

Mais vainement elle nous demandait d'expliquer clairement nos intentions ; vainement elle s'efforçait de pénétrer les secrets de notre système politique. Malheureusement nous n'en avions pas, et il était impossible de deviner les plans d'un cabinet livré, par la faiblesse et par la crainte, à l'irrésolution.

On m'ordonnait cependant toujours de continuer la négociation ; un singulier incident vint momentanément en multiplier les difficultés. L'Espagne avait alors

à Pétersbourg un ministre instruit, probe et spirituel : la rigueur excessive du climat porta malheureusement atteinte à sa santé ; il fut attaqué d'une maladie que les médecins nomment *mélancolie hypochondriaque*.

Ce mal, de la nature la plus bizarre, troublait sa raison sur un point exclusivement; elle restait complète sur tous les autres. Ses dépêches, qu'il me communiquait, étaient toujours remarquables par le bon sens qui les dictait, par l'élégance qui les ornait, et longtemps rien dans sa conversation ordinaire ne trahit son infirmité ; il était toujours le même dans les conférences et dans la société. Un très petit nombre d'amis seulement s'étaient aperçus de la déviation de ses idées, qui le portaient à croire que beaucoup de gens lui en voulaient, et qu'il était entouré d'ennemis.

Je fus un des premiers auxquels il confia ses peines : leur objet, dans ce moment, était la prétendue inimitié du comte de Goërtz, ministre de Prusse. Il se figurait que ce ministre gagnait ses domestiques, et payait des ouvriers pour faire toutes les nuits, près de sa maison, un bruit terrible qui ne lui permettait pas de dormir.

Je m'affligeai de son étrange erreur ; je lui gardai le secret ; mais tous mes efforts pour le ramener à la raison furent infructueux. Quelques mois après, je devins moi-même le sujet de ses inquiétudes : dès que je parlais bas à quelqu'un, il croyait que je disais du mal de lui, et m'en faisait de vifs reproches. Enfin, comme l'impératrice avait voulu qu'on jouât devant elle, à l'Ermitage, une des vieilles comédies de notre théâtre, *l'Homme singulier*, mon malheureux Espagnol se persuada que j'avais inséré dans cette pièce quelques vers destinés à le peindre et à le ridiculiser. Par compassion pour sa faiblesse, j'eus beau lui montrer le livre anciennement imprimé où se trouvait cette comédie, rien ne put le désabuser.

Bientôt le comte de Cobentzel et le duc de Serra-Capriola, ministre de Naples, devinrent ses confidents, et,

peu après, les objets de ses soupçons : il accusait l'un d'empêcher toutes les femmes et filles de Pétersbourg de répondre à ses désirs, et l'autre d'avoir défendu à tous les horlogers de lui vendre une montre qui pût marquer l'heure avec précision.

Nous gémissions de voir un si honnête homme tourmenté par des peines qu'aucun soin de l'amitié ne pouvait adoucir. Son état nous donna d'autres genres d'inquiétudes, lorsque nous reçûmes de nos cours l'ordre de lui communiquer les détails de la négociation secrète relative à la quadruple alliance.

Cependant, comme je remarquais toujours que, dans ses entretiens politiques et dans ses lettres, sa raison se conservait tout entière, nous prîmes patience, espérant que son état n'aurait aucune influence fâcheuse sur les affaires dont nous étions chargés.

Malheureusement notre sécurité ne put pas durer : s'éloignant de nous de plus en plus, il se rapprocha tout à coup des Prussiens, des Anglais, des Portugais, qui traversaient nos négociations ; et nous apprîmes que, regardant son secrétaire de légation comme un de ses ennemis, il l'avait enfermé sous clef vingt-quatre heures, et lui avait retiré ses chiffres.

Dans ces circonstances embarrassantes, et voulant éviter le plus possible un éclat, nous convînmes, d'après le conseil du comte de Cobentzel, de consulter à cet égard le vice-chancelier. « Il y a quelques jours, nous « dit celui-ci, malgré ma juste considération pour vous, « j'aurais eu peine à vous croire, ayant toujours vu la « personne dont il s'agit, très éclairée, très prudente et « très sensée. D'ailleurs, plusieurs membres du corps di- « plomatique disaient assez malignement que ce minis- « tre était devenu l'objet de certaines intrigues dans le « but de le déplacer ; on le disait même assez hautement « à la cour du grand-duc. Mais, avant-hier, cet homme « infortuné m'a demandé une conférence secrète ; et,

« lorsqu'il fut tête à tête avec moi, il se plaignit amère-
« ment de la haine générale qui le poursuivait, des
« griefs qu'il prétendait avoir contre vous, et de la ma-
« nière injuste dont il était traité par les ministres de
« l'impératrice, *qui avaient donné*, disait-il, *les ordres*
« *les plus sévères pour épier sa conduite et pour em-*
« *pêcher ses domestiques de le servir. Enfin*, ajouta-t-
« il les larmes aux yeux, *on ne me donne qu'une bois-*
« *son infecte, et il ne m'est pas possible, quelque*
« *soin que je prenne, de boire de l'eau de la Néva.*
« J'ai informé ma souveraine de cet étrange accident,
« et elle pense qu'il est urgent de prendre les mesures
« nécessaires pour que sa cour le rappelle. Son méde-
« cin, que j'ai vu, assure que, dans un climat plus doux,
« cette hypochondrie se dissipera. »

Cet avis étant conforme au nôtre, nous nous réunîmes tous trois. Nous appelâmes dans cette réunion secrète le secrétaire de la légation espagnole, le médecin du malade; et, rédigeant une relation des faits, munis des certificats nécessaires pour en constater la vérité, nous adressâmes ce document à M. de Galvez, qui était alors ministre d'Espagne à Berlin.

Nous espérions que son rappel aurait ainsi lieu sans éclat; mais je ne sais par quelle indiscrétion, celui même qui était l'objet de nos prudentes démarches et de nos soins délicats, fut informé de notre réunion et de son résultat.

Il nous demanda vivement des explications que nous lui refusâmes; il s'en plaignit à ses nouveaux amis, qui jetèrent feu et flamme contre ce qu'ils appelaient nos intrigues. Mais cet éclat ayant produit son effet naturel, celui d'empirer l'état du malade, il donna lui-même de si évidentes preuves de sa déplorable situation, que les calomnies tombèrent.

M. de Galvez, ayant reçu de sa cour l'ordre de venir résider à Pétersbourg, arriva. Le malade, envoyé dans

un climat moins rigoureux, recouvra peu à peu sa raison, sa santé, et nous fûmes ainsi délivrés de la plus pénible et de la plus singulière des contrariétés.

L'impératrice s'efforçait de communiquer son activité à ses généraux. Elle apprit avec joie que Soltikof, avec un corps d'armée russe, s'était joint aux Autrichiens, commandés par le prince de Cobourg, qui devait attaquer Choczim.

Dans ce moment même, je venais de lui communiquer des nouvelles de M. de Choiseul, qui lui apprenaient que les Anglais avaient presque promis à la Porte de s'opposer au passage de l'escadre russe : aussi cette princesse reçut très froidement l'assurance donnée à ses ministres par celui d'Angleterre, que les vaisseaux russes seraient reçus dans les ports anglais.

Cette armée navale accélérait ses préparatifs pour mettre à la voile, sans trop s'inquiéter de l'escadre que le roi de Suède armait alors avec activité. Cependant ses armements et son langage annnonçaient quelques projets alarmants.

Le ministère russe m'ayant demandé si j'en connaissais le but, je lui répondis « qu'on l'ignorait à Versailles. J'ai seulement, ajoutai-je, l'ordre d'assurer l'impératrice que le roi emploierait toute son influence pour maintenir le roi de Suède dans les dispositions pacifiques qui conviennent à ses relations avec nous, avec la Russie, et aux vrais intérêts de son royaume. »

Le silence du prince Potemkin durait toujours : le bouillant Nassau en séchait d'impatience ; et Catherine, justement mécontente, donna les ordres les plus sévères pour l'établissement de courriers réglés.

Le cabinet anglais, voyant que ses démarches peu sincères étaient mal accueillies à Saint-Pétersbourg, ne tarda pas à montrer assez ouvertement sa malveillance ; il déclara au ministère russe qu'il ne permettrait

point aux amiraux de l'impératrice de fréter des bâtiments de transport dans les ports de l'Angleterre, et de s'y procurer des munitions de guerre. Catherine s'en embarrassa peu, étant assurée de trouver dans les rades danoises ce qu'on lui refusait dans les ports anglais.

La campagne s'ouvrit enfin ; l'armée russe passa le Bug et se porta sur Oczakoff. Le prince de Nassau descendit le Dniéper avec une escadre de galères et de batteries flottantes, destinée à bombarder Oczakoff par le Liman, large golfe qui sépare cette ville de la Crimée.

Malgré l'inutilité de vingt tentatives répétées sans succès, les ministres d'Angleterre et de Prusse s'efforçaient toujours par de faux avis d'aigrir l'impératrice contre nous. « La France, disaient-ils, veut, de concert avec les Espagnols, détruire la flotte russe dans « la Méditerranée ; et c'est parce que l'Espagne se « montre peu disposée à seconder ses vues, qu'on a « cherché à faire passer pour fou le ministre espagnol, « afin de le faire remplacer par un envoyé plus docile « et plus favorable au système français. »

Ces insinuations artificieuses m'inquiétaient peu, et tombaient devant l'évidence des faits. Le secrétaire de M. de Bulgakoff était à Pétersbourg, et l'impératrice n'ignorait aucune des manœuvres employées à Constantinople par les ministres anglais et prussien, Ainsley et Dietz, pour faire déclarer la guerre et pour la prolonger.

Ce qui me contrariait le plus, c'étaient les tergiversations de ma cour, qui retardaient constamment la conclusion d'une alliance, dont la signature ne dépendait plus que d'elle, puisqu'elle avait reçu l'assurance de la modération des indemnités qu'on exigerait des Turcs ; et, dans le cas même où ceux-ci voudraient follement prolonger la guerre, Catherine déclarait au roi, que ce ne serait qu'en se concertant avec lui qu'elle

haussérait ses prétentions d'indemnités, pour les proportionner au surcroît de ses dépenses.

Que pouvait-on espérer de mieux? Je ne reçus pourtant aucun ordre nouveau, si ce n'est l'ordre de déclarer au ministère russe que tous nos ports seraient ouverts aux armées navales de l'impératrice.

Sur ces entrefaits, le fameux Américain Paul Jones arriva en Russie, cherchant, comme il l'avait toujours fait, des aventures et des combats. Ce marin s'était rendu célèbre par sa rare intrépidité, ayant, à bord d'un faible bâtiment, porté l'effroi sur les côtes d'Angleterre, et pris de vive force une frégate et un vaisseau de guerre.

Il ne m'apportait pas de lettres de recommandation. Les Etats-Unis, non reconnus encore en Russie, n'y avaient point d'envoyé; mais j'avais fait la guerre en Amérique: tout Américain me semblait un frère d'armes. Paul Jones était, comme moi, membre de l'association de Cincinnatus; et ne craignant point d'être désapprouvé, je le présentai à l'impératice. Cette princesse l'accueillit avec faveur, me permit de le mener dîner chez elle, le nomma contre-amiral, et lui destina un commandement sur la mer Noire.

Cet évènement répandit l'alarme dans la factorerie anglaise; elle éclata en plaintes peu mesurées. Les officiers anglais qui servaient dans l'armée navale de Catherine, se réunirent, délibérèrent, et déclarèrent qu'ils voulaient quitter le service. L'amiral Greig eut besoin de toute sa sagesse, de toute son influence, de toute son autorité pour les faire renoncer à cette résolution; tant ils étaient indignés de voir élever à un haut grade, un guerrier qu'ils traitaient de rebelle, de félon et de pirate.

Paul Jones, en dévouant son épée à Catherine, lui déclara noblement qu'il n'entrerait à son service qu'après avoir obtenu l'assurance, qu'en aucun cas il ne serait obligé de combattre contre les Français.

Mon crédit et ma faveur étaient alors parvenus au plus haut point. L'impératrice, fidèle à sa parole, venait de développer à l'empereur, avec précision, ses prétentions, ses vues, son système, les bases de l'alliance qu'elle voulait conclure avec nous. Le comte de Cobentzel, les ministres russes croyaient tout terminé, et j'étais peut-être le seul à Pétersbourg qui ne regardât pas la quadruple alliance comme signée.

Il existait peut de différence entre le projet de ce traité et celui de 1756; seulement on diminuait de moitié le nombre des troupes que les parties contractantes devaient mutuellement fournir. Ainsi, relativement à nos intérêts commerciaux, comme à ceux de notre sûreté, de notre force fédérative, de notre influence, de notre dignité, j'avais rempli toutes les vues du roi; j'avais réussi au-delà de mes espérances; il ne me fallait plus qu'un mot à obtenir; mais ce mot était une décision, et je ne la reçus pas.

Notre immobilité rendait plus actifs nos rivaux. Le roi de Prusse agitait de plus en plus la Pologne; Gustave, échappant à notre influence, se voyait encouragé par l'Angleterre, il espérait s'immortaliser en reprenant sur la Russie les provinces perdues par Charles XII. Les cours impériales nous pressaient inutilement de nous déclarer. Je reçus enfin des dépêches de ma cour; c'étaient des lettres obligeantes, d'honorables éloges, de magnifiques gratifications, mais non les pleins pouvoirs que je désirais.

Sur ces entrefaites, on apprit que le capitan-pacha se montrait avec une forte escadre dans le Liman. En même temps l'arrivée d'un courrier de Suède répandit une vive alarme dans le palais de l'impératrice et dans la capitale. On sut que Gustave armait des galères, rassemblait en Finlande trente mille hommes qu'il devait commander, et chargeait son frère, le duc

de Sudermanie, de se mettre à la tête de son armée navale.

« Le roi de Suède a déclaré en plein sénat (écrivait « le comte de Razoumowski au ministre de Catherine), « que les armements et les démarches de la Russie lui « imposaient la nécessité de se préparer à la guerre, « afin de prévenir les coups que l'impératrice voulait « lui porter. Ayant envoyé, ajoutait ce prince, un cour- « rier au baron de Nolken pour lui ordonner de de- « mander au gouvernement russe des explications « amiables, je n'ai reçu que des réponses hautes, me- « naçantes, et presque équivalentes à l'ordre de dés- « armer. Dans de telles circonstances, l'honneur de « la nation et sa sûreté exigent qu'on déploie toutes « les forces de la Suède pour éviter le péril qui la « menace. »

Ces paroles, disait-on, avaient entraîné tous les suffrages, et même ceux des amis les plus constants de la paix. En écrivant ces nouvelles, le comte Razoumowski mandait que le roi de Suède s'était efforcé de faire croire qu'il agissait conformément aux vues de la cour de France.

Les Ministres russes m'en parlèrent avec inquiétude, et, tout en me paraissant convaincus de notre loyauté, ils me faisaient entendre suffisamment, que personne ne pourrait croire Gustave assez imprudent pour faire un tel éclat, sans être sûr de l'appui de quelques grandes puissances. Pour aigrir leurs soupçons, les ministres d'Angleterre et de Prusse affectaient de blâmer hautement la conduite du roi de Suède.

Dans cette position, et n'ayant point reçu d'ordres, j'étais obligé de répondre avec une extrême circonspection. J'assurai les ministres « que, dans tous les « cas, l'impératrice devait compter sur les bons of- « fices du roi. J'ai cependant, ajoutai-je, quelque peine « à croire à la guerre. Si Gustave avait formé le des-

« sein de la déclarer, il aurait probablement attendu « le départ de la flotte russe, afin de trouver la mer « libre. Ses démonstrations belliqueuses n'ont peut-être « d'autre objet que celui de rendre, sans se compro- « mettre, un service à la Porte, en empêchant les « vaisseaux de l'impératrice de porter leurs armes « dans l'Archipel. »

Au reste, une dépêche de M. Simolin, ministre de Catherine à Paris, dissipa promptement les nuages formés contre nous : il rendait compte à sa cour d'un entretien assez vif entre M. de Montmorin et M. de Staël, ambassadeur de Suède, et prouvait, par là, complètement combien le roi était loin d'approuver l'armement imprévu et le langage menaçant de Gustave III.

L'impératrice ne pouvait se persuader que le monarque d'un royaume faible en territoire, en troupes et en ressources, pût attaquer une puissance colossale comme la sienne. Cependant, d'après le conseil de ses ministres, elle ordonna la formation d'un camp de vingt-six mille hommes près de Frédériksham. Ces troupes devaient être commandées par le comte Pouskhin, et sous lui par Michelson, autrefois vainqueur du fameux brigand Pugatcheff.

Malheureusement ces vingt-six mille hommes n'existaient que sur le papier ; à peine pouvait-on en rassembler six mille. Par une imprudente confiance, le nord de l'empire se trouvait totalement dégarni de troupes : le prince Potemkin avait tout attiré vers le midi ; il mettait plus d'activité à grossir ses forces qu'à les faire agir.

Ses lenteurs permirent au capitan pacha de reparaître sur la mer Noire avec cent bâtiments de guerre, grands ou petits, de faire entrer le quart de sa flotte dans le Liman, et de renforcer la garnison d'Oczakoff par un corps de six mille Turcs.

Le prince de Nassau, ne doutant jamais de sa for-

tune, s'avança témérairement contre l'amiral musulman avec quatre-vingts bâtiments légers, dont les plus grands étaient les élégantes galères sur lesquelles l'impératrice avait navigué. Je ne comprends pas encore comment un ingénieur anglais, audacieux et habile, M. Bentham, était parvenu à rendre ces galères capables de porter des canons d'un assez gros calibre.

L'amiral Paul Jones, commandant un vaisseau et une frégate, était destiné à protéger la marche de Nassau; mais il le suivait difficilement à cause des bas fonds sur lesquels le prince se hasardait.

L'action héroïque d'un officier russe fut le prélude des combats sanglants qui devaient la suivre : cet officier se nommait Saken ; il commandait une chaloupe canonnière. Voulant reconnaître les Turcs, il fut enveloppé par eux ; ainsi privé de tout espoir de salut ou de fuite, il écrivit un billet à Nassau pour lui dire d'être tranquille sur son sort, parce que ni lui ni son équipage ne tomberaient dans les mains des Barbares. Quelques instants après, il est abordé par trois bâtiments turcs, met le feu à ses poudres, saute, et entraîne dans sa destruction les trois bâtiments ennemis. Catherine, ne pouvant récompenser que sa veuve, lui donna une forte pension.

Nous attendions d'un jour à l'autre avec impatience les courriers du prince Potemkin. Le comte Bezborodko me disait assez plaisamment, qu'avec quatre têtes comme celles de Nassau, de Paul Jones, de Souwaroff et du capitan pacha, il serait difficile qu'on ne reçût pas bientôt de grands nouvelles.

A la même époque, ayant obtenu de l'impératrice le grade de colonel pour un Français, officier d'artillerie, nommé Prévôt, je le fis partir pour aller rejoindre le prince de Nassau. Cet officier, récemment attaché au service de Hollande, avait été le seul qui eût opposé quelque résistance aux Prussiens.

Son esprit inventif ne contribua pas faiblement au succès de Nassau : il fabriqua pour lui des fusées remplies d'une sorte de feu grégeois, liquide et inextinguible ; ces fusées étaient percées de plusieurs trous qu'on bouchait avec de la cire ; on y suspendait plusieurs fils de fer armés de crochets aigus. Ces mêmes fusées, lancées dans les agrès d'un vaisseau ennemi, s'y attachaient et versaient, sur tout le bâtiment, des torrents d'une flamme que rien ne pouvait éteindre.

Le prince de Ligne, las de son inaction, avait été trouver le prince Romanzoff, dont l'avant-garde mit en fuite un gros corps de Turcs. Mon infatigable ami, après avoir été avec le maréchal reconnaître Choczim, revint à l'armée du prince Potemkin.

La politique européenne, dans ce moment, ne se composait que de petites intrigues, d'incertitudes et d'obscurités : M. de Woronzoff écrivait d'Angleterre que le cabinet de Londres excitait Gustave à la guerre ; M. de Montmorin me mandait qu'il n'en croyait rien ; le ministre de Suède, M. de Nolken, me donnait toujours des marques d'une amitié personnelle, mais sa confiance n'était plus accordée qu'aux Anglais et aux Prussiens.

La lueur des armes ne tarda pas à dissiper les brouillards qui couvraient les yeux de tant de politiques. Gustave, arrivé en Finlande, s'avança sur la frontière russe, à la tête de trente mille hommes ; en même temps son escadre croisait dans le golfe.

Le gouvernement danois déclara formellement au roi de Suède, que, neutre dans le cas où ce prince serait attaqué, il cesserait de l'être si c'était lui qui commençait les hostilités.

On ne pouvait plus se tromper sur les intentions du monarque suédois. L'impératrice, pour la première fois alarmée, ordonna aux premiers bataillons de chacun des régiments de sa garde de se tenir prêts à marcher.

Les contrariétés de cette princesse furent contreba-

lancées par l'arrivée d'un courrier qui lui apportait la nouvelle d'une victoire que le prince de Nassau et Paul Jones venaient de remporter sur les Turcs dans le Liman. On n'en donnait point les détails; on disait seulement que la flotte ottomane avait perdu trois vaisseaux.

Nous ne tardâmes pas à savoir sous quel prétexte Gustave III avait cherché à voiler son évidente agression : comme ce prince, depuis quelque temps, feignait d'être vivement alarmé des préparatifs belliqueux de Catherine, une inquiétude générale s'était répandue en Suède, et le comte Razoumowski, dans l'intention de la dissiper, venait de présenter officiellement au ministère suédois une note, dont l'objet était de justifier les armements de sa souveraine.

Après y avoir expliqué leur but véritable, le dessein de combattre les Turcs dans l'Archipel, il rappelait et énumérait les fréquents témoignages d'amitié donnés depuis plusieurs années par l'impératrice au roi de Suède. Récemment la Russie avait nourri la Finlande, totalement dépourvue de grains. Enfin, forcée par la guerre à équiper une flotte, Catherine II en avait aussitôt informé Gustave III, ainsi que les autres princes de l'Europe, ses amis.

« Cependant, ajoutait le comte de Razoumowski, le « roi, d'après de fausses alarmes, ayant rassemblé par « terre et par mer des forces considérables, l'impéra- « trice s'était vue obligée de prendre sur ses côtes et « sur ses frontières des mesures semblables. Mais, en « même temps, puisque le ministère suédois paraît « ajouter foi aux bruits, sans fondements, qui lui sup- « posent des vues hostiles, elle veut convaincre le roi, « le ministère, *les personnes ayant part au gouver- « nement et la nation suédoise*, de la pureté de ses « intentions amicales. Elle espère leur prouver qu'elle « n'a jamais formé l'idée d'attaquer la Suède, que ses

« armements ne sont que défensifs, et que son seul dé-
« sir est de maintenir la bonne harmonie qui existait
« entre elle et le roi. »

Gustave, lié par sa constitution qui ne lui permettait pas d'entreprendre, sans le consentement des états, une guerre offensive, voulait, en attaquant, paraître attaqué : aussi la note du ministre russe l'irrita au lieu de le calmer.

Par ses ordres, le grand maître des cérémonies vint déclarer au comte Razoumowski, « qu'en se servant de
« ces expressions : *les personnes ayant part au gou-*
« *vernement et la nation suédoise*, il avait repris
« le langage des anciens envoyés de Russie, langage
« qui n'était plus convenable depuis que le roi gouver-
« nait seul son royaume, et que la constitution avait
« été changée.

« En conséquence, disait la déclaration, ce prince,
« ne voulant pas croire le comte Razoumowski autorisé
« par sa souveraine à tenir une pareille conduite, ne le
« reconnaissait plus comme accrédité, et défendait à ses
« ministres de conférer avec lui : seulement, par égard
« pour le caractère dont il avait été revêtu, il lui accor-
« dait huit jours pour sortir du royaume ; ce terme ar-
« rivé, il trouverait des bâtiments destinés à le porter
« en Russie. »

Razoumowski, après avoir obtenu avec peine la copie de cette déclaration, répondit « que, relativement
« à son départ de Suède, il ne pouvait se conformer
« aux intentions du roi, ne devant pas quitter son poste
« sans l'ordre de sa souveraine. »

Le jour même où cette nouvelle arriva à Pétersbourg, je me trouvais à l'Ermitage. L'impératrice me parla avec vivacité de ce qu'elle appelait *une équipée* de Gustave, et me demanda ce que j'en pensais.

« Ce qui paraît le plus surprenant dans cette affaire,
« madame, lui répondis-je, c'est que ce soit le ministre

« d'une souveraine absolue, qui montre de si louables « égards pour une nation libre, et que le roi de cette « même nation s'en trouve offensé. »

J'appris cependant que les ministres de cette princesse reprochaient au comte de Razoumowski de s'être trop pressé dans cette circonstance, puisqu'il n'était autorisé à présenter sa note, que dans le cas où le ministère suédois lui demanderait quelques explications.

Il pouvait avoir trop écouté son zèle, mais au fond le reproche était injuste; car, témoin de tous les faux bruits semés pour inquiéter la Suède, il devait croire nécessaire de déclarer hautement, non-seulement au roi, mais encore à la nation et même à l'Europe, les intentions pacifiques de sa souveraine.

La guerre devenait imminente; l'impératrice seule persistait à n'y pas croire. Vainement ses ministres s'étaient réunis pour la conjurer de retarder le départ de sa flotte, afin de défendre les côtes; déjà trois vaisseaux russes et trois frégates étaient partis.

Ils rencontrèrent l'armée navale suédoise, qui exigea d'eux le salut. L'amiral de Catherine le refusa, conformément au traité d'Abo, qui défendait de rendre les honneurs militaires hors des ports. Mais l'amiral suédois ayant annoncé que le duc de Sudermanie était à son bord, l'amiral russe répondit « qu'il saluerait volontiers le frère du roi: » ainsi le salut eut lieu.

L'impératrice, pour concilier ce qu'exigeaient sa prudence et sa dignité, s'était bornée à cesser de reconnaître le baron de Nolken comme accrédité, et à le traitre comme son ministre l'avait été en Suède.

Bien que le comte Bezborodko m'eût dit qu'il regardait comme très probable la conclusion d'un traité de subsides entre l'Angleterre, la Prusse et la Suède, les ministres anglais et prussien déclarèrent hautement que leurs cours désapprouvaient la conduite du roi de Suède. Pour moi, ne connaissant pas les intentions

réelles de ma cour, quoique je les présumasse, je me bornai à tenir un langage conciliateur et modéré.

Enfin l'orage éclata; et, au grand étonnement de l'Europe, Gustave III, qui avait montré, pendant le cours de son règne, et surtout depuis qu'il s'était ressaisi de l'autorité enlevée à son père, beaucoup d'esprit, de sagesse, de modération et de générosité, envoya par un courrier, et fit remettre par un secrétaire, nommé Schlaff, au ministère russe, la note la plus menaçante, la moins mesurée, et des propositions si impérieuses, si inconvenantes, qu'elles parurent dépourvues de raison, surtout étant faites par le roi d'un Etat faible, qui les adressait à un empire si formidable.

La fin de cette pièce est trop curieuse pour n'être pas rapportée littéralement; voici en quels termes elle était rédigée : « .... C'est sous ces circonstances que le roi « s'est rendu en Finlande, à la tête de son armée, et « qu'il demande une réponse catégorique et définitive, « qui décidera de la paix ou de la guerre. Voici à « quelles conditions le roi propose la paix à l'impéra- « trice : 1° Que le comte Razoumowski soit puni d'une « manière exemplaire pour toutes les intrigues qu'il a « fomentées infructueusement en Suède, et qui ont « troublé l'amitié, la confiance et la bonne harmonie « qui subsistaient entre les deux empires, afin que ses « pareils soient à jamais dégoûtés de se mêler des affai- « res intérieures d'un empire indépendant.

« 2° Que, pour dédommager le roi, des frais que les « armements que sa majesté a été forcée de faire lui « coûtent, et qu'il n'est pas juste que ses peuples sup- « portent, l'impératrice cède au roi et à la couronne de « Suède, à perpétuité, toute la partie de la Finlande et « de la Carélie, avec le gouvernement et la ville de Kex- « holm, tels qu'ils furent cédés à la Russie par la paix « de Nistadt et d'Abo, en rétablissant la frontière à « Systerbeck.

« 3° Que l'impératrice accepte la médiation du roi « pour lui procurer la paix avec la Porte ottomane, et « qu'elle autorise sa majesté à offrir à la Porte la ces- « sion entière de la Crimée, et de rétablir les frontières « d'après le traité de 1774, ou, si sa majesté ne peut « engager la Porte à la paix à ces conditions, d'offrir à « cette puissance le rétablissement de ses frontières, « telles qu'elles étaient avant la guerre de 1768; et, « pour sûreté de ces offres, que l'impératrice dés- « arme au préalable sa flotte, rappelle ses vaisseaux « déjà sortis dans la Baltique, retire ses troupes des « nouvelles frontières, et permette au roi de rester « armé jusqu'à la conclusion de la paix entre la Russie « et la Porte.

« Le roi attend un *oui* ou un *non*, et ne peut accepter « la moindre modification sans compromettre la gloire « et l'intérêt de ses peuples.

« C'est ce que le soussigné a l'honneur de déclarer, « par ordre du roi, à son excellence monsieur le vice- « chancelier, et qu'il supplie ce ministre de bien vou- « loir mettre au plus tôt sous les yeux de l'impératrice, « pour qu'il puisse faire promptement parvenir la ré « ponse au roi son maître.

« A Saint-Pétersbourg, ce 1^er^ juillet 1787.

« *Signé* G. DE SCHLAFF,

« Secrétaire de légation, comme seul appartenant à la « mission du roi à la cour impériale de Russie. »

Il est plus facile de concevoir que d'exprimer la surprise excitée par la lecture d'une déclaration si étrange. Le grand-seigneur lui-même aurait à peine osé en signifier une pareille à un faible hospodar de Moldavie.

L'impératrice, après m'en avoir parlé avec une ironique indignation, me demanda comment je la trouvais rédigée. « Il me semble, madame, que le roi de Suède, « bercé par un songe trompeur, a rêvé qu'il venait déjà

« de gagner contre votre majesté trois grandes ba-
« tailles. »

« Quand il aurait remporté trois grandes victoires,
« monsieur le comte, reprit Catherine avec feu, et
« quand même il serait maître à présent de Pétersbourg
« et de Moscou, je lui montrerais encore ce que peut,
« à la tête d'un peuple brave et dévoué, une femme
« d'un grand caractère, debout sur les débris d'un
« grand empire. »

Il est certain que le roi de Suède, même en cas de succès, attaquant seul la Russie, aurait dû s'attendre à se voir bientôt accablé par la réunion des forces d'une si puissante monarchie; mais, d'un autre côté, les circonstances lui étaient favorables; et comme, par l'effet d'une inconcevable négligence, il prenait les Russes au dépourvu, rien ne lui aurait été plus facile que de chasser momentanément l'impératrice de sa capitale, et de reprendre la Livonie.

Cette province n'était défendue que par deux régiments : la prétendue armée russe de vingt-six mille hommes ne s'élevait pas encore à plus de six mille combattants; et avec beaucoup d'efforts, il n'existait nul espoir de la porter à douze mille hommes avant quinze jours. Il ne fallait aux Suédois qu'une heureuse témérité, une marche rapide; mais Gustave, prompt dans ses menaces, fut lent dans son action.

Cependant, à chaque instant, nous croyions le voir arriver : on apprit qu'il avait présomptueusement invité les dames de Stockholm au bal qu'il promettait de leur donner à Pétershoff, et au *Te Deum* qu'il voulait faire célébrer dans la cathédrale de Pétersbourg à un jour désigné par lui, et prochain.

Le trouble, l'agitation, régnaient dans cette capitale; on ramassait, on équipait, on exerçait à la hâte la plupart des cochers, des domestiques, des ouvriers de la ville, jeunes ou vieux. J'ai encore une caricature de

cette époque, où l'on représentait assez plaisamment ces grotesques et colossales recrues, formées à la marche et à l'exercice par des enfants tirés de l'école militaire impériale, qui montaient sur des chaises et sur des bancs pour redresser le cou, la tête, la poitrine, de ces rustres gigantesques, à grandes barbes, et pour leur placer le fusil sur l'épaule.

Bientôt on sut que le roi de Suède était entré dans Nislot dont il canonnait le fort, et que son armée s'avançait sur la petite ville de Frédériksham, incapable de résister à une attaque sérieuse.

De tous côtés le bruit se répandit alors que l'épouvante était dans le palais; qu'on emballait tout, argent, bijoux, meubles, effets précieux, papiers du cabinet de l'impératrice; qu'un grand nombre de chevaux étaient rassemblés à toutes les postes, et qu'enfin Catherine, surprise et sans défense, allait partir la nuit et fuir jusqu'à Moscou.

L'embarras ne fut pas médiocre, dans cet instant critique, pour les ministres étrangers : chacun d'eux, tenant un courrier prêt à partir, craignait de mander à sa cour une fausse nouvelle, si l'évènement démentait les apparences et tous les renseignements reçus; d'un autre côté, il eût trouvé ridicule de ne point prévenir son gouvernement d'une telle catastrophe, et d'attendre, pour la lui annoncer, qu'elle fût arrivée.

Tout aussi incertain que les autres, je me rendis à l'Ermitage; espérant que mes yeux, mes oreilles, une indiscrétion ou un heureux hasard, éclairciraient mes doutes, ce hasard me servit à point.

Dès que l'impératrice me vit, elle m'appela; et, après m'avoir parlé de choses indifférentes, elle me dit : « La « diplomatie doit faire à présent bien des conjectures; « débite-t-on beaucoup de nouvelles dans la ville? »

Prenant alors subitement mon parti, et cherchant à lire dans ses regards, l'impression que produirait sur

elle une attaque un peu brusque, je lui répondis : « On « en répand une, madame, une très grande, très singu- « lière, et qu'on donne cependant presque partout pour « certaine : c'est que votre majesté doit partir cette nuit « ou l'autre pour Moscou. »

« L'avez-vous cru, monsieur le comte? » me dit cette princesse avec un calme imperturbable. « Madame, « repris-je, les sources d'où vient ce bruit, lui don- « nent un grand air de vraisemblance; votre caractère « seul me porte à en douter. »

« Et vous faites bien, reprit Catherine; écoutez : ce « qui cause cette rumeur, c'est que j'ai ordonné de « réunir promptement sur la route de Moscou cinq cents « chevaux à chaque poste, mais dans l'unique but de « faire venir ici en diligence les régiments que j'ai de- « mandés. Je reste, soyez-en certain. Je sais que vos « confrères les ministres étrangers sont assez en peine « dans ce moment sur ce qu'ils doivent penser, taire ou « écrire. Je veux vous épargner cet embarras; vous « pouvez en pleine assurance mieux deviner que les « autres; mandez donc à votre cour que je reste dans « ma capitale, et que si j'en sortais, ce ne serait que « pour aller au devant du roi de Suède. »

Je crus à cette assurance, et particulièrement à la fierté avec laquelle elle m'avait été donnée. Néanmoins, j'ai su depuis, par des personnes admises dans sa plus grande intimité, que, pendant la durée de cette courte crise, la résolution de cette princesse ne s'était pas toujours maintenue inébranlable, et qu'il y avait eu des instants où la crainte de tomber dans les mains de son ennemi, l'emportant sur un héroïque orgueil, avait donné lieu aux emballages précipités et aux préparatifs de départ, dont le bruit s'était si rapidement répandu.

Quoi qu'il en soit, elle resta. M. de Nolken, ministre de Suède, reçut l'ordre de partir; mais il répondit,

comme Razoumowski, qu'il attendrait les ordres de son maître.

Le 22 juillet, les armées navales russe et suédoise se rencontrèrent et se livrèrent un combat sanglant : chacune des deux flottes perdit un vaisseau, et s'attribua la victoire. L'amiral Greig fut légèrement blessé, mais il continua à tenir la mer, tandis que le duc de Sudermanie rentra dans les ports de Suède. Cette bataille de Hogland parut cependant assez avantageuse aux armes russes pour être célébrée par un *Te Deum* auquel j'assistai.

Gustave III, par une hésitation dont nous ignorions les causes, perdit devant Frédériksham trois semaines précieuses. Le grand duc Paul Pétrowitz partit pour l'armée de Finlande, qui campait à Wibourg; cette armée, ayant reçu des renforts, s'élevait déjà à douze mille hommes. Ce prince n'y fut témoin que de légères escarmouches; de part et d'autre on menaçait beaucoup, on combattait peu.

La joie causée dans la capitale par le *Te Deum* fut un peu troublée par l'arrivée de trois gros vaisseaux de guerre russes, qui rentrèrent dans Cronstadt très maltraités.

M. de Montmorin m'écrivit que le roi désapprouvait entièrement la conduite du roi de Suède. Le langage de ce prince, selon M. de Montmorin, aurait pu faire présager cette conduite; car on savait qu'il avait dit publiquement ces paroles assez remarquables : « Il « faut une guerre pour caractériser un règne. »

Quelques faux avis, quelques mauvais conseils avaient influé sur l'agression téméraire de Gustave. L'année précédente, par l'entremise des Prussiens et des Anglais, il avait conclu, au mois de septembre, un traité avec la Porte, qui lui promettait un subside de quatorze millions de piastres.

Depuis, on avait fait croire à ce prince que la disette

dont la Russie souffrait, et la guerre de Turquie, mettaient l'impératrice dans l'impossibilité de se défendre contre lui. On ajoutait que la flotte russe, mal équipée, n'était montée que par des recrues; enfin il avait du croire d'autant plus facilement ces fausses nouvelles, qu'elles trouvaient alors partout créance, même dans notre cabinet.

A Versailles, malgré mes dépêches, on se persuadait que l'armée russe avait une force plus apparente que réelle. J'éclairai ma cour sur la fausseté de ces rapports. Il est vrai que, dans le Nord, les Russes se montraient peu nombreux; mais ils y occupaient la tête de tous les défilés qui pouvaient faciliter leur entrée en Suède, et défendre aux Suédois celle du territoire russe.

Au reste, si le roi de Suède, par ses menaces, par sa jactance assez déplacée, et par les *Te Deum* ou bals qu'il promettait avant la victoire, avait manqué à toutes les convenances, il faut avouer que, de son côté, Catherine ne les observa guère mieux, et qu'elle manqua de même aux égards que se doivent naturellement les souverains.

Elle fit composer et représenter sur son théâtre un opéra burlesque, où la personne de Gustave III était grotesquement travestie. On l'y montrait sous la forme d'une sorte de capitan rodomont, d'un prince nabot. Ce chercheur d'aventures, guidé par les conseils d'une méchante fée, allait prendre, dans un vieux arsenal, l'armure d'un ancien et fameux géant, dont le casque, lorsqu'il en couvrait sa tête, descendait jusqu'à son ventre, tandis que les bottes du même colosse montaient jusqu'à sa ceinture : ainsi on ne voyait plus qu'une tête, deux jambes et point de corps. Equipé de cette manière, il bornait ses exploits à l'attaque d'un misérable petit fort, dont le commandant, invalide, sortait avec une garnison de trois hommes, et mettait en fuite avec sa béquille le ridicule paladin.

Loin de m'amuser, ce spectacle m'attrista, et l'impératrice, qui reçut à cette occasion beaucoup de gauches et fades compliments, put lire, je l'espère, dans mon silence et dans mon maintien, combien je souffrais en voyant une princesse si noble et si grande, s'abaisser de cette sorte, et se rapetisser en écoutant trop un puéril ressentiment.

Peu de temps après, la cause des hésitations de Gustave se découvrit : l'armée de Finlande et même l'armée suédoise, laissant éclater leurs mécontentements, avaient été entraînées à la révolte par des esprits ardents et inquiets. Elles se montrèrent peu disposées à soutenir une guerre offensive et inconstitutionnelle.

Les agitateurs leur persuadèrent que quelques prétendus Cosaques, auxquels on attribuait les premières hostilités, n'étaient que des soldats suédois que le roi avait déguisés en Cosaques avec des vêtements tirés de l'opéra de Stockholm.

Les communications fréquentes qui existaient entre la Finlande russe et la Finlande suédoise, firent ajouter foi à ces insinuations, d'autant plus qu'on sut bientôt le dénuement absolu de troupes où se trouvait alors la frontière septentrionale de Russie, et les vives alarmes causées à Pétersbourg aux approches d'une guerre aussi imprévue : dès lors l'agression de Gustave devenait évidente.

Vainement ce prince avait espéré que l'apparition de sa flotte sur les côtes de Livonie exciterait des mouvements dans cette province, autrefois suédoise : tout y était resté tranquille ; la bataille navale ne lui avait donné aucun avantage ; aucun succès n'enflammait les courages. Le progrès du mécontentement fut rapide : les troupes suédoises et finoises, sans avoir reçu d'ordres, se retirèrent à vingt-cinq verstes de Frédériksham.

Le roi de Suède, déconcerté, s'éloigna, ne fit qu'une inutile tentative de débarquement et d'invasion sur la

côte de Finlande, et se renferma ensuite, avec douze mille hommes fidèles, dans le camp retranché de Kimengorod, défendu par des lacs, par une rivière, par des abattis, par la mer et par une flottille de galères : c'était une position presque inattaquable, mais assez singulière pour un roi qui s'était d'abord annoncé comme un conquérant.

Deux lettres écrites par ce monarque à l'un de ses plus intimes amis, le baron d'Armfeld, prouveront, mieux que tout récit, sa confiance présomptueuse à son départ de Stockholm, et sa profonde tristesse, lorsque les caprices de la fortune et l'indiscipline de ses troupes eurent dissipé son illusion.

LETTRE DE GUSTAVE III A M. LE BARON D'ARMFELD.

A bord de *l'Amphion*, à l'ancre, hors de Fiederholmerna, le 24 juin 1788.

« Nous voilà enfin partis, mon bon ami, et, quoique « nous ne soyons pas bien loin, il ne faut qu'un bon « vent pour nous favoriser et nous mener en Finlande. « Rien de plus imposant et de plus noble que mon dé- « part. Je vous avais dit que je me conduirais avec « tranquillité, et que je surmonterais la nature, qui se « faisait sentir au moment d'une longue séparation ; « eh bien ! mon ami, cela a été plus facile que je ne « l'aurais cru : l'idée de cette grande entreprise que je « vais tenter, tout ce peuple rassemblé sur le rivage « pour voir mon départ, et dont je me regardais comme « le vengeur ; l'opinion que c'est moi qui vais venger « l'empire ottoman de sa chute, et que mon nom sera « connu en Asie et en Afrique, toutes ces différentes « images qui se sont présentées à la fois à mon esprit « ont maîtrisé tellement mon ame, que jamais je n'ai « senti moins d'émotion à un départ, que dans le mo- « ment où je vais à un péril certain.

« Voici quel fut l'ordre de ma journée : à six heures « je me rendis au sénat, où je nommai sénateurs du « royaume les comtes de Dyben et Rosen. Le comte de « Dyben est chargé *ad interim* des affaires étrangères, « pendant l'absence de M. Oxenstiern. Ensuite je leur « remis leurs instructions. Je leur fis un compliment « et le *drotz* me répondit au nom de tout le sénat. Ils « se levèrent et me baisèrent la main.

« Pendant que cela se passait, l'introducteur des am- « bassadeurs, M. Bédoire, alla chez le ministre de « Russie, qui avait été averti de sa venue par un billet « du comte Oxenstiern, mais non du sujet, et qui croyait « que cette visite était pour lui donner l'heure de l'au- « dience qu'il avait demandée, afin de remettre ses « lettres de notification de la naissance d'une princesse « dont la grande-duchesse venait d'accoucher.

« Le sieur Bédoire lui déclara que j'étais très offensé « des expressions de la note ministérielle qu'il avait « présentée jeudi passé, et qui tendait à vouloir séparer « ma personne de la cause de l'Etat ; mais que, ne vou- « lant pas croire que l'impératrice eût pu participer à « de pareilles expressions, j'aimais mieux l'attribuer à « la seule personne du ministre, vu que cela cadrait « entièrement avec la conduite qu'il avait tenue pen- « dant tout l'hiver ; que je lui faisais savoir que, dès ce « moment, je ne le regardais plus comme ministre pu- « blic, et lui ordonnais de partir dans huit jours de « Stockholm ; que je lui faisais préparer un vaisseau, « et qu'un officier de l'amirauté avait ordre de le con- « duire à Pétersbourg ; que pour le reste de la note « qu'il m'avait présentée, je ferais répondre par mon « ministre à Pétersbourg, lorsque je serais à la tête de « mon armée.

« Voilà le Rubicon passé ; j'annonçai au sénat cette « résolution déjà exécutée, et on envoya une note très « détaillée aux neuf autres ministres étrangers.

« Après la séance, je me rendis dans la salle du chapitre, où les chevaliers et commandeurs des ordres « étaient déjà rassemblés : j'y tins chapitre pour arranger les affaires des ordres pendant mon absence. « Tous les officiers de l'ordre étant absents, le *drotz* « se chargea de la gestion de la place de chancelier ; » le roi d'armes fut chargé de l'office de trésorier, et « le héraut de l'ordre, des fonctions de camérier : c'est « Hansvoth qui a ce soin.

« Après cela, je déclarai que j'avais institué un nouveau grade dans l'ordre de l'Epée, qui ne serait jamais donné qu'en temps de guerre, et de guerre en » Suède. (Les articles à ce relatif, seront publiés à « l'ordre.) Je déclarai en même temps, pour moi et mes « frères, que nous ne nous réservions cette marque de « distinction militaire qu'après l'avoir méritée de l'aveu « de l'armée.

« Après le chapitre, je retournai chez moi, où je « remis au conseil de la chambre les diamants de la « couronne et les miens particuliers pour les garder.

« A huit heures trois quarts, il y eut cercle : toutes « les personnes de ma suite qui ont les entrées de ma « chambre blanche, y furent présentées par moi à la « reine. Ensuite je fis le tour de l'appartement et pris « congé de toutes les dames qui s'y trouvaient.

« Après cela, on ouvrit les portes, et nous sortîmes « pour aller dans la galerie, où je tins le cercle ordinaire, à la fin duquel je sortis précédé des hallebardiers, des pages, de ma cour, du sénat, et tenant la « reine de la main droite, tandis que le duc d'Ostrogothie la tenait de la gauche. Mon fils menait la duchesse, et le reste des dames, ainsi que la cour, me « suivaient, sans ordre, au travers d'une haie immense « de peuple de tous les états et de tous les âges.

« Nous descendîmes ainsi jusqu'au bord de l'eau, où « la grande chaloupe nous attendait. La reine s'arrêta

« sur le premier palier du port, où je l'embrassai, ainsi « que mon fils et ma belle-sœur : ce moment me coûta. « Je saluai toutes les dames, et, prenant mon frère par « la main, je descendis l'escalier du port, où le sénat « s'était rangé en haie, le *drotz* sur la première marche, « ainsi de suite. Je leur donnai ma main à baiser, et de « là, montant dans la chaloupe avec mon frère, les « trois capitaines des gardes, les trois premiers gen- « tilshommes de ma chambre, le premier écuyer, le « premier général, le lieutenant colonel des gardes et « le petit Wrede, je fis quitter le port, aux acclamations « générales de tout le peuple, de tous les vaisseaux « amarrés dans le port, qui se firent entendre ; après « quoi je fis arrêter ma chaloupe, et je répondis par « deux *hourra*.

« Je traversai ainsi le port pour monter sur *l'Am- « phion*, qui était au bord de l'île des Vaisseaux. Je « fis hisser le signal du départ ; mais, comme il faisait « extrêmement calme, et que la file des vingt-huit ga- « lères était longue, je restai à l'ancre pour les voir « passer, attendant à tout moment l'arrivée de ma sœur, « qui allait nuit et jour pour me joindre. Le calme me « fit rester jusqu'à cinq heures du matin, que ma sœur « arriva ; ainsi j'ai pourtant eu le plaisir de la voir. »

LETTRE DE GUSTAVE III A M. LE BARON D'ARMFELD.

Le 5 août 1788, datée de Hussula.

« Je ne vous dis rien de ma douleur et de mon dés- « espoir ; vous les partagez. C'est aux caractères faibles « à se plaindre ; les autres concentrent leurs peines dans « le fond de l'ame, et cherchent les moyens de se rele- « ver. Je n'en vois pas encore pour remédier au mal et « faire finir la guerre ; mais j'en vois pour soutenir no- « tre réputation.

« Dès que les magasins seront établis à Angela, alors

« il faudra marcher sur Wilmanstrad avec ce qui nous « reste de troupes fidèles, combattre et battre le géné- « ral Michelson. Si nous sommes défaits, tout est dit; « mais la réputation de courage nous reste. Si je suis « victorieux, je puis proposer la paix et reparaître sans « honte à Stockholm.

« Nous marchons à trois heures cette après-dînée « sur Summa, où nous vous attendons; nous nous y « arrêtons, s'il est nécessaire, pour ne pas vous aban- « donner, et nous irons camper à Jugfort et Kymmen- « grad.

« Modérez votre zèle, mon bon ami; songez qu'il « faut avec dignité supporter l'adversité, comme il faut « avec modération soutenir la bonne fortune. Attaché « comme vous l'êtes à l'État et à moi, vous ne pouvez « que partager avec douleur notre situation; mais, « comme particulier, vous devez sentir la satisfaction « d'être le seul qui, de toute l'armée de terre, ayez eu « du succès, ayez établi votre poste, et ayez fait du mal « à l'ennemi.

« Adieu; j'espère vous voir ce soir : c'est un soulage- « ment pour moi d'épancher mes chagrins dans le sein « de l'amitié; la bonté du ciel m'en procure les moyens. « Quand il frappe, il soulage souvent »

J'ai raconté avec exactitude tout ce que ma position pouvait me faire savoir relativement à la guerre imprévue commencée avec tant de jactance par le roi de Suède. Cependant le respect dû à un prince célèbre, et l'impartialité dont je désire ne jamais m'écarter, exigent qu'en rappelant un acte de témérité inspiré à Gustave par son caractère chevaleresque et par son trop ardent désir de gloire, je ne me borne point à esquisser son portrait tel que me le traçaient alors ses ennemis.

Peu de mots suffiront pour rendre justice à un roi

qui, se relevant après ses premiers revers, et opposant la fermeté d'un noble caractère aux caprices du sort, aux intrigues et à la révolte, sauva sa renommée, ranima les courages, raffermit la fidélité, combattit avec vaillance, cueillit des palmes glorieuses au milieu de ses désastres, et termina, par une paix honorable, une guerre entreprise avec imprudence.

Gustave III a rempli, de notre temps, un trop grand rôle en Europe, pour ne pas mêler aux reproches que lui ont adressés ses ennemis, les justes éloges que lui méritèrent son esprit, l'élévation de son caractère, son amour pour sa patrie, et les belles qualités qui lui attirèrent l'affection des personnages les plus honorables de son pays.

Écrivant non une histoire, mais des mémoires, je serai court, et je me bornerai à le montrer tel que me l'ont peint l'un de ses plus intimes favoris, le baron d'Armfeld, et M. d'Ehrenstrom, celui de ses généraux qui conservait après sa mort le plus vif enthousiasme pour lui.

On ne peut parler de ce prince sans parler de sa patrie qu'il adorait, et de quelques uns des héros de la Suède, sur la trace desquels il voulait marcher, avec une ardeur qui ne lui permettait pas de mesurer assez la différence des temps et des circonstances.

Cette passion lui fit oublier le sage avis que lui avait donné Frédéric II. Ce grand homme, en le félicitant sur l'heureuse révolution qui avait rétabli son autorité, lui écrivit : « Jouissez de vos succès; travaillez à réta-
« blir dans votre pays l'ordre et la paix : mais songez
« bien qu'aujourd'hui, lorsqu'il existe trois ou quatre
« grandes puissances, qui peuvent chacune mettre sur
« pied trois ou quatre cent mille hommes, un roi de
« Suède ne doit plus prétendre à la gloire des armes
« et des conquêtes. »

Si Gustave l'eût écouté, comme il gouvernait un pays

en partie couvert de glaces et de sables, et qui ne comptait que deux millions cinq cent mille habitants, il n'aurait point attaqué présomptueusement un empire qui en possédait trente millions, et que défendaient cinq cent mille soldats.

Mais le roi de Suède, détournant ses yeux de ce qui l'entourait, ne les fixait que sur les images de Gustave Wasa et de Gustave-Adolphe. Le dernier surtout était son modèle : il se rappelait avec transport les glorieux succès de ce héros, conquérant l'Allemagne à la tête de quinze mille Suédois, et qui prouva par son épée à l'empereur Ferdinand, qu'un grand homme change les mesures, efface les disproportions, et triomphe de la force la plus redoutable.

Ferdinand avait osé prononcer contre Gustave-Adolphe un mot orgueilleux : « Ce roi de neige ne tardera « pas à fondre, puisqu'il ose se mesurer avec le Jupiter « de l'Europe. » Vaine et ridicule prédiction ! Le *roi de neige* ébranla jusque dans ses fondements le trône du *Jupiter germanique*.

Gustave III, enflammé par cet exemple, oubliait le grand changement opéré dans l'esprit de son peuple, par le despotisme de Charles XI, par l'épuisement où l'héroïsme insensé de Charles XII avait jeté la Suède, et par les pertes cruelles que l'ambition et le pouvoir absolu de ce monarque lui avaient fait éprouver.

Cependant il aurait dû se souvenir de tous les obstacles qu'il avait eu à vaincre pour rendre quelque force à son autorité, dont s'était presque totalement emparée une jalouse aristocratie.

En effet, on se rappelle qu'en 1720 les quatre ordres de l'État s'étant arrogé la souveraineté, la royauté n'offrait plus qu'un vain simulacre, et le roi, obligé de signer toutes les résolutions des états, n'était réellement que le serviteur de la diète et le président du Conseil d'État.

Ainsi régnèrent Ulrique-Éléonore, son mari, et leur successeur élu, Adolphe-Frédéric, duc de Holstein, qui fut père de Gustave III.

Il est vrai que cet enfant royal donna, presque au sortir du berceau, les plus brillantes espérances aux partisans de la monarchie déchue : il n'était âgé que de sept ans lorsqu'un général suédois lui dit en riant « qu'il ferait revivre Gustave-Adolphe. » L'auguste enfant lui répondit : « Ce que vous m'adressez à présent comme « une flatterie pourra bien devenir un jour une vérité. » Sa jeune imagination n'était remplie que des traits de l'histoire des deux Gustave, de Christine, de Charles XII, des combats livrés aux Allemands, aux Russes, aux Polonais, des batailles de Lutzen, de Narva et de Pultawa.

Tandis qu'il grandissait, bercé par ces rêves de gloire, la plus grande division régnait dans les diètes, et la Suède se voyait constamment agitée par deux grandes factions : celle des *bonnets* et celle des *chapeaux ;* la première voulait acheter le repos par la dépendance et par l'amitié de la Russie; la seconde ne respirait que l'antique gloire; elle espérait briser son joug, et, avec l'appui de la France, reconquérir la Livonie, ainsi que la Finlande. Les *bonnets* se montraient zélés défenseurs de l'aristocratie républicaine; les *chapeaux* désiraient secrètement que le roi recouvrât son autorité.

Ce fut alors qu'il échappa au jeune Gustave de dire en soupirant, et en parlant de son père : « Le roi n'est « plus que la *poupée* de l'État, parée, à certains jours « solennels seulement, des ornements de la dignité « royale. »

Les troubles croissaient dans les diètes; les deux partis s'enlevaient alternativement la prépondérance; enfin le vieux monarque, poussé à bout par des humiliations sans cesse renouvelées, offrit sa démission à la diète, qui, n'ayant pu le forcer à signer certains décrets, or-

donna d'ouvrir ses lettres, et pour rendre sa résistance inutile, apposait aux actes publics la signature royale tracée à l'aide d'une griffe.

Le jeune Gustave, indigné, alla lui-même reprendre les sceaux au conseil, pour les remettre à son père; il voyagea ensuite avec son frère, ne pouvant supporter plus longtemps la dégradation qui l'affligeait. Ces deux princes étaient à Paris, en 1771, lorsqu'ils apprirent la mort du roi leur père. Gustave courut à Stockholm et convóqua une diète.

Ce fut dans ce moment que le jeune roi parut digne du nom qu'il portait, montrant tour à tour, et suivant les circonstances, l'habileté d'une prudence adroite, la bonté d'un monarque populaire, le coup d'œil d'un profond politique, et la promptitude d'un jeune guerrier.

Son premier soin fut d'affecter une grande indifférence pour le pouvoir enlevé au trône par l'aristocratie, et en même temps de s'attirer, par toutes sortes de moyens, l'affection des peuples. Il y réussit tellement qu'on entendit un jour un de ces paysans intrépides, simples et francs, de la Dalécarlie, lui dire : « Je pars content de « toi : je raconterai à mes compatriotes ce que j'ai vu; « ils auront en toi un bon père; et si jamais tu as besoin « de tes enfants, ceux qui habitent les trois vallées ac- « courront près de toi au premier signe que tu leur don- « neras. »

Gustave voyait avec un secret plaisir la division qui se manifestait dans les diètes entre l'ordre de la noblesse et les trois autres. Le premier, voulant avec un orgueil inflexible s'arroger tous les emplois supérieurs, excitait un mécontentement général. Le roi dissimulait la satisfaction que lui donnaient ces dissentiments, et grossissait, dans le plus grand secret, le nombre de ses partisans.

Bientôt, ayant réuni cent cinquante jeunes officiers commandés par Sprengporten, sous prétexte de former

une école, il se prépara les moyens de saisir la première occasion favorable à ses projets. Plus tard, arrêtant l'arrivage des blés, il créa une disette factice, qui accrut le mécontentement des peuples.

Une nouvelle diète se rassembla : elle était composée de ses principaux adversaires, des partisans de l'Angleterre et de la Russie, qui resserrèrent les liens de l'alliance existant entre la Suède et ces deux pays. Une telle assemblée ne permettait plus de délai; il fallait être totalement abattu par elle ou en triompher.

Détournant avec art l'attention de ses ennemis du véritable péril qui les menaçait, il fit faire une fausse insurrection dans les provinces de Finlande et de Scanie. Cependant Sprengporten, Hellichius et plusieurs officiers gagnés par le roi et par son frère, publièrent des écrits qui attribuaient la famine à l'influence des Russes, des Anglais, et à la corruption de la diète. Le peuple saisissait avidement ces bruits.

Dans le même temps, le drapeau de l'insurrection fut arboré à Christianstad : à cette nouvelle, le duc de Sudermanie rassembla cinq régiments, et se mit en marche à leur tête, ayant soin de persuader aux soldats qu'il existait une conspiration tramée par les Russes contre la vie du roi.

Tous ces mouvements excitent enfin l'inquiétude de la diète; elle fait prendre les armes à deux corps sur la fidélité desquels elle comptait. Rudebeck est chargé par elle de surveiller le roi, et même de l'arrêter, si quelques indices lui donnent lieu de croire que ce prince entretienne quelque intelligence avec les insurgés de Christianstad.

Gustave l'avait prévu : épié, questionné, aucun trouble, aucune agitation ne trahit son secret. « La nou-
« velle que vous m'annoncez, dit-il à Rudebeck, est bien
« invraisemblable et bien extraordinaire. — Ce qu'il y

« a de plus extraordinaire, dit le comte Ribbing en le « regardant fixement, c'est que l'officier de garde à la « porte de Christianstad a affirmé au général Rudebeck « que tout ce qui s'y faisait, s'exécutait par ordre de « votre majesté. — Eh bien! il s'est trompé, » répondit froidement le roi, sans aucune émotion.

Le lendemain Rudebeck, entrant chez Gustave sans se faire annoncer, le trouva occupé à tracer négligemment un dessin de broderie pour une dame de sa cour, et le général, en sortant, dit : « En vérité, ce bon jeune « homme n'est dangereux pour personne dans l'uni- « vers. »

Charles, son frère, s'avançait toujours avec ses cinq régiments. La diète alarmée défend à tous les postes de la ville d'en laisser sortir le roi. Au milieu de cette agitation, Gustave, réunissant une cour brillante, et affectant l'insouciance de la légèreté, ne semblait s'occuper que de plaisirs; mais il avertit ses amis par une missive secrète, que le moment d'agir était venu.

Le conseil voulait le forcer à lui montrer les lettres de son frère; il s'y rend sans crainte et refuse de souscrire à cette demande inconvenante. Quelques conseillers s'écrient qu'il faut s'assurer de sa personne ; alors il sort brusquement, s'élance sur un coursier, vole à l'arsenal, dont ses agents secrets venaient de s'emparer, retourne au château, y trouve la garde montante, appelle près de lui les officiers, leur représente vivement la misère du peuple *et le poids des chaînes forgées avec l'or des étrangers.*

« Je vous jure, dit-il, que, parmi tous les Suédois, per- « sonne n'abhorre plus que moi la souveraineté absolue. « Forcé de défendre ma liberté et celle du royaume « contre d'insolents aristocrates, je vous demande si « vous voulez me jurer la même fidélité que celle dont « la nation suédoise a donné tant de preuves glorieu- « ses à Gustave-Wasa et à Gustave-Adolphe. Dans ce

« cas, je risquerai volontiers ma vie pour le bonheur « de ma patrie et pour le vôtre. » Tous, excepté trois, firent le serment qu'il demandait.

Dans ce moment, le commandant des troupes de la diète annonce qu'il veut parler au roi. « Qu'il se rende « au conseil, répond ce prince; là, je m'expliquerai « avec lui. »

Soudain Gustave attache autour de son bras un mouchoir blanc : c'était le signal convenu avec ses amis. Les officiers des régiments des gardes et de l'artillerie imitent son exemple, sans perdre de temps, il place des postes autour du conseil d'état, et se rend à la parade pour haranguer les soldats.

C'était le moment critique et décisif : après quelque hésitation, il parcourt les rangs, persuade les esprits, entraîne les cœurs, réveille la fidélité et tous jurent de le suivre et de le défendre; une seule voix, par un *non*, osa troubler cette harmonie d'acclamations.

Cependant, dans d'autres parties de la ville, on avait répandu de faux bruits pour faire croire qu'il était arrêté. Le roi y court à cheval, l'épée à la main; à sa vue, la joie du peuple éclate en transports. Dans ce moment, Rudebeck furieux, parcourant les rues, s'écriait en vain « Aux armes, mes frères! aux armes, Suédois! ou « c'en est fait de votre liberté. » Gustave le fit arrêter, ainsi que tous les chefs du parti des *bonnets*.

Ce prince, voulant à la fois garantir la sûreté des ministres étrangers et surveiller leurs démarches, les invita à se rendre dans son palais. Là, il reçut les serments des magistrats et de l'amirauté. Les ambassadeurs lui adressèrent tous leurs félicitations : ceux d'Espagne et de France montraient seuls une satisfaction sincère. Ainsi se termina en peu d'heures, par le génie d'un homme, une grande révolution qui ne fut souillée d'aucune goutte de sang. La tranquillité la plus profonde régnait dans la ville et au dehors.

Le roi écrivit à son frère de renvoyer ses troupes dans leurs quartiers. Mais ce n'était pas assez pour Gustave d'avoir rétabli l'autorité royale par un acte de vigueur, il voulait que la nation sanctionnât ce grand changement. Le peuple suédois fut rassemblé dans une plaine immense. On y voyait toutes les milices bourgeoises sous les armes. Le roi parut et fut accueilli par ce cri unanime : « Vive Gustave! vive le sauveur de la « Suède ! »

Ce prince convoqua les états, et s'y rendit avec pompe. Le faux bruit de l'approche de quelques troupes finoises répandait le trouble dans l'assemblée; le maintien calme et l'éloquence du roi dissipèrent toute inquiétude.

Ce monarque, frappant trois coups avec le marteau d'argent de Gustave-Adolphe, réclama le silence, et lut un acte, rédigé en cinquante-sept articles, dans lequel il promettait de maintenir les anciennes lois, telles qu'elles existaient sous Gustave-Adolphe et jusqu'en 1680; la nation et le roi se jurèrent une fidélité mutuelle, et tout fut terminé par des actions de graces.

Après avoir agi en prince adroit, audacieux et ferme, Gustave se montra bon et grand roi : aucune vengeance ne fut exercée par lui; on proclama une amnistie générale. Ce prince, oubliant les menaces, les affronts faits à son père, disait : « Je ne veux plus d'autre bois- « son que les eaux du fleuve Léthé. » De nobles récompenses furent accordées à Hellichius, à Sprengporten et aux officiers qui, les premiers, avaient soutenu sa cause.

Ses paroles conciliantes calmèrent le mécontentement de quelques puissances étrangères. Le roi se livra ensuite exclusivement aux devoirs que lui imposaient son peuple et sa couronne; il protégea le commerce, l'agriculture, établit des fabriques, des manufactures, distribua du blé aux pauvres, exempta d'impôts les pères de

quatre enfants, triompha des préjugés contraires à l'inoculation, et consacra la liberté de la presse par un édit dans lequel il rappelait que cette liberté n'existait pas en Angleterre, lorsque Charles Ier monta sur l'échafaud.

« Par cette liberté seule, disait le monarque, les administrateurs connaissent ce qu'ils ont fait de mal; c'est par elle seule que la nation peut faire entendre ses plaintes, et c'est par elle encore qu'on peut la convaincre souvent qu'elles ne sont pas fondées. »

Une satyre avait paru contre lui; le roi fit venir l'auteur, qui l'aborda avec inquiétude. « Je vois, lui dit « Gustave, que vous avez beaucoup d'esprit, mais pro« bablement peu de pain. Je veux que vous n'en manquiez plus, et je vous nomme inspecteur de ma bibliothèque. »

Le roi favorisa l'exploitation des mines; son économie fit reparaître l'argent; la liberté qu'il laissa au peuple ramena la confiance et releva le crédit. Ennemi du luxe, ce prince publia des lois somptuaires, et en démontra si bien la nécessité pour une nation pauvre, qu'elle s'y soumit.

Il trouva le moyen de rendre vingt-deux jours par an au travail, en supprimant d'antiques fêtes; mais, toujours chevaleresque au milieu de l'exercice de ses vertus royales, à l'imitation du fameux roi Artus, il voulut que des chevaliers fussent chargés de la protection des orphelins, des vieillards et de la surveillance des hôpitaux.

Ami des lettres, ce prince correspondait avec plusieurs savants; il releva l'université d'Upsal, créa des académies, écrivit plusieurs pièces de théâtre, et en érigeant une statue de Gustave-Wasa, il composa un poème lyrique, et le fit jouer à Stockholm. Les idées romanesques de sa jeunesse se réveillaient souvent en lui; aussi le vit-on donner au peuple le spectacle de quelques tournois et de quelques carrousels.

Pendant dix-huit années, un règne juste, généreux, libéral et sage, fonda sa puissance et sa renommée sur l'affection d'un peuple loyal et libre. Cependant, tandis que sa raison le portait à maintenir la paix, son amour trop vif pour la gloire lui faisait secrètement désirer la guerre ; il s'y prépara de loin, construisit des vaisseaux, amassa des munitions, fortifia, instruisit et exerça son armée.

Tout paraissait sourire à ses espérances : ayant rétabli l'ordre dans son royaume, il parcourut presque toutes les contrées de l'Europe, et reçut de grands éloges, quoiqu'on trouvât parfois ses belles qualités mêlées d'une vanité trop saillante, qui le portait souvent et à tout propos à répéter le récit de sa révolution.

Ce mélange de sagesse et d'orgueil influa sur sa destinée : l'une lui avait donné dix-huit ans de bonheur, l'autre fit naître les orages qui, après avoir compromis son trône, finirent par exciter contre lui des ressentiments dont la violence trancha perfidement ses jours.

Dès 1786, une assez forte opposition s'était manifestée dans l'ordre de la noblesse ; l'ambition belliqueuse du roi ne tarda pas à l'aigrir. Ce prince était sans cesse tourmenté par le chagrin de voir la Russie maîtresse de la Livonie et d'une partie de la Finlande.

Ce fut dans l'espoir de trouver l'occasion de les reconquérir que, d'après des insinuations étrangères, il conclut une alliance avec la Porte. Par ce traité on était convenu que, si l'une des deux puissances se trouvait attaquée par la Russie, l'autre regarderait l'offense comme personnelle, et qu'aucune des deux ne désarmerait sans avoir obtenu une satisfaction convenable.

Nous avons vu à quel point son espoir fut trompé, et l'on a peine à concevoir comment il avait pu ignorer les dispositions de la noblesse, et les intrigues qui travaillaient son armée. Comptant avec trop de confiance sur la négligence de son ennemi, il regardait son triom-

phe comme certain, et s'était emporté au point de prononcer ces paroles menaçantes devant le conseil d'état : « Si le sort favorise les armes de mon peuple, je n'épargnerai, parmi tous les monuments de l'insolence « des Russes, que la statue de Pierre le Grand, pour « graver et éterniser sur son piédestal le nom de « Gustave. »

Il aurait pu, au moins momentanément, réaliser cette menace au milieu de Pétersbourg, qui se trouvait sans défense ; mais quelques jours perdus, une bataille de mer indécise, et la rébellion de ses troupes, firent disparaître pour toujours ses idées chimériques de conquête et d'invasion. Depuis, on verra que Gustave, réduit à se défendre, trouva dans son courage le moyen de rétablir sa fortune, et de sortir d'un pas si périlleux avec quelque gloire.

Tandis que ce nouvel ennemi menaçait l'impératrice d'une attaque si imprévue, les lenteurs de son armée du midi épuisaient la patience de cette princesse. Oczakoff n'était pas même encore sérieusement attaqué. « Je crois, m'écrivait le prince de Ligne, que nous « avons commencé le siège de cette place ; ou du moins « on se l'imagine, parce qu'on vient de faire quatre « mauvaises redoutes à sept cents toises, et des retranchements à neufs cents des murs de la ville. L'ennemi « n'a pas daigné tirer sur nos ouvriers, quoiqu'on ait « choisi, pour travailler, les deux nuits les plus claires « et la plus belle lune.

« Potemkin, comme endormi, semblait ne songer ni « à combattre ni à se garder : peu de jours après, ses « retranchements furent surpris et attaqués par deux « mille Turcs ; ceux-ci, se précipitant sur une batterie « défendue par le prince d'Anhalt et par un seul bataillon, étaient au moment de l'enlever. Le prince n'en« voyait ni ordres ni secours.

« Il s'était permis quelques légères railleries sur l'ac-

« tivité perpétuelle de Nassau ; celui-ci s'en vengea no-
« blement : ayant débarqué ses troupes et sauvé le prince
« d'Anhalt, ainsi que sa batterie, il porta lui-même au
« prince Potemkin le rapport du général Anhalt qui dé-
« clarait lui devoir son salut. En même temps, il s'ex-
« cusa avec ironie d'avoir osé combattre sans attendre
« l'ordre du chef de l'armée. »

A cette même époque, les Autrichiens reçurent un assez grand échec : l'empereur Joseph ayant trop étendu ses lignes, elles furent percées par les Turcs, qui profitèrent de cet avantage pour exercer de grands ravages dans le Bannat.

Ce fut dans ces circonstances que le prince de Ligne écrivit à ce monarque la lettre suivante : « J'espère,
« sire, que le mois de septembre réparera les malheurs
« du Bannat et les non succès de la Bosnie.

« Pouvait-on croire que cet empire musulman, déla-
« bré, eût pu mettre l'empire russe dans un tel péril?
« Le plan des Turcs était fort beau; car si le roi de
« Suède avait attaqué trois semaines plus tôt ou plus tard,
« et si le capitan pacha avait réussi, comme il le devait,
« à écraser avec sa forêt de mâts qui couvrait le Liman,
« les pauvres bateaux de pêcheurs et les galères de
« cuisine, qui formaient toute la flotte de notre roma-
« nesque navigation du Boristhène, le roi serait arrivé
« à Pétersbourg, et le pacha à Kherson. »

Enfin la fortune, qui avait paru quelques instants abandonner Catherine, revint lui sourire : elle reçut la nouvelle d'une seconde et complète victoire remportée par le prince de Nassau dans le Liman. Comme les gros vaisseaux et les frégates russes, gênés par les bas-fonds, ne pouvaient joindre la flottille, Paul Jones s'y rendit de sa personne, et offrit à Nassau de le seconder de son seul courage, mais en s'efforçant cependant de contenir sa bouillante ardeur. « Nous courons à une perte cer-
« taine, lui disait-il; jamais avec quelques galères et

« ques bateaux plats, on ne s'est avisé d'attaquer une « forte escadre et des vaisseaux de soixante-quatorze et « quatre-vingts canons; c'est une folle témérité, vous « serez écrasé. »

« Vous vous trompez, répondit le prince; l'ame « manque à ces colosses, et l'art à leur artillerie. Ils ne « savent pas pointer, ils tirent en l'air. Nous marche- « rons à eux sous une voûte de feu, qui nous fera peu « de mal; nous les incendierons et nous les détrui- « rons. »

Sa prédiction s'accomplit : il fit sauter six vaisseaux de guerre, en prit deux, et incendia presque toute la flotte turque; le capitan-pacha se sauva dans une chaloupe; quatre mille Turcs furent faits prisonniers. Le général Souwaroff, par des batteries de terre bien dirigées, contribua efficacement à cette victoire.

Le comte Roger de Damas, commandant douze chaloupes canonnières, mérita dans cette action, par son intelligence et par sa bravoure, de justes éloges. Nassau le chargea de porter au prince Potemkin le pavillon amiral du capitan-pacha. Apraxin fut envoyé en courrier à l'impératrice.

Potemkin était alors campé près d'une hauteur nommée Novo-Grégori; transporté de joie à la nouvelle de la défaite des Turcs, et laissant éclater les idées superstitieuses que depuis son enfance il n'avait pas cessé de conserver, il saute au cou du prince de Ligne, et lui dit : « Vous voyez cette église de « Novo-Grégori; je l'ai consacrée à mon patron, et « le premier combat de Nassau a eu lieu précisément « le lendemain de la fête de ce bon saint. Aujourd'hui « nous sommes encore près de son église; eh bien! « voici la flotte musulmane incendiée, voilà de nou- « veaux coups de mon patron : cela n'est-il pas clair? « Ah! je suis vraiment *l'enfant gâté de Dieu.* »

Ce triomphe consolait un peu l'impératrice des alar-

mes que lui causait le roi de Suède. Elle fit chanter un *Te Deum*, et choisit pour cette célébration l'église de la Forteresse, située en face de la statue de Pierre le Grand, hommage digne d'elle et de lui.

Cette princesse me dit que les quarante-deux gouvernements de son empire venaient de lui offrir chacun un bataillon, mais qu'elle les avait refusés, parce que les recrues qu'elle avait tirées de Moscou et de Pétersbourg lui suffiraient pour repousser les armes de Gustave.

Comme elle me demanda si j'avais quelques nouvelles de France, je lui dis qu'on y croyait qu'elle avait écrit au roi de Suède une lettre fort dure, qui avait excité les ressentiments de ce monarque. « Je suis fort aise, « monsieur le comte, me répondit-elle, que vous m'en « ayez parlé. Je sais qu'on a répandu cette fable en plu- « sieurs endroits; mais j'espère que vous me croyez « incapable de dire ce qui n'est pas vrai. Eh bien, « vous pouvez faire usage de mes propres paroles : le « fait est que depuis 1785, je n'ai pas écrit une seule « lettre au roi de Suède. »

Je sus aussi par elle que le capitan-pacha, ayant rejoint le reste de son armée navale forte encore de trente-cinq voiles, dont quinze bâtiments de soixante-quatorze et de quatre-vingts canons, avait rencontré sur la mer Noire l'amiral Woynowitz, qui marchait contre lui avec dix-sept vaisseaux.

Un combat eut lieu; il fut peu décisif. Les turcs perdirent un bâtiment de vingt canons; une frégate russe fut assez maltraitée pour se voir forcée de rentrer dans Sevastopol. Le capitan-pacha se retira sur la côte de Varna. Woynowitz continua à tenir la mer.

Dans le nord, l'amiral Greig cherchait vainement la flotte suédoise; il ne rencontra que quatre vaisseaux; trois lui échappèrent; un seul de soixante-quatorze canons, toucha sur un écueil, et fut brûlé par les Russes. On fit prisonniers cinq cents hommes de son équipage.

Catherine avait envoyé à son amiral le cordon de Saint-André. Greig répondit : « Cette décoration ne se « donne qu'à une naissance illustre ou à de grandes « actions ; je ne possède point l'une, je n'ai point encore « fait les autres. Je garde avec respect mon cordon, « mais je ne le porterai que lorsque je l'aurai mérité. »

Sur terre, il ne se passait rien de remarquable. Armfeld, après quelques légers avantages sur les Russes, s'était retranché à Pittis ; il fit avec ordre et vigueur sa retraite quand le reste de l'armée suédoise s'éloigna subitement de Frédériksham.

A cette époque où nous ignorions encore l'insurrection de l'armée finoise, cette brusque retraite excitait autant de surprise à Pétersbourg, que la marche précipitée des Suédois y avait d'abord causé d'alarmes. On nous apprit vaguement que les troupes suédoises de Finlande, prêtes à repousser une invasion, se déclaraient contraires à une guerre inconstitutionnelle.

Pendant ce temps, M. de Montmorin m'écrivit que le roi de Suède venait de réclamer les subsides qui lui étaient promis par un ancien traité. On lui répondit qu'étant agresseur, sa réclamation n'était pas fondée, et que relativement aux subsides ordinaires de paix, le roi désirait que les circonstances lui permissent de les payer.

Cette réponse, communiquée au ministère russe, lui causa une vive satisfaction, et réveilla quelques espérances de voir enfin conclure la quadruple alliance. M. de Montmorin me pressait bien aussi de l'accélérer, mais en m'en ôtant les moyens, puisqu'il persistait à refuser de garantir l'intégrité de la Pologne.

M'étant rendu à l'Ermitage, j'appris par l'impératrice que le roi de Suède, quittant son camp, avait repris le chemin d'Abo au lieu de suivre, en retournant à Stockholm, la route qu'il avait prise pour aller en Finlande. « Ce prince, me dit-elle avec un sourire iro-

« nique, est un peu déconcerté : son peuple n'ignore « pas que la flotte victorieuse des Suédois reste toujours « renfermée dans ses ports, tandis que l'infortunée « flotte russe tient constamment la mer. »

Cette princesse ordonna à ses ministres de nous communiquer son manifeste contre la Suède ; il était rédigé avec force, noblesse et modération. Mais, en le faisant connaître au gouvernement danois, elle s'était exprimée en ces termes : « Le roi de Suède a tiré im- « prudemment son épée en s'armant contre moi, il « faut qu'il en jette le fourreau. »

Gustave l'ayant su, dit : « Ce sont les mêmes mots « dont Sixte-Quint s'était servi en parlant du duc de « Guise le Balafré : *lorsqu'un sujet*, dit-il, *tire l'épée « contre son maître, il faut qu'il jette le fourreau ;* « quant à moi, je ne crois pas être un sujet de l'impéra- « trice, et je ferai ce que je pourrai pour le lui prou- « ver. »

C'était un spectacle assez singulier que celui de voir ainsi deux souverains se faisant une guerre de paroles assez animée, tandis que, de leurs deux armées, l'une paraissait tout étonnée d'être prise au dépourvu, et l'autre se montrait plus disposée à négocier qu'à combattre.

Je venais d'apprendre, par un avis secret, que les troupes finoises parlaient de se joindre aux Russes contre leur roi ; ce que mon émissaire m'avait mandé, fut, peu de jours après, confirmé par l'arrivée à Pétersbourg d'un transfuge suédois, le général Sprengporten. Il avait quitté par mécontentement le service de Gustave, et venait offrir son épée à Catherine. Cette conduite m'inspirait quelque défiance sur la vérité de ses récits. Cependant nous sûmes bientôt qu'ils n'étaient pas fort exagérés, et les causes réelles de la brusque disparition du roi de Suède me furent alors totalement expliquées.

Gustave, s'étant borné à faire une reconnaissance sur Frédériksham dans les derniers jours de juillet, avait paru perdre sans motif un temps précieux. Voulant toujours éviter de se déclarer agresseur, il avait espéré que ses menaces lui attireraient quelques hostilités de la part des Russes. Trompé dans cette attente, il fit marcher en avant Armfeld, qui combattit avec succès un corps détaché; mais, trop ardent dans cette attaque, il fut entouré, et se vit au moment d'être pris.

Alors Gustave lui écrivit le billet suivant, qui tout à la fois peint le genre de son esprit, et montre quels étaient ses projets : « Au lieu de vous louer, il faut que « je vous gronde : c'est à votre cordon bleu que vous « devez toute cette *aubade;* on vous aura pris sûre- « ment pour moi ou pour mon frère. Voyez la belle ma- « nœuvre que c'eût été si on vous eût pris, et le triom- « phe de l'impératrice, d'avoir dans ses mains une des « premières personnes de ma cour! Nous allons mar- « cher avec l'armée à votre secours. Il faut respecter « Frédériksham jusqu'à ce qu'on puisse l'attaquer for- « mellement; car l'Angleterre a déclaré au Danemarck « qu'elle s'attendait que cette puissance garderait la neu- « tralité. »

On ne conçoit pas trop pourquoi le roi croyait nécessaire de faire en forme le siège d'une bicoque telle que Frédériksham. Au reste, les mouvements de sa grosse artillerie étant trop lents, il s'était enfin décidé à s'emparer de la ville par surprise. En conséquence, voici quel avait été son plan : il devait attaquer sur trois points; Hastfelt pénétrait par la frontière du nord; Armfeld se maintenait dans le poste important de Pittis, pour couvrir la marche du roi sur Frédériksham; Siegroth, avec des galères et des troupes de débarquement, se portait sur la côte à peu de distance de Pétersbourg; et, lorsque celui-ci annoncerait par des coups de canon que sa

descente était effectuée, Gustave devait attaquer Frédériksham.

D'abord ce plan parut s'exécuter sans obstacles. Le signal convenu apprit au roi le débarquement de Siegroth, qui en effet marchait avec célérité pour combattre Michelson; mais tout à coup, au milieu de son mouvement, il reçoit l'ordre de se rembarquer; ce qu'il ne put faire sans être poursuivi et fort maltraité par les Russes.

Or, voici ce qui avait donné lieu à ce subit et inconcevable contr'ordre : dès que Gustave eut entendu le canon de Siegroth, il avait ordonné à ses troupes de s'élancer sur Frédériksham; mais, au lieu de lui obéir, on murmure, on s'arrête; les officiers sortent de leurs rangs, l'entourent, et lui représentent qu'il ne doit pas exposer sans nécessité la vie de ses sujets.

Le roi, irrité, exige l'obéissance; alors tous, levant le masque, déclarent qu'ils ne prendront point de part à une entreprise aussi contraire à la constitution que l'est cette guerre offensive. « Nous sommes prêts, disent-ils, à défendre la patrie, à verser la dernière « goutte de notre sang pour elle; mais jamais nous ne « consentirons à attaquer un État voisin sans une cause « légitime : tout ce que nous ferons sera de couvrir la « frontière pour la défendre contre une invasion enne« mie. »

Gustave, pénétré de douleur et enflammé de colère, s'adresse aux soldats, leur rappelle le serment qu'ils lui ont prêté, s'efforce de réveiller leur fidélité, d'entraîner leur courage; mais tous, posant les armes à terre, jurent qu'ils ne feront point en avant un pas de plus.

Ce fut ainsi, et sous les murs d'une forteresse ennemie, que Gustave vit éclater cette révolte, dont jusque-là il n'avait pas eu le moindre indice. Bientôt il découvrit que le but des principaux conjurés était de parvenir, avec l'assistance de la Russie, à rétablir l'ancien gou-

vernement aristocratique, tel qu'il avait existé en 1720.

D'après ces faits, on comprend comment le roi, désespéré, se vit forcé de faire rembarquer Siegroth, de renoncer à tout plan de conquête, et de retourner dans sa capitale, où il reçut la nouvelle de l'armement des Danois, et de l'approche de ce nouvel ennemi qui menaçait plusieurs de ses provinces.

Au reste, lorsque depuis il eut trouvé le moyen de ramener son armée à l'ordre et à la soumission, ceux des conjurés auxquels il accordait un généreux pardon n'en furent pas moins sévèrement punis; car, à leur retour dans Stockholm, le peuple les traita de lâches, et les insulta tellement qu'ils n'osaient plus paraître en uniforme dans les rues.

Ces évènements dissipèrent l'inquiétude fondée que le commencement de cette guerre avait inspirée à l'impératrice, en menaçant d'un coup si imprévu sa capitale, sa fortune et sa gloire. Dans le même temps, elle apprit qu'Oczakoff était bombardé.

Le prince Potemkin, sortant de son apathie, commençait à se mettre en action; mais, actif comme paresseux à contretemps, il fit sans nécessité, et accompagné de tous ses généraux, une reconnaissance jusqu'à demi-portée de fusil des murs de la place. Cette bravade coûta la vie à plusieurs Russes; d'autres furent blessés: le prince de Ligne eut un cheval tué sous lui. L'impératrice blâma assez sévèrement le prince Potemkin de cette inutile algarade.

Souwaroff ne fut pas moins imprudent : les Turcs ayant fait une sortie, ce général, après les avoir repoussés, les poursuivit si ardemment, qu'arrivé près des portes de la ville, une décharge à mitraille lui tua deux cents hommes. Dans le Nord, l'amiral d'Essen s'empara de dix-sept vaisseaux marchands suédois.

On jugeait alors si mal en Russie la situation intérieure des affaires de la France, et l'embarras où elle

jetait notre gouvernement, que l'impératrice s'opiniâtrait à regarder comme très prochaine la conclusion de la quadruple alliance. Son humeur contre les Anglais et les Prussiens la lui faisait vivement désirer. Elle avait en conséquence demandé que la négociation, au lieu d'être transférée à Paris, se continuât à Pétersbourg, et, sur la promesse d'un projet d'articles annoncé par M. de Montmorin, elle se persuadait que j'allais bientôt recevoir les pleins pouvoirs nécessaires pour terminer cette affaire importante.

Le comte Bezborodko me dit « qu'il espérait que, dans « le projet d'articles qu'on attendait, celui qui concer- « nait la garantie du territoire polonais serait peut-être « modifié, mais non annulé. En effet, continua-t-il, sans « cette clause le traité serait vraiment illusoire, puisque « c'est seulement par la Pologne que le roi de Prusse « peut attaquer les cours impériales. La Russie devant « être neutre entre l'Angleterre et la France, et celle-ci « entre les Russes et les Turcs, que signifierait un traité « qui n'opposerait aucun frein aux vues ambitieuses du « roi de Prusse? »

Ce ministre, nous offrant chaque jour de nouvelles concessions, s'étonnait de notre lenteur. Il ne savait pas le mot de l'énigme; or, le voici : l'archevêque de Sens, principal ministre, craignant par-dessus tout de s'engager et de se voir mêlé, par là, dans une guerre quelconque, n'osait avouer cette faiblesse; aussi, pour conserver une apparente dignité, il voulut avoir l'air de négocier, mais en se servant avec soin des plus frivoles prétextes pour ne rien conclure.

Toutes les lettres que je recevais de France m'expliquaient suffisamment ces vues que M. de Montmorin secondait à regret, car, sur ce point, sa correspondance particulière était fort différente de ses dépêches officielles. Forcé de remplir un devoir pénible, je soutenais de mon mieux l'étrange système de notre cabinet.

« La neutralité maritime des Russes, disais-je, nous « enlève la seule garantie désirable pour nous, c'est à « dire une garantie contre les Anglais, nos ennemis « personnels, et nous faisons bien assez pour vous, en « nous engageant à la guerre, dans le cas où les Prus- « siens voudraient s'agrandir aux dépens des posses- « sions de l'empereur et de l'impératrice, sans nous ex- « poser encore aux chances d'une autre guerre, pour « garantir l'intégrité de la constitution et du territoire « de la Pologne, pays éloigné, et avec lequel, par la « faute même des deux cours impériales, nous n'avons « plus conservé depuis longtemps aucun rapport. »

Il est vrai qu'après m'être ainsi conformé à mes instructions, j'écrivis franchement à ma cour ce que je pensais : « Je n'ai parlé ainsi, disais-je à M. de Mont- « morin, que par obéissance; mais les Russes ont rai- « son, et nous leur refusons ce que nous aurions du leur « demander. Au fond, que nous offrent-ils? Les moyens, « par une forte ligue, de réprimer nos rivaux, de con- « server notre influence à la Porte, et de la recouvrer « en Hollande. Songez-y bien, je vous conjure; la con- « séquence de nos refus sera probablement notre isole- « ment complet en Europe, un rapprochement de la « Russie avec l'Angleterre et la Prusse, dont un nou- « veau partage de la Pologne sera le gage. La paix se « fera sans notre entremise; l'Angleterre restera maî- « tresse de la Hollande; enfin nous perdrons à Constan- « tinople et en Suède toute considération et toute in- « fluence. »

Les nouvelles devenaient de plus en plus satisfaisantes pour l'impératrice et alarmantes pour Gustave. Les chefs de l'armée finoise, au lieu de combattre les Russes, envoyèrent des messages d'amitié, et même des rafraîchissements, aux commandants des troupes de Catherine; ensuite, rejoignant la principale armée

suédoise, ils entretinrent et aigrirent son mécontentement.

Le roi de Suède, en la quittant pour retourner à Stockholm, l'avait laissée sous les ordres de son frère, le duc de Sudermanie. Celui-ci tenta quelques efforts pour rétablir la discipline, mais ce fut vainement. Les rebelles lui déclarèrent qu'il ferait mieux de se retirer, parce qu'on était décidé à se confédérer contre le roi pour le forcer à la paix. On prétendait même poser des bornes à son pouvoir, dont il avait abusé en trompant sa nation, en attaquant injustement la Russie, et en exposant la patrie à une ruine totale; enfin tous demandaient qu'on proposât à l'impératrice une cessation d'hostilités, et qu'on implorât même son appui.

Le duc de Sudermanie, soit par adresse, soit par faiblesse, convint des torts de son frère, affecta un ardent patriotisme, et s'efforça de prouver à l'armée que la paix était son plus cher désir. Il se rendit ensuite au camp des Finois, leur tint le même langage, et écrivit au grand-duc Paul pour lui proposer une trêve et une entrevue.

Le grand-duc, en s'éloignant, éluda cette entrevue; mais, d'après ses ordres, le comte Poushkin consentit à traiter. En conséquence, le colonel Montgommery fut chargé, par les Suédois, de se rendre à Frédériksham pour négocier. De son côté, l'impératrice envoya Sprengporten en Finlande avec des ordres secrets.

Il est difficile de comprendre pourquoi cette princesse, si habile, si éclairée, laissa échapper l'occasion la plus favorable que pût lui offrir la fortune, pour terminer en un instant la guerre, et pour établir d'une manière durable, en Suède, son influence, on peut même dire sa domination.

L'armée de son ennemi voulait s'unir à elle; les esprits étaient montés comme ils le sont toujours au commencement d'une révolte; ils éclataient en reproches

contre le roi, et se permettaient les plus sanglantes railleries sur son casque théâtral, sur son panache vert, et sur le peintre de batailles qu'il avait appelé près de lui pour immortaliser ses triomphes, enfin sur la promesse qu'il avait faite de prendre Pétersbourg en une semaine, et d'y donner des bals aux dames suédoises.

Si Catherine eût profité de ce moment, le traité une fois signé, l'armée rebelle, compromise, n'avait plus de voies ouvertes pour le repentir. Gustave aurait été réduit à capituler, et à souffrir le rétablissement de l'ancienne oligarchie, que désirait un parti aussi puissant que nombreux; mais une telle révolution devait être l'effet et non la condition du traité.

Catherine, trop irritée pour voir juste, manqua son but en le montrant trop tôt. Elle offrit bien de consentir à un armistice et même à la paix, mais avec cette clause expresse, que l'armée forcerait le roi de rendre à la nation ses anciens privilèges.

Ainsi, au lieu de conclure, on négocia, on réfléchit; le patriotisme murmura au fond des cœurs; et Gustave, profitant de ces retards et de ces incertitudes, trouva peu de temps après, par des actes de vigueur, ainsi que par un heureux mélange de clémence et de sévérité, les moyens de rappeler ses troupes au véritable honneur, de regagner leur affection, et de réunir assez de forces pour se défendre glorieusement contre sa redoutable ennemie.

A défaut de paix et d'alliance, on pouvait au moins conclure une trêve; le duc de Sudermanie n'y attachait d'autre condition que le débloquement de la flotte suédoise, renfermée alors à Sweaburg. Mais l'impératrice, craignant que cette clause ne couvrit un piège, refusa d'y consentir, de sorte que les hostilités continuèrent; et ce qu'elle appela prudence, fut regardé assez généralement comme une grande faute commise par sa fierté.

La prolongation de cette guerre convenait parfaitement aux vues des Anglo-Prussiens; la paix était cependant dans leur langage, mais l'ambition dictait leurs plans. Ils offraient partout leur médiation, et soufflaient partout la discorde. Après l'avoir excitée en Hollande, à la Porte et en Suède, ils agitaient alors la Pologne, et le roi de Prusse ne négligeait aucuns moyens de s'assurer de la possession prochaine de Dantzick.

La quadruple alliance aurait pu seule contrarier leurs desseins: aussi menaces, offres insidieuses, bruits semés avec art, tout était employé par eux, pour empêcher la conclusion de ce pacte qui les aurait déconcertés.

C'est ce que je m'efforçai vainement de faire comprendre à notre ministère, par une dépêche que j'envoyai à Versailles, le 19 septembre. « Si nous signons « la quadruple alliance, écrivais-je, l'Angleterre et la « Prusse reculeront devant quatre grandes puissances. « Leur crédit à la Porte tombera; elles perdront peut-« être leur influence en Hollande, et elles n'oseront « rien tenter en Pologne. Dans le cas contraire, elles « nous enlèveront nos amis, et dicteront la paix, en « donnant Dantzick aux Prussiens et des fers à la Po-« logne. Quant aux Turcs, ils seront trop heureux « d'obtenir à tout prix la cessation de la guerre. »

Quelquefois on paraissait à Versailles reconnaître ces vérités, et je voyais de nouveau luire, pour notre considération politique, quelques rayons d'espoir, qui, peu de temps après, se trouvaient encore évanouis.

Un soir, en rentrant chez moi, on m'apprit qu'un courrier extraordinaire y était arrivé, mais que, ne m'y trouvant pas, il était ressorti sans me laisser ses dépêches. Le fait me paraissant étrange, je demandai s'il venait de France, et ma surprise fut encore plus grande lorsqu'on me dit qu'il arrivait du Kamtschatka. J'avais déjà reçu, à mon grand étonnement, depuis peu

de jours, quelques lettres de change tirées sur moi par des négociants de Sibérie.

Le lendemain tout fut éclairci; je vis entrer dans mon cabinet le jeune Lesseps, fils de l'ancien consul de France à Pétersbourg. Il s'était embarqué avec M. de La Peyrouse; cet illustre et infortuné marin l'avait débarqué, fort heureusement pour lui, sur la côte du Kamtschatka, en le chargeant de dépêches pour la France.

Ce jeune voyageur venait de traverser toute l'Asie: il lui avait fallu un an pour arriver à Pétersbourg; la rigueur excessive du climat l'avait forcé de rester trois mois dans la presqu'île; de plus, ne trouvant point de bâtiment pour traverser la mer d'Ochotsk, il employa trois autres mois à faire le tour du golfe.

Je sus par lui des détails très curieux sur le Kamtschatka, sur la Sibérie, et sur les mœurs des habitants de ces vastes solitudes. Depuis, il a imprimé une relation de ce singulier voyage, relation écrite avec clarté et avec un naturel digne d'attirer une juste confiance.

M. de La Peyrouse me priait d'obtenir de l'impératrice quelques graces marquantes pour M. de Kosloff, gouverneur du Kamtschatka. Les Français avaient reçu de lui le plus obligeant accueil: ce gouverneur ne souffrit même pas qu'il payât les bœufs donnés à l'équipage français. Au reste, dans tout l'empire, M. de Lesseps avait trouvé des secours, des escortes et de l'argent, que, conformément au vœu de M. de La Peyrouse, je m'empressai de rembourser.

Le jeune Lesseps, zélé, ardent, infatigable, ne voulut point se reposer à Pétersbourg; pressé d'exécuter les ordres dont il était chargé, il me demanda de l'expédier en courrier à Versailles: j'y consentis et je lui donnai mes dépêches. Il est peut-être le seul Européen qui ait traversé directement, de l'est à l'ouest, toute l'Asie et toute l'Europe.

A peu près dans le même temps, un négociant français, M. Begouen, respectable par ses vertus, par ses lumières et par sa conduite dans les divers emplois qu'il a exercés, me donna un mémoire très important, que je l'avais engagé à faire sur le commerce du Nord; je l'adressai à M. de La Luzerne et à M. Necker.

Il leur disait de grandes vérités qu'on ne saurait trop répéter : « Nous regardons à tort les vues de commerce « comme la partie subalterne de la politique, tandis que « les Anglais s'en occupent principalement; ils nous « font dans ce genre une guerre constante que n'inter- « rompt aucune paix : cette guerre, bien conduite, est « la source de leurs richesses et la base de leur crédit; « elle leur procure le triste avantage de ralentir notre « industrie, de paralyser notre navigation, et de con- « server leur influence prépondérante dans le Nord, « par une immense exportation. Celle-ci leur fournit de « plus une foule de matelots exercés, qui se préparent « ainsi à nous combattre avec avantage. »

Je reçus à cette époque des ordres de ma cour : Gustave avait demandé ses bons offices. On me chargeait de les faire agréer par l'impératrice, ce qui n'était pas sans difficulté ; car alors le roi de Suède, peu sincère à l'égard de Louis XVI, avait aussi sollicité la médiation de la Prusse, de l'Angleterre et de la Hollande, dont les ministres offrirent en effet à l'impératrice de se rendre médiateurs entre elle, les Suédois et les Turcs. Mais Catherine, persuadée que ces trois cabinets ne parlaient de paix que pour prolonger la guerre, n'accepta pas leur proposition.

Cette princesse était alors trop instruite de leurs manœuvres pour être trompée par leurs artifices. Dans le mois de mai de cette même année 1788, M. le chevalier Altesti, attaché à la légation de M. de Bulgakoff, et très dévoué à ce ministre, était arrivé de Constantinople : il m'apportait une lettre de M. de Choiseul ; se trouvant

à Pétersbourg sans son protecteur, il s'était adressé à moi en toute confiance, comme à un homme qu'il supposait à portée de connaître la cour de Russie et ceux dont le crédit était le plus influent ; je lui donnai des conseils qui, dans la suite, lui furent utiles.

Ce jeune homme, d'une bonne famille de Raguse, dont le peuple, par la conformité de la langue et la tradition d'une origine commune, regarde la Russie comme sa patrie primitive, avait été engagé au service par M. de Bulgakoff, qui l'avait présenté à l'impératrice lors de son passage à Kherson. A son arrivée à Pétersbourg, le ministre lui avait ordonné de rédiger un mémoire qui pût donner à l'impératrice une juste idée de ses talents. Déjà il en avait fait un sur les ports de l'Italie, dans lesquels la flotte russe pouvait séjourner.

Mais, comme il m'avait plusieurs fois parlé des intrigues anglaises et prussiennes à Constantinople, et particulièrement de celle du chevalier Ainsley, dont il paraissait plus instruit qu'aucun autre, je lui dis que, pour donner une meilleure idée de son instruction et de son talent, il ferait mieux de rendre un compte exact de ce qui s'était passé de son temps à Constantinople, et des moyens employés pour déterminer la Porte à une rupture si peu prévue.

Il suivit mon conseil, et quelques jours après, me montra son mémoire, que je trouvai rédigé avec esprit, force et clarté : on y voyait toute la chaleur d'un homme que MM. Dietz et Ainsley avaient séparé de son protecteur, et qu'ils auraient voulu faire envoyer aux Sept-Tours.

Si M. de Choiseul eût dicté ce mémoire, il n'aurait pas représenté sous un jour plus favorable la noblesse de la conduite de la France, ainsi que la duplicité de celle des Anglais et des Prussiens.

Le ministre remit ce mémoire à l'impératrice. J'ai toujours pensé que cette relation fidèle et non suspecte

avait, plus que tout autre moyen, prémuni Catherine contre les faux avis et les insinuations artificieuses que l'Angleterre et la Prusse renouvelaient à Pétersbourg, sous mille formes différentes.

Au reste, M. Altesti, qui fut, depuis, attaché à la légation russe en Pologne, parvint à se concilier tellement la bienveillance de sa souveraine, juste appréciatrice des talents, qu'elle l'admit dans son cabinet intime et le chargea de rédiger plusieurs rapports importants, relativement aux affaires de la Turquie et de la Perse, et se disposait, au moment où elle mourut, à lui confier une place distinguée dans l'administration publique.

Cette princesse, voulant déconcerter les projets de Frédéric-Guillaume, proposa aux Polonais de s'unir à elle par un traité défensif; leurs passions et les intrigues prussiennes les en détournèrent. Ils eussent peut-être trouvé leur salut dans cette alliance; leur perte était probablement écrite dans le livre des destins.

Par un hasard assez heureux, au moment où les Anglais et les Prussiens renouvelaient leurs démarches pour se rapprocher de l'impératrice, M. de Choiseul me transmit un mémoire très hostile, adressée à la Porte par les ministres d'Angleterre et de Prusse. Je le communiquai au cabinet russe, et sa lecture irrita si vivement Catherine, qu'elle me donna lieu d'espérer toutes les compensations que désirait ma cour, pourvu que nous signassions le traité d'alliance.

Si, dans cet instant, j'avais reçu mes pleins pouvoirs, tout aurait pu être terminé; mais la fortune a des ailes, et, depuis quelque temps, nous étions habitués à lui laisser le temps de s'en servir.

L'impératrice, dont le ressentiment contre le roi de Suède était loin d'être calmé, me parla avec amertume des inconséquences qu'elle trouvait dans la conduite de ce prince. « Au lieu, me dit-elle, de me forcer à la mo-

« dération par des démarches sincères, auxquelles je « n'aurais pas pu résister, tandis qu'il parle de paix et « qu'il vous demande votre médiation; il publie contre « moi de nouvelles déclarations injurieuses, et cherche « à étendre la guerre, en attirant dans son parti l'An- « gleterre et la Prusse.

« Vous savez, ajouta-t-elle, combien cette nouvelle « ligue anglo-prussienne est artificieuse et hardie, « comme elle cherche en tous lieux à attaquer votre « influence et la mienne, quel ton dictatorial et impo- « sant elle prend dans le traité prétendu défensif qu'elle « vient de conclure. Il serait bien instant de déconcer- « ter toutes ses vues par une union, par un concert, « qui déjoueraient cette ambition et maintiendraient la « tranquillité européenne. J'espère, me dit-elle enfin, « que vous ne ferez qu'un usage prudent et discret « de ce que je viens de vous dire avec une pleine con- « fiance. »

« Le roi, madame, lui répondis-je, est certainement « très disposé à s'expliquer avec votre majesté sur tous « les points. Un parfait concert me paraît plus que ja- « mais désirable. Les démarches imprévues du roi de « Suède près de l'Angleterre et de la Prusse m'ont fort « surpris. Cependant j'ai peine à croire, dans le triste « état des affaires de ce prince, qu'il puisse former le « dessein de prolonger la guerre; il est même encore « possible que ce soit l'extrême embarras où il se trouve, « qui l'ait porté à s'adresser à la fois à tout le monde « pour obtenir la paix. »

« Non, répliqua l'impératrice : il veut embrouiller et « non pacifier, car il n'offre rien, ne parle ni de satis- « faction ni de dédommagement. Tandis qu'il s'adresse « vaguement à toutes les cours, il continue à m'offenser « personnellement par une déclaration nouvellement « publiée, et à laquelle il donne de mauvaise foi une « date ancienne, quoiqu'il ne l'ait fait répandre qu'à la

« fin d'août, c'est à dire au moment même où il affec-
« tait de montrer à votre cour le plus vif désir de la
« paix. »

Cette princesse ne me laissa pas ignorer le nouveau moyen dont on s'était servi pour lui inspirer quelque défiance contre nous. On lui avait dit que notre cabinet venait de hasarder, en Angleterre, des insinuations dans le but d'engager cette puissance à s'entendre avec lui, pour ne pas laisser écraser le roi de Suède par la Russie.

Je traitai ce bruit de fable inventée à Londres et à Berlin. En effet, il n'était pas probable que le ministère français s'adressât à nos ennemis naturels pour agir contre la cour de Pétersbourg, dans un moment où celle-ci se montrait prête à prendre avec nous des engagements contre l'Angleterre, et lorsque la ligue anglo-prussienne aggravait, par un nouveau traité, la blessure qu'elle nous avait faite en Hollande, et montrait le dessein constant de détruire dans toute l'Europe notre influence.

Catherine, dans l'espoir de recevoir à ce sujet quelques explications satisfaisantes, ordonna à ses ministres d'expédier un courrier à M. de Simolin, en recommandant à ce ministre d'accélérer la négociation relative à la quadruple alliance, et d'aplanir toutes les difficultés, en faisant connaître au roi qu'elle était prête à le satisfaire par toutes les compensations désirables.

J'écrivis aussi à M. de Montmorin dans les termes les plus pressants : « Le danger est urgent, lui disais-
« je ; ou nous reprendrons notre prépondérance à Ma-
« drid, à Vienne, à Stockholm, à Varsovie, à Naples, à
« la Porte, à Pétersbourg, à Copenhague et en Hollande,
« ou nous verrons les cours impériales se rapprocher
« de l'Angleterre, de la Prusse, et la Pologne bientô
« partagée. S'il advient une rupture avec l'Angleterre,

« nous resterons privés de tout appui contre elle, et « nous ne serons plus comptés pour rien en Europe.

« Voilà des faits bien réels, opposés aux tristes ar- « guments de ces prétendus politiques, qui veulent « toujours se croire à l'époque du traité de Westphalie, « oubliant qu'alors la Prusse et la Russie n'avaient au- « cune existence, que la maison d'Autriche était un « colosse, et qu'il fallait bien que la France, la Suède « et la Turquie unissent leurs efforts pour empêcher « cette puissance gigantesque de tout écraser.

« Aujourd'hui tout est changé : c'est l'ambition de la « Prusse, de l'Angleterre et de la Hollande, qui nous « menace. Vous vouliez lui opposer une digue : qui « peut donc vous arrêter au moment où l'on vous ac- « corde tout ce que vous aviez souhaité? Peut-être les « Anglo-Prussiens, comptant sur les embarras que « vous causent nos troubles intérieurs, espèrent vous « effrayer en vous faisant envisager la guerre générale « comme un effet inévitable de la quadruple alliance « projetée; ils vous trompent et redoutent cette al- « liance, parce qu'elle seule les déconcerterait et ren- « drait la guerre impossible pour eux. Montrons-nous « prêts à combattre, et nous conserverons la paix. »

Le nouveau ministre d'Espagne, M. de Galvez, arriva à Pétersbourg : on le traita mal à propos avec froideur, le croyant très partial pour le gouvernement prussien, qui avait trompé sa bonne foi par le langage le plus pacifique.

Le ministère espagnol était aussi dans la même erreur, et le roi Charles III, loin de partager nos inquiétudes, se fiait tellement aux protestations de l'Angleterre et de la Prusse, qu'il lui était égal, disait-il, que la Russie acceptât leur médiation ou la sienne, pourvu que la paix générale en fût le résultat.

Dans ce temps, l'impératrice fit une perte qui lui coûta de justes larmes : l'amiral Greig mourut. Chef

actif, administrateur éclairé, habile amiral, guerrier intrépide et modeste, il emporta au tombeau l'estime de ses ennemis et les regrets de tous ceux qui l'avaient connu.

L'impératrice éprouva encore de nouvelles contrariétés : le roi de Suède se montrait enhardi de nouveau par l'appui que lui faisaient espérer l'Angleterre et la Prusse. Les armées suédoises et finoises commençaient à manifester le désir de se faire pardonner leur révolte. La fermentation des esprits s'accroissait en Pologne : on y demandait à grands cris l'évacuation du territoire polonais par les Russes ; ce qui aurait laissé l'armée du maréchal Romanzoff sans retraite sûre, dans le cas où il aurait éprouvé un revers. Les armées de l'empereur venaient d'être malheureuses dans le Bannat.

Toutes ces circonstances faisant désirer à Catherine une paix prompte, honorable et modérée, elle accepta formellement, pour y parvenir, la médiation de l'Espagne et la nôtre : ainsi, au grand dépit de nos rivaux, et malgré l'inaction de notre cabinet, le hasard me servit si bien, que j'obtins sur ce point capital tout le succès que ma cour pouvait désirer.

Sur ces entrefaites, nous vîmes arriver à Pétersbourg M. Whitworth, nouveau ministre d'Angleterre, diplomate très estimable, mais dont la présence était beaucoup moins inquiétante pour nous que ne l'eût été celle de M. Fitz-Herbert. On attendait aussi M. de Luchesini, envoyé du roi de Prusse, ministre adroit, actif, spirituel, ancien commensal du grand Frédéric, dont il racontait agréablement une foule d'anecdotes et de traits piquants.

L'impératrice qui n'aimait pas son caractère turbulent, parût peu disposée à le recevoir : elle eut tort ; il n'aurait été nullement dangereux en Russie : il resta en Pologne, fort aigri contre le gouvernement russe ; et ses intrigues, trouvant les Polonais très disposés à

faire éclater une haine longtemps comprimée, enflammèrent leurs passions, et opérèrent une prompte révolution.

Ces infortunés Polonais, trop pressés de secouer le joug de la Russie, prirent feu à la première lueur d'un espoir de liberté, et commencèrent par où ils devaient finir. Ils auraient du former une armée avant de faire parade de leur indépendance.

L'impératrice commençait à craindre que ses troupes, affaiblies par les maladies, ne fussent obligées de lever le siège d'Oczakoff, n'ayant encore pris que l'île, la forteresse de Bérésan, et quatre cents Turcs.

Le prince Potemkin semblait retomber dans sa léthargie habituelle, mais tout à coup un courrier, dépêché par lui, nous apprit qu'il venait de prendre d'assaut Oczakoff. Il avait longtemps hésité : les travaux n'étaient point avancés. Le capitan pacha, avant de s'éloigner, avait jeté dans la ville quinze cents hommes ; mais, le jour de Saint-Nicolas, les grenadiers se rassemblent, murmurent, éclatent, entourent la tente du prince, et demandent séditieusement l'assaut.

Le général saisit cette circonstance, qui ajoutait à l'ardeur du courage russe celle du fanatisme. Il donne le signal du combat. La ville est attaquée et défendue avec acharnement : dix fois les Russes repoussés, reviennent en fureur ; ils franchissent les fossés sur les corps entassés des musulmans, et escaladent les remparts.

On se bat de rues en rues, de maisons en maisons. Rien n'arrête l'intrépidité des généraux Samoïloff et d'Anhalt. Roger de Damas s'était élancé le premier sur les murs à la tête de quatre cents grenadiers. M. de Bombelle s'empara d'un étendart musulman.

La furie des deux fanatismes ennemis inonda de sang la ville : on n'épargna ni le sexe ni l'âge. Une troupe de farouches Zaporaviens, entrés au service de Cathe-

rine, montèrent à l'assaut avec des chemises blanches sur leur armure : « Ils voulaient, disaient-ils, s'exciter « mutuellement à la vengeance par la vue de leurs vê- « tements ensanglantés. »

Sept mille Turcs périrent dans ce carnage; on fit quatre mille prisonniers. L'acharnement des soldats russes était tel, que deux jours après l'assaut, lorsqu'ils trouvaient des enfants turcs cachés dans quelques réduits, dans quelques souterrains, ils les prenaient, les jetaient en l'air, les recevaient sur la pointe de leurs baïonnettes, et s'écriaient : « Au moins ceux-ci ne fe- « ront jamais de mal aux chrétiens. » Je tiens ce fait du vertueux prince d'Anhalt, qui, en me le racontant, frémissait encore d'horreur.

La joie de ce triomphe fut d'autant plus grande qu'on avait presque cessé de l'espérer. Les récompenses furent nombreuses; nos volontaires français reçurent la croix de Saint-Georges, que je les autorisai à porter.

Ainsi, malgré les lenteurs de Potemkin, la mésintelligence des généraux, la diversion suédoise et le défectueux plan de campagne de l'empereur, l'année 1788 se termina très heureusement pour les deux cours impériales, au grand déplaisir des cabinets de Londres et de Berlin.

Les Turcs avaient été battus à Kilbourn et repoussés de la Crimée; le capitan-pacha, trois fois vaincu; sa flotte détruite. La Porte perdait Oczakoff, son territoire, l'île de Bérésan, Choczim, la Moldavie; les musulmans avaient évacué la Valachie; les Tartares du Kuban s'étaient vu dispersés; enfin, les Autrichiens, ayant pris Dubitza, Sabatch et Novi, venaient de faire évacuer le Banuat; le roi de Suède était chassé de la Finlande russe; son armée navale, bloquée à Sweaburg : voilà les fruits que le Porte et la Suède recueillaient des conseils anglo-prussiens qu'ils avaient préférés aux nôtres.

En retrançant ce court tableau à M. de Montmorin,

je lui adressai, dans une lettre particulière, mes félicitations sur la retraite de l'archevêque de Sens, dont le renvoi lui laissait la liberté de suivre, avec plus de succès et d'activité, la négociation de la quadruple alliance.

L'année 1789, qui devait opérer une si grande révolution en France, et séparer momentanément notre cabinet de tous ceux de l'Europe, commença sans qu'aucun d'eux prévît cette secousse violente. On avait cependant vu briller depuis plusieurs mois les éclairs précurseurs de l'orage; mais personne ne le pressentit : on croyait que des réformes salutaires termineraient les embarras passagers qu'éprouvait notre gouvernement.

C'était une époque d'illusions : le roi, ses ministres, les parlements, les trois ordres de l'État, chaque Français enfin, n'étant animés que de l'amour du bien public, semblaient bercés de rêves trompeurs. Tous espéraient, par un effort commun, affermir les bases de la monarchie, rétablir ses finances, relever son crédit, mettre en harmonie ses institutions caduques, effacer les traces de la servitude, et, par l'accord d'un pouvoir protecteur et d'une sage liberté, atteindre en peu de temps le plus noble but, le bonheur de la patrie. Telle était au moins l'idée qu'inspirait, aux puissances étrangères, la connaissance des vertus du roi et des sentiments généreux de la nation française.

Ainsi nos troubles n'épouvantaient personne : nos amis les regardaient comme précaires; nos rivaux, les Anglais et les Prussiens, voulaient se hâter d'en profiter pour consolider leur domination en Hollande, pour agrandir leur influence aux dépens de la nôtre dans le Nord et dans le Levant; mais notre considération politique existait encore tout entière, et les tergiversations de nos ministres n'avaient pu y porter qu'une légère atteinte.

Conservant donc quelque espoir de voir mon gouver-

nement continuer l'honorable rôle de médiateur entre la Russie et ses ennemis, je profitai de la prise d'Oczakoff pour faire au ministère russe des ouvertures de paix. Elles furent bien accueillies; mais l'impératrice, pour première condition et avant de délibérer sur d'autres, exigea l'élargissement de M. de Bulgakoff.

Cette princesse soutenait toujours, que le plus prompt moyen de terminer la guerre et de déjouer les intrigues anglo-prussiennes, était de consolider notre force en concluant l'alliance projetée. Son désir de former ce lien était devenu si vif, qu'elle nous offrait, en cas de guerre avec l'Angleterre, non plus sa neutralité, mais des secours effectifs; enfin, cessant de nous demander la garantie de la constitution polonaise, elle se contentait de celle de l'intégrité du territoire de la Pologne.

C'était bien plus que je n'aurais espéré; aussi je fus étrangement surpris, lorsqu'au lieu d'accéder à ces propositions, je reçus l'ordre de faire quelques tentatives pour obtenir des deux cours impériales, l'annulation du premier partage de la Pologne.

J'en parlai cependant au comte Cobentzel, qui, non seulement se montra plus étonné que moi, mais encore me conjura de ne pas hasarder une semblable démarche, dont l'effet immanquable serait d'aigrir l'impératrice et de la rejeter dans les bras de l'Angleterre.

C'était bien assez de parvenir à éloigner Catherine du désir de conquérir quelques terres sur ses voisins, sans songer au projet chimérique de lui faire rendre celles dont elle était déjà en possession. Je me bornerai donc à cette première confidence, et, comme elle ne fut pas probablement ignorée des ministres russes, je crus m'être, à cet égard, suffisamment acquitté de l'ordre extraordinaire que j'avais reçu.

Au reste, sur tout autre point, le comte de Cobentzel me secondait avec activité; car l'empereur, alors malade et découragé par ses revers dans le Bannat, dé-

sirait très vivement une paix prompte. Le prince Potemkin la souhaitait aussi, et je sus par M. de Nassau, qui revenait alors de l'armée, que ce prince, commençant à nous regarder comme des appuis faibles et incertains, se montrait disposé à changer de système, et à conseiller à sa souveraine un rapprochement avec l'Angleterre et la Prusse, qui seraient, selon lui, des adversaires plus redoutables ou des amis plus utiles.

La froideur de l'Espagne pour la quadruple alliance ne pouvait que le fortifier dans ces dispositions. Ces circonstances défavorables ne me laissaient qu'une ressource, c'était la constance du caractere de l'impératrice : elle se montrait toujours si animée contre le roi de Prusse, qu'elle rejetait toute insinuation tendante à s'en rapprocher.

On fut surpris à Versailles de la prise d'Oczakoff, et cette nouvelle changea toutes les combinaisons de notre ministère. Il était impatient de savoir à quelles indemnités Catherine bornerait son ambition. Voulant m'en assurer, je demandai, comme de moi-même, au comte Bezborodko, si cette princesse serait contente, dans le cas où la Porte rendrait M. de Bulgakoff à la liberté, confirmerait en faveur de la Russie la cession définitive de la Crimée, et y ajouterait celle d'Oczakoff.

Peu de jours après, l'impératrice me fit dire que j'avais deviné ses intentions; en même temps elle m'apprit qu'elle venait d'engager M. de Nassau à se rendre en toute diligence à Madrid. Il devait prendre pour prétexte de son voyage, le désir de féliciter, sur son son avènement au trône, le nouveau roi d'Espagne, Charles IV, qui l'avait précédemment comblé de bontés; mais le but réel de cette course était l'exécution des instructions secrètes que lui donnait Catherine.

Elle le chargeait de développer à ce monarque ses justes griefs contre la Prusse et l'Angleterre, d'informer le ministère espagnol de la découverte positive

qu'elle venait de faire, des projets de Frédéric-Guillaume sur Dantzick et sur la Pologne, enfin de lui faire sentir la nécessité d'une quadruple alliance, pour conserver la paix en Europe.

Par là, l'impératrice espérait faire disparaître les plus fortes causes des hésitations de notre cabinet; elle attribuait nos retards à la déférence de Louis XVI pour pour le roi d'Espagne. « Je le vois, dit-elle au prince de « Nassau, c'est à Madrid que se décidera cette grande « question, à laquelle tient peut-être le sort de la mai- « son de Bourbon en Europe. »

Pour moi, cédant aux prières du prince de Nassau, je lui donnai un précis de la conduite politique suivie, depuis quelques années, par l'Angleterre, pour se venger de la perte de l'Amérique, en attaquant partout l'influence des cours de Versailles et de Madrid, et en cherchant, de concert avec la Prusse et la Hollande, à renouveler une guerre, où nos troubles intérieurs pouvaient lui faire espérer plus de chances de succès. J'avais rédigé avec le plus grand soin cet écrit, destiné à être lu par le roi d'Espagne, par M. de Florida-Blanca, son principal ministre, et par M. de Montmorin.

Dans ce moment, je crus voir éclater l'orage que nous cherchions à éviter : l'impératrice apprit tout à coup le succès des intrigues de M. de Luchesini. Les Polonais, animés par ce ministre, et comptant sur l'appui du roi de Prusse, venaient d'abolir le conseil permanent, de renverser la constitution polonaise, dont Catherine s'était déclarée garante; en même temps, ils demandaient à grands cris l'évacuation de leur pays par les troupes russes.

L'impératrice, irritée, voulait d'abord employer la force pour soutenir la constitution imposée par elle : ce fut avec peine que M. de Cobentzel, M. de Nassau et moi, nous parvînmes à calmer ce premier mouvement; nous lui représentâmes que le roi de Prusse pro-

ſiterait d'une mesure aussi précipitée, pour satisfaire ses vues ambitieuses; qu'il entrerait en Pologne; que toute la nation polonaise monterait à cheval, et que cette diversion favoriserait les armes de la Suède et de la Porte.

Catherine céda, prit le parti de la modération, et, dans le dessein de dissiper les fausses alarmes répandues en Pologne par les Prussiens, elle affecta une assez grande indifférence sur les changements opérés dans la constitution polonaise; seulement elle persista à garder ses troupes dans l'Ukraine, pour ne point compromettre la sûreté de l'armée du maréchal Romanzoff.

Sur ces entrefaites, le prince Potemkin revint à Pétersbourg : la prise d'Oczakoff semblait avoir fait oublier à l'impératrice ses justes et nombreux motifs de mécontentement contre lui; satisfaite de son triomphe, elle lui pardonna sa paresse. Tous ceux qui avaient le plus murmuré contre sa négligence, furent les plus empressés à lui rendre de serviles hommages.

On lui avait dit que je m'étais rangé au nombre de ses détracteurs, et il s'en plaignit à moi, dès qu'il me vit. « Le mot de *détracteur* est trop fort, lui répondis-« je; cependant ce qu'on vous a dit n'est pas dénué de « tout fondement : j'ai eu peine à comprendre par « quelle confiance imprudente vous aviez dégarni de « troupes le nord de l'empire, que le roi de Suède au-« rait trouvé ouvert, s'il eût été plus prompt et plus « hardi. Il me semblait aussi que vous aviez laissé « bien du temps aux Turcs pour mettre en état de « défense Oczakoff, que l'ingénieur Lafitte regardait « comme incapable de résister à une vive attaque, « et à cet égard vos amis les princes de Ligne et « de Nassau partageaient mon opinion et mon impa-« tience. »

« Je n'ai rien à dire, répliqua le prince, relativement « à la Suède, si ce n'est qu'un homme raisonnable ne

« pouvait prévoir une guerre sans cause, et une témé-
« rité pareille à celle de Gustave III; mais quant à Oc-
« zakoff, vous vous êtes trompé : rien ne nous annon-
« çait une agression de la part des Turcs; c'étaient eux
« qui redoutaient la nôtre. Il m'a fallu distribuer mes
« troupes sur une ligne de cinq cents lieues, et faire
« traverser des déserts à une multitude de voitures
« chargées de vivres et de munitions. Je crois qu'en
« peu de temps, j'ai fait tout ce qu'on pouvait faire. »

« C'est à mon tour, lui dis-je alors en riant, à vous
« accuser : je sais d'assez bonne source que vous êtes
« devenu bien froid sur notre quadruple alliance, à la-
« quelle vous paraissiez attacher un si grand prix. On
« assure même, qu'oubliant toutes les intrigues de l'An-
« gleterre et de la Prusse contre vous, vous êtes disposé
« à vous rapprocher d'elles, et à plaider leur cause au-
« près de l'impératrice; en un mot, que vous êtes prêt
« à tendre la main à vos ennemis et à tourner le dos à
« vos amis. »

« Pourquoi pas? reprit-il sur le même ton. Un diplo-
» mate comme vous devrait-il s'en étonner! Lorsque
« j'ai vu ériger le royaume de France en archevêché,
« un prélat renvoyer du conseil deux maréchaux de
« France, et laisser tranquillement les Anglais et les
« Prussiens vous enlever la Hollande sans coup férir,
« j'avoue que je me suis permis une plaisanterie : j'ai
« dit que j'aurais bien conseillé à ma souveraine de
« s'allier avec Louis le Gros, Louis le Jeune, saint
« Louis, l'habile Louis XI, le sage Louis XII, Louis
« le Grand, même avec Louis le Bien-Aimé, mais non
« pas avec *Louis le suffragant.* »

« Il est vrai, lui répondis-je en riant, que les rois de
« France ont parfois nommé ministres, des évêques et
« des cardinaux; mais je ne crois pas qu'ils aient jamais
« élevé au ministere un général qui ait souvent montré
« l'envie de se faire moine. »

Cet entretien épigrammatique, dont je ne jugeai pas nécessaire de rendre compte à ma cour, finit gaiment et amicalement, comme il avait commencé.

Mais ce qui est certain, c'est que ce prince, ne comptant plus sur notre force, avait réellement changé de système : aussi depuis ce moment, restant avec moi dans les mêmes rapports d'amitié personnelle, il ne me montra plus de confiance politique, et se rapprocha au contraire assez ouvertement des ministres d'Angleterre et de Prusse.

Un jour, ayant beaucoup de monde chez lui, son humeur contre la France le porta à me faire une assez mauvaise plaisanterie, mais qui ne tourna pas trop à son avantage.

Autrefois on trouvait en Europe, dans toutes les cours et chez tous les grands, des fous dont beaucoup d'ambitieux pouvaient envier le bonheur et la fortune; ils avaient le privilège rare de dire des vérités impunément : c'est peut-être le danger de ce droit qui en a fait tomber la mode.

Or, on voyait encore en Russie quelques seigneurs qui avaient conservé l'usage d'entretenir près d'eux cette sorte de bouffons favoris. Le prince Potemkin en avait un nommé Mosse : il était original, assez instruit, et, au milieu de ses facéties, il lui échappait souvent des traits aussi caustiques que hardis.

Le prince jouait aux échecs avec moi, en présence de plusieurs officiers et d'un assez grand nombre de personnes de la cour; voulant, pour se divertir, m'embarrasser, il appela son fou, et lui dit. « Je voudrais « savoir ce que tu penses des nouvelles que nous rece- « vons de Paris : on y va convoquer les états-généraux « du royaume; parle et dis-nous ce qu'il en résultera. »

Mosse alors, sans se faire prier, se mit à parler, à perorer, à déclamer pendant un quart d'heure avec une extrême volubilité, développant à loisir son indigeste

érudition, confondant les faits, les règnes, les dates, les Albigeois, les protestants, les jansénistes ; mais citant des anecdotes vraies, et faisant de tout son discours un tableau grotesque et satyrique, qui présentait en ridicule notre cour, notre clergé, nos parlements, notre noblesse et notre caractère national : la conclusion de toutes ces épigrammes était la prédiction d'un bouleversement général et d'une folie universelle, qui gagneraient l'Europe, à moins qu'on ne mît à la tête des affaires des sages comme lui, à la place des fous qui les gouvernaient.

Pendant cette belle sortie contre la France, les assistants me regardaient malignement, et le prince riait sous cape de l'embarras où il me jetait, en me faisant entendre tant de sottises contre mon pays, et en me compromettant avec un fou.

Cependant je ne perdis pas la tête, et je voulus prendre ma revanche. Je n'ignorais pas à quel point on était alors forcé, à Pétersbourg, d'être silencieux et circonspect sur la politique et sur les opérations du gouvernement, qui ne souffrait pas qu'on en parlât.

Au lieu de me fâcher contre le harangueur, je lui dis : « Mon cher Mosse, vous êtes un savant homme ; mais, « depuis vingt ans vous n'avez pas vu la France, et vo- « tre mémoire, bien que prodigieuse, vous trompe, car « vous venez de faire un rude mélange d'erreurs et de « vérités ; mais pourtant votre beau discours me fait « croire que vous seriez bien autrement éloquent et in- « téressant, si vous vouliez nous parler de la Russie, « que vous connaissez bien mieux, et de la guerre « qu'elle soutient à présent contre la Turquie.

A ces mots, le prince Potemkin fronça le sourcil, et fit au fou un geste menaçant ; mais l'intrépide Mosse, qui était en train, et que les éloges encourageaient, prit la parole avec feu, et ménagea encore moins la Russie que la France. Il s'étendit avec complaisance

sur les inconvénients de l'esclavage du peuple, du despotisme de la cour, sur l'incomplet de l'armée, le vide du trésor, le discrédit de la banque. « Que penser enfin, dit-il, d'un gouvernement qui voit ses affaires en « si piteux état, et qui va dépenser tant d'argent et tant « d'hommes, pour acquérir quelques déserts et gagner « la peste ? Pourquoi veut-on se ruiner, se saigner à ce « point, et armer peut-être toute l'Europe ? Vous ne le « devinez pas; je vais vous le dire : c'est pour amuser « un grand prince ici présent, qui s'ennuie, et pour lui « donner le plaisir d'ajouter le grand cordon de Saint-« Georges aux trente ou quarante cordons dont il était « déjà bariolé, et qui ne lui suffisent pas. »

A ce trait, je me mets à rire aux éclats, les assistants s'étouffent pour ne pas m'imiter, et le prince Potemkin, furieux, renverse la table, et jette les échecs à la tête de Mosse qui s'enfuit. Alors je représentai au prince que nous serions tous deux moins sages que Mosse, si nous nous fâchions de sa folie, et la soirée se termina fort gaiment.

J'avais trop développé dans mes dépêches tous les inconvénients de l'incertitude où l'on me laissait, pour qu'on différât plus longtemps de prendre un parti. M. de Montmorin m'y parut déterminé. « Vous nous avez fait « connaître complètement, m'écrivait-il, les dispositions « de l'impératrice sur l'alliance projetée, en sorte qu'il « ne nous reste rien à désirer pour former un plan définitif sur tous ces objets. Le travail est fait, et depuis « plusieurs jours entre les mains du roi. Je ne tarderai « pas à vous expédier un courrier, qui vous portera les « derniers ordres de sa majesté. Avertissez la Russie « que la Hollande veut armer une escadre pour la join-« dre à la flotte suédoise; nous en avons l'avis secret. »

Cette dépêche donna au ministère russe et au comte Cobentzel, ainsi qu'à moi, une lueur d'espérance; ce fut la dernière.

L'impératrice manifestait une assez vive humeur contre nous : elle savait que nous avions consenti à payer au roi de Suède quelques subsides arriérés ; elle s'étonnait du silence de l'Espagne et du nôtre relativement à la Prusse, « que nous aurions dû, disait-elle, contenir « et intimider, en la menaçant de nos armes, si elle con- « tinuait à mettre l'Europe en danger par ses vues d'a- « grandissement en Pologne. » Cette princesse croyait aussi que nous aurions pu tenir à la Porte un langage plus ferme pour accélérer la paix. On voit par là combien notre situation intérieure et les embarras de notre gouvernement étaient peu connus en Russie.

La Suède, dans ce moment, commençait à donner de vives inquiétudes à Catherine : on avait espéré qu'une nouvelle diète serait animée de l'esprit de mécontentement qui venait d'éclater dans l'armée suédoise. D'ailleurs Gustave, attaqué par les troupes du roi de Danemarck, déjà débarquées sur le territoire suédois, pouvait difficilement résister à ce nouvel ennemi : ainsi tout paraissait se réunir pour forcer ce prince à poser les armes, et à souscrire aux conditions que lui dicteraient ses voisins et ses propres sujets.

Mais il en fut tout autrement ; le roi de Suède sut trouver, dans son esprit et dans son courage, des ressources proportionnées à la grandeur des périls qui le menaçaient : déjà le prince Charles de Hesse, général de l'armée danoise, étant entré en Suède par la Norvège, avait surpris un poste de huit cents hommes ; il s'était rendu maître, en quinze jours, de tout le pays situé entre Amal et Wenersborg, et s'avançait vers Gothembourg.

Gustave alors n'avait près de lui que deux mille hommes nécessaires à la défense de Stockholm. Les Danois ne rencontraient d'autres obstacles que quelques faibles corps d'une garde bourgeoise récemment organisée. Le roi vivait solitairement à Haga ; là, on le pressait de

convoquer une diète. Un grand parti s'agitait à Stockholm, pour seconder les intrigues des armées de Finlande révoltées.

Dans cet instant critique, Gustave III se rappelle que Gustave-Wasa avait trouvé, dans les mines et dans les cavernes de la Dalécarlie, un asyle, d'où il sortit peu de temps après pour délivrer la Suède de ses ennemis. Le roi, bien inspiré, imite ce grand exemple; il part inopinément et arrive à Mora, la plus populeuse paroisse de ce pays. Il y est accueilli avec des transports de joie, convoque dans une plaine les Dalécarliens, assiste avec eux au service divin, monte sur la même pierre d'où Gustave-Wasa avait harangué ce même peuple; il lui adresse des paroles nobles, héroïques, entraînantes. Tous ceux qui l'écoutent sont comme électrisés par son éloquence; tous lui prêtent serment de fidélité; tous courent aux armes pour marcher contre l'ennemi.

Dans toutes les autres parties de cette contrée, qu'il parcourt rapidement, il rencontre le même zèle et la même loyauté; ainsi ce roi, pressé par de puissants voisins, abandonné par des troupes rebelles, chercha et trouva des secours et une dernière ressource parmi de simples et braves paysans.

Les Dalécarliens voulaient lui former une garde de six mille jeunes volontaires. « Tant que je serai au milieu de vous, dit le roi, je n'aurai point besoin de garde, mais j'accepte vos offres pour voler avec vous à la défense de la patrie. »

Les provinces voisines imitent l'exemple de la Dalécarlie : de toutes parts on s'arme, on s'organise; mais Gustave apprend que le duc Charles de Hesse se croit au moment de se voir maître de Gothembourg, parce que le gouverneur de la ville, intimidé ou séduit, propose aux habitants, dès la première sommation, de capituler pour éviter le malheur de voir leurs maisons réduites en cendres.

Aussitôt Gustave, bravant le danger d'être enlevé par l'ennemi, se déguise, parcourt seul, à cheval, vingt milles dans un jour, entre le soir dans Gothembourg sans être reconnu, et se rend dans la maison du commandant pour y prendre quelques instants de repos. Il trouve cette maison vide : point de lit, point de meubles ; le prudent gouverneur avait déjà mis tous ses effets en sûreté.

Le lendemain, au point du jour, le roi convoque le conseil de la ville et toute la bourgeoisie. « Ne redoutez, « leur dit-il, ni l'ennemi ni l'assaut ; secondez mes ef- « forts : je vaincrai avec vous, et je sacrifierai cent fois « ma vie pour conserver à la Suède Gothembourg, le « plus riche joyau de ma couronne. »

Ses paroles et son exemple enhardissent les plus timides : on prend tous les chevaux, on rassemble toutes les armes, on travaille sans relâche aux fortifications ; il n'existait pas une batterie sur les remparts, on en construit, on y place des canons : en peu de jours la place est en état de défense.

L'armée danoise arrive sous les murs : l'aide de camp du prince de Hesse, chargé par lui d'un message menaçant pour le gouverneur, est introduit, et montre la plus grande surprise, lorsque, au lieu de ce commandant, il voit le roi, qui lui déclare qu'avant de rendre la ville, il la laissera réduire en un monceau de décombres. Les Danois apprennent qu'il n'est plus question de surprendre un pays sans défense, mais d'y soutenir une guerre opiniâtre.

Cependant la marine danoise se réunissait à la marine russe ; de tous côtés, sur terre et sur mer, Gustave était menacé, attaqué, pressé par des forces supérieures : sa ruine semblait inévitable. Il n'espérait plus que sauver sa gloire, et s'ensevelir, avec ses fidèles Dalécarliens, sous les ruines de la patrie : sa fermeté fit son salut.

On méprise, on abandonne les princes faibles ; on admire, on soutient les rois courageux : l'Angleterre et la Prusse ne voulurent point permettre aux ennemis de Gustave de l'écraser. Ils demandèrent au Danemarck de rappeler ses troupes. Le ministre anglais Elliot déclara au gouvernement danois que, s'il n'évacuait pas la Suède, une flotte anglaise bombarderait Copenhague.

On conclut d'abord un armistice, pendant lequel la faible garnison de Gothembourg reçut un renfort de six mille hommes : on y remarquait les Dalécarliens armés de faux, d'arquebuses et de hallebardes ; ils portaient une jaquette noire, et attachaient à leur bras droit une bande de toile blanche. On en composa trois régiments.

L'armistice fut prolongé ; les Danois se retirèrent ; on négocia : le Danemarck conclut la paix. Ainsi Gustave eut un ennemi de moins ; mais il lui en restait deux redoutables, au dehors la Russie, au dedans le parti aristocratique.

L'armée rebelle était toujours en état de trêve avec les Russes. Les officiers insurgés espéraient, ainsi que l'impératrice, avec laquelle ils traitaient, que la diète forcerait le roi à demander la paix et à changer la forme de son gouvernement.

Mais Gustave dissipa bientôt ces chimériques espérances : tout à coup il reparait dans sa capitale ; le peuple le reçoit en triomphe. Ce prince était résolu de tenter un coup décisif pour abattre ses adversaires les plus dangereux.

Déjà, lorsqu'il était encore à Gothembourg, il avait convoqué la diète ; elle se réunit dans la capitale. Le roi s'y montre, rassemble les quatre ordres en cour plénière, leur expose la situation de la Suède, ses relations avec les puissances de l'Europe, leur déclare qu'il veut, comme eux, la paix, mais une paix hono-

rable, et qu'il ne connait qu'un moyen pour l'obtenir, celui de continuer la guerre avec énergie; enfin il prie les quatre ordres d'élire un comité secret de trente membres, avec lequel il puisse délibérer sur les intérêts de la patrie.

Le clergé, les paysans, la plus grande partie de la bourgeoisie, se prononçaient ouvertement pour le roi et pour la continuation de la guerre; ils étaient tous d'accord sur le choix de leurs députés. La noblesse seule cherchait à multiplier les difficultés, à prolonger les délais, à entraver toutes les résolutions; par sa conduite, elle irrite les trois autres ordres et lasse la patience de Gustave.

Ce monarque avait tout disposé pour un coup d'Etat : les troupes réunies et exercées étaient prêtes à entrer à Stockholm au moindre signe. Le roi convoque tous les membres de la diète dans la grande salle de son palais. Il remercie publiquement les trois ordres du clergé, de la bourgeoisie et des paysans, de leur affection pour lui, du zèle avec lequel ils l'ont soutenu et de leur dévouement à la patrie. « Mais vous, chevaliers et nobles, « dit-il, vous qui devriez, par votre exemple, éclairer « les autres, vous êtes sourds à la voix de la patrie; « vous n'écoutez que celle de vos passions. »

Après avoir prolongé cette harangue assez violente contre ses adversaires, s'adressant à toute la diète, il termina ainsi son discours : « Je ne peux ni ne dois « consentir que, par des délais perpétuels, les nobles « favorisent les projets de l'ennemi. Il faut d'abord « qu'on m'assiste; que nos troupes de terre et de mer « soient habillées, armées, soldées; ou bien, je dé- « clare d'avance, si nos côtes sont ravagées, si la « Finlande est dévastée par le fer et par le feu, si cette « capitale même est exposée aux attaques des ennemis, « nul ne pourra me le reprocher.

« Ceux-là seuls sont coupables qui, plutôt que de

renoncer à leur désir de gouverner le royaume, et à « leurs projets de vengeance contre moi, consentiraient « à voir l'étranger à Stockholm, et un ministre russe « me dicter d'impérieuses lois. Ils espèrent qu'en mul- « tipliant les obstacles et les retards, ils me forceront « à conclure une paix déshonorante; mais cette main « sèchera avant que je signe aucucun acte humiliant « pour la patrie. J'aimerais mieux qu'on arrachât de ma « tête et qu'on écrasât sur mon front cette couronne, « qui fut celle de Gustave-Adolphe; car si je ne peux la « porter avec le même éclat que lui, je veux au moins « la laisser sans aucune tache à mes successeurs. »

Il leva ensuite la séance, après avoir ordonné à l'ordre de la noblesse de délibérer sur la réparation qu'exigeait le grand-maréchal, pour une offense dont il s'était plaint.

Plus les trois autres ordres montraient d'attachement au roi, plus les ressentiments et l'opposition des nobles s'aigrissaient. Les bourgeois, les paysans, envoyèrent une députation au monarque, et le prièrent d'employer tous les moyens qu'il jugerait nécessaires, pour mettre enfin la diète en activité : c'était ce que Gustave avait voulu.

Certain alors de la majorité des suffrages, il fait arrêter par sa garde trente des principaux orateurs de la noblesse, qui furent conduits dans les prisons d'Etat de Friddrichschoff. En même temps on se saisit des commandants et officiers de l'armée de Finlande, qui avaient négocié avec la Russie, et le roi les traduisit devant un conseil de guerre.

Gustave, profitant, pour étendre son pouvoir, du succès de ce coup d'autorité, rédigea, avec les trois derniers ordres, un nouvel acte constitutionnel, qu'il nomma *acte d'union et de sûreté*. Son double but était de fortifier l'autorité royale, et d'affaiblir la noblesse, en abolissant la plus grande partie de ses privilèges;

il établissait ainsi, dans une monarchie, l'égalité démocratique, pour empêcher le retour d'une tyrannie aristocratique.

Un seul passage de son discours suffira pour expliquer parfaitement sa pensée. « Un peuple également « libre, disait-il, né dans un seul et même pays, culti- « vant un seul et même sol, soumis aux mêmes lois, « reconnaissant un seul et même Dieu, ne doit pas être « partagé de sentiments sur des droits que tous les « citoyens paraissent également autorisés à réclamer. »

L'article 1^er^ de cet acte *reconnaissait le pouvoir héréditaire du roi, avec le droit de veiller à la sûreté du royaume, de commencer la guerre, de faire la paix, de conclure des traités, de nommer aux charges et de faire grace.*

L'article 2 *admettait des bourgeois dans le tribunal suprême du roi.*

L'article 3 *permettait aux roturiers d'acheter des terres nobles;* « car (ce sont les termes de l'acte) l'é- « galité, aux yeux des Suédois, fut toujours de s'élever « et non de rabaisser ses sentiments; une nation éga- « lement libre doit avoir des droits égaux. »

L'article 4 *attribuait exclusivement à l'ordre équestre les charges de la cour.*

Les articles 5 et 6 *laissaient aux états la discussion des subsides et des propositions royales.*

Les autres articles *confirmaient toutes les dispositions de* 1772 *qui n'étaient point contraires au présent acte.*

Cet acte devint l'objet des délibérations de la diète. La noblesse seule refusa de l'accepter. Après trois semaines de vives discussions et trente-trois harangues violentes des opposants, l'ordre de la noblesse rejeta unanimement l'acte proposé.

Pour dernière ressource, le roi déclara que le maréchal des états, comte de Lowenhaupt, était non seule-

ment autorisé, mais même obligé de signer, au nom de la diète et de son ordre, l'acte constitutionnel voté par la pluralité des membres des états : le maréchal obéit. La noblesse protesta, et réclama même la protection du roi de Prusse, pour obtenir, par son appui, quelques modifications.

Enfin le roi se décida à un moyen extrême. Le 27 avril 1788, il se rendit, sans suite et sans gardes, à l'assemblée de l'ordre équestre. Son apparition subite déconcerta les membres les plus hardis. Les autres furent entraînés à la soumission par un discours touchant et sévère de Gustave, sur l'urgence des circonstances et le péril auquel la patrie se voyait exposée. Enfin l'ordre de la noblesse céda : il fit enregistrer son accession à l'acte déjà consenti par les trois autres. Le roi revint dans son palais, au milieu des acclamations et des cris de joie de la multitude.

Le même jour, un héraut proclama le résultat de cette délibération, l'acceptation de l'acte constitutionnel, la clôture de la diète et l'élargissement des prisonniers d'Etat.

Les armées suivirent la même impulsion, rentrèrent dans le devoir, jurèrent obéissance à l'acte d'union et de sûreté, et le cri de guerre contre la Russie retentit de nouveau dans toute la Suède.

Cette victoire politique de Gustave sur la rébellion, et par malheur aussi sur les lois fondamentales et sur la liberté nationale, lui rendit, pour l'instant, les moyens de combattre et de terminer la guerre avec honneur; mais les ressentiments des nobles survécurent à leur défaite, et la fatale catastrophe qui termina les jours du roi de Suède, ne prouva que trop, dans la suite, à quel degré de violence peut se porter la haine d'une oligarchie longtemps comprimée.

Ce fut pourtant ce même Gustave, ennemi dans son pays des privilèges de l'aristocratie, qui, peu temps

avant sa fin tragique, voulut se placer chevaleresquement, en suivant la direction de Catherine II, à la tête des nobles émigrés français, pour combattre la constitution royale et démocratique de 1791.

On conçoit sans peine combien l'impératrice fut irritée, en voyant l'Angleterre et la Prusse délivrer le roi de Suède du péril dont le menaçait la diversion danoise, et lui donner les moyens de maîtriser la diète, de ramener les armées rebelles à la soumission et de prolonger la guerre. Dans ce moment nous pouvions obtenir de cette princesse tout ce que nous aurions exigé d'elle, pourvu que la quadruple alliance se conclût.

Je profitai de la circonstance; j'insistai sur la proposition que j'avais déjà faite, de négocier avec les Turcs, et de convenir avec eux d'une trêve. On consentit à tout, et Catherine, déclarant qu'elle ne voulait d'autre médiation que la nôtre et celle de l'Espagne, ordonna au vice-chancelier Ostermann d'entrer en correspondance avec M. de Choiseul.

Le ministre russe fut chargé d'insister d'abord sur l'élargissement de M. de Bulgakoff, et d'autoriser notre ambassadeur à négocier avec la Porte un armistice de six mois.

En même temps l'impératrice annonçait que le prince Potemkin allait prendre le commandement de ses deux armées dans le midi, et qu'il partirait muni de ses pleins pouvoirs pour traiter de la paix. Le maréchal Romanzoff, las des contrariétés qu'il éprouvait, avait demandé sa retraite.

Ce fut à l'instant où je venais de remplir, avec tant de succès, le vœu de ma cour relativement à la paix et à la médiation, que je reçus de Versailles les instructions définitives qui m'étaient annoncées: elles étaient datées du 19 mars 1789.

« Le roi, me disait M. de Montmorin, voyant que « la cour d'Espagne ne veut pas entrer dans la qua-

« druple alliance, et se borne au maintien des traités « qui l'obligent, en cas de guerre, à nous secourir « contre les Anglais, a fait de nouvelles réflexions sur « l'état actuel de l'Europe. Sa majesté a pensé qu'une « alliance contractée avec la Russie nous brouillerait « probablement avec la Porte, à moins qu'elle ne fût « tenue très secrète, et, dans ce cas, elle ne produirait « pas l'effet désiré, celui d'imposer à la ligue anglo-« prussienne.

« Ce qui est essentiel, c'est d'agir activement comme « médiateur, et d'accélérer la paix; car, cette paix « étant conclue, la quadruple alliance ne serait plus « nécessaire. Il répugne toujours au roi de garantir « l'intégrité de la Pologne, d'un pays où, depuis plu-« sieurs années, sa majesté n'exerce aucune influence; « ce serait s'exposer, sans nécessité, aux chances d'une « guerre lointaine.

« D'ailleurs, on va rassembler les états-généraux, « dans le dessein de faire disparaître la différence qui « existe entre nos revenus et nos dépenses: ce ne sera « qu'après avoir atteint ce but que le roi aura acquis « la certitude de remplir ses anciens engagements. « Jusque-là il ne peut se résoudre à en contracter de « nouveaux.

« Quoiqu'il doive compter sur l'amour de ses sujets « et sur l'immensité des ressources nationales, il ne « trouverait pas sage d'effrayer les esprits par la per-« spective d'une guerre imminente. La France, une « fois rassurée, reprendra sa force, sa puissance, et « deviendra une alliée vraiment utile: voilà les motifs « d'un retard nécessaire. Sa majesté est persuadée que « l'impératrice appréciera leur solidité et rendra jus-« tice à la franchise de sa conduite.

« Au reste, le roi persiste à vouloir arrêter les bases « d'une union projetée, sauf à ne la revêtir des formes « qui doivent la consacrer, qu'à l'époque à laquelle les

« inconvénients qu'on vient de développer n'existeront « plus. Cette époque serait celle de la paix entre les « deux cours impériales et la Porte, et celle de la solu- « tion complète des affaires intérieures de la France, à « l'issue des états-généraux. »

Telles étaient en substance ces instructions si longtemps attendues, et qu'on m'autorisait à communiquer au ministère russe. M. de Montmorin y joignait un projet de traité, rédigé par lui, et, dans une lettre écrite de sa main, il me mandait « que le conseil avait « été unanime sur l'utilité de l'alliance, mais que la dé- « licatesse du roi ne lui permettait pas de signer un « pareil traité avec la Russie, tant qu'elle serait en « guerre avec les Turcs. »

Je me conformai avec exactitude aux ordres inattendus que je recevais, et je cherchai de mon mieux à calmer l'humeur que ce changement de dispositions donna au ministère russe. Je ne dissimulai point à M. de Montmorin combien ma mission devenait délicate et pénible. « Comment, lui disais-je, soutenir notre crédit, quand « nous avouons notre impuissance actuelle? Comment « faire désirer notre alliance, lorsque nous la différons « jusqu'au moment de la paix avec les Turcs, c'est à « dire au moment où l'impératrice croira n'avoir plus « besoin de notre appui? Comment empêcher le rap- « prochement de la Russie avec l'Angleterre, lorsque « cette puissance, qui lui a été si utile comme amie, « et qui lui fait tant de mal comme ennemie, lui pro- « met, en cas de réconciliation, la paix la plus avanta- « geuse? Enfin je dois, pour ma responsabilité, sou- « mettre de nouveau à sa majesté une observation im- « portante: quand je parviendrais, ce qui me paraît im- « possible, à conclure un jour le traité projeté avec « l'impératrice, comme alors sa position sera changée, « elle ne voudra jamais, dans le cas où nous serions en « guerre avec l'Angleterre, consentir à fermer ses ports

« aux Anglais en notre faveur, et c'était le principal « avantage que j'envisageais dans cette alliance.

« Les ministres russes, comme je l'avais prévu, « éclatent en plaintes amères : ils nous reprochent « notre traité de commerce ; ils lui attribuent tous les « embarras que suscitent à la Russie l'Angleterre et la « Prusse. Il est évident que leur système va changer ; « déjà l'impératrice traite avec plus de bienveillance « M. Whitworth, ministre anglais.

« J'ai obtenu, disais-je encore à M. de Montmorin, « j'ai obtenu de la Russie, jusqu'à présent, tout ce que « le roi m'a chargé de lui demander pendant cinq an- « nées : confiance, traité de commerce, influence, al- « liance, médiation. Le comte Osterman a remis dans « les mains de M. de Choiseul tous les soins et tout « l'honneur de la pacification. Nos troubles intérieurs « affaiblissaient nos moyens ; cependant notre cour a « soutenu ici tout son crédit et toute sa dignité.

« Je vais redoubler d'activité pour conserver quelques « faibles parties de cette position ; mais si la scène « change, j'espère que la bonté du roi et la bienveil- « lance du conseil n'attribueront cette révolution qu'aux « circonstances, qu'il ne sera pas en mon pouvoir de « forcer. »

Dans les premiers jours du mois de mai, un courrier de Vienne apporta à l'impératrice des dépêches qui lui causèrent une vive inquiétude : on lui mandait que l'empereur Joseph venait de recevoir ses sacrements. Cette princesse fut tellement affectée, qu'elle en tomba malade. Un second courrier la rassura en lui apprenant que la vie de ce monarque était, pour le moment, hors de danger.

A cette époque, Catherine II éprouvait des contrariétés de tous genres : la flotte du roi de Suède, favorisée par un coup de vent, était débloquée. Le roi de Suède, délivré des Danois, triomphant de l'opposition

dans la diète, se retrouvait à la tête d'une armée soumise et animée du désir d'expier sa rebellion par des victoires. M. de Choiseul, dont la position devenait de plus en plus délicate, m'écrivait que les Anglais et les Prussiens étaient au moment de conclure avec la Porte un traité d'alliance, par lequel ces trois puissances s'engageaient à soutenir la révolution qui s'opérait alors en Pologne, pour la soustraire au joug de la Russie. En même temps la ligue anglo-prussienne invitait Catherine à rompre tout lien avec l'empereur et la France, et à lui confier la médiation de la paix. A cette condition, elle promettait d'assurer à la Russie la cession d'Oczakoff, et de forcer Gustave de poser les armes.

L'impératrice était trop fière pour se prêter à un rapprochement exigé plutôt que demandé, et qui la forcerait à manquer de foi envers son ancien allié. Mais il paraissait très probable que, n'étant soutenue ni par l'Espagne ni par nous, elle finirait, ainsi que l'empereur, par se réconcilier avec la ligue aux dépens de la Pologne; car, en politique, presque toujours les querelles des forts se terminent au détriment des faibles.

Je vis à cette époque le pacha d'Oczakoff qu'on avait amené à Pétersbourg: c'était un Turc fort distingué; car il montrait, dans sa conduite et dans ses paroles, un peu de raison et d'esprit. Je lui demandai s'il ne craindrait pas, après la conclusion de la paix, de retourner dans son pays. « Votre gouvernement, lui dis-« je, est bien rigoureux: on assure qu'il punit le mal-« heur comme le crime, et que vous-même vous ne « seriez pas à l'abri de sa sévérité, quoique votre cou-« rage et votre vigoureuse défense vous aient mérité « l'estime de vos ennemis. »

« Nos usages ne vous sont pas bien connus, me ré-« pondit-il; c'est une reddition volontaire, et non pas « une reddition forcée, qui, chez nous, rend coupable « un commandant de place. J'ai été pris d'assaut : on n'a

« aucun reproche à me faire. Mais, quand même j'aurais « défendu dix ans la ville qui m'était confiée, si je l'a- « vais rendue par capitulation, ma tête tomberait. »

« Eh quoi! repris-je, dans ce cas vous iriez de vous- « même subir cet injuste châtiment? »

« Il le faudrait bien, repliqua le pacha; on ne peut « éviter son sort, et chacun doit se résigner aux ordres « d'Allah. Vouloir s'y soustraire serait à la fois une fo- « lie et un crime. » Certes on ne peut pousser plus loin le fanatisme.

L'impératrice fit dans ce temps un voyage à Czarskozélo, et me permit de l'y suivre. D'heureuses nouvelles qu'elle reçut lui rendirent sa gaité : l'empereur était en convalescence; Kamenski venait de battre un corps assez considérable de Turcs, et Michelson avait mis en déroute une division suédoise; Romanzof, partageant son armée en trois corps, dirigeait l'un sur Yassy, l'autre en Valachie, le troisième vers Bender.

Nous apprîmes bientôt que Kamenski, poursuivant ses avantages, avait attaqué près de Galatz le pacha Ibrahim, l'avait fait prisonnier et s'était emparé de son camp.

Ce que je prévoyais depuis longtemps arriva : le prince Potemkin et quelques ministres voulaient engager l'impératrice à se rapprocher de l'Angleterre; et, pour y parvenir, ils disaient à cette princesse, que M. de Choiseul avait donné aux Turcs un plan de campagne assez habilement tracé. Ils ajoutaient que cet ambassadeur, accusant faussement d'intrigues les Anglais et les Prussiens, excitait lui-même les musulmans à continuer la guerre.

Catherine adoptant trop légèrement cette fable, en parla avec amertume au prince de Nassau. « La cour de « France, lui dit-elle, n'agit pas de bonne foi avec moi, « ou ses ordres sont bien mal exécutés par ses ministres. « On m'assure même (et j'ai eu quelque peine à me le

« persuader) que M. de Ségur ne communique à mes « ministres que des extraits infidèles des dépêches qu'il « reçoit de M. de Choiseul. Le roi de France vient de « payer des subsides à Gustave III ; il refuse, sous de « vains prétextes de conclure la quadruple alliance. Toute « cette conduite politique, loin d'être franche, me paraît « presque hostile.

« Je ne veux point faire d'éclat, parce que je crains « peu le mal que la France voudrait me faire. Cepen- « dant je n'aime pas qu'on me croie dupe de fausses pro- « testations. Je désire donc que vous, qui devez, à pré- « sent, je l'espère, être devenu Russe, vous écriviez « confidentiellement à M. de Montmorin, afin de lui faire « entendre que ses refus de conclure le traité d'alliance, « et la conduite de son ambassadeur à la Porte, ne « me permettent plus d'avoir aucune confiance en lui. »

Nassau vint, sans tarder, me rendre compte de cet entretien, et je reconnus facilement, dans toutes ces nouvelles, une intrigue du prince Potemkin, qui espérait, par ce moyen, éloigner l'impératrice de nous. Il y réussit d'abord. Catherine, revenue à Pétersbourg, cessa de me parler avec sa bienveillance ordinaire, elle ne m'invita plus aux soirées particulières de l'Ermitage, et, lorsque j'y venais avec toute la cour et le corps diplomatique, loin de m'appeler près d'elle, elle affectait de me montrer une froideur extrême, et adressait souvent des paroles obligeantes aux ministres d'Angleterre et de Prusse.

Nos rivaux triomphaient, et tous ceux qui, pour régler leur conduite, épiaient constamment les vicissitudes de la faveur, s'éloignaient peu à peu de moi, me regardant comme un ministre disgracié.

J'étais choqué du succès de ces artificieuses menées, et comme elles pouvaient anéantir promptement l'influence que j'étais parvenu, avec tant de difficulté, à rendre en Russie à la France, je désirais vivement trouver

quelques moyens pour déjouer ces manœuvres à la fois ministérielles et anglo-prussiennes.

Sur ces entrefaites, je reçus une très longue dépêche de M. de Choiseul. Je n'en aurais jamais pu écrire une plus parfaite pour la circonstance.

Cet ambassadeur me rendait un compte détaillé de toute la conduite des ministres anglais et prussien à Constantinople, des artifices employés par eux pour éloigner les Turcs de toute idée de trève ou de paix. Non seulement la substance de leurs notes et de leurs mémoires présentés à la Porte, s'y trouvait relatée ; mais encore il y avait transcrit les propres et hostiles expressions dont ces ministres s'étaient servis.

S'il m'eût été possible de les faire connaître à l'impératrice, elle se serait certainement fort irritée, en voyant à quel point on avait voulu la tromper ; mais la dépêche de M. de Choiseul était chiffrée, et j'ai déjà dit qu'on avait prévenue cette princesse contre ma sincérité, en lui faisant croire que je donnais à son ministre une analyse fort peu fidèle des lettres de notre ambassadeur.

Il était cependant urgent pour moi de ne pas laisser échapper une occasion si favorable, qui peut-être ne se retrouverait pas de longtemps. Or, dans cette circonstance, je me déterminai à prendre un parti décisif : il était si nouveau et si hardi, que je ne jugeai pas convenable d'en rendre compte à ma cour. Je n'en instruisis même M. de Montmorin qu'à mon retour en France.

Si ce moyen téméraire n'avait pas réussi, il aurait peut-être paru coupable ; car, par là, je pouvais compromettre la sûreté du chiffre de l'état ; et, en faisant connaître aujourd'hui une résolution si hasardeuse, je regarde comme un devoir d'avertir les jeunes Français qui doivent entrer dans la diplomatie, de ne point imiter mon exemple. En effet, pour risquer une démarche

semblable à celle que je me permis alors, il fallait connaître aussi parfaitement, aussi intimement que moi, l'esprit, l'ame et le caractère du souverain qui m'inspirait une telle confiance : le succès seul pouvait m'absoudre, et il fut complet.

Je priai le prince de Nassau de venir chez moi. « Vous voyez, lui dis-je, dans quelle crise se trouve « ici notre crédit, et quels moyens on a pris pour le « renverser. Vous savez aussi que l'impératrice, que « l'on trompe, unit à l'ame la plus noble, le caractère le plus élevé ; rien de grand, de généreux, de « délicat, ne lui est étranger.

« Apprenez donc le moyen auquel je me décide pour « l'éclairer sur les intrigues qui l'assiégent, et pour les « déjouer : voici la dépêche de M. de Choiseul que je « viens de déchiffrer ; les mots sont en interligne sous « les chiffres. La lecture de cette lettre dissipera tout « doute sur notre loyauté et sur les artifices de nos en« nemis ; je vais la plier telle qu'elle est, et écrire sur « l'enveloppe : *Ce n'est point à l'impératrice, c'est à « Catherine que j'adresse cette dépêche.*

« Prenez-la, mon cher prince ; demandez à l'impéra« trice un entretien particulier, et remettez-lui de ma « part cette lettre. Si cette princesse vous quitte et sort « un moment de son cabinet, je l'ai mal connue. Un se« crétaire peut copier quelques lignes, la clef du chif« fre est compromise, et je deviens coupable. Mais, « si je ne me suis pas trompé, elle ne sortira pas, et « vous rendra sur le champ ma dépêche. Partez vite et « revenez promptement. »

Nassau m'approuva, courut au palais, et obtint l'audience qu'il demandait. Dès qu'il fut tête à tête avec l'impératrice, et qu'il eût prononcé mon nom, cette princesse dit avec humeur : « Que peut me vouloir « M. de Ségur ? » Alors, sans répondre, il lui présente ma lettre.

Catherine la prend, marque une vive surprise en lisant l'adresse, ouvre précipitamment l'enveloppe et commence à lire la dépêche. Dans ce moment le prince de Nassau se retire peu à peu, et feint de vouloir sortir. Aussitôt l'impératrice court à lui, le prend par la main et lui dit : « Ah! prince, ne sortez pas; je ne veux pas » que vous me quittiez un seul instant. »

Elle reprend ensuite sa lecture, et, après l'avoir rapidement achevée, repliant la dépêche et la rendant à M. de Nassau, elle lui dit avec le regard et le ton de voix le plus émus : « Courez, prince, courez chez M. de « Ségur, et assurez-le que jamais de ma vie je n'ou- « blierai ce noble procédé, cette touchante marque de « son estime et de sa confiance : j'en suis digne, il m'a « bien devinée. »

Je n'attendais pas sans agitation le retour de mon messager, et l'on peut facilement concevoir quelle fut ma satisfaction, lorsqu'il m'informa de l'heureux et prompt résultat de sa mission.

Le lendemain la cour était invitée à l'Ermitage : dès que j'y parus, l'impératrice m'appela, me fit asseoir près d'elle, écouta peu les acteurs, et, pendant la durée du spectacle, s'entretint continuellement et tout bas avec moi.

La surprise se peignit sur les traits des ministres; ceux de nos rivaux qui triomphaient la veille, déguisaient mal leur désappointement. La scène venait de changer : dès cet instant l'impératrice redoubla pour moi de faveur et de bienveillance; elle n'écouta plus qu'avec dédain les insinuations qu'on essaya de répéter contre la bonne foi de notre gouvernement. Malgré les troubles auxquels la France était livrée, elle conserva en Russie, tant que j'y restai, sa dignité, son influence, et Catherine II me garda si bien le secret sur la marque de confiance que je lui avais donnée, que le prince Potemkin, ni aucun de ses ministres, ne purent décou-

vrir par quel moyen je m'étais remis si promptement en crédit auprès d'elle.

Comme le caractère ardent du sultan Sélim et l'ambition de Gustave III, ainsi que les conseils hostiles des Anglais et des Prussiens, éloignaient toute probabilité d'une paix prochaine, de part et d'autre on accélérait les armements. Le prince de Nassau pressait celui de sa flottille à Cronstadt. On lui avait donné l'ordre d'en partir sous trois semaines, avec trente galères, dix chebecs, trois bâti ments portant des canons de gros calibre, un grand nombre de chaloupes canonnières et quatorze mille hommes de débarquement. Cette flottille avait une apparence formidable ; mais elle manquait de pilotes, de marins exercés, et les troupes n'étaient composées que de recrues.

En informant M. de Montmorin de la tournure défavorable que prenaient nos négociations, je ne pus m'empêcher de lui renouveler mes plaintes. « Il est « malheureux, lui écrivais-je au commencement de « juin, que, par notre rapprochement avec les cours « impériales, ayant alarmé les Turcs, les Suédois, l'Angleterre et la Prusse, nous mécontentions à présent « l'empereur et l'impératrice par le refus de signer la « quadruple alliance. Il en résulte que nous éprouvons « tous les inconvénients de cette alliance sans en recueillir les fruits, qui, dans d'autres temps, ne seront « plus à notre disposition. Catherine tient encore à ce « projet; mais elle désire si vivement la paix, que, si « M. de Choiseul n'a pas de prompts et d'inespérés « succès, elle acceptera les bons offices des Prussiens « et des Anglais, pourvu qu'ils lui donnent la certitude de terminer la guerre. »

Ma crainte était fondée; car je savais, par une voie secrète et sûre, que le prince Potemkin, avant son départ, avait fait des ouvertures de rapprochement au ministre d'Angleterre. « Notre projet d'union avec la

« France, lui avait-il dit, n'a existé qu'un moment. Les « assurances données par M. de Ségur nous ont entraî- « nés ; mais bientôt, ouvrant les yeux, nous avons re- « connu qu'on ne pouvait pas compter sur le gouver- « nement français, tandis que mille rapports prouvent « l'utilité d'une liaison intime entre la Russie et l'An- « gleterre. Le commerce des Anglais avec nous est « immense; leurs négociants forment à Pétersbourg « une véritable colonie. Tout indique la nécessité d'un « rapprochement; les circonstances sont favorables, et « nous devons nous hâter d'en profiter. »

Cependant quelques incidents survenus depuis cet entretien contrariaient le prince Potemkin, et nourrissaient l'humeur de Catherine contre ses ennemis ouverts ou cachés. Elle apprit qu'un marin suédois, s'étant introduit en secret avec un brûlot dans la rade de Copenhague au milieu des bâtiments d'une escadre russe, avait été surpris, poursuivi et arrêté chez le ministre de Suède, qui lui avait donné asyle.

En même temps, le cabinet de Londres continuait à menacer de ses armes le Danemarck, s'il persistait, conformément à son traité, à soutenir la Russie dans sa guerre contre les Suédois. D'un autre côté, je fis connaître à l'impératrice une noble démarche de notre gouvernement : il venait de déclarer au cabinet de Londres, qu'il ne souffrirait pas que ses vaisseaux insultassent les côtes et les flottes danoises.

Aussi le ministère russe, satisfait de ce procédé ferme et loyal, me transmit une note officielle beaucoup plus amicale que je ne l'espérais : c'était une réponse à la dépêche dilatoire de notre cabinet, relativement à la quadruple alliance, par cette réponse, l'impératrice renouvelait au roi l'assurance du désir qu'elle conservait de s'unir à lui; seulement, au lieu de répondre article par article au contreprojet rédigé par M. de Montmorin, elle disait, qu'avant de les discuter, elle

devait préalablement se concerter avec l'empereur, comme nous voulions nous entendre avec le roi d'Espagne; c'était, de part et d'autre, une défaite honnête, une manière polie de suspendre la négociation sans la rompre.

A cette époque, le prince Potemkin, qui cherchait constamment à nous nuire, interdit à nos vaisseaux marchands l'entrée des ports russes de la mer Noire, sous prétexte de ne point faire connaître les travaux et les armements qui s'y faisaient.

Je me plaignis vivement de cette infraction à notre traité de commerce, et je donnai à ce sujet au cabinet russe un mémoire très étendu, et auquel les ministres ne purent rien répliquer : ils me firent même entendre qu'ils partageaient mon opinion; mais leur crédit luttait vainement contre le crédit de Potemkin, et celui-ci nous fit attendre longtemps la satisfaction demandée.

Lorsque je renouvelais mes instances, Catherine, au lieu de répondre directement, se plaignait de l'activité de ses ennemis et de l'inaction de ses amis.

Sa prudence, dans ce moment, remportait un triomphe pénible sur son orgueil : elle venait de retirer ses troupes de Pologne, pour éviter tout prétexte de guerre avec la Prusse; mais, en même temps, elle voulait savoir si elle pouvait compter sur nous, dans le cas où, malgré cette démarche, Frédéric-Guillaume commencerait les hostilités, comme il l'avait fait espérer, disait-elle, aux Polonais et aux Suédois.

Or, on conçoit bien que je ne pouvais, à cette époque, lui faire qu'une réponse très vague : nous étions au mois de juin 1789; de toutes parts, en France, l'autorité royale se voyait menacée; le déficit s'accroissait; les états généraux, loin de s'occuper à le combler, étaient divisés en partis.

Naguère on avait vu toutes les classes de l'État réunies contre le pouvoir arbitraire, et contre des abus

trop longtemps tolérés; mais, depuis, la question venait de changer totalement : il ne s'agissait plus seulement d'économie et de liberté, mais d'égalité; il fallait décider si l'on voterait par ordres ou par têtes, ou, pour mieux dire, si les ordres resteraient séparés, si leurs privilèges seraient conservés ou détruits, si nos antiques institutions seraient modifiées ou renversées, enfin si nous opérerions une sage réforme ou une orageuse révolution.

La guerre se déclarait entre l'aristocratie et la démocratie : leurs premières hostilités agitaient tous les esprits, enflammaient toutes les passions; un parti assez nombreux défendait avec opiniâtreté l'ancien régime et les privilèges. Un nouvel ordre social était désiré et provoqué par la masse du peuple, celle-ci se voyait encouragée par plusieurs nobles, animés d'un ardent amour de la liberté.

Au sortir d'un long calme, personne n'était éclairé par cette expérience, fruit triste et tardif des erreurs, des fautes et des malheurs : le gouvernement, faible et imprévoyant, n'avait rien préparé, rien décidé d'avance; depuis longtemps sa force était minée; il avait pris pour elle les restes d'un vain éclat; changeant vingt fois, en peu d'années, de ministres et de systèmes, la confiance publique ne l'entourait plus. Le trône ressemblait à un char dont l'essieu se brise, et dont les courriers ne sentent plus les rênes; enfin, une dernière imprévoyance ayant rassemblé les états de la nation près de la capitale, et presque au foyer des passions sans frein d'une population immense, le pouvoir royal se trouvait livré aux fureurs des orages et aux chances capricieuses du destin.

Dans de telles circonstances, n'était-il pas surprenant de voir des puissances étrangères solliciter et espérer le secours de nos armes? Rien ne prouve mieux combien il est injuste aujourd'hui de reprocher à la na-

tion française les malheurs, les violences, les crimes d'une révolution, que le temps seul avait amenée, qu'on ne peut attribuer à personne exclusivement, et que, hors de France comme en France, aucun esprit éclairé n'avait ni calculée ni même prévue.

La vérité est que, d'une extrémité de l'Europe à l'autre, les lumières, la philosophie, la raison, ayant fait depuis deux siècles d'immenses progrès, les idées de justice, d'ordre et de liberté, s'étant partout répandues, les principes de morale et d'équité triomphant chaque jour des préjugés, les esprits se trouvaient généralement disposés à substituer le règne de la loi à celui du caprice et du pouvoir arbitraire.

Aussi, dans les premiers moments, les remontrances de nos parlements, leur résistance, celle des notables, les projets de M. Turgot, les actes, les écrits de M. Necker, les harangues de M. de Malesherbes, les discours de nos académies, excitèrent partout une approbation, une admiration presque universelles.

Un sentiment naturel attirait ces applaudissements : c'était l'amour d'une sage liberté ; mais, lorsque celui de l'égalité leva son redoutable niveau, et que les intérets privés s'entrechoquèrent, alors tout changea, et, dans chaque pays, les classes élevées qui gouvernaient, se trouvèrent ou se crurent dans une sorte d'état de guerre avec les peuples.

Telle fut la cause réelle de ces longs orages à peine calmés aujourd'hui : était-il possible de les prévoir, de les éloigner? Peut-on distinguer avec justice quels sont ceux qui les ont excités et grossis par leur ardente passion, ou par leur imprudente résistance? C'est ce que la passion affirme et ce que la raison nie.

Au reste, le mécontentement que donnaient à l'impératrice la lenteur de ses armées du midi, l'insurrection de la Pologne, les menaces de l'Angleterre aux Danois, les manœuvres et les préparatifs hostiles de la

Prusse, enfin, notre impassible inaction, ne tourmentaient pas son esprit aussi vivement que les progrès du roi de Suède en Finlande.

Comme elle s'était chargée personnellement de la direction de cette guerre du Nord, les revers et les succès de ses généraux sur un territoire si voisin de sa capitale, l'agitaient sans cesse; d'ailleurs, son orgueil était blessé de voir un roi si faible mettre en péril sa puissance et sa renommée.

Par malheur elle avait choisi, pour commander ses troupes, deux généraux, Poushkin et Michelson, dont l'un manquait d'activité, et l'autre de prudence. Michelson, s'avançant avec témérité contre les Suédois et sans être soutenu, obtint d'abord un assez brillant succès à Kira; mais ensuite il fut repoussé avec perte et blessé.

Tandis que Poushkin détachait trop tard un corps pour s'emparer de la province de Savolax, Gustave pénétra avec dix mille hommes sur le territoire russe. Poushkin, se retirant devant lui, attendit, pour le combattre, que la flottille du prince de Nassau, déjà mouillée près de Wibourg, fût arrivée à la hauteur de Frédériksham.

Un chagrin intérieur, éprouvé dans ce moment par Catherine, vint aggraver ses inquiétudes politiques ou plutôt l'en distraire : cette femme extraordinaire offrait, dans son caractère, un étonnant mélange de la force de notre sexe et des faiblesses du sien; l'âge avait vieilli ses traits, mais son cœur, ainsi que son amour propre, conservaient leur jeunesse; l'un et l'autre furent alors vivement blessés.

Elle découvrit que son aide de camp, son favori, le comte Momonoff, comblé par elle de bienfaits, d'avancement, de richesses, après l'avoir plusieurs fois trompée, gémissait sous le joug d'une faveur qui enchaînait tristement sa liberté.

L'impératrice, espérant encore réveiller sa sensibilité, lui écrivit qu'elle voyait avec peine que tous ses soins ne pouvaient réussir à le rendre heureux, et à dissiper sa mélancolie. « Comme je veux, lui disait-elle, « avant tout, votre bonheur, j'ai formé le dessein de « vous unir avec la plus riche héritière de cet empire; « répondez-moi, ce projet satisferait-t-il vos vœux? »

Momonoff refusa le mariage proposé ; mais il avoua en même temps à Catherine que toutes ses bontés, en lui inspirant la plus profonde reconnaissance, ne pouvaient suffire à son bonheur ; que son ame, malgré tous ses efforts, était maîtrisée depuis longtemps par une insurmontable passion pour une de ses demoiselles d'honneur, la princesse Schérébatoff. Honteux de son ingratitude, mais ne pouvant changer ses sentiments, il implorait respectueusement la clémence de sa souveraine.

A cette nouvelle inattendue, Catherine, irritée, s'éloigne de sa cour, se renferme dans son appartement, et contremande les spectacles qui devaient avoir lieu à Czarskozélo; mais, sortant ensuite promptement d'une colère et d'un abattement peu dignes d'elle, elle mande en sa présence la princesse et son infidèle amant, les fait fiancer devant elle, dote richement sa demoiselle d'honneur, donne au coupable comte une terre de deux mille paysans, assiste à la cérémonie de leur mariage, et, conformément à l'usage, place elle-même une parure de diamants sur la tête de la mariée ; après cet effort remporté sur son orgueil, elle leur ordonne de s'éloigner de sa cour.

Lorsqu'on peint Catherine, ses faiblesses sont les ombres de ce grand tableau ; mais elles laissent au moins briller la générosité de son caractère. Peu de femmes, revêtues d'un pouvoir absolu, montreraient autant de modération, en voyant leurs sentiments trahis et leur amour propre blessé. Cet empire qu'elle savait

prendre sur son courroux est d'autant plus louable, qu'elle était naturellement, comme elle me l'a dit plusieurs fois, très vive et même violente.

C'est cette modération soutenue qui la caractérisait, et que je ne pouvais m'empêcher d'admirer, surtout lorsque je voyais encore, non loin d'elle, à Pétersbourg, vivante, libre, tranquille et riche de ses dons, cette célèbre Woronzoff, maîtresse de Pierre III, et qui avait obtenu de ce prince la promesse de l'épouser, de répudier Catherine et de la reléguer en Sibérie.

L'impératrice, ayant ainsi remporté sur elle-même une pénible victoire, avait repris sa vie accoutumée, avant que les nouveaux époux eussent quitté Czarskozélo. Un seul changement pouvait se remarquer dans le palais : les courtisans russes ou étrangers, qui, jusque là se montraient tous les soirs en foule chez le comte de Momonoff, avaient totalement abandonné ce favori disgracié.

Comme j'avais reçu de lui des preuves d'amitié, je crus devoir, dans cette occasion, lui montrer que je m'en souvenais : j'allai le voir, et, pour la première fois depuis notre liaison, je me trouvai seul avec lui.

L'impératrice le sut, et, devant tout son cercle, approuvant hautement ma démarche, elle s'expliqua, en termes fort dédaigneux, sur la lâcheté de ceux qui s'éloignaient avec tant de précipitation d'un homme naguère courtisé et encensé par eux.

Ne doit-on pas juger avec quelque indulgence les erreurs de cette femme, nommée *Catherine le Grand* par le prince de Ligne, lorsqu'elle montrait à la fois dans sa conduite tant de fierté, de douceur et de magnanimité?

L'isolement du comte Momonoff, au milieu d'une cour qui l'avait si longtemps entouré d'hommages, ne peut surprendre dans un pays soumis à un gouverne-

ment absolu. Le despotisme abaisse tous ceux qu'il domine; il rétrécit les esprits et courbe les caractères.

Je puis en citer un exemple encore plus frappant, et qui contribua beaucoup, par les tristes réflexions qu'il me fit faire, à graver plus que jamais dans mon ame l'amour d'une noble liberté, malgré tous les orages que ses ennemis, et même ses amis, font naître trop fréquemment autour d'elle.

Paul Jones, compagnon de victoire du prince de Nassau, était revenu à Pétersbourg; ses ennemis, ne pouvant supporter le triomphe d'un homme qu'ils traitaient de vagabond, de rebelle et de corsaire, résolurent de le perdre. Cette noirceur, qu'on doit imputer à quelques lâches envieux, fut, je crois, très injustement attribuée aux officiers anglais de la marine russe et aux négociants leurs compatriotes. Ceux-ci, à la vérité, ne déguisaient point leur animosité contre Paul Jones; mais il serait injuste de faire tomber sur eux tous une basse intrigue qui ne fut peut-être que l'ouvrage de deux ou trois personnes restées inconnues.

Le contre amiral américain se voyait favorablement accueilli à la cour, souvent invité à dîner par l'impératrice, et reçu avec distinction dans les meilleures sociétés de la ville : tout à coup Catherine lui fait signifier l'ordre de ne plus se présenter devant elle.

On lui apprend qu'il est accusé d'un crime infame, celui d'avoir outragé une jeune fille de quatorze ans, d'avoir exercé sur elle d'indignes violences, et qu'il doit être probablement, après des informations préalables, jugé par le tribunal de l'amirauté, où siégeaient plusieurs officiers anglais fort prévenus contre lui.

A peine cet ordre est-il connu, chacun abandonne ce malheureux Américain; personne ne lui parle, on évite de le saluer; toutes les portes lui sont fermées. Ceux qui l'accueillaient la veille avec empressement, le fuient comme s'il était pestiféré; bien plus, aucun

avocat ne veut se charger de sa cause, aucun homme public ne consent à l'écouter; enfin son domestique même ne veut plus rester à son service; et Paul Jones, dont on s'empressait récemment de vanter les exploits et de rechercher l'amitié, se trouve seul au milieu d'une population immense : Pétersbourg, une grande capitale, devient pour lui un désert.

J'allai le voir ; il fut touché jusqu'aux larmes de cette visite : « Je n'avais pas voulu, me dit-il en me serrant « la main, me présenter à votre porte et m'exposer à un « nouvel affront, qui m'aurait été plus sensible que « tous les autres. J'ai bravé mille fois la mort; aujour- « d'hui je la souhaite. » Son regard et ses armes, posées sur la table, me faisaient soupçonner un sinistre projet.

« Reprenez, lui dis-je, votre calme et votre courage. « Ne savez-vous pas que la vie humaine a ses orages, « comme la mer, et que la fortune est encore plus ca- « pricieuse que les vents? Si, comme je l'espère, vous « êtes innocent, bravez cette bourrasque; si, par mal- « heur, vous étiez coupable, parlez-moi avec une pleine « franchise, et je ferai tout ce qui dépendra de moi pour « vous soustraire, par une prompte évasion, au péril « qui vous menacerait. »

« Je vous jure sur mon honneur, répondit-il, que je « suis innocent et victime de la plus infame calomnie. « Voici le fait : il est arrivé chez moi le matin, il y a peu « de jours, une jeune fille pour me demander si je pou- « vais lui donner quelque linge, quelques dentelles à « raccommoder; elle me faisait d'assez vives et indé- « centes agaceries. Étonné de tant de hardiesse à son « âge, j'en eus pitié, je lui conseillai de ne pas entrer « dans une si vile carrière; je lui donnai quelque argent « et je la congédiai. Mais elle s'obstina à rester.

« Impatienté de cette insistance, je la pris par la main « et je la mis à la porte ; mais, au moment où cette porte « s'ouvrait, la petite scélérate déchire ses manches, son

« fichu, pousse de grands cris, se plaint que je l'ai ou-
« tragée, et se jette dans les bras d'une vieille femme
« qui se dit sa mère, et qui sûrement n'était pas apostée
« là par hasard. La mère et la fille font retentir la mai-
« son de leurs plaintes, sortent et vont me dénoncer :
« vous savez tout. »

« Fort bien, repris-je, mais n'a-t-on pu vous appren-
« dre les noms de ces aventurières? — Le portier les
« connaît, me répondit-il; voici leurs noms écrits, mais
« j'ignore leur demeure. J'ai voulu promptement pré-
« senter un mémoire sur cette ridicule affaire, d'abord
« au ministre, ensuite à l'impératrice elle-même; mais
« tout accès près d'eux m'a été interdit. »

« Donnez-moi ce papier, lui dis-je; reprenez votre
« fermeté accoutumée; rassurez-vous; laissez-moi faire;
« dans peu nous nous reverrons. »

Dès que je fus rentré chez moi, je chargeai des agents discrets, adroits et sûrs, qui m'étaient dévoués, de prendre des informations sur ces femmes suspectes, et de découvrir quelle vie elles menaient. Je ne tardai pas à savoir que la vieille était une femme accoutumée à faire un vil trafic de jeunes personnes, qu'elle faisait passer pour ses filles.

Lorsque je fus munis de tous les documents et attestations dont j'avais besoin, je courus les montrer à Paul Jones. « Vous n'avez plus rien à craindre, lui dis-je;
« les infames sont démasquées. Il n'est plus question
« que de dessiller les yeux de l'impératrice, et de lui faire
« voir combien elle a été indignement trompée; mais
« c'est ce qui n'est pas très facile : la vérité trouve beau-
« coup de gens très habiles pour l'arrêter aux portes
« d'un palais, et les lettres dans lesquelles elle s'enferme
« sont, de toutes, celles qu'on intercepte avec le plus
« d'art et de soin.

« Cependant je sais que l'impératrice, qui ne l'ignore
« pas, a défendu, sous des peines très graves, qu'on se

« permît d'arrêter, d'ouvrir et de garder les lettres adressées à sa personne, et qui peuvent lui arriver par la « poste : or, voici une très longue lettre que j'ai rédigée « en votre nom pour elle; aucun détail n'y est omis, « quoiqu'il y en ait de scabreux. J'en suis fâché pour « sa majesté impériale; mais puisqu'elle a écouté et cru « la calomnie, il faut bien qu'elle lise avec patience la « justification. Copiez cette lettre, signez-la; je m'en « charge. J'enverrai quelqu'un la mettre à la poste dans « la ville la plus voisine. Prenez courage; croyez-moi, « votre triomphe n'est pas douteux. »

En effet, le paquet fut envoyé et mis à la poste; l'impératrice le reçut; et, après avoir lu ce mémoire pleinement justificatif et accompagné d'attestations irréfutables, elle s'emporta vivement contre les délateurs, révoqua ses ordres rigoureux, rappela Paul Jones à sa cour, et l'accueillit avec sa bienveillance accoutumée.

Ce brave marin jouit avec une fierté modeste d'une réparation qui lui était due, il crut très peu aux compliments que lui prodiguaient sans pudeur une foule de gens qui l'avaient fui dans sa disgrace, et quelque temps après, dégoûté d'un pays où le sort d'un homme peut être exposé à de telles humiliations, il demanda à l'impératrice, sous des prétextes de santé, un congé qu'elle lui accorda ainsi qu'une honorable décoration et une pension convenable.

Il partit, après m'avoir exprimé sa reconnaissance pour le service que je lui avais rendu, et son respect pour une souveraine qu'on pouvait induire en erreur, mais qui savait au moins réparer avec éclat une faute et une injustice.

Cette princesse venait de choisir un nouvel aide de camp pour remplacer Momonoff; il se nommait Zouboff et était officier dans un des régiments de la garde. On voudrait pouvoir passer sous silence cette continuité de faiblesses, prolongées même jusqu'à l'âge où elles ne

trouvent plus d'excuses ; mais tel est le sort des souverains, il n'est point de vie privée pour eux ; leurs liaisons intimes et leurs sentiments ont une trop fréquente influence sur la politique, pour échapper à l'attention publique ; ils ne sauraient trop se le répéter, chaque journée de leur existence est une page de leur histoire.

Le nouveau favori s'était élevé sans que le prince Potemkin eût été consulté : chacun était curieux de savoir s'il se rangerait au nombre des amis de ce prince, ou s'il oserait lutter contre son crédit.

Pour moi, qui ne le connaissais pas, je regrettais l'éloignement du comte Momonoff, qui s'était toujours montré fort zélé pour les intérêts de la France ; mais, peu de temps après, je vis qu'à cet égard rien n'était changé : Zouboff rechercha mon amitié avec empressement, et ne me cacha point qu'il agissait ainsi pour complaire à l'impératrice.

On reçut encore d'assez mauvaises nouvelles de Finlande : le général suédois Steding avait battu complètement le général Schultz à Pomala, et s'était emparé de son artillerie. Catherine me parut plus irritée qu'inquiète de cet échec.

Elle me parla avec beaucoup d'intérêt des affaires de France. « Votre tiers-état, me dit-elle, élève de bien « hautes prétentions ; il excitera le ressentiment des « deux autres ordres, et cette discorde peut avoir des « suites aussi longues que dangereuses. Je crains que « le roi ne se voie forcé à trop de sacrifices, sans par- « venir à satisfaire les passions. »

Je lui répondis « que, sans être exempt d'inquiétude, « je conservais encore beaucoup d'espérance, puisque « le roi, aimé de toute la nation, ne voulait que le bon- « heur public, et qu'en général l'effervescence des peu- « ples ne devient violente et durable que lorsqu'elle se « trouve contrariée et comprimée par un injuste abus « de la force. »

Peu de jours après cet entretien, le vice-chancelier, m'ayant prié de me rendre promptement chez lui, m'apprit les évènements qui s'étaient passés à Paris le 14 juillet. Il me dit « que tout le peuple de la capitale s'était « insurgé et avait pris la Bastille; qu'on avait forcé le « roi de venir à l'hôtel-de-ville arborer la cocarde de l'in- « surrection; que le désordre était au comble; enfin « que partout on bravait les lois, on insultait la no- « blesse, on pillait les châteaux. »

Comme on ne m'avait rien écrit (suivant l'usage très blâmable, selon moi, et pourtant suivi par beaucoup de ministres dirigeants, dans la crainte de se compromettre), il m'était impossible de répondre d'une manière convenable, et de distinguer ce qu'il pouvait y avoir de vrai ou d'exagéré dans ces nouvelles.

Elles se répandirent avec rapidité et furent très diversement reçues, selon la condition et les sentiments de ceux auxquels elles parvenaient. A la cour, l'agitation fut vive, et le mécontentement général : dans la ville, l'effet fut tout contraire; et, quoique la Bastille ne fût assurément menaçante pour aucun des habitants de Pétersbourg, je ne saurais exprimer l'enthousiasme qu'excitèrent parmi les négociants, les marchands, les bourgeois, et quelques jeunes gens d'une classe plus élevée, la chute de cette prison d'État, et ce premier triomphe d'une liberté orageuse.

Français, Russes, Danois, Allemands, Anglais, Hollandais, tous, dans les rues, se félicitaient, s'embrassaient, comme si on les eût délivrés d'une chaîne trop lourde qui pesât sur eux.

Cette folie, que j'ai peine encore à croire en la racontant, n'eut que quelques moments de durée : la crainte arrêta bientôt ce premier mouvement. Pétersbourg n'était pas un théâtre sur lequel on pût faire, sans dangers, éclater de pareils sentiments.

Bientôt on fut distrait de ces évènements lointains, et

les combats qui se livraient à peu de distance de la capitale, absorbèrent toutes les attentions. Comme on avait fait mystère de la victoire de Steding et de ses détails, ils furent, ainsi que cela arrive toujours, connus, malgré le gouvernement, et fort exagérés. Le ministère s'en alarma, et défendit, sous des peines sévères, de parler, dans les lieux publics, des affaires de la guerre de Suède.

La fortune cessa bientôt de se montrer infidèle pour Catherine : elle avait ordonné aux escadres de Tchitchakoff et de Kasilinoff, de se réunir. La flotte suédoise s'y opposa. On combattit huit heures sans perte considérable des deux côtés ; mais les Russes s'attribuèrent, avec raison, l'avantage de cette journée, puisque leur jonction fut faite.

Le prince de Nassau battit et mit en fuite vingt bâtiments suédois, dont plusieurs portaient des canons de vingt-quatre ; et, bravant le feu de tous les flots fortifiés qui s'opposaient à sa marche, il franchit heureusement toutes les passes. Nous apprîmes aussi que le général Souwaroff et le prince de Cobourg avaient défait trente mille Turcs, pris Foczany, douze étendards et le camp des musulmans.

On recevait de tous côtés les lettres les plus alarmantes, relativement à nos troubles intérieurs, et comme je persistais à croire qu'un heureux accord terminerait ces dissensions, Catherine me dit : « Je le « souhaite plus que personne ; mais je ne commencerai « à y croire que lorsque votre peuple cessera de se livrer à des excès qui m'indignent. Au reste, je vous « avertis que les Anglais veulent se venger de leurs « revers en Amérique : s'ils vous attaquaient, cette « nouvelle guerre vous rendrait service, en attirant au « dehors le feu qui vous tourmente. »

L'impératrice, en finissant cet entretien, se montra très satisfaite de voir MM. de Saint-Priest et de Mont-

morin près du roi. « Leur sagesse, me dit-elle, m'in-« spire une grande confiance. »

A peu près dans le même temps, je sus, par une voie sûre et secrète, les nouvelles tentatives que faisait le prince Potemkin pour changer ma position: il avait écrit à l'impératrice, qu'il n'était pas d'une bonne politique d'appeler presque toujours exclusivement, près de sa personne, les ministres de Vienne et de Versailles; que cette préférence donnait de l'humeur aux autres cours, et que, vu l'état d'inaction où nous réduisaient nos troubles, il était prudent de ménager l'Angleterre. Mais Catherine, sourde à ces représentations et ferme dans ses sentiments, ne voulut point admettre M. Whitworth dans son intimité.

Un incident assez singulier surprit alors et mécontenta notre gouvernement: M. de Choiseul avait obtenu que la Porte remît M. de Bulgakoff entre ses mains. Le ministre russe ne voulut point sortir ainsi de prison; il demandait que son élargissement fût une satisfaction directe et solennelle faite à la Russie.

C'était, selon moi, un noble procédé. M. de Montmorin, qui le regardait comme un manque d'égards pour la France et pour notre ambassadeur, espérait que je ferais partager son opinion et son mécontentement au cabinet russe; mais je ne pus réaliser cette espérance; il m'aurait été trop difficile d'agir avec quelques succès contre un homme dont j'approuvais la conduite.

L'impératrice eut bientôt un nouveau motif de s'applaudir des preuves de confiance qu'elle avait données au prince de Nassau: cet aventureux guerrier remportait, sur les mers du Nord, des palmes non moins brillantes que celles dont il s'était paré dans le Liman. Profitant habilement de l'imprudence commise par le roi de Suède, qui s'avançait toujours sans assurer sa retraite et ses communications, il attaqua la flotte sué-

doise à l'embouchure de la Kimen, et remporta sur elle une victoire signalée.

Le combat dura quatorze heures, depuis le matin jusqu'à une heure après minuit. Les Suédois furent mis en fuite; Nassau s'empara du vaisseau amiral, de quatre autres bâtiments portant quarante canons, d'un *cutter* et de trois galères; il fit prisonniers quarante officiers, treize cents matelots ou soldats, et coula bas plusieurs bâtiments embossés près des îles.

L'amiral suédois se vit contraint de se sauver sur un yacht. Dans cette glorieuse action la garde impériale accrut sa renommée, et le chevalier de Litta fut cité glorieusement.

Nassau, débarqué ensuite avec six mille hommes, marcha rapidement dans l'espoir de couper toute retraite au roi de Suède; mais ce prince, menacé par trois autres corps russes, qui l'attaquaient de front et sur les flancs, avait abandonné à la hâte le poste d'Egfort. Nassau le poursuivit, atteignit son arrière-garde, lui prit cinq cents hommes, une partie de ses munitions et ses bagages. Pendant ce temps, sa flottille, poursuivant ses avantages, détruisit encore quarante bâtiments suédois.

Dans ces journées si heureuses pour Nassau, il fit une grande perte, et éprouva un vif chagrin: M. de Varage, officier distingué de notre marine, dirigeait, par ses sages et habiles conseils, le bouillant courage du prince; cet intrépide marin, étant débarqué et poursuivant avec trop d'ardeur les troupes de Gustave, fut tué par des Bashkirs, horde de sauvages qui déparent l'armée russe plus qu'ils ne la servent; ces Barbares avaient pris M. de Varage pour un Suédois.

Nassau, remonté sur ses galères, voulait poursuivre le roi jusqu'à Louisa; mais un coup de vent dispersa sa flotte, qui rentra victorieuse dans le port de Crons-

tadt, avec ses prises nombreuses et ses honorables trophées.

Au commencement de cette campagne, Gustave III, toujours chevaleresque, se souvenant d'avoir vu plusieurs fois, en France et à Spa, le prince de Nassau, qui l'avait frappé par son amour pour les combats et pour la gloire, lui avait écrit une lettre pleine de courtoisie. « J'avais cru, lui disait-il, d'après nos derniers « entretiens, que j'aurais le plaisir de recevoir l'offre « de votre épée, mais, puisqu'à mon grand regret, vous « allez combattre contre moi, je me flatte au moins de « conquérir, sur les champs de bataille, l'estime d'un « tel adversaire. »

La fortune changea promptement ces obligeantes dispositions; et lorsque le roi connut la relation très véridique, publiée par l'impératrice sur la victoire des Russes, son amour-propre blessé lui faisant oublier sa modération ordinaire, il y répondit par une autre relation, dans laquelle il s'efforçait d'atténuer ses pertes et les avantages remportés sur lui.

Le prince de Nassau lui écrivit à ce sujet la lettre suivante, qui m'a paru trop piquante pour ne pas la rappeler ici.

LETTRE DU PRINCE DE NASSAU

A S. M. GUSTAVE III, ROI DE SUÈDE.

Pétersbourg, 20 septembre 1789.

« SIRE,

« Lorsque votre majesté me fit dernièrement l'hon- « neur de m'écrire, elle me dit *qu'elle s'adressait à* « *un chevalier qui cherchait partout la gloire et* « *l'honneur*. Je chercherai certainement, sire, toute « ma vie, à justifier l'opinion de votre majesté; mais,

« lorsqu'on cherche l'honneur, on ne souffre rien de « ce qui peut faire soupçonner la loyauté, et l'on n'a- « vance rien qui ne soit vrai, et qui ne puisse se soute- « nir et se prouver à la face de l'univers.

« C'est ce sentiment qui m'a fait lire avec indigna- « tion, dans la Gazette d'Hambourg, une prétendue « relation du combat que j'ai eu l'honneur de soutenir « contre la flotte des galères de votre majesté.

« Cette relation, sire, paraît démentir la mienne; « elle est, en plusieurs points, absolument contraire à « la vérité, et j'ai été surpris qu'on ait eu l'audace de « mettre un nom aussi respectable que celui de votre « majesté au bas d'un écrit rempli d'erreurs et de « fausselés.

« J'espère que votre majesté en aura été irritée comme « moi, et qu'elle ne me refusera pas de la faire suppri- « mer et de rendre hommage à la vérité; si, contre « toute vraisemblance, votre majesté avait autorisé la « publication d'une relation si inexacte, je croirais « qu'elle a été criminellement trompée par les rapports « qu'elle a reçus, et sa loyauté, la première vertu des « rois, l'engagerait sans doute à désavouer et à punir « les officiers qui lui auraient rendu ce compte infidèle.

« Je joins à cette lettre la réfutation de cette incon- « cevable relation, dont j'ai relevé toutes les erreurs. « Mon honneur est garant de la vérité de ce que j'a- « vance. J'ai pour témoins les prisonniers que nous « avons faits, les vaisseaux dont nous nous sommes « emparés, la flotte que je commandais, et qui, loin « d'être maltraitée, a tenu tout entière la mer dix-huit « jours après le combat, a croisé sans obstacles à douze « verstes de Louisa, et ne s'est retirée qu'après avoir « essuyé le coup de vent du 12 septembre. Une partie « de cette escadre est encore en mer, et serait prête à li- « vrer de nouveaux combats; mais elle ne rencontre plus « de combattants. »

« Je suis persuadé que votre majesté connaît trop « bien les lois de l'honneur, pour ne pas approuver la « chaleur avec laquelle je défends le mien, que je croi- « rais blessé, si l'on pouvait douter un instant de l'exac- « titude des relations que j'ai faites, et que sa majesté « l'impératrice a permis de publier.

« Les mêmes motifs qui m'ont dicté cette lettre me « font un devoir de la rendre publique; et la réponse « que j'espère m'autorisera sans doute à répéter aussi « publiquement les assurances du très profond respect « que j'ai voué à votre majesté, et avec lequel j'ai l'hon- « neur d'être,

« Sire,

« De votre majesté, le, etc.

Si Gustave montrait tant de dépit de sa défaite, l'impératrice n'était pas complètement satisfaite de sa victoire; elle disait que, sans les fautes commises par Poushkin, le roi de Suède, que le prince de Nassau débordait, n'aurait pu lui échapper. Elle m'en parla dans ce sens, et me fit aussi quelques reproches sur la conduite de notre cabinet, qu'elle accusait d'engager secrètement l'Angleterre à ne pas souffrir que le roi de Suède fût écrasé.

Je l'assurai que c'était une fable, puisque nous savions fort bien qu'elle ne désirait qu'une paix prompte et une satisfaction modérée.

« Cela est vrai, me dit-elle; mais tout le monde ne le « croit pas. Au reste, songez bien que, si vous voulez « ménager les partis les plus opposés, vous finirez par « être livrés à vos ennemis et abandonnés par vos « amis. »

Cette princesse me parla aussi du refus qu'avait fait M. de Bulgakoff d'être élargi par l'intervention de la France. « S'il en était ainsi, ajouta-t-elle, je le blâmerais;

« mais, s'il se trouve qu'on ne lui ait proposé qu'une « évasion, j'approuverai sa conduite. »

Un courrier du prince Potemkin vint, à cette époque, terminer toutes les inquiétudes de Catherine sur l'issue de cette campagne. Il lui mandait que le prince de Cobourg et Souwaroff venaient de livrer bataille au grand-visir, et de le battre complètement.

On avait pris aux Turcs leur camp, cinquante étendards, quatre-vingts canons; six mille Turcs étaient restés sur le champ de bataille. Le général russe Ribas avait enlevé aux musulmans le fort Atgibey. D'un autre côté, on apprit que le capitan pacha, défait et poursuivi par le prince Repnin, s'était enfermé dans Ismaïl. Pendant ce temps, Potemkin et Anhalt battaient le beglier-bey de Romélie, et lui tuaient six cents hommes.

Vers la même époque, les Autrichiens investirent Belgrade, qui fut prise peu de temps après; mais je n'appris cette nouvelle qu'après mon départ de Russie.

Le prince de Ligne, qui se distingua dans cette campagne, m'écrivit deux lettres que je vais transcrire en partie. On y trouvera toute la gaité et toute l'originalité de son esprit.

A mon quartier-général de Semlin,
le 1^er^ juin 1789.

« J'aurais pu vous écrire, pendant l'hiver, ce que « que vous ne saviez pas, et depuis ce temps-là ce que « vous savez; mais je n'écris avec plaisir que lorsque « j'ai la réponse au bout de quelques heures. A Paris, « je n'aimais et n'écrivais jamais de l'autre côté des « ponts. C'est ainsi que, voguant avec vous sur le Boryssthène, séparé de vous par une cloison de taffetas « chiné, dans une des superbes galères de ce voyage « triomphal et magique, je n'attendais que quelques « minutes votre billet du matin.

« Une espèce d'armistice, ou plutôt de convention de

« bonne compagnie, me laisse le temps de donner aux « Turcs, dans une superbe tente, turque aussi bien « qu'eux, des concerts sur ma rive du Danube; toute la « garnison de Belgrade vient les entendre sur l'autre « rive. »

« Ainsi que le roi d'Espagne, qui a fait chanter, pen- « dant quarante ans, tous les jours le même air à Fari- « nelli, je me fais jouer tous les soirs *la Cosa rara*, qui, « comme vous le voyez, cesse de l'être. De très belles « juives, Arméniennes, Illyriennes ou Serviennes, y as- « sistent; c'est la grande noblesse de Semlin.

« Quand quelques Turcs passent les frontières, je les « corrige; Osman pacha m'en remercie, et dit qu'il ne « peut pas se faire obéir. Comme j'aime mieux le taqui- « ner que de me contenter de lettres d'excuses, l'au- « tre jour, devant faire un feu de réjouissance pour une « petite victoire dans le Bannat, j'ai fait charger à bou- « lets toute mon artillerie, pour venger une tête coupée « à une sentinelle de Michaélowitz.

« Cela a réussi, et il y a eu huit curieux de tués au « pied de la forteresse. Le pacha a trouvé cela appa- « remment tout naturel. J'avais espéré qu'il se fâcherait. « Je ne me plains pas de quelques coups de fusils qu'on « me tire quelquefois par gaité, quand je me pro- « mène. Mais un lieutenant-colonel de nos postes avan- « cés du côté de Pantschowa, ayant désapprouvé qu'on « en eût fait autant à un capitaine du corps de Brana- « kocsky, s'en plaignit à aga Mustapha, qui lui répon- « dit ainsi : *Je te salue, voisin Terschitz. Tu dis « qu'il y a un armistice; je ne m'y connais pas : tu « me parles du pacha de Belgrade; je ne veux pas « dépendre de lui : tu m'offres tes secours en cas que « j'aie des besoins; apprends que la sublime Porte « ne me laisse manquer de rien, et que je n'ai d'au- « tre besoin que de boire ton sang : tu dis que je puis « me fier à toi; sache que, dans ce temps-ci, il ne*

« *faut se fier à personne. Je te salue, voisin Ter-* « *schitz.*

« Voici la réponse que je fis au nom du voisin Ter- « schitz : *Je te salue, voisin Mustapha. Ta lettre est* « *bien celle d'un Turc : j'en suis bien aise, car j'ai* « *cru qu'il n'y en avait plus. Tu dis que tu veux* « *boire mon sang : je ne me soucie pas du tien ; car* « *qu'est-ce que le sang d'un aga ? Fais ce que tu peux,* « *viens quand tu veux ; j'ai ordonné à mes gens de* « *t'amener prisonnier à la première occasion ; j'ai* « *assez envie de te voir. Bonjour, aga Mutapha.*

« Adieu, mon cher Ségur ; je vous quitte pour voir « dix beaux et longs bataillons de renforts qui m'arri- « vent d'Autriche : puissè-je bientôt m'en servir ! »

Belgrade, 18 octobre 1789.

« Nous voici dans ce rempart de l'Orient, dont nous « n'avons pas ouvert les portes avec des doigts de rose « comme l'Aurore, mais avec des doigts de feu. La har- « diesse et la promptitude du passage de la Save, la ra- « pidité de la marche et l'entrée dans les lignes du « prince Eugène, l'audace de la reconnaissance faite « jusqu'à la palissade, tout cela est l'ouvrage de quinze « jours, et c'est vraiment digne des plus beaux temps du « maréchal Laudon : il nous montait la tête et démon- « tait celle des Turcs ; je ne démontais que leurs canons. « Il a attaqué Belgrade sur la rive droite de la Save, « et moi sur la rive gauche, où j'étais l'aigle de ce Ju- « piter dont je portais la foudre.

« La prise de la forteresse a été assurée par celle de « la ville, qui est due à la plus brillante, la plus éclai- « rée et la plus active des valeurs, à celle du comte de « Browne, digne neveu du maréchal Lacy.

« J'ai fait, pendant cette superbe et vigoureuse en- « treprise, une diversion avec ma flotte sur le Danube ;

« et ensuite, pour réparer la perte de quelques jours « et de beaucoup d'hommes à l'attaque du chemin cou- « vert, je redoublai le feu de mes batteries, et j'en établis « une nouvelle dans une île à cent cinquante toises de « la forteresse, qui capitula tout de suite.

« Je voyais avec un grand plaisir militaire et une « grande peine philosophique s'élever dans l'air douze « mille bombes que j'ai fait lancer sur ces pauvres infi- « dèles. J'entendais leurs cris d'effroi; car ceux des « blessés étaient étouffés par le feu et la mort.

« Ecartons ces objets d'horreur : j'ai parlé assez « longtemps au colonel des dragons; c'est maintenant « au grand-prêtre du temple de la paix que je m'adresse. « Quelle source de réflexions ! A peine le mot *capitula- « tion* avait été prononcé, que dix mille vaincus se mê- « laient déjà avec autant de vainqueurs : la férocité « faisait place à la douceur, la fureur à la pitié, la ruse « guerrière à la bonne foi, l'acharnement à la bienveil- « lance.

« On prenait du café, on vendait, on achetait. Le « Turc, loyal dans ses marchés, fixait un prix, livrait « ses précieux effets cachés dans les casemates, allait « à ses affaires, et, sans empressement, recevait son « argent, quand par hasard il rencontrait son acheteur.

« Philosophes sans le savoir, les riches propriétaires « fumaient sur les débris de leurs maisons et de leurs « fortunes. Osman-pacha, le sot gouverneur de Bel- « grade, fumait au milieu de sa cour rangée en céré- « monie, comme s'il commandait encore, et comme « s'il ne s'attendait pas à rencontrer un capidgy-bachi « pour lui demander de la part du sultan Sélim, ce qu'il « n'a pas, sa tête; car elle était déjà perdue à notre « premier coup de canon.

« La beauté et la variété des couleurs riches et tran- « chantes des janissaires, nos bonnets de grenadiers, « leurs turbans, nos cuirassiers, les spahis, point abat-

« tus quoique battus, leurs superbes armes, leurs che-
« vaux fiers comme eux, leur air ferme et jamais bas,
« malgré le malheur, les rives du Danube et de la Save,
« bordées de ces figures pittoresques, récréeaient les
« yeux et réjouissaient l'ame.

« On était seulement un peu attristé de voir empor-
« ter, par terre et par eau, les cadavres d'hommes, de
« chevaux, de bœufs et de moutons qui, pendant le
« siège, n'avaient pas pu être enterrés. On sentait à la
« fois le mort, le brûlé et l'essence de roses; car il est
« extraordinaire d'unir à ce point les goûts voluptueux
« à la barbarie.

« Le maréchal a demandé pour moi la croix de com-
« mandeur de l'ordre militaire de Marie-Thérèse; l'em-
« pereur me l'a déjà envoyée. On dit qu'ils ont été con-
« tents de ma promptitude, et surtout de l'effet de ma
« dernière batterie, qui a décidé les Turcs à capituler.

« Je vous aurais écrit pendant le siège, mais j'avais
« peur que ma lettre ne devînt posthume, et je ne vou-
« lais pas vous dire ce qui se passait dans ma tête,
« avant de savoir si on me la laisserait sur les épaules.
« Adieu, l'ami de mon cœur. »

Ce style varié, ce mélange aimable d'esprit et de raison, de philosophie et de légèreté, d'humanité et d'ardeur guerrière, seront peut-être blâmés par quelques hommes chagrins et sévères, qui dessèchent tout en voulant tout analyser, et qui oublient ce sage conseil d'un ancien, invitant la philosophie *à sacrifier aux Graces*.

Les progrès des lumières et de la liberté ont certainement fait faire de grands pas à la raison humaine: mais aussi, dans sa route, n'a-t-elle rien perdu? Moi, qui ne suis pas un de ces opiniâtres prôneurs de ce bon vieux temps qui n'est plus, je ne puis m'empêcher de regretter ce bon goût, cette grace, cette fleur d'enjouement et d'urbanité, qui chassaient de la société

tout ennui, en permettant au bon sens de sourire, et à la sagesse de se parer. Aujourd'hui beaucoup de gens ressemblent à un propriétaire morose qui, ne songeant qu'à l'utile, bannirait de son jardin les fleurs, et ne voudrait y voir que du blé, des foins et des fruits.

Nous étions à la fin de septembre : on pouvait regarder comme terminées les campagnes du sud et du nord. Il était évident que le roi de Suède, trop animé du désir de réparer son nouvel échec, et comptant sur l'appui des Prussiens, ne songerait pas de longtemps à la paix.

Je savais de M. de Choiseul que le sultan Sélim, loin de prêter l'oreille à ses propositions pacifiques, n'écoutait que les conseils hostiles de l'Angleterre et de la Prusse.

Ainsi, ayant obtenu tout ce que je pouvais désirer de la cour de Russie, un traité de commerce, l'acceptation de notre médiation, et la promesse de signer la quadruple alliance dès que notre gouvernement s'y déterminerait, il ne me restait plus d'autre rôle à remplir à Pétersbourg que celui d'observateur, dont un chargé d'affaires pouvait s'acquitter aussi bien que moi.

Dès le mois précédent, j'avais écrit à M. de Montmorin pour lui demander un congé : il m'était doublement nécessaire; car je souffrais d'un mal de poitrine qu'un hiver de plus, sous ce climat glacé, pouvait, disait-on, rendre fort dangereux. J'étais absent de mon pays depuis cinq années, enfin de grands orages éclataient au sein de ma patrie.

A huit cents lieues de distance on reçoit des nouvelles si incomplètes, on entend des récits d'une nature si exagérée! A tout moment on me disait que le sang inondait la France, que les châteaux étaient pillés, que des couleurs opposées armaient tous les Français les uns contre les autres, que Paris même et Versailles devenaient le théâtre de scènes tumultueuses, souvent sanglantes.

On nous avait mandé que, le 4 août, la noblesse, soit par une sorte d'enthousiasme ou d'ivresse, soit par la crainte des violences d'une multitude effrénée qui s'était déjà portée, près de l'hôtel-de ville, à d'affreux excès, venait d'offrir à la nation, dans une séance du soir, le sacrifice de ses antiques droits et de tous ses privilèges.

Peu de temps après, sur la motion de Duport, l'assemblée, consommant ces sacrifices par un seul décret, avait prononcé ces paroles brèves et solennelles qui retentissent encore dans les deux mondes : *Le régime féodal est aboli.*

On avait pu regarder l'événement du 14 juillet comme une insurrection passagère; mais le 4 août proclamait une grande révolution : c'était un ordre social nouveau s'établissant sur les débris de l'ancien ordre social. Que de dissensions, que de combats, que d'orages n'étaient pas annoncés par ce prompt triomphe de l'égalité sur une fière et antique aristocratie!

Après un tel coup, qui ébranlait les antiques bases de nos vieilles institutions, il était évident qu'aucune partie de l'édifice social n'était plus liée aux autres; on allait tenter aventureusement de le reconstruire en entier.

Le siècle, les lumières, la raison même l'exigeaient peut-être; mais les passions s'y opposaient : dans toute l'Europe elles allaient probablement chercher des soutiens, des alliés et des armes.

Toutes ces pensées agitaient avec violence et diversement mon âme. L'amour de la liberté, de cette liberté que les exemples et les leçons de l'antiquité m'avaient fait chérir, que j'avais si longtemps enviée à l'Angleterre, et pour laquelle je venais de combattre en Amérique, réveillait mes espérances, exaltait mon imagination.

Je ne saurais peindre l'émotion que j'éprouvais en li-

sant quelques fragments des discours prononcés, dans les premiers jours de nos assemblées, par Clermont-Tonnerre, Lally-Tollendal, Mirabeau, Mounier et d'autres orateurs, qui, pour la première fois, faisaient retentir de leurs accents une tribune française.

Mais, d'un autre côté, de combien de tristes pensées n'étaient pas mêlées ces flatteuses illusions! Les anxiétés d'un roi vertueux et d'une reine déjà calomniée, ma reconnaissance pour eux, l'incertitude où j'étais du sort de ma famille, au milieu des orages d'une tumultueuse population, qui avait déjà souillé de sang le berceau de la liberté, enfin la contradiction des tableaux que chaque parti présentait de ces troubles, de ces soulèvements et de ces scènes de désordre, suivant les différents prismes à travers lesquels il les voyait, me rendaient insupportable la prolongation d'une absence qui avait tant duré, et ce fut avec une joie inexprimable que je reçus la permission de partir et de revenir dans mes foyers.

J'avais été si bien accueilli et traité avec tant de distinction en Russie, que, dans toute autre circonstance, il m'eût été difficile de m'en éloigner sans un très vif regret; mais tout ce que je pouvais faire alors, était de ne pas trop laisser éclater la satisfaction que j'éprouvais, au moment de revoir ma patrie et ma famille.

Mes préparatifs furent prompts : je présentai aux ministres mon secrétaire de légation, M. Genet, comme chargé d'affaires; je rédigeai et je lui laissai une instruction, dans laquelle je ne négligeai rien de ce qui pourrait diriger sa conduite et rendre son travail plus facile; enfin je pris congé de l'impératrice, et certes cette audience m'aurait profondément affligé, si j'avais cru voir cette princesse pour la dernière fois; mais je m'absentais par congé, et j'espérais revenir dans peu de mois près d'elle.

Elle daigna me montrer quelques regrets de mon départ, et me parla beaucoup des affaires de France : « Dites au roi, ajouta-t-elle, combien je fais de vœux « pour son bonheur. Je souhaite que sa bonté soit ré- « compensée comme elle le mérite, que ses plans réus- « sissent, qu'il voie cesser les maux dont son cœur est « affligé, et que la France recouvre bientôt sa tranquil- « lité, sa force et sa prépondérance. Je suis bien sûre « que celle-ci me sera favorable, et ne le deviendra ja- « mais pour mes ennemis.

« Je vous vois partir avec peine : vous feriez mieux « de rester près de moi, et de ne pas aller chercher des « orages dont vous ne prévoyez peut-être pas toute « l'étendue. Votre penchant pour la nouvelle philoso- « phie et pour la liberté vous portera probablement à « soutenir la cause populaire; j'en serai fâchée, car moi « je resterai aristocrate, c'est mon métier : songez-y, « vous allez trouver la France bien enfiévrée et bien « malade. »

« Je le crains, madame, lui répondis-je ; mais c'est « ce qui me fait un devoir d'y retourner. »

Elle me retint à dîner, et me combla de marques de bonté qui me rendirent cette séparation très pénible. Je me hâtai de faire mes adieux à plusieurs personnes que je n'oublierai jamais, et qui m'avaient, pendant cinq années, traité moins en étranger qu'en compatriote et en ami.

Le 11 octobre 1789, je partis de Pétersbourg, et j'allai à Katschina pour prendre congé du grand duc et de la grande duchesse. Je ne croyais y rester qu'une heure ; mais, l'essieu de ma voiture s'étant cassé, leurs altesses impériales me pressèrent obligeamment de m'arrêter deux jours chez elles.

Le grand duc Paul Pétrowitz joignait malheureusement à beaucoup d'esprit et de connaissances l'humeur la plus inquiète, la plus méfiante, et le caractère le

plus mobile; souvent affable jusqu'à la familiarité, et plus souvent hautain, despote et dur, jamais peut-être on ne vit un homme plus léger, plus craintif, plus capricieux, enfin moins capable de faire le bonheur des autres ni le sien.

Son règne le prouva : ce ne fut point par méchanceté qu'il exerça tant d'injustices, et qu'il disgracia ou exila tant de personnes ; c'était par une sorte de maladie d'esprit. Il tourmentait tous ceux qui l'approchaient ; parce qu'il se tourmentait sans cesse lui-même. Le trône lui semblait toujours environné de précipices. La peur troubla son jugement : à force de craindre des périls imaginaires, il en fit naître de réels ; car un monarque inspire tôt ou tard la méfiance qu'il montre, et la terreur qu'il éprouve.

Depuis, un de mes collègues à la chambre des pairs, qui se trouvait à Pétersbourg lorsque Paul régnait, m'a cité de lui des paroles qui portent l'empreinte la plus énergique de son caractère despotique : ayant permis au général Dumouriez de venir fréquemment le voir, et ce général ayant passé un jour sans se rendre au palais, l'empereur, dès qu'il le vit, lui demanda s'il avait été malade.

« Non, sire, répondit Dumouriez : mais une personne « des plus considérables de votre cour m'ayant invité à « dîner, je n'ai pas cru pouvoir me dispenser de me rendre à cette invitation. »

« Apprenez, monsieur, répliqua l'empereur d'un « ton sévère, qu'il n'y a de considérable ici que la per- « sonne à laquelle je parle, et pendant le temps que je « lui parle. » Peut-on pousser plus loin l'orgueil de la puissance et le mépris pour les hommes!

Ce prince, dans les premiers moments de mon arrivée en Russie, m'avait témoigné, comme je crois l'avoir déjà dit une affection si vive qu'elle ressemblait à de

l'engouement. Ce penchant eut peu de durée ; il se refroidit pour moi, dès qu'il me vit honoré des bontés et de l'intimité de l'impératrice sa mère.

Depuis fort longtemps il ne me montrait plus aucun désir de me rapprocher de lui ; mais, à l'instant de mon départ, un nouveau caprice me valut un retour de confiance. Il m'entretint presque exclusivement, et pendant plusieurs heures, de ses prétendus griefs contre l'impératrice et contre le prince Potemkin, des désagréments de sa position ; de la peur qu'on avait de lui, et du triste sort que lui préparait une cour accoutumée à ne vouloir, à ne supporter que le règne des femmes : la déplorable fin de son père l'épouvantait ; il y songeait sans cesse, c'était son idée fixe.

En vain je lui dis que ses préventions le trompaient ; que sa mère, loin de le craindre, le laissait constamment tenir sa cour comme il le voulait, et garder même près de lui, à peu de distance de Czarskozélo, deux bataillons dont il nommait les officiers, et qu'il disciplinait, armait et habillait à son gré, tandis qu'elle, sans nulle défiance, elle n'avait près de sa personne qu'une seule compagnie de sa garde.

« Si cette princesse, monseigneur, lui disais-je, ne « vous appelle pas dans les conseils, et ne vous donne « aucune part dans les affaires, permettez-moi de vous « faire observer qu'il lui serait bien difficile d'agir autrement, lorsqu'elle sait que vous blâmez ses penchants, ses liaisons, son système d'administration et « sa conduite politique. Quant aux malheurs que vous « craignez pour l'avenir, croyez-moi, c'est en les redoutant qu'on les appelle ; élevez-vous au dessus d'eux, « ils disparaîtront. »

Je ne le persuadai pas, et, par toutes sortes de récriminations contre les ministres et les autres personnes honorées de la confiance de l'impératrice, il s'efforçait de me prouver que, malgré mon séjour de cinq années

en Russie, je ne la connaissais que très imparfaitement.

« Enfin, me dit-il une fois, expliquez-moi pourquoi, « dans les autres monarchies de l'Europe, les souve- « rains règnent et se succèdent avec tranquillité, tandis « que le trône de Russie est si souvent ensanglanté? »

« La cause de toutes ces catastrophes, monseigneur, « lui répondis-je, me paraît assez facile à trouver, et « sans doute elle n'a pu vous échapper : partout ail- « leurs l'hérédité du sceptre de mâle en mâle assure le « repos des peuples et la tranquillité des rois. C'est la « différence capitale qui existe entre les monarchies « asiatiques, romaines, grecques, barbares, et les mo- « narchies modernes; peut-être même doit-on les pro- « grès de la civilisation à cette stabilité. Ici, au con- « traire, rien à cet égard n'est réglé, tout est douteux; « et le souverain se choisit, comme il le veut, un suc- « cesseur : ce qui doit être une source continuelle d'es- « pérances ambitieuses, d'intrigues et de conspira- « tions. »

« J'en conviens, répliqua-t-il; mais que voulez-vous? « ici c'est une longue habitude, un usage consacré; et « un si grand changement ne pourrait s'opérer sans « péril pour celui qui voudrait le tenter; car, je vous le « répète, les Russes aiment mieux voir sur le trône une « robe qu'un uniforme. »

« Il me semble pourtant, monseigneur, repris-je, que « cette heureuse révolution pourrait se faire à quelque « une des grandes époques d'un nouveau règne, telles « qu'une entrée solennelle, un couronnement, où les « peuples sont disposés à la confiance, à la joie, à l'es- « pérance. »

« Oui, je le conçois, dit-il en m'embrassant; cela « pourrait se hasarder : il faudra y réfléchir. »

Je n'y pensai plus, et il n'y songea peut-être pas davantage. Cependant, lorsque, quelques années après, Paul, monté sur le trône, établit, comme loi fondamen-

tale, la succession héréditaire au trône de mâle en mâle et par ordre de primogéniture, il me vint dans l'idée que cet entretien avait pu contribuer à faire, dans la législation russe, ce mémorable changement.

J'eus beaucoup à me louer de l'accueil gracieux que me fit madame la grande duchesse ; il suffisait alors de la connaître pour éprouver, en la voyant et en l'écoutant, un vif attrait et un attachement respectueux.

Je pris congé de leurs altesses, je partis, et comme j'étais impatient d'abréger mon voyage, je courus nuit et jour, sans m'arrêter, jusqu'à Varsovie.

Quand même je n'aurais eu aucune nouvelle des mouvements excités en Pologne, depuis dix-huit mois, par le désir de recouvrer la liberté, et par les promesses séduisantes du roi de Prusse, j'aurais pu, en traversant une assez grande partie de ce royaume, connaître, par le mouvement général, la fermentation qui agitait alors les esprits de tous les habitants de cette malheureuse contrée.

Les paysans seuls conservaient cet air morne, cette physionomie sans expression, cette immobile apathie, triste et constant caractère de la servitude, silencieuse stagnation qu'il plaît aux partisans du pouvoir absolu ou de l'oligarchie, d'appeler *ordre* et *repos*.

Mais, sur toutes les routes, on voyait une foule de gentilshommes, à cheval ou en voiture, courir, se croiser dans tous les sens. Au milieu des villes et sur les places publiques, ils se réunissaient, se parlaient avec feu. Tout annonçait la plus grande agitation ; et comme cette effervescence offrait aux spéculations des chances nouvelles, les juifs, nombreux et redoutables vampires de la Pologne, fourmillaient et montraient plus d'activité que jamais.

Ce fut surtout à Varsovie, que la singularité de ce grand spectacle me frappa le plus vivement ; au lieu de ces sociétés aimables et paisibles que j'y avais laissées,

de ces réunions où brillaient Joseph, Ignace, et Stanislas Potocki, Czartoryski, Malachowski, Sapiéha, Matuszéwitz, Mostowski, Zablocki, tant de belles et spirituelles dames, ornements de la cour polonaise, et de ces cercles où l'on ne traitait que des questions de morale, de sentiment et de littérature, je ne vis plus que des conciliabules politiques, et je n'entendis que de vives discussions, trop souvent aigries par la chaleur des opinions opposées.

La nation, longtemps courbée sous le joug de trois puissances qui avaient envahi une partie de son territoire, et presque anéanti sa liberté, semblait s'être redressée tout entière ; elle avait repris son caractère antique.

Je revoyais la fierté du temps des Jagellons : c'était la même ardeur belliqueuse, la même turbulence, la même passion pour l'indépendance et le même mépris des orages qu'elle excite, enfin cet esprit chevaleresque, seul avantage de ce système féodal qui tombait alors partout en ruines, et dont on ne rencontrait plus de vestiges, que dans les cours de la Germanie et dans les forêts des Sarmates.

A peine pouvais-je reconnaître les Polonais : leurs occupations, leurs costumes, leur langage, tout était changé ; ces guerriers ardents, dépouillés des habits modernes qui rappelaient leur humiliation, avaient repris leurs toques, leurs plumes, leurs longues robes, leurs moustaches militaires, leurs sabres brillants. Toutes les dames, enflammant leur courage, avaient coupé elles-mêmes la chevelure de leurs époux, de leurs fils, et brodé leurs écharpes, ainsi que leurs riches ceintures.

L'ambassadeur russe, naguère entouré de courtisans, vivait seul et presque isolé dans son palais. Celui de Stanislas-Auguste ressemblait plus à un quartier général du temps de Sobieski, qu'à une cour. Cependant ce

prince infortuné ne partageait pas l'ivresse générale; s'il était privé de la force de caractère, si nécessaire au milieu des circonstances orageuses de cette époque, il ne manquait ni d'esprit, ni de lumières, ni de pénétration.

La résurrection de la liberté, dont se flattait son impétueuse nation, lui paraissait un songe, une chimère; il n'oubliait pas que les Polonais, restés fort en arrière des autres peuples, n'avaient ni discipline, ni infanterie, ni forteresse, qu'ils manquaient d'argent, et de cette industrie agricole ou commerciale qui en fournit.

Ce prince croyait que l'embarras des deux cours impériales serait passager; il savait que les promesses illusoires du roi de Prusse n'avaient d'autre but que celui de s'agrandir; enfin il prévoyait que les trois oppresseurs de la Pologne, après de courts débats, se réconcilieraient aux dépens de ce pays sans défense, dont ils consommeraient le démembrement et la ruine.

Ainsi Stanislas-Auguste, trop éclairé pour ne pas apercevoir le précipice, et trop faible pour résister au torrent qu'il s'était efforcé vainement de ralentir, s'y laissait entraîner malgré lui.

Dès que le roi sut mon arrivée, il m'invita à venir chez lui, s'enferma avec moi dans son cabinet, et me fit le plus triste tableau de sa déplorable position. « Eh « bien! monsieur le comte, me dit ce prince, vous re- « trouvez la Pologne dans une position toute différente « de celle où vous l'aviez laissée à la fin de 1784; mes « compatriotes ont passé avec promptitude de l'abatte- « ment à l'espérance, et d'une dépendance craintive à « la témérité. Que dit-on à Pétersbourg de cette révo- « lution imprévue, et qu'en pensez-vous? »

« Vous devez savoir, sire, lui répondis-je, que l'im- « pératrice en est aussi mécontente qu'étonnée; son « humeur aurait même éclaté, si elle n'avait pas craint, « en se laissant aller à ce premier mouvement, de don-

« ner un prétexte de guerre aux Prussiens et aux Autrichiens, qu'elle croit trop disposés à se joindre aux Turcs et aux Suédois pour abaisser sa puissance ; et comme on avait ici reçu, avec un dédain fort choquant pour elle, ses offres de garantie, d'alliance et d'amitié, je vous avoue que nous avons eu beaucoup de peine, le comte de Cobentzel et moi, à la calmer, et à lui faire adopter les conseils modérés que lui donnaient l'empereur et le roi de France.

« Quant à moi, je ne suis pas surpris qu'après une si longue oppression, des Polonois aient saisi avec ardeur la première circonstance favorable pour recouvrer leur indépendance. Ce n'est point de leur imagination, c'est du fond de leur cœur que part ce cri de *liberté*, qui retentit partout. Il n'est pas nécessaire même de l'écouter pour l'entendre ; avant qu'ils parlent, on lit ce mot de *liberté* dans leurs démarches, dans leur maintien, dans leurs regards et sur tous leurs traits.

« Mais ce qui m'étonne, c'est qu'ils aient secoué si ouvertement leur joug, avant d'avoir organisé les forces, rassemblé l'argent et préparé tous les moyens nécessaires pour soutenir une si généreuse résolution. D'ailleurs, ils ne pourraient jamais résister aux trois grandes puissances qui les environnent, et il me semble que, forcés de chercher parmi elles un appui, ils ont choisi le moins fort, le moins sûr et le moins désintéressé ; car, des informations, que je crois certaines, me prouvent que le seul but de Frédéric Guillaume, en offrant sa protection à la Pologne, est de s'assurer la possession de Dantzick et de Thorn.

« Vous avez raison, me dit le roi, et je partage votre opinion sur tous les points ; mais il m'est impossible de faire comprendre ces vérités à des ames ulcérées, à des esprits passionnés. Après le malheureux démembrement de ce pays, l'Autriche et la Prusse ayant

« laissé à l'impératrice le triste honneur de nous sur-
« veiller, et de nous maintenir dans un état de dépen-
« dance, c'est à elle seule que les Polonais ont attribué
« tous leurs malheurs ; c'est contre elle que se sont réu-
« nis tous les ressentiments. La conduite de ses troupes,
« le ton insultant de quelques jeunes officiers, la hau-
« teur intolérable des ambassadeurs de Russie, ont
« excité contre les Russes une haine dont l'explosion
« est d'autant plus violente, qu'on s'est vu plus long-
« temps forcé de la comprimer.

« Lorsque je vis Catherine II à Kanieff, elle me pa-
« rut très déterminée à réparer ses torts, à nous sou-
« tenir franchement, et même, en améliorant notre sort,
« à garantir pour un long avenir notre sécurité. Je la
« crus, et je revins ici, rempli d'espoir.

« Aussi, dès que les Turcs et les Suédois lui eurent
« déclaré la guerre, répondant à ses avances, et lui
« rappelant ses promesses, je l'engageai à nous propo-
« ser un traité d'alliance : elle s'y résolut avec empres-
« sement. Le comte de Stackelberg m'en fit la propo-
« sition officielle ; elle fut communiquée à la diète, et
« je l'appuyai par tous les arguments qui me semblaient
« les plus propres à convaincre les esprits de son utilité.

« J'échouai dans cette tentative : les intrigues et l'ac-
« tivité des ministres du roi de Prusse flattèrent, trom-
« pèrent et enflammèrent les passions. Luchesini sur-
« tout, rejetant comme des calomnies ce qu'on disait
« des vues intéressées du roi de Prusse, persuadait trop
« facilement, à des esprits déjà prévenus, que Frédéric
« Guillaume, cherchant une gloire noble et pure, vou-
« lait garantir l'Europe de l'ambition des Russes, et ne
« formait d'autre désir, que celui d'opposer une forte
« barrière à cette puissance conquérante, en rendant à
« la Pologne son indépendance et sa liberté.

« L'envoyé d'Angleterre parlait dans le même sens,
« et faisait espérer un armement anglais en faveur des

« Suédois. D'un autre côté le roi de Prusse ayant pro-
« testé contre l'alliance proposée, l'impératrice n'y per-
« sista plus, et me fit même assez de tort, en m'attri-
« buant l'idée première de ce projet, qui éprouvait dans
« la diète une si vive opposition.

« Vous savez le reste : sans garder aucunes mesures,
« on a aboli le conseil permanent ; on veut changer en
« totalité la forme du gouvernement garantie par Ca-
« therine. On a exigé le rappel des troupes russes ; on
« ne montre aucun égard pour les protestations de
« l'ambassadeur de Russie : il est même question d'un
« projet d'alliance entre l'Angleterre, la Prusse, la Hol-
« lande, la Turquie, la Suède et la Pologne.

« Voilà où nous en sommes, et je me vois contraint,
« pour ne pas perdre totalement l'affection et la con-
« fiance de ma nation, de la suivre dans une marche
« imprudente, qui pourra peut être plus tard consom-
« mer notre ruine. »

« Je puis, sire, répliquai-je, vous donner une preuve
« de la sincérité des intentions que vous montrait l'im-
« pératrice : vous n'ignorez pas qu'elle a voulu et vou-
« drait encore conclure avec nous, l'empereur et l'Espa-
« gne, une quadruple alliance, qui pût servir de frein
« aux desseins inquiétants de la ligue anglo-prussienne;
« eh bien ! dans tous les projets que son ministère m'a
« communiqués, une des principales dispositions a tou-
« jours été la garantie de l'intégrité du territoire de la
« Pologne et de son indépendance. Mais je pense que
« cette princesse, n'ayant point attendu la conclusion
« de cette alliance, qui aurait ouvert les yeux de beau-
« coup de gens, a commis une faute en vous proposant
« un traité partiel et prématuré, qui n'a fait qu'aigrir et
« irriter les esprits. »

« Je le crois, reprit Stanislas; mais, quand on ne peut
« pas faire le bien, il faut au moins s'efforcer d'atténuer
« le mal. Je sais que vous êtes lié d'amitié avec plusieurs

« membres de l'opposition ; vous les verrez et vous me « rendrez un vrai service, si vous pouvez parvenir à « leur faire comprendre que, relativement à nos inté- « rêts politiques et commerciaux, la Russie nous est « moins contraire que la Prusse ; qu'elle serait une en- « nemie beaucoup plus redoutable, et qu'il est par « conséquent très essentiel pour nous, au lieu de pro- « voquer son courroux, de vivre avec elle en bonne in- « telligence ; enfin que ce serait le seul moyen d'aug- « menter nos forces et d'effectuer sans obstacle notre « régénération. »

Je le lui promis, mais sans aucun espoir probable de succès : en effet, ayant parlé dans ce sens à quelques Polonais, je les trouvai si exaspérés, qu'à peine ils pouvaient m'écouter de sang-froid.

Ignace Potocki seul, l'un des hommes les plus éloquents et les plus éclairés de ce pays, parut me comprendre. « Vous pouvez avoir raison, me dit-il ; mais il « est trop tard : le sort en est jeté ; et d'ailleurs, quand « je me déciderais à suivre vos conseils, je ne ferais que « me perdre, sans nécessité, dans l'esprit de mes con- « citoyens. Croyez-moi, cette opinion est à présent si « générale, si forte, si passionnée, qu'on ne peut par- « ler de la Russie à un Polonais, sans le voir à la fois « pâlir de crainte et frémir de colère ; moi-même je n'ai « pu vous écouter sans être vivement ému. Le seul nom « de *Russe* suffit pour nous rappeler la perte de notre « liberté, de nos lois, de notre gloire, et tous les ou- « trages auxquels notre honneur et nos familles se sont « vus si longtemps en proie. »

On conçoit bien que je ne hasardai plus des insinuations sans utilité, et qu'on était si peu disposé à accueillir. Je sus même que certaines personnes malveillantes, ayant eu connaissance de ces conversations, m'avaient représenté comme un ami ardent des Russes, chargé des instructions secrètes de l'impératrice ; enfin, comme

je voulais aller le lendemain à la diète, on chercha à m'en détourner, en me prévenant d'une intrigue ourdie pour m'y faire éprouver un désagrément public.

Je fis peu de cas de cet avis; j'y allai, et la tribune où l'on me plaça fut bientôt remplie de personnages distingués, tant du parti du roi que de celui de l'opposition : leur réunion, autour de moi, aurait suffi pour imposer à la malveillance, dans le cas même où elle eût existé.

Le spectacle que m'offrait cette assemblée polonaise, me frappa singulièrement : le costume presque asiatique des membres qui la composaient, la fierté de leurs regards, la vivacité de leurs gestes, le bruit de ces sabres traînant sur le plancher, et qui ne rappelaient que trop les temps d'orages, dans lesquels on avait vu si souvent les glaives tirés interrompre les délibérations; tout semblait me persuader que, remontant à des siècles reculés, je me trouvais au milieu de ces anciens Polonais, si fréquemment vainqueurs des Turcs, des Moscovites, et des princes de Germanie. Je regrettais de ne pouvoir comprendre les orateurs qui se succédaient, et dont plusieurs, par leur éloquence, semblaient faire une grande impression sur les esprits.

Le soir, étant retourné chez le roi, j'appris les tristes événements qui s'étaient passés à Versailles les 5 et 6 d'octobre; des versions différentes altéraient plus ou moins ces nouvelles : les unes disaient que la reine avait couru le plus imminent danger, qu'on avait massacré un grand nombre de gardes du corps, que l'assemblée nationale s'était vue envahie par des brigands; d'autres, que des troupes et des gardes ayant, dans une orgie, foulé aux pieds la cocarde nationale, et annoncé hautement des projets de contrerévolution, le peuple de Paris, furieux, s'était porté à Versailles, avait assailli le palais, et contraint le monarque à le suivre prisonnier dans la capitale; quelques unes enfin, moins alarman-

tes, ne parlaient que de quelques excès commis pendant la nuit, et promptement réprimés par la garde nationale.

Il est facile de concevoir quelles inquiétudes, et à une telle distance, me donnaient des bruits si variés et tous funestes; je résolus donc de hâter mon départ, et je me mis en route dès le lendemain.

Le soir, tandis que mes gens faisaient leurs préparatifs pour le voyage, me trouvant seul dans ma chambre, assis devant mon feu, et occupé à lire, j'entends tout à coup un léger bruit derrière mon fauteuil; je me retourne et je vois un grand personnage en longue robe brune, avec une riche ceinture, des bottes rouges, une toque fourrée, un long sabre, et tenant dans chaque main un pistolet dirigé vers moi.

Ma surprise fut vive, mais courte, et bientôt j'éclatai de rire, en reconnaissant sous ce costume, et avec ces longues moustaches, les yeux noirs, vifs et gais du grand général Branitski, neveu du prince Potemkin.

« Ma foi, mon cher, me dit-il, d'après ce qu'on nous « écrit, il y a un terrible vacarme dans votre pays. Notre agitation, ici, n'est qu'une bagatelle. Vos assemblées sont plus orageuses qu'une diète polonaise, et « comme on ne sait ce qui peut arriver dans un royaume « en combustion, voilà deux compagnons de voyage « que je vous offre; je voudrais qu'ils fussent plus riches, mais je puis vous assurer qu'ils sont très bons. »

Branitski avait tort, car ses pistolets étaient magnifiques; je reçus ce présent avec autant de cordialité qu'il m'était offert. Depuis, un comité révolutionnaire m'en dépouilla, sans que je pusse les essayer contre lui, comme je l'aurais souhaité.

Après un court entretien arrosé par quelques verres de vin de Tokai, que Branitski aimait plus qu'assez, nous nous séparâmes. Je partis au point du jour, fort

préoccupé des tristes nouvelles que je venais de recevoir.

M. le marquis de Noailles, notre ambassadeur à Vienne, m'avait offert un logement chez lui; je l'acceptai. Je le trouvai consterné des nouvelles qu'on lui avait mandées de Versailles.

Depuis longtemps les velléités politiques de notre ministère, ses indécisions, la marche audacieuse de nos rivaux, les mouvements rapides de notre révolution, et les présages d'un embrasement général en Europe, lui inspiraient de vives alarmes.

Il me confia tous les tristes pressentiments qui agitaient son esprit; la ruine de la France lui semblait certaine. J'éprouvais aussi quelques inquiétudes, pour le moment; mais je concevais pour l'avenir plus d'espérance : car je n'oubliais pas qu'une nation, comme la nation française, forte, riche, belliqueuse, industrielle, commerçante, avide de tous les genres de gloire, peut être abattue quelque temps par des orages, par des revers, mais qu'elle conserve, en elle-même, tous les moyens de sortir de ces secousses, régénérée, puissante et glorieuse.

M. de Noailles regrettait au reste, comme moi, que le conseil du roi n'eût pas, en signant la quadruple alliance, donné une autre direction au mouvement des esprits.

Cet ambassadeur me présenta au prince de Kaunitz, ainsi qu'à tous les personnages considérables de la cour et de la société.

J'avais demandé à l'empereur une audience; mais on m'assura que ce prince, très grièvement malade, ne pouvait recevoir personne. Cependant il se rappela sans doute les bontés dont il m'avait honoré en Crimée, et le désir qu'il m'avait témoigné d'éclaircir un mystère qui piquait sa curiosité, relativement à la nature des rapports intimes qui existaient, dit-on, entre Catherine II

et le prince Potemkin, rapports auxquels on attribuait la constance inébranlable de leur affection réciproque : aussi, contre l'attente générale, il me permit de le voir.

Je me rendis donc à son palais, où je le trouvai debout, mais si cruellement changé, qu'il me fut impossible de ne pas reconnaître que sa fin était inévitable et prochaine.

L'empereur m'accueillit avec une extrême bonté ; il s'entretint longtemps avec moi des affaires de la Russie, et surtout de la guerre de Suède.

Comme, pendant son voyage en Tauride, il m'avait maintes fois reproché d'oublier son incognito, et de lui donner les titres de *sire* et de *votre majesté*, j'avais pris tellement l'habitude de lui complaire sur ce point, que, sans m'en apercevoir, je l'appelai sans doute, plusieurs fois, *monsieur le comte*, dans le cours de cette conversation. Il le remarqua et me dit en riant : « Vous « êtes un singulier homme ; en Crimée vous vous obsti- « niez toujours à me nommer *sire*, et à Vienne vous « ne voulez absolument parler qu'au comte de Fal- « kenstein. »

Reprenant ensuite son sérieux, il se plaignit des obstacles opposés à la quadruple alliance. « Elle aurait « prévenu, me dit-il, bien des malheurs. Vos ministres « ont trop craint la guerre ; si elle avait eu lieu, vos « parlements n'auraient pu refuser de l'argent au roi, « et l'ardeur française se serait jetée dans les camps. « Au reste, qui pourrait savoir ce qui serait arrivé ? Une « folie générale semble s'être emparée de tous les peu- « ples ; ceux du Brabant, par exemple, se révoltent, « parce que j'ai voulu leur donner ce que votre nation « demande à grands cris. » Alors il s'arrêta, se tut, et resta quelques instants plongé dans une sombre rêverie.

Les troubles de Louvain l'affectaient alors tellement, qu'il ne put résister au chagrin que lui donnèrent leurs

progrès, et en 1790, la veille de sa mort, il dit au prince de Ligne : « Votre pays m'a tué ; Gand, pris, a été mon « agonie, et Bruxelles, abandonné, ma mort. »

Croyant ne pas lui déplaire, en l'aidant à sortir de ces tristes réflexions, je lui demandai s'il ne daignerait pas me charger d'une lettre pour la reine, sa sœur. « Elle est en ce moment, lui dis-je, dans une situation « bien critique, entourée de partis qui se choquent et se « combattent ; votre majesté, éloignée de cet atmo- « sphère de troubles et de passions, pourrait lui don- « ner quelques conseils salutaires. »

« Moi, vous charger d'une lettre ! me répondit-il ; « vous n'y pensez pas. Je vois qu'arrivant de Russie, « vous ignoriez l'état d'effervescence et de désordre où « vous allez trouver votre pays : partout le peuple est « en armes ; partout les uns croient voir arriver les bri- « gands, les autres pillent les châteaux. Il n'y a plus « de police, parce que chacun prétend la faire à son « gré. Au moindre soupçon, un voyageur est arrêté ; « vous pouvez l'être, et si l'on trouvait sur vous une « lettre de moi, je ne sais trop ce qui vous arriverait. »

« J'espère sire, repris-je, que les rapports parvenus « à votre majesté, sont exagérés. Mais cependant, si « vous croyez que votre lettre courrait le risque d'être « compromise, ne pouvez-vous, au moins, faire parve- « nir verbalement, par moi, au roi et à la reine, ce que « vous jugerez utile pour eux dans de si graves cir- « constances ? »

« Eh ! quels conseils, répliqua l'empereur avec un « peu de brusquerie, quels conseils voulez-vous que je « leur donne, lorsque je les vois entourés de gens qui « leur persuadent qu'avec un régiment, une compagnie « de gardes du corps, quelques acclamations, et des « cocardes arborées au milieu d'une orgie, on peut ar- « rêter et anéantir une révolution ? Je les plains ; mais « je ne pourrais leur indiquer, de si loin, d'autre moyen

« pour se tirer d'un si mauvais pas, que beaucoup « de prudence et de fermeté : s'ils en ont, tout s'ar- « rangera peut-être ; s'ils en manquent, je n'ai rien à « leur dire. »

Ces paroles peu fraternelles étaient sans doute dictées par l'humeur que lui donnaient alors ses affaires personnelles ; mais je ne fus pas médiocrement embarrassé, à mon retour en France, lorsqu'il fallut rendre compte à la reine de l'entretien que j'avais eu avec ce monarque. Il me congédia, et je ne le revis plus.

Joseph II n'aurait reçu que des éloges de la postérité, s'il avait eu moins d'ambition ou plus de suite dans ses plans. Un vain désir de gloire le porta à faire, contre le grand Frédéric, une guerre courte et sans résultat. Voulant étendre ses possessions et son commerce au détriment de la Hollande, il se vit obligé d'y renoncer par la crainte de nos armes. Désirant conserver la paix avec les Turcs, il les combattit et s'appauvrit par cette guerre, pour ne pas perdre l'amitié de Catherine. Enfin, ayant formé le projet d'affranchir ses sujets du Brabant du joug des seigneurs et d'un clergé ambitieux, il les poussa à la révolte, parce qu'il se servit de moyens arbitraires, pour faire adopter ses principes philosophiques à un peuple qui ne s'y trouvait pas encore disposé.

Au reste, ce prince, sans être un grand homme, fut un monarque juste, vertueux, tolérant, sévère pour lui, indulgent pour les autres, bienfaisant, infatigable, accessible à la vérité, toujours occupé à secourir la misère, à encourager les arts et à récompenser le mérite.

Le prince de Ligne, qui le pleura sincèrement, écrivit à l'impératrice Catherine ces lignes, que je ne puis me défendre de retracer ici : « Le soldat dira : Jo- « seph II a essuyé bien des coups de canon à la digue « de Beschania, et des coups de fusil dans les faubourgs

« de Sabatsch ; il a imaginé des médailles pour la va-
« leur. Le voyageur dira : Quels beaux établissements
« pour les écoles, les hôpitaux, les prisons et l'éduca-
« tion ! Le manufacturier : Que d'encouragements ! Le
« laboureur : Il a labouré lui-même. L'hérétique : Il fut
« notre défenseur. Les présidents de tous les départe-
« ments, les chefs de tous les bureaux diront : Il était
« notre premier commis et notre surveillant à la fois.
« Les ministres : Il se tuait pour l'Etat, dont il était,
« disait-il, le premier sujet. Le malade dira : Il nous
« visitait sans cesse. Le bourgeois : Il embellissait nos
« villes par des places et des promenades. Le paysan,
« le domestique, diront aussi : Nous lui parlions tant que
« nous voulions. Les pères de famille : Il nous donnait
« des conseils. La société dira : Il était sûr, aimable ;
« il racontait plaisamment ; il avait du trait dans la
« conversation ; on pouvait lui parler avec vérité sur
« tout. »

Le prince de Kaunitz, honoré constamment de la confiance de Marie-Thérèse, avait conservé le même ascendant sur l'esprit de l'empereur Joseph II. Ce ministre expérimenté était l'un des hommes les plus habiles du dernier siècle ; mais à un génie étendu, il unissait des caprices aussi singuliers et des manies aussi bizarres que celles du général Souwaroff et du prince Potemkin. Toutes ses bizarreries étaient supportées sans murmure par les personnages de Vienne, et par les étrangers les plus considérables.

Quoiqu'il fût vieux, il affectait encore, dans sa parure, des prétentions qui auraient rendu un jeune homme ridicule : sa coiffure était composée d'une inconcevable quantité de boucles, et, pour qu'elles fussent poudrées avec une égalité parfaite, il passait dans un cabinet destiné à cet usage, entre une haie de plusieurs valets de chambre, qui, armés de grands soufflets, l'enveloppaient d'un nuage de poudre.

Malade souvent imaginaire, et extrêmement sensible aux variations de la température, on le voyait changer de vêtements vingt ou trente fois par jour.

L'un des mérites auxquels il attachait le plus de prix, et qu'il s'attribuait, c'était d'être le plus habile écuyer de l'Europe. On ne pouvait lui faire de plus grand plaisir que de se rendre dans un grand manège, où il passait une longue partie de la journée, et d'y admirer la dextérité avec laquelle il se livrait à tous les exercices de l'équitation.

Jamais l'heure de ses repas n'était réglée, de sorte que ses convives couraient le double risque, ou d'arriver trop tard, ou d'être obligés de l'attendre pendant quelques heures.

Au dessert, on apportait devant lui un miroir, un bassin, des curedents, une éponge, et sans se gêner, il nettoyait lentement sa bouche et ses dents, sans que personne voulût ou osât quitter la table: le pli était pris, tout le monde se prêtait à ses fantaisies.

Ayant reçu une invitation de ce premier ministre, M. le marquis de Noailles m'y conduisit; son accueil fut poli, mais assez froid. A la fin du dîner, adressant la parole, d'une voix haute, au marquis de Noailles, il lui dit: « J'ai reçu, monsieur l'ambassadeur, des nou-« velles de France: on y pille, on y égorge plus que « jamais; toutes les têtes y sont renversées; c'est un « pays attaqué de démence et de frénésie. »

Je croyais que l'ambassadeur allait répondre; mais il garda le silence, croyant, sans doute, que ce silence était une improbation assez marquée d'une sortie si inconvenante.

Moi, plus jeune, assez impatient, et ne pouvant alors me contenir, je dis très haut: « Il est vrai, mon prince, « que la France, dans ce moment, est attaquée d'une « fièvre très ardente; on prétend même que cette ma-

« ladie est contagieuse, et qu'elle nous est venue de « Bruxelles. »

Cette saillie imprévue fit sourire les assistants, et parut vivement étonner le premier ministre, qui n'y répondit pas; mais il n'acheva point sa toilette accoutumée, et sortit de table presqu'à l'instant.

Je m'attendais qu'il me montrerait quelque humeur de ma vivacité, mais il en fut tout autrement: sa froideur se changea en accueil amical, et même, pendant le peu de jours que je restai à Vienne, il m'invita plusieurs fois à venir le matin chez lui, pour parler avec moi des affaires du temps.

Je dois convenir que, dans ses entretiens, il développa cette supériorité de raison et de lumières, qui lui avait acquis en Europe une si grande réputation.

Le prince de Kaunitz n'ignorait pas qu'il existait en France un parti très opposé à l'alliance de notre cour avec la sienne, et que ce parti devenait de jour en jour plus influent, soit par inimitié pour la reine, soit par le souvenir des pertes que cette alliance nous avait fait éprouver pendant la guerre de sept ans, soit enfin par le seul esprit d'opposition.

Ce qui est certain, c'est que, dès l'époque des affaires de la Hollande, ce même parti avait accusé faussement l'infortunée Marie-Antoinette, de sacrifier l'argent et la considération de la France aux intérêts de l'empereur son frère.

Aussi le prince de Kaunitz me pressa de combattre ce parti, et de réfuter les écrits qu'il répandait avec profusion; pour m'y engager, il me prodigua tous les éloges qui pouvaient flatter la vanité d'un jeune diplomate.

Malgré l'intérêt de ces conférences, ne pouvant me résoudre à prolonger une absence déjà si longue, je partis pour la France; et ce ne fut pas sans une émotion qui alla jusqu'aux larmes, que je franchis la frontière,

et que je revis une patrie, livrée à tous les périls et à toutes les calamités d'une révolution.

Pendant cinq ans d'absence, et à huit cents lieues de mon pays, je ne pouvais me faire une idée des changements extraordinaires que venaient d'éprouver, en peu d'années, nos lois, nos caractères, nos esprits et nos mœurs. Les correspondances les plus multipliées ne suffisent pas pour peindre de pareils bouleversements, et les lettres que j'avais reçues à Pétersbourg depuis la naissance de nos orages, étaient empreintes d'opinions si diverses et de passions si opposées, qu'elles ne m'avaient donné, sur notre situation réelle, que des notions contradictoires et confuses, de sorte qu'en rentrant dans ma patrie, je ressemblais assez au vieil Epiménide sortant de son sommeil.

Sur ma route même, et avant de parler à personne, j'éprouvais une vive surprise ; car tout présentait à mes regards un spectacle imprévu : les bourgeois, les paysans, les ouvriers, les femmes même, me montraient dans leur maintien, dans leurs gestes et sur tous leurs traits, quelque chose de vif, de fier, d'indépendant et d'animé, que je ne leur avais jamais connu.

Un mouvement extraordinaire régnait partout ; j'apercevais dans les rues, sur les places, des groupes d'hommes qui se parlaient avec vivacité : le bruit du tambour frappait mes oreilles au milieu des villages, et les bourgs m'étonnaient par le grand nombre d'hommes armés que j'y rencontrais.

Si j'interrogeais quelques individus des classes inférieures, ils me répondaient avec un regard fier, un ton haut, hardi ; partout je voyais l'empreinte de ces sentiments d'égalité, de liberté, devenus alors des passions si violentes ; enfin, à mon départ de France, j'avais quitté un peuple paisible et courbé par habitude sous le joug d'un long assujettissement ; à mon retour, je le

retrouvais redressé, indépendant et trop ardent peut-être pour jouir avec sagesse d'une liberté nouvelle.

Quelle que fût mon impatience de me revoir au sein de ma famille, les pensées qui m'agitaient et la nouveauté des objets qui les faisaient naître, me rendirent le chemin et le temps si courts, qu'en apercevant Paris, je fus presque surpris d'y être arrivé.

Lorsque je vis mon père, je le félicitai en l'embrassant, d'être sorti du ministère quand il ne pouvait plus y faire le bien. « Par cette sage retraite, lui dis-je, vous « avez évité le chagrin de voir commettre, sans pouvoir « vous y opposer, tant de fautes qui ont amené la dis- « solution du gouvernement. »

Je retrouvai en lui la même force de caractère qui avait toujours été son mérite distinctif, et la même tendresse pour moi, tendresse à laquelle j'attachais tant de prix; mais il ne me montra plus le même calme et la même impartialité que jusque-là j'avais tant admirés en lui.

Ce changement me frappa et m'apprit, dès cet instant, combien j'allais trouver d'opposition dans les esprits et d'exaspération dans les caractères.

Mon père, ainsi que tous les hommes de son temps, était toujours resté étranger aux idées de la nouvelle philosophie : rempli d'un respect religieux pour nos vieilles institutions, tout ce qui s'en écartait ne lui semblait qu'une folie dangereuse; le renversement de l'ordre de chose sous lequel il était né, n'offrait à ses yeux que l'image d'un peuple en délire.

Quelques réformes graduelles n'auraient point effrayé sa prudence; mais il regardait comme funeste une révolution qui, sous prétexte de briser toutes les chaînes, rompait tant de liens sacrés pour lui.

Aussi sa sévérité traitait d'insensés, et même de coupables, ceux qui prenaient part à cette révolution; il me parla de plusieurs de mes amis avec des termes qui

m'affligèrent d'autant plus, qu'ils étaient injustement appliqués; car rien n'était plus noble, plus désintéressé que leurs sentiments; et quand même un amour trop ardent pour le bien public et pour la liberté les aurait trompés et entraînés trop loin, quelle erreur aurait du être plus excusable aux yeux d'un homme vertueux!

Mais je vis bientôt que cette opinion de mon père, loin d'être exclusivement la sienne, me représentait l'opinion d'une grande partie de la haute société : presque tous les hommes de son âge et de son rang éprouvaient les mêmes impressions; oubliant toutes les causes qui avaient amené et rendu presque inévitable cette destruction de l'ancien régime, ils n'y voyaient que l'atteinte portée à l'ordre, à la discipline, aux antiques droits du trône, à ceux de la noblesse et à leurs habitudes comme à leurs intérêts. De tous côtés ils se sentaient blessés, et envisageaient presque comme félons et comme ennemis ceux qui ne pensaient pas comme eux.

Ainsi, dès cette première conversation au sein de ma propre famille, il me fut facile de voir quel était l'esprit de tout un parti, celui qu'on appelait alors le *parti aristocratique*.

Par un hasard assez piquant, le même jour me mit à portée de connaître les opinions et les sentiments du *parti des patriotes* : mon ami et mon neveu, le général La Fayette, qui commandait alors la garde nationale, vint chez moi dans l'après midi, et me fit, pendant plusieurs heures, le récit détaillé de tous les événements qui s'étaient passés depuis les premiers jours de cette mémorable année.

Ce qui distingue surtout M. de La Fayette, c'est une constance immuable dans le caractère, et qui tend, sans déviation, à un but toujours le même. Travailler sans cesse à établir, à étendre, à consolider la liberté, voilà l'idée dominante qui, depuis plus de cinquante

ans, a dirigé sa conduite, échauffé son ame, et dicté ses paroles.

Aussi, dans le moment où je le revis, il se croyait au comble de ses vœux, puisque sa patrie semblait tout entière répondre à ses sentiments, et que le règne des lois y remplaçait celui de l'arbitraire. Cependant il me parut profondément affligé des scènes tumultueuses et des excès populaires, qui avaient souillé les premiers jours de cette révolution.

« Je ne sais par quelle fatalité, me disait-il, un parti, « qui se cache dans l'ombre, est venu se mêler au vrai « peuple, qui ne veut que justice et liberté. Il est sorti, « de je ne sais où, un certain nombre de brigands sol- « dés par des mains inconnues, et qui, malgré nos ef- « forts, ont commis des crimes déplorables, en profi- « tant de tous les mouvements excités par la résistance « mal calculée de la cour et des ordres privilégiés, aux « réformes que désirait le vœu public. En vain nous les « chassions, nous les châtions, nous les dispersions; « ils revenaient toujours : après la prise de la Bastille, « leur rage a commis d'affreux assassinats; ils mena- « çaient même Paris du pillage : l'organisation spontanée « d'une garde nationale a pu seule mettre un frein à « leurs désordres.

« A la même époque, quelques uns s'étaient montrés, « mais en petit nombre, dans les provinces; et partout « le bruit, faussement répandu, de leur prochaine arri- « vée, excita une si grande terreur, qu'au même in- « stant, dans toutes les communes, le peuple prit les « armes.

« Nous avons fait d'inutiles recherches pour connaî- « tre les chefs de ces brigands, et le foyer d'où partaient « ces nouvelles alarmantes, qui arrivaient à la fois dans « toutes les villes et tous les bourgs du royaume; c'est « un problème qui est resté insoluble pour nous, comme « pour le gouvernement : je n'ai eu, à cet égard, que

« des soupçons, qui ne sont appuyés d'aucunes preuves.

« Dans le mois d'octobre dernier, cette bande de scé-
« lérats, se mêlant aux mouvemens désordonnés, pro-
« duits à Paris par les imprudences d'une scène qui s'é-
« tait passée à Versailles, a rassemblé tout ce qu'on
« peut trouver de vil et de corrompu dans une capitale.
« Tandis que je m'efforçais en vain, près de l'hôtel de
« ville, de rétablir l'ordre et de calmer les esprits, on
« vint m'apprendre que ces misérables, entraînant une
« foule nombreuse, se dirigeaient sur Versailles et an-
« nonçaient les projets les plus sinistres contre le roi et
« la représentation nationale.

« Je me vis contraint de courir après eux; lorsque
« j'arrivai à Versailles, ils avaient déjà souillé de leur
« présence la salle des séances de l'assemblée, et me-
« nacé le château. La garde nationale réprima leur fu-
« rie, les dispersa, et, d'abord tout parut calmé. Mais
« malheureusement on n'avait voulu confier à cette
« garde nationale, qu'une partie des postes extérieurs;
« et à la fin de la nuit, les brigands s'introduisirent dans
« le château, du côté du jardin, par une porte que n'oc-
« cupait point la garde nationale.

« Peu s'en fallut alors qu'il ne se commît un épou-
« vantable crime, qui aurait couvert la France de deuil;
« heureusement nous arrivâmes à temps pour le pré-
« venir, et cette infame conspiration échoua: cepen-
« dant nous déplorerons toujours ces fatales journées,
« et les assassinats qui s'y commirent.

« Le peuple n'avait point pris part à cette odieuse
« trame. Néanmoins il était fort exaspéré, soit par l'ef-
« fet d'une disette factice ou réelle, soit par le bruit
« d'un coup d'Etat médité et prochain; de sorte qu'il
« ne fut possible de l'apaiser, qu'en persuadant au roi
« et à sa famille de venir à Paris.

« Voilà ce que je puis, en toute vérité, vous dire de
« ces scènes orageuses, qui ont mêlé de chagrins les

« justes espérances que me donnaient les vœux et les « efforts de l'immense majorité de la nation, pour le « prompt établissement d'un gouvernement représen- « tatif dans ma patrie.

« Au reste, je ne doute point qu'on n'ait encore exa- « géré, ailleurs comme en France, tous ces évènements; « mais vous pourrez en juger par vos yeux, et vous « trouverez, à Paris ainsi que dans les provinces, un « ordre et une tranquillité qu'on ne pouvait guère s'at- « tendre à voir sitôt régner au milieu d'une révolution « et des passions opposées qu'elle fait naître. »

« Il me semble, cependant, mon cher, lui répon- « dis-je, qu'il existe encore partout un grand mou- « vement. Il est vrai que dans les pays étrangers, on « m'avait représenté la France comme livrée tout en- « tière au pillage, aux massacres, et qu'au contraire, « les provinces que j'ai traversées m'ont paru fort pai- « sibles.

« Mais on m'a déjà dit que vous avez encore quelque- « fois des violences à empêcher, des mouvements sédi- « tieux à réprimer, et qu'autour de la prison même où « le baron de Besenval attend son jugement, une foule « tumultueuse demande à grands cris sa mort. »

« Cela n'est que trop vrai, me répondit-il; mais vous « savez bien qu'après un coup de vent, la mer reste « quelquefois agitée. D'ailleurs, de plusieurs côtés, il « n'existe que trop de passions, qui concourent à trou- « bler l'ordre et à éloigner la paix. »

« Pourrait-il en être autrement? repris-je; votre mar- « che a été si rapide! c'est une vraie démolition : vous « avez détruit les ordres, réduit à une chambre la re- « présentation nationale, aboli les privilèges de la no- « blesse, mis les biens du clergé à la disposition de la « nation, votre assemblée concentre en elle presque tous « les pouvoirs. Que d'ennemis vous vous êtes créés!

« vous faites table rase en législation, vous allez bien
« vite et bien loin.

« Songez-y, quand on renverse un édifice en pierres,
« ses débris restent, sans mouvement, couchés sur la
« terre; mais il n'en est pas de même d'un édifice d'in-
« stitutions humaines : elles ont donné à une multitude
« de personnes, à des classes entières, soutenues de
« nombreux clients, des prérogatives, des jouissances,
« des honneurs, des prééminences, devenus des droits
« à leurs yeux, et auxquels chacun tient autant qu'à sa
« vie. Je crois qu'une telle destruction, un changement
« total si prompt, et des plans si hardis, nous expose-
« ront à de bien longs orages. »

« Cela se peut, répliqua La Fayette; mais vous croyez
« voir des plans où réellement il n'en a point existé. Tout
« ce qui arrive aujourd'hui, ce qui vous surprend, ce
« qui vous alarme, date de loin; c'est le résultat né-
« cessaire des fautes de vingt ministères successifs, du
« défaut d'ordre et de suite dans le gouvernement, de
« dilapidations sans mesures, et d'abus de tous genres.
« Les grands corps judiciaires, le clergé même, et la
« plupart de tous ceux qui nous blâment à présent, ont,
« depuis plusieurs années, attaqué avec la plus grande
« énergie tous les actes du pouvoir. Les parlements,
« après une foule de remontrances, aussi véhémentes
« que les discours de notre tribune, ont fait un appel à la
« nation; mais à peine cette nation y a-t-elle répondu,
« qu'on a voulu lui imposer silence; les états-généraux
« étaient promis, un ministre a voulu les remplacer par
« une cour plénière : efforts impuissants et ridicules!
« l'autorité s'est vue contrainte de reculer; les états ont
« été réunis.

« Alors, par une conduite inexplicable, on a humilié
« le tiers-état; les autres ordres ont refusé de se joindre
« à lui; bien plus, on lui a fermé le lieu de ses séances.
« Il a résisté; le peuple s'est indigné, s'est soulevé; des

« ministres populaires ont été renvoyés ; la cour a fait « venir des troupes ; une explosion générale a eu lieu, « et une haine violente du peuple contre l'aristocratie « s'est manifestée de toutes parts. . . . . .

« Vous connaissez à présent les causes ; tirez-en les « conséquences, et jugez si, au milieu d'une effervescence produite par tant de fautes, d'autres que nous « auraient pu éviter les reproches qu'on nous adresse. « Ce sont trop souvent ceux dont l'imprudence a produit « l'incendie, qui crient les premiers et le plus vivement « au feu. »

« Enfin le passé n'appartient plus à personne : je n'ai « suivi et je ne suis, dans ma conduite, que ce qui m'est « dicté par ma conscience. Je veux la liberté, l'ordre, « une bonne constitution ; je crois que la nation le veut « aussi, et j'espère que nous atteindrons notre but, mal- « gré toutes les passions qui s'y opposent. . . . . .

« Mes soins se bornent à présent à veiller au main- « tien de la tranquillité publique, à contribuer, comme « député, à l'affermissement de la liberté, et, en même « temps, à mettre le roi et la reine à l'abri de tous les « complots et de tous les mouvements qui pourraient « menacer leur sûreté. »

« Ces sentiments sont très louables, lui dis-je ; mais « je partage bien plus vos vœux que vos espérances. Au « milieu de tant de partis si passionnés, votre position « me paraît délicate, inquiétante et très scabreuse ; car « enfin, d'un côté vous êtes un des principaux chefs du « parti populaire ; de l'autre, vous vous trouvez, par « votre place, commandant de la garde nationale, chargé « de défendre le roi, sa famille, son palais, et ce qui lui « appartient, contre toute attaque, d'être continuelle- « ment en rapport avec la cour, et d'agir ainsi comme « l'homme du gouvernement. . . . . .

« Il vous sera bien difficile de ne pas inspirer quel- « que méfiance à l'un et à l'autre parti ; vous voudrez

« faire agir l'un constitutionnellement, et modérer l'ar-
« deur de l'autre; je crains que leurs ressentiments ne
« se réunissent un jour contre vous. »

« Je ne l'ignore pas, répliqua-t-il; mais, ayant fait
« ce que j'ai dû, je n'aurai rien à me reprocher. »

Le jour suivant, je vis encore l'un de mes amis et des principaux chefs du parti des patriotes, M. Alexandre de Lameth, qui me fit un tableau des évènements passés peu différent de celui que venait de me tracer La Fayette; mais il me donna plus de détails que lui sur l'assemblée, sur son esprit, sur les différentes opinions qui la partageaient, sur leurs divisions et leurs subdivisions. Nul, je crois, ne la connaissait aussi bien que lui, et nul ne sut mieux cet art, alors nouveau pour nous, qu'on peut appeler la tactique des assemblées politiques.

Alexandre de Lameth, ferme et constant ami de la liberté constitutionnelle, exerçait avec ses deux amis Barnave et Duport, une assez grande influence sur son parti. Compté au premier rang des fondateurs du gouvernement représentatif en France, il fut de bonne heure un des présidents de l'assemblée nationale.

Un discours fort remarquable qu'il prononça sur la force publique dans les États libres, et qui produisit dans des temps une vive impression, lui fit donner et conserver la présidence du comité militaire, dont il fit les travaux les plus importants. Son frère Charles, ardent à la tribune comme à la guerre, suivit toujours la même ligne que lui.

Les premiers excès populaires qui avaient été commis les indignaient, mais sans affaiblir leur espoir de voir un ordre légal s'établir en dépit de tout obstacle.

A cette époque, on ne mesurait peut-être pas assez la difficulté de triompher à la fois, et des antiques préjugés d'une vieille monarchie, et des mœurs corrompues de la nombreuse partie d'un peuple si longtemps resté dans l'ignorance et dans la sujétion.

Le lendemain la reine me fit venir chez elle, m'entretint fort longtemps de toutes les peines qu'elle avait éprouvées; depuis elle me donna, pendant près d'une année, une grande part à sa confiance : plus tard d'autres conseils m'en privèrent.

Cette princesse, ainsi que le roi, s'étaient vus si fréquemment déçus dans leurs espérances, qu'ils cherchaient trop souvent des avis nouveaux. Ces changements multipliés, cette succession de conseils, de systèmes différents, et presque toujours opposés entre eux, ne furent peut-être pas une des moindres causes qui rendirent leurs malheurs et leurs périls toujours croissants.

Il me serait impossible de dire à quel point je fus ému, lorsque je vis cette reine que j'avais laissée si heureuse, si brillante, si aimée, si entourée d'hommages, et lorsqu'elle me raconta les injustices dont elle avait été l'objet, les efforts de la calomnie contre sa réputation à l'époque de l'affaire du collier, contre ses sentiments d'épouse et de mère, quand on l'accusait de faire passer l'argent de la France en Autriche, enfin contre ses véritables intentions, en lui reprochant d'avoir voulu détourner le roi de son penchant à satisfaire le peuple par des réformes et des sacrifices nécessaires.

« Nous avions cependant toujours choisi, me dit-elle, « pour ministres, tous ceux que nous désignait l'opi- « nion publique; mais à peine le roi adoptait leurs plans, « que nous étions assaillis de plaintes, de cris, de re- « présentations, de remontrances contre ces mêmes « ministres, dont on regardait les conseils comme dan- « gereux.

« Les parlements, la noblesse, le clergé, notre cour « même, s'efforçaient de nous persuader que nous nous « trompions, que notre confiance était mal placée; et « qu'au lieu de guérir les maux de l'État, on les aggra- « vait de jour en jour.

« Vous connaissez la bonté du roi, sa défiance de « lui-même, et son unique passion, le bonheur de la « France! Il cédait tantôt à la cour, tantôt aux parle- « ments. Nous cherchions d'autres moyens de faire le « bien; ils ne réussissaient pas mieux. Les grands corps « de l'État, les notables, tout semblait se réunir contre « nous.

« Enfin, comme de toutes parts on demandait les états- « généraux, le roi les a convoqués; mais à peine ont- « ils été assemblés, que la discorde s'est mise entre eux; « une épouvantable révolution a éclaté : on a voulu « anéantir notre autorité, les prérogatives du clergé, « les droits de la noblesse; et comme nous croyions de- « voir les défendre, on a soulevé le peuple contre nous, « déchaîné sa furie, séduit nos troupes, bravé ouverte- « ment l'autorité royale. Le roi s'est vu contraint de ren- « voyer les régiments qui veillaient à sa sûreté; nos « amis, devenus l'objet de la haine publique, ont été « forcés de fuir.

« Paris en révolte s'est emparé de la Bastille; et, bien « que la condescendance du roi, qui ne veut pas qu'une « goutte de sang soit versée pour sa cause, ait été jus- « qu'au point d'acquiescer à tout ce qu'on lui demandait, « le calme n'a pu se rétablir; les passions du peuple ont « redoublé de violence; enfin nous avons vu notre palais, « à Versailles, envahi par des brigands. Je n'ai échappé « à la mort qu'en sortant précipitamment de ma chambre « pour me réfugier dans celle du roi. Plusieurs de nos « gardes du corps ont péri; et vous nous voyez enfin, « ici, exposés peut-être à de nouveaux dangers. Que « pensez-vous d'un si funeste état de choses? Et croyez- « vous qu'il soit possible de nous en tirer? »

Tel fut à peu près le sens d'un récit qui me touchait trop pour que je pusse l'oublier. Jamais je ne vis plus de dignité dans la douleur, plus de douceur dans l'affliction. Comme la conversation fut longue, la reine m'en-

tretint avec détail des sujets de plaintes que lui avaient donnés plusieurs personnes qui s'étaient constamment efforcées de lui nuire dans l'esprit du peuple, et même dans le cœur du roi.

Mais elle me parla, sans aigreur, de ceux de mes amis qui se trouvaient alors à la tête du parti populaire. « Ils nous ont fait du mal, disait-elle, en portant de fortes atteintes à l'autorité royale ; mais, loin de les confondre avec ceux qui ont ameuté contre nous une populace en fureur, je les crois disposés à nous mettre à l'abri de pareils excès, et à maintenir ce qui nous reste d'autorité.

« C'est surtout le devoir de M. de La Fayette, votre parent et votre ami ; quelques reproches que j'aie à lui faire, je dois convenir qu'à Versailles, dès qu'il a su notre péril, il est venu à notre secours, et, par là, nous a rendu le service le plus essentiel. Vous le verrez souvent ; rappelez-lui bien ce qu'il m'a promis. Il est de son honneur, puisqu'il commande à Paris, que la dignité et la sûreté du roi n'y reçoivent aucune atteinte. »

Après avoir montré à cette princesse à quel point je partageais ses peines, je lui dis « que mon plus grand « désir serait de répondre à sa confiance ; mais qu'étant « si récemment arrivé à Paris, je ne pouvais avoir encore une opinion bien fixe et bien arrêtée sur tous « les évènements dont elle venait de me parler, et sur « leur résultat probable. Cependant, madame, ajoutai-je, si je dois en juger d'après l'opinion qu'on en a au « dehors, et d'après ce que l'on m'en a déjà dit ici, je « pense qu'on peut attribuer tout ce qui est arrivé jusqu'à présent aux changements trop multipliés de ministres et de systèmes, à des coups d'autorité peu « calculés et mal soutenus, à l'exil et au rappel des « parlements, à la convocation des états-généraux « près d'une capitale, foyer d'intrigues et d'agitations,

« au défaut de décisions sur les questions les plus im-
« portantes, décisions qui auraient du précéder la réu-
« nion de cette assemblée, enfin au dédain qu'on a
« montré pour le tiers-état, et à quelques mesures im-
« prudentes qui ont excité, dans l'esprit du peuple,
« l'animosité la plus violente contre les classes privi-
« légiées.

« Aujourd'hui il serait aussi pénible qu'inutile de re-
« venir sur le passé. Je ne sais si, dans les dispositions
« des esprits, et à cette époque, on aurait pu prévenir
« une révolution, ou l'éloigner. Mais cette révolution
« est faite, il ne faut pas se le dissimuler; le vœu gé-
« néral de toute la nation s'est prononcé pour un gou-
« vernement représentatif. Si l'on y marche avec sincé-
« rité, si on l'établit de bonne foi, nous pourrons
« peut-être jouir à la fois, comme en Angleterre, et de
« la sécurité que donne l'autorité royale, et des avanta-
« ges de la liberté; mais, s'il en est autrement, je ne
« puis songer sans crainte à l'abyme où nous entraîne-
« rait une résistance superflue : le seul moyen de met-
« tre un frein à la licence, c'est de lui opposer une sage
« et légale liberté. »

« Je vois, répliqua la reine, que, d'après ce qu'on
« vous a dit, vous me croyez fort éloignée de votre opi-
« nion. Mais demain vous aurez de mes nouvelles, et
« vous verrez que je ne suis pas si déraisonnable qu'on
« le suppose. »

En effet, le jour suivant, madame Campan m'apporta de sa part un paquet, dont cette princesse lui avait laissé ignorer le contenu. Je l'ouvris, et à ma grande surprise, j'y trouvai un écrit de M. Mounier, dont les idées étaient fort analogues aux principes du gouvernement anglais.

Ce premier entretien avec la reine fut terminé par des éloges très obligeants, qu'elle daigna me donner sur ma conduite en Russie, ainsi que par de nombreu-

ses questions relatives au caractère de Catherine II, et à la triste situation où j'avais laissé, à Vienne, l'empereur, son frère.

Lorsque je fus présenté au roi, je le trouvai triste, abattu; il me parla peu, mais obligeamment, sur mes négociations, me dit qu'il me revoyait avec plaisir, et me congédia.

Je remplis ensuite un autre devoir, et je rendis compte de ma mission à M. de Montmorin. De tous les tableaux que l'on m'avait tracés de la révolution, celui que me fit ce ministre fut le plus sombre.

Cependant son esprit, juste autant qu'éclairé, sentait très bien la nécessité de terminer nos troubles par une transaction sincère, et par un pacte qui contiendrait tous les éléments d'un bon gouvernement représentatif; mais, en même temps, il était persuadé que la violence de plusieurs passions opposées rendait ce remède impossible.

« D'un côté, me dit-il, le peuple, dans sa fougue, « paraît ne vouloir qu'une démocratie qui mène à l'a- « narchie; il s'armera bientôt contre ceux qui veulent « aujourd'hui le soumettre à un frein légal. D'une autre « part, l'aristocratie, et ce qui environne le roi, rejet- « tent avec opiniâtreté tout ce qui ne leur montre pas la « monarchie telle qu'elle était autrefois.

« Vous savez à quel point j'aime le roi : il est juste, « vertueux, bon; mais sa bonté est privée de force. Il « ne sait résister ni à ceux qu'il craint, ni à ceux qu'il « aime; je fais de vains efforts pour le déterminer à « suivre avec fermeté un plan quelconque. Ah! croyez- « moi, cette funeste lutte, entre un parti populaire « passionné et un monarque faible, finira par nous faire « traverser une république. »

J'avoue que ces paroles, changées par le temps en prédictions, ne me firent alors qu'une impression légère. Je les regardai comme l'effet d'une humeur mé-

lancolique, qui le portait à se créer des chimères ; et certes, à cette époque, on ne voyait pas encore l'apparence de ce parti républicain, qui ne commença à se montrer que deux ans plus tard, après le départ du roi pour Varennes.

Déjà mes entretiens avec des personnes si différentes entre elles par leurs rangs et par leurs opinions commençaient, en satisfaisant ma vive curiosité, à me donner une idée assez nette de l'état dans lequel je revoyais mon pays ; et, pour compléter à cet égard mon instruction, j'assistai assidûment aux séances de l'assemblée nationale.

Je venais de séjourner cinq ans dans des contrées dont les gouvernements n'avaient subi aucune altération, et qui conservaient, sans mélange, l'ancien ordre social, les antiques coutumes, les vieilles étiquettes, ainsi que les distinctions constantes et immuables des rangs et des classes de la société.

Rien n'avait donc pu me faire perdre le souvenir de l'état où j'avais laissé la France : aussi ce ne fut pas sans étonnement que je vis pour la première fois, en public et au sein d'une auguste assemblée, les cardinaux, les évêques, les curés, les généraux, les officiers, les grands, les nobles, les cultivateurs, les magistrats, les légistes, et enfin ce que nous appellons des bourgeois, confondus ensemble et assis pêle-mêle sur les mêmes bancs, sans aucune distinction de rang.

Mais, après ce court instant de surprise, je tombai dans un autre étonnement, celui de voir que ce spectacle ne suffisait pas pour ouvrir les yeux des partisans de l'ancien régime. Ce n'était pourtant plus un vain mot d'*égalité*, qui retentissait à leurs oreilles ; c'était l'égalité elle-même et vivante, qui frappait leurs regards. Néanmoins, ils doutaient et doutent peut-être encore de son existence.

La différence la plus notable qui existe entre eux et ceux dont je partage l'opinion, c'est que nous, à cet égard, nous voyons la révolution irrévocablement faite, tandis qu'eux pensent qu'elle ne l'est pas définitivement. Ils oublient qu'on peut quelquefois abolir ce qui n'est écrit que dans les lois, mais non ce qui est une fois gravé dans les mœurs.

J'ignore quel sera le jugement de la postérité sur toutes les accusations dont l'assemblée constituante est devenue l'objet; mais ce qui me paraît certain, c'est que tous ses plus ardents détracteurs seront forcés de convenir qu'elle fut composée de l'élite des hommes de ce temps, dans tous les genres et dans toutes les opinions : ils avoueront que jamais peut-être on ne vit plus de grands talents; que de part et d'autre, en agitant les plus grandes questions qui puissent intéresser les hommes, on y déploya, des deux côtés, toutes les forces de la logique et toutes les ressources de l'éloquence.

Enfin, en écartant de ce jugement tout ce qui a dépendu peut-être beaucoup plus des circonstances que des hommes, et en faisant ainsi une juste part aux passions de l'époque, on ne pourra contester à l'assemblée constituante la gloire d'avoir posé les principes du gouvernement représentatif qui nous régit aujourd'hui, principes que nos rois ont adoptés, qui triomphent après trente ans de luttes, de guerres, de victoires, de revers, et qui servent de bases aux lois reçues par la plus grande partie des peuples des deux hémisphères.

Pour moi, je n'oublierai jamais l'impression que produisirent sur mon esprit la véhémence des discours de Mirabeau, l'harmonie et la pompe de ceux de l'abbé Maury, le talent improvisé et brillant de Cazalès, les pressants arguments de Barnave, la finesse élégante de l'abbé de Montesquiou, la profonde et lumineuse dialectique de Duport, la sévère et froide raison de

Malouet, la clarté des rapports de Thouret, et les mérites divers de tant d'autres orateurs, qu'il serait trop long d'énumérer ici.

Je suivais tous ces grands débats avec un intérêt toujours croissant, mais qui excitait en moi des émotions très opposées; tantôt je me sentais entraîné jusqu'à l'enthousiasme par cet amour ardent de la patrie et de la liberté, par tous ces nobles sentiments que j'avais toujours admirés dans l'histoire des peuples anciens, et qui retentissaient à notre tribune nationale; tantôt je me sentais saisi d'une trop juste crainte, en voyant tant de coups portés à toutes nos antiques institutions, et en songeant aux suites d'une révolution qui devait blesser tant d'intérêts, contrarier tant d'habitudes, déplacer tant de fortunes, exciter tant de discordes, et nous susciter un si grand nombre d'ennemis. Mais enfin, naturellement disposé à l'espérance, je finissais par me livrer à l'idée, trop chimérique peut-être, de voir un jour tous les intérêts privés se réunir et se confondre dans l'intérêt général.

Quoi qu'il en soit, je penserai toujours que plusieurs de mes contemporains jugent, avec une bien surprenante légèreté, cette assemblée où siégeaient des hommes tels que ceux que j'ai déjà nommés, et tels que les Bailly, les Mathieu de Montmorency, La Rochefoucauld-Liancourt, Crillon, du Châtelet, Tracy, Montlosier, Boisgelin, Talleyrand, l'archevêque de Vienne, le chevalier de Boufflers, Champagny, Maubourg, Rabaut-Saint-Etienne, Boissy d'Anglas, Emmery, Castries, Custine, Beaumetz, Toulongeon, Cicé, Bonnay, Noailles, Chapellier, D'Aguesseau, La Luzerne, Broglie, Beauharnais, etc., etc.

Si tous ceux-là n'ont pu réprimer les passions du siècle, et leur ont même quelquefois cédé, d'autres pourraient-ils, sans présomption, se flatter qu'ils auraient été plus sages, plus habiles ou plus heureux?

J'employais mes soirées à parcourir les différents cercles de la capitale, à revoir ces sociétés qui avaient fait le charme de ma jeunesse. Je les retrouvai plus vives, plus spirituelles, plus animées que jamais; il eût été difficile d'y rencontrer la langueur ou l'ennui. Cependant elles semblaient avoir perdu pour moi leur plus aimable attrait; on n'y voyait plus cette douceur, cet atticisme, cette urbanité, qui en avaient fait si longtemps la véritable école du goût et de la grace.

Les passions politiques, en s'introduisant dans nos salons, les avaient presque métamorphosés en arènes, où les opinions les plus opposées se choquaient et se heurtaient sans cesse. On ne discutait plus, on disputait; le seul et éternel sujet de conversation était cette politique, qui ne permettait que bien rarement aux arts, aux muses, à la galanterie, de varier les entretiens.

Chacun parlait haut, écoutait peu; l'humeur perçait dans le ton comme dans le regard. Souvent, dans un même salon, les personnes d'opinions opposées se formaient en groupes séparés. Bientôt une animosité toujours croissante désunit et divisa totalement ces sociétés, dont l'aménité n'était plus le doux lien.

Dans les maisons où se réunissaient les personnes d'une même opinion, la chaleur des débats n'était pas moindre, ni les sujets de conversation plus variés; on y voyait seulement moins d'aigreur.

Les femmes perdaient beaucoup à ce grand changement: les passions douces conviennent seules à leur grace, à leur délicatesse, à leur voix, comme à leurs traits; la modestie est leur premier charme: aussi rien ne leur sied plus mal que les passions politiques; l'humeur les dépare, et la colère les enlaidit.

Cependant plusieurs d'entre elles brillaient, dans ces entretiens philosophiques, par leur éloquence et par leurs saillies; je n'en citerai qu'une seule, madame de

Staël : peu d'orateurs auraient pu la surpasser en verve et en dialectique ; elle étonnait, persuadait et entraînait.

Un grand intérêt animait constamment de tels entretiens ; mais c'était toujours le même, et je cherchais en vain, dans ces conversations, cette variété, cet enjouement, cette tolérance mutuelle, cette aimable légèreté, qui les rendaient autrefois si attrayantes.

Aussi mon frère, le vicomte de Ségur, l'un des plus aimables hommes de son temps, et dont l'esprit, ennemi de tout travail pénible, ne voulait prendre de chaque objet que sa fleur, disait assez plaisamment : « Je ne puis souffrir cette révolution, *elle m'a gâté mon Paris*, et, tandis qu'elle se vante d'une philosophie chimérique, d'un grand amour du bien public, d'une abnégation absolue de tout intérêt privé, elle ne fait qu'étendre à tous l'ambition de quelques uns : on pourrait la peindre en deux mots : *Ote-toi de là, que j'y mette*. »

Au reste, je n'accuse personne des torts de cette révolution, car tout le monde d'abord en a voulu ; chacun a essayé d'en prendre sa part, suivant sa force et sa mesure ; et, depuis le roi jusqu'au plus petit particulier de son royaume, tout y ont plus ou moins travaillé : l'un lui permettait d'avancer jusqu'à la boucle de son soulier, l'autre, jusqu'à sa jarretière, celui-là, jusqu'à la ceinture, celui-ci, jusqu'à l'estomac ; enfin j'en vois qui ne seront contents que lorsqu'ils en auront par dessus la tête. Je leur souhaite toutes sortes de prospérités ; mais je leur reprocherai toujours de m'avoir *gâté mon Paris* ; car de tous leurs torts, celui que je leur pardonne le moins, c'est celui d'avoir changé la capitale des plaisirs en un foyer de disputes et d'ennui.

Ainsi parlait, ainsi pensait une classe assez nombreuse, par le brillant et légère de cette jeunesse de

la cour et de la ville, accoutumée à ne vivre que pour les plaisirs, les arts, l'amour et les combats.

Ce qui me surprit le plus, ce fut la subite métamorphose de quelques ci-devant philosophes, déclamant avec humeur contre une révolution que leurs paroles et leurs écrits avaient pendant longtemps provoquée; ils ne l'aimaient apparemment qu'en théorie, et lorsque c'étaient eux seuls qui en professaient les doctrines. On reprochait un jour à l'abbé Sabbatier son humeur contre les états-généraux, qu'il avait demandés avec chaleur, et dont il était vraiment le père. « Oui, répondit-il: « *mais on a changé mon enfant en nourrice.* » Au reste, il faut convenir qu'un très petit nombre d'entre eux changèrent ainsi de principes et de langage.

Je ne négligeai pas d'observer les autres classes de la nombreuse population de Paris; à peu d'exceptions près, on les trouvait animées d'un amour très ardent pour la liberté qui leur était promise; mais elles montraient une passion encore plus forte pour l'égalité, et certes le peuple français serait depuis long-temps heureux, si, dans ses longs efforts pour maintenir cette liberté et cette égalité, il avait su défendre la première avec autant de constance que la seconde.

On ne peut concevoir le nombre d'aspects divers et opposés, que Paris, dans ce temps, offrait aux regards surpris d'un observateur; je veux essayer, par un seul exemple, d'en donner une légère idée. J'apprends un matin que mon père, âgé et très affaibli par la goutte et par ses blessures, était sorti à pied pour aller voir son ami le baron de Besenval, enfermé alors dans la prison de Châtelet. On me dit aussi que des malveillants, ameutant la populace, venaient d'exciter un grand tumulte autour de cette prison. Inquiet de ce qui pouvait être arrivé à mon père, je courus le rejoindre.

Une foule immense, rassemblée sur le quai, obstruait

le passage, malgré les efforts de la garde nationale, et faisait retentir l'air d'affreuses vociférations. Ces forcenés accusaient l'autorité de trahison, les juges de lenteur, et demandaient à grands cris la tête du prisonnier.

Je ne parvins qu'après beaucoup de temps et de peine, à me faire jour au travers de cette multitude effrénée. Arrivé enfin à la prison, j'entrai par un guichet sous une porte basse; je parcourus avec dégoût les sombres détours de ce repaire du vice, du crime, et, montant l'escalier de la tour, j'entrai dans une chambre assez propre, où je vis le baron de Besenval, non seulement calme et courageux, mais entretenant, avec sa gaîté ordinaire, mon père, le chevalier de Coigny, le comte de Pusigneux, mon frère, et plusieurs femmes aussi aimables que jolies, qui venaient fréquemment, avec d'autres amis, adoucir sa captivité. On peut juger quel effet produisit sur moi ce contraste entre la rage qui s'exhalait au dehors, et la sérénité qui régnait au dedans de la prison, malgré les cris de ces furieux, qui retentissaient jusqu'à nous.

Une heure après, voyant ce tumulte apaisé, et certain que la voiture de mon père viendrait le chercher, je sortis et je continuai mes courses. Arrivé sur la place de Grève, j'y trouvai de très nombreux rassemblements que la garde cherchait péniblement à dissiper. Leur objet était de grossir leur nombre pour revenir le lendemain en force, assiéger de nouveau la prison.

Aussi indigné qu'étourdi de leurs clameurs, je passe à la halle; là, un spectacle bien différent frappa mes regards : c'était l'activité d'un grand marché, au milieu de la paix la plus profonde.

Peu de temps après, j'arrive au Palais-Royal; j'entre dans ce jardin, centre de l'industrie, foyer de corruption, arène toujours ouverte aux factions, qui en firent

plusieurs fois le rendez-vous de leurs complots, et le théâtre de leurs combats.

Une multitude curieuse entourait, à rangs pressés, un homme monté sur une table : cet orateur démagogue déclamait avec véhémence contre la perfidie de la cour, l'orgueil des nobles, la cupidité des riches, la paresse des législateurs ; il échauffait les passions de son auditoire par les motions les plus incendiaires, auxquelles les uns répondaient par des applaudissements, et les autres par des injures.

Dégoûté de l'impudence du harangueur, je pars et je vais aux Tuileries. Il faisait un temps superbe ; la terrasse, les allées, étaient remplies de promeneurs paisibles. Les femmes les plus jolies, variées dans leurs atours comme les fleurs d'un parterre, faisaient briller, dans ce beau jardin, leurs parures et leurs charmes. Il semblait que ce fût un jour de fête, et, dans cet instant, je pouvais me croire à cent lieues des scènes tumultueuses dont je venais d'être témoin.

Cependant, étant descendu près du pont Tournant, et voyant un grand nombre de personnes qui couraient vers les Champs-Elysées, je les suivis, et en approchant du grand carré, j'aperçus une multitude d'hommes armés ; c'étaient d'anciens soldats aux gardes françaises, qui, pour exécuter un projet de révolte, se rendaient à ce point de réunion. Bientôt M. de La Fayette, prévenu de leur rassemblement, accourut, avec quelques bataillons de la garde nationale, pour les cerner. Ils se rendirent, et furent promptement désarmés.

Rentré au sein de ma famille, j'étais rêveur et préoccupé de tout ce que je venais de voir en si peu d'heures ; et dans le dessein de me distraire de ces tristes souvenirs, j'allai le soir à l'Opéra.

Pour cette fois, je fus tenté de croire que jusque là j'avais fait un songe : l'affluence des spectateurs, le charme de la musique, l'élégante variété des ballets,

la fraîcheur des décorations, la magie du spectacle, la réunion dans les loges de tout ce qui existait de plus distingué à la cour et dans la ville, le calme, la gaîté que je voyais régner sur tous les traits, dans tous les regards, me présentaient l'image du bonheur, de la sécurité, de l'union; personne ne semblait se douter que plusieurs quartiers de Paris venaient d'être le théâtre de mouvements séditieux et de scènes alarmantes.

Ce récit simple et vrai suffit, sans doute, pour donner aux personnes qui n'ont point vécu en France dans ce temps, une idée de ce que l'on pouvait alors voir à Paris dans une seule journée.

Cette agitation prouvait assez que nous étions loin de recouvrer le calme d'un Etat constitué et affermi; néanmoins cette époque trop courte fut certainement la moins orageuse de la révolution, et, malgré les efforts de plusieurs factions, la garde nationale, ainsi que les autorités administratives du royaume, firent régner en France, pendant quelque temps, un ordre et une tranquillité qui m'étonnèrent.

On vit même, l'année suivante, un moment où la nation française sembla se livrer, avec une sorte d'ivresse, à l'espoir d'une réconciliation générale : ces jours d'enthousiasme furent ceux de la fédération, qui eut lieu, en 1790, au Champ-de-Mars. Mais c'est ici que se termine la première partie de ces Mémoires, et ce serait anticiper sur les faits que j'aurai à retracer dans la suite de cet ouvrage, que de peindre à présent cette imposante réunion, dans laquelle un même sentiment parut animer les hommes de toutes les classes, de tous les partis, de sorte que l'amour de la patrie, du roi et de la liberté, y fut proclamé par la France entière.

On eût dit qu'alors chacun, fatigué de nos troubles, de nos dissensions, ouvrait avec ardeur son ame au vœu du rapprochement le plus désirable. Aussi, malgré l'effervescence des esprits, la lutte des intérêts, la

divergence des opinions, l'homme le plus chagrin n'aurait pu concevoir l'idée de cette nouvelle et terrible révolution, qui, deux ans après, renversa le trône, et fonda temporairement, sous le nom de république, le règne de la terreur et de l'anarchie.

Cependant, à l'époque même dont je viens d'esquisser le tableau, on commençait à s'alarmer de l'animosité de deux partis, qui luttaient avec passion l'un contre l'autre; mais ils ne se combattaient encore qu'à la tribune, et l'esprit le plus pénétrant ne pouvait pas alors prévoir que le feu de ces dissensions, s'étendant de jour en jour au milieu d'un bouleversement général, ferait le tour du globe, et que le monde civilisé serait, comme il l'est aujourd'hui, tout entier divisé entre ces deux partis, dont l'un reste avec opiniâtreté attaché à la bannière de l'ancien ordre social, et dont l'autre marche sous l'étendard d'un ordre social nouveau.

Tous deux ont une langue et un dictionnaire différents; en se servant des mêmes mots, ils y attachent des sens opposés, et pourraient ainsi se parler toujours sans jamais s'entendre. Les termes de *droits*, de *devoirs*, de *justice*, d'*honneur*, d'*ordre*, de *liberté*, de *tolérance*, d'*opinion publique*, d'*intérêt général*, de *vertus*, de *crimes politiques*, ont, dans l'esprit de ces deux partis, des significations diverses, qui n'ont aucun rapport entre elles.

Trois grands peuples en Europe, et quelques faibles gouvernements, défendent encore l'antique système, tandis que le reste des peuples européens et toutes les nations de l'Amérique, c'est à dire l'immense majorité de la population des deux mondes civilisés, adoptent les nouveaux principes.

Pour peu qu'on approfondisse cette réflexion, et qu'on observe les progrès rapides des sciences, des arts, de l'industrie et de la richesse publique dans les

pays libres, on pourra lire avec quelque clarté dans l'avenir.

La seconde partie de mes Mémoires contiendra le récit des évènements auxquels j'ai pris plus ou moins de part dans l'espace de trente-six années. J'aurai beaucoup de tableaux à peindre, de portraits à tracer, de faits et d'anecdotes à raconter; je m'en occupe. Mais j'ai atteint, je crois, l'âge de ce vieil archevêque de Grenade, si plaisamment peint par Le Sage. Je veux donc me hâter de terminer mon ouvrage, ou m'arrêter assez à temps pour éviter l'inconvénient de recevoir l'avis naïf, salutaire, mais peu agréable, de quelque sincère et nouveau Gil Blas de Santillane.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

DESCRIPTION

DE

LA NAVIGATION QUE SUIVENT LES CARAVANES

SUR

LE VOLGA, LA TUERZA, LA MISTA ET LE VOLKOFF,

ET DE LA DISPOSITION DES EAUX DE PROVISION.

(Voir page 35 : Voyage de Wischney-Wolotschok.)

Les communications par eau, qui sont sous la conduite d'un directeur général, commencent aux frontières du gouvernement de Twer, par le Wolga et la Bazouze, continuent par la Tuerza jusqu'à sa source, de là par les canaux de la Tuerza et de la Tsna, par la rivière de Tsna, le lac Mstino, la Mista, une partie du lac Ilmen et le Volkoff jusqu'au canal de Ladoga, sur une longueur de douze cents werstes (trois cents lieues).

La navigation s'ouvre à la débâcle des glaces, pour les barques qui chargent à la ville de Gjate, le long de la rivière de ce nom, aux villes de Saritsa, de Zoubtsoff, Rjef, Twer, Torjok, et dans plusieurs ports des rivières nommées plus haut ou de celles qu'elles reçoivent.

Les caravanes qui descendent la Gjate et la Bazouze, arrivent à Twer par le Wolga, presque en même temps que les glaces. Elles remontent ensuite la Tuerza, tirées par des chevaux, jusqu'à Wischney-Wolotschok, où l'on ôte les gouvernails pour leurs substituer les avirons, plus convenables dans la descente des cataractes. Elles continuent en suivant le cours de la Mista et le lac Ilmen jusqu'à Novogorod, et de là par le Volkoff jusqu'au canal de Ladoga.

Pendant que les premières caravanes, composées de neuf à treize cents barques, suivent la Tuerza et les cataractes de la Mista, les eaux du printemps diminuent dans toutes ces rivières, au point de rendre la navigation impossible sans décharger

les barques. Pour qu'elle ne soit point interrompue, on ferme le principal réservoir de Wischney-Wolotschok sur la Tsna, la prise d'eau de Klioutchina, l'écluse de la Tsna, sur la rivière de Chlina, les deux barrières qui sont dans la ville, et l'écluse qui est à l'embouchure du lac Mstino. Par cette disposition, les eaux de la Tsna et de la Chlina, qui coulaient dans la Mista, se versent dans la Tuerza, et en facilitent la navigation.

Dans le même temps d'autres eaux d'épargne sont retenues le long de la Mista, dans les bassins d'Ouver, de Berezaï, de Kemets et de Toubas, à une hauteur convenable pour servir au besoin à couvrir les bas-fonds des cataractes. Pendant que ces eaux se rassemblent, il arrive de Twer à Wischney-Wolotschok de trois à quatre cent cinquante barques. On assigne un jour pour les faire passer au delà, et l'on ferme, s'il est nécessaire, l'écluse de la Tuerza. Il passe dans un jour, par l'écluse de la Tsna, de cent cinquante à deux cent cinquante barques. Le lac Mstino reçoit alors les eaux du grand et du petit réservoir de la Tsna, ainsi que des réservoirs de Berezoff et de Roudnef. Lorsqu'il est plein, on ouvre son écluse, et les barques passent dans la Mista, dont on enfle les eaux en ouvrant au besoin les réservoirs de Toubas, de Kemets, de Berezaï et d'Ouver. Avec cette masse d'eau, les barques descendent toutes les cataractes de la Mista jusqu'au port d'Oust Volna, au dessous duquel elles suivent le cours libre de la Mista et du Volkoff, qui offrent partout assez de fond. Sans perdre de temps, on ferme les bassins nommés plus haut, et l'on ouvre de nouveau l'écluse de la Tuerza et le réservoir d'Ocong, pour remonter les barques qui viennent du Wolga par la Tuerza. Elles parviennent au port d'Oust-Volna, comme nous venons de le dire. Cette manœuvre se répète pendant tout l'été jusqu'à la clôture des rivières par les glaces.

TABLE

DES NOMS DES PERSONNES DONT IL EST FAIT MENTION DANS LES DEUX VOLUMES.

A.

Aboville d'), t. I, p. 173.
Adams (John), t. I, p. 184.
Adams (Samuel), t. I, p. 284.
Adélaïde (madame), t. I. p. 375.
Adhémar (le comte d'), t. I, p. 36, 37, 38, 336, 378. (*Voy.* MONTFALCON).
Aiguillé (de l'), t. I, p. 329.
Aiguillon (le duc d'), t. I, p. 13, 45, 341 et suiv.
Ainsley, t. II, p. 371.
Alexandre (l'empereur), t. I, p. 465, 469.
Alexis, t. I, p. 451
Alexis, fils de Pierre, t. I, p. 451.
Altesti (le chevalier), t. II, p. 370 à 372.
Andlaw (la comtesse d'), t. I, p. 35.
André (le major), t. I, p. 150.
Anhalt-Zerbs (le prince), t. I, p. 453.
Anhalt (Sophie-Auguste-Dorothée), t. I, p. 453. *Voy.* CATHERINE II).
Anne de Courlande (la duchesse), t. I, p. 452.
Anselme (lieutenant-colonel), t. I, p. 174).
Anthoine, t. I, p. 441; — t. II, p. 77 et suiv.
Anville (la duchesse d') t. I, p. 39.
Apraxin (le général), t. II, p. 65 et suiv. 141, 357.
Aranda (le comte d'), t. I, p. 390.
Arbuthnot (l'amiral), t. I, p. 140 et suiv.
Aremberg (le prince d'), t. I, p. 134. (*Voy.* LAMARCK).
Argens (le marquis d'), t. I, p. 410.
Argental (le comte d'), t. I, p. 124.
Aristéguitta (les sœurs), t. I, p. 312.
Armfeld (le baron d'), t. II, p. 340, 345, 359, 361.
Arnault (l'abbé), t. I, p. 40.
Arnold, t. I, p. 150, 172, 256, 266.
Arnould (Mlle), t. I, p. 99.
Arshkoff (la princesse d'), t. II, p. 275.
Artois (le comte d') depuis Charles X, t. I, p. 366.
Arthur Lee, t. I, p. 73, 75.
Assas (le comte d') t. I, p. 50.
Auber, t. I, p. 440.
Avalos (don Joseph d'), t. I, p. 316, 318.
Ayen (le duc d'), t. I, p. 76 (*Voy.* NOAILLES).
Ayen (la duchesse d'), t. I, p. 76.
Aza (le nègre), t. I, p. 332.

B.

Bacouniu, t. II, p. 63, 76.
Bailly, t. I, p. 352; — t. II, p. 470.
Balbi (le comte de), t. I, p. 48.
Bariatinski (la princesse), t. I, p. 489.
Barnave, t. I, p. 327; — t. II, p. 462, 469.
Barras (l'amiral de), t. I, p. 153 et suiv.
Barthelemy (l'abbé), t. I, p. 40, 104, 352.
Beauharnais, t. II, p. 470.
Beaumarchais, t. I, p. 352.
Beaumetz, t. II, p. 470.
Beausset (l'amiral) t. I, p. 178.
Beauvau (la princesse de) t. I, p. 39, 105.
Beauvau (le prince de), t. I, p. 42, 351.
Begouen, t. II, p. 370.
Belle-Isle (le maréchal de), t. I, p. 4.
Benezet, t. I, p. 265.
Bentham, ingénieur, t. II, p. 326.
Bernardin de Saint-Pierre, t. I, p. 39. 352,
Berthier (le prince Alexandre). t. I, p. 174, 324, 328.
Besenval (le baron de), t. I, p. 35; — t. II, p. 474.
Bezborodko (le comte de), t. I, p. 490; — t. II, 16 et suiv., 155, 195, 247, 263, 268, 284, 326, 362, 364.
Bey (Isaac), t. I, p. 377.
Biren, t. I, p. 453.
Blanchard, t. I, p. 325.
Blanchelande (l'amiral), t. I, p. 168.
Boisgelin, t. II, p. 470.
Boissy d'Anglas (le comte de), t. I, p. 353; — t. II, p. 470.
Bombelle, t. II, p. 377.
Bonnay, t. II, p. 470.
Bonneau, t. I, p. 441.
Boufflers (la comtesse Amélie de), t. I, p. 37.
Boufflers (le chevalier de), t. I, p. 40, 41, 102, 104, 124, 129, 144, 420, 421; — t. II, p. 470.
Boufflers (la marquise de), t. I, p. 129.
Bougainville (l'amiral de), t. I, p. 171, 182, 353.
Bouillé (le marquis de), t. I, p. 134, 168, 176, 177.
Bouillon (la princesse de), t. I, p. 361.
Bourbon (le duc de), t. I, p. 12.
Bourbon (la duchesse), t. I, p. 37.
Bourgade, t. I, p. 335.
Brancas (le duc de), t. I, p. 97. (*Voy.* LAURAGUAIS).
Branitski, t. II, p. 137, 168, 446.
Breteuil (le baron de), t. I, p. 375; — t. II, p. 304.
Brienne (l'archevêque de), t. II, p. 279 et suiv., 301, 304.
Brizard (l'acteur), t. I, p. 127,
Broglie (le maréchal de), t. I, p. 12, 138, 139, 140.
Broglie (le comte de), frère du maréchal, t. I, p. 78; — t. II, p. 470.
Broglie (le prince), t. I, p. 201, 213, 227, 232, 300, 304.
Bruce (la comtesse de), t. I, p. 466.
Bruce (le comte de), t. I, p. 484, 486.
Brunswick (la duchesse de), t. I, p. 452.
Brunswick (le duc de), t. II, p. 282.

Bücholtz, t. I, p. 140.
Bulgakoff (le ministre), t. II, p. 155, 195, 269, et suiv., 421.
Burgoyne (le général), t. I, p. 110, 263.
Byron (l'amiral de), t. I, p. 134, 135.

C.

Calonne (le ministre de), t. I, p. 325 et suiv., 371; — t. II, p. 280, et suiv., 296 et suiv.
C....., t. I, p. 293.
Campan (madame), t. II, p. 466.
Carlisle (le comte de), t. I, p. 80.
Carré, t. I, p. 48.
Castries (le maréchal de), t. I, p. 8, 12, 34, 47, 138, et suiv., 187, 335; — t. II, 25, 314, 470.
Castries (le duc de), t. I, p. 62.
Catherine Ire, t. II, p. 452.
Catherine II, t. I, p. 349, 363, 376, 418, 432, 448, 450, 452, 453 et suiv., 486; — t. II, 16, 30, 32, 35 et suiv. 88, et suiv., 104 et suiv., 164 et suiv., 198 et suiv., 244, 283 et suiv., 308 et suiv., 321, 322, 326, 329 et suiv., 358, 380, 399 et suiv., 411 et suiv., 434.
Caveyrac, t. I, p. 342.
Cazales, t. II, p. 469.
Cérutti, t. I, p. 343.
Chabannes (de), t. I, p. 232, 265.
Châlons (la comtesse de), t. I, p. 35.
Champagny, t. II, p. 470.
Champcenetz, t. I., p. 206, 239, 265, 299, 300, 318.
Champfort, t. I, p. 40, 104.
Champlain (miss), t. I, p 266.
Chapelier, t. II, p. 470.
Chappe (l'abbé), t. I, p. 450, 464; — t. II, p. 114.
Charles et Robert, t. I, p. 354.
Charles XII, t. I, p. 430.
Charlotte de Lorraine, t. I, p. 58.
Charrette de La Colinière, t. I, p. 394. (*Voy.* La Colinière).
Chartres (le duc de), t. I, p. 97, 132, 312. (*Voy.* Orléans).
Chastellux (le chevalier de), t. I, p. 40, 124, 159, 169 et suiv., 244, 253, 272, 279, 364, 367.
Châtelet (le duc de), t. II, p. 470.
Chérin, t. I, p. 40, 194, 198.
Choiseul (le duc de), t. I, p. 13, 25, 45, 86, 139, 145, 344; — t. II, 399. 400, 401, 402, 403, 404, 422, 431.
Choiseul (la duchesse de), t. I, p. 39.
Choiseul-Gouffier (le comte de), t. I, p. 104, 352, 267; — t. II, 59, 154, 273.
Choisy (le général de), t. I, p. 168 et suiv.
Cicé, t. II, p. 470.
Clinton (le général de), t. I, p. 115, 147 et suiv., 272.
Clocheterie (de la), t. I, 114, 152.
Cobentzel (le comte de), t. I, p. 467, 494; — t. II, 18, 32, 59, 103 et suiv. 287, 312 et suiv., 319, 336, 380.
Coigny (le marquis de), t. I, p. 29, 135.
Coigny (le duc de), t. I, p. 35.
Coigny (le chevalier de), t. I, p. 488; — t. II, 474.
Collé, t. I, p. 40.

Condé (le grand), t. I, p. 84.
Condé (le prince), t. I, p. 192 et suiv.
Conflans (le marquis de), t. I, p. 95.
Constantin, empereur de Russie, t. I, p. 465.
Contades (le maréchal de), t. I, p. 85.
Conti (le prince de), t. I, p. 45.
Cooper (le docteur) t. I, p. 284.
Cordova (l'amiral), t. I, p. 143, 178.
Cormartin, t. I, p. 269. (*Voy.* DÉSOTEUX).
Cornwallis (lord), t. I, p. 147 et suiv.
Cossoscka, t. I, p. 443.
Court de Gébelin, t. I, p. 367.
Cracovie (madame de), t. I, p. 445 et suiv.
Créplot, t. I, p. 48.
Crillon, t. I, p. 47 ; — t. II, p. 470.
Custines (le comte de), t. I, p. 174 ; — t. II, p. 470.
Czatorinska (la princesse), t. I, p. 430, 443.
Czatorinski (le prince), t. II, p. 436.

D.

Dabeins (le chevalier), t. I, p. 47, 48.
D'Aguesseau (le chancelier), t. I, p. 76.
D'Aguesseau, fils du chancelier, t. I, p. 76.
D'Aguesseau petit-fils du chancelier, t. I, p. 76; — t. II, p. 470.
D'Aguesseau, petite-fille du chancelier, t. I, p. 81. (*Voy.* SARON).
Dahl, t. II, p. 92.
D'Alembert, t. I, p. 15, 40, 70, 93, 103, 105, 124, 363, 364, 465.
Damas (Charles de), t. I, p. 170.
Damas (Roger de), t. II, p. 257, 377.
David, t. I, p. 351.
Deffant (madame du), t. I, p. 39. 106.
Delille, officier, t. I, p. 335.
Delille (l'abbé), t. I, p. 40, 41, 42, 104, 352, 362.
Démétrius, t. I, p. 451.
Désoteux, t. I, p. 269, 300, 309. (*Voy.* CORMARTIN).
Destouches (le chevalier), t. I, p. 150.
Deux-Ponts (le duc de), t. I, p. 394, 418 (*Voy.* MAX.)
Deux-Ponts (Christiern de), t. I, p. 174, 318, 320, 321.
Deux-Ponts (Guillaume de), t. I, p. 174, 176.
Diderot, t. I, p. 15, 39 103, 65.; — t. II, 126, 127, 128, 235.
Diezt, t. II, p. 372.
Digby (l'amiral), t. I, p. 173.
Dillon (Arthur), t. I, p. 29, 134.
Dillon (Edouard), t. I, p. 29, 134, 135, 174, 363.
Divoff (madame), t. I, p. 489.
Dolgorouki (la princesse), t. I, p. 289.
Dubelloy, t. I, p. 352.
Dubois (le cardinal), t. I, p. 12.
Dubourg (la baronne), t. I, p. 362.
Duchaffaut (l'amiral), t. I, p. 131.
Ducis, t. I, p. 352.
Duclos, t. I, p. 39.
Dumarsais, t. I, p. 97.
Dumas (le comte Mathieu), t. I, 174, 300, 318.
Dumouriez, t. II, p. 436.

Dupleix (l'amiral), t. I, p. 166.
Duplessis-Mauduit, t. I, p. 256.
Duport, t. I, p. 327, 371; — t. II, 307, 482, 470.
Duportail, t. I, p. 78, 173.
D'.... (le prince de), t. I, p. 98, 99.
Durfort, t. I, p. 29.
Durollet (le bailli), t. I, p. 184.

E.

Ehrenstrom, t. II, p. 345.
Elisabeth (madame), t. I, p. 37.
Elisabeth de Russie (l'impératrice), t. I, p. 452, 456, 461.
Ellis, t. II, p. 105.
Elphingston (l'amiral), t. I, p. 231.
Emmery, t. II, p. 470.
Enfant (le major l'), t. II, p. 357.
Engelhard (le général), t. II, p. 181.
Erménégilde (Raphaellita), t. I, p. 312.
Espréménil (d'), t. I, p. 367, 375; — t. II, p. 306.
Essen (l'amiral d'), t. II, p. 364.
Estaing (le comte d'), t. I, p. 115, 131, 135 et suiv., 321.
Esterno (le comte d'), t. I, p. 403.
Estrées (le maréchal d'), t. I, p. 12.
Ethis (le capitaine d'), t. I, p. 300.
Eudoxie, femme de Pierre Ier, t. I, p. 452.
Evrard, t. II, p. 150.

F.

Fabry, officier de marine, t. I, p. 133.
Falkenstein (le comte de), t. I, p. 132. (*Voy.* JOSEPH II).
Félix (don), lieutenant de roi, t. I, p. 304, 307.
Ferrand (le comte), t. II, p. 302.
Ferrières Sauveboeuf, t. II, p. 62.
Feuquière, t. I, p. 84.
Fitz-Herbert, t. I, p. 495; — t. II, 18, 32, 64, 103, 114 et suiv., 161, 244.
Fleury (le cardinal de), t. I, p. 12.
Feury (le comte de), t. I, p. 206, 213 et suiv., 232.
Fleury (le major), t. I, p. 75.
Fleury (Joly de), t. I, p. 335, 337.
Florida-Blanca, t. I, p. 383.
Fœdor Ier, t. I, p. 451.
Fœdor II, t. I, p. 451.
Fœdor III, t. I, p. 452.
Folard, t. I, p. 84.
Foulon, t. II, p. 335, 339.
Fourcroy, chimiste, t. I, p. 352.
Fourqueux (le ministre de), t. II, p. 301.
François Ier, t. I, p. 11.
Franklin (Benjamin), t. I, p. 73, 130, 184.
Frazer, t. II, p. 311.
Frédéric-le-Grand, t. I, p. 12, 86, 89, 348, 404 et suiv., 436, 458; — t. II, p. 60.
Frédéric-Guillaume II, roi de Prusse, t. II, p. 254, 259, 267, 282, 441 et suiv.
Frédéric de S... (le prince), t. I, p. 59.

Freteau (le conseiller), t. II, p. 307.
Fronsac (le duc de), t. I, p. 85.

G.

Galles (le prince de), t. I, p. 379.
Gallitzin, t. I, p. 490.
Galvez (le général don), t. I, p. 178.
Galvez (de) t. II, p. 320, 375.
Gandeau (le lieutenant de vaisseau), t. I, p. 224, 231.
Gaston (le général don), t. I, p. 143.
Gates (le général), t. I, p. 150, 184, 262.
Gauthier (l'abbé), t. I, p. 128.
Genet, t. II, p. 313, 433.
Geoffrin (madame), t. I, p. 39, 105, 431.
Gérard de Rayneval, t. I, 115.
Gimat, t. I, p. 78.
Glandevez (le commandeur de), 285, 289, 292, 418.
Goërtz (le comte), t. I, p. 466, 494, 301; — t. II, p. 8, 59, 318.
Golz, t. I, p. 403, 410.
Gonzales (don Fernand), t. I, p. 312, 313.
Gouvion (de), t. I, p. 78.
Grammont (le duc de), t. I, p. 29.
Grammont (la duchesse de), t. I, p. 39.
Granghain (de), t. I, p. 175.
Grasse (le comte de), t. I, p. 136 et suiv., 201.
Graves (l'amiral), t. , p. 149 et suiv.
Green (le général), t. , p. 150, 263.
Greig (l'amiral), t. II, p. 92, 337, 358, 375.
Grimm, t. I, p. 127, 371, 339, 402.
Groschlag (de), t. I, p. 402.
Guéménée (le prince de), t. I, p. 29, 38.
Guéménée (la princesse de), t. I, p. 18.
Guibert (le comte de), t. I, p. 87, 124.
Guichen (l'amiral), t. I, p. 131, 143 et suiv., 165, 178.
Guillaume-Henry (le prince), t. I, p. 173.
Guines (le duc de), t. I, p. 37.
Gustave-Adolphe, t. I, p. 84.
Gustave III, t. II, p. 324 et suiv., 348 et suiv., 388 et suiv., 422 et suiv.

H.

Hamilton (le colonel), t. I, p. 174.
Hancock, Américain, t. I, p. 284.
Hardy (l'amiral Charles), t. I, p. 143, 144.
Harvelai (d'), t. I, p. 335.
Hasfelt (le général), t. I, p. 316.
Havré (le duc d'), t. I, p. 29
Heats (le général), t. I, p. 149 et suiv.
Helvétius, t. I, p. 39.
Hénin (la princesse d'), t. I, p. 361.
Henri IV, t. I, p. 11, 57.
Henri de Prusse, t. I, p. 419.
Herbert (de), t. II, p. 195, 271.
Holstein-Gottorp (le duc de),

t. I, p. 452, 453. (*Voy.* PIERRE III).
Hood (l'amiral), t. I, p. 168 et suiv., 290.
Houdon, t. I, p. 351.
Hunter (miss), t. I, p. 206.
Hyder-Ali-Khan, t. I, p. 116, 165.

I.

Ivan IV, t. I, p. 451.
Ivan V, t. I, p. 451.
Ivan, t. I, p. 452, 461.

J.

Jaucourt (de), t. I, p. 367.
Jeanneton bouquetière, t. I, p. 488.
Jervis (madame), t. I, p. 285.
Joseph II, t. I, p. 132, 172, 348, 387, 437, 440, 449; — t. II, p. 181, 201, 230, 256, 448.
Julien, artiste, t. I, p. 351.
Jumilhac (de), t. II, p. 483.

K.

Kacheloff, t. I, p. 490.
Kaiserling, t. I, p. 432.
Kamenski (le général), t. II, p. 139.
Kaunitz (le prince de), t. II, p. 447.
Kazanowska (madame), t. I, p. 444.
Keller (le baron de), t. II, p. 288.
Keppel (l'amiral), t. , p. 132.
Kess, prince cabardien, t. I, p. 66.
Knox (le général), t. I, p. 153, 173, 257.
Kosciusko, t. I, p. 75.
Kosinski, t. I, p. 435.
Kourakin, t. I, p. 490.
Krasinska (la princesse), t. I, p. 443.

L.

La Bourdonnaye (de), t. I, p. 165.
La Chalotais, t. I, p. 341, 342.
La Chalotais, son fils, t. I, p. 343.
La Colinière (Charrette de), t. I, p. 448, 466, 495; — t. II, 9, 30, 314.
Layette (le général), t. I, p. 29, 30, 75 à 80, 142, 281, 346, 367; — t. II, 138, 280, 301, 456, 475.
Lafayette (madame), t. I, p. 79.
Laffite (l'ingénieur), t. II, p. 29, 214.
La Galissonnière, t. II, p. 92.
Lagrange, t. I, p. 353.
Laharpe, t. I, p. 40, 41, 42, 104, 352.
La Luzerne (de), t. I, p. 148, 237, 246 et suiv.; — t. II, p. 304, 470.
Lamarck (le comte de), t. I, p. 29, 134 (*Voy.* D'ARENBERG).
Lambese (le prince de), t. I, p. 48.

Lameth (Théodore de), t. I, p. 135.
Lameth (Charles de), t. I, p. 174; — t. II, p. 462.
Lameth (Alexandre de), t. I, p. 201, 227, 232, 284, 289, 299, 321, 327; — t. II, p. 138, 165, 462.
Lamoignon, t. II, p. 301 et suiv.
Lamotte-Piquet (l'amiral), t. I, p. 131, 136, 165, 178.
Landskoy (de), t. I, p. 450.
Langara (don Juan de), t. I, 146.
Langeron (de), t. I. p. 238.
L.... (le chevalier de), t. I, p. 59.
La Peyerouse, t. I, p. 152, 183; — t. II, p. 369.
Laplace, t. I, p. 353.
La Rivière (Mercier de), t. II, p. 125.
La Rochefoucauld (le duc de), t. I, p. 351.
La Rochefoucauld-Liancourt (le duc de), t. II, p. 470.
Latouche (le chevalier), t. I, p. 206 et suiv., 220 et suiv.
Lauberdière (le général), t. I, p. 174.
Lauraguais (le comte de), t. I, p. 95, 102.
Lauzun (le duc de), t. I, p. 95, 104, 134, 172, et suiv., 201 et suiv., 236, 360.
Lauzun (la duchesse de), t. I, p. 360.
Laval (le duc de), t. I, p. 152, 232, 236, 313.
La Vallière (le duc de), t. I, p. 99.
La Vallière (madame de), t. I, p. 105.
La Vauguyon (le duc de), t. I, p. 87.
La Villeneuve (de), t. I, p. 50.
Lavoisier, t. I, p. 153.
Law, t. I, p. 12.
Lawrens, t. I, p. 151.
Lawrens, son fils (le colonel), t. I, p. 151, 174.
Léanmont (le chevalier Robert de), t. I, p. 174.
Le Brun (le poète), t. I, p. 352.
Lekain (l'acteur), t. I, p. 42.
Lemierre, t. I, p. 361, 379.
Le Riche (Marie-Félicie), t. I, p. 479.
Lesseps, t. II, 369.
Lévis (le duc de), t. I, p. 12.
Lewgton, t. I, p. 248.
Lidger (le colonel), t. I. p. 172.
Ligne (le prince de). t. I, p. 105, 465,; t. II, 93, 145, 168 et suivantes, 185, 207, 218, 315, 326, 363, 426, 450.
Lilichorn (le baron), t. I, p. 201.
Lynch (le général), t. I, p. 286, 319, 321.
Lincoln, t. I, p. 169, et suiv. 247.
Linguet, t. I, p. 345.
Loménie, t. I, p. 201, 228.
Louis XIV, t. I, p. 10, 11.
Louis XV, t. I, p. 5, 6, 10, 11, 19, 20, 21, 22, 23, 344.
Louis XVI, t. I, p. 6, 16, 21, 25, 45, 69, 96, 115, 118, 125, 138, 145, 162, 164, 334, 337, 354, 366, 386; t. II, p. 279 et suiv., 303, 467.
Lowenhaupt (le comte de), t. II, p. 394.
Lubomirska (la princesse), t. I, p. 443, 446; t. II, p. 137.
Lucchesini (le marquis de), t. I, p. 406.
Luxembourg (la maréchale de), t. I, p. 39, 105.
Luxembourg (le duc de), t. I, p. 84.

M.

Mably, t. I, p. 40.
Macartney (le général), t. I, p. 135.
Machault, t. I, p. 25.
Macmahon (le marquis de), t. I, p. 235.
Maillebois (le comte) t. I, p. 386.
Maine (la duchesse du) t. I, p. 254.
Malesherbes (de), t. I, p. 28, 40, 69, 70, 104, 469; — t. II, p. 281 et suiv.
Malouet, t. II, p. 460.
Mandlaw, t. I, p. 233.
Mansoura (le prophète), t. II, p. 79.
Marbois (M. de), t. I, p. 247.
Marie-Antoine d'Autriche (la reine), t. I, p. 16, 24, 45, 57, 95, 111, 118, 155, 188, 333, 336, 337, 351, 366, 375, 387; — t. II, 280, 463.
Marigny (M. de), t. I, p. 152.
Markoff, ministre (M. de) t. II, p. 97, 268, 312.
Marmontel, t. I, p. 39, 41, 104, 124.
Marsan, t. I, p. 65.
Matignon (le comte de) t. I, p. 48.
Maubourg (Latour), député, t. II, p. 470.
Maurepas (le comte de), t. I, p. 26, 27, 31, 44, 81, 133, 139, 144, 154, 155, 156, 157, 158, 202.
Maury, t. II, p. 470.
Max de Deux-Ponts (le prince), t. I, p. 58, 61.
Mazarin (le cardinal), t. I, p. 17.
Mazeppa, t. II, p. 481.
Médina (le capitaine de), t. I, p. 329.
Melfort (M. de), t. I, p. 206, 232.
Mendoça (don Joseph), t. I, p. 220.
Menzicoff, t. I, p. 452.
Mesmer, t. I, p. 103, 367, 368.
Mesnil-Durand (le baron) t. I, p. 88, 139, 140.
Michelson, t. I, p. 490; t. II, p. 325, 367, 411.
Millot (l'abbé), t. I, p. 185.
Miollis (le général), t. I, p. 174.
Mirabeau, t. II, p. 469.
Miranda (le général), t. I, p. 312; t. II, p. 149, 251 et suiv.
Miroménil (de), t. I, p. 45, 335; t. II, p. 301,
Mnicheck (le comte), t. II, p. 137.
Moitte, t. I, p. 351.
Momonoff, t. II, p. 88, 95, 104, 236 et suiv., 170, 411 et suiv.
Mongolfier, t. I, p. 353.
Monsieur, fou Louis XVIII, t. I, p. 32 à 34, 366, 388.
Monsigny, t. I, p. 21.
Montbarrey (le prince de), t. I, p. 89, 152, 154, 156 et suiv.
Montécuculli, t. I, p. 84.
Montesquieu, t. I, p. 15, 93, 107, 236.
Montesquieu (le baron de), t. I, p. 281, 228, 232.
Montesquiou (l'abbé de) t. II, p. 470.
Montesson (madame de), t. I, p. 39.
Montfalcon, t. I, p. 37. (*Voy.* Adhemar).
Montlosier, t. II, p. 470.
Montmorency, t. I, p. 47.
Montmorency (Mathieu de), t. II, p. 470.
Montmorin (le comte de), t. II, p. 154, 160 et suiv., 273 et suiv. 293, 301, 337, 359, 467.

Morris, t. I, p. 247.
Morton (madame), t. I, p. 285.
Mosse, t. II, p. 387.
Mouchy (la maréchale de), t. I, p. 24.
Mounier, t. II, p. 467.
Murrey (le général), t. I, p. 178 et suiv.
Muy, (le comte du), t. I, p. 45, 86, 174, 253.

N.

Napoléon Bonaparte, t. I, p. 2, 9, 78.
Narbonne (le comte Louis de), t. I, p. 375.
Narischkin, t. I, p. 489; — t. II, 5, 32, 106.
Nassau (le prince de), t. I, p. 58, et suiv.; t. II, p. 90, 144, 188, 218, 238, 292, 321, 328, 456, 401 et suiv., 437.
Nassau (la princesse de), t. II, p. 426.
Nava (don Pedro de), t. I, p. 296, 438.
Necker, t. I, p. 69, 100, 113, 154 et suiv., 371; t. II, p. 301.
Nelson, t. I, p. 319.
Nivernais (le duc de), t. I, p. 42, 124, 351.
Noailles (le marquis de), t. II, p. 447 et suiv.
Noailles (le maréchal de), t. I, p. 77.
Noailles (le vicomte de), t. I, p. 29, 62, 75, 76, 78, 79, 134, 135, 154 et suiv., 200.
Nolken (le baron de), t. I, p. 495; — t. II, p. 328, 337.

O.

O'Hara (le général), t. I, p. 176.
Okelly (le comte), t. I. p. 398.
Olavidès, t. I, p. 185, 369.
Orange (le prince de), t. II, p. 292.
Orange (la princesse d'), t. II, p. 292.
Orléans (le duc d'), régent, t. I, p. 5.
Orléans (le duc d'), t. I, p. 5, 10, 34, 39, 206, 312; t. II, p. 307 (*Voy.* CHARTRES).
Orloff (les), t. I, p. 376, 457.
Ormesson (d'), t. I, p. 337 et suiv.
Orvilliers (le comte d'), t. I, p. 131, 132, 143.
Ossun (le comte), t. I, p. 482.
Ostermann (le comte), t. I, p. 448 et suiv.; — t. II, 16, 54, 76, et suiv. 287, 312.
Oostermann (la comtesse), t. I, p. 489.
Otrepieff, moine, t. I, p. 451.

P.

Palisser (le général), t. I, p. 132.
Pallas, t. II, p. 61.
Panchaud, t. I, p. 103.
Panin (le comte), t. II, p. 77, 312.
Paul Jones, t. II, p. 313, 327, 356, 414 et suiv.
Paul Pétrowitz, t. I, p. 469; t. II, p. 337, 434.
Pédikies, t. I, p. 234.
Penn, t. I, p. 243.
Périgord (l'abbé de), t. I, p. 104.
Peyrez, t. I, p. 212.
Piccini, t. I, p. 367.

Pierre Ier, t. I, p. 14, 452.
Pierre II, t. „, p. 452.
Pierre III, t. I, p. 450, 455 et suiv.
Pigot (l'amiral), I, p. 290.
Poix (la princesse de), t. I, p. 361.
Polaski, t. I, p. 201.
Polignac (la comtesse Jules de), t. I, p. 35, 37, 155, 157, 158, 312, 333, 336.
Polignac (la comtesse Diane de), t. I, p. 35, 37.
Polly Leiton, quakeresse, t. I, p. 267, 269.
Pompadour (madame de) t. I, p. 26.
Poniatowski (Stanislas), t. I, p. 427 et suiv., 432.
Poniatowski, son père, t. I, p, 430, 443.
Pontjbeau, t. I, p. 78.
Potemkin (le prince), t. I, p. 419, 491 et suiv.; t. II, 1, 16 et suiv., 39, 62, 71 et suiv., 144, 160 et suiv., 133, 228, 240, 272, 311, 364, 377, 383.
Potemkin (le général Paul], t. I, p. 365.
Potocka (la comtesse) t. I, p. 443.
Potocki (le comte Ignace), t. I, p. 445; — t. II, p. 138, 168, 444.
Pouskin (la comtesse), t. I, p. 489.
Pouskin (le comte), t. II, p. 326, 411,
Protasoff (mademoiselle), t. I, p. 106, 170.
Prudon, t. I, p. 307.
Pugatcheff, t. I, p. 459.
Pulawski, t. I, p. 75, 136.
Pusigneux, t. II, p. 474.
Puységur, t. I, p. 84, 159
Pyrch (le baron de), t. I, p. 67.

Q.

Quérenet (l'ingénieur), t. I, p. 173.

R.

Rabaut Saint-Etienne, t. II. p. 470.
Raimbert, négociant, t. II, p. 15.
Rawdon (lord), t. I, p. 152 et suiv.
Raynal (l'abbé), t. I, p. 15, 40, 70, 104, 185, 413.
Razoumowski (la comtesse), t. 1, p. 489.
Razoumowski (le comte André), t. I, p. 489.
Razoumowski (le comte), t. II, p. 325, 329.
Reliew, lieutenant de police, t. I, p. 484.
Repnin (le prince), t. I, p. 435, 490; — t. II, p. 111.
Retz (le cardinal), t. 1, p. 107,
Ribbing (le comte), t. II, p. 350.
Richelieu (le duc de), t. I, p. 405.
Rochambeau (le comte de), t. I, p. 12, 139, 148, et suiv., 264, 269, 271, 281, 357.
Rochambeau (le vicomte), t. I, p. 174.
Rodney (l'amiral), t. I, 146, 165, 166, 168.
Roger, t. I, p. 48.
Rogerson, t. II, p. 243.
Rohan, t. I, p, 38, 47.
Romanoff (Michel), t. I, p. 452.
Romanzoff (le comte Nicolas),

t. I, p. 395, et suiv., 417, 449, 466.
Romanzoff (le maréchal), t. I, p. 432, 489; — t. II, p. 130, 144, 272, 314.
Romanzoff (la comtesse), t. I, p. 490.
Roncherolles (le comte de), t. I, p. 47.
Rousseau (J.-J.), t. I, p. 15, 28, 49, 93, 133, 134, 137; — t. II, p. 352, 405.
Rudebeck (le général), t. II, p. 350 et suiv.
Rulhière, t. I, p. 39, 104, 345.

S.

S..., t. I, p. 449.
Sabbatier, t. II, p. 307, 473.
Sabran (la comtesse de), t. I, p. 420.
Sabran (Eléazar de), t. I, p. 420.
Saken, t. II, p. 327.
Sainte-Croix, t. II, p. 258.
S... B..., t. I, p. 81.
Saint-Florentin (le comte de), t. I, p. 487.
Saint-Helens (lord), t. I, p. 494. (*Voy.* Fitz-Herbert).
Saint-Huberti (madame), t. I, p. 367.
Saint-Germain (le comte de), t. I, p. 87, 89.
Saint-Lambert, t. p. 40, 104.
Saint-Maime (le comte de), t. I, p. 254, 282, 293. (*Voy.* Muy).
Saint-Martin, t. I, p. 102.
Saint Saphorin, ministre de Danemarck (M. de), t. I, p. 497.
Saint-Simon (le marquis), t. I, p. 168 et suiv.
Saisseval, t. I, p. 104.
Samoïloff, t. II, p. 129, 443.
Sapiéha (la princesse), t. I, p. 443.
Sapiéha (le prince), t. II, p. 137.
Saron (M. de), t. I, p. 76.
Saron (madame de), t. I, p. 76.
Sartines, ministre (M. de), t. I, p. 155.
Schérémetoff (le comte), t. II, p. 246,
Schouwaloff (le comte), t. I, p. 479; — t. II, p. 126.
Schouwaloff (la comtesse), t. I, p. 489.
Schouwaloff (André), t. I, p. 491.
Sédaine, t. I, p. 21, 40.
Séguier (l'avocat-général), t. I, p. 185.
Ségur (le comte de), grand-père de l'auteur, t. I, p. 4, 5.
Ségur (le marquis de), père de l'auteur, t. I, p. 5, 6, 7, 12, 19, 78, 85, 87, 187, 188 et suiv., 200, 235, 335, 355, 387, 394 et suiv.; — t. II, p. 278, 304, 455, 472.
Ségur (le comte de), auteur de ces Mémoires, t. I, p. 2, 3, 4, 21, 29, 32, 35, 76, 81, 124, 138, 188, 189 et suiv., 205, 212 et suiv., 256, 241, 355, 388 et suiv. 409 et suiv., 427, 426 et suiv., 466 et suiv. 480, 495; — t. II, p. 3 et suiv., 15 et suiv., 32 et suiv., 101 et suiv., 112 et suiv., 137, 146, 148, 153 et suiv., 198, 207, 215, 219, 228, et suiv., 244 et suiv., 258 et suiv., 268, 273 et suiv., 310 et suiv., 330 et suiv., 358 et suiv., 377 et suiv., 397 et suiv., 414 et suiv.
Ségur (le vicomte de), frère de l'auteur, t. p. 20, 104, 391; — t. II, p. 114, 472,

Ségur (le comte de), fils de l'auteur, t. I, p. 465; — t. II, p. 141.
Ségur (la marquise de), mère de l'auteur, t. I, 39, 119 et suiv.
Ségur (la comtesse de), épouse de l'auteur, t. I, p. 76, 394.
Seigneuret, t. I, p. 325.
Serra Capriola (le duc de), t. I, p. 495; —t. II, 318.
Servan (l'avocat-général), t. I, p. 371.
Shwedemburg, t. I, p. 102.
Skawronski (la comtesse), t. I, p. 489.
Siegroth, t. II, p. 361.
Sileas Deane, t. I. p. 73, 75.
Simolin, t. II, p. 312, 324.
Smith (madame), t. I, p. 285.
Solano (don), t I, p. 146, 178 et suiv., 290.
Soltikoff (la comtesse), I, p. 429.
Soltikoff (le comte), t. I, p. 490.
Souwaroff (le général), t. I, p. 490; —t. II, p. 141, 310, 363.
Sponheim (le comte de), t. I, p. 58. (*Voy.* Duc de Deux-ponts.)
Stackelberg (le comte de), t. I, p. 427, 435 et s.; — t. II, p. 111, 168.
Stael (M. de), t. II, p. 326.
Stael (madame de), t. II, p. 471 et 472.
Stanislas-Auguste, t. I, p. 428, 430 et suiv., 450; — t. II, p. 112, 178, 184 et suiv., 440 (*Voy.* Poniatowski).
Strogonoff (le comte), t. I, p. 490.
Stuhen (le baron de), t. I, p. 152.
Suard, t. I, p. 40, 41.
Suderland, t. I, p. 484.
Suffren, t. I, p. 153, 166.
Sullivan (le général), t. I, p. 115, 134.
Sully (le duc de), t. I, p. 107.
Surtikoff, t. II, p. 35.

T.

Talleyrand (le prince de), t. I, p. 104; —t. II, p. 472.
Talleyrand (le comte Bozon de), t. I, p. 207, 232, 236, 265, 282, 285, 289, 298, 300. 318, 321.
Talleyrand (le baron de), t. I, p. 346.
Tchernicheff (la comtesse), t. I, p. 480; t. II, p. 8, 106.
Ternan (M. de), t. I, p. 78.
Ternay (le chevalier), t. I, p. 148, 149.
Tessé (la comtesse de), t. I, p. 39.
Thomas, t. I, p. 93, 352.
Thou (le président de), t. I, p. 107.
Thouret, t. II, p. 470.
Thouvenel, t. I, p. 368.
Thugut (le baron de), t. II, p. 111.
Toulongeon, t. II. p. 470.
Tracy, t. II, p. 470.
Tudor (madame), t. I, p. 285.
Turgot, t. I, p. 45, 69, 163.
Turenne, t. I, p. 84.
Tyszkiewiez (la comtesse), t. I, p. 443.

V.

Vaine (le général), t. I, p. 153, 169 et suiv.
Vilbelle (madame de), t. I. p. 36.

Valence (le comte de), t. I, p. 312.
Valfort (de), t. I, p. 78.
Vallongue (le chevalier de), t. I, p. 206, 224 et suiv.
Vauban, t. I, p. 84, 206, 265, 269.
Varage, t. II, p. 422.
Vaudreuil (le comte de), t. I, p. 35, 37.
Vaudreuil (le marquis de), t. I, p. 134, 136, 182 et suiv., 265, 282, 287, 289, 323, 329.
Vaudreuil (le vicomte de), t. I, p. 205.
Vaux (le maréchal de), t. I, p. 140.
Vergennes (le comte de), t. I, p. 9, 136, 164, 180, 334 et suiv., 373, 388, 492, 446, 497 et suiv.; — t. II, p. 16, 53, 151.
Verneuil, t. II, p. 11.
Vermont (l'abbé), t. II, p. 280.
Vien, t. I, p. 351.
Villars, t. I, p. 84.
Villedeuil (M. de), t. II, p. 301.
Villemanzy (M. de), t. I, p. 171, 281.
Vioménil (M. de), t. 152 et suiv., 206, 226, 232, 236, 264, 299.
Voisenon (l'abbé de), t. I, p. 40.
Volney, t. I, p. 352.
Voltaire, t. I, p. 15, 18, 28, 39, 93, 117 à 131, 343, 405, 465; — t. II, p. 128.

W.

Walpole, t. I, p. 405.
Washington, t. I, p. 80, 115, 116, 135, 140 et suiv., 259 et suiv. 356.
Wassenaer (le baron de), t. II, p. 496.
Wassily, t. I, p. 451.
Wesemski (le prince), t. I, p. 490.
Whitworth, t. II, p. 376.
Woronzoff (le comte), t. II, p. 293.
Woronzoff, t. I, p. 441.
Woronzoff, t. I, p. 490; — t. II, p. 16 et suiv., 55, 76.
Woynowitz, t. II, p. 358.
Würtemberg (la princesse de), t. II, p. 99.
Wurtemberg, (le prince de), t. II, p. 99.

Y.

Yermoloff, t. II, p. 85 et suiv.

Z.

Zagreski (madame), t. I, p. 489
Zouboff, t. II, p. 417.

FIN DE LA TABLE.

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE FÉLIX LOCQUIN, 16, rue Notre-Dame des Victoires.